This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

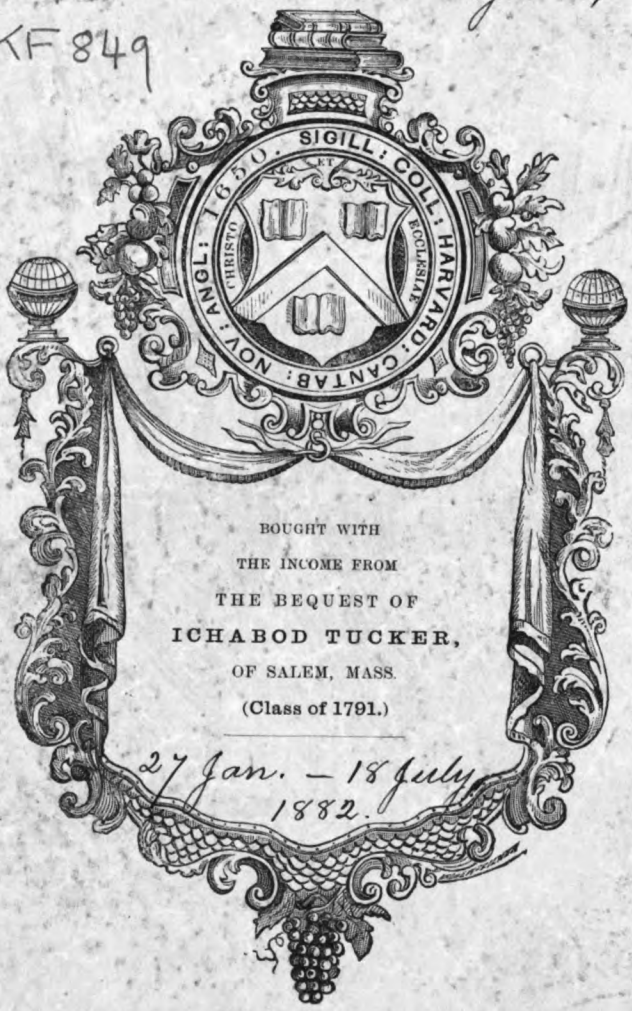
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN 7LAX P

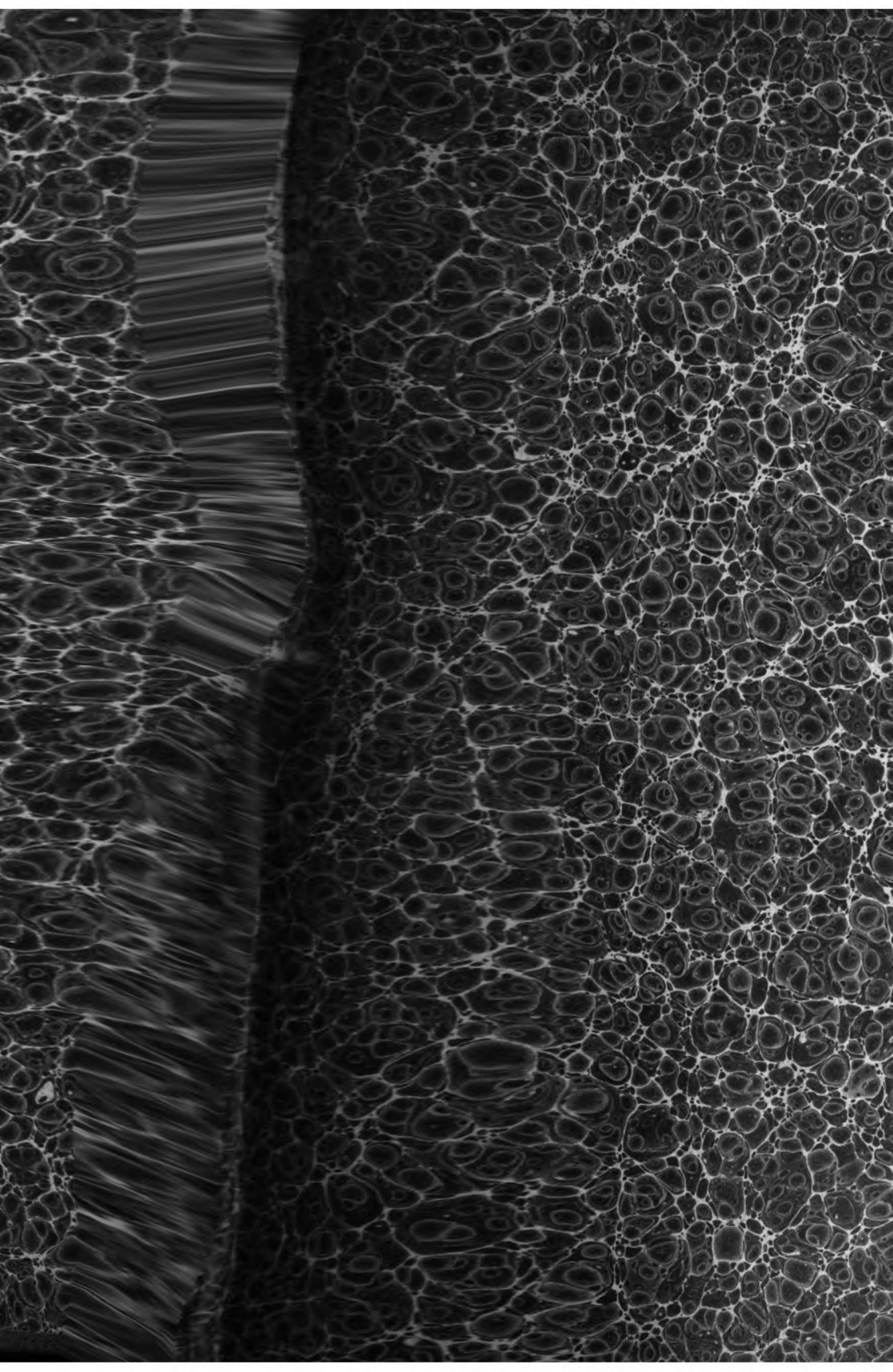
Digitized by Google

~~P Fy 331.6~~
KF 849
Bd. June, 1883.



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
ICHABOD TUCKER,
OF SALEM, MASS.
(Class of 1791.)

27 Jan. – 18 July
1882.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

P Fr 3316

N° 1 Seizième année 2 Janvier 1882

JAN 27 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les Bibliothécaires des Facultés et des Lycées sont priés d'adresser à l'Editeur un avis constatant qu'ils ont bien reçu tous les numéros de la Revue critique *pour l'année* 1881.

J. BONHOURE ET Cie, éditeurs, 48, rue de Lille, Paris.

ATLAS D'HISTOIRE NATURELLE
COMPLÉMENT A TOUTE HISTOIRE NATURELLE

Albums grand in-4, cartonnés, renfermant un grand nombre de planches coloriées en chromolithographie, accompagnées de texte.

Le Corps humain. Description anatomique de l'homme, par Théodore ECKARDT. 24 planches avec texte explicatif. . . . . 10 fr.

Les Parties intérieures de l'homme. Démonstration schématique, en gravures découpées et mobiles, de la position des muscles, côtes, appareils respiratoires, intestins, etc., avec texte explicatif, suivi d'un *Cours traité d'hygiène*, par Théodore ECKARDT. 5 fr.

Tableaux géologiques du monde primitif et du monde actuel, par Ferd. de HOCHSTETTER. . . . . 15 fr.

Minéralogie, par le Dr KURR, avec un *Précis de Minéralogie*, par A. RIVIÈRE. (Vol. in-8, avec un grand nombre de fig. interc. dans le texte). . . 20 fr.
Le *Précis* seul. . . . . 3 fr.

Végétaux, 53 planches contenant plus de 600 dessins, avec le texte explicatif, par J. GROENLAND. . . . . 22 fr.

Botanique. Plantes cultivées et plantes vénéneuses par le Dr DE SCHUBERT. 8 fr.

Plantes vénéneuses, par le Dr AHLES. Prix. . . . . 8 fr.

Champignons, par le même. . 8 fr.

Mammifères, par le Dr DE SCHUBERT. Prix. . . . . 8 fr.

Oiseaux, par le même. . . . 8 fr.

Reptiles, Poissons, Mollusques, par le même. . . . . 8 fr.

Coup d'œil sur l'Histoire naturelle des cinq parties du monde, par le même. . . . . 8 fr.

Scènes de la vie des animaux. 60 pl. exécutées d'après nature. . . 10 fr.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES

The Academy n° 502, 17 décembre 1881 : English Sonnets by writers of the past, ed. by S. Waddington. Bell. (Monkhouse : plus de sagacité critique dans le choix des poésies que dans le commentaire, recueil recommandable.) — Freeman, Sketches from the subject and neighbour lands of Venice. Macmillan. (Creighton : vol. très intéressant.) — Barclay, Mountain life in Algeria. Kegan Paul. — Hodgson, Errors in the use of english. Edinburgh, Douglas. (Hales : n'épuise pas le sujet, quelques points discutables, mais en somme abondant, soigné, judicieux; collection d'exemples bien ordonnés et heureusement choisis.) — The Book of Wisdom, with an introduction, critical apparatus and a commentary, by Deane. Oxford, Clarendon Press. (Ball : commentaire utile.) — Holyoake, Life of Joseph Rayner Stephens, preacher and political orator. Williams a. Norgate. — Archaeological collections in Oxford. (Pelham.) — Anglosaxon missals (Warren). — The basque singular suffix -k (L. L. Bonaparte.) — The alleged statue of Marco Polo at Venice. (Beal.) — The book of the thousand nights an one night. (Granger Hutt.) — The scene of Gray's elegy (Webster). — Howell, grammar of the classical arabic language translated and compiled from the works of the most approved native and naturalised authorities. (Badger : ouvrage de grande importance, mais ne sera utile qu'aux étudiants déjà avancés.) — E. de Goncourt, La maison d'un artiste. Charpentier. (Wedmore : livre à part, à la fois œuvre littéraire et catalogue.) — Excavations at the Pyramids. (Flinders Petrie.)

The Athenaeum, n° 2825, 17 décembre 1881 : Nordenskiöld, The voyage of the Vega round Asia a. Europe, transl. by Leslie. Macmillan. — Her Majesty's prisons, their effects a. defects. Sampson Low. — Selous, a hunter's wanderings in Africa. Bentley. — Masson, De Quincey, English men of letters. Macmillan. (Monographie très satisfaisante en un style sobre et aimable.) — Chatterton (Ingram). — The Amwas inscription. (A. Neubauer.) — Cinderella. (Nutt.) — The Sunderland library. — Recent acquisitions of the Museum. — Sharpe Johnson a. Kersey, The churches of the Nene Valley, Northamptonshire. Batsford. — Notes from Naples.

Gœttingische Gelehrte Anzeigen, nos 49 et 50, 7 et 14 décembre 1881 : Der Diwân des Lebid, nach einer Handschrift hrsg. v. Jûsûf Dîjâ-ad-Dîn-al-Châlidî. Wien, Gerold. (Hommel : publication importante, mais non sans défauts; l'auteur est un Oriental, autrefois maire [Bürgermeister] de Jérusalem; s'il était Européen, on dirait qu'il n'a pas compris ce qui était nécessaire et convenable pour son édition; aussi ne peut-on que lui donner ce seul éloge, qu'il a fait imprimer le manuscrit qu'il possède.) — Frey, die Schicksale des Königlichen Gutes in Deutschland unter den letzten Staufern seit könig Philipp. Berlin, Hertz, (Weiland : l'auteur n'a pas appris à travailler avec sérieux et méthode; on dit qu'il s'est tourné vers l'histoire de l'art; puissent ses travaux être meilleurs sur ce nouveau domaine, et ne pas avoir les mêmes erreurs et les mêmes inexactitudes !) — Loiseau, Histoire de la langue française. Thorin. (Le lecteur ne ratifiera pas le suffrage des juges qui ont donné un prix à cet ouvrage; incertitude, ignorance grossière, précipitation, tels sont les défauts d'un livre qu'il faut signaler le plus possible aux commençants, pour qu'ils ne le lisent point.)

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 2 Janvier — 1882

Sommaire : A nos lecteurs. — 1. D'Arbois de Jubainville, Etudes grammaticales sur les langues celtiques. — 2. Bormann, Les Fastes de Tauromenium. — 3. Heath, Edgard Quinet. — Variétés : Notice sur un manuscrit inédit de Bouchard. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

A NOS LECTEURS

Nous n'avons rien de bien particulier à dire, au début de cette année nouvelle, à nos fidèles lecteurs et collaborateurs. Nous voulons seulement, en les remerciant une fois de plus de leur concours, leur faire part d'un perfectionnement que nous désirons apporter à la *Revue*. La Faculté des Lettres de Paris est en voie d'accroissement constant; les cours, anciens et nouveaux, qui s'y donnent tendent de plus en plus à substituer le caractère scientifique au caractère oratoire. L'influence de ce grand centre de haut enseignement sur le mouvement des études historiques devient par là même plus marquée de jour en jour; c'est ce que nous avons toujours souhaité. Une des formes sous lesquelles il nous est le plus facile de nous associer à cette action et de la faire connaître à nos lecteurs est le compte-rendu des soutenances de thèses de docteurs ès-lettres. Ces thèses, qui sont déjà nombreuses et qui le deviendront plus encore, sont assurément d'une valeur inégale; mais souvent ce sont des ouvrages d'un réel mérite. En rendant compte de la soutenance, nous rendrons par là même compte du livre, et, en outre, en mentionnant sommairement les objections ou les compléments dus aux examinateurs, nous donnerons aux professeurs de la Faculté un public beaucoup plus considérable que celui qui peut les entendre dans cette petite salle de la Sorbonne où est enfermée la discussion orale. Ces comptes-rendus ne seront pas critiques; ils ne contiendront qu'un résumé de la thèse d'abord, puis de la soutenance. Nous espérons que cette innovation sera bien accueillie de tout le monde.

---

1. — **Etudes grammaticales sur les langues celtiques** par H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut. Première partie. Introduction, phonétique et dérivation bretonne. Paris, F. Vieweg, 1881.

Le travail de M. d'Arbois de Jubainville vient combler une grave lacune : c'est le premier travail d'ensemble, méthodique et sûr, fait en

Digitized by Google

français sur la phonétique bretonne. La *Grammatica celtica*, principalement la 2e édition, contient tous les éléments d'une étude sérieuse du breton armoricain; mais, sans parler de quelques erreurs et d'un certain nombre d'omissions, il faut aller les recueillir épars dans un ouvrage latin d'une lecture pénible et dont on n'arrive à se servir avec fruit qu'après une longue préparation. On trouve dans les *Middle Breton hours* de M. Whitley Stokes (Calcutta, 1876) un traité de phonétique bretonne, mais il n'y est question que de la langue du xve au xvie siècle. Le travail de M. d'A. de J., très complet en ce qui concerne la phonétique moderne, touche en réalité à l'histoire de la phonétique bretonne à toutes les époques. Il se divise en deux parties : la première, sous forme d'introduction, traite de sujets divers sans lien apparent entre eux, mais tous appropriés au but de l'auteur : exposer les principales particularités de la phonétique celtique, montrer le chemin parcouru par le breton moderne, en élucider les phénomènes les plus intéressants et les plus caractéristiques, donner des exemples de la méthode à employer, et préparer ainsi à l'intelligence de la seconde partie : de l'origine des voyelles et des consonnes en breton moderne (dialecte de Léon). Cette deuxième partie, d'une grande importance au point de vue des résultats et d'une extrême utilité pour tous ceux qui s'occupent de breton armoricain, excitera moins la curiosité que la première et produira peut-être moins d'effet sur la plupart des lecteurs français. La première partie, où M. d'A. de J., prêchant d'exemple, montre au prix de quels efforts on peut arriver à parler, avec quelque probabilité, des choses gauloises, vient fort à propos. Si la race des Celtomanes a disparu ou n'a laissé que de rares rejetons perdus au fond de la Bretagne et passés à l'état de phénomènes, on a vu surgir à sa place, de nos jours, une espèce moins grotesque, d'allures plus savantes, mais non moins dangereuses, celle des *gauloisants* ou des gens qui s'imaginent pouvoir trancher des choses gauloises sans une étude approfondie de l'ancien irlandais et, en général, de tous les dialectes néo-celtiques. On leur doit des erreurs particulièrement graves en histoire et surtout peut-être en anthropologie. Le livre de M. d'A. de J. contribuera grandement, il faut l'espérer, à montrer la véritable voie aux personnes, de plus en plus nombreuses, qui s'intéressent aux choses gauloises et celtiques.

La première partie se divise en six chapitres. Le premier, notions générales et exemples de phonétique celtique, contient quatre paragraphes dont les deux premiers sont intimement liés. Suivant M. d'A. de J., les deux mots bretons *mor*, grand, et *mael*, au xiie siècle *mel*, irl. *mal*, tout ce qui est élevé, guerrier, roi, poète, seraient dérivés d'un même thème *Magalo-*, à peu près identique au grec μεγάλο-. Seulement *Magalo-* a l'accent sur la première en celtique, sur la pénultième en grec. *Magalo-*, que l'on retrouve deux cents ans avant J.-C. dans le nom de *Magalus*, roi des Boïes, devient dans Polybe *Magilos*, à l'époque gallo-romaine *Maglius*, en Grande-Bretagne Maglo- dans Maglo-cunus et Broho-maglus

Digitized by Google

VIe siècle et enfin au VIIIe *Mailus* dans Cun-mailus, *Mael* dans Arth-mael (IXe siècle), *mel* au XIIe dans *Par-mel*, en Bretagne armoricaine.

Mor, grand, depuis le XIIe siècle *Meur*, forme qu'il conserve aujourd'hui, avant le Ve siècle *Marus*, en Gaulois *Maros* dans une foule de noms, remonterait à un thème *Magaros* identique au grec μέγαρο-ν. L'accent étant sur *ma-*, la syllabe *ga*, qui était atone, serait tombée de bonne heure, vers le IIIe siècle avant J.-C. En admettant, comme cela est probable, avec M. d'A. de J., que la chute du *g* entre deux voyelles a pu avoir lieu à l'époque préhistorique (*Deo mounti* et *Deo mogonti*), on se heurtera toujours, dans cette théorie, au fait que, dans *Magalos*, le *g* s'est conservé jusqu'au VIIIe siècle après J.-C., et qu'il persiste régulièrement dans les dialectes britanniques jusqu'au commencement de ce siècle, tandis qu'il serait disparu dans *Magaros*, accentué de même façon, dès le IIIe siècle avant J.-C. Tant que M. d'A. de J. est sur le terrain néo-celtique, son histoire des deux mots *mor* et *mael* est d'une netteté et d'une précision irréprochables : il n'en est pas de même en gaulois et en celtique préhistorique, malgré toute la science et la pénétration qu'il y déploie. Il y a là un abîme de plusieurs siècles que rien ne saurait combler. L'auteur lui-même l'a senti lorsqu'il dit, page 65 : « On s'étonnera peut-être de trouver dans nos exemples autant de mots d'origine latine; les mots d'origine latine ont l'avantage d'avoir une histoire régulière, sûre, tandis qu'on peut quelquefois contester l'identité d'un mot breton et du mot gaulois qui est considéré comme sa forme ancienne. »

Le paragraphe 3, du suffixe gaulois *-àco-s*, est fort instructif pour l'onomastique gauloise et gallo-romaine et même pour la géographie de la Bretagne armoricaine. Ce suffixe *-a co-* se présente dans la bouche des bretons émigrés sous la forme *-oc* dès le VIe siècle; au XIIe, il devient *-euc* et *-ec*. C'est la forme *-ec* qui a persisté généralement. M. d'A. de J. montre que l'habitude gallo-romaine de former, à l'aide de ce suffixe, des noms de lieu, dérivés de noms propres d'hommes, était inconnue aux Celtes en général, et particulièrement aux Bretons émigrés en Armorique. Il est donc certain que les noms armoricains en *-ac*, fort rares d'ailleurs dans la zone bretonnante, et *tirés de noms d'hommes*, sont d'origine gallo-romaine. Nous pourrions citer une brochure assez récente, sur le groupement des populations de l'Armorique d'après les noms en *-ac*, à laquelle a collaboré un professeur de l'université pourvu de deux agrégations et d'un doctorat, faussée tout entière par l'ignorance de l'histoire de ce suffixe.

Le paragraphe 4 pourrait se diviser en deux parties. La première traite du *d* ou double *d* barré gaulois, remplacé parfois par un θ dans les inscriptions. L'auteur démontre que ce *d* barré, qui s'est traduit aussi par *ss*, ne répond ni au *th* anglais ni au θ grec. Le *d* barré est la notation : 1° du groupe *dt* ou *tt* qui se produit quand une racine ou un suffixe finissant par une dentale est suivie d'un suffixe commençant

Digitized by Google

par *t;* 2° du groupe *st*, qui se produit quand une racine ou un suffixe finissant par *s* est suivie d'un suffixe commençant par *t* ; 3° du groupe *st* initial d'une racine; 4° du groupe *ts ;* 5° du *d* final d'une racine quand il est suivi d'un suffixe commençant par *c*.

Le *d* barré est double dans les deux premiers cas, simple dans les trois autres.

Cette étude est neuve en grande partie. Le *Grammatica celtica* (pp. 77-78) dit que *d* ou *dd* barré a été remplacé par *ss* et que parfois il équivaut à *ds*, mais elle semble l'identifier au θ grec et au *th* anglais.

Dans la seconde partie, l'auteur traite des dentales spirantes en néo-celtique. Il montre que ce sont des déformations du *t* et du *d* celtiques restés intacts au temps de l'empire romain. La dentale spirante provenant du *t* celtique précédé de *c* ou de *r* s'écrit *th* du IXe siècle au XIIIe, *z* du XIIIe au XVe. De même pour le *t* provenant du doublement d'un *t* originairement simple. L'autre dentale spirante, ou le *z* qui prend la place d'un *d* placé entre deux voyelles, entre une liquide et une voyelle, entre une voyelle et une liquide, ou est devenu final par la chute de la désinence primitive, date seulement du XIIIe siècle. Ces deux dentales avaient le son du *th* anglais et ce son persista en léonard, en cornouaillais et en trégorrois jusqu'au XVIIe et au XVIIIe siècle. En vannetais, la dentale spirante devient une gutturale spirante dès le XVIe siècle. En revanche, le vannetais a une autre dentale spirante. Les mots commençant par une dentale changent cette dentale en *z* quand ils sont précédés de certains mots que la grammaire détermine : Ex. : *me zat* pour *me tat*, mon père. Le *z* a le son du *th* doux anglais dans une grande partie de la zone vannetaise. Ces faits sont en partie nouveaux; le rôle et l'histoire des dentales spirantes, particulièrement en vannetais, n'ont jamais été exposés avec cette clarté et cette précision. L'appendice qui suit montre quel parti on peut tirer de la différence du traitement de la dentale en vannetais pour l'explication de certains mots. M. d'A. de J. a oublié d'avertir que certaines formes corniques, comme *Kerd et mordoit*, appartiennent au XIIIe siècle.

Dans le chap. II des lettres primitives, nous lisons que l'*s* médial devient *f* dans *canfenn* (je chantais) et *j* dans *canjenn,* et que les deux formes sont pour *cansenn;* mais nous croyons qu'il y a là une erreur. Il est admis aujourd'hui que le futur secondaire *canfenn* est de formation récente et ne contient nullement comme suffixe formatif le verbe de la racine bhû. *Canfenn*, en vannetais *canehèn*, suppose en effet une forme plus ancienne, *canezen*. Mais à côté de *canehèn*, il existe en vannetais un véritable prétérit secondaire, *canezèn*, qui a toujours dans ce dialecte le sens du conditionnel passé français. A ce *canezenn*, correspond ailleurs *canjenn*. La première forme, *canfenn*, *canehèn,* nous paraît correspondre à l'imparfait du subjontif latin, *canerem* pour *canesem ;* la seconde au plus-que-parfait : *fecissem*. L'*s* s'est maintenu, parce qu'il est pour deux *ss*. En gallois, on trouve les deux *ss* : *carasswn,* j'eusse aimé. *Kanjenn* et

Digitized by Google

kanfenn, pour le sens, se confondent aujourd'hui : le vannetais seul conserve à *canezènn* son sens particulier.

Le chapitre III, des consonnes initiales muables, est un des plus intéressants et des plus neufs. Il touche à un fait capital dans l'histoire des dialectes bretons modernes. M. d'A. de J. distingue trois séries de mutations de consonnes initiales : dans les premières, *b, c, d, g, m, p, t, gw*, deviennent *v, g, z, c'h, v, b, d, w ;* dans la seconde, *c* devient *c'h, p* devient *f, t* devient *z ;* dans la troisième, *b* devient *p, d* devient *t, g* devient *c*. Pour les mutations de la 1re série, on en connaissait la loi. Les langues néo-celtiques unissant en un seul tout phonétique certains mots étroitement unis par le sens, comme le pronom et le substantif, etc., les consonnes initiales des mots précédés d'un autre mot ainsi incorporé et terminé par une voyelle, subissent le même sort que si elles avaient été médiales et placées entre deux voyelles : elles s'affaiblissent. L'explication des mutations de la deuxième série est concluante et des plus ingénieuses. M. d'A. de J. commence par prouver que *c, p, t* deviennent *c'h, f, z* : 1° quand ils sont précédés de *r ;* 2° quand ils sont doubles. La première de ces lois atteint la consonne initiale du second terme des composés syntactiques ou nouveaux, quand le premier terme ou le premier mot incorporé est : 1° l'article masc. sing., ou fémin. plur. ; 2° le pronom pers. de la 1re pers. du plur. ; 3° le pron. possess. de la même personne, et que, de plus, le second terme commence par *c* (k). Le *t* initial du second terme est resté intact, le pronom pers. et le pron. poss. gardant devant lui l'*n* primitif. Les mots commençant par *p* échappent à l'attraction.

La seconde règle atteint les mots commençant par *c, p, t,* et précédés : 1° du pron. pers. sing. de la 1er pers. ; 2° du pron. fém. sing. pers. de la 3e pers. ; 3° du pronom pers. de la 3e pers. du plur. ; 4° du nom de nombre *tri*, trois. Ces pronoms et ce nom de nombre, en effet, se terminaient autrefois par une voyelle longue. Or, une loi des langues celtiques est que l'on puisse remplacer une longue par une brève quand on double la consonne qui suit. La voyelle ayant été abrégée dans ces mots, la consonne initiale suivante a été redoublée et a subi les mutations atteignant le *c*, le *p* et le *t* doubles. Par analogie, la mutation s'est étendue considérablement plus tard. On a fini par en faire un moyen grammatical de distinguer certaines personnes et souvent les genres. M. d'A. de J. établit que les mutations de la première et de la seconde série n'ont été appliquées régulièrement qu'au XVIIe siècle, que celles de la 3e série, élévation du *b* au *p* du *d* au *t*, du *g* au *k*, sont également postérieures au XVIe siècle. Il eût été bon de distinguer entre la mutation écrite et la mutation parlée. La mutation parlée a dû suivre de près l'affaiblissement des consonnes médiales, dont elle est une conséquence. Les mutations de la 3e série sont probablement antérieures à l'époque où elles passent dans l'écriture ; elles ont dû commencer aussitôt que les pronoms personnels ou possessifs ont formé ce que M. d'A. de J. appelle des

Digitized by Google

composés syntactiques. Aujourd'hui encore beaucoup de faits analogues ne sont pas notés dans la prononciation et existent dans l'écriture. Nous en avons fait l'expérience en notant phonétiquement des chansons vannetaises. Nous signalerons notamment le traitement du *d* initial, précédé d'un *t* final : les deux se réduisent à un *t* dans la prononciation. C'est ainsi qu'en écrirait aujourd'hui en vannetais, par exemple : *Kerhet de houlen*, allez demander, tandis que la prononciation est nettement : *Kerhe toulen*. On écrit encore le *d* final dans beaucoup de cas ou il ne se prononce pas : ex. : *marchad mad*, bon marché : on prononce marha' mat. Signalons, en passant, une erreur ou plutôt une inadvertance de M. d'Arbois de Jubainville. Nous lisons, p. 66, que le *v* n'est peut-être devenu *gw* que vers le xie siècle. Il faut lire le xe. Dans le cartulaire de Redon, on trouve régulièrement *gw* dès le commencement du xe siècle. En Galles, ce changement a eu lieu plus tôt.

Dans le chapitre iv, de la chute du *p* indo-européen en celtique, l'auteur s'est inspiré du remarquable mémoire de M. Windisch paru dans le dernier volume des Beiträge de Kuhn; mais il a développé le sujet, principalement au point de vue chronologique. Il se fonde sur le mot Ἀρκύνιος, dans Aristote (*Meteorologica*, I, 13) contenant la préposition *ar* pour *para*, pour établir que le *p* initial indo-européen avait disparu en celtique dès le ive siècle av. J.-C. Un seul exemple de ce genre ne serait guère probant, si, au siècle suivant, la chute du *p* n'était un fait accompli. La chute du *p* médial paraît aussi fort ancienne. Le changement de *pt* en *ct* semble s'être fait à une époque plus récente, au moins après le iiie siècle. Le changement de *qu* en *p* en gaulois n'était pas entièrement terminé en Gaule à l'époque de César, comme le prouvent les noms de *Sequana* et *Sequani*. Le groupe gaélique ne connaît pas le changement de *qu* en *p*. Tous ces faits sont exposés par M. d'A. de J. de la façon la plus claire et prouvés par des exemples bien choisis. Il conclut logiquement que le seul *p* d'origine celtique, en breton, représente un *qu* initial; le *p*, qui n'est pas pour *qu*, appartient à des mots d'origine latine ou française.

Le chapitre v, les explosives comparées à celles des langues voisines, contient des faits bien connus. On y trouvera cependant quelques observations intéressantes sur les premiers exemples de la substitution des consonnes en germanique. Signalons un fait important, à propos du groupe slavo-lettique, c'est que, à part l'annihilation de certaines gutturales, ce groupe traite absolument les explosives comme le groupe celtique. Le fait avait déjà été relevé par Zeuss dans la *Grammatica celtica*.

Le chapitre vi donne les suffixes bretons dans l'ordre alphabétique, en restituant, autant que possible, la forme ancienne. Ce classement est de nature à faciliter les recherches. Dans Zeuss ou trouve d'abord les suffixes contenant uniquement des voyelles, puis les suffixes à consonnes, classés d'après la dernière consonne du suffixe : liquides, sifflan-

Digitized by Google

tes, moyennes, ténues. M. d'A. de J. pousse le scrupule jusqu'à donner le plan suivi par Zeuss et renvoyer aux pages de la seconde édition.

La deuxième partie, de l'origine des voyelles et des consonnes du breton moderne de France (dialecte de Léon), est une mine de renseignements précieux. Il est regrettable que, pour les voyelles, M. d'A. de J. n'ait pas exposé sommairement les lois de l'infection vocalique. Elles eussent rendu facile au lecteur l'intelligence d'un grand nombre de modifications de voyelles.

Cette seconde partie est divisée en sept chapitres traitant successivement des voyelles, des diphthongues et des divers groupes de consonnes. Le chapitre vne est suivi d'une étude sur les suffixes nominaux du breton moderne de France (dialecte de Léon). Les suffixes sont rangés par ordre alphabétique. Les matériaux ont été fournis par le dictionnaire breton-français de Le Gonidec, édition de la Villemarqué. M. d'A. de J. a prudemment éliminé les termes dont M. de la Villemarqué propose l'emploi sans en avoir constaté l'usage. On pourrait peut-être trouver matière à discussion dans plus d'une des reconstitutions préhistoriques des formes modernes. M. d'A. de J. se meut, au milieu de ce monde vieux-celtique, avec une telle facilité qu'on serait tenté de lui appliquer la théorie de Platon sur la connaissance, qui ne serait qu'une réminiscence. On jurerait qu'il a parlé la langue de Vercingétorix : ne craint-il pas que parfois sa mémoire ne soit légèrement infidèle?

Souhaitons que le livre de M. d'Arbois de Jubainville devienne un manuel pour tous ceux qui s'intéressent aux choses celtiques : un pareil travail suffirait à couronner une vie de savant ; il fait le plus grand honneur non-seulement à son auteur, mais à la science française.

J. Loth.

---

2. — **Fastorum civitatis Tauromenitanae reliquiae**, descriptae et editae ab Eugenio Bormann, praemissae indici lectionum academiae **Marburgensis**. Marburgi prostant apud N. G. Elwertum bibliopolam academicum. 1881, xxxii p. in-4°.

La *Revue critique* a rendu compte, le 6 juin dernier, de l'importante publication faite par MM. G. Lafaye et Albert Martin, membres de l'Ecole française de Rome, de la grande inscription, jusqu'à eux inédite, des Fastes de Tauromenium. Il parut, à peu près en même temps que cet article, dans la seconde livraison du jeune et vaillant recueil de l'Ecole française [1], une lettre adressée par M. le professeur D. Comparetti à M. Martin au sujet du sens qu'il convient de donner à l'expression στρατηγοὶ διὰ πέντε ἐτέων. A cette lettre, M. Martin répondit, dans la même livraison, en développant l'interprétation que nous avons, de notre côté, fait connaître, en son nom, aux lecteurs de la *Revue critique*, interpré-

1. *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, fascicules III et IV. Juin 1881.

Digitized by Google

tation qui consiste — on se le rappelle et l'on se souvient aussi de la phrase si claire d'Aristote sur laquelle elle repose — à voir dans ces στραταγοὶ διὰ πέντε ἐτέων des magistrats annuels et rééligibles seulement pour la cinquième année à compter de celle de leur première magistrature. Le travail de M. Bormann, bien qu'il ne soit parvenu en Italie et en France que beaucoup plus tard, semble avoir été publié en Allemagne peu de temps après la lettre de M. Comparetti, la seconde note de M. Martin et notre propre article : en sorte que M. B., lorsqu'il donna son bon à tirer, n'avait évidemment pas encore connaissance de ces différents travaux. C'est ce qui explique qu'il ne se réfère, dans son mémoire, à aucune autre publication concernant ce document, qu'à l'édition princeps de MM. Lafaye et Martin. Pour ce qui est du sens de διὰ πέντε ἐτέων, il s'en tient purement et simplement à une ancienne explication de M. Martin, en vertu de laquelle il y aurait eu à Tauromenium un collège de dix stratèges, nommés chacun pour cinq ans, et renouvelables annuellement par cinquième. Ainsi, pour bien fixer les idées, en l'année 60, par exemple, de l'ère de la ville, le collège des dix se serait trouvé composé comme suit : 1° deux stratèges entrés en fonctions l'an 56 et faisant leur dernière année de charge; 2° deux autres, entrés en 57 et ayant encore deux années; 3° deux, entrés en 58 et ayant encore trois années; 4° deux entrés en 59 et ayant encore devant eux quatre années; enfin, 5°, deux stratèges nouvellement élus et qui n'en étaient qu'à la première de leurs cinq années de magistrature. Il y a quelque difficulté à concilier cette manière de voir avec la teneur de l'inscription. M. B., après avoir rétabli la vraie leçon de la pierre à l'an 75, sous la magistrature éponyme de Philonidas, constate que le second stratège de cette année étant mort pendant l'exercice de sa charge (Φιλιστίων Φιλωνίδα... ἐτελεύτασε), il fut remplacé par un stratège *suffectus* Τιμῶναξ Ξένωνος (ligne 83 de la colonne de droite, p. 4 des *Mélanges*). De nouveau, dans la partie la plus récente de l'inscription, à la face III, on trouve trois stratèges pour une même année (éponymie d'Euclide) avec la mention que l'un d'eux, Φιλιστίων Ἀγέα Σπαρτ., était de même décédé en charge. Ces deux cas de stratèges *suffecti* sont les seuls qu'on relève dans l'inscription. Or, avec le système des dix stratèges simultanés, M. B. sera obligé d'admettre de deux choses l'une : ou que les stratèges n'étaient pas remplacés lorsqu'ils mouraient après leur première année de charge, ce qui serait au moins étonnant, ou que, passé cette première année, ils cessaient pour quatre ans d'être mortels, ce qui est encore moins croyable. — Voici encore une autre objection. On apprend dans le mémoire de M. B. que l'inscription, gravée depuis la première ligne jusqu'à un endroit assez peu éloigné de la fin, dans le cours du second siècle de l'autonomie administrative de Tauromenium, présente la série des stratèges de cette cité à partir de l'année 1 de l'autonomie. Or, pour que le collège des dix stratèges existât dès cette année 1, il fallait nécessairement qu'on eût fait dix nominations, et non pas deux seulement,

Digitized by Google

cette année-là. Mais la première année des fastes ne présente que deux noms de stratèges, non plus que la seconde année, ni la troisième, ni les suivantes. On admet donc que l'année 1, Tauromenium ne posséda que deux stratèges, puis quatre l'année 2, six l'année 3, huit l'année d'après, et que, pour la première fois la cinquième année, elle eut enfin son collège de dix stratèges au complet. Nous considèrerons cette hypothèse concernant Tauromenium comme extrêmement peu probable, tant qu'on ne pourra pas citer des exemples sûrs, bien analogues, du même fait dans d'autres cités [1]. D'ailleurs il n'est pas impossible que depuis la publication de son mémoire, et après avoir pris connaissance de la seconde interprétation de M. Martin — laquelle nous paraît, nous l'avons dit et nous y tenons, la vraie, — M. B. ait accompli la même évolution que M. Martin lui-même. Aucun point de ses savantes déductions n'est mis en péril par l'adoption du système de deux stratèges seulement, annuels, et rééligibles à partir de la cinquième année de leur première élection.

Lors du voyage archéologique que M. B., de concert avec M. Richard Schoene, fit en Sicile (il ne dit pas en quelle année), ils prirent en commun une copie de l'inscription des stratèges de Tauromenium, et, soit par eux-mêmes, soit par l'intermédiaire d'amis (nous ne le savons pas bien au juste, mais cela importe assez peu d'ailleurs), ils s'en procurèrent plusieurs estampages. MM. Lafaye et Martin avaient procédé à leur publication en se servant d'un seul estampage, pris et rapporté par le premier, et sans le secours d'aucune copie ni reproduction quelconque autre que cet unique estampage. Quelques efforts que, dans ces conditions, aient faits les premiers éditeurs, ils n'étaient pas parvenus, on le conçoit aisément, à lire tout ce qu'a pu voir, à son tour, M. B., qui, d'abord, a pu s'aider de leur premier déchiffrement, et qui surtout, grâce à plus de prévoyance et d'expérience que M. Lafaye, avait su réunir autour de lui tout les secours possibles. Mais déjà la lecture des premiers éditeurs n'était vraiment pas mauvaise. Quoi qu'il en soit, M. B. a, sans contredit, bien mérité de la science en venant publier une édition améliorée d'un texte intéressant et difficile [2], et en l'ornant d'un commentaire

---

1. Ce raisonnement est fait par M. Martin, dans sa seconde note des *Mélanges*, p. 188.

2. Parmi les résultats les plus importants des lectures nouvelles de M. Bormann (outre Ἐτελεύτασε au lieu de ἐπὶ..., que nous avons relevé plus haut), citons : 1° La distinction des deux « Philistion, fils de Philistion », qui se rencontrent dans la 2e colonne, lignes 9 et 17 (années 51 et 54). Cette distinction résulte de la lecture Φιλιστίων (et non [Φιλων[δ]ας) Φιλιστίωνος à l'année 42 (ligne 126 de la première colonne). Dès lors, le Φιλιστίων Φιλιστίωνος B de l'année 54 est celui qui avait été stratège pour la première fois en 42; celui de l'année 51 est un autre personnage. Ainsi disparaît cette anomalie d'un stratège réélu dès la troisième année, contrairement à la constitution qui prescrivait d'attendre la cinquième. 2° M. B. montre que lorsqu'il y a, dans la dernière partie des fastes, trois personnages rangés

Digitized by Google

chronologique, très utile, qui manquait. Pourquoi M. B. donne-t-il, à côté de ces vraies raisons de sa réédition, la mauvaise raison que voici : « *Ephemeridem hujusmodi consentaneum est ad eos homines fere non perventuram esse, a quibus velim hos titulos cognosci?* S'imaginerait-il que les *Mélanges* de l'Ecole de Rome ne sont pas faits pour être admis dans les bibliothèques allemandes ?

Quant au commentaire chronologique de M. B., nous l'aurions analysé bien volontiers, si notre article n'eût pas dû prendre alors des propositions trop considérables. Il est rédigé avec une grande clarté ; le raisonnement y est précis, et il est conduit avec la rigueur dont la matière est susceptible. M. B. ne dépasse jamais ses prémisses dans la conclusion. Tout est sage, mesuré. On n'atteint pas la certitude absolue, mais on en est bien près. Les moyens dont s'est servi M. B. pour fixer la chronologie dont il s'agit, sont : la restitution des inscriptions 5641 et 5642 du *Corpus inscriptionum graecarum* (à l'aide de meilleures copies que celles dont avait disposé l'éditeur du *Corpus*, et aussi d'estampages) ; l'étude généalogique des familles de Tauromenium d'après toutes les inscriptions retrouvées, publiées ou inédites, de cette cité ; l'identification, très probable, d'Agatharchus, fils de Menon, gymnasiarque à Tauromenium en l'année 86 des fastes de cette ville, avec un personnage du même nom, de même patrie, qui reçoit la proxénie à Delphes entre les années 168 et 157 av. J.-C. (Wescher et Foucart, *Inscriptions recueillies à Delphes*, p. 18, n° 11 : cf. p. 61, n° 59. Voy. en outre A. Mommsen dans le t. XXIV du *Philologus*, p. 1 et suiv.) ; enfin, les données historiques, bien que fort incomplètes, qui nous ont été transmises par les auteurs sur l'histoire de Tauromenium. Le résultat obtenu par M. B. est le suivant : La face de gauche (ou face-I) de l'inscription, et le haut de la partie gauche de la face du milieu (ou face II), gravés en une fois dans le cours du second siècle avant notre ère, présentent, année par année, à partir de la proclamation de l'autonomie de Tauromenium en l'an 263-262 av. J.-C., la série de 101 élections de stratèges consécutives. Un nombre indéterminable d'élections manquent à la suite, la pierre étant dégradée et ne permettant même plus de reconnaître jusqu'où descendait l'écriture. La série de stratèges de la troisième face commencerait à l'an 133-132 avant J.-C. (à une année près), c'est-à-dire lors de la reprise, par le consul romain P. Rupilius, de Tauromenium sur les esclaves révoltés, et du rétablissement de l'ordre dans cette cité. La lacune entre la fin de la partie lisible de la première série et le commencement de la seconde série serait d'une trentaine d'années. Il y aurait eu réellement une interruption, mais durant un nombre d'années

---

sous un même archontat, le troisième est le secrétaire de l'année : Γρ liés = γραμματεύς. Ce signe, il est vrai, ne s'observe que trois fois ; mais, dans les cinq autres cas de trois personnages, la dernière ligne est toujours mutilée en tête, si bien qu'on est invité à le suppléer.

Digitized by Google

moins considérable, dans le fonctionnement régulier de la constitution, ce qui revient à ceci : plusieurs années (mais on ne sait combien) sans stratèges.

La seconde série comprend d'abord 14 années sur la face III, puis une continuation, dont il ne reste que quelques traces sur la pierre, à gauche de la face II en bas. Il ressort de l'exposition de M. B. que les Romains, en traitant avec le tyran de Syracuse Hiéron, en 263/2, ne lui avaient pas abandonné les Tauroménitains à discrétion, mais ne l'avaient autorisé qu'à exercer une sorte de protectorat politique, plus ou moins désintéressé, sur cette ville, en réservant l'indépendance administrative de la cité. Depuis l'origine de la cité jusqu'à ce temps, les Tauroménitains étaient tombés successivement dans les mains de divers tyrans. Ce traité de 263 entre Rome et Hiéron est le point de départ de leur autonomie. On voit tout ce que M. Bormann a su tirer d'une simple liste de noms propres, à première vue aride. Ce travail, conduit de main de maître, ne contribue pas seulement à augmenter notre connaissance de l'histoire du monde grec, il est propre à être proposé aux jeunes savants comme modèle de mémoire épigraphique.

Ch. G.

---

3. — **Edgar Quinet, his early life and writings by Richard Heath.** London, Trübner and Co. 1881, in-8°, XXIII, 370 p.

« Le but de ce livre est de faire connaître aux lecteurs anglais un des esprits les plus grands, les plus purs et les plus clairvoyants de notre siècle. » Dès les premiers mots l'auteur révèle ainsi l'admiration profonde que lui a inspirée son héros ; cette admiration ne s'est pas démentie un instant dans tout le cours de son étude, et la sympathie constante avec laquelle il a traité son sujet donne à son œuvre une unité, un entrain, qui en font le charme et en doublent l'intérêt.

L'ouvrage de M. Heath se compose de six livres entre lesquels se répartissent les 36 premières années de la vie de Quinet et dont les titres indiquent déjà la nature : 1° la *Genèse* destinée à nous faire connaître les origines et l'enfance du grand écrivain (1803-1817); 2° la *Vocation*, qui ne comprend que cinq ans (1817-1822), nous montre Quinet à Lyon au Collège Royal et lors de son premier séjour à Paris; 3° les *Voyages* de 1822-1830, la partie la plus agitée de la vie de Quinet, où l'auteur le suit tour à tour en Suisse, en Angleterre, à Strasbourg et à Heidelberg, en Grèce, enfin, après son retour et un court séjour à Paris et à Certines, en Italie ; 4° la *Poésie*, livre dans lequel l'auteur étudie surtout les trois grandes épopées de Quinet, composées de 1831 à 1835 : *Ahasvérus*, *Napoléon* et *Prométhée ;* 5° le *Professorat ;* quelques pages destinées à nous montrer Quinet dans sa nouvelle carrière, suivies d'une longue analyse

Digitized by Google

(265-387) du *Génie des anciennes religions*, étude magistrale par laquelle il l'inaugure. L'enseignement de Quinet commença en 1839, c'est en 1839 aussi que s'arrête la biographie de M. H., c'est-à-dire au moment où l'éminent écrivain, devenant en quelque sorte homme politique en devenant professeur, fit de sa chaire une tribune pour s'adresser à l'opinion publique; c'est donc la partie, non la moins grande, mais la moins en vue, de la vie de Quinet que M. H. a voulu seulement retracer.

Je passerai rapidement sur les deux premiers livres, non qu'ils soient dépourvus d'intérêt, mais parce que M. H. n'a souvent fait qu'y suivre ce que, dans l'*Histoire de mes idées*, Quinet avait dit de lui-même et du développement intellectuel de ses premières années. Ce guide si grave et si autorisé lui manque au moment où le jeune écrivain, à peine aux débuts de sa carrière, commence son long pèlerinage à travers le monde et va puiser dans de lointains voyages et un séjour prolongé en Grèce, en Italie, surtout en Allemagne, l'inspiration qui animera ses pages éloquentes. Né au pied du Jura, aux confins méridionaux de la Bourgogne, ce pays du grand style, ce descendant des anciens Burgondes sentait comme une secrète affinité avec l'Allemagne; personne en France ne l'a aussi mieux comprise, personne n'en a mieux jugé ou goûté les écrivains depuis Herder, dont il traduisit l'œuvre la plus importante, depuis Creuzer dont il fut le disciple original, jusqu'à Goethe avec lequel il voulut rivaliser dans *Ahasvérus* et *Prométhée*. Pendant trois ans Quinet resta près du Rhin, soit à Strasbourg ou à Heidelberg, comme pour mieux s'initier aux secrets de la science allemande dont il devait être un des révélateurs en France. Ses *Essais sur les ouvrages de Herder* et sur *l'Origine des Dieux* montrèrent à quel point il s'en était pénétré. *Merlin l'enchanteur*, qui parut peu après, révéla un trait particulier de son esprit, cette tendance mystique et cet amour du merveilleux et du mystère qui se manifestent dans un si grand nombre de ses écrits. Un voyage qu'il fit alors en Grèce acheva de mûrir son talent, et l'étude sur la *Grèce moderne*, qui en fut le fruit, en appelant sur lui l'attention, le rendit désormais célèbre. Accueilli à son retour avec empressement par quelques-uns des hommes les plus en vue de l'époque, tels que Cousin, Benjamin Constant, Guizot, Chateaubriand, félicité publiquement par Victor Hugo, si les espérances qu'il concevait alors ne se réalisèrent pas, il entra du moins à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il fut un des premiers et des plus illustres collaborateurs. C'est dans ce recueil célèbre qu'il publia son étude sur les *Epopées inédites du* XIIe *siècle*, véritable révélation de notre ancienne poésie jusque-là méconnue et ignorée, que ses recherches à la « Bibliothèque royale » venaient de lui faire découvrir.

Cependant Quinet n'avait pu échapper à l'effervescence politique qui suivit la révolution de 1830; on le reconnaît à un des ouvrages qu'il écrivit au lendemain de ce grand événement, l'*Allemagne et la Révolu-*

Digitized by Google

tion, pamphlet curieux où l'esprit prophétique du jeune écrivain, plus clairvoyant que les hommes d'état du jour, faisait présager le rôle que la Prusse devait jouer quarante ans plus tard. La nouvelle de la mort de Gœthe qu'il apprit pendant un court séjour à Certines, le ramena à ses études de prédilection, et dans ses *Réflexions sur l'art et la littérature en Allemagne,* il essaya une fois encore de retracer plus complètement qu'il ne l'avait fait, le tableau du développement intellectuel de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle. Un voyage qu'il fit bientôt après vint offrir de nouveaux horizons à sa pensée; en 1832, il visita l'Italie presque entière, interrogeant les monuments du passé, évoquant les souvenirs de la littérature et de l'art dans la Péninsule et cherchant à trouver l'énigme des destinées singulières de la Rome païenne et chrétienne. Il se préparait ainsi aux œuvres qui allaient achever de fonder sa réputation : *Ahasvérus* et *Prométhée.* M. H. a donné une analyse étendue et substantielle de ces deux poèmes étranges, le premier surtout dans lequel règne je ne sais quel mysticisme sombre et ténébreux. Avec *Napoléon* nous retrouvons la réalité de l'histoire, mais de l'histoire agrandie et idéalisée; œuvre où, par une contradiction singulière, le jeune républicain, comme tant de ses semblables, travaillait d'une manière inconsciente à former et à répandre la légende napoléonienne. A cette épopée « humaine » mais immense, en succéda une d'une inspiration sinon plus haute, au moins plus profonde : la trilogie de Prométhée. Là reparaissent les préoccupations religieuses d'Edgar Quinet, son effort incessant pour trouver le mot de l'énigme de l'humanité et surprendre le secret de ses destinées mystérieuses. Quelque opinion que l'on ait des trois grands poèmes de Quinet, on ne peut disconvenir qu'ils ne soient l'œuvre d'un des esprits les plus puissants de notre siècle, et l'on comprend que M. H. ait tenu à les faire connaître à ses lecteurs; mais s'il faut avouer qu'il en a fait une analyse complète et claire, on est aussi en droit de regretter qu'il n'ait porté aucun jugement motivé sur chacun d'eux et qu'il n'ait point essayé de s'en servir pour caractériser le talent poétique et les visées humanitaires du célèbre écrivain. Un trait qui les distingue entre autres, c'est cette puissance d'intuition qui se révèle dès les premiers ouvrages de Quinet et qu'on rencontre dans presque tous, même dans ses études de critique, en particulier dans celles qu'il publia à cette époque sur l'épopée dans l'antiquité et au moyen âge et surtout dans son examen de la vie de Jésus de Strauss, vrai modèle de discussion pénétrante et serrée, où les aperçus ingénieux se mêlent aux critiques les plus fines et les plus justes.

Quinet était arrivé au comble de la gloire à l'âge où l'on cherche encore bien souvent sa voie; les salons les plus célèbres du temps lui étaient ouverts; devenu l'un des hôtes habituels de l'Abbaye-aux-Rois, il se voyait, dans les visites qu'il faisait chaque hiver à Paris, recherché par les représentants les plus illustres du monde des lettres; mais, malgré tant de renommée, malgré ses travaux multipliés, il ne pouvait se

Digitized by Google

suffire; il songea alors à entrer dans l'enseignement; en 1839, il soutint ses thèses de docteur à Strasbourg; l'année suivante, il était nommé professeur à la faculté des lettres de Lyon. Il inaugura son enseignement avec un éclat sans égal, et des cours qu'il fit à Lyon, de 1839 à 1840, devait sortir une de ses œuvres les plus originales et les plus profondes, l'essai sur le *Génie des Religions*. M. H. a donné de ce livre, plein de vues si ingénieuses et si neuves, une longue et consciencieuse analyse; on ne peut qu'y applaudir; même ainsi résumées, on relit toujours avec plaisir les pages de cette « philosophie de la religion » si bien pensées et si bien écrites. Seulement on éprouve une véritable surprise et presque une déception quand on les a parcourues, et que, sans être averti, on se trouve inopinément à la fin de l'étude de M. Heath; qui l'a forcé de l'interrompre si brusquement? On l'ignore; mais on voudrait savoir au moins qu'il la continuera et on ne peut que souhaiter qu'il prenne au plus tôt cette résolution et qu'il nous donne sur les dernières années de Quinet une étude aussi attrayante que le volume qu'il a écrit sur la jeunesse du grand écrivain.

X.

VARIÉTÉS

Notice sur un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard,
appartenant à la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts.

Jean-Jacques Bouchard n'était guère connu jusqu'ici que par les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, si savamment commentées par M. Paulin Paris, et par les *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos*, publiées par Boissonade. Deux publications récentes, dues l'une à notre collaborateur M. Tamizey de Larroque, l'autre à M. Liseux [1], viennent de ramener l'attention sur cet écrivain aussi spirituel que cynique. Me rendant à l'invitation que M. Tamizey de Larroque m'a gracieusement adressée dans la préface de son travail, je me décide à faire connaître un important et volumineux manuscrit de Bouchard, manuscrit dont l'existence ne semble même pas avoir été soupçonnée jusqu'à ces derniers temps.

Itinerario da Roma e (sic) Napoli, 1632, in 4°, vél., manuscrit, telle est la mention laconique consacrée à l'ouvrage en question dans l'inventaire de la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts. Mon savant prédécesseur, M. E. Vinet, n'avait évidemment pas songé à feuilleter ce volume anonyme, autrement il lui aurait fait l'honneur de l'admettre dans son catalogue (imprimé) de la bibliothèque, et de lui donner place sur les rayons. Ce ne fut qu'après de longues recherches que je parvins à

1. Voir la *Revue critique* du 5 décembre 1881, p. 453.

Digitized by Google

le retrouver au milieu de livres de rebut. Dès la première page je tombai sur une note non signée, mais dans laquelle il n'était pas difficile de reconnaître l'écriture d'un de nos plus spirituels et érudits amateurs parisiens. Voici, avant d'aller plus loin, ce document qui a son intérêt pour l'histoire de l'*Itinéraire :* « J'ai acheté ce manuscrit au bout du pont des Arts, en 1850, sur le quai, dans l'étalage de Laisné le bouquiniste. Je n'ai pu trouver dans toute cette intéressante relation, pleine de détails curieux sur les mœurs du temps, et rédigée certainement par un garçon d'esprit et de goût, aucun autre renseignement sur l'auteur du manuscrit, que ce nom à moitié effacé écrit sur le dos : Bouchard. On voit par la première page qu'il fut écrit en 1632 et on peut présumer que l'écrivain faisait partie de l'ambassade à Rome, et que c'était un gentilhomme de la compagnie de M. de Chalais. Il se désigne sous le pseudonyme grec d'Oretès, ou Orées (curieux). C'est un érudit, un antiquaire qui sait le grec, et le latin, et la politique, et qui raffolle de fêtes, de musique et de plaisirs de toutes les espèces. On rencontre à la page 213 un canard de piété et à la page 285 un programme de spectacle, qui sont peut-être deux pièces uniques. »

Malgré sa sagacité habituelle, l'acquéreur de l'*Itinéraire* a fait fausse route. Nous n'avons plus à apprendre au lecteur qui était Bouchard. Quant au pseudonyme dont il se sert, c'est *Orestes*, non *Oreutes*, ou *Orées* [1].

Venons-en au volume lui-même. C'est un in-quarto contenant 288 feuillets remplis d'une écriture assez fine, mais fort nette. Il débute par ces mots « 13 marzo 1632. La guerre estoit tellement preste à esclater entre France et Espagne... » L'auteur raconte, dans les plus grands détails, son voyage à Naples et dans les environs ; mœurs, coutumes, langue, arts, antiquités, curiosités naturelles, tout l'intéresse et le passionne. Ici il recueille une légende populaire, ou transcrit une inscription antique (plusieurs de ces épigraphes paraissent inédites), ailleurs il étudie l'histoire de la musique napolitaine ou nous fait connaître l'organisation de « l'archivio della regia camera della Summaria (fol. 66). » Ses notes de voyage sont aussi vivantes que précises. Malheureusement le récit de ses aventures personnelles occupe dans le volume une place considérable, et ces aventures sont souvent si scabreuses qu'il est à peu près impossible de livrer à la publicité cette partie du travail de Bouchard.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'*Itinéraire*, m'en remettant de ce soin à mon excellent collaborateur, M. L. Marcheix, sous-bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts. Il me suffira d'affirmer ici que lorsque le manuscrit de Bouchard aura été convenablement « expurgé », il formera

1. Dans les *Confessions* publiées par M. Liseux (p. x), Bouchard prend également le nom d'Oreste et donne à ses parents les noms d'Agamemnon et de Clytemnestre.

Digitized by Google

un des plus précieux documents que nous possédions sur l'Italie du XVIIe siècle [1].

Je ne saurais mieux terminer cette notice qu'en reproduisant un passage de la lettre, encore inédite, à ce qu'il semble, dans laquelle Peiresc déplore l'humeur agressive de son trop compromettant ami : « Au reste, je me réjouis que le pauvre M. Bouchard soit eschappé de la forte potion [2] qu'il avoit prinse, et qu'il ayt tempéré quelque chose de son humeur, comme aussy le s^r Leo Allatius, ne vous pouvant dissimuler que je prends un plaisir extrême de voir cesser toutes matières de malentendus entre gens qui peuvent tous contribuer quelque chose au service du public, quoyque les uns ne puissent faire office que de pionniers, lorsque les aultres font office de bons soldats et de capitaines, estant besoing d'avoir des uns et des aultres pour la nécessité de la société humaine. Excusez ma liberté, je vous supplie, Monsieur, je ne sçaurois estre aultre, et suis bien asseuré que vous ne m'en aymerez pas moins, comme je vous en conjure, et que vous y trouverez plus de quiétude d'esprit et conséquemment plus d'acquest et de service de la part de ceux mesmes qui avoient eu de la jalousie de vostre sureminente vertu par-dessus la leur [3]. »

On ne saurait définir en termes plus élevés le rôle de la science, ni insister avec plus d'éloquence sur la qualité nécessaire à tout savant digne de ce nom, la modération.

Eug. Müntz.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le tome cinquième des *Mémoires, documents et écrits divers* laissés par le prince de Metternich, publiés par le fils du chancelier, le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. de Klinkowstroem, vient de paraître à la librairie Plon, avec ce sous-titre : *Deuxième partie, l'ère de paix 1816-1848* (In-8°,

---

1. Je puis annoncer qu'un autre document curieux sur Bouchard sera prochainement livré à la publicité : je veux parler de son testament, récemment découvert par M. L. Lalanne, bibliothécaire à l'Institut.

2. Il s'agit, non pas, comme on pourrait le croire, de la fameuse bastonnade, qui semble avoir hâté la fin de Bouchard, mais bien d'une potion d'ellébore. On en jugera par cette lettre d'Holstein à Peiresc :

« Buchardus noster nudius tertius elleborum sumsit, propinante Burdelotio, credo ut atræ loliginis succum, quo nimium illi splen tumet, expectoraret : sed parum abfuit quin ille recta ab Anticyris Elysios adiret campos. Dubito tamen num potentissimi remedii usus mordacissimos atri humoris sales minuerit. » (Rome, 4 juin 1636.) — *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos*, pp. 504, 505.

3. Lettre du 31 juillet 1636 à Holstein, d'après la copie conservée à la Vaticane. (Les originaux des lettres de Peiresc à Holstein se trouvent, comme on sait, à la Bibliothèque Barberini.)

Digitized by Google

II et 678 p.) Ce tome comprend le livre VII des *Mémoires*, livre intitulé par les éditeurs : *La Révolution de Juillet et ses conséquences immédiates depuis le moment où elle a éclaté jusqu'à la mort de l'empereur François*; cinq années, de 1830 à 1835, y sont représentées. On y trouvera une série de lettres confidentielles écrites par Metternich au comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris : ce recueil de lettres, divisé par années, est inséré dans le volume sous le titre : *sur les événements politiques du jour*. Mais les éditeurs ont fait précéder ces lettres de Metternich à Apponyi d'autres documents intéressants; ces documents sont des notes prises au jour le jour par la comtesse Mélanie de Zichy-Ferraris, troisième femme de Metternich (depuis le 30 janvier 1831). Les éditeurs ont extrait du *Journal de la princesse Mélanie* un certain nombre de détails, qu'ils insèrent au commencement de chacun des chapitres consacrés aux cinq années 1830-1835. Ce *Journal*, lit-on dans l'introduction, avait été commencé par la princesse en 1820 et ne s'est arrêté qu'en 1853; il forme trente gros volumes in quarto, d'une écriture très serrée. — Un de nos collaborateurs reviendra prochainement, avec de plus amples détails, sur ce volume.

— M. Ch. Em. Ruelle a traduit en français, pour la première fois, le *Manuel d'harmonique et autres textes relatifs à la musique* de Nicomaque de Gérase (Baur. In-8°, 56 p.). Cet opuscule forme le deuxième volume de la *collection des auteurs grecs relatifs à la musique* (le premier est la traduction française des *Eléments harmoniques* d'Aristoxène). Les « Eléments d'harmonique » d'Aristoxène donnent l'idée des principes formulés par le chef de l'école empirique; les textes qui portent le nom de Nicomaque présentent un spécimen de la théorie professée dans l'école pythagoricienne ou mathématique. M. R. recueille toutes les notions possibles sur les ouvrages soit conservés en entier ou en partie, soit perdus de Nicomaque; il nous apprend que son autorité comme mathématicien a été fort grande, et qu'il a « joui d'une renommée que lui eût enviée Barrême »; tu comptes comme Nicomaque, dit un personnage du *Philopatris*. Dans sa traduction du *Manuel d'harmonique* et des sept fragments dont l'ensemble constitue le prétendu livre II du *Manuel d'harmonique*, M. R. a divisé le texte en paragraphes et placé de la manière la plus vraisemblable les numéros des chapitres, dont les rubriques se trouvent groupées dans les manuscrits en tête du *Manuel*; c'est la méthode de Buhle, que M. R. compte appliquer dans la publication d'autres textes musicaux, et qui offre, dit-il, le double avantage de faciliter les rapprochements explicatifs et de rendre plus claire la lecture des ouvrages techniques où chaque phrase apporte une notion nouvelle. — M. Ruelle a mis sous presse une *Notice d'un manuscrit grec relatif à la musique* qui a péri dans le bombardement de Strasbourg.

— MM. Ed. de Barthélemy et René Kerviler ont trouvé dans les lettres du ministre protestant André Rivet quatorze pièces inédites relatives à la Pucelle d'Orléans qu'ils publient sous ce titre : *Un tournoi de trois pucelles en l'honneur de Jeanne d'Arc*. (Picard, in-8°, 94 p.) Ces *trois pucelles* sont Mlles de Scudéry, Mlle Marie du Moulin et Anne de Schurmann. Rivet avait douté de la chasteté de Jeanne d'Arc; Mlle de Scudéry défendit la pureté de l'héroïne et voulut intéresser dans le débat Anne de Schurmann et la nièce même de Rivet, Marie du Moulin; Conrart fut le juge de camp de ce tournoi. On trouvera dans le recueil de MM. Ed. de Barthélemy et R. Kerviler quatre lettres de Mlle de Scudéry (voir surtout celle du 1er décembre 1646), trois de Mlle du Moulin et sept de Conrart. Les éditeurs ont dédié leur opuscule « *à la mémoire de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans* » comme un « *respectueux hommage de deux fervents admirateurs de sa vaillance et de sa chasteté.* »

Digitized by Google

— Le bibliophile Jacob a publié une *Étude bibliographique sur le cinquième livre de Rabelais* (Morgand et Fatout. In-8°, 107 p. tiré à 130 exempl); il entreprend de réfuter l'opinion qui met en doute l'authenticité de ce cinquième livre.

— *Poésies huguenotes du* XVIe *siècle,* tel est le titre d'une plaquette, imprimée à 150 exemplaires et où M. Charles SCHMIDT (Strasbourg, Bull. In-8°, 44 p.) publie six pièces d'un assez grand intérêt historique. Ces pièces, dit M. S., s'ajoutent à ces nombreuses productions en vers, dans lesquelles les huguenots ont exprimé leurs espérances, leur foi dans la justice de leur cause, la confiance que leur inspiraient leurs succès, les ressentiments bien légitimes qu'ils avaient contre leurs persécuteurs; elles contribuent ainsi à leur tour à caractériser la physionomie de l'époque. En voici les titres : I. *Exhortation de la voix céleste au roi de Navarre* (Antoine de Bourbon). II. *La fatale mutation lyonnaise* (les réformés de Lyon s'étaient rendus maîtres de cette ville le 30 avril 1562). III. *Cantique sur le siège des infidèles et séditieux de Provence devant la ville de Sisteron* (se rapporte à la levée du premier siège de Sisteron, entrepris le 10 juillet 1562 par les catholiques). IV. *Au roy Charles neuvième de France* (l'auteur est un huguenot réfugié à l'étranger après la Saint-Barthélemy et dont les vers, communiqués en manuscrit à Schenckbecher (1573) sont conservés à Strasbourg aux archives de Saint-Thomas, V. *Cantique d'action de grâces que les Sancerrois chantèrent au Seigneur après la victoire du jour de l'assaut* (tiré de l' « Histoire mémorable de la ville de Sancerre », de Jean de Léry). VI. *Cantique sur la délivrance de Mgr. le duc d'Alençon* (se rapporte aux espérances que les huguenots fondaient sur le duc d'Alençon, enfui de la cour le 15 septembre 1575). Un exemplaire de cette dernière poésie ainsi que des trois premières pièces se trouve dans la collection de M. Schmidt. Rien n'a été changé à l'orthographe des chansons ; l'éditeur s'est borné à établir une ponctuation un peu plus régulière, et à corriger quelques fautes d'impression, tout en indiquant celles-ci au bas des pages.

— La collection des petits chefs-d'œuvre de la librairie des bibliophiles s'est enrichie d'un chef-d'œuvre pour tout de bon, le *Discours sur les passions de l'amour*, de Pascal; ce volume, publié par M. LESCURE, est précédé d'une étude sur Pascal et Mlle de Roannez, et suivi de quelques extraits des lettres écrites par Pascal à la future duchesse de La Feuillade.

— M. René KERVILER poursuit ses études sur *La Bretagne à l'Académie française;* il vient de publier : « *Les trois cardinaux de Rohan à l'Academie française, 1674-1803.* » (Nantes, Forest et Grimaud).

— On vient de mettre en vente chez Morgand et Fatout le Ier volume des *Continuateurs de Loret, lettres en vers de la Garvette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et autres, recueillies et publiées* par le baron JAMES DE ROTHSCHILD. Ce premier volume était entièrement imprimé à la mort de l'éditeur; sa famille a voulu que les ouvrages depuis longtemps préparés par lui fussent terminés, et a chargé de ce soin l'ami et collaborateur du baron, M. Emile PICOT. Plusieurs autres volumes paraîtront donc après celui-ci; chacun de ces volumes sera accompagné d'une table chronologique et analytique des matières; une table alphabétique générale sera publiée avec le dernier volume; il paraîtra deux volumes par an. Le premier volume commence en mai 1665 et s'arrête à juin 1866. M. Emile Picot publiera en outre la suite du *Mystère du Vieil Testament,* dont deux volumes ont déjà paru, et le *Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild.*

— Sous le titre de *Correspondance inédite de Jean Colomb* (Le Mans, Pellechat. In-8°, 100 p.), M. Louis BRIÈRE a publié vingt lettres inédites du savant bénédictin de l'abbaye Saint-Vincent du Mans à l'abbé Rangeard, prieur de Saint-Aignan d'An-

Digitized by Google

gers. On sait que Jean Colomb fut un des collaborateurs de dom Rivet à l'*Histoire littéraire*.

— M. Jean Aicard, qui attendait depuis bientôt cinq ans que le Théâtre-Français jouât sa traduction d'*Othello*, s'est décidé à la faire paraître en volume. (*Othello ou le More de Venise, drame en cinq actes et en vers*. Charpentier.)

— La librairie Germer-Ballière publie les *Discours politiques* (1847-1881) de M. Louis Blanc; ce livre forme un volume de la *Bibliothèque historique et politique* (7 fr. 50).

— Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, a fait tirer à part l'article qu'il a consacré dans le « Bulletin du bibliophile » *à la mémoire d'Alexis-Paulin Paris*.

— Nous apprenons la mort de M B. J. E. Clerc, connu par d'importants travaux sur l'histoire de la Franche-Comté; de M. L. X. Rédet, à qui l'on doit de nombreuses études sur le Poitou, études parues dans les publications de la Société des antiquaires de l'Ouest; de M. L. E. Semichon, auteur d'un ouvrage sur la *Trève de Dieu* et d'une *Histoire de la ville d'Aumale*.

ALLEMAGNE. — L'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. G. Perrot et Chipiez paraît à Leipzig, chez Brockhaus, dans une traduction allemande; c'est M. Rich. Pietschmann qui publie la partie de l'ouvrage relative à l'Egypte.

— Le poète Wilhelm Jordan, l'auteur de la grande épopée *Die Nibelungen*, et d'une traduction de l'*Odyssée*, vient de publier une traduction de l'*Iliade* en hexamètres (*Homers Ilias übersetzt und erklært*). La critique allemande fait le plus grand éloge de cette traduction, moins littérale, il est vrai, que celle de Voss.

— Une nouvelle livraison du *Deutsches Wœrterbuch* des frères Grimm vient de paraître; c'est la viiie du vi^e volume, elle va du mot *Lustigen* au mot *Mandelkæse*, et son auteur est M. Moritz Heyne; elle comprend des articles très intéressants, entre autres *machen* et ses dérivés, *Mædchen* et *Magd*, *Mahl* et *mal*, *malen*, *man*, *manch*.

— M. Fedor Bech vient de publier le catalogue des manuscrits anciens et vieilles éditions que renferme la bibliothèque du chapitre de Zeitz (*Verzeichniss der alten Handschriften und Drucke in der Domherren-Bibliothek zu Zeitz*. Berlin, Weidmann. In-8°, xi et 58 p. 5 mark). L'auteur décrit avec le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude les manuscrits jusqu'ici fort peu connus de cette Bibliothèque. Ces manuscrits appartiennent surtout à la littérature théologique et ecclésiastique et ne remontent pas au-delà de la fin du xive siècle; ils sont au nombre de 87 : le numéro XI renferme un long fragment d'Otto de Passau; le numéro LXXXIV, un manuscrit du *Laurin* et quelques autres fragments assez importants relatifs au moyen âge allemand; le numéro LXXVI, le *Catilina* de Salluste et quelques fragments de Cicéron; le numéro LXXVII, une série de discours de Cicéron; le n° LVII, le *De consolatione* de Boèce, avec commentaire. Parmi les anciennes éditions (les plus anciennes datent de 1472), on remarquera un livre imprimé par Jean de Cologne et Wendelin de Spire. L'ouvrage est précédé d'une introduction, où l'auteur expose l'histoire de la Bibliothèque du chapitre de Zeitz.

— Les élèves de feu Th. Müller, professeur à l'Université de Gœttingue, ont résolu de fonder un « Stipendium » ou bourse pour des étudiants de langues vivantes; les personnes qui voudraient prendre part à cette souscription sont priées d'envoyer leur adresse au secrétaire de l'Université de Gœttingue.

ANGLETERRE. — La *Vie du Prince Albert*, de M. Martin, sera publiée, sous la forme d'une édition populaire, en cinq volumes, dont chacun ne coûtera que 60 centimes.

BELGIQUE. — Dans la séance du 5 novembre de la commission royale pour la pu-

Digitized by Google

blication des anciennes ordonnances, M. GACHARD a annoncé que cinq cents pages du tome V des *Ordonnances des Pays-Bas autrichiens* étaient imprimées. Il a continué, avec l'aide de M. Galesloot, le travail de rédaction de la liste chronologique des ordonnances du XVIe siècle; cette liste est aujourd'hui complète pour le règne de Charles-Quint, lequel remplira à lui seul un volume in-8°.— M. Ch. FAIDER a fait connaître que son collaborateur, M. le conseiller DE LE COURT, termine en ce moment l'introduction générale aux trois volumes publiés des *Coutumes du Hainaut;* ce travail sera très prochainement achevé et mis sous presse; quant à la coutume de Tournai-Tournaisis, un demi-volume pourra être publié dans le courant de l'année prochaine. — M. CRAHAY, éditeur, avec M. Stanislas BORMANS, des *Coutumes de Liège,* a terminé l'examen des registres des *records des échevins de Liège* qui s'étendent depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Le nombre de records intéressants qu'il en a extraits s'élève à cinq cent neuf. Il lui reste à faire un second examen de registres du milieu du XVIe siècle. La collection sera livrée prochainement à l'impression. — M. Constant CASIER a annoncé qu'il a continué de donner ses soins à la préparation des *Coutumes des pays d'Outre Meuse;* — M. Adolphe DU BOIS, que près de trois cents pages du tome II des *Coutumes de Gand* sont imprimées; — M. Gilliodts-Van Severen, que la *Coutume féodale de la cour princière du Bourg de Bruges* est prête à être livrée à l'impression : elle se composera de la coutume homologuée, de deux cahiers primitifs avec les corrections du conseil de Flandre et d'une ancienne coutume féodale de Flandre : le tout précédé d'une introduction. Près de cinq cents pages de la *Coutume d'Audenarde* sont imprimées (éditeur, M. le comte de Limburg-Stirum).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1881.

M. Pavet de Courteille, président, communique une lettre par laquelle M. Auguste Dulaurier annonce la mort de son père, M. Edouard Dulaurier, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, membre ordinaire de l'Académie. Après avoir rendu hommage en quelques mots à la mémoire de M. Dulaurier, M. le président déclare la séance levée en signe de deuil.

Ouvrages présentés de la part des auteurs (séance précédente) : — par M. de Wailly : JADART, *Jean de Gerson (1363-1429), recherches sur son origine, son village natal et sa famille;* — par M. Gaston Paris : BLADÉ (J.-F.), *Poésies populaires de la Gascogne,* tome I, *Poésies religieuses et nuptiales;* — par M. Georges Perrot : MUNTZ (Eug.), *les Précurseurs de la Renaissance* (in-4°); — par M. Maury : ROY (Maurice), *Etude historique sur les consignations antérieurement à 1816;* — par M. Ch. Nisard : JANELLI (G.-B.), *Dizionario biografico dei Parmigiani illustri;* — par M. Defrémery : REVILLOUT, *Un Maître de conférences au milieu du XVIe siècle, Jean de Soudier de Richesource* (Montpellier, in-4°); — par M. Delisle : SCHMIDT (C.), *Poésies huguenotes du XVIe siècle;* — par M. Renan : MADDEN, *Coins of the Jews* (vol. II de *the International Numismata orientalia*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

Librairie HACHETTE et Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

EDMONDO DE AMICIS

VOYAGE AU MAROC

TRADUIT DE L'ITALIEN

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

HENRI BELLE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. É. BAYARD, BISEO, USSI, ETC.

Broché, 30 fr. — Relié richement avec fers spéciaux, tranches dorées, 45 fr.

HISTOIRE

DU GENTIL SEIGNEUR

DE BAYARD

COMPOSÉE PAR LE LOYAL SERVITEUR

ÉDITION RAPPROCHÉE DU FRANÇAIS MODERNE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS

PAR

LORÉDAN LARCHEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

CONTENANT 8 PLANCHES, 3 TITRES ET 1 CARTE EN CHROMOLITHOGRAPHIE, 1 PORTRAIT EN PHOTOGRAVURE, 33 GRANDES COMPOSITIONS ET PORTRAITS TIRÉS EN NOIR ET 186 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché, 32 fr. — Relié richement avec fers spéciaux, tranches dorées, 40 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ DANS LE FORMAT IN-4 :

100 exemplaires sur papier vélin à la forme; 10 exemplaires sur papier de Chine et 25 exemplaires sur papier du Japon.

Tous ces exemplaires sont numérotés.

Prix de chaque exemplaire : sur papier vélin, 60 fr.; sur papier de Chine, 80 fr.; sur papier du Japon, 100 fr.

Digitized by Google

Librairie HACHETTE et Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LE LIVRE D'ESTHER

TIRÉ DE LA TRADUCTION DE LA BIBLE

Par LEMAISTRE DE SACY

ET ENRICHI

DE 12 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES A L'EAU-FORTE

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DE BIDA

PAR BOILVIN, CHAMPOLLION, COURTRY, DUVIVIER, FLAMENG, GILBERT, HÉDOUIN, LECOULTEUX, MILIUS, MONGIN ET SALMON

DE TÊTES DE CHAPITRES DESSINÉES PAR BIDA

ET DE LETTRINES ET CULS-DE-LAMPES DESSINÉS PAR POTERLET

AVEC ENCADREMENTS ET TITRES IMPRIMÉS EN ROUGE

Un magnifique volume grand in-folio.

Prix : 80 francs. — Richement cartonné avec fers spéciaux. . . . . 60 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage : 20 exemplaires sur papier de Hollande; 10 exemplaires sur papier de Chine, et 20 exemplaires sur papier Whatman. Tous les exemplaires sont numérotés.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 100 francs; sur papier de Chine, 125 francs; sur papier Whatman, 150 francs.

LE DEUXIÈME RÉCIT DES TEMPS MÉROVINGIENS

Par AUGUSTIN THIERRY

UN FASCICULE DE SIX FEUILLES GRAND IN-FOLIO

Tiré à 210 exemplaires

ET CONTENANT 6 GRANDS DESSINS

DE JEAN-PAUL LAURENS

REPRODUITS PAR LE PROCÉDÉ DE M. GOUPIL ET Cie

Il a été tiré de ce fascicule : 120 exemplaires sur papier de Hollande; 50 exemplaires sur papier Whatman; 10 exemplaires sur papier de Chine; 30 exemplaires sur papier du Japon.

Tous ces exemplaires sont numérotés.

Prix de chaque exemplaire renfermé dans un carton : sur papier de Hollande, 75 francs; sur papier Whatman, 80 francs; sur papier de Chine, 100 francs; sur papier du Japon, 120 francs.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

CAMBRIDGE COLLEGE LIBRARY

N° 2 Seizième année 9 Janvier 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les Bibliothécaires des Facultés et des Lycées sont priés d'adresser à l'Editeur un avis constatant qu'ils ont bien reçu tous les numéros de la Revue critique *pour l'année* 1881.

OUDIN FRÈRES, ÉDITEURS, A POITIERS
A PARIS, 53, RUE BONAPARTE

LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

LUZ — CAUTERETS — SAINT-SAUVEUR — BARÈGES

PAR PAUL PERRET

ILLUSTRATIONS PAR E. SADOUX

Un magnifique volume grand in-8, illustré de plus de 150 gravures sur bois, broché. . . . . 10 »
Belle reliure percaline, plaque spéciale, or et noir, tranches dorées. . . . 12 »
Riche demi-reliure, chagrin, plaque spéciale, tranches dorées. . . . . 14 »

Digitized by Google

Literarisches Centralblatt, n° 52, 24 décembre 1881 : SINGER, Onkelos u. das Verhältniss seines Targums zur Halacha. — GERHARDT, thüringische Kirchengeschichte. I. Gotha, Perthes. — EICHTHAL (d'). Socrate et notre temps. Chamerot (La meilleure partie du vol. est celle qui est consacré au dogme de la Providence). — KRAUSE, Beiträge zum Leben v. C. J. Kraus. Königsberg, Rosbach. — Acten der Ständetage Preussens unter der Herrschaft des Deutschen Ordens. II, 2. Leipzig. Duncker u. Humblot. (Excellent recueil.) — STEINDORFF, Jahrbücher d. deutschen Reichs unter Heinrich III. 2e vol. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Travail soigné et fort exact.) — Hanserecesse von 1477-1530, bearb. v. Schäfer (Dietr.) I. Leipzig, Duncker u. Humblot. — ARNOLD (Edw.), Indian poetry, containing a new edition of « the indian song of songs », from the sanskrit of the Gita Gowinda of Jayadewa. London, Trübner. (Plaira et sera utile au grand public.) — MEYER (W.), die urbinatische Sammlung v. Spruchversen des Menander, Euripides u. Anderer. München, Franz. (Instructif et important.) — ARNOLDT (Rich.), der Chor im Agamemnon des Aeschylus scenisch erläutert. Halle, Mühlmann. (Méthode circonspecte et prudente; travail fort recommandable et que devront imiter tous ceux qui se risqueront sur ce terrain glissant.) — HELLER, die Absichtssätze bei Lucian. I. Ἵνα, ὡς, ὅπως. Berlin. (Fait avec soin.) — LAMBROS, Ein Besuch auf dem Berge Athos, Bericht u. s. w. übersetzt v. RICHENBACH. Würzburg, Woerl. (Superflu.) — PAWEL, Die literarischen Reformen d. XVIII. Jahrhunderts in Wien. Wien, Konegen. (Vues sommaires; manque de clarté; quelques points négligés.) — GÄDERTZ, Gabriel Rollenhagen, sein Leben u. seine Werke. Leipzig, Hirzel. (Monographie de très grande valeur.)

N° 1, 1er janvier 1882 : ZIMMER, der Spruch vom Jonazeichen. — OCHSENBEIN, der Inquisitionsprocess wider die Waldenser zu Freiburg in Jahre 1430. Bern, Dalp. — HERZOG, Gemeinschaft mit der angloamerikanischen Kirche. Bern, Wyss. — HEMAN, die histor. Weltstellung der Juden u. d. moderne Judenfrage. Leipzig, Hinrichs; ANDREE, zur Volkskunde der Juden. Elberfeld, Velhagen u. Klasing; HOMMEL, die Semiten u. ihre Bedeut. für d. Culturgeschichte. Leipzig, Schulze. — WÜSTENFELD, Geschichte d. Fatimiden-Chalifen. Göttingen, Dieterich. (Excellent travail.) — RIBBECK (W.), Friedrich I u. die röm. Curie in den Jahren 1157-1159. Leipzig, Veit. — HEINEMANN, aus der Vergangenheit der welfischen Hauses. Wolfenbüttel, Zwissler. — BERNDT, Gneisenau. Halle, Waisenhaus. I. (N'est pas très clair, très complet, et n'atteint guère le but de la collection populaire dont cet ouvrage est le 1er volume.) — PAPPAGEORGIOS, κριτικὰ καὶ ἑρμηνευτικὰ εἰς τὰ ἀποσπάσματα τῶν ἑλλήνων τραγικῶν ποιητῶν. Leipzig, Teubner. (Fait avec soin et méthode, contribution estimable à la critique des fragments des tragiques.) — Artemidoros aus Daldis Symbolik der Träume, uebers. v. KRAUSS. Wieen, Härtleben. (Trad. coulante; beaucoup de peine et de labeur.) — Platon's Staat, griech. u. deutsch mit krit. u. erklär. Anmerkungen. I, II. Leipzig, Engelmann. — ULPHUES, die Definition des Staates nach den Platon. Dialogen Kratylus, Theaetet, Sophistes. Landsberg, Schönrack. (Des obscurités et des contradictions.) — WÖLFFLIN, die alliterierenden Verbindungen der latein. Sprache. München, Franz. (Guide auquel on peut se confier.) — CROPP, Lessing's Streit mit Hauptpastor Göze. Berlin, Habel. (Clair, bon pour le grand public.) — BRAUN, Schiller u. Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen. Schiller. I et II. Leipzig, Schlicke. (Intéressant et assez complet.) — MADVIG, Die Verfassung u. Verwaltung d. römischen Staates. I. Leipzig, Teubner. (On ne peut encore rendre un compte détaillé de cet ouvrage qui donnera naissance à de profondes controverses et qui renferme tant de vues nouvelles et originales; il n'est pas complet; les documents ne sont pas

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 16 Janvier — 1882

Sommaire : 12. Œuvres de Justin martyr, III, p. p. DE OTTO. — 13. CHARTERIS, Collection de textes pour l'étude du Nouveau-Testament. — 14. STARK, Etudes et conférences sur l'archéologie et l'histoire de l'art. — 15. Lettres de Gœthe à Aug. de Stolberg, p. p. ARNDT. — 16. MYERS, Wordsworth. — 17. Le code civil ottoman, p. p. NICOLAÏDÈS. — 18. SANDERS, Des synonymes allemands. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

12. — **Justini philosophi et martyris opera.** T. III. Pars II. Opera Justini subditicia, fragmenta Pseudo-Justini. Editio tertia, plurimum aucta et emendata. Ienæ, Gust. Fischer. 1881, in-8° de 425 p.

Ce volume est le dernier des *Justini opera* publiés par M. le chevalier de Otto. Il renferme : 1° les *Quæstiones et responsiones ad Orthodoxos;* 2° les *Quæstiones Christianorum ad Gentiles;* 3° les *Quæstiones Gentilium ad Christianos;* 4° les *Fragmenta Pseudo-Justini* et 5° six *Indices* qui occupent les pages 379 à 425, et qui se rapportent aux *Justini subditicia opera*, c'est-à-dire aux deux parties du tome troisième.

Nous avons parlé assez souvent de ce beau travail de M. de Otto, pour qu'il ne soit plus nécessaire d'en signaler les mérites hors ligne. C'est la première fois que la publication d'un Père de l'Eglise a trois éditions dans l'espace d'un assez petit nombre d'années. Espérons que ce brillant succès engagera les savants qui s'occupent de la littérature patristique à entreprendre des travaux du genre de celui-ci, sur les ouvrages des autres pères de l'Église grecque.

M. N.

---

13. — **Canonicity,** a collection of early testimonies to the canonical books of the New Testament, based on Kirchhofer's « Quellensammlung », by A. H. CHARTERIS, D. D. Edimbourg et Londres, W. Blackwood. 1880, in-8° de CXX-484 pages.

Ce livre est destiné immédiatement aux étudiants en théologie : ils y trouveront réunis tous les textes des écrivains, ecclésiastiques ou autres, qui peuvent servir à une étude critique des livres du Nouveau-Testament. Dans une introduction assez longue, l'auteur décrit, classe et date les principaux documents de la littérature chrétienne, depuis Clément Romain jusqu'à Origène. Vient ensuite la collection des textes sur le Canon, l'ensemble du Nouveau-Testament, le groupe des quatre

Digitized by Google

évangiles celui des trois synoptiques, enfin sur chacun des livres en particulier. Deux autres chapitres sont consacrés aux témoignages païens et hérétiques; enfin le livre se termine par une série de textes relatifs aux évangiles apocryphes. Les notes ne sont pas très nombreuses; au commencement de chaque article il y en a toujours une où l'on explique l'état des controverses sur l'authenticité du livre dont on va s'occuper. Quant aux textes eux-mêmes, ils sont empruntés aux meilleures éditions; aux références ordinaires on a joint l'indication des tomes et des pages de la *Patrologie* de Migne.

L'auteur d'une semblable collection est sans cesse exposé à heurter deux écueils : s'il veut être complet, donner non-seulement les textes clairs et décisifs, mais encore ceux qui ne contiennent que des allusions lointaines et contestables, l'encombrement se fait bientôt sentir et le livre devient d'un usage difficile. D'autre part, faire un choix trop sévère, c'est préjuger soi-même les solutions dont on ne doit fournir que les éléments. M. Charteris a plutôt péché par excès que par défaut; je ne lui en fais pas un grand crime, mais je voudrais qu'il eût imprimé en caractères spéciaux ou marqué d'un signe quelconque les textes de signification douteuse et diminué ainsi le travail de ses lecteurs.

Dans ses notes et dans sa préface, M. C. a dû trancher, en peu de mots, une foule de questions sur lesquelles on est loin de la solution définitive. On aurait mauvaise grâce à ne pas prendre en considération les nécessités que lui imposait ici le genre de son livre. Pour caractériser d'une manière générale cette partie de son travail, il suffira de dire que l'auteur, tout en restant au point de vue conservateur des écoles anglaises, ne croit pas devoir ignorer les travaux des critiques plus hardis et tient assez largement compte de celles de leurs solutions qu'il juge conciliables avec les opinions reçues autour de lui.

On trouvera, p. 400 et suiv., une intéressante restitution de l'évangile de Marcion, d'après Tertullien et saint Epiphane. Il est à regretter que M. Charteris n'ait pas pu consulter le commentaire de saint Ephrem sur le Diatessaron de Tatien; le travail que M. Th. Zahn vient de consacrer à ce dernier ouvrage, introduit dans la question de l'origine du Canon un élément d'une importance extrême et qu'il n'est plus permis de négliger.

L. D.

---

14. — **Vortræge und Aufsætze aus dem Gebiete der Archæologie und Kunstgeschichte,** von Dr K. Bernhard Stark. Nach dem Tode des Verfassers hrsg. von Dr Gottfried Kinkel. Leipzig, Teubner. 1880, in-8°, 509 pages.

Bernhard Stark est mort en octobre 1879, laissant inachevé le vaste travail qu'il avait entrepris sous le titre de *Manuel de l'archéologie de l'art.*

Digitized by Google

Cet ouvrage était encore trop peu avancé [1] pour qu'on pût espérer de le voir continuer par quelque savant qui eût mis à profit les notes laissées par Stark dans ses papiers. Un de ses élèves, M. Kinkel, *privat-docent* à l'université de Zurich, a voulu, du moins, rendre un hommage durable à la mémoire de son maître, en composant un volume de mélanges archéologiques avec différents discours, mémoires et articles que Stark lui-même s'était proposé de réunir et de publier, en vue du grand public. Par sa destination, par son caractère de généralité, par la variété des sujets qui y sont traités, ce volume échappe à une critique détaillée et approfondie. Nous nous bornerons donc à en faire connaître le contenu.

Le volume est divisé en quatre parties : 1° généralités sur l'art ; 2° études relatives à l'antiquité ; 3° études sur le moyen âge et les temps modernes ; 4° biographies.

Dans la première partie, nous signalerons particulièrement aux lecteurs français le morceau sur l'*enseignement de l'histoire de l'art dans les écoles supérieures de filles et les séminaires d'instituteurs*. On sera sans doute curieux de savoir chez nous ce que pensait sur cette question, de l'autre côté du Rhin, en 1878, un esprit aussi distingué et un savant aussi spécial que Stark. L'étude de l'antiquité est représentée par les sujets suivants : *les époques de l'histoire de la religion grecque ; le mythe de Niobé* [2] *; Voyages des monuments antiques ; le roi Mausole et le Mausolée d'Halicarnasse ; Pompeï et Pœstum*. La troisième partie du volume renferme quatre études, dont voici les titres : *Rome et Cologne ou le développement de l'art chrétien germanique ; Léonard de Vinci ; Albert Dürer et son temps ; Fr. Schiller*. Enfin les biographies sont consacrées à *Creuzer*, à *Böckh*, au professeur *Hermann Köchly*.

Quelque jugement que l'on porte sur chacune de ces études, dont plusieurs nous ont paru d'une lecture agréable, il faudra savoir gré à M. Kinkel d'avoir pieusement recueilli et soigneusement publié [3] tant de morceaux intéressants, dont la réunion témoigne de l'esprit large et facilement généralisateur que savait apporter dans les études d'archéologie le regrettable professeur de Heidelberg.

P. Decharme.

---

1. Le premier volume, renfermant l'introduction, a seul paru, en deux livraisons publiées, l'une en 1878, l'autre en 1880. Ces deux livraisons ont été réunies en un volume sous le titre de *Systematik und Geschichte der Archæologie der Kunst*, Leipzig, Engelmann, 1880. — Voir le compte-rendu de la première partie, fait par M. Georges Perrot, dans la *Revue* (1879, 1er sem., p. 443 et suiv.).

2. Ce morceau, dont la date n'est pas indiquée, se rapporte sans doute à l'époque où Stark composait son livre sur *Niobé et les Niobides* (1863, Leipzig, Engelmann), livre qui restera son œuvre principale et son titre d'honneur.

3. C'est ainsi que M. K. a réuni, à la fin du volume (pp. 437-509), les notes et observations relatives aux sujets traités. Plusieurs de ces notes renferment des indications importantes et des discussions d'un grand intérêt.

Digitized by Google

15. — **Gœthes Briefe an die Græfin Auguste zu Stolberg,** spæter verwittwete Græfin von Bernstorff. Zweite Auflage mit Einleitung u. Anmerkungen. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xl et 166 p. — Prix : 2 m. 50.

Les lettres les plus remarquables que Gœthe ait écrites dans sa jeunesse, dans sa période de *Sturm und Drang*, sont peut-être celles qu'il envoyait à Auguste de Stolberg : « Ces deux êtres, » disait en 1830 Mme de Binzer (pp. xxxiv de l'introd.), « n'ont jamais pu se rencontrer, ils sont devenus des vieillards et descendront certainement dans la tombe sans s'être jamais vus. » Mais si Gœthe n'a jamais vu Auguste de Stolberg, il l'a prise pour confidente durant ces années, où, selon une expression du *Westœstlicher Divan,* il appartenait à la troupe folle et fougueuse des « jeunes génies » et n'avait pas encore approché les sages et leur divine douceur. Pendant les années 1775 et 1776, surtout pendant l'année 1775, c'est à Auguste de Stolberg qu'il ouvre son cœur ; avec la plus entière sincérité il raconte à celle qu'il nomme son amie et sa sœur les phases de son amour pour Lili ; il lui révèle les souffrances que lui cause sa passion ; ses lettres à la jeune comtesse sont comme le journal de sa vie inquiète alors qu'il était follement épris d'Elisabeth Schönemann. Aussi sont-elles précieuses pour qui veut connaître la jeunesse du grand poète. D'ailleurs, Gœthe ne parle pas seulement à *Gustchen*, comme il appelle familièrement la sœur des deux Stolberg, de « la jeune fille qui le rend malheureux » ; il entretient son amie de ses travaux, du *Prométhée,* de *Faust,* de *Stella*, de toutes les petites et charmantes poésies qu'il a composées au temps de son amour pour la future Mme de Türckheim, et l'on voit par ses lettres à Auguste de Stolberg combien il avait raison de dire que ses poésies étaient toutes des poésies de circonstance, qu'il n'a rien écrit qu'il n'ait *vécu*, que ses œuvres ressemblent à des confessions, et, selon son expression dans une lettre à la comtesse (p. 12), qu'il n'a fait que conserver et garder dans ses travaux les joies et les douleurs de sa vie. On remarquera que les premières lettres, écrites de Francfort ou d'Offenbach, ont plus de saveur, de franchise et d'intimité ; celles que Gœthe envoie de Weimar ont déjà je ne sais quoi de plus calme et de plus froid ; il y a moins de verve, moins d'émotion et de sentiment ; mais elles nous apprennent plus d'un détail important sur la cour de Weimar et réfutent les bruits mensongers qui couraient alors. Après la rupture avec Klopstock et le refus que fit Frédéric Stolberg de se rendre à la cour de Weimar, la correspondance devient plus rare et plus sèche ; enfin, elle cesse en 1782. Pourtant, quarante ans après, dans l'automne de 1822, Auguste de Stolberg, — ou plutôt la comtesse de Bernstorff, — écrivit à Gœthe une lettre où respirait l'affection d'autrefois, et cette amitié qui avait été « la fleur de leur jeunesse ». La comtesse, animée d'une piété fervente et austère, écrivait à Gœthe pour le prier de croire à Dieu, au Dieu auquel elle-même avait cru toute sa vie ; elle désirait le « sauver » et « tourner vers l'Eternel

Digitized by Google

le regard et le cœur » de son ami; certaine de retrouver dans une autre vie les êtres chers qu'elle avait perdus, elle voulait « emporter avec elle l'espérance d'y connaître Gœthe ». Gœthe lui répondit : sa lettre est une des plus belles, des plus graves et des plus éloquentes qu'il ait jamais écrites ; il y a, disait-il, beaucoup de provinces dans l'empire de notre père (pp. 76-78) ; cette lettre clôt dignement la correspondance et forme un contraste saisissant avec les autres lettres du volume. — La première édition des lettres de Gœthe à Auguste de Stolberg parut en 1839 par les soins de Binzer ; c'est de la deuxième édition que nous rendons compte. Elle a été donnée par M. Wilhelm Arndt, professeur d'histoire à l'Université de Leipzig, qui s'est consacré depuis quelque temps à l'étude de Gœthe et qui a pris d'emblée une des premières places parmi les plus savants connaisseurs du poète. Aussi ne voyons-nous qu'une modestie exagérée dans la préface où il demande l'indulgence des *Gœthe-Kenner*. M. Arndt a consulté lui-même ou fait consulter (par MM. Carrière et Creizenach) les originaux des lettres de Gœthe qui appartiennent aujourd'hui à Mme de Binzer, au *freies deutsches Hochstift* de Francfort, à M. Rud. Brockhaus, à la bibliothèque de l'Université de Leipzig. Il a mis en tête du volume une brillante introduction où il raconte la vie d'Auguste de Stolberg. Des notes rejetées en appendice (pp. 81-166) éclairent un grand nombre de passages de la correspondance. Ces notes abondent en rapprochements instructifs et en citations intéressantes; M. Arndt y fait preuve d'un profond savoir et en certains endroits d'une sagacité remarquable ; on y trouvera également plus d'un renseignement inédit ; bref, chacune des lettres de Gœthe à la comtesse (il y en a 22) a son commentaire, et un commentaire parfait à tous égards. L'exécution du volume est superbe : papier, encadrement des pages, impression, tout est à louer ; cette publication fait le plus grand honneur à la maison Brockhaus [1].

A. C.

---

16. — **Wordsworth**, by F. W. H. Myers. London, Macmillan, 1881. 1 vol. in-16, 184 p.

L'Angleterre poétique a plusieurs fois déjà dans ce siècle changé d'idole : au début, c'était Scott et son ménestrel qui avaient le *grido;* puis éclata Byron qui tonna et régna pendant quinze ans, « le Napoléon de l'empire des vers » ; Byron, à peine mort, tomba du piédestal, et Shelley, qui de son vivant n'avait pas cent lecteurs, monta au pinacle et fut salué « le poète des poètes » ; voici, de nos jours, un nouveau dieu qui monte et nous assistons à l'apothéose de Robert Browning de son vivant :

E forse è nato
Chi l'un' e l'altro caccerà di nido,

---

1. P. 145, lire *général* et non « générale ». — L'appendice renferme une lettre, datée du 25 avril 1776, et adressée par Auguste de Stolberg à Klopstock et à Mme de Winthem.

Digitized by Google

murmure peut-être quelque poète inconnu, ou quelque critique en quête d'un dieu nouveau.

Dans cette poussée ininterrompue, dans ce *struggle for glory* qui a épuisé en un siècle quatre générations de poètes, paraît une figure tranquille, indistincte et terne au début, mais qui de jour en jour a rayonné d'un éclat de plus en plus vif dans l'imagination, d'abord indifférente ou railleuse du public, et qui arrivera la première à sa place définitive dans le Panthéon, à l'abri des orages et des inconstances de la critique : c'est le poète dont M. F. Myers nous raconte la vie et l'œuvre, Wordsworth. Les limitations évidentes de son génie, l'absence frappante de certaines cordes et de celles qui vibrent le plus puissamment dans le cœur des masses, empêcheront toujours qu'il se forme autour de lui de ces enthousiasmes bruyants, de ces incandescences d'admiration qu'ont allumées Byron ou Shelley : de plus, dans ce nombre incalculable de vers qu'il a composés de vingt-cinq ans à quatre-vingts, et principalement dans ceux de sa dernière période, il y a tant de choses prosaïques et plates, « tant de somnolent et de ranci » (*drowsy and frowzy*, disait Byron), que tout fanatisme wordsworthien serait contenu et arrêté à ses débuts par la crainte salutaire d'une douche de ridicule : la dictature poétique de Wordsworth n'est donc pas à craindre. Mais, d'autre part, il a eu dans le domaine étroit de son génie une originalité si profonde et si pénétrante, il a été si évidemment un révélateur, qu'il n'a rien à craindre de l'avenir, et, à mesure qu'il sera plus connu, il aura plus de cœurs à lui, quoiqu'il ne soit jamais destiné à remplir un cœur tout entier. Il a fallu du temps pour que cette originalité se fît reconnaître : un poète qui exprime l'âme de son temps est aussitôt reconnu et la foule entière s'écrie : *le voilà;* mais un pareil poète n'est original que par l'expression, puisque sa pensée est la pensée même des hommes de son siècle : le poète vraiment original et vraiment créateur, celui qui apporte un message nouveau, ne peut guère compter sur le présent, avec qui il a peu de commun ; « car c'est à lui à créer le goût d'après lequel il sera plus tard apprécié ». Tel fut Wordsworth, et il en eut la pleine conscience, ce qui lui donna la force de supporter quarante ans d'ironie et d'insulte sans douter un instant de lui-même et sans sentir un instant l'envie de rendre coup pour coup et de répondre à des injustices qu'il avait prévues, qu'il comprenait, et qui ne pouvaient plus être à ses yeux que la consécration attendue et éclatante de son génie et de sa mission.

Wordsworth n'est guère connu en France que comme le poète des affections familières et de la réalité simple (quelque chose comme un Coppée anglais) : c'est ainsi qu'il nous fut présenté par Sainte-Beuve qui essaya de le suivre sur ce terrain et qui malheureusement, n'étant qu'artiste et curieux, tandis qu'il se croyait poète, échoua lamentablement. Cela, certes, Wordsworth le fut et nul ne l'a jamais été avec plus de poésie (Cowper seul, par instants) : mais là aussi est son faible, c'est là qu'il trébuche le plus souvent, que la théorie et le système le font

Digitized by Google

dévier dans le trivial et l'insipide et que, l'inspiration l'abandonnant, il s'endort et endort. Mais ce qu'il fut avant tout et le premier de tous, c'est le révélateur de la nature; il n'a certes pas créé la poésie de la nature : d'autres l'ont connue avant lui, d'autres après lui : mais le premier il sentit et rendit des rapports que nul n'avait encore saisis entre l'homme et elle; le premier, il lut l'homme dans la nature et entendit en elle « la douce et triste musique de l'âme humaine »,

The still, sad music of humanity.

Il ne la voit pas en poète descriptif, évoquant devant l'œil, à force de couleurs et de traits accumulés, la vision matérielle des choses; il ne l'anime pas à la façon des mythologies anciennes en lui donnant une âme propre et une personnalité qui se dresse en face de la personne humaine : la nature est vivante chez lui, comme dans les mythologies, mais d'une vie sœur de la nôtre, d'une âme qui est la nôtre même; elle a, pour qui l'aime et qui sait l'entendre, des paroles qui sont en un accord merveilleux et avec nos sentiments humains et avec nos pressentiments divins; car, par ses mille voix de sons et de couleurs, « par ces fées de vagues qui vont murmurant à jamais », par « ces harmonies solennelles de lumière et de silence qui descendent la vallée de hauteur en hauteur dans quelque lueur purpurine du soir », elle parle à notre cœur de douceur, de bonté, de paix, de confiance; et elle est aussi, dans son langage à grands traits, ébauché et d'autant plus puissant, le médiateur entre notre monde et quelque monde au-delà de qui elle prend sa splendeur et dont la pompe, à travers elle, se glisse et se mêle à notre terre [1].

Le livre de M. Myers, qui appartient à la belle collection des *Hommes de lettres anglais* dirigée par M. Morley (*English Men of letters*), met en relief, avec un rare bonheur d'analyse et d'expression, les traits caractéristiques du poète. Le souffle de Wordsworth plane d'un bout à l'autre sur ce petit livre, et le poète se fût reconnu dans son critique. L'auteur joint à la sympathie poétique, sans laquelle toute critique avorte, une pénétration d'analyse qui, par instant, rappelle Sainte-Beuve. Je citerai entre autres sa discussion des théories de Wordsworth contrôlées et réfutées par ses œuvres mêmes. Wordsworth se proposait dans ses *Ballades lyriques,* qui furent son manifeste, de montrer qu'il n'y a point de différence essentielle entre le langage de la poésie et celui de la prose, et que la poésie ne fait qu'ajouter la cadence du mètre au *langage réel* de l'homme parlant dans un état de vive émotion (« by fitting to metrical arrangement a selection of the real language of men in a state of vivid sensation »). Il suffit au critique de prendre une strophe d'une de ses plus belles ballades, *The Affliction of Margaret* [2], et de l'analyser mot

1. Lire, en particulier, *Evening Ode, Tintern Abbey, Nutting.*

2. *Perhaps some dungeon hears thee groan,*
Maimed, mangled by inhuman men,
Or thou upon a Desert thrown

Digitized by Google

par mot pour montrer combien le poète est supérieur à sa théorie : jamais une pauvre veuve, pleurant sur son fils disparu, n'a parlé dans la réalité comme parle la pauvre Marguerite : ce n'est point le mètre qui fait la différence, c'est le choix même des mots et des images; rien de moins réel que le langage que lui prête le poète et pourtant rien de plus vrai, et jamais le lecteur ne songe un instant à en contester la vérité entière. C'est que le langage poétique est autre chose que le langage réel mis en vers, parce que la poésie elle-même est autre chose que de la réalité : c'est de la réalité, mais vue à travers de l'idéal, et devenue ainsi vérité poétique; la présence du mètre est accessoire; il peut ajouter au charme, mais ne peut le créer tout entier : ce charme procède des relations idéales, des associations imaginaires qui viennent s'ajouter à la réalité de fait et la dorer sans la dénaturer [1]; le vrai poète est celui chez qui ces associations imaginaires s'éveillent spontanément et se fondent si naturellement avec la réalité qui les éveille qu'elles semblent en devenir partie intégrante; celui qui forme ces associations artificiellement et péniblement pourra être un beau faiseur de vers, mais il sera en dehors de la vérité et, par suite, de la poésie. La poésie *réaliste* de Wordsworth est pleine de ces associations : chaque trait de réalité projette du coup ses ombres d'idéal, et le monde flotte double devant ses yeux comme le cygne dans le lac tranquille de Saint-Mary [2] :

The swan on still St. Mary's Lake
Float double, swan and shadow!

Sur tous ses personnages, les plus humbles, les plus pauvres, les plus insignifiants, se détache cette auréole d'invisible [3] : le ciel est de nouveau sur la terre dans la cabane du paysan comme au temps des dieux menteurs; mais c'est dans le cœur même qu'il est, sur le front, sur les lèvres du paysan, et la simplicité, le réalisme de la description dans ses traits réels donne à l'idéal qui les enveloppe ou les pénètre un caractère de réalité et de vérité de fait que nul autre poète n'a su lui donner à un pareil degré d'illusion. C'est en cela que consiste le charme de ce que

---

Inheritest the lion's Den;
Or hast been summoned to the Deep,
Thou, thou and all thy mates, to keep
An incommunicable sleep.

1. Je ne citerai qu'un exemple pour donner une idée de la délicatesse d'analyse du critique : « les mots *inheritest* et *summoned* ne sont point certes ceux qu'emploierait « une pauvre veuve », même à Penrith; le poète les emploie pour marquer la relation qu'il imagine entre l'absent qu'elle pleure et, d'une part, les bêtes sauvages qui l'entourent, d'autre part le pouvoir invisible qui conduit tout, ce qui jette sur son destin une teinte de mystère et de terreur. Cette impression est encore rehaussée par l'emploi du mot *incommunicable* au sens inusité « *avec qui* l'on ne peut communiquer » au lieu de « qui ne peut être communiqué.... » — Il est douteux que Wordsworth se soit dit tout cela, mais il est certain qu'il a senti tout cela.

2. *Yarrow unvisited.*

3. Le *Leech gatherer* (dans *Resolution and Independence)*, Michael, Ruth., etc.

Digitized by Google

M. M. appelle d'un mot heureux « la simplicité magique de Wordsworth ».

Poète de la nature, même caractère. L'âme et l'invisible débordent de toute part. M. Shairp, dans un beau livre sur lequel nous reviendrons un de ces jours [1] et où il s'occupe beaucoup de Wordsworth, signale dans l'*Excursion* [2] une description de lever de soleil où il y a à peine une expression qui fasse appel à la vision extérieure : rien que les sentiments que le spectacle éveille dans un cœur vibrant; et pourtant toute la scène s'évoque aussitôt devant nos yeux plus vivante que nul descriptif n'aurait su la faire. De pareils faits prouvent que l'on peut peindre sans couleur. C'est ce que Wordsworth fait d'ordinaire : ses rochers, ses rivières, ses montagnes, ses soleils prennent leur forme et leurs contours de l'âme où ils se reflètent. Wordsworth, il est vrai, en théorie, faisait de la nature un être réel, organe de Dieu parlant à l'homme : mais la nature ne donne à l'homme qu'en proportion de ce qu'elle en reçoit : c'est parce que l'âme de l'homme connaît les calmes et les tempêtes, qu'il peut transporter à l'âme même de la nature les calmes et les tempêtes dont la charpente visible de la nature est le siège et le théâtre, et c'est parce qu'il a ainsi créé en elle une âme sœur de la sienne que la nature à son tour peut agir sur lui, converser avec lui, le calmer, le consoler, lui sourire, l'insulter. Il n'y a qu'une chose qu'elle donne et qu'elle n'a point reçue : c'est sa grandeur et son infini.

Mais de l'âme de la nature, Wordsvorth n'a vu qu'un aspect, la face calme et sereine, parce que lui-même n'a vu de la vie que la face souriante. Né avec un caractère heureux, que la vie ne mit pas à de trop rudes épreuves, il fut heureux de la nature parce qu'il l'était de lui-même : « tout ce que nous contemplons est plein de bénédictions » (« all which we behold Is full of blessings »). D'autres ayant connu la vie entière ont mieux compris, sinon plus profondément, la nature entière ; ils l'ont trouvée plus belle dans ses traits plus sauvages et l'ont aimée surtout dans ses colères :

Oh! she is fairest in her features wild...
I sought her more and more, and loved her best in wrath.
(*Childe Harold*, II, 37.)

Wordsworth, dans toute sa poésie, n'a pas une description d'orage, du cœur pas plus que du ciel. Il ne veut pas du chant du rossignol, notes trop perçantes d'un cœur de feu : il lui faut le chant du ramier, chantant d'amour, mais d'un amour tranquille, lent à commencer, mais sans fin, de foi sérieuse, de joie intime :

He sang of love with quiet blending,
Slow to begin, and never ending;

---

1. *The aspects of poetry*, Oxford, 1881.
2. Dans le premier livre :
But for the gowing youth....

Digitized by Google

Of serious faith, and inward glee;
That was the song — the song for me.

Là est la force de Wordsworth, et là est sa limite. Stuart Mill, dans l'épreuve et l'accablement, trouva le repos et le calme à l'ombre de sa poésie : mais une poésie qui n'est faite que de lumière et de paix ne rend point la nature entière et n'épuise pas le cœur humain. Et comme la nature a plus d'ombre que de lumière et le cœur plus de tempêtes que de repos, Wordsworth ne sera jamais le poète de la foule, et même avec les natures *congéniales,* il ne sera pas le poète de toutes les heures. « Les Dieux, dit-il, aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme :

The Gods approve
The depth, and not the tumult of the soul. »
(Laodamia).

Facile aux dieux de parler ainsi : ils sont dieux.

James Darmesteter.

---

17. — **Le Code civil ottoman,** publié par Démétrius Nicolaïdès. Livres I à VIII, formant le 6e volume de la « Législation ottomane. » Constantinople, 1881, in-8°, 284 p.

Le *Hatti-Humayoun* du 18 février 1856 contenait, pour la première fois, la mention de causes pouvant être déférées à des tribunaux autres que ceux du *chéri'* (loi religieuse), qui jusqu'alors avaient jugé tous les procès survenant sur le sol ottoman, soit en matière civile, soit en matière criminelle, entre musulmans et non-musulmans. — L'art. 16 portait que « toutes les affaires commerciales et criminelles qui surviendront entre des musulmans et des sujets chrétiens ou autres, non-musulmans, ou bien entre sujets chrétiens ou autres, non-musulmans, de rites différents, seront déférées à des tribunaux mixtes.....; » et l'art. 17 : « les procès ayant trait aux affaires civiles seront jugés, d'après la *loi religieuse* et les *règlements*, dans les conseils mixtes des préfectures et sous-préfectures, en présence du gouverneur général et du qâdhi. » La loi religieuse, c'est-à-dire le *chéri'*; les règlements, c'est-à-dire les nouvelles lois de l'empire *(qânoun vè nizâm);* il restait donc parfaitement spécifié que la loi religieuse continuerait toujours à servir de base, comme par le passé, aux jugements de ces conseils administratifs des provinces, revêtus d'un pouvoir judiciaire en application de l'édit des réformes.

Pour les matières commerciales exclusivement, il existait déjà, depuis 1850, un code de commerce reproduisant les principales dispositions du code français, et qui, depuis son origine, n'a cessé d'être appliqué à toutes les actions commerciales et même civiles que les tribunaux mixtes de commerce, créés par une entente des puissances étrangères

Digitized by Google

avec la Turquie, sont seuls compétents pour juger dès que la cause est mixte, c'est-à-dire dès qu'un sujet étranger y est impliqué. Ces tribunaux se sont inspirés jusqu'ici, en cas d'obscurité ou d'insuffisance du texte de la loi, des dispositions de la jurisprudence française; mais, quand il s'agit de questions de principe découlant des bases du droit ottoman, c'est la loi religieuse qui seule pouvait y être appliquée.

La création des tribunaux civils, institués dans chaque circonscription des provinces par la loi dite des *Vilayets,* promulguée en 1867, et qui, aux termes de cette même loi, étaient compétents pour connaître des « affaires relatives aux biens meubles et immeubles » ainsi soustraites, pour la plupart, aux tribunaux du *chéri'*, nécessitait la rédaction d'un *Corpus juris civilis* qui fût à la portée de tous, et surtout des membres de ces *medjlis* ou conseils qui, étant pris pour la plupart dans le nombre des notables des communautés musulmanes et non-musulmanes, n'avaient qu'une connaissance imparfaite des prescriptions de la législation religieuse, enfouies, pour ne parler que du rite hanéfite, dans les productions indigestes de vingt commentateurs. Les *mollas* sortis des écoles et des facultés de théologie étaient seuls assez versés dans ces études ingrates pour se retrouver dans ce dédale de règles et d'axiomes de toute nature; la compréhension de la loi était complètement interdite aux fonctionnaires et aux magistrats de l'ordre civil institués par le nouvel ordre de choses.

Vers la même époque, le gouvernement ottoman établissait à Constantinople la cour suprême de Justice (*Divâni ahkiâmi 'adliyé*), dont la première section seule (la cour de cassation) a été conservée lors de la refonte générale de l'organisation judiciaire de l'Empire, opérée dans les années qui ont suivi la guerre turco-russe de 1877-78. Ces dernières réformes ont établi en Turquie des tribunaux de première instance et d'appel dont les attributions et la composition sont à peu près semblables à ce qui existe en France. A tous ces tribunaux manquait une base pour formuler leurs jugements. Le gouvernement ordonna la rédaction d'un code civil, et nomma à cet effet une commission de juristes pris pour la plupart dans le corps des ulémas, et où figuraient les sommités de cette hiérarchie ecclésiastique et judiciaire.

Depuis longtemps déjà l'on avait senti la nécessité de mettre un peu d'ordre dans la compilation du code hanéfite, et dès le règne de Sélim Ier, en 1517, le célèbre jurisconsulte Ibrahim ben-Mohammed Haléby avait rédigé sous le titre de *Multéqâ 'l-Abhor* ou « confluent des mers », un résumé de la doctrine juridique d'Abou-Hanîfa et de ses continuateurs. Cet ouvrage, écrit en arabe, fut le code de l'empire ottoman tant que la jurisprudence religieuse y régna exclusivement. C'est dans ce livre, d'ailleurs, que Mouradjea d'Ohsson puisa la plupart des renseignements que contient son intéressant *Tableau de l'Empire Othoman.*

Le rapport adressé à S. A. le grand-vizir par la commission de rédaction du code civil et qui porte la date du 8 zil-hidjé 1285 = 10/22 mars

Digitized by Google

1869, explique la nature des travaux auxquels elle a eu à se livrer. « Lorsque, dans un litige commercial jugé au tribunal de commerce, il surgit accessoirement une question du domaine purement civil, comme lorsqu'il s'agit de gage, de cautionnement, de mandat, etc., c'est dans le droit commun qu'on en cherche la solution; il en est de même, d'autre part, pour les questions civiles surgies à l'occasion d'un délit. Actuellement, ce qui dans l'Empire ottoman tient lieu de code civil, c'est une série de lois et règlements promulgués à différentes époques. Mais ces dispositions législatives n'étant pas suffisantes pour embrasser toutes les matières civiles, c'est la partie du droit sacré qui concerne les transactions en général, amplement suffisante pour répondre à tous les besoins, qui sert à les compléter. » Plus loin (p. 6) le rapport justifie la nécessité de mettre de l'ordre et de la clarté dans l'immense édifice du *fiqh;* nos juristes ne dédaignent pas les métaphores hardies de la rhétorique orientale : « La jurisprudence sacrée ressemble à une mer immense, au fond de laquelle il faut aller chercher, au prix des plus grands efforts, les perles qu'elle y recèle. On doit, en effet posséder une grande expérience unie à une vaste érudition, pour pouvoir puiser dans le droit sacré les solutions convenables à toutes les questions qui se présentent. »

Après avoir constaté que les nombreux commentateurs de la doctrine d'Abou-Hanîfa, par leurs opinions souvent fort divergentes entre elles, n'ont pas peu contribué à augmenter l'obscurité du droit ottoman et à jeter des doutes dans l'esprit des juges, que le temps a pu apporter certaines modifications à des règles doctrinales précises, ce dont il cite des exemples; après avoir établi qu'à différentes reprises, de savants jurisconsultes ont tenté de codifier les *fetvas* rendus par les docteurs en droit hanéfite, ce qui produisit des ouvrages tels que le *Tatar-Hanié* et les *Fétâvi-i Djihanguirié* (et non *fétavaï*), le rapport déclare douloureusement qu'à l'époque actuelle « les hommes compétents en matière de droit sacré deviennent de plus en plus rares, au point qu'il est difficile de trouver, non-seulement des membres des tribunaux *nizâmié* en état de recourir, au besoin, aux traités de jurisprudence sacrée pour dissiper leur doutes, mais encore des *cadis* en nombre suffisant pour tous les tribunaux du *chéri'* de l'empire. »

La rédaction définitive d'un Code civil était donc l'une des réformes les plus urgentes qui s'imposaient à l'esprit des hommes d'État préoccupés d'introduire la civilisation européenne sur le territoire de l'empire ottoman, si longtemps fermé aux idées de l'extérieur et hostile aux institutions de l'Europe. On lui donna le titre de *Medjellé-ï ahkiâm-i 'adliyé,* c'est-à-dire, en style administratif turc, code des décisions de la juridiction civile; il est ordinairement désigné sous l'appellation abrégée de *Medjellé*. Ce recueil contient dix-huit livres, publiés à divers intervalles, et dont voici la liste : 1. De la vente (*buyoù'*); 2. du louage (*idjârè*); 3. du cautionnement (*kéfâlet*); 4. du transport de dette (*havâlè*); 5. du nantissement ou gage (*réhin*); 6. des choses confiées à au-

Digitized by Google

trui (*émânèt*); 7. des donations (*hibè*); 8, de l'usurpation et de la destruction de la chose d'autrui (*ghasb vè itlâf*); 9. de l'interdiction, de la contrainte et du retrait vicinal (*hadjr, ikrâh vè chuf'a*); 10. du contrat de société (*chirket*); 11. du mandat (*vékiâlet*); 12. de la transaction et de l'acquit (*sulh vè ibrâ*); 13. de l'aveu (*iqrâr*); 14. de l'action (*da'va*): 15. de la preuve et du serment (*béyyinât vè tahlîf*); 16. du jugement (*qazhâ*). Ces différents livres ont été promulgués dans le courant d'une période qui s'étend du 8 zi'l-hidjé 1285 = 22 mars 1869, date du premier livre, au 26 cha'bân 1293 = 16 septembre 1876. La compilation de cette *Somme* du droit civil ottoman a donc duré huit années.

La théorie du droit musulman, telle qu'elle est exposée dans le titre préliminaire du Medjellé, est des plus curieuses, et nous ne pouvons résister au désir de la citer. « Les dispositions de la loi sacrée se rapportent à la vie future et comprennent les matières du culte, ou bien concernent la vie temporelle et se divisent en trois catégories, savoir : 1° le mariage; 2° les obligations en général et les conventions; 3° les peines. Selon la volonté divine, la création doit subsister dans l'état où elle se trouve jusqu'à l'époque fixée par les décrets suprêmes; or, cela ne se peut que par la perpétuation de l'espèce humaine qui a lieu par la procréation résultant de l'union des deux sexes. En outre, la conservation de l'espèce exige celle des individus qui la composent. Mais l'homme, naturellement faible, doit, pour subsister, se procurer par son industrie la nourriture, les vêtements et l'habitation. Ce résultat est obtenu par l'association et l'aide mutuelle. En d'autres termes, l'homme, naturellement sociable, ne peut vivre dans la solitude comme le reste des êtres animés, mais a, au contraire, besoin de civilisation et de société. Cependant, comme tout homme désire ce qui lui est facile et agréable et cherche à éviter ce qui lui est pénible, il a été nécessaire d'établir des lois propres à maintenir l'ordre et la justice en ce qui concerne le mariage, l'aide mutuelle et les relations sociales, ces fondements de toute civilisation. »

Voilà une définition qui n'est pas mauvaise, bien qu'elle soit un peu vague et qu'elle manque de profondeur. Nous sommes loin d'Ulpien et de Montesquieu, et surtout des métaphysiciens modernes. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes sur le sol de l'islam, que toute justice, comme toute science et toute vérité, y dérive de la parole écrite de Dieu, du *Qorân*, en un mot, et que les commentateurs, si puissants esprits qu'ils fussent, ne pouvaient sortir du cercle étroit des prescriptions coraniques pour s'élancer dans les régions de l'absolu. Acceptons donc telle quelle la définition du droit donnée par les ulémas contemporains, et passons à l'examen de l'ouvrage.

Des trois divisions indiquées plus haut, deux ne figurent pas parmi les matières traitées dans le *Medjellé*. On le conçoit aisément : le mariage est réglé par le droit canonique de chaque communauté, musulmane ou non, et les peines font l'objet de dispositions spéciales réunies sous le nom de Code pénal, lequel d'ailleurs suit de très près le code français.

Digitized by Google

Les successions, et en un mot toutes les dispositions relatives au statut personnel, ne figurent pas non plus dans le Code civil. Il ne reste plus, par conséquent, que le droit des obligations.

Les cent premiers articles contiennent, sous le titre de « principes fondamentaux », une série de préceptes de droit donnant, sous une forme brève et concise, des règles générales applicables dans presque tous les cas, et empruntées aux ouvrages d'Ibn-Nudjéim [1] et d'autres jurisconsultes de son école. Nous y relevons un fait historique singulier (p. 25) : « Ce qui est exigé pour la satisfaction d'un besoin public ou privé est admis comme une nécessité légitime. C'est en vertu de ce principe qu'on a permis la vente à réméré. Cette espèce de vente a été admise pour la première fois en Boukharie où le grand accroissement des dettes de la population l'avait rendue nécessaire. » Nous aurions désiré, à propos de ce renseignement jeté comme au hasard, de plus amples détails.

Au commencement de chaque livre, on a placé une introduction contenant la définition de tous les termes juridiques, en grande majorité arabes, relatifs aux matières qui y sont traitées; on trouve ensuite les différentes dispositions de la loi, divisées en chapitres, pour la commodité des lecteurs. Enfin, ce en quoi le présent code diffère de ceux qu'on a publiés dans les autres pays, chacune de ces dispositions fondamentales est suivie d'exemples variés puisés dans les recueils de *fetvas*.

Le rôle des rédacteurs n'était pas facile. Il y a certains points de détail où la doctrine des jurisconsultes était différente de celle du fondateur de la secte. Les articles relatifs à la vente conditionnelle, à la vente en bloc et au contrat de commande ont été l'objet de longues discussions dont le rapport de la commission porte les traces. Nous citerons, à titre d'exemple, le passage de ce dernier document où il est question de la vente conditionnelle, pour mieux indiquer l'esprit qui a présidé à la rédaction du *Medjellé*. « Selon le rite malékite (p. 13), le vendeur peut stipuler en sa faveur une condition, quant à la chose vendue, mais pour un terme très limité, tandis que, d'après le rite hanbalite, le terme est illimité. Cependant, il serait illogique d'accorder cette faculté au vendeur et de la refuser à l'acheteur. Ibn-Abi-Léïla et Ibn-Abi-Chébirmé, commentateurs contemporains d'Abou-Hanîfâ qui n'ont pas laissé de disciples [2], profes-

---

1. Zéïn el-âbidin ben Ibrahim Misri, connu sous le nom d'Ibn-Nudjéim, est mort en Égypte dans le courant de l'année de l'hégire 970 (= 1562-63 de notre ère). Il est l'auteur, entre plusieurs autres ouvrages, du livre intitulé *El-Achbâh wè'n-Nazhaïr*, sur les parties secondaires de la jurisprudence hanéfite.

2. Mohammed Ibn-Abi-Léïla était le fils d'Abd-ur-Rahmân Ibn-Abi-Léïla, l'un des principaux *tâbi'în*; né à Koufa, où il exerça les fonctions de *qâdhi* pendant trente-trois ans, il est considéré comme l'un des *ashâb-i réï*, ou jurisconsultes qui décidèrent certains points de droit par leur propre jugement. Il mourut dans la même ville en 148 (765-6).

Abd-ullah Ibn-Chubruma (et non Chébirmé) Ibn-at-Tofaïl ad-Dubbi, également

Digitized by Google

sent sur ce point des opinions diamétralement opposées. En effet, d'après Ibn-Abi-Léïla, toutes les fois qu'il y a vente conditionnelle, la vente et la condition sont également annulables; d'après Ibn-Chébirmé, au contraire, l'une et l'autre sont valables.

« L'opinion d'Ibn-Abi-Léïla paraît contraire au précepte prophétique (*hadiss*) : « Les musulmans doivent être fidèles à leurs engagements. » D'autre part, quoique l'opinion d'In-Abi-Chébirmé soit tout à fait conforme à ce principe, néanmoins, comme le vendeur et l'acheteur peuvent stipuler des conditions illicites ou impossibles, les docteurs en science sacrée sont unanimes à reconnaître qu'on ne doit respecter la condition convenue par les parties qu'autant que cela est possible. Le respect dû à la condition convenue comporte donc des exceptions et des restrictions. En conséquence, dans le rite hanéfite, on a adopté un système intermédiaire d'après lequel il y a trois espèces de conditions : celles qui sont valables, celles qui vicient le contrat, celles qui sont nulles. Ainsi, toute condition stipulée en faveur de l'une des parties seulement et qui n'est pas de l'essence même du contrat ou qui ne sert pas à en assurer un des éléments fondamentaux est vicieux et rend la vente annulable; tandis que la condition qui ne profite à aucune des parties est simplement réputée non avenue sans affecter en rien la validité du contrat. »

« En un mot, ajoute plus loin le rapport (p. 15), nous ne sommes jamais sortis des limites du rite hanéfite, et les règles que nous y avons insérées sont, pour la plupart, actuellement en vigueur au *Fetva-Hané* (bureau spécial des muftis dans le département du Cheikh-ul-Islâm); aussi toute discussion à ce sujet devient inutile. Toutefois, parmi les opinions des jurisconsultes les plus autorisés du rite hanéfite, quelques-unes étaient moins rigoureuses et plus appropriées aux exigences de l'époque; c'est celles-là que nous avons adoptées. »

On conçoit qu'il n'était pas facile de faire passer dans la langue française un code de cette nature, qui, bien que conforme sur beaucoup de points aux doctrines du droit naturel admises dans tous les pays civilisés, n'en présentait pas moins, à cause des sources mêmes de la compilation et des documents souvent mal digérés qui en forment la base, une disposition insolite des matières juridiques. Déjà plusieurs traductions de livres isolés avaient été faites. Vitchen-Éfendi Servicen, avocat du barreau ottoman, avait traduit les livres de la Vente et du Louage; — Takvor-Éfendi Baghtchévan-Oglou, actuellement juge au tribunal de 1re instance de Péra, avait publié une traduction des livres IV et V. L'éditeur de la *Législation ottomane*, dont les cinq premiers volumes

---

jurisconsulte de Koufa, fut *qâdhi* du Sawâd sous le khalife Mamoun et mourut en 144 (761-2).

Sofyân et-Tauri a dit : « Nos jurisconsultes sont Ibn-Abi-Léïla et Ibn-Chubruma. »

Digitized by Google

sont consacrés à des traductions en français des principales lois et des règlements qui forment le *Destour*, a entrepris la rude tâche de mettre au jour une traduction complète de tout le *Medjellé*. Le volume qu'il offre aujourd'hui au public contient les huit premiers livres du code civil, et il nous promet les autres à bref délai. M. Rota fils, avec le concours de MM. Mihran Chérinian et Alexandre Adamidès, s'est chargé de mener à bien cet important travail. On s'imagine difficilement ce qu'il faut de persévérance et de patience pour faire passer dans notre langue les expressions arabes de la terminologie judiciaire, dont la plupart ont un équivalent, soit dans le droit romain, soit dans le droit français, mais dont un certain nombre ne peuvent être traduites que par une périphrase. Nous citerons notamment l'expression *muhâyât* (et non *mouhayet*, comme on l'a imprimé à tort), qui désigne « le partage de la jouissance d'une chose, comme, par exemple, celui qui intervient entre deux personnes, co-propriétaires par indivis d'une maison, qui conviennent d'en jouir alternativement pendant une année chacune. » C'est là une forme curieuse de partage, qui permet à l'indivision de se perpétuer.

On peut en dire autant de l'expression *ghasb*, que Nicolas de Tornauw et Eschbach interprètent par « la possession violente et injuste [1], » et Mouradjea d'Ohsson par « l'usurpation [2], » expression qu'adoptent, non sans faire des réserves, les traducteurs du Code civil. D'après la définition généralement admise, l'usurpation est le fait de celui qui s'empare d'une chose qui ne lui appartient pas. C'est bien là le *ghasb*, qui s'entend surtout de l'usurpation de biens-fonds.

Nous citerons encore le mot « *havâlè* » dont il est difficile de trouver un équivalent exact. Les rédacteurs du texte turc en donnent la définition suivante : « Le *havâlè* est un acte par lequel une dette est transportée ou mise à la charge d'un autre (p. 196). » Takvor-Éfendi traduit par « transport de dette. » Une note de Photiadès-bey et Yanco-Efendi Vithyno (p. 197) explique que « quelques personnes traduisent le *havâlè* « cession, » mais cette traduction est inexacte; car l'objet de la cession est le transport d'une créance, tandis que l'objet du *havâlè* est le transport d'une dette. On fait cession de ses créances, tandis qu'on ne peut faire *havâlè* que d'une dette. » En droit canonique musulman, ce mot a un sens plus large encore. « Il consiste, dit M. Querry, en la cession de l'obligation de payer une créance, et il correspond assez exactement à une lettre de change. » Les sources où a puisé de Tornauw rangent le *havâlè* dans les diverses catégories du cautionnement : « Le *havâlè* est le contrat par lequel une dette est mise à la charge d'un autre débiteur, qui sera seul responsable du paiement envers le créancier [3]. » Cette sorte de transport est fréquente dans l'administration ottomane,

1. *Le Droit musulman*, p. 276.
2. *Tableau de l'Empire ottoman*, t. VI, p. 339.
3. *Le Droit musulman*, p. 176.

Digitized by Google

et l'on n'ignore pas que le gouvernement central, à Constantinople, a coutume de payer la plupart de ses dettes au moyen de délégations sur les caisses des trésoriers des provinces, délégations que l'on appelle également « *havâlè.* »

Faite avec soin, écrite dans un style simple et lisible qui n'exclut pas la précision ni la correction, cette traduction rendra les plus grands services aux sujets ottomans non musulmans, dont beaucoup n'ont pas une connaissance suffisante de la langue turque, et aux étrangers résidant sur le territoire de l'empire, dont la grande majorité ne sait pas lire le turc et pour lesquels, par conséquent, le nouveau code civil serait resté lettre morte. Or, s'il est un livre qui doit être mis à la portée de tout le monde, c'est celui-là; en Turquie comme dans tous les autres pays de l'Europe, nul n'est censé ignorer la loi. Les étrangers propriétaires, qui, en cette qualité, se trouvent entièrement assimilés aux sujets de S. M. le Sultan et traités sur le même pied, et qui, pour les contestations qui naissent du fait même de leur possession, sont exposés chaque jour à se voir cités par devant les tribunaux civils, trouveront dans le VIe volume de la *Législation ottomane* et notamment dans les livres de la location, du cautionnement et de l'usurpation, une lecture instructive et profitable. Enfin, cette traduction met à la portée des savants qui s'occupent de législation comparée un document maniable, facile à comprendre, bien digéré, qui leur ouvre la connaissance du droit musulman des obligations, qu'on était forcé jusqu'ici de rechercher dans les informes compilations du *Multéqa* et autres ouvrages analogues. On ne saurait donc trop encourager l'entreprise de M. Nicolaïdès et de ses auxiliaires, et nous espérons que l'apparition des autres volumes promis ne se fera pas trop attendre.

Cl. HUART.

---

18. — **Neue Beitrsege zur deutschen Synonymik,** von Daniel SANDERS. Berlin, Abenheim, 1881. 1 vol. in-8°, 230 pp.

Ce nouveau recueil de synonymes allemands forme, en quelque sorte, le complément du recueil beaucoup plus étendu que M. Sanders a publié il y a quelques années, et dont nous avons rendu compte dans cette *Revue*. L'infatigable auteur y traite environ de six cents synonymes qui n'ont pas encore été traités dans les autres ouvrages de ce genre ou qui y sont traités d'une manière incomplète. Il est à peine besoin d'ajouter que M. Sanders montre dans ce travail la même précision et la même compétence que dans ses autres travaux lexicologiques.

A. B.

Digitized by Google

CHRONIQUE

FRANCE. — Une chaire de celtique a été créée au Collège de France, et M. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut et notre collaborateur, nommé titulaire de cette chaire.

ALLEMAGNE. — Le Ve fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. W. Scherer (Berlin, Weidmann, pp. 305-384) contient la fin du IXe livre consacré à la Réforme et à la Renaissance (suite du chapitre « *le drame de 1517 à 1620* », *La guerre de Trente Ans)* et le commencement du Xe livre intitulé : « *Die Anfænge der modernen Litteratur* » et renfermant les chapitres suivants : *Religion und Wissenschaft* (Kepler, Spee, Martin de Kochem, Abraham a Sancta Clara, Gerhard, Spener, Neander, Arnold, Zinzendorf, Schmolck, Brockes, Seb. Bach, Hændel, Leibniz, Thomasius, Wolff); *Die Veredelung des volksthümlichen Geschmackes* (Weise, Fleming, Günther, Gottsched, Haller, Hagedorn); *Der Roman* (Moscherosch, Grimmelshausen...). — Sur la couverture. l'auteur fait la déclaration suivante, qu'il croit devoir au public : que la lenteur de la publication lui est aussi désagréable qu'à ses lecteurs, mais qu'il lui est impossible d'aller plus vite, s'il veut donner à toutes les parties de son œuvre la même attention et le même soin ; toutefois M. Scherer espère terminer « dans un délai relativément plus bref » les trois livres de son ouvrage, qui ne sont pas encore publiés.

— Il vient de paraître à la librairie Trübner, de Strasbourg, le premier fascicule des *Strassburger Studien*, publiés sous la direction de MM. E. Martin et W. Wiegand. Les fascicules de ce nouveau recueil paraîtront à des époques indéterminées, suivant l'abondance des matériaux que les directeurs auront à leur disposition. Les *Etudes strabourgeoises* s'occuperont de l'histoire politique et littéraire de l'Alsace. Le premier fascicule contient une étude détaillée sur le style de Gottfried de Strasbourg, par M. R. Preuss (pp. 1 à 76), des renseignements sur les *meistersænger* de Strasbourg, tirés des archives de la ville (pp. 76 à 98), une note sur le mode de répartition d'un certain domaine public parmi les habitants dans quelques villages du Bas-Rhin, mode qui rappelle l'ancienne constitution agraire des Germains et peut servir de commentaire au chap. xxvi de la *Germanie* de Tacite (pp. 98 et 99), une note sur maître Hesse, greffier de Strasbourg au xiiie siècle (p. 90), et enfin un *minnelied* inédit tiré d'un manuscrit de Sélestadt (p. 100), ces dernières contributions toutes de M. E. Martin.

— MM. de Holtzendorff, professeur à Munich, Alois d'Orelli, professeur à Zurich, Hermann Schulze, professeur à Heidelberg, et A. Rivier, professeur à l'Université de Bruxelles et secrétaire général de l'Institut de droit international, ont pris l'initiative d'une fondation destinée à honorer la mémoire de feu J. G. Bluntschli et à encourager l'étude du droit public général (comparé) et du droit des gens. Dans l'idée des promoteurs, des concours seraient ouverts et des prix décernés aux meilleurs mémoires écrits dans une des principales langues d'Europe sur des questions appartenant à ces sciences. Ces mémoires devraient, outre leur valeur scientifique, réunir les qualités requises pour servir à la diffusion des sciences politiques.

— Un nouveau journal littéraire juif, fondé par le Dr Grünwald à Belovar (Croatie), paraît, à dater du mois de janvier, sous le titre : *Jüdisches Centralblatt.*

ANGLETERRE. — Le tome XIII de l'*Encyclopeadia Britannica* qui vient de paraître comprend les lettres *Inf* à *Kan*. Les articles suivants sont surtout importants :

Digitized by Google

Infinitesimal Calculus (Williamson); *Insanity* (Tuke et Gibson); *Inscriptions* (Sayce, Dowson, Hicks, Hübner); *International law* (Robertson); *Ireland* (Henderson, Sullivan, Bagwell); *Israel* (Wellhausen); *Italy* (Burbury, Webster, Symonds, Ascoli, Bartoli); *Japan* (M'Clatchie et Sir Rutherford Alcock); *Jesus* (Farrar); *Jews, modern* (Davis); *Kant* (Adamson).

BELGIQUE. — Le *Catalogue des ouvrages périodiques que reçoivent les principales bibliothèques de Belgique,* publié par le Bureau de traduction institué au ministère de l'intérieur, vient de paraître (Bruxelles, Mayolez; prix : un franc). Le rapport adressé au ministre par le président du Comité consultatif, M. Alvin, nous apprend que le Bureau de traduction sera prochainement transféré à la Bibliothèque royale et les 900 ouvrages périodiques que reçoivent les deux institutions, réunis dans la salle de travail du Bureau. Le Comité annonce l'intention de proposer des mesures pour combler les lacunes qu'il constatera ou qui lui seront signalées par les personnes autorisées à fréquenter la salle de travail.

— Au mois de janvier 1881, on a découvert à Tongres, dans la campagne de Coninxhem, un tombeau chrétien orné de fresques. M. Ad. De Ceulenier indique les hypothèses que l'examen de la tombe lui a suggérées, dans une brochure intitulée : *Découverte d'un tombeau chrétien à Coninxhem-lez-Tongres* (Liège, 10 p.). Ce monument consiste en une tombe géminée, construite en briques. Une partie était couverte de tuiles, l'autre, de grandes dalles de pierre. Le pavement est en briques. Les deux tombes sont séparées par un mur de 43 centimètres d'épaisseur. On y a trouvé quelques ossements, des clous, des perles d'or et de verre, restes d'un collier, une petite agrafe et une fiole de verre renfermant une matière rouge dont il est difficile de déterminer la nature. Le plus grand intérêt de cette découverte réside dans les traces de quatre lettres et dans les peintures à fresques, assez bien conservées, qui ornent les parois. Le tombeau paraît appartenir au IVe siècle de notre ère; il semble devoir être antérieur à l'époque des invasions, c'est-à-dire à la fin du IVe siècle; c'est le plus ancien monument chrétien de la Belgique et il prouve que des chrétiens vivaient à Tongres au commencement du IVe siècle.

— Deux volumes, le IIe et le IIIe, sont venus s'ajouter à la collection intitulée *Cinquante ans de liberté,* et destinée à donner un tableau complet du développement intellectuel en Belgique depuis 1830; ils sont consacrés aux sciences et à l'art. Dans le tome II, M. Charles Lagrange étudie les progrès des sciences physiques; M. E. Lagrange fait l'histoire des sciences mathématiques; M. Gilkinet trace le tableau du développement des sciences naturelles. Le tome III comprend les beaux-arts : la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture, par M. Camille Lemonnier; la musique et les musiciens, par M. Ad. Samuel. L'histoire de la peinture est précédée d'une introduction où on lit d'intéressantes considérations sur l'école belge avant 1830 et l'influence exercée par David. (L'ouvrage se publie à Bruxelles, chez Weissenbruch.)

— Dans la séance du 4 décembre de l'Académie d'archéologie de Belgique, M. Genard a rendu compte d'une découverte, que l'on vient de faire à Anvers, de plusieurs poteries anciennes appartenant à l'époque germaine ou franque et présenté un rapport sur le projet de reproduction, en héliotypie, des médailles et monnaies frappées à l'atelier monétaire d'Anvers, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1786. L'assemblée a décidé la publication de ce recueil, pour lequel l'administration communale alloue une somme de 1,000 francs. M. Matthieu a ensuite donné lecture d'un travail sur « le vagabondage et la mendicité en Belgique pendant le XVIIIe siècle. »

GRÈCE. — L'*Histoire ecclésiastique* du professeur de théologie, Anastase D. Kyriakos (en 2 vol.), vient de paraître.

HOLLANDE. — L'imprimerie de Brill, à Leyde, a commencé la publication d'un

Digitized by Google

grand ouvrage posthume du professeur J. J. Hoffmann, d'Amsterdam; c'est un *Dictionnaire japonais* que M. Hoffmann préparait depuis de longues années. Les premières livraisons de ce *Japansch-Nederlandsch Woordenboek* viennent de paraître sous la direction de M. Serrurier, conservateur du musée royal ethnographique à Leyde.

PORTUGAL. — Depuis le 1er juillet 1880 paraît, tous les mois, une revue du mouvement contemporain, « revista do movimento contemporaneo », l'*Era Nova*, dirigée par MM. Theophilo Braga et Teixeira Bastos. Parmi les principaux articles parus dans les huits premiers numéros de la revue, nous citerons particulièrement ceux de M. Braga : *Os livros populares portuguezes* (*folhas-volantes ou litteratura de cordel*), nº I, pp. 3-19 et nº 2, pp. 49-62); *A civilisaçaô arabe em Portugal* (pp. 88-89); *Da tradiçaô poetica provençal na litteratura portugueza* (nº 3, pp. 97-110); *A Historia de Portugal na voz de povo*, (nº 4, pp. 148-160); *As Cartas da religiosa portugueza* (nº 5, pp. 193-215); *Ethnologia portugueza, as adivinhas populares* (nº 6, pp. 241-265; deux récits inédits et 104 devinettes portugaises); *Monumentos da litteratura portugueza* (nº 7, pp. 320-330); *Ethnologia portugueza, os jogos populares e infantis* (nº 8, pp. 343-367) — ceux de M. Leite de Vasconcellos : *Tradiçôes das pedras* (nº 2, pp. 75-80) et *Tradiçôes da atmosphera em Portugal* (nº 5, pp. 216-223).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 janvier 1882.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1882. M. Girard, vice-président sortant, est élu président, en remplacement de M. Pavet de Courteille; M. Heuzey est élu vice-président. M. Pavet de Courteille et M. Girard prononcent chacun une courte allocution; sur la proposition de M. Girard, l'Académie vote des remerciments à M. Pavet de Courteille.

L'Académie procède au scrutin pour le renouvellement des commissions annuelles. Ces commissions sont ainsi composées pour l'année 1882 :

Commission des travaux littéraires, MM. Laboulaye, Egger, de Longpérier, Adolphe Regnier, Maury, Renan, Delisle, Hauréau;

Commission des antiquités de la France, de MM. Longpérier, Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Gaston Paris;

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, MM. Ravaisson, Egger, de Longpérier, Léon Renier, Delisle, Miller, Waddington, Perrot;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'Académie, MM. Jourdain, Deloche.

Les membres du bureau de l'Académie, MM. Girard, Heuzey et Wallon, secrétaire perpétuel, sont aussi de droit membres de ces diverses commissions.

M. Alexandre Bertrand, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés cette année au concours pour ce prix sont les suivants :

Lemière, *Étude sur les Celtes et les Gaulois;*

Du Cleuziou (Henri), l'*Art national;*

Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du* IXe *au* XVe *siècle*, tome I;

Viollet (Paul) *les Établissements de saint Louis, accompagné des textes primitifs et des textes dérivés*, publiés pour la Société de l'histoire de France;

Potier de Courcy (Pol), *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, etc.* (commencée par le P. Anselme), continuation, tome IX;

Et les deux ouvrages qui sont actuellement en possession du premier et du second prix.

Dupuy, *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France;*

Bruel, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny.*

Ouvrages présentés de la part des auteurs, par M. Renan : — Bertolotti, *Artisti urbinati in Roma prima del secolo* XVIII (extrait du journal *il Raffaello*); — id., *Artisti lombardi a Roma nei secoli* XV, XVI *e* XVII; — id., *Artisti belgi ed olandesi a Roma nei secoli* XVI *e* XVII; — Ch. Yriarte, *Un Condottiere au* XVe *siècle, Rimini*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

tous cités, mais seulement les plus décisifs, et en nombre suffisant; les travaux récents ne sont mentionnés que par exception; le livre n'est qu' « un instrument de travail; » le point de vue de l'auteur est essentiellement historique; Madvig s'occupe surtout de l'effet pratique et politique des institutions; ce manuel sera bientôt le livre favori de tous ceux qui ne s'occupent des antiquités romaines qu'en passant; la clarté et la netteté de l'exposition y contribueront surtout.) — Springer, die Psalter-Illustrationen im frühen Mittelalter. Leipzig, Hirzel. — Vischer, Altes u. Neues. Sttutgart, Bonz. (Concerne surtout le Faust.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 52, 24 décembre 1881 : Duboc, Der Optimismus als Weltanschauung. Bonn, Strauss. — Schwicker, die ungarischen Gymnasien. Budapest, Kilian. — Monin, Monuments des anciens idiomes gaulois, textes, linguistique. Thorin. (Zimmer : ne connaît même pas le « Corpus inscriptionum latinarum » et la « Revue celtique »; toutes les fautes possibles.) — Pfister, Chattische Stammeskunde, volksthüml., sprachl. u. geschichtl. Arbeit. Kassel, Hühn. (Heyne : études très soignées et qui devraient servir de modèle.) — Duden, Orthograph. Wegweiser für d. prakt. Leben. Leipzig; Gemfs, kleines deutsches Wörterbuch für d. deutsche Rechtsschreibung. Berlin, Weidmann. — Lothringischer Psalter, altfranz. Uebersetz. d. XIV. Jahrhunderts mit einer grammat. Einleitung, p. p. Apfelstedt. Heilbronn, Henninger. (Morf : travail assez heureux, fondé sur de bonnes observations, mais fait un peu vite.) — Coote, The Romans of Britain. London, Williams a. Norgate. (Hübner : livre étrange, ici et là des remarques savantes et pénétrantes, mais l'auteur a une idée entièrement fausse de la « romanisation » de la Grande-Bretagne.) — Besse, Geschichte der Deutschen bis zur Machtentfalt. d. römisch-deutschen Kaisertums unter Heinrich III. Leipzig, Webel. (Baltzer; on a besoin, depuis la conquête des « Reichslande », d'une nouvelle exposition de l'histoire d'Allemagne; mais ce livre, qui a coûté beaucoup de peine, est écrit en un style peu agréable). — Aube, entre deux campagnes. Berger-Levrault. — Hensel, Die Familie Mendelssohn, 2e Aufgabe. Berlin, Behr. (Bellermann : des observations intéressantes, des remarques importantes pour l'art.)

Theologische Literaturzeitung, n° 26, 17 décembre 1881 : Wogue, Histoire de la bible et de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours. (Kautzsch : « ce grand rabbin de France et professeur du séminaire israélite de Paris mérite le jugement qu'il porte en un endroit de son livre : que depuis 1549 la grammaire hébraïque et la saine exégèse sont restées longtemps stationnaires parmi les Juifs; ajoutons : jusqu'à aujourd'hui ».) — Keim, Rom u. das Christenthum, eine Darstellung d. Kampfes zwischen dem alten u. dem neuen Glauben im römischen Reiche während der beiden Jahrhunderte unserer Zeitrechnung, p. p. Ziegler. Berlin, Reimer. (Bonwetsch : rend à la science un grand service; la mémoire de l'auteur ne fera que gagner à cette publication.) — Der Codex Teplensis, enthaltend « die Schrift des newen Gezeuges ». I. Die vier heiligen Evangelien. München, Huttler. — Kolde, Friedrich der Weise u. die Anfänge der Reformation, eine kirchenhistorische Skizze mit archival. Beilagen. Erlangen, Deichert. (Kawerau : ouvrage important.) — Strickler, Actensammlung zur schweizerischen Reformationsgeschichte in den Jahren 1521-1532. IV Band 1531-1532. Zürich, Meyer u. Zeller. — Bühler, der Altkatholicismus, histor.-krit. dargestellt. Leiden, Brill. — Schultz, die Lehre von der Gottheit Christi. Gotha, Perthes.

Rassegna Settimanale (la), n° 205, 4 décembre 1881 : Il progetto di riforma delle Università. — Le bibliotheche e gli archivi. — Torraca, per la storia d'una similitudine (La comparaison de Catulle « ut flos in septis secretus nascitur hortis », se retrouve dans l'Arioste « la virginella e simile alla rosa », Gohorny, Du Bellay, Baïf, mais Baïf a imité l'Arioste, et non Catulle; suite de rapprochements neufs et instructifs).

Digitized by Google

— Morandi, Malizie di Voltaire, acume del Baretti. — *Bibliografia :* Cortesi, Il governo della famiglia di Agnolo Pandolfini. Piacenza. — Bartoli, Crestomazia della poesia italiana del periodo delle origini. Torino, Loescher (Sera très utile). — Verhaege de Naeyer, Florence, étude politique. Paris, Dentu (Honnête et digne d'estime, quoique peu original).

Rassegna Settimanale, n° 206, 11 décembre 1881 : Masi, Il rinascimento in Italia (D'après Symonds, Renaissance in Italy, I. The age of the despots. II. The revival of learning. III. The fine arts. IV et V. Italian literature. London, Smith Elder). — Il giornale di una borghese durante la rivoluzione. — La corte dei Malatesta (Chapitre détaché du livre de M. Yriarte). — Le bibliotheche e gli archivi (Paoli). — *Bibliografia :* Cavalli, La scienza politica in Italia. Venezia. — Borgognoni, La canzone « Spirto gentil ». Ravenna, David (La solution proposée est digne de rallier les suffrages des hommes les plus impartiaux). — Corner, del sentimento della natura nel poema di Lucrezio. Venezia, Antonelli (Affirmations souvent vagues et inexactes).

N° 207, 18 décembre 1881 : Riccardo Cobden. — Ferrero, L' « apologia » di Maria Mancini (Conclut en demandant une édition du texte italien). — Ces. Paoli, Denario di dio. — Ademollo, La Tarentola. — *Bibliografia :* Bergmann, Dante, sa vie et ses œuvres. Strasbourg (Ce livre singulier renferme un nombre infini d'erreurs; il semble que ce soit l'œuvre d'un solitaire ou mieux d'un somnambule, qui parle en dormant et donne naïvement pour des raisonnements solides les hallucinations de son imagination). — Lettere inedite di Pasquale di Paoli, p. p. Nic. Bianchi. Torino, Paravia (Onze lettres écrites, sauf une, par Paoli à Barretti, la première est datée du 22 décembre 1790, les autres vont du 3 octobre 1793 au 5 novembre 1795).

Athenaeum belge, n° 24, 15 décembre 1881 : Pirmez, Remo, histoire d'un frère. — Mac Carthy, History of our own times from the accession of Queen Victoria to the Berlin Congress. III-IV. London, Chatto a. Windus (Carlier : tableau de la période de 1856 à 1880 ; portraits réussis, ex. Palmerston, prince Albert, Cobden ; approbation constante de Gladstone et de Bright ; de curieux et intéressants détails, des mots très fins, des réflexions profondes ; mais l'historien laisse souvent percer le bout de l'oreille de l' « home ruler » ; au demeurant, l'auteur est un libéral raisonnable et rusé, un opportuniste ; remarquons encore l'aperçu d'ensemble de la littérature anglaise de 1830 à 1855). — Thornton, Foreign secretaries of the nineteenth century to 1835. London, Allen (Carlier : le succès de M. Mac Carthy a déterminé M. Thornton à continuer ses études sur les secrétaires d'État au Foreign Office pour empêcher que les opinions émises par l'historien irlandais ne rencontrassent trop de crédit ; mais il flatte trop ses modèles, et on lui reprochera sa bienveillance comme il reproche lui-même à M. Mac-Carthy sa partialité ; pourquoi prouver que tous les ministres des affaires étrangères ont été des personnalités remarquables et n'ont eu d'autre visée que la grandeur de l'Angleterre ? Pourtant, études écrites avec soin, contenant des documents inédits, et formant une lecture attachante. Le livre de Thornton et l'ouvrage de Mac-Carthy se complètent fort heureusement). — Renan, Marc-Aurèle et la fin du monde antique. Calmann Lévy (Ici encore se révèlent le talent de l'écrivain, sa vaste érudition, l'art qu'il possède à un si haut degré de grouper les faits et d'en composer un tableau plein de vie. Sans doute on contestera plus d'un jugement ; mais l'auteur a tout ce que suppose la recherche des origines ; un esprit philosophique, une vive intuition de ce qui est certain, probable ou plausible, un sentiment profond de la vie et de ses métamorphoses, un art particulier pour tirer des rares textes que l'on possède tout ce qu'ils renferment en fait de révélations sur des situations psychologiques fort éloignées de nous).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

FEB 18 1882

N° 4 Seizième année 23 Janvier 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Par JULES COMTE
CHEF DE LA DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT AU MINISTÈRE DES ARTS

La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* comprendra une centaine de volumes. Sept volumes de tête fraiteront des principes de l'art, de ses formules générales, des grandes règles qui, dans chaque art, sont de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les écoles. Le premier sera intitulé du *Rôle et de l'Histoire générale de l'art;* les six autres : la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture*, l'*Ornementation*, la *Gravure* et la *Musique*.

Les volumes suivants auront chacun un sujet spécial. Ils traiteront de l'histoire détaillée de chaque art par périodes et par pays, et des diverses applications de l'art à l'industrie.

Ils seront tous du même format in-8°, illustrés de nombreuses gravures, et se vendront séparément, cartonnés en percaline grise, au prix uniforme de fr. 3 50.

VOLUMES PUBLIÉS EN DÉCEMBRE 1881
3 FR. 50 FRANCO, CHAQUE VOLUME CARTONNÉ

LA PEINTURE HOLLANDAISE, par M. HENRY HAVARD. 1 volume de 288 p. et 92 gravures.

LA MOSAIQUE, par M. GERSPACH, chef du Bureau des Manufactures nationales au Ministère des Arts. 1 volume de 292 pages et 68 gravures.

L'ANATOMIE ARTISTIQUE, par M. MATHIAS DUVAL, professeur à l'École des beaux-arts et à la Faculté de médecine. 1 volume de 336 pages et 77 gravures.

L'ARCHÉOLOGIE GRECQUE, par M. COLLIGNON, professeur d'antiquités grecques et romaines à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 volume de 368 pages et 141 gravures.

Digitized by Google

The Academy, n° 504, 31 décembre 1881 : Woolner, Pygmalion. Macmillan (Saintsbury). — Keane, My journey to Medinah. Tinsley (W. R. Smith). — Money, The first and second battles of Newbury and the siege of Donington Castle during the civil war. Simpkin, Marshall a. Co. (Gardiner.) — Vincent, Norsk, Lapp, and Finn, Sampson Low (Watkins). — Wilson, Studies of modern mind and character. Longmans (Morshead). — Foreign litterature : Beljame, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au xviiie siècle (très bon); Delaville le Roulx, Registres des Comptes municipaux de la ville de Tours. — Luys, The brain and the fonctions. Kegan Paul. — Westminster Abbey a. Ashburnham House (Middleton). — A moorish ambassador of the seventeeth century. — Mr. Browning's Thunderstorms (Furnivall). — « Rare » in the sense of « underdone » (Gedge). — Fresco painting in England (Traice). — The revised version of the New Testament (Hue). — Philology notes (Van den Gheyn), Les dialectes du Pamir ; Jacob (major), A manual of hindu pantheism. Trübner; Annales du Musée Guimet, II et III; D'Arbois de Jubainville, Etudes sur le droit celtique, le Senchus Mor (Beaucoup de points intéressants et utiles). — Art in Florence.

N° 505, 7 janvier 1882 : Elton, Origins of english history. Quaritch (Rhys : livre de grande valeur, le plus important en ce genre qui ait paru depuis quelques années). — Browning (O.), An Introduction to the history of educational theories. Kegan Paul (Fitch). — Masson, English men of letters, De Quincey. Macmillan (Leighton : livre intéressant et bien fait sur l'écrivain buveur d'opium). — Holmes, the poetical works of Oliver Wendel. Sampson Low (Ingram). — *Correspondence*. Hottentot mythology (Lang). — Palmam qui meruit ferat (Am. Edwards). — The birthplace of Wordsworth (Fletcher). — The Sikandar Nâma, e Bara, or book of Alexander the Great. Written a. d 1200 by Abû Muhammad bin Yûsuf bin Mu; Ayyid-i-nizâmu-d-din, Translated for the first time out of the persian into prose, with critical and explanatory remarks, with an introductory preface and with a life of the author collected from various persan sources by Capt. Clarke. Allen (Lane-Poole). — *Fine Art :* Kary, Guide to the italian medals in the King's Library, British Museum; Grueber, Guide to the english medals (Middleton). — The Opening of the pyramid of Meydoom (Am. Edwards). — The old masters at Burlington House (Monkhouse).

Literarisches Centralblatt, n° 2, 7 janvier : Kolde, Friedrich d. Weise u. die Anfänge der Reformation. Erlangen, Deichert (D'après l'auteur, Frédéric le Sage n'aurait pas été partisan de Luther, il serait resté le fidèle fils de l'Eglise catholique; il voulait en appeler à un concile général et se regardait comme obligé de protéger le moine, tant que le concile n'aurait pas prononcé; il laissa faire Luther et garantit l'ordre public, mais sans prendre parti.) — Fischer, Bonifatius, der Apostel d. Deutschen. Leipzig, Weigel (N'est pas définitif et ne connaît pas tous les travaux, tous les documents sur le sujet; trop de raisonnements diffus et peu heureux). — Pünjer, Geschichte d. christl. Religionsphilosophie seit der Reformation. I. Bis auf Kant, Braunschweig, Schwetschke (Etudes profondes, connaissance des sources, jugement sûr, mais il faut se tenir plus strictement dans les limites du sujet). — Schebeck, Die Lösung d. Wallensteinfrage. Berlin, Hofmann (Prouve d'une façon plus détaillée et pénétrante que Ranke, que Slawata a été l'ennemi le plus acharné de Wallenstein et l'auteur des intrigues ourdies contre le duc de Friedland, mais ne peut prouver la cause de cette haine passionnée; ce n'est certainement pas, comme le dit l'écrivain, une monomanie, un délire de persécution; trop d'importance est accordée à Slawata). — Braun,

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 Janvier — 1882

Sommaire : 19. Geiger, Manuel de la langue de l'Avesta. — 20. Curtius, Histoire grecque, trad. par Bouché-Leclercq, IIe vol. — 21. Warnkross, Deux chapitres des parémiographes. — 22. Czwalina, Liste des provinces de l'an 297. — 23. Rothe, Histoire de la prédication. — 24. Quarré de Verneuil, L'armée en France, 1439-1789. — 25. Chassiotis, L'instruction publique chez les Grecs de 1453 jusqu'à nos jours. — 26. Cart, Gœthe en Italie. — 27. Mémoires du général comte Van der Meere. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

19. — **Handbuch der Awestasprache,** Grammatik, Chrestomathie und Glossar, von Dr Wilhelm Geiger, Privatdocent an der Universitæt. Erlangen, Andreas Deichert. 1879, pp. xii, 360.

M. Geiger, déjà connu par les services qu'il a rendus à l'étude de la littérature zende et parsie par la publication de l'*Aogemaidê* [1], vient de publier un Manuel de la langue de l'*Avesta* pour servir à l'enseignement du zend. Ce Manuel n'est pas destiné, dans la pensée de l'auteur, à faire concurrence au Manuel de M. Justi qui reste encore le répertoire le plus complet et le plus utile de tous les faits de tout ordre relatifs à la langue de l'*Avesta :* mais ce livre, d'une clarté et d'une commodité parfaite pour l'étudiant déjà avancé qui connaît les éléments de la langue, est inabordable pour le débutant et hérissé d'une triple haie algébrique aussi infranchissable que la haie de flammes du conte allemand. Pour étudier le zend, l'on n'avait guère autre chose à faire jusqu'ici qu'à prendre le commentaire du *Yasna* de Burnouf et de refaire à sa suite le travail de découverte : le zend était la seule branche de la linguistique où l'étude de la langue fût encore inséparable de l'histoire même de la science.

Le Manuel de M. G. contient une courte grammaire (pp. 1-62), une chrestomathie (63-174), un lexique. Un ouvrage de ce genre souffre peu le compte-rendu : le mieux est de signaler les erreurs qui ont pu se glisser ou les points douteux.

La grammaire est très sommaire, mais elle est exacte et donne les formes les plus fréquentes. Il aurait fallu donner la liste, sinon de tous les suffixes, au moins des plus usités (p. 53). Voici quelques observations de détail prises au passage :

Page 1 : le mot *pârsi* a désigné de tout temps la langue aryenne de la Perse : les transcriptions du pehlvi, dégagées de l'élément sémitique, ont reçu le nom de *pârsi*, parce que le pehlvi, désémitisé, autrement dit le

1. *Revue critique*, 1879, n° 35.

Digitized by Google

pehlvi parlé, était du *pârsi*, c'est-à-dire du persan pur : nos textes, dits pârsis, ne représentent que l'idée que le transcripteur se faisait du persan archaïque. La langue aryenne de la Perse s'est appelée *pârsi* (ou persan) depuis les origines jusqu'à nos jours : *pehlvi* n'est qu'un terme signifiant « langue archaïque » (appliqué d'abord, probablement dès l'époque sassanide, à la langue de la période antérieure, de la période des princes *Pehlvis* ou *Parthes;* puis transporté par les successeurs des Sassanides à la langue de leurs prédécesseurs).

Page 2 : la langue de l'*Avesta* était la langue des prêtres mèdes, par suite, de la Médie. Le nom de *zend* est sans doute impropre, puisque *zend* n'est point le nom d'une langue : mais il a l'avantage, outre d'être consacré, de ne donner aucune idée fausse sur le pays d'origine de cette langue : l'expression de *vieux-bactrien* donne une idée fausse, puisque tout prouve que le zend était la langue de la Médie et rien de la Bactriane.

Page 7, § 19 : aux diverses origines de *sh*, ajouter le groupe *khsh*.

Page 10, § 33 : *a* ne tombe pas dans les groupes *yam*, *vam; maidhîm* ne vient pas de *maidhi(a)m* mais de * *maidyam*, * *maidhyem*, * *maidhyim* (cf. * yama, yima).

Page 14 : pourquoi donner *ô* comme désinence d'ablatif? n'est-ce pas confondre un fait syntactique avec un fait morphologique? — Pourquoi ne donner au génitif que la forme des thèmes consonantiques ?

Page 28, § 85 : il eût été bon de donner les formes irrégulières *acishta, tashyâs*.

Page 55, § 168, 2 : *é* dans les Gâthas est aussi pour *î*; ex. : narem *narém* traduit : gabrâ *nesâman* (*Yasna*, xxx, 2, 6).

La grammaire termine par un résumé succinct de ce qu'on connaît de la prosodie zende et par un exercice de lecture zende (*Yasna*, xi, en caractères zends et en romain).

La chrestomathie comprend des morceaux de presque toutes les parties de l'*Avesta*, de sorte que l'étudiant a une idée de tous les styles employés et de tous les sujets traités (quatre Fargards du *Vendidad*, trois Hâs du Yasna, six Yashts en tout ou partie, les fragments zends de l'Aogemaidê, trois chapitres des Gâthas). M. G. ne s'est pas borné à reproduire purement et simplement le texte de Westergaard ou de Spiegel, mais l'a soumis à une nouvelle révision. Une de ces corrections *avaêna* (*Vendîdâd*, 19, 43) est très plausible et fort vraisemblable; celle de *dâmidâta* au lieu de *dâmadâta* (*Ibid.*, 16) est presque certaine; la lecture *tikhshenti* (au lieu de *takhshenti*), *Yasna*, ix, 97, interprétée par le persan *tîz*, est ingénieuse ; ce qui fait difficulté, c'est que le pehlvi traduit par *tâkhshâk*, c'est-à-dire par le terme habituel qui rend les dérivés de *thwakhsh*. La lecture môshu *âs nôit* dareghem (pour môshu *âsnôit* dareghem, *Yt.*, v, 65) est excellente et rendue certaine par le *Vendidad* xxii, 52 ; j'ai peine à croire d'ailleurs que la lecture de Westergaard soit autre chose qu'une faute d'impression. La correction *daêsê* pour *daênê*

Digitized by Google

(*Yt.*, VIII, 23, page 139) est condamnée par le passage parallèle de la page suivante (§ 29).

Le glossaire est fait avec soin. L'auteur, déférant à un vœu exprimé par la *Revue critique,* a mis en regard de chaque mot le terme pehlvi et sanscrit qui le rendait dans les traductions traditionnelles. Le jour où l'on aura ce travail opéré avec méthode et jugement sur toute l'étendue des textes, bien des questions seront tranchées *ipso facto,* et mécaniquement. Ce travail, quoique relativement facile, demande cependant une certaine attention à ne pas donner pour un mot la traduction de son voisin et à ne pas prendre la glose pour le texte. Par exemple, le mot cité plus haut *ta-* ou *tikhshenti* est traduit dans le lexique *tukhshâk vakhdûntan;* mais il n'a droit en fait qu'à *tukhshâk,* à moins d'empiéter sur son voisin *erenâum*, que le lexique traduit *asp,* mais que le texte pehlvi traduit *vakhdûnand* (kurute), le traitant comme une 3e personne plurielle d'imparfait de *ar*, racine qui est toujours rendue au pehlvi par *vakhdûntan* (*erenâum* pour *erenâun;* voir les exemples de *m* final pour *n,* cités par Justi, p. 365, § 104, auxquels on peut ajouter encore *yûm* vocatif de *yavan, thrizafem* (de *thrizafan*), *khshnûm, dûm*) : *asp* n'est qu'une glose explicative, comme le prouve le sanscrit : *Kila* açvân kshatriyânâm. — De même *çâtar* (*Yasna*, IX, 61) n'est pas dans Nériosengh *çâkinî*, mais *anyâyaka ; çâkinî* est la traduction de *yâtu;* cela fixe le sens de *çâtar*.

Page 81, note 2. Les *katas* du *Vendidad*, V, 10 sont des maisons et non des fosses, puisque le mot est traduit *katak;* la règle de VIII, 8 est différente, quoique le cas soit le même (voir notre traduction du *Vendidad*, p. 52, n. 2 et p. 95, n. 2).

Page 88, § 44, note 1 ; les *upâzana* désignent les coups de fouet appliqués au coupable et nullement les coups portés aux animaux malfaisants par le coupable en compensation de peine : nulle part il n'y a trace d'un wehrgeld de ce genre, singulièrement difficile en pratique d'ailleurs ; le rachat de la peine se faisait en argent, comme il s'est toujours fait chez les Parses et comme il se fait dans la plupart des vieilles législations aryennes (et dans nos codes modernes : tant de jours de prison *ou* tant d'amende).

Page 91, *pishtra*, ne signifie pas *maladie de l'utérus* (p. 280), mais *métier,* puisqu'il est traduit en pehlvi *pêshak ;* (voir *Journal Asiatique,* 1881, I, 454 sq.)

Pages 80, 93, 97 : *âstâray* ne signifie pas *souiller* (traduction qui ne repose pas même sur une étymologie), mais « se rendre coupable d'un péché » ; le pehlvi rend *anâstareto* par *avinâs,* sans péché; les vieilles traductions persanes de la Bible rendent péché par *âstâr* (*Mémoires de la Société de Linguistique,* IV, 218).

Page 107, *Vohu-manô* n'est pas l'homme, c'est le vêtement (fait de peaux dont *Vohu-manô,* dieu des troupeaux, fournit les matériaux) ; le sens de vêtement ressort avec évidence du texte et de la tradition (voir notre traduction, page 241).

Digitized by Google

Page 272, *paitidrâ* n'est pas formé de *paiti-drâ*, mais de *paiti-darâ*, de la racine *dar* tenir ; action de tenir contre, de résister.

Page 357, *qîs :* pourquoi s'écarter de la tradition qui donne un sens satisfaisant et l'explication d'une forme persane, pour supposer une forme sans exemple et un sens douteux ?

Page 241, *Tistryêni* ne désigne pas les *étoiles* qui accompagnent Tistrya (quelles étoiles ? et pourquoi le féminin ?) ; ce sont les *eaux* qu'amène Tistrya, de qui la fonction propre est d'amener la pluie : *Tistryêni* est formé de *Tistrya*, comme *Ahurâni*, qui désigne les eaux d'Ahura (*Yt.*, 38, 8 ; 67, 14) est formé de *Ahura*.

Il est de la nature des livres de ce genre d'appeler à l'infini les critiques de détail, sans que la valeur générale de l'ouvrage en soit considérablement affectée : tel est le cas de celui-ci qui, somme toute, est correct et exact et sera utile aux étudiants : c'était le but que l'auteur se proposait et il sera rempli. Peut-être l'utilité en aurait-elle été augmentée, si l'auteur avait joint, pour quelques morceaux au moins, la traduction sanscrite complète : mieux aurait valu encore y joindre la traduction pehlvie et faire un seul manuel zend-pehlvi, donnant à l'étudiant une idée de l'ensemble des matériaux nécessaires pour l'étude de l'*Avesta* : réduit au zend, il y a danger que l'étudiant tombe dans la méthode étymologique pure, et les équivalents pehlvis, que M. Geiger a eu raison de mettre dans le lexique, resteront lettre close et demandaient quelques pages sur la lecture et la grammaire pehlvie et sur l'histoire de la tradition. Il y a grand inconvénient à ce que l'étudiant étudie longtemps le zend sans le pehlvi : il verse inévitablement dans l'ornière ultra-védique ; il faut que les deux études marchent de front, pour que l'équilibre scientifique s'établisse dans son esprit et qu'il ait la notion exacte de l'ensemble des faits et des moyens.

James Darmesteter.

---

20. — Ernest Curtius. **Histoire grecque** traduite de l'Allemand sous la direction de M. A. Bouché-Leclercq, professeur-suppléant à la Faculté des Lettres de Paris. Tome deuxième. Paris, Ernest Leroux. 1881. 1 vol. in-8° II-668 pages.

On a déjà eu l'occasion [1] d'apprécier la valeur de cette traduction et l'importance du service que rendait M. Bouché-Leclercq à nos études, en faisant passer en français et en mettant ainsi à la portée de tous les travailleurs l'Histoire grecque de M. Curtius. Il suffira de constater ici que toutes les promesses, faites dans la préface du premier volume, ont été tenues. Avec un érudit et un écrivain tel que M. Bouché-Leclercq, on pouvait en être certain à l'avance, et les noms des collaborateurs dont il s'est entouré, nous garantissent que l'œuvre commune sera conduite jusqu'à la fin avec le même soin, la même conscience, et l'on peut ajou-

1. Cf. *Revue critique*, n° du 18 juillet 1881.

Digitized by Google

ter avec la même abnégation. Il est très honorable pour l'Université que tant de maîtres distingués, parmi lesquels plusieurs se sont déjà fait connaître par leurs travaux personnels, se soient consacrés à cette tâche si longue et si ingrate, mais si éminemment utile, de traduire avec un respect aussi scrupuleux, avec une fidélité aussi intelligente, le texte de M. Curtius, en lui conservant toutes ses qualités littéraires.

Ce second volume conduit l'histoire de la Grèce jusqu'au moment où va éclater la guerre du Péloponnèse; il comprend, outre les deux chapitres sur *l'Unité grecque* et les *Luttes avec les Barbares* (ch. IV et V du livre IIe), tout le récit des guerres médiques et le tableau de la puissance et de la civilisation d'Athènes sous Périclès.

R. L.

---

21. — Maximilianus WARNKROSS, **De paroemiographis capita duo.** Berlin, Mayer u. Müller. In-8°. — Prix : 1 mark 20.

Le premier chapitre est consacré à Zenobius; l'autre, à Lucillus Tarrhaeus. M. Warnkross prétend que le Zenobius rangé par ordre alphabétique, qu'on trouve dans le *Corpus Paroemiographorum,* est un Zenobius remanié, tandis que le vrai est celui des *Mélanges de littérature grecque* de M. Miller : je crois que peu de monde en doute. Il rappelle après M. Fresenius[1] que le manuscrit de la Laurentienne LXXX, 13 est proche parent de celui de M. Miller. Il s'imagine, en outre, que la collection de Proverbes du manuscrit de l'Escurial, Σ-I-20, à laquelle j'ai consacré un article dans la *Revue de philologie*[2] de juillet 1878, ne contient que les 94 articles que j'en ai extraits, alors qu'elle en compte un peu plus de *douze cents*[3], ce dont j'avais pris soin de prévenir le lecteur. Il trouve étrange, par suite, qu'après avoir dit que les deux auteurs mis surtout à contribution par le compilateur de cette collection étaient Zenobius et Suidas, j'ajoute la phrase suivante : « Tous les autres parémiographes du Corpus de Schneidewin-Leutsch, à savoir Diogénien, le Pseudo-Plutarque, Michel Apostolius, Arsenius, Macarius Chrysocéphale, ainsi que les manuscrits qui ont fourni la matière de l'Appendice et de la Mantissa Proverbiorum du Corpus; puis, d'autre part, les lexiques de Phrynichus (dans les Anecdota de Bekker), d'Harpocration, d'Hesychius, les scoliastes d'Aristophane et de Platon, etc. : tels sont les principaux recueils dans lesquels se retrouvent littéralement un nombre plus ou moins considérable de proverbes et d'explications contenus dans la collection de l'Escurial. » Je l'ai dit, parce que je l'avais constaté.

---

1. De Λέξεων Aristophanearum et Suetonianarum excerptis Byzantinis. Cf. le compte-rendu de ce livre dans la *Revue critique* du 4 novembre 1876, article 218.
2. Tome II, p. 219.
3. *Seize* est une faute d'impression pour *douze* dans la *Revue de Philologie, l. l.*

Digitized by Google

Mais M. W. conjecture que cette énumération que j'ai dressée n'est qu'un commentaire fantaisiste des mots « Et de divers autres auteurs », qu'on lit dans le titre : Συναγωγὴ τῶν Ταρραίου καὶ Διδύμου καὶ τῶν παρὰ Σούδᾳ καὶ ἄλλοις διαφόροις παροιμιῶν συντεθεισῶν κατὰ στοιχεῖον. Je sais gré à M. W. de la bonne opinion qu'il a de ma façon de travailler. M. W. croit que mon manuscrit est le frère propre du *Laurentianus* de M. Fresenius. Cela, c'est le résultat de la méprise signalée plus haut : je n'insiste point. Mais, que le manuscrit perdu que j'ai désigné par la lettre *a*, et qui se trouve avoir été aussi l'une des sources de mon *Escorialensis*, ait pu être plus voisin du *Laurentianus* que du manuscrit de M. Miller, je n'y contredis pas ; car c'est possible : nous le saurons au juste quand, soit M. W., soit quelque autre, aura le texte du Laurentianus sous les yeux et pourra comparer les trois rédactions. Je demande, en attendant, à M. W. la permission de maintenir mon expression, dont il est difficile de contester l'exactitude : « *a* appartenait à la même famille que le précieux manuscrit M. » Quant à savoir par qui, quand, et comment le Zenobius original a été transformé en Zenobius alphabétique et a été interpolé de mille manières, M. W. déclare, après avoir examiné la question : « *Quare fit ut multis antea opibus auxiliariis, et commentationibus de fontibus auctorum instaurandis et codicibus novis proverbiorum investigandis nostra quaestio egeat, quam ad finem perduci possit.* ». Cela au moins est sagement dit. — M. Warnkross ne veut pas que Zenobius ait consulté directement les treize livres de proverbes de Didyme, et il est d'avis qu'il s'en est tenu au travail, en trois livres, de Lucillus Tarrhaeus. On doit dire que les arguments qu'il emploie pour établir cette thèse n'ont aucune force probante. Les deux dernières sections du second chapitre ont pour but de démontrer : 1° que les proverbes qui sont cités chez Étienne de Byzance dérivent tous, indirectement, de Lucillus Tarrhaeus, et 2° que les proverbes qui se rencontrent dans les scolies de Platon viennent de deux sources, le même Lucillus Tarrhaeus et Boethus. Je n'ai pas lu cette partie du livre.

Ch. G.

---

22. — **Ueber das Verzeichnis der rœmischen Provinzen vom Jahre 297,** von Dr. C. Czwalina. Programme du Gymnase de Wesel pour l'année 1880-1881. In-4°, 24 p.

Quand Mommsen publia, en 1862 (*Abhandl. der K. Akademie der Wissensch. zu Berlin*, pp. 487 sqq.), la liste des provinces qu'il avait retrouvée dans le ms. II (2) de la bibliothèque capitulaire de Vérone, il la considéra comme le tableau très exact des divisions de l'empire romain sous Dioclétien. Que l'origine de la liste remonte bien à ce règne, c'est ce que prouvent jusqu'à l'évidence les noms de *Jovia* et d'*Herculia* donnés aux provinces de l'Egypte ; c'est ce que Emile Kuhn n'a pas non

Digitized by Google

plus cherché à contester, dans l'article qu'il a consacré à la liste de Vérone (*Jahrbücher für Phil.*, 1877, p. 697); il ne lui a pas moins refusé toute importance : dans un document qui n'est qu'une série de noms propres, les interprétations se glissent aisément sans que rien ne vienne nous avertir de leur présence. Nous n'avons pas là le tableau de l'empire à un jour fixe, mais la série des modifications provinciales qui se sont produites pendant les trois premiers quarts du IVe siècle (*J. f. Ph.*, p. 701). — Kuhn s'était appuyé, avant tout, sur les souscriptions des conciles, qui sont à peu près les seules sources pour l'histoire de la géographie administrative, et qui contredisent sur un grand nombre de points la liste de Vérone. C'est la valeur que Kuhn attache aux documents ecclésiastiques que M. Czwalina combat dans la première partie de sa brochure. M. C. remarque, entre autres choses, que dans le concile de Chalcédoine (Mansi, VII, p. 402), dont la rédaction est si soignée, les villes de l'*Augusta Euphratensis* sont placées dans la province d'Arabie avec laquelle elles n'ont jamais eu aucun lien. Dans le concile de Nicée, le groupement des divisions épiscopales de l'Egypte en provinces paraît bien avoir été le fait d'une copie postérieure : l'ancienne récension copte (Pitra, *Spicilegiam Solesmense*, I, p. 511) les place toutes sous la rubrique Egypte et Thébaïde. A supposer même que ces listes fussent authentiques dans tous leurs détails, il ne faudrait pas oublier qu'au dédoublement d'une province ne correspondait pas toujours la création d'un second siège épiscopal (Mansi, III, 1055); et, en outre, que souvent deux provinces civiles étaient réunies sous un même gouverneur (C. I. L., VI, 1682 et 1683, auxquelles on peut ajouter 1690 et 1691, et d'autres encore).

Ces recherches de M. C. me paraissent détruire complètement les arguments sur lesquels Kuhn appuyait sa thèse : elles n'établissent pas aussi bien la thèse de M. C., qui est celle de Mommsen. La liste de Vérone participe de la nature des listes ecclésiastiques : on doit la fortifier autrement qu'en affaiblissant ces dernières. Pour bien établir son caractère d'authenticité, il faudrait confirmer le plus grand nombre de ses témoignages par d'autres témoignages d'une valeur supérieure. Ce qui, sans rendre la liste tout à fait inutile, en restreindrait singulièrement l'importance : mais c'est là le vice de ce genre de documents.

La plupart des provinces que mentionne la liste de Vérone existaient bien au temps de Dioclétien : nous les retrouvons dans Ammien, dans les souscriptions des codes, dans l'Histoire Auguste. La question n'est douteuse que pour certaines provinces citées dans notre liste et qui ne se retrouvent nulle part ailleurs avant la seconde moitié du IVe siècle. De ces provinces, l'Osrohène et l'Hellespont appartiennent certainement, malgré Kuhn, à l'organisation de Dioclétien (cf pour l'Osrohène, *C. I. L.*, II, 4135 ; pour l'Hellespont, *C. I. L.*, V, 875 et VI, 1682, 1683); l'*Augusta Euphratensis*, fort probablement aussi (Amm. Marc., 14, 7, 21). La question n'est pas, et, à mon avis, ne peut être encore résolue pour la

Digitized by Google

seconde Phrygie, la Phénicie du Liban, les Secondes Narbonaise et Aquitaine. Mommsen croit, et M. C. le suit, que la *Phœnice Libani* [Emèse, Damas, Palmyre] fut réunie sous Dioclétien à l'Arabie, mais qu'en même temps la partie inférieure [Petra] de l'Arabie forma une province à part sous ce même nom : mais jamais la province dont Petra était la métropole n'a pris officiellement le nom d'Arabie [1], et un texte de saint Jérôme (*Quæst. in Genes.*, 21, 30; Migne, XXIII, 969) écrit vers 390, dit positivement que la *Palæstina Salutaris* [Petra] n'a été créée que depuis peu. Marquardt (*Staatsw.*, I, p. 268) admet non seulement que l'Arabie a été dédoublée, mais que la Phénicie du Liban forma, dès Dioclétien, une province distincte : cela, d'après l'inscription de Palmyre (*C. I. L.*, III, 133 = Waddington, 2626) qui mentionne un *vir perfectissimus, præses provinciæ*. Mais cette inscription peut très bien s'appliquer au gouverneur de la Syrophénicie (*præses Phæniciae* [en 262], *Cod. Just.*, 1, 23, 3; [en 342], *C. J.*, 2, 58, 1), et à celui de l'Arabie (*v. p. præses Arabiæ* [vers 353], *C. Th.*, 9, 40, 4), comme à un gouverneur indépendant. La seule chose certaine, c'est l'accroissement de l'Arabie par l'annexion de la Trachonite et de la Batanée (Wadd., à l'inscr. 2081) et d'une partie de la Décapole (Amm., 14, 8, 8). La question en demeure là, et l'hypothèse de Bormann (*de Syr. prov. part.*, p. 28) que l'Arabie et la Phénicie, dédoublées sous Dioclétien, furent plus tard reconstituées, puis démembrées de nouveau, a au moins sur les autres conjectures l'avantage de concilier tous les textes. — Quant aux provinces de Gaule, *II^a Aquitania* et *II^a Narbonensis*, qu'Ammien ne connaît pas [2] (15, 11), je ne saurais admettre, sur la seule foi de la liste de Vérone, qu'elles furent instituées par Dioclétien : M. C. a raison de faire remarquer que « diocèse des cinq provinces » servait à désigner le diocèse de Vienne, alors même qu'il renfermait sept provinces. Mais il est impossible de croire qu'au moment de la création de ce diocèse, c'est-à-dire sous Dioclétien, on l'eût appelé diocèse des cinq provinces, s'il en avait contenu deux de plus. — Sur la 2e Phrygie, il n'existe aucun autre document que notre liste et celle du concile de Nicée.

En résumé, le plus sage est de ne pas rejeter absolument la liste de Vérone, comme Kuhn l'a fait, et de s'en servir avec infiniment plus de défiance que Mommsen et M. Czwalina : il faut la croire quand d'autres documents la confirment; la croire encore quand elle est notre seule source, tout en réservant son jugement. Mais il est difficile d'y ajouter foi quand d'autres témoignages viennent la combattre.

Camille JULLIAN.

---

1. Cf. Nœldeke, *Die rœmischen Provinzen Palaestina Salutaris und Arabia*, dans l'*Hermès*, X, p. 162. Nœldeke attribue d'ailleurs à Dioclétien le morcellement de l'Arabie.

2. On ne peut rien conclure avec M. C. (p. 19) contre la véracité d'Ammien de ce qu'il ne mentionne pas les Alpes Maritimes : il y a, après les Alpes Pennines, une lacune dans le texte (15, 11, 12).

Digitized by Google

23. — Dr Richard Rothe's. **Geschichte der Predigt von den Anfängen bis auf Schleiermacher.** Aus Rothe's handschriftlich. Nachlass, herausgegeben mit Anmerkungen und Anhang von Aug. Trümpelmann, Superintend. in Uelleben bei Gotha. Bremen, M. Heinsius. 1881, in-8° de VIII et 507 p.

Cet ouvrage est le premier, du moins à notre connaissance, qui présente une histoire complète de la prédication dans les diverses églises chrétiennes, depuis l'origine du christianisme jusqu'à Schleiermacher. Ce n'est en quelque sorte qu'un tableau sommaire, mais c'est un tableau très substantiel; aucun des points qui touchent à ce sujet n'y est oublié. Il serait impossible d'en faire une analyse raisonnée; il nous suffira d'en indiquer le contenu et d'en signaler les incontestables mérites.

Cette longue histoire, Rothe la divise en quatre périodes. La première s'étend depuis les premiers chrétiens jusqu'au temps de Constantin (pp. 1-23); la seconde, de Constantin à Charlemagne (pp. 24-180); la troisième, de Charlemagne à la Réformation (pp. 181-363); et la quatrième, de la Réformation aux premières années du XIXe siècle (pp. 364-482). Le genre de prédication dans chaque période et les diverses variétés qui ont pu se produire dans chacune d'elles, sont caractérisés rapidement, mais très nettement. Les circonstances historiques qui ont amené les différentes modifications dans la manière de prêcher sont marquées avec soin et discutées avec une grande sûreté de jugement.

Un millier de prédicateurs environ sont mentionnés et étudiés dans cet ouvrage, et chacun avec des détails suffisants pour que le lecteur puisse se faire une idée claire de son genre et de sa valeur relative. Parfois les appréciations de l'auteur sont appuyées de courtes citations; mais naturellement ce n'est guère que pour des prédicateurs qui se distinguent par quelques traits particuliers, et surtout pour ceux qui ont vécu dans des temps obscurs, par exemple pendant le moyen âge, ou dont les écrits, peu répandus, ne se trouvent pas facilement.

Rothe a cru, et avec raison, devoir nous faire connaître les moyens d'instruction que les prédicateurs avaient eus, dans leur temps, à leur disposition, et entre autres les ouvrages didactiques sur l'art de la chaire publiés à diverses époques pour former les jeunes religieux. Ce qu'il nous apprend de ces ouvrages, on peut presque dire inconnus, et surtout de ceux du XIIIe et du XIVe siècle (pp. 229 et suiv.) offre le plus grand intérêt de curiosité.

Ce volume, dont le texte est d'une lecture aussi attachante qu'instructive, donne dans les notes de nombreuses indications bibliographiques, et par là il pourrait servir de guide à quiconque voudrait étudier dans des détails plus étendus quelqu'une des parties de l'histoire de la prédication.

M. N.

Digitized by Google

24. — **L'armée en France** depuis Charles VII jusqu'à la Révolution (1439-1789, par R. Quarré de Verneuil, capitaine d'état-major. Paris, Dumaine. 1880, in-8°.

Bien que M. de Verneuil, pour s'excuser des fréquentes citations, qui se trouvent dans son livre, invoque le précepte de la Bruyère de prendre les textes à la source, il n'a pas appliqué cet excellent principe avec une grande rigueur et il s'est beaucoup trop servi d'ouvrages de seconde et de troisième main, dont la plupart n'ont aucune valeur. M. de V. cite souvent l'*Histoire de France* racontée par M. Guizot à ses petits-enfants, l'*Histoire des Français* de Lavallée, l'*Histoire de France* de Mennechet, les nombreux ouvrages du bibliophile Jacob, le *Paris historique* de Nodier, le *Traité des marques nationales* de Beneton de Morange, etc. Les renvois aux sources sont très sommaires; M. de V. indique rarement la page des livres, sur lesquels il s'appuie et il n'en donne jamais le titre complet; on pourrait croire qu'il n'a pas pris directement les nombreuses citations, dont les renvois ornent le bas des pages de son ouvrage. Ainsi il parle de Duguesclin d'après un article de M. J. Levallois, évidemment fait d'après le livre de M. Luce; pp. 12 et 13, il renvoie aux registres 31 et 45 du Trésor des Chartes pour des ordonnances de Philippe le Bel publiées et citées partout; p. 33, il donne en note une longue citation de Baude qu'il a prise dans les *Institutions militaires* de Boutaric, p. 316. Quelquefois M. de V. renvoie à des auteurs qu'il ne paraît pas connaître; c'est ainsi que, pp. 14 et 38, il parle de la chronique métrique de Guillaume Gruart. M. de V. ne contrôle pas les renseignements qu'il emprunte à ses devanciers et parfois même il commet de grosses erreurs, qui ne se trouvent point dans ses autorités. Bien qu'il parle, d'après Boutaric, des compagnies d'ordonnance établies en 1445 par l'ordonnance de Luppy-le-Chatel, il dit que cet acte fut donné au château de Serres. Enfin on ne trouve dans ce livre ni un fait nouveau, ni une idée nouvelle et, quoique les *Institutions militaires* de Boutaric ne soient pas le meilleur ouvrage de ce savant, le volume de M. de V. est beaucoup moins complet et même beaucoup moins facile à lire que celui de son éminent prédécesseur et on ne voit guère quelle est son utilité. Ce n'est pas qu'un ouvrage, résumant avec soin et présentant avec art les travaux d'érudition faits jusqu'à ce jour sur les armées permanentes en France, ne puisse rendre les plus grands services; mais il faudrait que ce travail fût au courant de la science, que le plan en fût bien tracé et que la lecture n'en fût pas trop fatigante, — ce sont là les conditions essentielles d'une œuvre de vulgarisation et M. de V. ne paraît pas l'avoir bien compris. Il n'a pas montré nettement l'influence exercée sur les institutions militaires par les guerres soutenues par la France depuis le xve siècle, et il n'a pas su faire marcher du même pas l'étude intime de l'organisation militaire et celle des résultats qu'elle produisait en campagne. Ainsi, après avoir, dans les chapitres ix et x, exposé les réformes de Louvois et l'histoire militaire de Louis XIV jusqu'à la paix d'U-

Digitized by Google

trecht, il revient en détail sur cette même question dans les chapitres XI et XII; de là, des répétitions sans nombre et une confusion inextricable. Il est très fâcheux que M. de Verneuil ait dépensé en pure perte tout le temps et tout le travail que son livre a dû lui coûter, mais il serait encore plus regrettable que cette tentative malheureuse décourageât les officiers qui auraient l'intention de donner au public une bonne histoire de l'armée française depuis la constitution des troupes permanentes; car c'est une œuvre qui manque à notre littérature historique.

Jules FLAMMERMONT.

---

25. — **L'instruction publique chez les Grecs** depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours, avec statistique et quatre cartes figuratives pour l'année 1878-1879 par G. CHASSIOTIS. Paris, Ernest Leroux. 1881, 1 vol. in-8°, XVI-550 p.

Comme il le déclare lui-même dans sa préface (p. X), M. Chassiotis, en nous exposant l'état des institutions scolaires de son pays, s'est proposé de faire pour la Grèce ce que M. Hippeau a fait pour diverses nations d'Europe et d'Amérique. Peut-être ne s'est-il pas toujours conformé assez exactement au modèle qu'il avait choisi. Inspiré par un sentiment patriotique qu'il ne cherche pas à dissimuler (v. notamment p. XII), désireux de glorifier la nation hellénique et de servir la cause de ses revendications, il a quelquefois orné un peu trop la vérité [1]. Mais ces exagérations ne portent que sur des détails et n'altèrent point la valeur de l'ouvrage très consciencieusement étudié, rempli de faits et de renseignements précis. Ramené à des proportions plus restreintes, dégagé de quelques digressions inutiles [2], le livre de M. C. peut aller de pair avec les rapports de M. Hippeau ou les excellentes monographies que publie la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur.

Le livre de M. C. se divise en deux parties. Dans la première, il retrace l'histoire de l'instruction publique chez les Grecs depuis 1453 jusqu'à la fondation du royaume hellénique actuel; dans la seconde, il

---

1. La table des matières, à elle seule, serait capable de tromper un lecteur peu attentif. On dirait parfois qu'elle est rédigée pour produire une certaine illusion. C'est ainsi que l'on est séduit par les indications : *Cours commerciaux*, *Ecole d'agriculture;* si l'on se reporte au texte, on constate (p. 291) que l'enseignement commercial n'a donné aucun résultat sérieux et que l'enseignement agricole (p. 295), après une série de tentatives malheureuses, est encore à peu près nul. Sur ces deux points et sur d'autres encore, il est bon de ne pas croire trop facilement les promesses pompeuses de la table des matières et d'attendre les atténuations et les correctifs que l'auteur y apporte lui-même dans le corps du volume.

2. V., par exemple, p. 366 sqq., une dissertation assez longue sur les mérites de la méthode Frœbel, dissertation dont l'utilité et l'à-propos sont fort contestables.

Digitized by Google

étudie le développement et les progrès de l'instruction publique depuis 1831, soit dans le royaume de Grèce, soit dans les provinces grecques, qui sont encore au pouvoir des Turcs.

Dans la première partie, le chapitre consacré aux écoles élémentaires est tout à fait insuffisant. Il contient quelques détails curieux sur le mode d'enseignement mis en usage par les maîtres de ces petites écoles (pp. 16-21), sur les exercices scolaires, sur les punitions que prodiguaient à leurs élèves ces διδάσκαλοι improvisés, — bien souvent le maître d'école était un simple artisan, un cordonnier ou un tailleur. — Mais il convient de remarquer que, à part une citation, d'ailleurs assez piquante, empruntée à un ouvrage de la fin du XVIIe siècle [1], M. C. s'appuie dans ce chapitre presque exclusivement sur les relations de Pouqueville. Or, Pouqueville a voyagé en Grèce pendant les années 1795-1801. Sans être exigeant, on pourrait désirer que l'auteur, pour un chapitre qui doit embrasser toute la période de 1453 à 1821, se fût adressé à des sources plus nombreuses et plus variées. En revanche, le second chapitre, qui présente l'histoire des collèges ou gymnases pendant la même période, est d'une lecture très intéressante. Pendant le premier siècle de la domination turque, de 1453 à 1553, les études sont complètement abandonnées. Mais les Grecs asservis se réveillent enfin de cette torpeur; ils se rattachent au souvenir de leurs ancêtres et, poussés par une sorte de piété filiale et en même temps par un instinct patriotique très sûr, ils s'appliquent à faire revivre les lettres anciennes. Grâce aux patriarches de Constantinople et, plus tard, grâce à quelques hommes éminents comme Alexandre Mavrocordatos, Jacob Manos, Eugène Boulgaris, etc., on voit s'ouvrir successivement des écoles publiques dans différentes villes de la Turquie d'Europe et de l'Asie-Mineure. A Constantinople, à Janina, à Salonique, au Mont-Athos, sur d'autres points encore, s'établissent des collèges, sur lesquels M. C. nous donne des renseignements très complets. Au commencement de notre siècle surtout, il se produit un progrès considérable. Les méthodes sont améliorées; les éditions des anciens auteurs se multiplient. A ce dernier point de vue, M. C. fait bien ressortir l'importance du rôle joué par Coray et par Néophyte Doucas. Il montre avec quel zèle, on pourrait dire avec quelle ferveur les Grecs se portent alors vers l'étude [2]. Il explique aussi et fait nettement comprendre (pp. 115 sqq.) la portée des controverses qui s'engagent sur

1. *Athènes ancienne et nouvelle*, etc. Paris, 1675.

2. P. 107, l'auteur cite l'exemple de J. Pézaros. Seul professeur au collège de Tyrnavo en Thessalie, il donnait lui-même l'enseignement dans toutes les classes, qui étaient au nombre de sept, professant du matin au soir, sans prendre aucun moment de repos. Cette activité étonnante s'explique par ce fait que J. Pézaros était soutenu par un véritable enthousiasme, à la fois littéraire et patriotique, qui lui faisait oublier toutes ses fatigues. « Lorsqu'il expliquait l'*Iliade* d'Homère, qu'il « récitait souvent par cœur, son visage était empreint de joie, parce qu'il trouvait « dans chaque vers, dans chaque phrase, quelque chose de noble, d'élevé et de « moral. »

Digitized by Google

la préférence à donner à la langue vulgaire ou au grec ancien. D'abord méprisé par les savants et regardé comme un patois barbare, l'idiome vulgaire commence à être employé dans l'enseignement vers la fin du XVIe siècle et dans les premières annés du XVIIe. Il est favorisé principalement, dans une intention de prosélytisme et de propagande religieuse, par les jésuites qui s'introduisent en Grèce de 1628 à 1671, et aussi par les protestants qui, pour le même dessein, traduisent en 1638 le Nouveau-Testament. Bien que l'histoire de ce débat entre la langue classique et la langue moderne ne se rattache peut-être pas très directement au sujet que traite M. C., on la lira cependant avec intérêt, et particulièrement les passages où l'auteur explique et apprécie le rôle joué par Coray dans ces controverses. On lira également avec intérêt tout ce qu'il dit des efforts tentés par les Grecs pour fonder et répandre un enseignement national pendant les dix années qui s'écoulent entre les débuts de l'insurrection (1821) et la constitution du royaume hellénique (1831). Il met en lumière, avec une prédilection marquée, le zèle et les généreuses tentatives de Capodistrias. On trouvera (pp. 137 sqq.) de nombreux extraits de la correspondance de Capodistrias, qui montrent bien que l'instruction, à tous les degrés, était à ses yeux le premier et le plus pressant besoin de la Grèce affranchie et que, comme il se plaisait à le dire, l'espoir de la patrie était tout entier dans l'éducation des enfants.

La seconde partie, et de beaucoup la plus longue, du livre de M. C. est remplie par des détails de pure statistique. L'auteur expose successivement la condition et les progrès de l'enseignement primaire, de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur dans le royaume de Grèce. Cette partie de l'ouvrage échappe à l'analyse; l'impression qui s'en dégage, c'est que, malgré de graves lacunes, malgré les défauts de la législation et surtout les difficultés financières, la Grèce, à ne considérer que ses établissements scolaires, tient un rang fort honorable parmi les nations de l'Europe. Quant aux programmes et aux méthodes d'enseignement, ils ne doivent pas nous retenir longtemps. Ici, c'est le système allemand qui domine; ailleurs, c'est une imitation des méthodes françaises; en somme, — et il faut sans doute en accuser les changements ministériels trop fréquents, — il y a partout beaucoup de bonne volonté, souvent des efforts individuels très méritoires, mais ce qui manque, à ce qu'il semble, c'est l'esprit de suite et une direction générale, suffisamment ferme et efficace.

L'ouvrage se termine par une énumération détaillée des établissements d'instruction qui se trouvent dans les provinces grecques soumises à la Turquie, et par des considérations assez étendues sur l'influence des associations littéraires ou syllogues, qui, à Constantinople, en Epire, en Asie-Mineure et sur d'autres points encore, entretiennent, avec le goût et l'amour des lettres anciennes, le patriotisme hellénique.

M. C. a dédié son livre au « grand bienfaiteur de l'église et de la nation grecque, » à M. Christaki Zographos. Cette dédicace n'est pas

Digitized by Google

seulement un témoignage de reconnaissance bien légitime ; elle constate et met en lumière un fait très honorable pour les Grecs et qui montre, peut-être mieux que tout le reste, quelle est l'importance qu'ils attachent à l'instruction. L'auteur nomme les émules que compte M. Zographos dans le temps présent, M. Georges Zariphis, M. Zaphiropoulos, M. Zappas et d'autres encore ; mais c'est presque à chaque page de son livre que l'on voit les libéralités particulières fonder ou soutenir des établissements scolaires, multiplier les bourses, venir en aide, avec une munificence inépuisable, à toutes les entreprises qui ont pour but, soit dans le royaume hellénique, soit au dehors, de propager le culte des lettres grecques ou de favoriser les progrès de l'éducation nationale. C'est par elles que subsiste un des établissements les plus remarquables d'Athènes, l'Arsakion (école normale d'institutrices) ; c'est grâce à elles que le Barbakion a été construit à Athènes, le Zappion à Constantinople et bien d'autres maisons, moins importantes, mais qui rendent encore de précieux services à la cause de l'instruction populaire. Il en était de même dans le passé ; en 1777, une somme considérable (22,450 piastres) est souscrite pour la réorganisation du grand collège national de Constantinople ; au commencement de ce siècle, ce sont des souscriptions envoyées de Vienne qui permettent à Constantas de fonder un lycée à Miliais en Thessalie. Pour ne plus citer qu'un seul exemple, les frères Zossimas, dans les premières années de notre siècle, sont les dignes précurseurs de M. Zographos ; ils fournissent à Coray les fonds nécessaires pour publier sa Bibliothèque grecque ; ils dotent les collèges de Janina, les séminaires ecclésiastiques, etc. M. Chassiotis a enregistré fidèlement ces libéralités, et cette longue énumération est une des parties les plus intéressantes de son livre ; c'est aussi une de celles qui laissent l'impression la plus favorable. Il n'y a pas lieu de désespérer de l'avenir des études dans un pays où l'initiative privée, encouragée par le patriotisme et récompensée par la reconnaissance populaire, tient en réserve des ressources aussi considérables.

R. Lallier.

---

26. — **Gœthe en Italie**, Etude biographique et littéraire par Théophile Cart. Paris, Fischbacher. Neufchatel, Sandoz. Genève, Desrogis. In-8°, 235 p.

M. Cart a traité *con amore* le sujet de la thèse qu'il a présentée à l'Académie de Lausanne ; ce volume sur le séjour de *Gœthe en Italie* est rempli de citations attachantes et de témoignages instructifs ; c'est en même temps un livre bien fait, clair, élégant, semé de réflexions exprimées souvent avec chaleur ; on le lit avec un vif intérêt. M. C. a su laisser de côté les détails tout à fait superflus ; il ne fait pas du voyage de Gœthe un commentaire diffus et minutieux à la Düntzer ; il a, voulu composer une étude d'ensemble sur cette époque importante de la vie du

Digitized by Google

grand écrivain, qui devient dès lors un « homme nouveau » ; il a, dit-il lui-même, essayé — et il a réussi dans cette tâche — de résoudre un problème de psychologie : « étant donné, d'une part, un homme connu, pris à une époque déterminée de son développement intellectuel, de l'autre, un pays également connu, quelle sera l'influence de celui-ci sur celui-là ? » Il a soin de citer les relations de voyage antérieures à celle de Gœthe, les récits écrits par des contemporains du poète (De Brosses, Volksmann, Moritz, etc.), en un mot tout ce qui peut nous représenter l'Italie du siècle dernier. Lui-même a visité l'Italie et nous fait part, en certains endroits, de ses impressions, disons mieux, de ses émotions personnelles (p. 51) ; il y joint quelquefois les opinions de M. Taine ; il doit beaucoup, dit-il, à l'éminent critique et le *Voyage en Italie* lui a fait voir bien des détails qu'il n'avait qu'entrevus. On pourra reprocher à M. C. d'avoir résumé en un seul chapitre le voyage de Gœthe à Naples et en Sicile[1] ; il aurait pu, ce nous semble, consacrer à la Sicile un chapitre distinct, car c'est là que Gœthe se sent complètement heureux, qu'il éprouve un sentiment de calme et de félicité tranquille qui ne le quitte plus ; cette excursion en Sicile, disait-il, restera un trésor indestructible pour toute ma vie, la Sicile est la clef de tout ce que j'ai vu, là seulement on apprend à connaître l'Italie ; c'est en Sicile qu'il transporte la scène de sa *Claudine de Villa-Bella* remaniée ; c'est en Sicile qu'il a *vu* Homère et que l'Odyssée est devenue pour lui « parole vivante » ; c'est en Sicile qu'il a conçu le plan et composé quelques fragments de cette tragédie de *Nausicaa* à laquelle il n'a plus travaillé depuis. Nous ajoutons encore quelques menues remarques : p. 19. « A Gœttingue, dit M. C., un groupe d'étudiants prenaient à tâche de faire connaître les beautés de Shakspeare » ; ces mots s'appliqueraient plutôt aux *Gœthianer*, aux poètes de Francfort et de Strasbourg, à Lenz, à Klinger, etc. — P. 22. « Les produits poétiques de la Société de Gœttingue excitèrent parfois l'admiration » ; à ce moment-là la Société de Gœttingue n'existait plus ; elle s'est dissoute au commencement de l'année 1775, et l'on ne peut guère dire que Bürger en ait fait partie. De même, est-il juste d'écrire (p. 19) que Gœthe, « après avoir déversé dans *Gœtz* le trop-plein de sa sève, ait renoncé résolument à l'imitation de Shakspeare » ? — P. 121. « Les cieux illustrés par les exploits d'Annibal », mais Annibal n'a jamais combattu en Sicile ; M. C. aurait dû rectifier cette erreur de Gœthe. — P. 133. N'était-ce pas aussi le souvenir du Tasse qui faisait penser Gœthe à Rousseau ? — P. 135. Il y aurait encore beaucoup d'autres témoignages à citer sur l' « affection » de Gœthe pour Homère ; cp. *Werther*, la lettre du 20 nov. 1774 à Sophie de la Roche, où Gœthe

1. L'ouvrage est ainsi divisé : I. *La préparation*. II. *Le voyage, premier séjour à Rome*. III. *Naples et la Sicile*. IV. *Second séjour à Rome*. — *Conclusion*. Peut-être aurait-il mieux valu adopter la division suivante : *Rome et Naples*. — *Sicile*. — *Naples et Rome*.

Digitized by Google

conseille au baron de Hohenfeld d'acheter l'*Homère* d'Ernesti, etc. — P. 191. Il eût fallu citer et utiliser dans les pages relatives à *Claudine de Villabella* l'étude de M. de Biedermann, *Gœthe-Forschungen*, pp. 25-34 et le nom du brigand est *Basco* et non « Vasco ». — P. 219. Est-il exact de dire que Schiller était « à la » tête d'une vigoureuse et bouillante école », lorsque Gœthe revint d'Italie? — Enfin, M. C. dit que ses notes sont peut-être trop nombreuses; mais on ne lui en aurait pas voulu, s'il avait consacré une note à Cacault, l'ambassadeur français, qui avait connu en Allemagne Ramler, Nicolai et Mendelssohn et qui traduisit la *Dramaturgie de Hambourg*. Puisque M. C. cite le nom d'Heinse, n'aurait-il pu marquer l'influence de l'Italie sur l'auteur d'*Ardinghello*, sur le peintre Müller, sur Klinger, sur Herder, et montrer que, là encore, Gœthe a gardé le premier rang et qu'il est, parmi les écrivains allemands de son époque, celui qui tira du voyage le plus grand profit? N'aurait-il pu dire quelques mots de la *Sehnsucht*, de l'ardent désir des littérateurs de ce temps-là, qui, tous sans exception, veulent voir l'Italie : non-seulement Heinse, Klinger, Müller, Herder, mais Lessing, mais Voss, Hölty, Leisewitz, Matthisson, etc., tous poussent le cri « *Italiam*, *Italiam* ». Terminons ces chicanes en reprochant à M. C. de n'avoir pas traité des *Elegies romaines;* il dit bien qu'il n'avait aucun droit de le faire, puisqu'elles datent de 1789 et de 1790; mais il pouvait leur consacrer quelques lignes, sinon quelques pages dans la conclusion [1]. — On ne peut, du reste, qu'approuver les jugements de l'auteur; il a très nettement indiqué les conséquences qu'eut pour le poète le voyage d'Italie et fort bien expliqué ce qu'il appelle la *Renaissance* de Gœthe : pour nous servir d'une image employée par l'immortel écrivain et qu'a reprise l'auteur de ce travail, M. Cart a montré avec finesse et sagacité que Gœthe, semblable à l'architecte, avait, dans son premier séjour à Rome, renversé l'édifice; qu'à Naples et en Sicile il avait déblayé et aplani le terrain; enfin que, dans son second séjour à Rome, il avait posé les fondations de l'édifice dont il devait plus tard construire le faîte.

A. C.

---

1. Pp. 200 et 201, on dit « le comte Beugnot » et non : le comte *de Beugnot;* p. 208, lire M. de Loeper et non M. Loeper. — Pourquoi traduire *Sturm-und Drangperiode* par « période d'assaut »? La seule trad. exacte est « période d'orage »; c'est d'après une pièce de Klinger, *Sturm und Drang,* qu'on a nommé ainsi la période des génies; or Klinger a donné ce titre à son drame parce qu'il y a dans tous ses personnages comme un déchaînement et un orage des passions humaines; tous portent des noms significatifs, Wild, La Feu, Blasius, et, si l'on nous permet d'employer un mot que Gœthe appliquait plus tard à Klinger, ils se remuent et se précipitent avec impétuosité à travers tous les obstacles *(sich durchstürmen, durchdrængen).* L'expression *Sturm und Drang* a passé dans la langue et signifie une effervescence, une ardeur irrésistible; un des exemples les plus décisifs, les plus voisins du temps où le mot a pris naissance, est le premier vers d'une poésie de Bürger (« an das Herz ») *Lange schon in manchem Sturm und Drange.*

Digitized by Google

27. — **Mémoires du général comte Van der Meere.** Bruxelles, Muquardt. 1880, in-8°, XII, 298 p.

Né sous la domination française, van der Meere fut, dit-il, « enlevé » pour être instruit au prytanée de la Flèche, en 1809 ; en 1813, il rejoignit sa famille ; en 1814, il obtint des alliés un brevet de colonel ; il fut maintenu au service hollandais en 1815 ; en 1825, il fut envoyé en Guyane ; il revint en Belgique en 1829 ; il joua un rôle considérable dans la révolution de 1830 ; il se trouva mal récompensé, se rangea parmi les mécontents, noua des relations avec les orangistes, fut arrêté le 30 octobre 1841, une partie « égarée », dit-il (p. 241), et banni. En 1870, il se fit inscrire avec ses deux fils aînés dans la légion des *Amis de la France*, en fut nommé commandant, prit part aux grandes batailles de la défense de Paris, et obtint enfin le droit de rentrer en Belgique après trente-huit ans d'exil. C'est le récit de cette carrière accidentée qu'il nous présente. Le récit est intéressant, et l'on y trouve, tant sur la jeunesse du général en France que sur la Guyane hollandaise et les événements de 1830, des détails, que leur caractère tout personnel oblige à contrôler, mais qui méritent l'attention.

I.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vendredi, 14 janvier. Au moment d'envoyer à l'imprimerie l'épreuve de ce numéro — numéro que nos lecteurs ne recevront que dans dix jours, — nous apprenons la mort de M. Graux. Aucun de nos rédacteurs ne s'attendait à voir si soudainement frappé le jeune directeur de la *Revue ;* quelques-uns savaient qu'il était malade, mais la maladie ne semblait pas grave ; ce n'est qu'hier que nous avons su que Graux avait rapporté de son voyage d'Italie les germes d'une fièvre typhoïde, et aujourd'hui, dans l'après-midi, d'abord à l'Institut, puis au bureau de la *Revue*, nous apprenions qu'il avait succombé. Nous faisons part à nos lecteurs, le plus tôt qu'il nous est possible, de ce terrible malheur qui frappe à la fois la science française et la *Revue critique*. Nous ne rappellerons pas ici les services que Graux avait rendus à la philologie grecque ; ils seront exposés et appréciés ici même par un directeur de la *Revue*, par celui qui succédera à Graux. Mais la *Revue critique* fait, par la mort de Graux, une perte presque irréparable. Depuis que Graux était entré au comité de rédaction, l'antiquité classique avait été l'objet de nombreux et remarquables articles ; il avait donné l'exemple à nos collaborateurs ; son activité était incroyable ; c'est à ce moment qu'il écrivait, puis subissait ses thèses ; chargé d'un cours à l'École des Hautes Études et à la Faculté des lettres, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, il suffisait à tout et trouvait le temps de tout faire ; c'est ainsi que dans le premier semestre de l'année 1881 (vingt-six numéros), il a inséré quinze articles, la plupart très développés. Il nous remettait aussi une foule de notes pour la *Chronique ;* il faisait sur la couverture le compte-rendu de la *Philologische Rundschau* et devait faire celui de la *Philologische Wochenschrift ;* il avait donné, le premier à la

Digitized by Google

Revue, d'excellentes appréciations des « éditions classiques »; il nous avait recruté de jeunes rédacteurs qu'il animait de son ardeur. Graux était, il y a quatre mois, parti pour l'Italie; il ne revint qu'à la fin de l'année, et la dernière séance à laquelle il ait assisté est celle du 23 décembre. Il nous semble le voir encore debout à notre table, racontant les joies de son voyage, les trouvailles qu'il avait faites, les questions qu'il allait traiter; il parlait des savants et des lettrés qu'il avait rencontrés, de l'accueil cordial qu'il avait reçu à Rome, des relations qu'il avait nouées ou resserrées avec les membres de l'École française. Graux n'était pas seulement philologue; il était historien — il devait faire à la Faculté des lettres un cours d'*histoire grecque;* — il était archéologue, et son voyage d'Italie, disait-il, lui avait ouvert le monde de l'art : parmi les livres arrivés à notre bureau pendant son absence et qu'il emportait, la dernière fois que nous le vîmes, pour en rendre compte, il avait pris les *Précurseurs de la Renaissance* de M. Müntz et l'ouvrage de M. Voigt sur l'humanisme. Nous ne verrons plus dans la *Revue* la signature Ch. G. La mort nous enlève Graux comme elle nous enlevait de la Berge qu'il avait remplacé. Mais le souvenir de Graux vivra parmi nous; nous nous rappellerons toujours qu'il fut un directeur accompli et qu'il mit au service de notre recueil toute sa science et tout son dévouement; nous n'oublierons pas aussi la franchise et la loyauté de son caractère, car il était un des meilleurs de sa génération autant par le cœur que par le talent et le savoir.

ALLEMAGNE. — On annonce la pnblication à Erlangen (Deichert) d'une série de *Recherches romanes* (*Romanische Forschungen*) sous la direction de M. Vollmœller qui a déjà à diriger deux collections, l'une d'ouvrages français, l'autre d'ouvrages anglais (voy. *Rev. crit.*, 1881, II, 427 et 516). Sans vouloir porter un jugement sur un recueil qui ne nous est encore connu que par des annonces, il nous sera permis de dire que les revues, journaux, collections, etc., ayant pour objet les langues et les littératures romanes se multiplient en Allemagne d'une façon véritablement alarmante. Bientôt il n'y aura si petit professeur qui n'ait son recueil à lui, pour y publier ses propres œuvres et celles de ses élèves. La science n'a rien à gagner à cette surabondance d'organes servant à une même spécialité. On favorise par là la publication d'œuvres superficielles ou insuffisamment mûries. Il y a place en Allemagne pour une ou deux revues ou collections romanes, non pour sept ou huit. Les revues existantes végètent et publient trop souvent des articles de pur remplissage. La *Zeitschrift für romanische Philologie*, les *Romanische Studien* ne paraissent qu'à des intervalles longs et irréguliers. Ces recueils, qui sont les plus anciens en date, seraient excellents s'ils pouvaient profiter des efforts qui maintenant se dispersent sans profit pour personne.

— La librairie Asher, de Berlin, entreprend la publication des monuments et inscriptions de Persepolis, Istakhr, Pasargades et Shâh-pùr, d'après les photographies rapportées par M. Stolze; M. Nœldeke est chargé du commentaire qui doit accompagner les inscriptions. L'ouvrage comprendra deux volumes in-folio, et 150 planches. Le premier volume paraîtra au mois de mars de cette année, et le second, au mois d'octobre.

— L'infatigable traducteur J. Mestorf va publier à Hambourg, chez Meissner, la traduction allemande de l'ouvrage de J. Undset, sur la première apparition du fer dans l'Europe du Nord, « *das erste Auftreten des Eisens in Nord-Europa* ».

— Après les collections que dirigent MM. Braune, Seuffert, Paul, voici que paraît une nouvelle collection de réimpressions d'anciens ouvrages de la littérature allemande; cette collection est entreprise par M. Wilhelm Scherer; le Ier volume qui vient de paraître à Berlin, chez les frères Burchard, renferme l'ouvrage de Thomas Murner, *Der Schelmen Zunft* (1512). Ce volume in-4°, de XI et 72 pages, est la re-

Digitized by Google

production exacte de la première édition, et coûte 6 mark. Le IIe volume de la collection sera, croyons-nous, publié à Leipzig, chez K. F. Koehler ; c'est le *Passionale Christi und Antichristi*. La nouvelle collection que publie le savant professeur de l'Université de Berlin est intitulée : *Deutsche Drucke ælterer Zeit in photolithographischer Nachbildung, ausgewæhlt.*

— M. Franz Müncker, publiera au printemps de cette année, une *Biographie de Klopstock.*

— Il paraîtra prochainement à Vienne, chez Konegen, une édition nouvelle des *Œuvres de Frédéric Schlegel;* cette publication est entreprise par M. J. Minor, privat-docent à l'Université de Vienne.

ANGLETERRE. — M. A. Burnell a envoyé à M. Whitney le manuscrit, découvert par lui en 1878, du *Talavakasa Brahmana.*

— On annonce la prochaine publication dans la collection des « Sacred books of the east » de la traduction du *Yih-King*, par M. Legge; l'éditeur montrera dans la préface que ce livre obscur et énigmatique renferme des passages qui s'appliquent à l'état moral et politique de la Chine vers l'an 1200 avant J.-C.

— L'éditeur du *Globe Encyclopaedia* et professeur de littérature anglaise à l'Ecole supérieure d'Edimbourg, M. J. M. Ross, entreprend un grand travail sur l'histoire et la littérature de l'ancienne Ecosse.

— M. Frederick Seebohm doit publier bientôt le premier volume d'un ouvrage qui a pour titre *Early english economic history;* — M. W. N. Molesworth, une *History of the anglican church from 1660 to 1860.*

BELGIQUE. — Notre collaborateur M. Stecher, professeur à l'Université de Gand, prépare pour l'Académie royale de Belgique une édition des œuvres de Jean Le Maire.

ITALIE. — Parmi les prochains volumes de la *Collezione di opere inedite o rare* de la librairie Sansoni, on annonce : 1° les *Poemetti popolari dei secoli* XV *e* XVI, volume où l'on trouvera la fleur de la petite épopée populaire au XVe et au XVIe siècle, et qui sera édité par M. Alessandro d'Ancona, avec des notices littéraires et bibliographiques sur les origines, la diffusion, l'impression de chaque petit poème, et 2° le *Testo critico delle liriche di Fazio degli Uberti*, publié par M. Rod. Renier, avec une introduction sur la famille et la vie de l'auteur.

— La 1re partie du vol. XIII des *Memorie e documenti per servire alla storia di Lucca* renferme la première partie d'une « Histoire de l'académie lucquoise » (*Storia dell' Academia lucchese*), par M. Angiolo Bertacchi.

RUSSIE. — L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg a décerné, cette année, les prix Ouvarov aux ouvrages suivants : *Histoire de l'église russe* par M. Golubinsky, *Médailles en l'honneur des hommes d'état russes* par M. Iversen, *Etude sur la chronique de Tver* par M. Tichomirov.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — Une Revue trimestrielle en allemand, *Die südslawische Revue*, va paraître à Agram (Croatie). Elle se propose de tenir les étrangers au courant du mouvement intellectuel des Slaves méridionaux.

— Une Revue littéraire bi-mensuelle est sur le point de paraître à Saraïevo, en Bosnie.

— Le dernier volume des *Starine* (anciens textes) publiés par l'Académie d'Agram renferme, entre autres, un mémoire en français de M. La Maire, consul de France à Coron, sur la *République de Raguse en 1766*. Le même volume renferme un certain nombre de chroniques serbes inédites.

— La Revue *Slovinac* (le Slave), qui paraît à Raguse, publie un certain nombre de traductions inédites de Molière en croate qui paraissent avoir été jouées à Raguse

Digitized by Google

au siècle dernier. Ces traductions sont adaptées aux circonstances de la vie ragusaine.

SUISSE. — Le Ve volume des *Etrennes gènevoises, Hommes et choses du temps passé, 1881-1882*, par M. Amédée Roget (Genève, Carey. In-8°, 212 p.), renferme les articles suivants : I. *Cent ans en arrière, fragments des registres des Conseils (1770-1780)*; sous ce titre M. R. publie une série d'extraits des protocoles des Conseils de l'ancienne République, extraits faisant suite à la série d'extraits semblables insérés dans le IVe volume des *Etrennes gènevoises* et se rapportant au XVIIIe siècle; II. *Le syndic Gédéon Martine, 1671-1744* (qui entra dans le Deux-Cent en 1709 et gravit, dès ce moment, d'un pas lent et méthodique, tous les échelons des honneurs jusqu'à ce qu'il fût parvenu sur le sommet); III. *Ami Porral, le patriote eidguenot* (qui fut le collaborateur de Besançon Hugues et joua un rôle actif dans le « drame émouvant qui eut pour dénouement l'émancipation politique définitive de Genève et l'avènement de la Réforme » dans les murs de la ville; — IV. *Les princes de la maison de Brunswick à Genève* (visites des princes de Brunswick à Genève et leurs rapports avec la cité); — *Pensées diverses* (où nous remarquerons que la pensée de la p. 208 est, non pas de Schiller, mais de Kant.)

TURQUIE. — Deux fonctionnaires du ministère des affaires étrangères, Munif Pacha et Constantinidi Effendi, travaillent à un dictionnaire turc-français.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 janvier 1882.

M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes informe l'Académie que, par arrêté en date du 30 décembre 1881, il a chargé M. Aymonier d'une mission épigraphique et philologique dans l'Indo-Chine.

L'Académie procède à l'élection des commissions chargées de décerner les divers prix mis au concours pour 1882. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix ordinaire (sujet du concours : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V*) : MM. Delisle, Jourdain, Hauréau, de Rozière.

Prix ordinaire (*Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales au partielles, antérieures à la mort de Charles V, étudier les rapports de ces versions entre elles, etc.*) : MM. Delisle, Guessard, Gaston Paris, Baudry.

Prix de numismatique fondé par Mme Duchalais (pour un ouvrage de *numismatique du moyen âge*) : MM. Waddington, P.-Ch. Robert, Deloche, Lenormant.

Prix Bordin (*Etude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan*) : MM. Delisle, Hauréau, Jourdain, Gaston Paris.

Prix Bordin (*Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte, etc.*) : MM. Egger, Renan, Miller, Thurot.

Prix Bordin (*Etudier les documents géographiques et les relations de voyages publiées par les Arabes du* IIIe *au* VIIIe *siècle de l'hégire, etc.*) : MM. Defrémery, Pavet de Courteille, Barbier de Meynard, Schefer.

Prix Brunet (*Bibliographie aristotélique, etc.*) : MM. Ravaisson, Egger, Hauréau, Thurot.

Prix Stanislas Julien (pour le *meilleur ouvrage relatif à la Chine*) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer.

Prix Delalande-Guérineau (pour *des travaux sur la philologie antique, comprenant l'étude des monuments écrits de toute nature*) : MM. Adolphe Regnier, Maury, Georges Perrot, Bréal.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

Der Diamantenherzog, ein deutscher Prinzenspiegel. Berlin, Hofmann (Livre peu heureux sur le dernier duc de Brunswick). — Lueft, Der Feldzug am Mittelrhein von Mitte August bis December 1793, Freiburg, Mohr. — Rückert, Reise durch Palästina u. über den Libanon. Mainz, Kupferberg. — Rieu, Catalogue of the persian manuscripts in the British Museum. I et II (Ouvrage de haute importance). — Wilamowitz-Moellendorff, Antigonos von Karystos. Berlin, Weidmann (Livre de 356 pages sur un auteur dont l'on ne pourrait guère imprimer que 30 pages au plus; deux bons appendices; mais style forcé, emphatique, maniéré). — Frohwein, Verbum homericum, die homerischen Verbalformen zusammengestellt. Leipzig, Teubner (Beaucoup de soin dans cet ouvrage posthume; tout ce que l'auteur y offrait est très utile). — Gerber u. Greef, Lexicon Taciteum. IV. Leipzig, Teubner (Depuis « effingo » jusqu'à « fortuna »; l'art. « et » comprend 86 colonnes; excellente publication qui satisfait à toutes les exigences de la science). — Bischofsky, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis Statianis. Wien, Konegen (Recueil des passages dans lesquels Sidoine a imité Stace, beaucoup de soin et de jugement). — Zingerle, Uber Raoul de Houdenc u. seine Werke, eine sprachl. Untersuch. Erlangen, Deichert (Travail intéressant exécuté avec application et conscience). — Kaiser, Französisches Lesebuch in drei Stufen für höhere Lehranstalten. II. Mittel-Stufe. III. Ober-Stufe. Mühlhausen i. E. Bufleb (Mérite d'être approuvé et recommandé). — Reden-Esbeck, Caroline Neuber u. ihre Zeitgenossen. Leipzig, Barth (Renferme de nombreux et intéressants matériaux jusqu'ici peu ou pas connus). — Sieake, Kritische Streifzüge, lose Studienblätter über d. moderne Theater. Braunschweig, Wreden (Ouvrage d'un critique consciencieux et savant).

Deutsche Literaturzeitung, n° 1, 7 janvier 1882 : Cremer, biblisch. theolog. Wörterbuch der neutestamentl. Gräcität. Gotha, Perthes. (Holsten : 3e édition d'un livre réellement utile.) — Koch, die frühesten Niederlassungen d. Minoriten im Rheingebiete u. ihre Wirkungen auf d. kirchl. u. polit. Leben. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Travail fait d'après les sources, écrit avec chaleur.) — Teichmüller, Literar. Fehden im IV. Jahrh. Breslau, Koebner. (Heitz : ne fait pas avancer d'un pas les questions à résoudre.) — Ludwig, der Rigveda oder d. heiligen Hymnen d. Brâhmana, zum ersten Male ins Deutsche vollständig übersetzt, mit Commentar u. Einleit. IV Band, des Commentars I Theil, Prag, Tempsky. (Hillebrandt : justifie l'opinion de ceux qui préfèrent l'ouvrage, à cause de sa science approfondie et sérieuse, à celui de Grassmann.) — Archimedis opera omnia cum commentariis Eutocii, p. p. Heiberg. I u. II. Leipzig, Teubner. (Eberhard : travail très soigné, témoignant de jugement et de connaissances, très méritoire en un mot, mais où l'éditeur imite trop directement la manière de son maître.) — Asinaria, p. p. Götz, u. Lœwe. Leipzig, Teubner. (Buecheler : très bonne édition, nouvelles collations des mss; rapprochement exact et soigné de toutes les émendations; etc.) — Graeber, quæstionum ovidianarum pars prior. Berlin, Weidmann. (Fait avec soin et réflexion.) — Cummins, A grammar of the old friesic language. London, Trübner. (Fait : travail faible, et qui n'est le plus souvent — avec des erreurs — qu'une trad. libre du travail de Heyne.) — Der Schelmen Zunft hrsg. v. Scherer. Berlin, Burchard. (E. Schmidt.) — Rigaud (L.), Dictionnaire des lieux communs. Offendorff. (Lubarsch.) — Petschenig, zur Kritik u. Wurdigung d. passio sanctorum quatuor coronatorum. Wien, Gerold. (Wattenbach.) — Herrmann, der Kampf um Erfurt. 1636-1638. Halle, Niemeyer. (Fischer.) — Pastenaci, die Schlacht bei Enzheim den 4 oct. 1674. Halle, Niemeyer. (Schirren : récit, d'après tous les documents français et allemands, de la bataille; Bournonville aurait montré une incapacité complète.) — Zimmerische Chronik hrsg. v. Barack,

Digitized by Google

I, II, III. Freiburg, Mohr. — Leroy-Beaulieu (An.), L'empire des tsars et les Russes. I. Le pays et les habitants. Hachette. (Ouvrage de très grand mérite, entrepris par un observateur distingué et consciencieux.) — Sybel (L. von), Katalog d. Skulpturen zu Athen. Marburg, Elwert. (Körte : ce n'est pas un catalogue vraiment scientifique.) — Hefner-Alteneck, Ornamente der Holzsculptur v. 450 bis 1820 aus dem bairischen national. Museum. I. Frankfurt a. M. Keller.

Deutsche Rundschau, décembre 1881 : Das Bericht eines russischen Gouverneurs vom Jahre 1867. — Kapp, Fr. Arnold Brockhaus, II. — Lenz (Oscar), Die Eisenbahnprojecte der Franzosen in der Sahara u. im Sudan. — Breitinger, Eugen Rambert u. d. Literatur d. französischen Schweiz. — Aus der Zeit des Consulats, in Briefen u. Tagebuchblättern Hase's, mitgeth. v. Heine. II. — Güssfeldt, Col du Lion. — Freifrau von Bunsen.

Janvier 1882 : Reinke, Das fundamentale Problem der Physiologie. — Geheime Denkschrift, betreffend den Process der Vera Sassulitsch. — Aus dem ethnischen Volksleben. — Sir Roland Blennerhassett, Irland. — Brahm, Zwei Werke von Georg Brandes. — Frey, Neuere deutsche Lyrik.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 1, 4 janvier 1882 : Böhtlingk, Napoleon Bonaparte, seine Jugend u. sein Emporkommen. II Band. Vom 13 Vendémiaire bis zum 18 Brumaire. Jena, Frommann (Erdmannsdörffer : il n'est pas encore temps de composer un livre définitif sur Bonaparte; mais l'ouvrage de A. Böhtlingk est un des plus instructifs et des plus utiles sur le sujet). — Kaysers Homerische Abhandlungen hrsg. v. Usener. Leipzig, Teubner (Niese : l'éditeur rend un grand service en publiant ces dissertations qui appartiennent aux meilleures qu'on ait écrites sur Homère; la première dissertation est un court résumé de l'histoire de la poésie homérique; la deuxième, la plus réussie, concerne l'Odyssée et renferme d'excellentes observations de valeur durable; la troisième et la quatrième sont intitulées « de interpolatore Homerico »; la cinquième est un compte-rendu des Quaestiones homericae d'Hoffmann; Kayser était un très bon philologue). — Klockhoff, Studien öfver Eufemiavisorna. Upsal (Schröder : sur Iwan, Flores och Blanzeflor, Hertig Fredrik af Normandie, trois sagas suédoises traduites par ordre de la reine Euphémie de Norvège, et dont l'original est, dit-on, pour les deux premières, un poème français, pour la troisième, un poème allemand, traduit en français; Klockhoff prétend que les trois poemes suédois sont traduits de sagas norvégiennes).

N° 2, 11 janvier 1882 : Keim, Rom u. das Christenthum. Berlin, Reimer (Overbeck : plusieurs points contestables). — Gaedertz, Rollenhagen, sein Leben u. seine Werke. Leipzig, Hirzel (Minor : ouvrage où l'on trouve beaucoup d'érudition et de connaissances bibliographiques très étendues; réussi à tous égards).

Rassegna Settimanale, n° 208, 25 décembre 1881 : Torraca, Gli scrittori stranieri del risorgimento in Italia. (Très long et intéressant article sur les écrivains et artistes français venus en Italie à l'époque de la Renaissance.) — Perrero, Un principe Ruspoli a Torino, 1738-39. — De Nino, La villa, la casa e le statue di Ovidio in Sulmona. — Gli scavi di Cluvium. — *Bibliografia :* Monaci, Fac-simili di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina. Fasc. I. Roma, Martelli. (A recommander au public studieux.) — Bertagnolli, Delle vicende dell' agricoltura in Italia. Firenze, Barbera.

N° 209, 1er janvier : Masi, Notti bolognesi. — Fortunato, Notar Libero Serafini. — *Bibliografia :* Campori, Carteggio galileiano inedito con note e appendici. Modena. — Schupfer, La legge romana udinese. Roma, Salviucci.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

N° 5 Seizième année 30 Janvier 1882

FEB 23 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Vc A. MOREL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE BONAPARTE, 13, A PARIS

JÉRUSALEM

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS, ILLUSTRÉ DE 39 GRAVURES SUR BOIS
PRIX, BROCHÉ, 20 FRANCS; AVEC RELIURE SPÉCIALE, 23 FRANCS

Les grands ouvrages sur la Terre sainte abondent; mais une publication sur Jérusalem et ses monuments, d'un format commode à consulter, écrite par un homme compétent, dans un langage choisi, s'adressant à tous et pouvant être comprise de tous, n'existait pas encore.

Quelques semaines à peine avant de mourir, M. de Saulcy, le plus illustre des explorateurs de la Terre sainte, nous avait remis le manuscrit d'un livre conçu dans cet esprit, sur ce sujet important. C'est le travail que nous publions aujourd'hui.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 506, 14 janvier 1882 : Bishop Thirwall's Letters : Letters to a friend by Thirwall, p. p. dean STANLEY; letters literary a. theological of Thirwall, p. p. STOKES. Bentley. — The works of John Day, now first collected, with an introd. a. notes, by BULLEN (modèle de ce que devrait être la réimpression des petits classiques anglais). — EWALD, Stories from the State Papers. Chatto a. Windus (Peacock : rien de nouveau). — BENT, Life of Garibaldi. Longmans (l'auteur est au-dessous de sa tâche). — The manumissions in the Leofric Missal (Bradley). — Chinese coins (Friend). — « Dimetian » (Powell). — Philosophie a. Religion, selections from the manuscripts of HINTON, p. p. Carol. HADDON. Kegan Paul.

The Athenaeum, n° 2827, 31 décembre 1881 : Continental literature in 1881 : Belgium (De Laveleye et Fredericq). — Bohemia (Sladek). — France (Uzanne). — Germany (Zimmermann). — Greece (Lambros). — Holland (Van Campen). — Hungary (Vambéry). — Italie (De Gubernatis). — Norway (Jaeger). — Poland (Belcikowski). — Portugal (Braga). — Russia (Storojenko). — Spain (Riano). — Sweden (Ahnfelt). — Alex. Raleigh, records of his life, ed. by Mary RALEIGH. Edinburgh, Black. — BUTLER, Alps a. sanctuaries. Bogue. — Memoirs of count Miot de Melito, edit. by FLEISCHMANN, from the french. 2 vols. Sampson Low. — Chatterton (Taylor). — Classical archaeology in America.

N° 2828, 7 janvier 1882 : Memoirs of old friends, being extracts from the journals a, letters of Caroline Fox, of Penjerrick, ed. by PYM. Smith, Elder a. Co. — ASBJÖRNSEN, Round the Yule Log, norwegian folk. — Sophocles, II. Ajax, Electra, Trachiniæ, Philoctet, Fragments, p. p. CAMPBELL. Oxford, Clarendon Press. (« Monument solide d'érudition distinguée et de rare industrie »). — Memoirs of Prince Metternich, edit. by Rich. Metternich, transl. by Smith. V. Bentley. — Chatterton (Ingram George). — The Sunderland or Blenheim Library. — University College, Liverpool - Rasselas (Prideaux). — Asbjörnsen's translators (Brækstad). — Archaeological notes on Palestine. — Notes from Rome. (Lanciani.) — « Dramatic singing » a. « vocal physiology » (Walshe).

N° 2829, 14 janvier 1882 : GARDINER, The fall of the monarchy under Charles I. 1637-1649. I a. II. 1637-1642. Longmans (1er article : l'ouvrage est le fruit d'un labeur de plusieurs années; de juin 1637 à août 1642). — *Current Philosophy* : ADAMSON, Fichte. Blackwood; MEAD, The philosophy of Carlyle. Trübner; ZART, Einfluss der englischen Philosophie auf die deutsche Philosophie des XVIIIen Jahrhunderts. Berlin, Dümmler. — MERRILL, East of the Jordan. Bentley; Galilee in the time of Christ. — SHAIRP, Aspects of poetry being lectures delivered at Oxford. Clarendon Press (voir un prochain art. de la *Revue*). — Chatterton (Taylor). — Richard Henri Dana. — La Trouvaille de Deir el Bahari, avec vingt photographies. Le Caire, Moures (rapport de M. Maspéro sur la découverte de Deir el Bahari).

Literarisches Centralblatt, n° 3, 14 janvier 1882 : HITZIG, Die zwölf kleinen Propheten erklärt, IV. Aufl. p. p. STEINER. Leipzig, Hirzel. — DRÆSEKE, Der Brief an Diognetos, nebst Beiträgen zur Geschichte des Lebens u. d. Schriften d. Gregorios von Neocaesarea. Leipzig, Barth. — BÜDINGER, Die Entstehung des achten Buches Otto's von Freising. Wien, Gerold (S'occupe surtout des personnages et des œuvres littéraires qui ont influé sur la composition du VIIIe livre d'Otto; parmi les œuvres, l'auteur cite surtout les Révélations de Methodius et le livre de Denys l'Aréopagite sur la hiérarchie céleste; Otto aurait voulu intituler son

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 Janvier — 1882

Sommaire : 28. Bougot, Philostrate l'Ancien, une galerie antique de soixante-quatre tableaux. — 29. Dubois-Guchan, Rome et Cicéron. — 30. Tite-Live, livres XXI-XXV, p. p. Madvig, livres XXV-XXVI, p. p. H. J. Müller. — 31. Schmidt, Le droit du seigneur. — 32. Sternfeld, Le royaume d'Arles et l'Empire, de la mort de Frédéric I à l'interrègne. — 33. Le livre de raison des Daurée, p. p. Tholin. — 34. Herbst, Gœthe à Wetzlar. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

28. — **Philostrate l'Ancien. Une galerie antique de soixante-quatre tableaux.** Introduction, traduction et commentaire par A. Bougot, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur à la Faculté des Lettres et à l'Ecole nationale des beaux-arts de Dijon. Paris, Renouard, 1881. 1 vol. gr. in-8°, 563 p. avec gravures.

Les *Images* ou *Tableaux* de Philostrate ont été souvent édités à l'époque de la Renaissance et au XVIIe siècle. De nos jours, le développement de la philologie a permis d'en établir le texte avec plus de précision ; les éditions de Jacobs et Welcker (1825), de Kayser (1846), de Westermann (1849) dans la collection grecque-latine de Firmin Didot ont chacune des mérites différents; la première est accompagnée d'un savant commentaire philologique et archéologique, la seconde se recommande par la sûreté du texte, celle de Westermann par l'exactitude de la traduction latine. Heyne le premier (1796-1800) s'occupa de la question d'art et écrivit un commentaire dont Jacobs et Welcker se servirent beaucoup; après l'étude de Gœthe (1818. *Philostrats Gemälde und Antik und Modern*), la question d'authenticité a été débattue récemment par plusieurs écrivains. Friedrichs (*Die Philostratischen Bilder,* 1860) croit que jamais peintre n'a pu concevoir les tableaux décrits par le sophiste; cette opinion a été combattue par Brunn (1861); Matz (1867) a étudié spécialement la description d'objets d'art ou *ecphrasis* chez les anciens; il croit que Philostrate a décrit des œuvres imaginaires, mais accorde seulement que le sophiste a pu s'inspirer d'œuvres réelles qu'il a vues en plusieurs endroits [1].

M. Bougot vient de publier une nouvelle traduction des *Images*; il s'en est tenu au texte de Kayser; des notes explicatives justifient les leçons différentes qu'il a cru parfois devoir adopter. Nous n'oserions pas entrer ici dans des discussions philologiques; d'autres rédacteurs de la

1. Nous empruntons ces renseignements à la note bibliographique qui termine l'ouvrage de M. Bougot.

Digitized by Google

Revue les soutiendraient avec plus de compétence. Du reste, l'ouvrage nous semble avoir surtout un haut intérêt au point de vue des études d'archéologie figurée.

M. B. a étudié un à un chacun des soixante-quatre tableaux que le sophiste Philostrate prétend avoir vus dans une galerie de Naples et qu'il décrit à un jeune auditeur; il en a rapproché tous les monuments anciens connus jusqu'ici et s'est efforcé, à l'aide de ce secours, de se représenter les peintures; il a fait la part de ce qu'il regarde comme la réalité et des détails qu'a dû ajouter l'imagination du sophiste.

Ces études analytiques fort intéressantes, mais qu'il nous est impossible de résumer, ont conduit l'auteur à des vues d'ensemble qu'il présente au lecteur dans une longue introduction (pp. 1-197).

Après quelques pages consacrées à la biographie de Philostrate l'ancien et aux écoles de sophistes, M. B. aborde la question d'authenticité : Philostrate a-t-il décrit de véritables tableaux ou bien nous promène-t-il à travers une galerie imaginaire qu'il aurait peuplée de ses rêves? On s'est trop préoccupé, suivant l'auteur, de comparer minutieusement les tableaux de Philostrate avec les monuments représentant des sujets analogues, ou avec les descriptions de la littérature de son époque. Il est d'une méthode plus sûre d'examiner en quoi ces peintures ressemblent aux peintures anciennes et en diffèrent; si ces différences s'expliquent par le progrès et la décadence de l'art, par les changements naturels du goût et les influences de tout genre qui les amènent; en quoi sa critique se distingue de la critique d'art chez les anciens; quelles étaient les préoccupations des sophistes; dans quelle mesure elles peuvent expliquer certaines singularités, certaines audaces ou même les inexactitudes évidentes de ses descriptions. Après un examen de ce genre, on trouvera peut-être que la question d'authenticité n'a pas toute l'importance qu'on lui suppose et qu'on lui a donnée; et qu'au point de vue de l'histoire de l'art, les descriptions de Philostrate, qu'elles aient été faites d'imagination ou d'après des peintures réelles, peuvent être considérées comme de précieux documents (p. 27).

La deuxième partie de l'introduction (pp. 30-141) contient une comparaison détaillée des peintures antiques et des tableaux de Philostrate. L'auteur s'est beaucoup servi du savant travail de M. Helbig sur les peintures de Campanie. Comme à Herculanum et à Pompéi, la galerie de Naples contenait des sujets de tout genre, héroïque, dramatique, idyllique; les sujets épiques et tragiques y dominent toutefois et le merveilleux y tient une très grande place, ce qui s'explique par l'esprit même de l'époque. L'abus de l'allégorie est un des griefs qu'on allègue contre l'authenticité des *Images :* M. B. rappelle qu'à l'époque alexandrine, l'allégorie était aussi en honneur que chez nous aux XVIIe et XVIIIe siècles, qu'elle était de toutes les fêtes ; plus tard elle est devenue encore plus compliquée, par exemple sur des miniatures de manuscrits au Ve siècle de notre ère. Un autre grief est la tendance réaliste des

Digitized by Google

descriptions de Philostrate. A ce point de vue on ne peut comparer les peintures campaniennes aux tableaux de Naples, les premières étant uniquement décoratives. M. B. combat par des exemples bien choisis cette théorie que l'art antique aurait toujours eu pour les sens et l'esprit du spectateur les plus grands ménagements ; l'art à son déclin n'a donc pas dû connaître des scrupules qu'il ignorait à l'époque de sa maturité. Aux exemples cités, l'auteur aurait pu ajouter toute une série de monuments antiques, les « *graffiti* » des cistes prénestines où les divinités sont souvent représentées sous des traits réalistes qui conviendraient plutôt à des paysans de la campagne romaine. — Les métamorphoses indiquées plutôt que représentées dans les peintures campaniennes sont plus hardies dans Philostrate, mais ne dépassent pas les limites du goût. La fantaisie et la convention se retrouvant partout dans l'antiquité, pourquoi la reprocher au sophiste ? M. B. étudie ensuite dans quelle mesure il a fait usage de la couleur locale, comment il a traité la peinture de paysage, la peinture de genre et les natures mortes. En résumé, les *Tableaux* ne présentent pas avec la peinture campanienne un contraste violent qui pulsse faire douter de leur authenticité.

Le chapitre consacré à la critique telle que l'entend Philostrate, n'est pas moins intéressant : « Ses idées sont incertaines et flottantes, il n'a point de principes ; tantôt c'est telle partie de l'art qui lui paraîtra la plus importante ; tantôt il n'aura d'yeux que pour telle autre. Il se laisse conduire pour ainsi dire par l'artiste; il est réaliste, quand le peintre l'est; il est naturaliste quand le peintre semblera sacrifier la beauté à la vérité. Un artiste lui paraîtra d'autant plus estimable qu'il ressemblera plus à un sophiste (p. 169) ».

Ces réflexions amènent l'auteur à traiter dans la dernière partie de son introduction du procédé de l'*ecphrasis*, ou description des œuvres d'art dans l'antiquité; c'était une véritable lutte de la parole et de l'art. Nous signalerons surtout au lecteur un rapprochement très ingénieux entre la critique de Philostrate et celle de Diderot (p. 188, note 1). L'*ecphrasis* tient une grande place dans le roman à cette époque : on la trouve même chez les Pères de l'Eglise. Philostrate emploie tous les procédés des rhéteurs. — M. B., à la fin de son étude, ne se prononce pas ouvertement pour l'authenticité et ne lui attribue qu'une importance secondaire : « Qu'importe que les tableaux aient existé on non, s'ils ont été imaginés par l'artiste ou par Philostrate dans l'esprit antique ? » Mais cette question n'a pas été inutilement soulevée puisqu'elle a permis aux commentateurs de mieux analyser le caractère des œuvres antiques, de reconnaître la compétence des sophistes et de Philostrate dans les choses de l'art, enfin d'étudier leur critique d'art qui ne semble jamais s'être détachée de la poésie ou de la rhétorique.

Quelques remarques de détail : 1° Il serait mieux de ne pas indiquer la ciste Ficoroni, sous le nom aujourd'hui abandonné de *cista mystica*, (p. 65) ; 2° un lapsus du correcteur a défiguré le nom de l'archéologue

Digitized by Google

M. F. Lenormant (p. 66); 3° Dans le commentaire sur le tableau des Fables, M. B. se demande si Esope était représenté avec quelque difformité ou quelque signe de faiblesse et conclut pour la négative. Il a tort de rappeler « le *Démosthène* du Louvre qui n'est pas non plus un type de vigueur et de beauté. » Le *Démosthène* du Louvre n'est qu'un composé : la tête de l'orateur, le corps d'un philosophe; c'est une restauration maladroite.

Les gravures ne sont peut-être pas aussi nombreuses qu'on pourrait le souhaiter; M. B. a eu surtout la bonne idée de rapprocher les *Amours* de Raphaël de la description des *Amours* de Philostrate.

En résumé, ce livre est un des meilleurs ouvrages sur l'antiquité figurée qui aient paru depuis longtemps; à une connaissance très approfondie de l'antiquité, M. Bougot joint des qualités de littérateur qui feront apprécier son travail des plus délicats; il appartient à cette école d'érudition toute française qui sait que la forme sert toujours à faire valoir le fond.

Emmanuel FERNIQUE.

---

29. — **Rome et Cicéron** ou des derniers moments de la République romaine d'après ce consulaire et ses contemporains par E. P. DUBOIS-GUCHAN. Paris, Furne. 1880, 1 vol. in-12, VI-368 p.

Reprenant à son compte la maxime de l'abbé Galiani : « l'histoire ancienne n'est que l'histoire moderne sous d'autres noms », M. Dubois-Guchan s'est proposé, dans ce volume, de faire le procès de notre société contemporaine tout autant que celui de Cicéron. Ce n'est pas ici qu'il convient de discuter les opinions de l'auteur et les jugements qu'il porte sur nos mœurs politiques. M. D.-G., qui se déclare césarien — « désintéressé d'ailleurs, » — croit devoir nous assurer à plusieurs reprises que son livre est consciencieux et sincère, qu'il ne l'a écrit que pour obéir à des convictions profondes. Ces protestations multipliées sont superflues; personne ne songera un seul instant à contester la sincérité de M. D.-G., ni la générosité de ses intentions. On se demandera seulement pourquoi, voulant nous faire la leçon, il ne nous l'a pas faite directement. Il n'était pas nécessaire de mettre en cause Cicéron et ses contemporains; en tout cas, alors même que le procédé serait légitime, il aurait fallu étudier de plus près cette histoire de la république romaine qu'on nous présente comme un enseignement ou plutôt comme un épouvantail, qui doit nous détourner à tout jamais, dans le présent et pour l'avenir, des institutions républicaines.

« Ne serait-ce point un frivole travail que l'histoire, dit l'auteur, si l'on n'en faisait pas un enseignement? Je me suis donc proposé un enseignement, » et il ajoute « avec démonstration et preuves, ce qui exclut le roman comme la satire » (p. 366). L'enseignement existe peut-être; à

Digitized by Google

coup sûr, la démonstration et les preuves laissent beaucoup à désirer. On en a déjà fait la remarque [1], il semble que M. D.-G. se soit refusé, de parti pris, à prendre connaissance des travaux de la critique moderne. Il cite Machiavel, Bossuet, Montesquieu, Middleton et ne paraît guère se douter que l'histoire romaine ait été étudiée dans notre siècle. Ce qui est encore plus grave, les textes anciens ne sont pas toujours connus d'une manière suffisante. Ainsi, l'auteur, qui a lu avec beaucoup de soin la correspondance de Cicéron, n'a pas accordé aux plaidoyers la même attention. Autrement, parlant du jugement porté par Cicéron sur Catilina (p. 54), il n'aurait pas oublié le passage du *Pro Cœlio* [2], qui vient si heureusement corriger et atténuer les exagérations oratoires des *Catilinaires*. Il invoque plusieurs fois, notamment pp. 89, 98, 288, 289, comme une autorité considérable, le témoignage de Salluste dans ses lettres à César et ne soupçonne même pas que ces lettres sont tenues aujourd'hui pour apocryphes. Sa défiance cependant aurait dû être éveillée, puisqu'il avoue lui-même (p. 289) que, « quand on lit les lettres de Salluste à César, on est étonné de sa politique superficielle » ; mais cette remarque, jetée en passant, ne trouble pas sa sécurité. M. D.-G. n'est pas de ceux qui lisent les textes dans les meilleures éditions, qui s'intéressent aux questions d'authenticité. Il ne s'attarde pas à ces vérifications de détail ; il compose un réquisitoire et prend de toutes mains les arguments qui lui serviront à démontrer la culpabilité de Cicéron.

Il a tort, en effet, de se défendre d'avoir voulu faire une satire. Si son livre a de la valeur, c'est grâce à la passion qui l'anime. Ce volume compact, assez confus et assez mal composé, se lit jusqu'au bout sans fatigue. On est souvent surpris, irrité même par l'étrangeté de certains jugements : mais la curiosité est tenue en éveil. M. D.-G. est l'ennemi personnel de Cicéron ; il interroge avec une sévérité impitoyable tous les actes, toutes les paroles de son adversaire et, sa haine venant en aide à sa sagacité, il le prend en faute sur tous les points. La vie entière de l'orateur est incriminée et condamnée, sa vie privée, sa vie publique ; Cicéron a été coupable envers tout le monde, envers Térentia, qu'il a répudiée alors qu'elle lui était si supérieure par le cœur et par l'intelligence politique, envers Pompée, envers César. Son éloquence n'est pas mieux traitée que son caractère : âme vulgaire, Cicéron n'a été qu'un « grand petit esprit » (p. 178), vaniteux et ridicule. Chemin faisant, on rencontre de singulières révélations : dans le commerce d'amitié qui a uni Cicéron à Atticus, « si l'un fait honneur à l'autre, c'est le second » (p. 269) ; « sa générosité n'était ni précaire ni calculée » (p. 270). Tandis que Cicéron parlait beaucoup de vertu, sans être véritablement vertueux, Atticus possédait ces grandes et nobles qualités qui manquaient à son

1. *Revue Historique*. N° de juillet-août 1880, chronique.
2. Ch. v et vi.

Digitized by Google

ami : « c'est qu'il n'étudiait pas la philosophie pour la montre, mais pour en mieux vivre. » (*Ibid.*) Il y a même un certain passage où la passion de M. D.-G. l'emporte au-delà de toutes les bornes : à propos de l'affection que Cicéron portait à sa fille Tullia (p. 142), je relève une insinuation odieuse que l'auteur, je dois le dire, retire aussitôt après l'avoir lancée [1]. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là quelques mots que M. D.-G. n'aurait jamais dû écrire, et il est regrettable qu'un homme de son caractère se soit laissé ainsi entraîner.

Avec de pareilles dispositions d'esprit, on peut composer un pamphlet; on n'écrit pas une histoire, surtout l'histoire de Cicéron. Pour bien apprécier, pour mettre dans son jour véritable cette figure si complexe et si mobile, il faut une souplesse, un sentiment des nuances, une finesse d'observation qui manquent à M. Dubois-Guchan. On a déjà renvoyé M. D.-G. au beau livre de M. Boissier, *Cicéron et ses amis*. Je ne puis que souscrire à ce jugement; tout ce que j'ajouterai, c'est que des attaques de ce genre sont comme un hommage involontaire rendu à la mémoire de Cicéron. D'instinct, l'auteur a compris en quoi consistait la véritable gloire de l'orateur romain et c'est pour cette raison que, n'aimant ni les gouvernements parlementaires, ni la libre discussion, il l'a choisi pour adversaire. Le caractère et la politique de Cicéron ne sont pas irréprochables ; il a commis bien des fautes, mais il valait mieux que la plupart des hommes de son siècle. Dans un temps où tout se décidait par la corruption et par la violence, il a cru à la puissance de la parole et de l'opinion. Les triomphes de l'intrigue et de la force brutale, qui l'ont attristé et parfois même l'ont troublé au point de l'entraîner dans des défaillances regrettables, ne l'ont jamais désabusé complètement. Sans doute la faiblesse de son caractère, sa vanité et une certaine naïveté, que l'on est étonné de rencontrer chez un homme aussi spirituel, contribuaient à l'entretenir dans cette croyance : mais il y avait aussi en lui un fonds d'illusions généreuses, qu'il est juste de respecter. Aux yeux de M. Dubois-Guchan, ces illusions sont des chimères détestables qu'il importe de combattre ; mais, heureusement pour la mémoire de Cicéron, tout le monde n'est pas de cet avis.

R. Lallier.

---

30. — **T. Livii Historiarum Romanarum libri qui supersunt**, ex recensione Jo. Nic. Madvigii. Tertium ediderunt Jo. Nic. Madvigius et Jo. L. Ussingius. Vol. II, 1re partie, livres XXI-XXV. Copenhague, Hegel. 1880, XXVIII et 274 p. in-8°.
— **T. Livi ab urbe condita libri.** Recognovit H. J. Müller. Pars VI (livres XXV-XXVI). Berlin, Weidmann. 1881, VII et 86 p. in-8°.

I. — La réputation de M. Madvig comme latiniste est trop euro-

---

1. L'accusation dont je parle, se trouve déjà exprimée dans la déclamation de Salluste contre Cicéron ; quoi qu'il en soit, M. D. G. n'aurait pas dû la recueillir; peut-être cependant a-t-il pensé que cette déclamation était authentique.

Digitized by Google

péenne et ses travaux sur T. Live en particulier sont trop justement célèbres pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge et de recommander cette 3e édition des livres XXI-XXV. Disons seulement qu'elle diffère de l'édition précédente par des modifications de détail assez importantes et qu'en beaucoup de passages le texte a encore été amélioré [1]. Une collation nouvelle du *Puteaneus* par M. Luchs a permis à M. M. de rectifier le texte de plusieurs passages, pour lesquels il semble que ce ms. n'avait pas été, jusqu'ici, examiné avec assez d'attention [2]. D'autre part, diverses conjectures heureuses ont pour la première fois trouvé place dans le texte : pour citer un exemple, le *locus desperatus* 22, 49, 15 est restitué par M. M. d'une façon très vraisemblable, grâce à la simple substitution de *tanta<dem>* à *tanta*. C'est ainsi encore que M. M. a adopté avec raison, 22, 59, 1, l'ingénieuse correction de M. Harant : « M. *Juni vosque*, etc. »

Je ne crois pas manquer au respect et à l'admiration très grande que j'ai pour M. M. en disant que son édition de T. Live n'échappe pas à la condition commune de tous les travaux de ce genre : il reste bien des passages pour lesquels on n'est pas encore arrivé et pour lesquels on n'arrivera peut-être jamais à une entière certitude ; dans ces passages, les diverses restitutions proposées jusqu'ici ne se distinguent que par une vraisemblance plus ou moins grande, au sujet de laquelle les appréciations peuvent varier. Il y a ainsi un certain nombre de cas où je crois devoir m'écarter du texte de M. M. : je renvoie, pour la liste complète des passages de ce genre, à la petite édition des livres XXI-XXII que j'ai publiée dans la collection Hachette, ainsi qu'à mon édition des livres XXIII-XXV, qui paraîtra, je l'espère, dans le courant de cette année. Je me contenterai ici de deux exemples : 22, 10, 2, je ne vois pas de restitution qui me satisfasse pleinement, mais, en tout cas, je ne saurais adopter celle de M. M., « sic<*ut*> velim voveamque » : *velim* signifie « je voudrais », mais comment justifier le subjonctif *voveam* ? c'est « velim *voveo*que » qu'on attendrait. D'autre part, 24, 6, 7, le texte de M. M. porte : « convenit ut, quum Romanos Sicilia expulissent,..... Himera amnis, qui ferme dividit <*insulam*> [3], finis regni Syracusani ac Punici imperii esset. » L'addition de *insulam* manque d'évidence paléographique ; on ne voit pas la raison qui aurait pu amener la disparition de ce mot sous la plume d'un copiste. Je propose de lire : « qui

1. M. H. Müller a donné, dans les *Jahresberichte des philologischen Vereins* de 1881. Compte-rendu relatif à Tite-Live, une liste complète de toutes les différences de texte entre la 3e édition et la 2e ; c'est ce qui fait que nous croyons inutile de redonner ici la même liste.

2. Par exemple, 21, 58, 9 ; 22, 27, 1. 42, 2. 49, 10 (v. mon éd. des livres XXI-XXII de T. Live, p. 376).

3. Cette restitution est de Weissenborn ; en voici d'autres : « Qui ferme <*insulam*> dividit » *vulgate* ; » qui ferme dividit <*Siciliam*> » *Hertz* ; « qui ferme <*eam*> dividit » *Harant*, etc.

Digitized by Google

ferme <*mediam*> dividit » : la répétition de la syllabe *me,* celle de la syllabe *di,* qui revient également deux fois, avant et après les lettres *am,* expliqueraient la disparition du mot *mediam;* de plus, l'addition de ce mot me paraît nécessaire pour préciser le sens de *dividit.*

Voici enfin deux passages où je me range bien à l'avis de M. M. pour ce qui est du texte à adopter, mais où son commentaire critique contient deux assertions qui ne me paraissent pas tout à fait exactes. P. VII (21, 47, 5) : « neque ulla ratione *fuerim* dubitanter *de re praeterita* dicitur, nisi adjuncto *forsitan*..... » ; v. cependant, 1, 23, 8, « *fuerit* ista ejus deliberatio qui bellum suscepit » ; je ne peux expliquer ce subjonctif que comme un « potentiel » ; le sens est le même que s'il y avait : « istam ejus deliberationem *fuisse*..... recte quis *dixerit* » ; ce serait donc bien un « potentiel » *se rapportant à un événement passé.* — P. IX (22, 12, 5) : « neque accusativus apud *incensus* ferri potest. » Pourquoi pas ? V. Virgile, *Én.*, 3, 47, « tum vero ancipiti *mentem* formidine pressus », 12, 468, « hoc concussa metu *mentem* » : il me semble que *mentem* est ici employé tout à fait comme *animum* le serait chez T. Live, si l'on pouvait admettre l'expression « cura... *incensus.* »

II. — Un texte qui mérite à tous égards d'être placé à côté de celui de M. Madvig, c'est celui de M. Hermann Müller. On sait que ce savant publie à la fois une révision du T.-Live de Weissenborn et une *editio minor* d'un certain nombre de livres, contenant un simple texte [1]. L'ancienne édition de Weissenborn, si précieuse par son commentaire explicatif, par l'abondance des notes de grammaire ou d'histoire qu'elle renferme, laissait un peu à désirer au point de vue de la constitution du texte et de la méthode critique suivie par l'auteur. Ce reproche ne peut plus s'adresser au texte de Weissenborn revu par M. H. M. ; avec une connaissance égale de la langue de T.-Live et une méthode critique plus décidée et plus sûre, le nouvel éditeur a remis son texte au courant des derniers travaux. Pour le livre XXVI, contenu dans le fascicule que nous annonçons ici, il a pu mettre à profit l'important ouvrage de M. Luchs, qui a, pour ainsi dire, renouvelé la critique des livres XXVI-XXX [2]. M. H. M. est, de plus, un de ceux qui ont contribué à améliorer le texte de T.-Live par des conjectures nouvelles [3]. Je me bornerai ici à énumérer les corrections, personnelles à M. H. M., contenues dans son édition des livres XXV et XXVI : 25, 6, 2, *in Italia* <*ja*>*m* [4]; 12,

1. Cf. *Rev. crit.*, 1881, n° 22, p. 423. Les livres III-IV de l'*editio minor* viennent de paraître. — Quant à la grande édition de Weissenborn, revue par M. H. M., voici les parties qui ont été publiées jusqu'ici, à ma connaissance : livres I-II, III, XXIV-XXVI, XLIII-XLV.

2. V. *Rev. crit.*, 1881, n° 4, p. 70 sqq.

3. On en trouvera la liste complète dans la brochure récente de M. H. M. : *Symbolae ad emendandos scriptores Latinos. Particula II.*

4. 25, 6, 18 : « Fortasse scribendum *uti senescamus* in exilio », H. Müller, *Symbolae* etc., p. 18.

Digitized by Google

10, *his* au lieu de *iis;* 13, 10, *iis* supprimé après *agrestibus;* 14, 1, *multa* [1] au lieu de *militum;* 16, 7-8, *in locum <angustum; eo cum> paucis,* etc.; 19, 15, *duas <haud> amplius;* 20, 2, *communitum <in eoque et Puteolis (id oppidum> ante Fabius Maximus munierat) praesidium,* etc.; 26, 12, *Romana <corripuerat; nam Romani> diu,* etc.; 27, 13, *ne <intra> obsidionem.... rediret;* 31, 8, *Nasum et* supprimé; 36, 11, *trudibus igitur cum* (P : *traditisdibicum*); — 26, 9, 6, *<con>-cursus* (P : *cursu*) [2]; 29, 10, *post <adversissimas pugnas haud> adversae pugnae,* etc.; 51, 2, *data quinqueremi e captivis Magone,* etc.

Je termine par une observation de détail sur un passage d'un autre livre de T.-Live récemment publié par M. H. Müller : 45, 30, 4, il écrit *Athon* (accus.) au lieu de *Atho,* que donne le ms., en disant que *Athon* est la forme ordinaire de cet accusatif en latin, et il renvoie, entre autres passages, à Virgile, *Géorg.,* 1, 332 : « aut *Athon* aut Rhodopen. » Il me semble que, dans ce passage, la correction *Atho* est absolument demandée par le mètre : *Athon* (Ἄθων) ne pourrait pas avoir la seconde brève. De même c'est *Atho* que le mètre demande chez Valérius Flaccus, 1, 664. Ces deux textes métriques sont pour moi deux exemples indubitables de l'accus. *Atho* en latin [3]; dès lors je ne vois aucune raison de ne pas garder cette forme dans le texte de T.-Live.

O. Riemann.

---

31. — **Jus primae noctis.** Eine geschichtliche Untersuchung von Dr Kar Schmidt, Oberlandesgerichtsrath zu Colmar in Elsass. Freiburg im Breisgau, Herder. 1881, 1 vol. in-8° de XLIII-397 pp. in-8°. — Prix : 8 mark (10 francs).

Bon travail. Conclusions fausses. M. Schmidt ne croit pas au *droit du seigneur :* il a lu presque tout ce qui a été écrit sur cette question difficile et, s'il n'a pas tout connu, c'est que le meilleur des érudits et des chercheurs ne saurait parvenir à épuiser un sujet.

Je fais avec M. S. bonne justice d'une foule de textes qui ont été cités à tort et à travers et qui n'ont aucun rapport avec le *droit du seigneur;* quelques-uns même témoignent hautement de l'effort fait par l'Eglise pour élever le niveau moral et pour mettre en honneur la vertu de continence, mais il reste un certain nombre de documents qu'il faut expliquer. Voici mon explication [4] : dans le droit ancien, le maître a un droit absolu sur son esclave du sexe féminin ; il peut abuser d'elle; il a sur elle un

---

1. Ou bien : *<multa> militum,* v. *Symbolae,* p. 18.

2. 26, 22, 2 : « Dubium mihi non est quin *Voturia* scribendum sit, ut est 26, 9, 10 et in inscriptionibus », H. M., *Symbolae,* p. 18.

3. Pour les formes Ἄθω, Ἄθων, cf. ma thèse latine, *Qua rei criticae,* etc., p. 79.

4. Elle n'est pas exclusive. L'antique communauté des femmes peut avoir eu aussi son influence.

Digitized by Google

droit souverain. Au ve siècle Salvien s'élève contre des maîtres chrétiens qui prétendent jouir de ce privilége [1]. L'esclavage, en disparaissant, a laissé quelques souvenirs de cet état primitif : Le *jus primae noctis* est un de ces débris, un de ces témoins du droit ancien. On le rencontre çà et là. L'exercice même de ce droit fut, dans le très petit nombre de localités où on en constate l'existence, à coup sûr extrêmement rare, car, d'ordinaire, la famille sujette à cette infamie peut se racheter.

Voici deux textes :

Acte de 1419 publié par M. L. Delisle : « En dit lieu (de la rivière « Bourdet) aussi ay droit de prendre sur mes hommes et autres, quant « ilz se marient en ma terre, dix soulz tournois et une longue de porc « tout au long de l'eschine jusques à l'oreille, et la queue franchement « comprinse en ycelle longue, avecques un gallon de tel bruvaige « comme il aura aux nopces, ou je puis et dois, s'il me plaist, aler cou- « chier avec l'espousée, en cas ou son mary ou personne de par lui ne « me paieroit à moy ou à mon commandement l'une des choses dessus « déclairées [2] ».

Mss. du grand Coutumier : « Ou bailliage de Senlis, en la prevosté « d'Angi, en une ville appelée Bratheuil, a serfs de telle condition que, « quand ils se marient, le seigneur doibt coucher la première nuit avec la « femme du serf, mais le seigneur l'en quitte s'il veult, pour V sols [3] ».

J'ai indiqué l'explication qui me paraît la plus naturelle et la plus vraisemblable. Voyons celle de M. Schmidt. M. S. ne connaît pas ce dernier texte, mais il a lu et il reproduit le premier. C'est, dit-il, une simple plaisanterie : einen blossen Scherz. Chose singulière : on a fait dans divers pays la même plaisanterie ; « ein ähnlicher Scherz findet sich in einigen Urkunden anderer Länder ».

A l'occasion de ce texte de 1419, M. L. Delisle avait fait observer qu'il contenait une menace, mais sans réalité effective : pas du tout, réplique M. S. : il n'y a pas là la moindre menace : « On exprime seulement ce que le seigneur peut et doit faire, si la redevance n'est pas payée. » — Textuel. — La nuance m'échappe [4].

---

1. « Cum occidunt servulos suos, jus putant esse, non crimen. Nec hoc solum, sed eodem privilegio etiam in execrando impudicitiae cœno abutuntur. » (Salvien, *De gubernatione Dei*, IV, 5).

2. Cité par M. Schmidt, p. 253, n° 4.

3. *Revue hist. du droit français et étranger*, t. VIII, p. 681 (texte publié par M. R. Dareste. Inconnu de M. Schmidt). Les mss. Saint-Germain, 1316, et fr. 4369, sont, d'après M. R. Dareste, de la seconde moitié du xve s. Ce passage ne paraît pas appartenir à l'œuvre primitive du *Grand Coutumier*. Il serait alors un peu plus ancien. — Angi, auj. Angy près Mouy (Oise). M. Flammermont est porté à croire qu'on peut identifier Bratheuil avec Bretheil, écart de 15 à 20 habitants, commune de Berthecourt (Oise).

4. Doch ist in der Drohung von einem Recht nicht einmal die Rede, sondern es wird nur gesagt, was *der Herr thun kœnne nud mûsse*, wenn die Leistung der Abgabe unterbleibe (pp. 253, 254).

Digitized by Google

Il existe un autre texte du xve s., texte dont l'authenticité est incontestable. Le « mauvais usage » en question y est relaté et le texte ne permet pas de douter un moment que dans cette région (un pays de la Catalogne) le *jus primae noctis* n'eût été exercé. Ferdinand le Catholique le supprime.

« Item sententiam, arbitram, e declaram, que los dits senyors no pu-
« gan pendre per didas pera sos fills, o altres qualsevol creaturas las
« mullers dels dits pagesos de remença, ab paga, ne sens paga, menys de
« lur voluntat, *ni tampoc pugan la primere nit que los pages pren*
« *muller dormir ab illa, o en senyal de senyoria, la nit de las bodas,*
« *apres que la muller sera colgada en lo lit, passar sobre aquell, so-*
« *bre la dite muller* [1]. »

Quel parti prendre en présence de ce texte décisif? N'y a-t-il pas une ressource suprême et toujours prête? Puisque ce passage est accablant et figure dans un document incontesté, il doit être corrompu (p. 305). Avec une pareille disposition d'esprit (qui peut se rencontrer chez des hommes de très bonne foi et très honnêtes), il n'est pas de difficulté à laquelle on n'échappe.

Je résume ainsi les explications de M. S. : certains textes du xve siècle, qui constatent le droit dans des régions différentes, sont de pures plaisanteries. Celui qui, dans le même siècle, constate l'exercice de ce droit, est altéré.

Mais, au xvie siècle et à la fin du xve, les textes coutumiers se présentent en grand nombre. Ici, je ne sais vraiment pourquoi l'auteur recule devant l'explication qu'il a donnée pour le commencement du xve; il ne parle plus seulement d'une plaisanterie : c'est une légende qui s'accrédite et circule de tous côtés : elle dérive de quelques témoignages des auteurs de l'antiquité sur certains tyrans célèbres et des récits de voyageurs qui attribuent des usages de ce genre à des pays lointains.

Sur ces pays lointains, les renseignements de M. S. ne me paraissent pas assez riches. Il y aurait un grand nombre de faits à invoquer qui ne sont pas signalés. Ces faits nous prouveraient que les convoitises sensuelles du maître sur ses esclaves ou sur ses sujettes ont affecté plus souvent qu'on ne pense la forme du droit. Ils nous aideraient aussi à nous former, par la comparaison, des idées justes sur l'histoire des mœurs.

C'est une erreur de méthode d'isoler le *droit du seigneur* de l'histoire générale des mœurs et du droit et de traiter cette question séparément : l'auteur et ses lecteurs n'y sont point préparés. Pensent-ils les uns et les autres qu'ils s'occupent de l'histoire d'un temps où le Parlement de Pa-

---

1. Sentence de Ferdinand le Catholique du 21 avril 1486, art. 9, citée dans Schmidt, p. 301, n. 1. — On remarquera que ces trois textes (et il y en a plusieurs autres) concernant trois régions différentes, sont empruntés à trois ordres de documents distincts : chartes, coutumiers, jugements. Que veut-on de plus pour prouver un usage ou un droit?

Digitized by Google

ris condamnait à mort un enfant de onze ans [1]; où, d'après la Coutume d'Anjou, une femme, ayant volé un cheval, était brûlée vive, ayant tué son enfant, était condamnée à quelque temps de prison [2] ?

On est tout surpris de voir le *droit du seigneur* inscrit en toutes lettres dans des Coutumes : mais cette insolence est-elle beaucoup plus surprenante que l'état moral que nous révèle ce conseil d'un archevêque de Bourges à ses ouailles :

« Illud etiam adtentissime caveat, ne pudicitiam filiae suae aut neptis, « aut propinquae, maxime uxoris suae pro gratia alicujus mortalis ho- « minis ad violandum tradat, aut consentiat, ut castitas earum aliquo « modo aut ingenio nisi legitimo conjugio corrumpatur [3]. »

Voilà ce qu'il était utile et pratique de dire publiquement au peuple, en l'an 870, dans une lettre pastorale.

Entre le IXe siècle et le XVe, ce même peuple s'est frotté à l'Orient et il n'y a pas recueilli des exemples de haute moralité. Il a pu notamment y apprendre ou y rapprendre qu'un maître a le droit d'user à volonté de son esclave du sexe féminin [4].

La connaissance de ce qui se passe chez les peuples moins policés que nous pourrait, je le répète, préparer heureusement les esprits à aborder ces études qui, prises isolément, aboutissent, quelle que soit d'ailleurs la solution adoptée, à des œuvres forcées, incomplètes et fausses.

Puisque j'ai parlé des peuples qui ne sont pas arrivés à notre *point*, je citerai, en finissant, ce que m'apprennent sur l'étranger quelques relations sérieuses :

XVIIIe siècle. « Dans le Dahomet, chaque particulier donne une de ses « filles au roi pour ses plaisirs [5]. »

XIXe siècle. « En Polynésie, dans les îles de Tonga-Tabou, le peuple a « beaucoup à souffrir du caprice des grands qui s'arrogent impunément « le droit de faire enlever dans les rues les filles de basse classe pour aug- « menter leurs sérails [6]. »

XIIIe-XIXe siècle. *Chine*. Au XIIIe s., une tribu de Tartares envoie chaque année cent pucelles au « Grant Kaan » et il en fait sa volonté à tour de rôle. C'est un véritable tribut en femmes [7]. Davis, ancien président de la Compagnie des Indes en Chine, écrit de son côté : « Marco Polo dé- « crit avec son exactitude accoutumée la manière dont on choisit les

1. Boutillier, *Somme rural*, liv. II, tit. 40, édit. Charondus le Caron, 1621, p. 870.
2. *Et.*, I, ch. XXXII, XXXIX.
3. Lettre pastorale de Wulfrad, arch. de Bourges, dans Mabillon, *Vetera anal.*, p. 102.
4. Voyage du frère Guil. de Rubruk (1253), édité par d'Avezac, dans *Recueil de voyages et de mém.*, publié par la Société de géographie, t. IV, 1839, p. 236. — Cf. d'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, t. IV, Paris, 1824, pp. 8, 15, 16.
5. P. D. P. *Description de la Nigritie*, Amsterdam, 1789, pp. 165, 166.
6. Pigeard, *Voyage dans l'Océanie centrale*, Polynésie, 2e part., Paris, 1847, p. 47.
7. Marco Polo, édit. Pauthier, 1re partie, 1865, pp. 259, 260.

Digitized by Google

« dames tartares pour l'empereur. Le procédé ne paraît pas avoir « changé. [1] »

Si j'appliquais à ces textes les procédés de critique que M. Schmidt emploie pour les documents du moyen âge, je devrais me contenter de dire ou que ce sont là des plaisanteries ou que le bruit qui s'est fait en Europe autour du *jus primae noctis* a donné naissance en Polynésie, en Dahomet, en Chine, à une légende fausse. Je préfère à ces façons d'éluder le problème, lui chercher une solution historique.

Je me résume : ouvrage honnête, sérieux, très étudié, mais sans portée philosophique ou historique. Textes cités toujours très consciencieusement, bonne table.

Paul VIOLLET.

---

32. — **Das Verhæltniss des Arelats zu Kaiser und Reich vom Tode Friederichs I bis zum Interregnum.** Ein Beitrag zur Geschichte Kaiser Friederichs II, von Dr Richard STERNFELD. Berlin, Hertz, in-8°. 1881, 147 p. — Prix : 3 mark.

En 933, Hugues, roi d'Italie, cédait à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, ses droits sur la Provence et la Bourgogne cisjurane. Le royaume ainsi formé, qu'on nomme royaume de Bourgogne ou des Deux-Bourgognes ou royaume d'Arles, fut encore gouverné par Conrad le Pacifique et Rodolphe III. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, conclut avec l'empereur Henri II, puis avec Conrad II, dit le Salique, des conventions par lesquelles ces monarques, ses parents, devaient, à sa mort, hériter de son royaume; ce fut, en effet, ce qui arriva en 1032 [2], et, dès lors, les principautés laïques ou ecclésiastiques formées sur ce territoire par suite du démembrement féodal, reconnurent la suzeraineté de l'empire, suzeraineté plus nominale que réelle.

M. Hüffer a publié, en 1874, une étude [3] sur les relations qu'entretint la Bourgogne avec l'empire de 1034 à 1090 et spécialement sous le règne de Frédéric Ier Barberousse. Aujourd'hui, M. Sternfeld nous donne un travail qui fait suite à celui de M. Hüffer; dans une introduction (pp. 3-36), il montre que ces relations se relâchèrent durant le règne de l'ambitieux Henri VI et qu'elles devinrent presque nulles sous Philippe de Souabe et sous Otton IV. Abordant ensuite l'époque de Frédéric II, qui forme la partie principale de son étude (pp. 37-147), il met en lumière plus d'un point intéressant de l'histoire politique et administrative de ce règne.

---

1. Davis, *La Chine*, trad. Pichard et Bazin, t. I, 1837, p. 266.

2. M. H. Bresslau, dans le 2e volume, attendu avec impatience, de ses *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad II*, étudiera ce sujet encore obscur sur plusieurs points.

3. *Das Verhæltniss des Kœnigreiches Burgund zu Kaiser und Reich besonders unter Friederich I.* Paderborn, 1874, in-8°.

Digitized by Google

A son avénement, Frédéric II trouva les pays du Rhône en proie à une fermentation générale; en dépit de toutes les difficultés qu'il eut à surmonter, malgré les violations de territoire dont se rendirent coupables envers lui Louis VIII, roi de France, et le légat du pape ligués contre les hérétiques du midi (prise d'Avignon, 1226), malgré les luttes qu'il eut à soutenir en Italie contre les villes lombardes et contre le pape, en Allemagne contre son fils Henri [VII], malgré sa croisade, malgré les dissensions qui éclatèrent sur les bords du Rhône entre la noblesse, les communes et le clergé, il réussit, en s'appuyant sur ce dernier, à faire grandir constamment son influence dans le royaume de Bourgogne, ou du moins dans le midi, particulièrement dans la Provence; car il commit la grande faute de négliger le nord et même Lyon [1] qui peu à peu se détacha de l'empire. En 1237, la puissance de Frédéric II était à son apogée; Brescia lui résistait encore; s'en emparer, c'était soumettre la ligue lombarde. Pour l'aider dans cette entreprise, le comte de Provence, le comte Raimond de Toulouse, les évêques d'Arles, de Die, d'Embrun, de Grenoble, d'Avignon, etc., lui envoyèrent des contingents. C'était pour Frédéric une preuve éclatante qu'il avait enfin atteint le but vers lequel avaient tendu ses efforts; il avait donc rendu assez intime l'union de l'empire et des principautés des bords du Rhône pour que celles-ci lui prêtassent occasionnellement un appui réel. Mais les mêmes circonstances qui permettaient à cette union de s'affirmer si manifestement devaient lui porter un coup fatal. Frédéric échoua devant Brescia; le pape reprit alors la lutte contre lui avec une nouvelle ardeur, et les princes de Bourgogne n'oublièrent jamais la défaite qu'ils avaient subie la première fois qu'ils avaient servi l'empereur. Frédéric II fut excommunié; voyant que l'appui des grands et du clergé allait lui manquer, il essaya de s'appuyer sur les communes, mais il succomba sous les coups de la papauté. Charles d'Anjou acquit la Provence en 1246, Frédéric II mourut en 1250; désormais, les quelques rapports des empereurs avec le royaume d'Arles ne furent qu'affaire de formes, il n'y eut plus entre eux de relations proprement dites comme aux époques précédentes.

On voit, par ce résumé, l'importance qu'a ce travail pour la Bourgogne méridionale, pour la Provence surtout. Les sources auxquelles M. S. a le plus souvent recours sont des diplômes et des chartes; c'est là qu'il trouve, avec raison, l'expression des rapports du royaume de Bourgogne avec l'empire. Mais il aurait pu, semble-t-il, intercaler plus habilement la teneur de ces actes dans le texte, ou du moins les extraire plus succinctement, ou encore en rejeter une partie dans les notes. Il y a dans

1. L'histoire de Lyon dans ses rapports avec la France et avec l'Empire a été étudiée par M. Hüffer dans un travail intitulé : *Die Stadt Lyon und die Westhælfte des Erzbisthums..... von der Gründung des zweiten burgundischen Kœnigreiches* (879) *bis zur Vereinigung mit Frankreich* (1312). Münster, 1878, in-8°, 154 p.

Digitized by Google

son étude des pages entières en style de régeste (pp. 10, 12, 28, 39-42, 50, 53-55, 100-102, 109-110). Ces encombrements de matériaux marquent un défaut de composition, nuisent à l'intérêt du travail et rendent la lecture parfois difficile. Un autre défaut frappera quiconque consultera les notes : au lieu d'y citer, une fois au moins, intégralement les titres des ouvrages auxquels il se réfère, pour plusieurs d'entre eux, M. Sternfeld ne les indique, même au début, que d'une manière abrégée et souvent énigmatique. Aussi, faut-il savoir que M. Hüffer a publié sur Lyon l'ouvrage mentionné plus haut (note 3) pour comprendre cette référence : Hüffer, Lyon. — Gollut ed. Duvernoy est une manière bien concise et défectueuse de citer l'ouvrage intitulé : *Mémoires historiques de la république séquanaise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*. Dôle, 1595, in-folio, réédité par Ch. Duvernois en 1844. Le *Régeste ou répertoire chronologique des documents à l'histoire de la Suisse romande* de M. Forel est cité, à la p. 14, presque tout au long, mais *sans nom d'auteur* et, à la p 30, simplement ainsi : Forel, Reg.

Il serait facile de multiplier les exemples, mais nous ne voulons pas insister davantage sur des critiques de forme, quand il s'agit d'un travail qui est consciencieux et vraiment utile.

Edouard Favre.

---

33. — **Le Livre de raison des Daurée, d'Agen (1491-1671).** Texte précédé d'une étude sur quelques livres de raison des anciennes familles de l'Agenais, par G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne. Agen, imprimerie Ve Lamy. 1880, in-18, 204 pages.

Ce petit volume, élégamment imprimé, se compose de deux parties, une introduction de l'éditeur et le texte du journal des Daurée.

Dans l'introduction, M. Tholin a indiqué et analysé sommairement les principaux *livres de raison* ou journaux domestiques de l'Agenais, aujourd'hui conservés en manuscrit dans diverses bibliothèques privées. Cette notice est utile, en ce qu'elle fait connaître un assez grand nombre de manuscrits qui ne sont pas accessibles à tout le monde et dont l'existence même serait probablement restée ignorée de la plupart des savants. Il est bon d'ailleurs d'attirer, par de semblables publications, l'attention du public sur ces monuments encore peu exploités et souvent si curieux ; c'est peut-être le moyen d'en faire rechercher et découvrir d'autres, inconnus ou négligés jusqu'ici.

Le journal des Daurée se compose d'une suite de notes, qui commencent à l'année 1491 et finissent à l'année 1671. Il est l'œuvre de trois auteurs : Pierre Daurée (né en 1498, mort en 1571) pour les années 1491 à 1568 ; Jean, le dernier des fils de Pierre, de 1569 à 1615 ; Philippe, petit-fils de Jean, de 1627 à 1671. Ces deux derniers auteurs n'ont mentionné que les événements de leur famille, mariages, naissances et

Digitized by Google

décès; Pierre Daurée seul a mêlé à son journal domestique de brèves mentions des principaux faits de l'histoire contemporaine. C'est naturellement sur l'histoire locale de la ville d'Agen, dont Pierre Daurée fut trois fois consul, ou sur celle de la Gascogne en général, que son journal fournit les renseignements les plus abondants. Au point de vue de l'histoire générale de la civilisation et des conditions de l'existence, on y remarquera les mentions, assez fréquemment répétées, des ravages exercés par la peste, ainsi que du soin qu'on prenait, pour s'en préserver, de se retirer à la campagne (pages 101, 109, 149, 150; comparez aussi, dans le journal de Philippe, les pages 176 et 177). Le court paragraphe suivant, au sujet du passage d'une troupe de lansquenets dans la ville d'Agen en 1521, quand l'auteur du journal venait d'y être élu consul, donne, dans sa brièveté même, une idée saisissante de la terreur produite par ces troupes de gens de guerre indisciplinés : « *Passage des lansaquanetz*. En icelle annee passa une compagnie de lansaquanetz, que conduisoit le seigneur de Guize, lesquellz nous donarent grand fascherie, mesme [*c'est-à-dire* surtout] a moy, qui estoys mage, dont je en devins malade jusques à la mort. » (P. 99.)

« Pour la publication du livre Daurée, dit M. Tholin (p. 89), j'ai hésité entre deux méthodes. Fallait-il annoter le texte ou le publier tel quel? J'ai adopté le second parti, de crainte que l'accessoire n'en vînt à l'emporter sur le principal... Publié sans commentaire, le livre Daurée prendra simplement rang parmi les documents à consulter. » C'est un système qui peut parfaitement se défendre. Mais, si l'éditeur pouvait se dispenser d'annoter son texte, il ne devait pas se dispenser de le comprendre, ne fût-ce qu'afin de se mettre à même de rédiger exactement l'index des noms propres qui termine le volume. M. Tholin a bien reconnu, dans « maistre Julhes Cezar de Lescalle, docteur en médecine, » parrain de plusieurs enfants de Jean Daurée (pages 111, 114), le célèbre Jules-César Scaliger, et il l'a inscrit sous ce nom à l'index; il aurait pu reconnaître aussi dans le « seigneur de Sainct Plansse, general de France, » pendu à Montfaucon en 1527 (p. 106), le financier Jacques Fournier de Beaune, seigneur de Semblançay, bien connu par une belle *Épigramme* de Clément Marot [1]; dans le chancelier « du Pre », mort en 1535 (p. 112), le chancelier et cardinal Antoine Duprat; et dans l'abbay de « Formostier en Rut » (p. 118), l'abbaye bénédictine de Forest-Montier, près Rue, au diocèse d'Amiens. — Il aurait fallu encore s'apercevoir que les mots latins imprimés en huit lignes à la page 139, formaient quatre vers, les deux derniers parfaitement intacts, les deux premiers avec quelques irrégularités métriques qui indiquent que le texte en est légèrement altéré. Six autres vers latins (p. 141) se scandent exactement, mais, comme ils n'ont aucun sens, il faut croire qu'ils sont corrompus aussi.

Julien Havet.

1. Voir sur ce personnage un important mémoire posthume de M. Paulin Paris, dans la *Revue historique*, 7e année, t. XVIII, janv.-févr. 1882, pages 1-48.

Digitized by Google

34. — **Gœthe in Wetzlar 1772,** vier Monate aus des Dichters Jugendleben, von Wilhelm Herbst, mit den Bildnissen von Kestner und Lotte Buff. Gotha, Friedr. Andr. Perthes. 1881, in-8°, 216 p. — Prix : 5 mark.

Le livre de M. Herbst est ainsi divisé : I. *Zur Einleitung*. II. *Wetzlar*. III. *Gœthe am Reichs-Kammergericht*. IV. *Gœthes Freundeskreis in Wetzlar*. V. *J. Chr. Kestner*. VI. *Die Familie Buff*. VII. *Gœthe und Lotte*. VIII. *Die Giessener Episode*. IX. *Dichten, Studien und Weltanschauung*. X. *Letzte Tage, Vorblick, Epilog*. M. H. nous mène d'abord à Wetzlar ; il expose l'histoire de la ville, décrit ses environs, la société qui l'habitait à l'époque où Gœthe y fit son célèbre séjour, le tribunal de la Chambre impériale. Il prouve que le jeune poète ne s'occupa presque pas de jurisprudence, mais que tout son temps fut pris par l'amour, l'amitié, les longues promenades, la poésie. On voit dans ce chapitre (IV) se dessiner les figures originales des chevaliers de la Table-Ronde, de Goué, de Gotter, de Kielmannsegge, etc.; M. H. trace un ressemblant portrait des membres de la folle et joyeuse corporation ; mais les pages qu'il consacre à l'infortuné Jerusalem comptent parmi les plus attachantes du chapitre, sinon de tout le volume. M. H. montre dans Jerusalem un jeune homme manquant de souplesse, impatient de subordination et brouillé avec son chef. On lit avec un vif intérêt la lettre (inédite) que le jeune secrétaire écrivait à son père ; les railleries et les traits satiriques qu'elle renferme trahissent un caractère aigri. M. H. signale encore les relations de Jerusalem et de Gœthe, les différences entre ces deux natures, et — c'est une des remarques les plus ingénieuses de l'ouvrage, — la réponse de Lessing à *Werther*. Il suppose, d'après le titre du mémoire de Kestner sur la mort de Jerusalem « *Stoff zur Erzählung den unglücklichen Tod Jerusalems betreffend* » que Kestner pensait peut-être que Gœthe ferait de ce triste événement le sujet d'une œuvre poétique. Les chapitres sur Lotte et Kestner méritent de grands éloges ; Kestner, l'homme probe et loyal, mais un peu froid, n'obtient que quelques pages ; la figure attrayante de Charlotte Buff se détache nettement, et M. H. l'a peinte avec autant de talent que de sympathie pour « les charmes et les vertus » de la jeune fille. Vient ensuite le récit de la passion de Gœthe pour Charlotte ; il y a dans le récit de cette « idylle » une fine analyse des sentiments qu'éprouvaient Kestner, Charlotte et le jeune poète. L'*Episode de Giessen,* c'est-à-dire la visite de Gœthe et de Merck à Höpfner et de Lotte aux Pfaff, est raconté avec vivacité. Sur l'avant-dernier chapitre du volume, relatif aux études et aux travaux littéraires de Gœthe, tout le monde, il est vrai, ne sera pas de l'avis de M. H. ; mais on y remarquera les pages sur Pindare que le jeune Gœthe lisait et traduisait avec enthousiasme ; M. H. est, on le sait, un grand connaisseur de l'antiquité classique. Enfin, l'épilogue fait pressentir *Werther* et raconte la destinée ultérieure de Kestner et de Charlotte Buff. L'ouvrage de M. Herbst est, comme ses deux excellents livres sur Claudius et sur Voss, agréablement écrit et instructif; M. H. est en même temps un

Digitized by Google

chercheur et un écrivain ; il sait non-seulement trouver et rassembler les documents, mais les mettre en œuvre avec une grande habileté. Un des principaux attraits du volume, c'est la description exacte et minutieuse des lieux où se sont passés les événements d'où est né *Werther;* M. H. est enfant de Wetzlar; il a donc été comme excité par les souvenirs de Gœthe et de Kestner ; il a grandi au milieu des traditions relatives au séjour du grand écrivain; il a pu, mieux que tout autre, décrire cette vallée de la Lahn où s'est passée une des scènes les plus décisives et les plus poétiques de la jeunesse de Gœthe. Toutefois, M. H. suppose trop souvent que les événements sont déjà connus de ses lecteurs; là où il faudrait de grands développements ou au moins des indications précises et quelque peu détaillées, il se contente d'allusions. Dirons-nous encore que nous lui en voulons de n'avoir publié qu'une seule des lettres inédites de Jerusalem qu'il a eues entre les mains et de n'avoir pas marqué avec plus de netteté les détails nouveaux qu'il apporte sur le sujet? Ajouterons-nous enfin que nous croyons, malgré lui, que le *Gœtz de Berlichingen* est animé d'un « esprit agressif contre la situation politique de l'empire? » (p. 77.) L'appendice, intitulé *Quellen und Belege,* renferme des informations et des citations tirées des sources consultées par M. H.; ces sources sont le Journal de Kestner, son *Stammbuch*, sa correspondance ; le possesseur actuel des papiers de la famille Kestner, M. Georges Kestner, de Dresde, les a mis très libéralement à la disposition de M. Herbst. Notons dans cet Appendice (p. 213) l'introduction de la fameuse lettre imprimée dans *Gœthe und Werther* et que M. H. nomme avec raison la caractéristique la plus fidèle et la plus précieuse du jeune Gœthe (p. 176). Cette lettre, ajoute M. H., résume les observations et les expériences que Kestner avait faites avec et sur le poète durant tout l'été de 1772 : elle a été écrite le 18 novembre, ce qu'on n'avait pas su jusqu'ici. Le volume, imprimé avec élégance et joliment relié, renferme un portrait de Kestner, d'après le dessin d'un de ses amis, le peintre Ahrbeck, et une silhouette de Lotte, ignorée jusqu'à présent, et au dessous de laquelle Gœthe a écrit ces mots : *Lotte gute Nacht am 17 Juli 1774;* peut-être les a-t-il écrits lorsqu'il eut terminé *Werther*. En terminant le compte-rendu de ce livre qu'on ne saurait trop louer et recommander, annonçons que M. Herbst, malgré la très grande faiblesse de sa vue, travaille à un autre ouvrage où il veut apprécier le développement théologique et philosophique de Gœthe.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Louis Havet, maître de conférences de philologie latine à la Faculté des lettres de Paris, succède à M. Graux comme directeur de la *Revue critique.*

Digitized by Google

— La mort de M. Thurot frappe la *Revue* d'un nouveau deuil. M. Thurot avait été l'un de nos premiers collaborateurs, et, depuis la fondation de notre recueil jusqu'à ces derniers temps, il nous avait donné de nombreux et importants articles. Nous lui consacrerons, dans un de nos prochains numéros, une notice étendue.

— M. Eug. Müntz vient de publier des *Etudes sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes* (Fischbacher. In-8°, 58 p.). La première esquisse de cet essai avait paru dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger; mais M. Müntz a fait de nombreuses additions au travail qu'il livre aujourd'hui au public. Il divise ainsi son sujet : I. *L'art dans les catacombes*. II. *L'art dans les basiliques*. III. *La peinture en Occident, du* IVe *au* IXe *siècle*. IV. *L'école byzantine*. V. *Le moyen-âge proprement dit*. VI. *La Renaissance*. VII. *La Réformation*.

— Sous le titre : *Voyage de Monseigneur le prince de Condé, de Bruxelles à Millan par a basse et haulte Allemagne et les montagnes des Alpes, vers itinéraires et faits en chemin*. (Jouaust. In-8°, 46 p.), M. Eug. Halphen a publié, à l'occasion du nouvel an et à huit exemplaires seulement, d'après le manuscrit enfermé dans le vol. 73 de la collection Dupuy de la Bibliothèque nationale, une relation en vers, très curieuse, due au secrétaire du prince de Condé, Claude-Enoch Virey.

— M. le marquis de Turgot a fait don à la bibliothèque Carnavalet d'une grande quantité de pièces et brochures sur l'époque de la Révolution. On y remarque des documents manuscrits émanant des sections de Paris, des brevets sur parchemin signés de Santerre, des placards et affiches relatifs à l'exécution de Louis XVI, une affiche rouge sur les massacres de septembre et un placard de Marat, une collection de calendriers républicains, sur leur carton du temps, un très grand nombre de livrets, almanachs, chansonniers, publications d'actualité, etc. C'est un premier don, que M. de Turgot se propose de compléter, pour enrichir les collections révolutionnaires, déjà exposées au musée Carnavalet. La collection de M. de Turgot est bien connue des curieux; elle comprend une suite chronologique d'instruments d'horlogerie, parmi lesquels figure une série de *montres décimales*, créées conformément au décret de la Convention, qui divisait le jour en dix heures, de cent minutes, de cent secondes, pour faire rentrer la division du temps dans le système décimal général des poids et mesures. M. de Turgot a exprimé l'intention d'offrir un jour, à la ville de Paris, sa collection tout entière.

— La Société polymatique du Morbihan a décidé de placer une inscription sur la porte de la maison de Sarzeau où est né, le 8 mai 1668, l'auteur de *Gil Blas*.

— La librairie Didier publiera prochainement les deux ouvrages suivants : *la Jeunesse de Fléchier* par M. l'abbé Fabre (en deux vol.) et une *Histoire de Henri III*, par M. de La Barre du Parcq.

— Nous apprenons la mort de M. Henri-Adrien de Longpérier. Il était né à Paris le 15 septembre 1816 et fut élevé à Meaux; attaché en 1835 au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, devenu en 1837 membre de la Société des antiquaires de France, il fut nommé en 1847 conservateur-adjoint et en 1848 conservateur en titre des musées égyptien et assyrien; chargé depuis de la sculpture antique, des vases peints et du musée mexicain, il opéra un classement nouveau dans les monuments, et rédigea les catalogues. Il a publié, outre de nombreux catalogues raisonnés de médailles et des mémoires publiés dans diverses revues *(Athenaeum français, Annales de l'Institut archéologique de Rome, Bulletin des antiquaires de France, Revue de numismatique, Revue archéologique)*, les ouvrages suivants : *Sur la numismatique des rois sassanides et des rois arsacides* (1840 et 1854); *le Musée Napoléon III*, choix de monuments antiques (1864-74), etc.

— M. Charles Blanc, qui vient de mourir, était né à Castres le 15 nov. 1813. Il

Digitized by Google

cultiva la gravure, rédigea des comptes-rendus du Salon et des articles de critique artistique dans divers journaux et fut, de 1848 à 1852, directeur des beaux-arts. Il reprit ces fonctions en novembre 1870, réforma l'organisation des salons annuels et donna une grande impulsion aux travaux du *Musée des copies*. Révoqué le 24 octobre 1873, il fut, trois ans plus tard, élu membre de l'Académie française en remplacement de M. de Carné; il était déjà, depuis nov. 1868, membre de l'académie des beaux-arts. Il fournissait au *Temps* de nombreux articles d'esthétique et de bibliographie et avait été nommé, par décret du 26 mars 1878, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France. Il avait en 1845 publié le 1er volume d'une *Histoire des peintres français au* XIXe *siècle*; puis il fit paraître en 1853 *Les peintres des fêtes galantes* (Watteau, Lancret, Pater, Boucher), et ensuite l'*Œuvre de Rembrandt* (1853, 1859-1864, tomes I-III); les *Trésors de l'art à Manchester* (1857); *De Paris à Venise, notes au crayon* (1857); le *Trésor de la curiosité;* la *Grammaire des arts du dessin* (1867); *Ingres, sa vie et ses ouvrages* (1870); les *Artistes de mon temps* (1876); *Voyage de la Haute-Egypte* (1876). Il avait été jusqu'en 1870 le rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*, fondée en 1859, et fut avec MM. Delaborde, Mantz, Silvestre, Thoré, Chaumelin, etc., un des auteurs de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles* parue de 1849 à 1875 en quatorze volumes.

ANGLETERRE. — On nous annonce la mort de Mgr. Jean Mac Hale, archevêque catholique d'une petite ville du Connaught, Tuam, qui est restée siège métropolitain; on le nommait en Irlande *le grand Jean de l'Ouest;* son diocèse était le seul où s'était maintenue dans les écoles catholiques et les séminaires l'étude de l'irlandais. Il peut être regardé, nous dit M. Gaidoz, comme le dernier Irlandais qui ait écrit dans la vieille langue nationale; il avait traduit en irlandais la Genèse et en vers irlandais les six premiers livres de l'Iliade et les mélodies irlandaises de Thomas Moore. Il est mort à l'âge de 90 ans, et il y en avait 47 qu'il occupait le siège de Tuam.

— L'*English Dialect Society* publiera, cette année, la 3e et dernière partie du *Dictionary of english plant names*, de MM. Britten et Holland, et la seconde partie du *Glossary of the Lancashire Dialect* de MM. Nodal et Milner.

BELGIQUE. — Le VIe volume des *Ypriana*, que vient de publier M. Alph. Vandenpeereboom (Bruges, De Zuttere), est consacré à Jansenius et a pour titre : *Cornelius Jansenius, septième évêque d'Ypres, sa mort, son testament, ses épitaphes.*

ITALIE. — M. Morpurgo doit publier chez Sansoni, à Florence, une édition critique des Rime de Franco Sacchetti, d'après le manuscrit de l'auteur qui vient d'être retrouvé.

— L'*Archivio glottogico*, que dirige M. Arcoli, doit publier une étude de M. Flechia, intitulée : *Saggio di toponomia, studio comparativo dei nomi locali d'Italia, Francia, Spagna, Portogallo, derivati dal nome delle piante.*

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 janvier 1882.

L'Académie ayant perdu deux de ses membres depuis la dernière séance, M. A. de Longpérier et M. Charles Thurot, la séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

ouvrage « De commentatione rerum »; beaucoup de remarques fines). — Stillfried-Ratenic, Thomas de Mahy, marquis de Favras u. seine Gemahlin. Wien, Braumüller (Travail de dilettante; cite comme sources principales Louis Blanc et Strahlheim, style diffus, lourd et « corrompu »). — Latendorf, Karl Horn, der Stifter der deutschen Burschenschaft u. Gesellius, d. Lieblingslehrer Fritz Reuter's. Posneck, Latendorf. — Ideville (d'), Le maréchal Bugeaud. I. Firmin Didot (Admiration sans mesure pour le maréchal; exagérations qui parfois font naître le sourire; jamais les écrits militaires de Bugeaud n'ont été populaires en Allemagne; « les partis en France grandissent les hommes de guerre afin de s'en servir pendant la paix »). — Gaedicke, Der Accusativ im Veda. Breslau, Koebner (Beaucoup de mérites; matériaux rassemblés avec soin; de nouvelles et précieuses contributions à l'exégèse et à la critique des Vedas). — Agricola, p. p. Cornelissen. Leiden, Brill (Entreprise hardie, mais qui s'adresse aux lecteurs capables de la juger; de nombreuses erreurs, mais mainte belle trouvaille, observations fines et habileté critique). — Venantii Fortunati opera poetica, p. p. Leo. Berlin, Weidmann (Préface courte et précise, collations faites avec le plus grand soin). — Stengel, Das altfranz. Rolandslied, photograph. Wiedergabe der Hds. Digby 23. Heilbronn, Henninger; das altfranzösische Rolandslied, genauer Abdruck der Oxforder Hs. Digby 23; Romanische Studien p. p. Böhmer, Girart de Rossillon. Bonn, Weber; Molteni, Il canzoniere portughese Colocci-Brancuti. Halle, Niemeyer. — Scartazzini, Dante in Germania. I; Mailand, Hoepli (Histoire des études dantesques en Allemagne; ouvrage à peu près complet et très intéressant, jugements qu'on peut approuver en grande partie; blâmes trop sévères et trop âpres; parfois des erreurs et des inexactitudes). — Bobertag, Geschichte des Romans u. d. mit ihm verwandten Dichtungsgattungen in Deutschland. II, 1. Breslau, Gosohorsky (A été très sévèrement traité, et n'est pas un chef-d'œuvre, mais l'entreprise est difficile, et B. est un travailleur consciencieux et sensé; on peut blâmer beaucoup son ouvrage, mais non le condamner; les fautes et les lacunes sont inévitables). — Engel, d. Volksschauspiel Doctor Johann Faust. Oldenburg, Schulze. — Diepolder, Der Tempelbau d. vorchristl. u. christl. Zeit. Leipzig, Spamer (Compilation hâtive qui discrédite la littérature des manuels). — Kaufmann, Albrecht Dürer. Köln. Bachem; Sell, Rafael u. Dürer als religiöse Maler. Darmstadt, Würtz. — Walter, Diesterweg u. Fröbel. Dresden, Huhle.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2, 14 janvier 1882 : Nippold, Handbuch d. neuesten Kirchengeschichte. Elberfeld, Friedrichs. — Exercitationis grammaticae specimina ed. seminarii philologorum Bonnensis sodales. Bonn, Marcus. — Rossberg, Deutsche Lehnwörter in alphabet. Ordnung. Hagen, Risel (sera utile). — Lebensbilder schwäbischer Dichter. Stuttgart, Knapp. (Intéressant.) — Vondels Taal, een proeve van Anderzoek naar de grammatica van het Nederlandsch der zeventiende eeuw door Van Helten. Vormleer. Syntaxis. Rotterdam, Petri. (Franck : beaucoup de défauts.) — Shakspeare, Macbeth, p. p. J. Darmesteter. Delagrave. (Zupitza : très recommandable et propre à nous initier à l'étude du poète. ») — Floigl, Cyrus u. Herodot nach den neugefundenen Keilinschriften. Leipzig, Friedrich. (Schrader : savoir assez vaste, beaucoup de points qui méritent l'attention, mais des assertions téméraires.) — Vigié, Etude sur les impôts indirects romains, vicesima libertatis, vicesima hereditatis. Thorin. (Seeck : ne connaît guère l'allemand et même le latin.) — Vogeler, Otto von Nordheim in den Jahren 1070 bis 1083. Minden, Körber u. Freytag. (Meyer v. Knonau.) — Rockinger, über ältere Arbeiten zur bair. u. pfälz. Geschichte im geheimen Haus u. Staatsarchive. III. München, Franz. — De Barthélemy, La

Digitized by Google

marquise d'Huxelles et ses amis. Firmin-Didot. (Intéressant, quoique un peu lourd.) — Memoiren des Freiherrn von Natzmer, p. p. Euf. gräfin Ballestrem. Berlin, Grieben.

Theologische Literaturzeitung, n° 1, 14 janvier 1882 : Scholten, das paulinische Evangelium. — Usener, Acta martyrum scillitanorum graece edita. Bonn. (Harnack : cite le compte-rendu de notre collaborateur Bonnet, 1881, n° 44.) — Roller, Les catacombes de Rome, histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme. 2 vols. Morel. (Schultze : 100 gravures, compendium commode, commentaire court, mais quelque désordre.) — Ochsenbein, aus dem schweizerischen Volksleben des XIV. Jahrhunderts. Der Inquisitionsprozess wider die Waldenser im Jahre 1430 zu Freiburg i B. Bern, Dalp. (Stähelin.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 51, 21 décembre 1881 : A. v. Lasaulx, der Aetna, II. Leipzig. — Mettauer, De Platonis scholiorum fontibus. Turici. (Sauppe : fait avec beaucoup de soin.)

N° 52, 28 décembre 1881 : Erdmann, De Pseudolysiae epitaphii codicibus. Leipzig, Teubner; Pseudolysiae oratio funebris, p. p. Erdmann. Leipzig, Teubner. (Recherches menées avec soin et habileté.) — Güdemann, Geschichte der Erziehungswesens u. der Cultur der abendländischen Juden während der Mittelalters u. der neueren Zeit..... in Frankreich u. in Deutschland von der Begründung der jüdischen Wissenschaft in diesen Ländern bis zur Vertreibung der Juden aus Frankreich. Wien, Hölder. (David Kaufmann : travail qui mérite d'être apprécié.)

Athenaeum belge, n° 1, 1er janvier 1882 : Bréal et Bailly, Leçons de mots; les mots latins groupés d'après le sens et l'étymologie. Cours intermédiaire. Hachette. (Le Roy : l'initiative des auteurs, reprise d'une ancienne tradition, est faite pour rendre vie et vigueur aux humanités; ces leçons, méthodiquement et sobrement conçues, dépouillées de tout appareil scientifique et pourtant scientifiquement coordonnées, réalisent l'idéal du genre; on n'est pas plus simple, plus clair, plus solide en même temps.) — Kaegi, der Rig Veda, die älteste Literatur der Inder. Leipzig. Schulze (Michel : livre écrit pour le grand public; arrêté de situation qui ne donne rien de définitif; mais inventaire complet et d'une correction parfaite.) — Guérin, La Terre Sainte. Plon; Mézières, Contemporains et successeurs de Skakspeare. Hachette; Tamizey de Larroque, Lettres françaises intimes de Scaliger. Picard.

Rassegna Settimanale, n° 210, 8 janvier 1882 : Il nipote di Mme de Sévigné (sur le livre de M. Masson, « Le marquis de Grignan. » Plon). — Elisabetta Barrett Browning. (C. Grant.) — *Bibliografia :* Jahresbericht d. Geschichtswissenschaft im Auftrag d. histor. Gesellschaft zu Berlin. II. 1879. — Banchi, L'arte della seta in Siena nei secoli XV e XVI, statuti e documenti. Siena, Lazzeri.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

N° 6 Seizième année 6 Février 1882

MAR 9 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

É. SENART Essai sur la légende du Buddha, son caractère et ses origines. Seconde édition revue et suivie d'un index. In-8. Prix. . . . . 15 »

É. SENART Le Mahâvastu. Texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introductions et d'un commentaire. — Tome I. In-8. . . . . 25 »

CHRONIQUE DE CHYPRE par Léonce MACHÉRAS, texte grec publié, traduit et annoté par E. MILLER, de l'Institut, et C. SATHAS. 2 vol. in-8, avec une carte ancienne reproduite en chromolithographie. Chaque volume. . . . . 20 »

LE ROMAN DE RENART publié par Ernest MARTIN. Premier volume. — Première partie du texte : L'ancienne collection des branches. In-8. . . . . 12 50

Digitized by Google

The Academy, n° 507, 21 janvier 1881 : GARDINER, The fall of the monarchy of Charles I. I a. II. Longmans. (Seeley : ouvrage très remarquable.) — HENSEL, The Mendelssohn family, 1729-1827, from letters a. journals. Sampson Low. — JANSEN, Märchen u. Sagen d. esthnischen Volkes. Dorpat. (Max Müller : recueil et trad. de légendes et de contes populaires de l'Esthonie; ouvrage à poursuivre.) — TODHUNTER, The true tragedy of Rienzi, tribune of Rome. Kegan Paul (Drame en vers). — BUTLER, Alps a. sanctuaries of Piedmont a. the canton Ticino. Bogue. — The basque suffix — K. (van Eys.) — The manumissions in the Leofric Missal. (Davidson.) — « End » or « and »? (Zupitza.) — The earliest french version of Guarini's « Pastor fido ». (Krebs : en voici le titre « Le Berger fidèle, pastorale, de l'Italien du seigneur Baptiste Guarini. Paris, chez F. Mettayer. 1595.) »

The Athenaeum, n° 2830, 21 janvier 1882 : LANDSELL, Through Siberia. Sampson Low. — JENNINGS, Cardinal Newman, the story of his life. Simpkin. — HARRISON (Miss), Myths of the Odyssey. Rivingtons. (Études de mythographie comparée.) — RUSSELL, The haîgs of Bemersyde. Blackwood. — Philological publications. (Corpus inscriptionum semiticarum. I; KÖNIG, Historisch-Krit. Lehrgebäude d. hebr. Sprache; BALLIN, Hebrew grammar;) HAWKINS, The Nicomachean Ethics of Aristotle, Books I-IV a book X.) — « The Fatal Marksman » (Watts : sur la source de ce récit de de Quincey.) — The « Yh King » (Terrien de Lacouperie.) — Sir Isaac Newton's ancestors a. circumstances. I. — Chatterton (Ingram).

Literarisches Centralblatt, n° 4, 21 janvier 1882 : Bibliorum sacrorum graecus codex Vaticanus p. p. VERCELLONE et COZZA. — Veteris Testamenti graeci codices Vaticanus et Sinaiticus cum textu recepto collati a NESTLE. Leipzig, Brockhaus. (Travail à recommander très chaudement au monde savant, comme le fruit d'une étude très soignée et très consciencieuse.) — STEENSTRUP, danske og norske Riger paa de brittiske oer i Daneväldens Tidsalder. I. Kopenhagen, Klein. (Passe au crible de la critique tous les documents et matériaux qui nous sont parvenus, établit solidement toutes les expéditions et créations des Normands, si passagères qu'elles aient été.) — RICHTER, Geschichte d. deutschen Nation. Berlin, Seehagen. (Très confus; œuvre de dilettante.) — REINHARDT, Valdemar Atterdag og hans Kongegjerning : Kopenhagen. (Etude des sources très étendue, informations très intéressantes, tiendra une place honorable dans la littérature danoise sur l'histoire du XIVe siècle.) — GABELENTZ (von der), Chinesische Grammatik mit Ausschluss des niederen Stiles u. d. heutigen Umgangssprache. Leipzig, Weigel. (Ouvrage à recommander et aux sinologues et aux linguistes; beaucoup de remarques instructives sur le développement hist. de la langue.) — Aristophanis Plutus, rec. von VELSEN. Teubner. (Recueil abondant de variantes, texte souvent rectifié, travail méritoire.) — CONSTANS, la légende d'Œdipe. Maisonneuve. (Fautes qu'on ne trouve que chez les commençants et qui attestent une très faible connaissance de l'ancien français.) — ROLLETT, die Gœthe-Bildnisse. II. Wien, Braumüller.

Philologische Wochenschrift, n° 1, 7 janvier 1882 : AMPÈRE, Voyage en Egypte et en Nubie. Calmann Levy. (Nouv. édition d'un ouvrage qui garde une haute valeur.) — HEISTERBERGK, Ueber den Namen Italien. Freiburg, Mohr. (Travail circonspect et sage, dont la méthode peut servir de modèle à qui traitera des questions de ce genre; lumineuse exposition.) — PAIS, La Sardegna prima del dominio romano, stud. storici ed archeologici. Acad. dei Lincei. 1880-81. (Holm : travail excellent sur la Sardaigne avant la domination romaine; l'auteur est maître de son

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 Février — 1882

Sommaire : 35. Le Miroir royal, p. p. Brenner. — 36. Mémoires de Commynes, p. p. Chantelauze. — 37. Fage, La cour d'appeaux de Ségur. — 38. Caron, Michel Le Tellier intendant d'armée en Piémont. — 39. Imelmann, Remarques sur des poètes allemands. — 40. Juste, Le Congrès national de Belgique. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

35. — **Speculum regale.** Ein altnorwegischer Dialog nach Cod. Arnamagn. 243 f° B und den ältesten Fragmenten, herausgegeben von Dr Oscar Brenner, Privatdocent der Universitæt München. Munich, Christian Kaiser. 1881, xvi-212 p. in-8°. — Prix : 5 mark.

Le *Kongs Skuggsio* vient d'être édité pour la troisième fois; il méritait bien cet honneur : on ne saurait trop vulgariser un document si important, non-seulement pour le Nord, mais encore pour toute l'Europe catholique; car ce n'est pas un produit spécialement scandinave, c'est bien plutôt (comme l'indiquent son titre latin, la belle prière latine insérée aux pages 156-159 et les mots latins et français mêlés au texte norvégien) une imitation de quelque miroir composé en Italie ou en France dans le siècle d'or de notre littérature du moyen âge. Cette sorte de catéchisme de la civilité et de la morale chrétienne et chevaleresque nous donne la meilleure opinion de l'idéal élevé auquel tendaient les plus nobles esprits au temps de saint Louis. L'écrivain norvégien voulait exposer à ses compatriotes les règles qui doivent guider les commerçants, les princes, les courtisans et les seigneurs, enfin les paysans et le menu peuple, c'est-à-dire les trois classes de la société d'alors. Son ouvrage devait donc comprendre trois parties; quelques écrivains [1] ont pensé qu'il y en avait une autre consacrée aux clercs, mais il est probable que, au lieu des ecclésiastiques, il s'agit plutôt des feudataires, compris, avec les courtisans, dans la seconde section. Quoi qu'il en soit, les deux premières seules nous sont parvenues; l'autre (ou les autres, si l'on admet la leçon contestée) n'a pas été traitée, ou bien elle est perdue.

1. K. Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed og Literatur i Middelalderen*, formant le tome I de ses *Efterladte Skrifter*. Christiania, 1865-66, in-8°, pp. 569-575; — Dr *Gudbrand Vigfusson, Prolegomena*, pp. cxxxix-cxl en tête du tome I de *Sturlunga saga including the Islendinga saga* of Lawman Sturla Thordsson. Oxford, 1878, in-8°; — C. Rosenberg, *Nordboernes Aandsliv fra Oldtiden til vore Dage*, t. II. *Temps catholiques*, liv. III. Copenhague, 1880, in-8°, pp. 611-619. — Ces écrivains lisent « lærda manna ithrott » (exercices des hommes savants, des clercs), au lieu de « lendra manna ithrott » (exercices des feudataires, des gentilshommes). C'est cette dernière leçon qu'adopte M. Brenner, ch. I, p. 2.

Digitized by Google

La difficulté que nous venons de signaler n'est pas la seule que l'on rencontre dans l'examen critique du *Speculum regale*. On ne sait ni la date précise de la composition de cet ouvrage, ni le nom du rédacteur norvégien, ni s'il fut autre chose qu'un simple imitateur ou compilateur. Voyons ce qui a été dit à cet égard : l'Islandais Johannes Finnæus (Hans Finsen) [1], s'appuyant sur un passage du livre [2], croit qu'il fut écrit entre 1154 et 1164; il suppose, en effet, mais très gratuitement, que le *Livre des merveilles de l'Inde* fut porté en Norvège par Eindridé Ungé, qui avait été au service de l'empereur Manuel Ier et qui retourna vers 1154 dans son pays où il fut mis à mort en 1163. Mais rien n'indique que le livre offert à l'empereur soit passé en Norvège de son vivant même et qu'il y ait été porté par Eindridé, plutôt que par un des nombreux *værings* (confédérés, auxiliaires de la garde impériale), croisés ou pèlerins qui visitèrent Constantinople aux XIIe et XIIIe siècles. — A cette conjecture en l'air, J. Finnæus en rattache une autre aussi peu solide, en attribuant le *Speculum regale* à un feudataire hâlogalandais, Erling de Bjarkey, qui l'aurait composé avant 1164; mais cette date est certainement trop reculée, puisque la *Topographia Hiberniæ* de Giraldus Cambrensis de laquelle sont tirés les renseignements relatifs à l'Irlande n'était pas encore publiée. — John Erichsen, qui édita le *Speculum* [3], pensait que cet ouvrage avait été écrit entre 1184 et 1200; Finn Magnusen [4] l'attribuait soit à Erling de Bjarkey, soit à Nicolas de Steig, tués l'un en 1183, l'autre en 1176; les éditeurs norvégiens [5] croyaient qu'il avait été composé entre 1190 et 1196; Suhm et Eggert Olafsen en faisaient un ouvrage du XIIIe siècle, et leur opinion a été confirmée par les

---

1. Dans sa *Dissertatio historico-litteraria de Speculo regali*, Copenhague, 1766, in-8°, reproduite en tête de l'édition danoise du *Speculum*.

2. « Ein litil boc er scommu hewer comet hingat i land wart er callat er at gor war a Indialandi & rædir um Indialandz undr & er sva mællt i bokenni at hon hawe send weret Emanuele girkia keisara ». (Il est depuis peu arrivé ici dans notre pays un petit livre que l'on prétend avoir été fait dans l'Inde et qui traite des merveilles de ce pays; il est dit dans ce livre qu'il a été envoyé à Emanuel, empereur des Grecs.) Edition Brenner, ch. VIII, p. 24.

3. *Kongs-Skugg-Sio. Det kongelige Speil, med dansk og latinsk Oversættelse, samt nogle Anmærkninger, Register og Forberedelser*, udgivet af Halfdan Einersen Sorœ. 1748, LXXVIII-814 pp. in-4°. Le texte a été préparé par Einersen, qui a fait la traduction latine, et revu par Jon Erichsen, qui y ajouta une traduction danoise et la préface.

4. P. 249 de *Grœnlands historiske Mindesmærker udgivne af det kongelige nordiske Oldskrift-Selskab*, t. III. Copenhague, 1845, in-8°. Il a publié dans ce recueil les passages du *Speculum* relatifs au Grœnland, pp. 276-353, avec une traduction danoise en regard, des variantes (pp. 264-276) et des notes (pp. 354-392).

5. *Speculum regale. Konungs-Skuggsjá. Konge Speilet, et philosophisk-didaktistisk Skrift fra Slutningen af det tolfte Aarhundrede*. Christiania, 1849, XIX-204 pp. in-8° avec 2 fac-sim. Cette édition, avec traduction norvégienne, est due à R. Keyser, P. A. Munch et C. R. Unger.

Digitized by Google

plus récentes recherches. N. M. Petersen [1] descendait jusque vers l'an 1260; le capitaine d'artillerie Otto Blom, dans ses savantes *Remarques sur le temps de la composition du Speculum regale* [2], constate que le costume, les armes, le harnachement, décrits dans le *Speculum*, diffèrent de ceux du XIIe siècle, mais se rapprochent beaucoup de ce qui était en usage vers le milieu du XIIIe siècle. Dans son mémoire sur les *Hafgerdingar du Speculum regale* [3], M. I. Jap. S. Steenstrup, avec sa perspicacité ordinaire, a fait des observations qui avaient échappé à ses prédécesseurs, et il en tire un excellent parti. Le rédacteur du *Kongs skuggsio* dit avoir *récemment* (nyliga) rencontré des navigateurs qui avaient échappé aux *hafgerdingar* (édit. Brenner, ch. XVI, p. 47), gigantesques ondulations concentriques de vagues, produites par un tremblement de terre sous-marin; or, il est rapporté dans la *Gudmundar saga* [4] qu'un phénomène de ce genre se produisit pendant la traversée de cet évêque d'Islande en Norvège, où il se fit sacrer, après la mort du roi Sverri en 1202. M. Steenstrup conjecture que les renseignements sur les *hafgerdingar* avaient été donnés au rédacteur du *Speculum* par un des compagnons de l'évêque, et que, par conséquent, l'ouvrage aurait été écrit un certain temps après la périlleuse traversée, entre 1210 et 1220. Le dr Rosenberg [5] ajoute à cette opinion un nouvel argument, c'est que Gudmund fit un nouveau voyage en Norvège, en 1222; c'est alors que notre auteur serait parvenu à se procurer des renseignements sur le fait qui devait être déjà ancien. La situation politique à laquelle le *Speculum* fait allusion est, en effet, celle des années 1227-1239. M. Gudbrand Vigfusson [6] s'éloigne peu de ces dates en regardant le *Speculum* comme une œuvre de la période classique (1230-1250) du règne de Hâkon Hâkonarson. Voilà donc, d'après les hommes les plus compétents, la période à laquelle appartient le Miroir royal.

Quant au nom de l'auteur, que la plupart de ces savants ne cherchent pas, l'historien P. A. Munch [7] pense que c'était Ulf de Laufnes; mais c'est une pure conjecture comme celles de J. Finnæus et de Finn Magnusen. On ne saura probablement jamais rien de certain à cet égard, l'auteur norvégien ayant voulu garder l'anonyme. « Si l'on est désireux ou curieux, dit-il, d'entendre lire ou d'apprendre ce livre, il n'est pas nécessaire que l'on s'informe du nom ou de la personne de celui qui l'a com-

1. Pp. 293-298 de ses *Bidrag til den oldnordiske Litteraturs Historie*, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, 1861, in-8°.

2. Dans *Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, 1867, in-8°, pp. 65-109 avec 23 fig. dans le texte.

3. Dans *Aarbœger*. 1871, pp. 119-170.

4. Ch. XLIX, dans *Biskupa sœgur*, édit. de la Société littéraire islandaise, Copenhague. in-8°, t. I, 1858, pp. 483-5.

5. Pp. 612-3 de l'ouvrage cité plus haut.

6. P. CXL des *Prolégomènes* cités précédemment.

7. P. 399 n. de *Det norske Folks Historie* 3e part. Christiania, 1857, in-8, qui contient une notice et des extraits du *Speculum*, p. 397-420.

Digitized by Google

posé et fait écrire, de peur que l'on ne rejette ce qui peut s'y trouver d'utile, soit par mépris, soit par envie, soit par quelque inimitié pour l'auteur » (ch. I, p. 3 de l'éd. Brenner). Le rédacteur s'était donc attiré des haines et il voulait cacher son nom. Il est difficile aujourd'hui de dissiper l'obscurité dans laquelle il s'est placé à dessein ; mais ce que l'on sait, c'est que c'était un éminent personnage fort instruit et un esprit distingué; qu'il avait vécu à la cour; qu'il habitait au nord de Throndhjem, dans une contrée où le soleil ne reste que trois heures au-dessus de l'horizon dans les jours les plus courts, probablement le Hâlogaland, dont il parle à plusieurs reprises. Il était laïque, puisque, à propos des questions de théologie, il s'en réfère aux clercs. Les maux résultant des guerres civiles l'avaient rendu partisan de l'indivisibilité de l'État et de la royauté héréditaire et absolue, mais tempérée par les doctrines du christianisme, les lois de l'équité et les préceptes de la morale. Il ne met pas plus le sceptre au-dessus de la crosse que *vice versa ;* mais il place l'évêque à côté du roi, dans une sphère différente et indépendante. Son point de vue est celui d'un chrétien sincère et d'un citoyen éclairé. A son expérience politique, il joignait des connaissances économiques, astronomiques, géographiques, militaires et de bonnes notions d'histoire naturelle. Sa description des armes, des harnais et de la manière de faire la guerre est des plus précieuses. Si ses renseignements sur l'Irlande sont empruntés à Giraldus Cambrensis, son histoire naturelle du Grœnland et de ses mers est originale; on ne connaît du moins pas d'ouvrage d'où il ait pu la tirer. Il est remarquable qu'une contrée déshéritée comme le nord de la Norvège ait produit des géographes instruits comme lui et comme Ottar, l'auteur de la relation du Nord qui nous a été conservée par le roi Alfred; c'est que ce pays était une colonie et que ses habitants avaient à faire de grands voyages pour se mettre en rapport avec le monde civilisé. Les leçons de courtoisie que contient le *Speculum* venaient sans doute du sud, ainsi que les notions astronomiques et quelques termes militaires, latins et français à peine déguisés sous une forme norvégienne. Le cadre, qui est celui d'un catéchisme ou plutôt d'un dialogue entre un père et son fils, paraît être exotique. Le patriotisme du rédacteur norvégien n'avait rien d'exclusif. « Si tu veux achever ton éducation, dit un des interlocuteurs, apprends toutes les langues, mais surtout le latin et le *volsce* (velche, gaulois, c'est-à-dire français), qui sont les idiomes les plus répandus; mais ne néglige pas non plus ta langue. » (Ch. IV, p. 8, de l'éd. Brenner.) Avec ces principes, on peut supposer que le rédacteur ne s'est pas fait faute de prendre son bien où il le trouvait, et qu'il a adapté aux besoins de ses compatriotes ce qu'il jugeait utile d'emprunter aux étrangers. Son livre n'est donc ni totalement original, ni une pure traduction ; c'est une habile imitation qu'il ne serait pas superflu de mettre en regard de ses modèles supposés. Le style est un peu prolixe, mais plein de naturel et il se distingue par la richesse et l'élégance. « On aurait peine, dit le Norvégien Keyser, à signaler dans

Digitized by Google

les littératures européennes des XIIe et XIIIe siècles, à l'exception du latin, un ouvrage traitant de semblables matières avec autant de goût et d'élégance. » (P. 574 de l'ouvr. cité.) Sans méconnaître ces qualités, l'islandais G. Vigfusson prétend que l'on a fait trop de bruit autour du *Speculum regale* et que ce n'est pas un ouvrage classique à placer sur le même rang que les sagas islandaises (p. CXXXIX des *prolégomènes*).

C'est un des rares livres en langue norraine dont l'auteur soit norvégien au lieu d'être islandais. Il est conservé dans plusieurs manuscrits, que M. B. classe en deux catégories, mais qui ne diffèrent d'ailleurs que par quelques transpositions dans le récit, par l'omission de quelques phrases et par les formes grammaticales et orthographiques. Nous avons des restes des deux rédactions en norvégien du moyen âge; à partir du XVIe siècle, les Islandais, qui paraissent jusqu'alors avoir ignoré ce *Miroir,* commencèrent à en faire des copies, légèrement modifiées par l'orthographe et les formes particulières à leur dialecte. Les manuscrits islandais sont les plus nombreux et les moins incomplets; c'est sans doute pour cette raison que les éditeurs de 1768 et de 1849 ont reproduit leur texte. M. B. a pensé avec raison qu'il fallait donner la préférence aux textes les plus anciens, quoiqu'ils soient les plus fragmentaires. Il a donc reproduit le manuscrit arnamagnæen n° 243 in-f° B, que Finn Magnusen recommandait dès 1845 aux futurs éditeurs; ce n'est pas l'original, mais une copie faite en Norvège, vers 1270, peu après la publication de l'ouvrage; elle a appartenu successivement à Thorstein Jonsson, lensmand ou bailli du Hadeland vers la fin du XVe siècle, puis à l'historien Arild Hvitfeldt, ensuite à Jonas Jacobi Vernusinus, enfin à Arné Magnusson, dans la collection duquel elle se trouve encore à l'université de Copenhague. Il y en a plusieurs copies islandaises, l'une du XVIe siècle sur parchemin, une plus récente sur papier et des fragments et extraits. C'est avec ces manuscrits tous incomplets que M. B. a composé son texte, ne prenant l'islandais qu'à défaut du norvégien et l'imprimant en caractères différents. Il a aussi fait des emprunts à l'autre rédaction qui comprend tout à la fois des copies islandaises et des fragments norvégiens; il a reproduit tous ces derniers au bas des pages, et il n'a tiré des copies islandaises que les passages nécessaires pour remplir les lacunes. Le texte ainsi reconstitué a été édité avec le plus grand soin et avec les variantes des manuscrits de sa classe, à l'exclusion de celles de l'autre texte. Des différences de caractères et des renvois nous indiquent les abréviations des manuscrits, leurs lacunes, les surcharges, etc. M. Brenner a donc rendu un véritable service aux linguistes qui veulent connaître la vraie forme de l'ancien norvégien pour la comparer à celle de l'islandais beaucoup mieux connue par d'innombrables manuscrits et éditions, fac-similés et reproductions photographiques. Il se propose lui-même d'étudier dans un appendice les formes caractéristiques de son texte, qui seules paraissent avoir de l'intérêt pour lui, car dans sa préface, où il rend compte des divers manuscrits du *Speculum*, il ne s'oc-

Digitized by Google

cupe ni de l'origine de cet ouvrage, ni de son contenu, ni des travaux de ses prédécesseurs, ni d'autres questions importantes pour l'histoire de la littérature et des mœurs.

E. Beauvois.

---

36. — **Mémoires de Philippe de Commynes**, nouvelle édition revue sur un manuscrit ayant appartenu à Diane de Poitiers et à la famille de Montmorency-Luxembourg, par R. Chantelauze. Paris, Didot. 1881, gr. in-8°.

L'édition des mémoires de Philippe de Commynes donnée par Mlle Emilie Dupont pour la Société de l'histoire de France est devenue depuis longtemps fort rare. Les éditions plus anciennes, sans être beaucoup plus communes, sont trop défectueuses à bien des points de vue pour être recherchées par d'autres que par les bibliophiles et par quelques érudits spécialement voués à l'étude du xve siècle. M. Chantelauze a donc rendu un véritable service aux lettres en réimprimant les mémoires de Philippe de Commynes.

On aurait tort de croire, d'après ce qui précède, que la nouvelle édition de Commynes ne se recommande absolument que par la grande difficulté que l'on éprouve à s'en procurer une autre. M. C. a eu la bonne fortune rare de pouvoir consulter un manuscrit nouveau et fort ancien des mémoires de Commynes [1] et il en a profité pour « reconstituer et améliorer » le texte du chroniqueur. C'est donc au point de vue d'une édition critique qu'il faut se placer pour examiner le travail de M. Chantelauze.

Les variantes du manuscrit nouveau ne modifient que bien rarement d'une façon notable le sens du texte déjà connu. Ce sont le plus souvent des mots d'importance secondaire ajoutés ou retranchés, des inversions, des changements dans la tournure des phrases et dans la manière d'écrire les mots. M. C. a relevé toutes ces différences avec un soin jaloux, et la plus mince variante orthographique est notée aussi attentivement que les courtes lacunes et les quelques interpolations qu'il croit pouvoir signaler dans le texte établi par Mlle Dupont.

A cette collation minutieuse du manuscrit Montmorency-Luxembourg, M. C. a ajouté une dissertation sur la syntaxe de Commynes

---

1. Ce ms., qui a fait partie de la bibliothèque de Diane de Poitiers, appartient aujourd'hui à la famille de Montmorency-Luxembourg; voir les quelques lignes de description que M. C. lui consacre à la p. vii de son introduction. De même que tous ceux qu'on a pu utiliser jusqu'à ce jour, le mss. M. L. ne comprend pas la partie des mémoires relative à Louis XI. Quand donc le propriétaire du seul ms. complet connu de l'œuvre de Commynes se décidera-t-il à en laisser prendre communication? V. une courte description de ce précieux volume dans le *Catalogue de manuscrits... dont la vente aura lieu le mardi 18 mars 1879... Paris, Labitte, 1879, in-8°, n° 36.*

Digitized by Google

d'après les travaux de MM. Adolphe Geijer [1] et Paul Tœnnies [2], un glossaire et des notices sur les noms propres de personnes et de lieu, classés par ordre alphabétique [3]. Il est vraiment regrettable que, cela fait, M. C. ait considéré sa tâche comme terminée. Le côté historique a été systématiquement sacrifié : « Pour l'édition qui m'était confiée, dit M. C. (Introd., p. x.) et eu égard au cadre restreint qui m'était imposé, il m'a paru essentiel de m'attacher avant tout à la partie philologique, à la reconstitution et à l'amélioration du texte. »

Peut-être bien des gens trouveront-ils que les 16 pages que M. C. a employées à analyser les travaux de MM. Geijer et Tœnnies sur la syntaxe de Commynes eussent été beaucoup plus avantageusement remplies par une notice résumant les derniers travaux sur Commynes lui-même et sur son œuvre. Si *restreint* et si *imposé* qu'ait été le cadre dans lequel il était donné à M. C. de se mouvoir, peut-être pensera-t-on comme nous qu'il eût fallu néanmoins trouver la place d'un commentaire sobre, substantiel, et qui eût à coup sûr rendu grand service à plus d'un lecteur.

Quoi qu'il en soit, on aurait pu passer peut-être, en les déplorant, sur toutes ces lacunes si la partie philologique du travail avait été réellement digne des sacrifices qu'on lui avait faits. Il n'en est malheureusement rien. Si telle variante du manuscrit Montmorency-Luxembourg est adoptée et introduite dans le texte; si telle autre est rejetée dans les notes, n'en cherchez pas d'autre raison que le bon plaisir et le goût personnel de l'éditeur. Comment en serait-il autrement puisque M. C. n'a jugé utile de nous donner ni une description, ni une étude, ni une classification des divers manuscrits et des éditions principales ? « Il serait trop long, dit M. C., d'entrer dans le détail de ces restitutions dont il sera facile au lecteur de se rendre compte en parcourant mes notes. » (Introd., p. XII). Peut être pas aussi facile que le croit M. Chantelauze. Que trouvons-nous en effet, dans ces notes? Tout simplement la leçon rejetée, c'est-à-dire la possibilité de faire nous-mêmes le travail auquel M. C. aurait dû se livrer. C'est déjà beaucoup sans doute, mais que dire de ce manque d'espace qui oblige l'éditeur à s'affranchir ainsi de toutes les obligations qui lui incombaient! Il est vraiment heureux que Commynes n'ait pas ajouté cent pages à ses mémoires! Les derniers chapitres auraient sans doute été sacrifiés avec le reste.

Quoi qu'il en soit de ces critiques et de la façon dont M. C. a compris ses devoirs d'éditeur, il faut lui savoir gré d'avoir mis à la portée de tous un texte suffisant d'un monument historique et littéraire de premier ordre, et on ne peut qu'engager ceux qui ne possèdent pas les œuvres

---

1. *Etude sur les Mémoires de Commynes*. Upsal, 1871, in-8°.
2. *La syntaxe de Commynes*. Berlin, 1876, in-8°.
3. M. C. ayant partout négligé d'indiquer le renvoi, le glossaire et le dictionnaire de noms propres ont perdu par là une bonne partie de leur utilité.

Digitized by Google

de Commynes à se procurer l'édition de M. Chantelauze en attendant qu'ils aient la bonne fortune de rencontrer celle de Mlle Dupont.

Jean KAULEK.

---

37. — **Une ancienne Justice. La Cour d'appeaux de Ségur,** par René FAGE. Limoges, imprimerie Chapoulaud frères. 1880, in-8°, 150 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XXVIII, VIe de la 2e série.)

Le comte de Périgord en 1342, le vicomte de Limoges à une époque indéterminée, mais probablement aussi au XIVe siècle, avaient obtenu chacun l'autorisation d'établir dans ses domaines une cour *d'appeaux* ou *des premières appellations*, composée d'un seul juge, devant laquelle était porté l'appel des sentences des justices inférieures de la seigneurie ; ce n'était qu'après le jugement de cette cour que les affaires pouvaient, par un nouvel appel, être portées en troisième instance devant les sénéchaussées royales. La cour d'appeaux du Périgord siégeait à Périgueux, celle de la vicomté de Limoges à Ségur [1]. En 1541, les deux seigneuries se trouvant alors réunies sur la tête du roi Henri de Navarre, les deux cours furent unies également; un seul juge d'appeaux, siégeant à Ségur, exerça la juridiction en seconde instance sur un territoire étendu qui comprenait la plus grande partie du Limousin et du Périgord. Par l'avènement de Henri IV à la couronne de France, en 1589, la cour d'appeaux de Ségur devint juridiction royale. Mais elle était toujours subordonnée aux sénéchaussées, et en même temps, circonstance singulière, elle avait un ressort plus étendu que les juridictions supérieures dont elle dépendait : son ressort était partagé entre ceux des sénéchaussées de Brives, de Limoges, de Périgueux, de Sarlat et d'Uzerche. Il en résulte que cette juridiction de seconde instance était, fort souvent, plus éloignée des justiciables appelés à plaider devant elle que celle de troisième instance à laquelle ils devaient revenir ensuite. Par exemple, un procès jugé par la prévôté de Limoges allait en appel à Ségur et revenait à la sénéchaussée de Limoges en troisième ressort. Ce circuit était d'autant plus incommode que la ville de Ségur, siège des appeaux, n'était qu'une obscure bourgade, de quelques centaines d'habitants, presque sans communication avec les contrées voisines; en 1735, les habitants interrogés déclaraient « que les chemins qui y aboutissent correspondent de certains cantons du Bas-Limousin et du Périgord à Limoges, mais que leur mauvais état fait qu'ils ne sont point fréquentés... Qu'ils n'ont aucun bureau de poste ou de messagerie, mais que, pour écrire dans les endroits éloignés, ils se servent d'Uzerche, qui n'est qu'à trois lieues de Ségur, ou

1. Aujourd'hui commune du canton de Lubersac (Corrèze, arrondissement de Brive-la-Gaillarde).

Digitized by Google

d'un messager qui porte toutes les semaines les lettres du lieu des Bordes à Saint-Yrieix, dont ils ne sont distants que de deux lieues... » Un mémoire de la même époque indique la conséquence de cet état de choses : « Un procureur y est l'arbitre absolu de la cause qu'on lui confie. Les parties y vont très rarement, pour ménager les dépenses ; elles ne peuvent pas être averties à temps des jugements préparatoires, des faits et des raisons qu'on leur oppose. Il faut ou que la durée de l'instance y passe de beaucoup les termes des règlements, ou que le juge prononce sans que la partie ait été en état d'instruire sa religion. Aussi l'on est d'un usage assez général d'y laisser statuer par défaut. » Souvent l'on faisait mieux, on sautait un degré et on portait directement l'appel de la cour inférieure à la sénéchaussée ; les gens de justice de Ségur avaient grand'peine à empêcher cette infraction à leurs privilèges. Les plaintes soulevées par ces inconvénients amenèrent enfin la suppression de la cour d'appeaux. Elle fut abolie par un édit de janvier 1750. L'établissement d'un siège de sénéchaussée à Saint-Yrieix, ordonné par le même édit, permit d'indemniser, au moyen des charges de création nouvelle, le juge et les officiers de la cour supprimée.

M. Fage a démêlé avec sagacité les diverses circonstances de l'histoire de la cour d'appeaux de Ségur ; il en a éclairci les origines, en réfutant des erreurs accréditées avant lui. Son exposé est quelquefois un peu prolixe, mais toujours parfaitement clair. En outre, il a su rendre intéressant le sujet qu'il traitait et y attacher le lecteur ; c'est un mérite rare en ces matières arides.

Les pièces justificatives sont au nombre de seize, dont neuf inédites, pour la plupart de date moderne.

Julien HAVET.

---

38. — **Michel Le Tellier**, son administration comme intendant d'armée en Piémont, 1640-1643, manuscrits inédits, par N. L. CARON. Paris, Pedone-Lauriel. 1880, 1 vol. in-12.

Michel Le Tellier n'est plus tout à fait aujourd'hui ce « ministre de la guerre oublié », sur lequel M. Jung appelait l'attention, dans un article que la *Revue littéraire et politique* a publié le 16 octobre 1875. Des travaux récents se sont efforcés de remettre en lumière le ministère si long et si intéressant du père et du préparateur de Louvois. Placé sur les limites de deux époques administratives, il a d'abord terminé la guerre de Trente Ans avec cette armée, brave mais mal organisée, que les guerres de religion et les troubles civils avaient léguée à Richelieu ; il a ensuite traversé la période tourmentée de la régence d'Anne d'Autriche, pour préparer enfin, pendant les premières années de Louis XIV, les belles réformes d'administration militaire, qui ont donné à la France l'armée la plus régulière et la mieux ordonnée qui fût alors. L'œuvre de

Digitized by Google

ce secrétaire d'Etat est restée, pendant deux siècles, comme effacée dans cette pénombre où, de son vivant, il aimait à voiler discrètement son action. Aujourd'hui encore, il resterait à publier, sur son ministère, un travail d'ensemble qui satisfît aux exigences de la critique.

Le volume de M. Caron ne vient pas combler cette lacune. Il est consacré uniquement aux deux années pendant lesquelles Le Tellier a rempli les fonctions d'intendant militaire en Piémont, de la fin de 1640 au début de 1643 : c'est ce qu'on pourrait appeler les années d'apprentissage du futur secrétaire d'Etat de la guerre. De là, l'intérêt principal de cette publication. Le Tellier était d'une famille de robe : d'abord conseiller au Grand Conseil, puis procureur du roi au Châtelet, enfin maître des requêtes au conseil d'Etat, il n'avait encore exercé que des fonctions judiciaires, quand la protection du surintendant M. de Bullion le fit improviser intendant militaire à l'armée de Piémont. Son prédécesseur dans cette charge, M. d'Argenson, s'était laissé enlever par un parti d'Espagnols. Il s'agissait « d'envoyer promptement une personne capable de servir en sa place ». Le Tellier fut choisi, et il réussit parfaitement dans cette situation délicate; il y acquit l'expérience nécessaire des hommes et des choses, ce qui lui valut d'abord l'estime de Richelieu (p. 118) et plus tard la place même de secrétaire d'Etat pour la guerre.

C'est la correspondance administrative de Le Tellier pendant ses années d'intendance que M. C. nous donne aujourd'hui : deux cents pièces environ, émanées de Le Tellier lui-même ou de ses correspondants habituels, Sublet des Noyers, Mazarin, le comte de Chavigny, M. de Bullion, etc., et conservées inédites à la Bibliothèque nationale. M. C. y a joint une introduction développée (CLXIX pages) qui forme comme le commentaire. Cette correspondance est singulièrement curieuse, et pour l'histoire générale, et pour la biographie particulière de Le Tellier. Je connais peu de livres qui nous permettent une connaissance aussi intime de ce personnage : on y voit éclater à chaque page l'application en toutes choses, l'ardeur au travail, la rectitude de jugement, et en même temps la finesse d'esprit, la souplesse de caractère, la modestie naturelle ou affectée qui formaient les traits de son caractère. On y peut étudier ses relations premières avec Mazarin, alors envoyé à la cour de Turin, et par suite le point de départ de sa fortune ministérielle : c'est en effet la protection de Mazarin qui a fait la grandeur de Le Tellier; et certes, tels qu'ils nous apparaissent dans cette correspondance, jamais patron et client n'ont semblé mieux faits pour se comprendre. A ce propos, je reprocherais à M. C. d'avoir entièrement, et on dirait presque systématiquement laissé de côté, dans sa savante introduction, ce qui a trait à la biographie de son personnage. Certains détails de la correspondance semblent cependant inexplicables, si on ne connaît les particularités de la vie de Le Tellier, pendant les années qui ont précédé son intendance. Par exemple, le lecteur ne peut pas ne pas remarquer la mauvaise humeur constante de Sublet des Noyers, lorsqu'il écrit à son intendant, la

Digitized by Google

vivacité de ses reproches en opposition avec le ton contraint des éloges qu'il est quelquefois forcé de lui accorder. Qu'un incident, parfois insignifiant, lui fournisse un prétexte, et le ministre emploie envers son subordonné une dureté de ton qui étonne, quand on lit dans les mêmes pages les preuves multipliées des mérites de ce dernier. Surtout, il ne laisse échapper aucune occasion de lui rappeler sa position inférieure, de le remettre vertement à sa place: l'intendant propose-t-il quelques réformes en matière de justice militaire, « nous ne vous demandons pas, lui répond le ministre, si l'on doit châtier ceux qui ont manqué à leurs traités, mais que vous le fassiez; et alors, quand vous nous enverrez des effets, et non des avis sur ce sujet, nous vous dresserons des statues » (p. 138). Notons qu'à la page précédente, à propos de cette même affaire, Mazarin envoyait à Le Tellier les compliments de Richelieu. Cette obstination de M. des Noyers dans la mauvaise humeur est au moins étonnante; M. C. l'explique uniquement par la difficulté de son caractère; et cependant, il est forcé de reconnaître que ce ministre « était au fond ce qu'on appelle un excellent homme » (p. XVI). On pourrait, je crois, trouver une explication plus satisfaisante dans les circonstances mêmes qui ont marqué l'élévation de Le Tellier aux fonctions d'intendant. Elles sont indiquées exactement dans une biographie de ce personnage, que M. C. aurait pu plus d'une fois citer utilement [1]. Le futur intendant était le protégé du surintendant, M. de Bullion; celui-ci était lui-même l'ennemi intime du secrétaire d'Etat de la guerre; et, circonstance aggravante, M. d'Argenson dont il s'agissait de prendre la place était parent de M. des Noyers. Néanmoins, le surintendant était parvenu « à battre le secrétaire d'Etat sur son propre terrain », et avait obtenu la nomination de Le Tellier. On comprend alors le mécontentement du secrétaire d'Etat. Ainsi s'était engagée, dès le premier jour, une sourde hostilité entre le ministre et l'intendant, hostilité qui se continue pendant toute la durée de la *Correspondance*. Bientôt une mort subite enlève à Le Tellier la protection du surintendant; mais déjà il avait acquis celle de Mazarin. Quand celui-ci fut devenu le maître, après Richelieu, la lutte entre le ministre de la guerre et son subordonné se termine par un coup de théâtre : le ministre fut disgracié, et ce fut l'intendant qui prit sa place.

Voilà des renseignements utiles pour une histoire particulière de Le Tellier. Par d'autres côtés, le livre de M. C. présente un intérêt plus général. L'historien y trouvera des détails curieux sur les attributions et le fonctionnement de l'intendance militaire à un moment où elle vient en réalité d'être créée. Cette *Correspondance* forme, en quelque sorte, le commentaire vivant de la grande ordonnance de janv. 1629, pour ceux de ses articles qui instituaient les intendants d'armée. On y surprend, comme sur le fait, une révolution considérable dans l'administration militaire; Richelieu venait d'établir auprès de chaque armée un *inten-*

1. *Vie de M. Le Tellier*, par Claude Le Peletier. Bibl. nat., mss. 2431, suppl. fr.

Digitized by Google

dant de police, justice et finances, comme il en établissait un, dans les provinces, auprès des gouverneurs. On peut remarquer que ces deux fonctionnaires, civil et militaire, portent le même titre; c'est qu'ils avaient aussi, dans les plans de Richelieu, un rôle analogue : battre en brèche l'esprit d'indépendance de la haute noblesse, et en même temps faire régner partout l'ordre et la volonté royale. Il fallait, d'un côté, régulariser les services matériels de l'armée ; de l'autre, restreindre le plus possible l'autorité de ces généraux que leur naissance seule semblait appeler à ce poste, portés par suite à considérer leurs troupes comme leur chose propre, dont ils pouvaient au besoin se servir même contre le roi. L'histoire du duc de Bouillon, arrêté pour conspiration pendant qu'il était à la tête de l'armée d'Italie (pp. 196-212), peut servir de preuve. Par la création de l'intendance, ces généraux se voient enlever la justice et l'administration militaire, pour ne conserver que le commandement proprement dit. Naturellement, le pouvoir de l'intendant est très limité au début : il s'agissait de ne point éveiller des susceptibilités qui auraient pu entraver l'œuvre du ministre. Les lettres de Le Tellier nous montrent l'intendance avec ce double caractère, d'être purement une magistrature civile, et d'être en apparence entièrement subordonnée au commandement. Les instructions que le nouvel intendant emportait avec lui, en quittant Paris, insistaient particulièrement sur les ménagements qu'il devait garder : « Il s'insinuera, lui disait-on, le plus doucement qu'il sera possible aux bonnes grâces de M. le comte d'Harcourt..... il ménagera l'humeur des maréchaux de camp, qui ne sont peut-être pas les plus traitables du monde ; M. le vicomte de Turenne en est un.... » (pp. 4 et 5). Bref, nous sommes entièrement dans une période de formation et de tâtonnements.

A cette époque, on peut le dire, tant vaut l'homme, tant vaut la charge : grâce à l'habileté de Le Tellier, qui sait se faire bien venir, on voit peu à peu grandir le crédit et les attributions de l'intendance : et toujours pour le bien de l'armée et l'extension de l'autorité royale. Le service des vivres était, pour les maréchaux de camp, la source de profits illicites ; l'intendant ne pouvait d'abord que constater le mal, dont il restait forcément le témoin impuissant (p. 16, p. 25). Plus tard, Des Noyers donne en ces matières le visa à l'intendant (p. 69) et voilà le pouvoir de l'intendance qui s'accroît aux dépens du commandement militaire. Une autre fois, Le Tellier reçoit l'ordre exprès d'intervenir dans le conseil des principaux chefs de l'armée, « et d'y faire résoudre ce qu'il se pourra faire pour le plus grand service du roi, dans la campagne prochaine, touchant les recrues » (p. 242). Nouvelle extension du cercle d'action de l'intendance.

Un autre intérêt de cette Correspondance, c'est qu'elle nous fait pénétrer dans le détail d'une armée au milieu du XVIIe siècle ; avec elle, nous vivons de la vie ordinaire des soldats ; Le Tellier nous fait toucher du doigt tous ces abus qui révoltaient ses idées de juriste, et compromet-

Digitized by Google

taient le succès de la campagne : les fraudes de toute nature dans le service des recrues, l'abus des passe-volants (p. 32), le désordre qui en résulte dans les effectifs, et qui fausse le nombre des combattants un jour de bataille (p. 65, p. 225), l'indiscipline des quartiers d'hiver, lorsque les principaux officiers quittent leurs soldats pour retourner à Paris, les levées excessives faites sur les paysans, la mauvaise hygiène des troupes, portée à un point qu'on ne saurait croire : quand Le Tellier arrive à l'armée de Piémont, un relevé officiel constate (p. 5) que, dans cette armée, l'infanterie comptait 10,630 hommes en état de porter les armes, et 12,472 malades ; la cavalerie capable de servir montait à 4,183 hommes, la cavalerie malade et démontée à 5,288. La *Correspondance* nous donne le tableau exact et complet de la situation matérielle d'une armée au temps de Richelieu : les effectifs, les recrues, les quartiers d'hiver, les vivres, l'habillement, l'artillerie, la discipline, la justice militaire, tout s'y trouve. Telle est l'excellente école à laquelle s'est formé Le Tellier ; l'intendant excelle à mettre en relief tous ces vices d'administration, dont il préparera plus tard comme ministre la répression ; en attendant, il propose directement quelques réformes : pour la fourniture des armes (p. 112), pour l'organisation des régiments, dont il veut « diminuer la multiplicité » (p. 75), etc. Ce livre nous montre, en germe, les idées de réformation qui seront plus tard appliquées pendant les premières années du règne de Louis XIV.

L'éditeur aurait pu rendre ce recueil plus utile encore, en joignant au texte de la correspondance quelques notes explicatives. M. C., qui vit depuis bien des années au milieu des documents relatifs à l'histoire de l'administration militaire, ne voit d'obscurités dans aucun des incidents qui se produisent, ou dans aucune des expressions qu'emploient Le Tellier et ses correspondants. Mais tous ses lecteurs ne sont pas aussi savants, et aimeraient à trouver des explications sur bien des mots, sur celui de *montre* désignant certains quartiers de solde, sur celui de *maître* employé dans le sens de cavalier, sans doute parce que le cavalier était primitivement accompagné d'écuyers et d'archers, etc. Par contre, on trouverait dans l'Introduction quelques pages qui semblent des hors-d'œuvre. Je ne vois pas, par exemple, en quoi le récit de La Marfée, (p. LV), ou l'histoire de la réconciliation de Turenne avec la cour (p. XXXIV) ou celle du maréchal du Plessis-Praslin pendant la Fronde (p. XXV et sq.) aident à comprendre la correspondance administrative de Le Tellier de 1640 à 1643. M. Caron ne résiste pas non plus assez à la tentation d'intercaler, au milieu d'un chapitre, des détails étrangers au sujet dont il s'occupe : ainsi, il profite d'un travail sur l'état des hôpitaux pour nous indiquer les sentiments des Génois envers la France (p. CXXXVIII) ; au milieu de recherches sur le rôle de l'intendance dans les sièges, il examine à quelle époque le nom de Sévigny a pu se changer en celui de Sévigné (p. CLII), etc. Mais ce sont là des taches légères, et qui ne diminuent pas les qualités solides de cette publication.

A. AMMANN.

Digitized by Google

39. — **Anmerkungen zu deutschen Dichtern**, von J. Imelmann. Berlin, Weidmann, in-8°, 38 p.

M. J. Imelmann, professeur dans un lycée de Berlin, a fait tirer à part l'article qu'il avait donné aux *Symbolae Joachimicae* dont il a été rendu compte ici même. Cet article, dont le titre figure en tête de cette notice, renferme un certain nombre de remarques détachées et relatives aux poésies de Gœthe, de Schiller et d'autres; ces remarques témoignent d'une grande sagacité et de lectures fort étendues. On notera particulièrement les observations qui ont trait à l'influence du *Philoctète* de Sophocle sur l'*Iphigénie* de Gœthe, au *Deutscher Parnass*, poème où M. I. reconnaît avec M. E. Lichtenberger une réponse ironique à une « antixénie » de Gleim, à l'expression *Heinrichs Sänger* de l' « ode à Gleim » de Klopstock (il faut entendre Voltaire, le poète de la Henriade), etc. Citons encore le parallèle entre le dialogue de Stauffacher et de Gertrude dans le *Guillaume Tell* et l'entretien de Coligny et de Charlotte de Laval dans l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné, parallèle déjà institué par Littré, et auquel M. I. ajoute quelques traits heureux; la rectification d'une erreur que Gervinus a commise en parlant de J. A. Schlegel; la comparaison entre les *Grues d'Ibycus* de Schiller et la *Fête d'Alexandre* de Dryden, traduite en 1776 par Ramler, le sens véritable d'un passage de Bodmer concernant Gottsched, les citations du mot *türmend*. Ajouterons-nous quelques remarques aux remarques de M. Imelmann? L'expression de Haller, que l'homme est *unselig Mittelding von Engeln und von Vieh*, reproduite par Bodmer et que Haller aurait empruntée à Pope, ou à l'Italien Marcellus Palingenius (*homo medius bruta inter et ipsos Caelicolas*), ne peut-elle être rapportée au célèbre passage de Pascal sur l'ange et la bête? Le vers *wendet die Schmerzen tief in der Brust* peut être traduit : « elle tourne, retourne, remue la douleur », et l'on n'a pas besoin de lire *wecket* au lieu de *wendet*. On pourrait rapprocher des passages de Sophocle cités par M. Imelmann les passages correspondants du *Télémaque*; et des citations du mot *türmend*, les exemples suivants que M. Imelmann n'a pas connus; Salis : *hebt die thürmenden Giebel* (« Elegie an mein Vaterland »); Hölty : *thürmende Trümmer das Ufer decken* (« der Tod »): Gœthe : *rings die thürmende Ferne* (« Auf dem See »); Stolberg : *auf die thürmenden Gipfel* (I, 228), *enteilt, wie ein Adler, dem thürmenden Schloss* (I, 300). Il faut enfin ne hasarder tant de rapprochements et de parallèles qu'avec beaucoup de circonspection; l'expression *ein Schauspiel für Götter* ne nous semble pas avoir grand rapport avec le mot de Sénèque, *ecce spectaculum dignum*, etc. Mais il y a dans ce recueil des observations dont les futurs éditeurs de classiques allemands feront leur profit.

A. C.

Digitized by Google

40. — Théodore JUSTE. **Le Congrès national de Belgique, 1830-1831,** précédé de quelques considérations sur la Constitution belge par E. DE LAVELEYE. Bruxelles, Muquardt. 1880, 2 vol. in-8°, XXV-420p., 435 p.

Depuis l'ouvrage, devenu classique en Belgique, de M. Nothomb, de nombreux documents ont paru sur l'histoire de la Révolution belge. M. Th. Juste s'est proposé de les réunir et de porter à la connaissance du grand public les faits qui y sont contenus. Il y a joint, dit-il, le résultat de ses recherches particulières dans les archives publiques et privées de la Belgique. Son ouvrage est certainement le plus complet et le plus précis que nous possédions sur l'histoire intérieure de la Belgique. On ne peut en dire autant au sujet des négociations. M. Th. J., bien qu'il les ait connus et dépouillés, n'a pas tiré tout le parti qu'on aurait pu attendre des papiers de Palmerston et de Stockmar. Toute cette partie est mieux traitée dans l'ouvrage français de M. Saint-René Taillandier, et surtout, quelques réserves que nous puissions faire à notre point de vue français, dans l'histoire de Louis-Philippe de M. Hillebrand.

./.

CHRONIQUE

FRANCE. — Quelques-uns des amis de Charles Graux, désirant ne point le laisser disparaître sans un souvenir, se proposent de former un volume de *Mélanges* d'érudition classique, et de le publier en le dédiant à la mémoire de notre défunt directeur. Le comité d'organisation, composé de MM. Weil, Boissier, Lavisse, A. Croiset et Louis Havet, fait appel à la collaboration des maîtres, des collègues, des élèves de Graux et, en général, des érudits qui l'ont connu et qui voudraient s'associer à ce dernier hommage. Sont admis dans les *Mélanges :* des travaux d'érudition, relatifs à l'antiquité grecque et romaine et traitant de paléographie, de bibliographie, de critique verbale, de grammaire, d'interprétation, de littérature, d'épigraphie, d'institutions, d'archéologie, de mythologie, d'histoire. Le comité recevra avec reconnaissance même une simple note d'une ou deux pages. En cas d'adhésion, on est prié de notifier, le plus tôt possible, la nature et l'étendue approximative du travail et d'en envoyer le manuscrit avant le 15 mars 1882 à M. Louis Havet, 102, rue Turenne, Paris.

— Les directeurs de la *Revue archéologique* ont voulu renseigner leurs lecteurs sur la nature et la valeur des objets rapportés de la Tunisie par M. le comte d'Hérisson et exposés au Louvre; ils se sont adressés aux hommes les plus compétents et les ont priés d'étudier avec soin les inscriptions; le résultat de l'enquête a paru dans un article de leur *Revue* intitulé *L'exposition de la cour Caulaincourt au Louvre* et tiré à part (Didier. In-8°, 24 p). L'article est dû à quatre personnes, MM. Ph. Berger, Le Blant, Mowat et Cagnat. Nos lecteurs savent déjà, par le bulletin de l'Académie des Inscriptions, à quelles conclusions est arrivé M. Ph. Berger. Les soixante-dix-sept inscriptions qui venaient d'Utique et formaient « la partie la plus précieuse des découvertes » de M. d'Hérisson viennent toutes de la collection du Khasnadar et

Digitized by Google

ont été, pendant des années, au palais de la Manouba, où elles ont été vues, dès 1869, par M. de Maltzan, qui les a publiées partiellement dans l'appendice de son Voyage à Tunis. Les estampages de la collection complète de la Manouba sont déposés à l'Institut, et toutes les inscriptions de M. d'Hérisson s'y retrouvent en bloc. M. d'Hérisson « a été indignement trompé ». — M. Le Blant prouve qu'il faut lire *Candida Fidilis* et non *Candida Eidicis* dans l'épitaphe chrétienne rapportée par M. d'Hérisson; il ajoute aux informations que nous connaissions déjà par le compte-rendu de l'Académie des Inscriptions, un renseignement de M. Héron de Villefosse qui a trouvé, dans un fragment d'inscription chrétienne, un *F* « qui n'est pas douteux dans le même Fidelis, et de plus provenant de Carthage ». — M. Mowat montre que huit inscriptions latines, y compris la grande inscription bilingue, exhibées dans le local de l'exposition des fouilles d'Utique, ont déjà été publiées dans le tome VIII du *Corpus inscriptionum latinarum*, et qu'aucune n'y est mentionnée comme venant d'Utique. — Enfin, M. Cagnat relève le petit nombre d'inscriptions latines inédites que contenait l'exposition de la cour Caulaincourt et que M. d'Hérisson avait publiées avec des incorrections; celles-là viendraient réellement d'Utique.

— Notre collaborateur M. Louis Leger, professeur à l'Ecole des langues orientales, a fait tirer à part son *Esquisse sommaire de la mythologie slave* parue dans la « Revue de l'histoire des religions » (Leroux. In-8°, 24 p.), M. Leger fait remarquer dans son étude qu'aucun document purement slave n'atteste la croyance dans l'existence d'un Dieu suprême dont dériveraient les autres divinités; les seules qui soient incontestables sont *Svarog*, Dieu du ciel, et son fils *Dajbog*, le dieu qui donne, ou le soleil, fils du ciel, qui eut sa statue à Kiev; *Svarojitch* « dieu solaire » (ne serait-ce pas le même que *Dajbog?*); *Ogoṇu*, le feu, également fils du ciel; *Peroun*, le frappeur, le dieu du tonnerre qui avait une statue à Novgorod et à Kiev et qui a continué de vivre dans la mythologie populaire sous le nom du prophète Elie (*Ilia*); *Khors* « dont les attributs sont difficiles à déterminer » (p. 15); *Veles*, dieu des troupeaux qui est devenu saint Blaise; *Koupalo*, dieu des fruits de la terre; *Iarylo*, l'ardent, le bouillant, dieu de la génération; *Stribog*, l'aïeul des vents d'après le poème d'Igor et *Lada*, la Vénus slave, déesse de l'amour et du printemps. Tels sont les dieux russes. M. L. passe ensuite aux Slaves de la Baltique; il cite leurs dieux : *Svantovit*, dont le temple principal était à Arkona, dans l'île de Rugen; *Triglav*, le dieu aux trois têtes, honoré surtout à Stettin et dans l'île de Wollin; *Radigost; Ranovit* ou *Rugevit; Iarovit*. Puis viennent les divinités inférieures, dryades, esprits des bois, Parques, vampires, etc. Enfin, M. L. dit quelques mots des prières et des sacrifices, des fêtes de l'année, des croyances des Slaves en une autre vie, de l'enfer; mais l'idée qui exprime le mot slave qui désigne l'enfer (*peklo*, l'endroit où l'on cuit dans la poix bouillante) paraît, dit fort bien M. L., purement chrétienne; cp. *pêh* en ancien-haut-allemand. « En somme, conclut M. L., les croyances religieuses des Slaves païens les disposaient, plus que tout autre peuple, à embrasser facilement le christianisme... L'instinct d'imitation, qui est le propre de leur race, les prédisposait à accepter sans lutte une religion supérieure qui, en satisfaisant leur imagination, leur apportait la solution des problèmes que leur mythes naïfs avaient essayé de résoudre » (p. 21). M. L. termine cette rapide esquisse par une bibliographie des ouvrages principaux et facilement accessibles sur le sujet. — M. Leger fera paraître prochainement un volume de *Contes slaves* et la *Chronique de Nestor, traduite pour la première fois sur le texte original*.

— Le tome Ier des *Continuateurs de Loret*, publié par M. le baron James de Rothschild (Morgand et Fatout. In-8°. xliv p. 1166 colonnes, 15 fr.), renferme 138 lettres, rangées dans un même ordre chronologique : 58 de La Gravette de

Digitized by Google

Mayolas (fils d'un professeur d'espagnol de Toulouse qui avait déjà en 1658 publié une gazette et que Loret avait désigné comme son successeur), 58 de Robinet (qui s'était fait une réputation de bel esprit par les lettres qu'il avait adressées durant six années à la Princesse Palatine), 6 de Boursault et 16 de Perdou de Subligny. Ces lettres conduisent le lecteur du 25 mai 1665 à la fin du mois de juin 1568 et racontent, entre autres événements, la représentation de la *Princesse d'Elide* et du *Misanthrope*, de la *Mère coquette*, de l'*Alexandre*, des *Amours de Jupiter et de Sémelé* (Boyer) de l'*Agésilas* (P. Corneille), de l'*Antiochus* (Thomas Corneille), ainsi que l'insurrection de Lubomirski en Pologne, les combats livrés aux Barbaresques par le duc de Beaufort, la guerre entre l'Espagne et le Portugal, les grands jours d'Auvergne, la mort d'Anne d'Autriche et du roi d'Espagne Philippe IV, la guerre déclarée à l'Angleterre, la bataille navale soutenue durant quatre jours par Ruyter contre l'armée anglaise, etc. Le volume est précédé d'une table analytique des matières par lettres, et terminé par une table des noms propres. — On sait que M. Emile Picot continuera, en cinq autres volumes, la publication, commencée par M. de Rothschild, de ces gazettes qui sont, malgré le burlesque ou la grossièreté de la forme, de si précieux documents pour l'histoire intime du XVIIe siècle.

— M. Alfred Morel-Fatio, professeur de littérature étrangère à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, a fait paraître (Denné. In-8°, 70 p.) un opuscule, intitulé : *Calderon, Revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de la mort du poète*. On nous saura peut-être gré de résumer ici les traits principaux de cette intéressante brochure. La partie documentaire de la biographie de Calderon s'est un peu enrichie; on sait maintenant que Calderon fut nommé, le 13 février 1663, chapelain de la maison de Castille *ad honorem* et que, le 24 août 1679, on lui fit concession d'une *racion de camara en especie*, c'est-à-dire en nature. Parmi les écrits consacrés à l'examen de l'œuvre entière de Calderon, M. M.-F. relève le livre de D. Argel Lasso de la Vega et surtout les conférences de M. Ménendez Pelayo, qui « a su digérer ce qu'il a pris au trésor commun, et sur quelques points aller de l'avant »; ce travail de Menendez est, dit M. M.-F., ce qu'on a écrit en Espagne de plus complet, de plus sensé et de plus original sur Calderon. Mais M.-F. y note des faiblesses, des traces d'une composition hâtive et il montre, encore une fois contre Menendez, que Corneille ne s'est pas inspiré de *En esta vida* dans son *Heraclius*, mais que bien plutôt Calderon a copié Corneille. Une grande partie de la « Revue critique » de M. M.-F. est consacrée au travail de M. Moguel, couronné par l'Académie de l'Histoire, sur le *Magico prodigioso* de Calderon et le *Faust* de Gœthe; c'est un « travail méritoire, malgré une thèse malheureuse et des erreurs de détail », et qui a fait « faire quelques progrès à la question des origines du *Magico prodigioso*, en complétant des recherches depuis longtemps commencées sur les sources de ce drame » (p. 38). Le mémoire de M. de Castro sur « les mœurs publiques et privées des Espagnols au XVIIe siècle, étudiées dans les œuvres de Calderon » (mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques), sera, dit M. M.-F., utilement consulté; il renferme bien des faits curieux, mais il est à peine rédigé. L'étude de M. Grinda sur « le concept de la nature et de ses lois, d'après les œuvres de Calderon », est dénué d'intérêt. Les résultats obtenus sont donc en somme — conclut M. M.-F. — peu en rapport avec le tapage qui s'est fait autour de Calderon, à l'occasion de la fête du 25 mai 1881. Si Calderon est la personnification la plus haute du génie espagnol et le « poète par excellence », il méritait d'être traité avec plus de déférence et de sérieux. « Il est à craindre qu'après cette avalanche de discours et de *memorias* on ne finisse par avoir de Calderon par-dessus la tête, comme on dit vulgairement, et

Digitized by Google

que le jour où un érudit de mérite se proposera d'entreprendre quelque travail utile, par exemple une bonne édition ou un commentaire historique et grammatical des drames du poète, on ne lui dise : comment, encore Calderon ? Mais vous venez trop tard, la fête est finie, les lampions sont éteints ! » — On trouve à la suite de cette « revue critique » écrite, comme on le voit, avec autant de verve que de science, plusieurs documents curieux pour l'histoire du théâtre espagnol en Espagne et hors d'Espagne, et que M. Morel-Fatio a imprimés « pour remplir les quelques pages » qui lui restaient; ce sont : 1° des règlements administratifs pour les théâtres de Madrid, promulgués dans la première moitié du XVIIe siècle; 2° une note sur les représentations de comédies castillanes à Perpignan au XVIIe siècle, dans les vingt dernières années de la domination espagnole; cette note, qui renferme des pièces d'assez grand intérêt, n'est pas de M. M.-F., mais de feu M. Alart, archiviste des Pyrénées-Orientales qui l'avait communiquée en 1875 au Comité des travaux historiques; M. Morel-Fatio a transcrit ce travail et l'imprime tel qu'il était, en y ajoutant seulement deux ou trois notes.

— M. l'abbé Ant. Ricard, professeur à la Faculté de théologie d'Aix, vient de publier à la librairie Didier deux livres qui reproduisent les leçons qu'il a faites pendant l'année 1880-81 ; l'un de ces livres est consacré à *Lamennais et son école;* l'autre, à *Gerbet, sa vie et ses œuvres ;* M. Ricard a, dit-il, élagué tout ce qui n'était que l'exposition purement philosophique, pour se borner au récit de la vie et de l'action de Lamennais et de Gerbet sur leur temps; il espère publier plus tard de semblables études sur Lacordaire, Montalembert, Maurice de Guérin et « les autres principales gloires de la grande école de Lamennais ».

— M. Ernest Daudet, après avoir publié une *Histoire des conspirations royalistes du Midi sous la Révolution*, vient de faire paraître une *Histoire de la Restauration* en un vol. in-16° (Hachette) et annonce qu'il prépare un autre récit. intitulé *La réaction thermidorienne dans le Midi.*

— On trouve à la librairie C. Klincksieck (11, rue de Lille), au prix de 1 franc, la *Liste des périodiques étrangers reçus par le Département des imprimés de la Bibliothèque nationale* (XXVIII, p. in-8°). Nous n'avons pas besoin de louer l'utilité de cette *Liste* et de la recommander aux travailleurs; il arrive souvent qu'on veut consulter un article paru autrefois dans une revue qu'on n'a pas à sa disposition; en se reportant à la *Liste des périodiques étrangers* qui donne et le titre des revues et le chiffre des années qui ont paru et que possède la Bibliothèque nationale, on saura de suite, et sans perte de temps, si l'on peut trouver rue Richelieu l'article dont a besoin. On remarquera que la *Liste* ne mentionne les revues que jusqu'à l'année 1879 ou l'année 1880 ; mais l'art. 81 du règlement de la Bibliothèque nationale porte que « les ouvrages par livraisons ne sont communiqués au public que quand ces livraisons ont pu être réunies en un volume et reliées. » Parmi les belles collections de périodiques étrangers, nous notons surtout celle des *Abhandlungen* de la Société des sciences de Gœttingue (à partir de 1838), celle des *Gœttingische gelehrte Anzeigen* (à partir de 1753), celle de l'*Historisches Taschenbuch* (à partir de 1830), etc., etc.

ALLEMAGNE. — Le comité directeur du Congrès des orientalistes de Berlin a tenu à se distinguer de ses prédécesseurs par la hâte louable qu'il met à la publication des actes du Congrès. Dès le mois de décembre dernier, paraissait la 1re partie : *Verhandlungen des Fünften Internationalen Orientalisten-Congresses gehalten zu Berlin im September 1881. Erster Theil. Bericht über die Verhandlungen.* (Berlin, Asher et Co.) Ce fascicule de 144 pages contient les documents relatifs à l'organisation et à la statistique du Congrès, le compte-rendu des fêtes et des séances géné-

Digitized by Google

rales, l'analyse, en partie détaillée, des travaux des diverses sections, enfin la bibliographie. Les travaux des sections ont été résumés par les quatre présidents de section, MM. Schrader, Weber, Lepsius et von der Gabelentz. Le reste est dû au président du Congrès, M. A. Dillmann. Parmi les nouveautés dont le Congrès a eu la primeur, nous remarquons une courte communication de M. Bühler relative à un papyrus récemment découvert au Penjab et qu'on suppose être un de ces exemplaires du Tripitaka bouddhique que le roi Kanishka, vers le premier siècle de notre ère, doit avoir déposés dans les fondements de plusieurs de ses constructions.

— M. Gaedertz travaille à une édition critique de la comédie de Gabriel Rollenhagen, *Amantes amentes* et à une étude sur les différents remaniements de la légende ovidienne de *Pyrame et Thisbé* en Allemagne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

— La librairie Hertz, de Berlin, publiera très prochainement un recueil d'articles et d'études de M. Adolphe Schœll, intitulé : *Gœthe in Hauptmomenten seines Lebens und Wirkens*.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 janvier 1882.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Dulaurier et fixe l'examen des titres des candidats au 10 février.

M. Esmein communique quelques observations sur les paragraphes 2, 3 et 4 de la loi osque de la table de Bantia. On sait que la table de bronze connue sous ce nom porte sur ses deux faces deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en osque, qui contiennent toutes deux des textes de lois, d'ailleurs incomplets. On ignore si les deux textes auxquels appartenaient ces fragments étaient la traduction l'un de l'autre; les parties conservées de l'un et de l'autre ne se correspondent pas. Le monument paraît être antérieur à l'époque des Gracques. Au temps où il a été rédigé, Bantia était une cité indépendante; néanmoins, les lois qu'il contient, même celle qui est écrite en langue osque, paraissent avoir une origine romaine. On sait, en effet, par le témoignage des historiens, que souvent les cités libres de l'Italie se sont adressées à Rome ou à des personnages romains pour leur demander des lois. La loi osque de Bantia a été interprétée, en dernier lieu, par M. Bréal, qui en a donné dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, une traduction complète. C'est à cette traduction que M. Esmein propose une légère modification, qui ne porte essentiellement que sur un seul mot, mais qui change d'une façon assez notable le sens de plusieurs paragraphes. Il a été conduit à proposer ce changement, non par des considérations linguistiques, mais par des raisons d'analogie juridique; il était naturel, en effet, de chercher à interpréter la loi de Bantia de manière à en rapprocher autant que possible les dispositions de celles du droit romain. — Le paragraphe 3 de la loi osque commence ainsi : « Suae pis pru meddixud altrei castrous auti eituas zicolom dicust, izic comono ni hipid » etc.; le paragraphe entier est ainsi traduit par M. Bréal : « Si quis pro magistratu alteri fundi aut pecuniae diem dixerit, is comitia ne habeat nisi cum apud populum quater oraverit sciens sine dolo malo et definitum diem populus acceperit quater neve magis quinquies » Il est question là d'un procès intenté pardevant le peuple et dont le peuple lui-même doit être juge; il est dit que le jugement ne pourra avoir lieu qu'après quatre annonces faites publiquement. Les procès auxquels cette disposition s'applique seraient, selon M. Bréal, les procès sur les fonds de terre et les sommes d'argent, *fundi aut pecuniae*, c'est-à-dire en général les procès civils; il en résulte qu'à Bantia les procès civils auraient été jugés par le peuple. Cela est peu vraisemblable, car à Rome rien de pareil n'a jamais existé; les actions civiles y ont toujours été de la compétence exclusive des magistrats et des juges désignés par eux. Mais il y avait une autre sorte de procès qui, à Rome, étaient jugés par le peuple : c'étaient les accusations criminelles portées contre des particuliers par les magistrats. Quand un magistrat romain voulait accuser un particulier, il fixait et annonçait publiquement le jour où la cause devait être entendue; cela s'appelait *diem dicere* : c'est précisément, on l'a vu plus haut, le terme employé par la loi de Bantia (*zicolom dicust*=*diem dixerit*). Le magistrat romain était obligé de répéter trois fois cette annonce, de formuler trois fois l'accusation, avant le jour où elle se

Digitized by Google

jugeait; ce jour venu, il accusait pour la quatrième fois celui qu'il voulait soumettre au jugement du peuple, et à la suite de cette quatrième accusation seulement on passait aux débats. C'est exactement aussi ce que porte le paragraphe 3 de la loi de Bantia; il exige que le procès soit annoncé quatre fois devant le peuple avant d'être soumis à son jugement. On obtiendrait donc un sens beaucoup plus satisfaisant si l'on pouvait entendre ce paragraphe comme s'appliquant également à des accusations criminelles et non à des procès civils. Les mots qui caractérisent l'objet des actions en question sont ceux-ci : *castrous auti eituas*, que M. Bréal traduit : *fundi aut pecuniae*. On peut conserver la traduction d'*eituas* par *pecuniae;* on sait en effet qu'à Rome, les accusations portées devant le peuple tendaient souvent uniquement à obtenir la condamnation de l'inculpé à une amende; c'était ce qu'on appelait *pecuniae accusare*. Dans les cas plus graves, quand l'accusateur ne se bornait pas à demander l'amende, il ne pouvait conclure qu'à une peine capitale, c'est-à-dire à une peine qui entraînait la perte des droits et de l'état civil du condamné : on disait alors *capitis accusare*. Ces deux mots, *pecuniae* et *capitis*, pour désigner les deux degrés et les deux formes de l'accusation publique, se rencontrent constamment dans les auteurs et toujours opposés l'un à l'autre; à eux deux, ils comprenaient tous les cas possibles d'accusation. Il est donc naturel de supposer que c'est aussi ces deux mots qu'on doit retrouver dans le *castrous auti eituas* de la loi de Bantia; il serait clair alors que ce paragraphe se rapporte bien à l'accusation publique et que cette accusation, à Bantia, était entendue et organisée comme à Rome. Or, il est admis que *autieituas* signifie *aut pecuniae;* n'est-il pas permis de conjecturer que *castrous* signifie *capitis?* Il est vrai que pour le traduire par *fundi*, M. Bréal s'est appuyé sur un passage des tables eugubines, écrit en ombrien, langue parente de l'osque et du latin, où *castruo* (accusatif pluriel) a très clairement le sens de *fundos;* mais connaît-on assez bien ces anciennes langues italiques pour affirmer qu'il n'a pu s'y trouver deux mots, homonymes, mais de sens différent, signifiant, l'un « tête », l'autre « champ »? — Le paragraphe 2 de la même loi parle également des actions *castrous auti eituas* et porte que le peuple, avant de prononcer sa sentence sur ces actions, doit être astreint à prêter un serment. Or, un détail du récit relatif à la condamnation de Coriolan avait déjà conduit M. Huschke à conjecturer qu'un serment semblable était exigé à Rome pour le jugement des actions publiques. Le paragraphe 4 contient des dispositions relatives aux délais de la procédure; elles se rapprochent également de ce qu'on connaît de la procédure romaine en matière criminelle.

M. Bréal dit que, s'il est possible d'admettre l'interprétation de M. Esmein, la traduction de la loi de Bantia se trouvera considérablement améliorée. On gagne à ce changement, d'une part, de rapprocher encore davantage la législation de Bantia et celle de Rome (or on voit déjà par le reste du texte que ces deux législations se ressemblaient beaucoup); d'autre part, d'obtenir pour la loi de Bantia, prise en elle-même, un sens plus raisonnable et plus suivi. M. Bréal est donc très favorablement disposé, à première vue, en faveur de cette interprétation. Reste à savoir si l'hypothèse très hardie qu'elle implique au point de vue linguistique, celle de la coexistence de deux mots analogues au latin *castrum*, homonymes et de signifiation différente, peut être acceptée; c'est une question à laquelle on ne saurait répondre sûrement, dans l'état actuel de nos connaissances sur les idiomes italiques.

M. l'archevêque d'Alger adresse à l'Académie un rapport du P. Delattre sur des fouilles et découvertes archéologiques faites aux environs de Carthage. Renvoyé à l'examen de M. Léon Renier.

M. Lenormant présente de la part de M. Julius Lœytred, vice-consul de Danemark à Beyrouth, des estampages et photographies d'inscriptions cunéiformes nouvellement découvertes par lui sur un rocher de la rive nord du Nahr-el-Kelb. Ces inscriptions sont fort importantes. On y trouve le premier témoignage épigraphique connu des conquêtes de Nabuchodonosor; les autres inscriptions qu'on avait jusqu'ici de ce roi ne parlaient que des édifices qu'il a construits et non de ses exploits militaires. M. Lenormant insiste sur la reconnaissance qu'on doit avoir au savant consul danois d'avoir choisi l'Institut de France pour lui faire hommage de ces précieux documents.

M. Oppert commence la lecture d'un mémoire intitulé : *les Inscriptions chaldéennes de Gudea.*

Ouvrages présentés, de la part des auteurs ; — par M. Duruy : Thévenot (Arsène), *Statistique intellectuelle et morale du département de l'Aube;* — par M. Baudry : Bonnardot (François), *Essai historique sur le régime municipal à Orléans ;* — par M. Lenormant : Courajod (Louis), *Jean Warin, ses œuvres de sculpture et le buste de Louis XIII au musée du Louvre;* — id., *Supplément au mémoire intitulé : Deux Epaves de la chapelle des Valois à Saint-Denis;* — par M. Le Blant : Müntz (Eugène), *Etudes sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes ;* — par M. Ad. Regnier : Senart (E.), *le Mahâvastu;* — par M. Georges Perrot : Collignon (Maxime), *Manuel d'archéologie grecque* (un volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, Paris, Quantin); — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Jæschke, *a Tibetan-English Dictionary.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

sujet et en connaît la littérature; critique pénétrante et profonde.) — Trois poèmes du moyen âge, recueillis par feu WAGNER. Calvary. (Stier : enrichit dignement la bibliothèque du moyen-grec.) — Plutarque, Vie de Démosthène, p. p. GRAUX. Hachette. (Edition excellente; annotations justes et précises.) — RICHTER, die Abiturienten d. Realschulen u. Gymnasien. Berlin, Altenburg, Bonde. — MOHR, das lateinische Verbum in Sexta. Progr. d. Gymn. zu Bensheim. — Longs extraits des Wiener Studien, 1881, I Heft et de la Mnemosyne, vol. X, pars I.

N° 2, 14 janvier : POEHLMANN, die Anfänge Roms. Erlangen, Deichert. (Gruppe : travail très bien ordonné et où les arguments sont habilement disposés; ébranle fortement l'opinion jusqu'ici régnante sur le développement de la culture du Latium; mais on ne saurait encore accepter entièrement les nouvelles théories de l'auteur.) — FROHWEIN, Verbum homericum. die homer. Verbalformen zusammengestellt. Leipzig, Teubner. (Thiemann : ouvrage fait avec beaucoup de soin, sera très utile à tous ceux qui étudient la grammaire d'Homère.) — Corn. Nepos, mit Anmerk. für Schüler, v. ENGLMANN. München, Englmann. (Andresen). — MENGE, Repetitorium d. latein. Syntax u. Stylistik für die oberste Gymnasialstufe. 4e Aufl. Wolfenbüttel, Zwissler. (Schmalz : sera de mieux en mieux accueilli.) — SCHAPER, Hauptregeln d. latein. Syntax nebst Musterbeispielen dazu zum wörtl. Auswendiglernen. Berlin, Bornträger. (Braumüller : travail défectueux fait à la hâte.) — Congrès pédagogique des instituteurs et des institutrices de France. Hachette. — Longs extraits des Wiener Studien, 1881, II Heft, de la Mnemosyne, vol. X, pars I, du « Philologus » 1881, Heft I.

N° 3, 21 janvier 1882 : PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité. Hachette. (Tome I d'un grand ouvrage où les résultats acquis sont exposés avec bon sens, avec esprit et avec goût.) — Philoktetes, d. Sophocles, p. p. WECKLEIN. München. Lindauer (Gleditsch : malgré quelques critiques à faire, édition remarquable). — Euripidis Phœnissae, rec. KLOTZ, editio altera quam curavit WECKLEIN. Teubner. (Glöel : Wecklein a tout utilisé, apporté beaucoup de nouveau, accru considérablement la valeur scientifique et didactique de l'édition de Klotz.) — HEIBERG, Philolog Studien zu griech. Mathematikern. I u. II. Teubner. (Schmidt.) — MEISSNER, Die Cantica d. Terenz u. ihre Eurythmie. Teubner. (Draheim : instructif, quoique ne donnant pas la solution du problème.) — Tacitus, The life of Agricola a. Germany, p. p. ALLEN Boston, Ginn, Heath a. Co. (Andresen : judicieux usage des études allemandes sur le sujet.) — Longs extraits du Philologus, 1881, 2. Heft; du Correspondenzblatt d. Gesammtvereins d. deutschen Geschichts-u. Altertumsvereine, 1881, n° 10; du Journal of hellenic studies, vol. II, n° 2.

Rassegna Settimanale, n° 211, 15 janvier 1882 : MASI, Il Baretti e Agatopisto Cromaziano. — NERI, Un giornalista del secolo XVII (Sur Socini, qui fit paraître à Turin le premier journal italien). — ADEMOLLO, Le memorie di Maria Mancini. — *Bibliografia :* LINAKER, Gli scritti filologici di Leopardi sopra M. Cornelio Frontone, con l'aggiunta di una lettera inedita esistente nei mss palatini. Firenze, Cellini. — MARSELLI, La guerra e la sua storia. Milano, Treves.

N° 212, 22 janvier 1882 : MÜNTZ, Les précurseurs de la Renaissance (Analyse de ce livre remarquable). — BARZELLOTTI, Le basi della morale de Herbert Spencer — RIZZI, Questioni dantesche (Sur un vers du chant III du Purgatoire; il faudrait lire *a chi più va*, plutôt que « a chi più sa »). — *Bibliografia :* CAPPELLETTI, Albertino Mussato e la sua tragedia Eccerinis. Parma, Ferrari e Pellegrini (Un peu superficiel). — FÖRSTER, Farnesina-Studien, ein Beitrag zur Frage nach dem Verhältniss der Renaissance zur Antike. Rostock, Schmidt (Recherches importantes et nombre de résultats nouveaux).

Digitized by Google

Quintilianus. Posen, Tolawiecz (Bon travail qui fait bien augurer de l'édition d'Arist. Quintilianus que prépare l'auteur). — Hoffmann (O.), Quaestiones grammaticae de conjunctionum temporalium usu apud historicos romanos. Halle (Segebade : travail très recommandable). — Pökel, Philologisches Schriftstellerlexicon, 2e Lief. Leipzig, Krüger. pp. 65-128 (Dictionnaire des philologues contemporains; quelques noms manquent). — Richter, d. latein. Elementarunterricht u. die Perthes'schen Bücher an unserer Anstalt. Jena, Progr. — Réponse de M. Fritzsche à M. Bornemann (« Beiträge zur Kritik u. Erklär. d. Pindar »).

N° 3, 14 janvier 1882 : Bernays, Phokion u. seine neueren Beurtheiler. Berlin, Hertz (Zurborg : Essai histor. et philosophique plein d'esprit; analyse pénétrante du caractère de Phocion et de sa politique; beaucoup de détails instructifs). — Artemidoros aus Daldis Symbolik der Träume, übers. v. Krauss. Wien, Hartleben (N'atteint qu'en partie le but proposé). — Harl, De Tzetzarum nomine, vitis, scriptis. Teubner; Giske, De Joannis Tzetzae scriptis ac vita. Rostock (Seelmann : ces deux études comblent une lacune sensible dans l'histoire « externe » de la philos. grecque). — Laves, Kritischexeget. Beiträge zu Vergils VI u. X Ecloge, sowie zum I Buche d. Georgica. Lyck, Wiebe (Glaser). — Ciceros erste u. zweite Philipp. Rede p. p. Halm, 6e Aufl. Berlin, Weidmann (Rubner). — Lukas, d. häusliche Leben in Athen zu den Zeiten d. Aristophanes. I. Graz. II. Weidenau (Grasberger : renferme peu de nouveau, mais peut être utilisé pour un but pédagogique et didactique, à cause de sa brièveté pratique et de ses aperçus sommaires). — Brunn, zur griech. Künstlergeschichte. München. — Warren, on the enclitic « ne » in early latin. Americ. Journal of Philology, vol. 2, n° 5 (Paetzolt : provoquera mainte contradiction, mais traite le sujet avec finesse et « acribie »; contribution très estimable à la gramm. de l'ancien latin). — Blume, Anleit. zum Uebers. aus d. Deutschen in das Griech.; Wetzel, Griech. Uebungsbuch für Anfänger.

N° 4, 21 janvier 1882 : Pochop, über die poetische Diction d. Hesiod. Progr. Weisskirchen (Peppmüller : de mince valeur). — Wolf, Analecta Aeschylea. Bonn (Wecklein : malgré des défauts et surtout la manie de voir partout des interpolations, des choses dignes d'attention). — Helmreich, Galeni lib. περὶ αἱρέσεων τοῖς εἰσαγομένοις. Erlangen, Deichert (Marquardt : Résultats très satisfaisants). — Bitschofsky, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis statianis. Wien, Konegen (Mohr : travail soigné). — Vahlen, de Taciti dialogi locis quibusdam. Berlin, Vogt (Wolff : examine une douzaine de passages). — Teuber, de auctoritate commentorum in Terentium quae sub Aelii Donati nomine circumferuntur. Eberswalde. progr. (Dziatzko.) — Mayerhofer, Die Florentiner Niobegruppe. Bamberg, Buchner (Dütschke : beaucoup de points nouveaux et attachants). — Lüken, die Götterlehre d. Griechen u. Römer oder d. class. Heidentum vom religionsvergleichenden Standpunkt aus bearb. Paderborn, Schöningh (Glaser). — Steiner, über Ziel, Auswahl u. Einrichtung d. Horaz-Lectüre. Wien. — Gidionsen, Vorlagen zum Uebers. aus d. Deutschen in Latein. Schleswig.

Theologische Literaturzeitung, n° 2, 28 janvier 1882 : Dräseke, Der Brief an Diognetos, nebst Beiträgen zur Geschichte des Lebens u. d. Schriften d. Gregorios v. Neocæsarea. Leipzig, Barth. (Overbeck.) — Fischer, Bonifatius, der Apostel der Deutschen. Leipzig, Weigel. (Möller : consulte trop peu de sources; méthode incertaine; toutefois, beaucoup de soin et d'amour pour son sujet.) — Söder, D. Begriff d. Katholicität d. Kirche u. d. Glaubens nach seiner geschichtl. Entwickl. Würzburg, Woerl. (Harnack.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

1 8 1882

N° 7 Seizième année 13 Février 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

LE MUSEON

REVUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES

Abonnement annuel : 12 fr. 50.

SOMMAIRE DU N° I : C. de Harlez. Une leçon de philosophie dans l'Inde antique. — F. Lenormant. Gôg et Magôg. — P. Willems. Une séance du Sénat romain sous la République. — C. de H. Du rôle des Mythes dans la formation des religions antiques. — J. von den Heuvel. Les origines du Jury. — K. Piehl. Le dictionnaire hiéroglyphique de Brugsch. — A. Monaco. Les manuscrits orientaux de la Bibliothèque de Naples. — E. West. Un manuscrit inexploré du Farhang Sassanide. — A. Bamps. La science américaniste. — F. Spiegel. Findusii Schahmaneh, ed. Vullers. — Patkanoff Histoire de la littérature arménienne (E. de Dillon). — Lanza. Lo sterminio di Troja (G. Barone). — Geiger. Voyage du colonel Grodekoff. — Collard. Bibliographie philologique. — Varia.

Le MUSEON paraît tous les trois mois en fascicules in-8° de 8 à 9 feuilles d'impression.

Digitized by Google

The Academy, n° 510, 11 février 1882 : The Lusiads, vols. III a. IV. Life of Camoens a. Commentaries. by BURTON. Quaritch (Burnell). — LANTDELL, Through Siberia. Sampson Low. — SYME, Representative government in England, its faults and failures. Kegan Paul. — Dante's Inferno translated into greek verse by Musurus Pasha, Δάντου ὁ Ἅδης, μετάφρασις Κωνσταντίνου Μουσούρου. Williams a. Norgate (Tozer : tâche difficile accomplie avec succès ; la trad. est littérale, elle suit le texte ligne par ligne, beaucoup de soin, style simple et vigoureux ; on remarquera que Mahomet est remplacé par Arius; « vedi come storpiato e Maometto », est rendu ainsi : ὡς κατάπηρός ἐστιν Ἄρειος βλέπε. — JERROLD, The life of Napoleon III. Vols. IV. Longmans (Purcell). — Letter from Venice (Pinkerton). — The basque suffix-k. (L. L. Bonaparte et Van Eys). — The origin of the arabic numerals (Bertin). — The manumissions in the Leofric missal (Davidson). — The old masters at Burlington House (Seconde notice). — The early christian church at Philae (Am. Edwards). — Discovery of a wall-painting at Westminster Abbey (Middleton). — Restoration in Italy (Radford). — Dans les « Notes and news » un critique de l'Academy, voulant relever une prétendue bévue de la *Revue critique*, a commis lui-même une bévue réelle et ridicule, qui prouve et sa légèreté et son ignorance du français; sa citation mériterait de figurer parmi les « amusing extracts ».

The Athenaeum, n° 2833, 11 février 1882 : Earl of CRAWFORD, The earldom of Mar in sunshine a. shade during five hundred years. Edinburgh, Douglas. — Encyclopaedia britannica, vol. XIII. Inf — Kan. Edinburgh, Black. (On remarquera les articles suivants : trad. de Wellhausen; Juges et Joel, de Robertson Smith; Isaie, Jonas, Jérémie, de Cheyne; Job, de Davidson; Jesus, de Farrar; Italie, de Bartoli, Symonds et Ascoli; Justinien, de Bryce; le Juif-Errant, de Conway; Isée et Isocrate, de Jebb; Ben Johnson, de Ward; Joinville, de Saintsbury; Jenghiz Khan, de Douglas; Juvenal, de Sellar; Kant, de Adamson.) — De HESSE-WARTEGG, Tunis; the land a. the people. Chatto. a. Windus. — SIMCOX, The beginnings of the christian church. — The archaeological Societies. — Sir Isaac Newton's ancestors and circumstances. II. — A new library for London.

Literarisches Centralblatt, n° 7, 11 février 1882 : Der Midrasch Scheboth Rabba übers. v. WÜNSCHE. Leipzig, Schulze. (Bon travail). — REINKENS, Melchior v. Diepenbrock. Leipzig, Fernau; BAUDRI, Joh. Cardinal v. Geissel u. seine Zeit. Cöln, Bachem. — LUCIUS, D. Therapeuten u. ihre Stellung in d. Geschichte d. Askese. Strasburg, Schmidt. (Travail très méritoire.) — SCHNEID, Die Körperlehre d. Joh. Duns Skotus u. ihr Verhältn. zum Thomismus u. Atomismus. Mainz, Kirchheim. — SCHÄFER (Arn.), Abriss d. Quellenkunde d. griech. u. römischen Geschichte. II. Die Periode d. römischen Reiches. Leipzig, Teubner (Ouvrage qui sera très utile, malgré quelques oublis). — BAUMANN, D. Kloster Allerheiligen in Schaffhausen. Basel, Schneider. — PRYM u. SOCIN, der neuaramaeische Dialect des Tûr 'Abdîn. I et II. Göttingen, Vandenhoeck. (Publication préparée avec tout le soin possible et qui renferme d'abondants matériaux; remarquable à tout point de vue.) — KOECHLY, Gesamm. klein philolog. Schriften, p. p. KINKEL u. BAECKEL. Leipzig, Teubner. I. Opuscula latina. — Poetae latini minores emend. BAEHRENS. III. Leipzig, Teubner. (Consulte beaucoup de manuscrits, mais les textes sont maltraités d'après la méthode connue de l'auteur; trop de légèreté, de mauvais goût et d'arbitraire). — FRIGELL, Epilogomena ad T. Livii librum primum. Upsala, Lundström. (Très impor-

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 27 Février — 1882

Sommaire : 44. De Lagarde, Les noms sémitiques du figuier et de la figue. — 45. Chartes de Terre-Sainte, p. p. Fr. Delaborde. — 46. Gaufrès, Claude Baduel et la réforme des études au xvie siècle. — 47. Shairp, Essais sur la poésie. — Thèses de M. Cons. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

44. — **Ueber die semitischen Namen des Feigenbaumes und der Feige** etc., von Paul de Lagarde. Extrait des Nachrichten von der Kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften an der Georg-Augusts-Universitæt zu Gœttingen. N° 15, 3 décembre 1881.

Les monographies sur les noms sémitiques des arbres et des fruits sont excessivement rares de nos jours, surtout celles qui sont à la hauteur des recherches multiples qu'exige un sujet aussi compliqué, bien que très simple en apparence. Les sémitisants me sauront donc gré de leur signaler une savante dissertation sur les noms sémitiques du figuier et de la figue composée par M. Paul de Lagarde, professeur à l'Université de Gœttingue. En communiquant son mémoire à la Société royale des sciences, M. de L. en a retracé lui-même l'origine et le but. « Notre collègue, M. le comte Herman de Solms-Laubbach, m'a demandé à quelle époque les Sémites auraient connu pour la première fois le figuier et la figue. Je réponds publiquement à cette question, parce que je veux mettre M. de Solms-Laubbach en état de connaître l'opinion d'autres que moi sur ce sujet ».

M. de L. rappelle d'abord les dates très diverses auxquelles remontent les documents sémitiques rédigés dans les trois langues qu'il s'agit de comparer : l'hébreu, l'araméen et l'arabe. La littérature israélite s'étend depuis 900 environ jusqu'à 200 environ avant J.-C., et, pendant les 300 dernières années de cette période, l'hébreu n'était plus qu'une langue savante. En fait de documents araméens, ceux qui remontent aux époques anciennes sont excessivement rares, la plupart viennent des années 250 à 900 après J.-C. L'arabe enfin ne nous est connu que depuis 600 après J.-C. Il suit de là qu'on ne doit faire la comparaison des mots de ces langues que sous certaines restrictions; qu'on peut quelquefois admettre des altérations plus ou moins complètes pour les mots que l'on veut comparer; que l'absence d'un mot ou d'une forme dans l'une de ces langues, à une époque déterminée, ne prouve point qu'elles n'aient jamais possédé l'un ou l'autre; qu'enfin, quand un mot semble enfreindre une règle générale, on doit se douter qu'on a à faire à un terme emprunté à un dialecte inconnu.

Digitized by Google

Après avoir posé de la sorte les bases de toute recherche philologique, M. de L. entreprend de résoudre son problème, et il le fait avec une argumentation vigoureuse, étincelante de science et d'esprit, dont nous donnerons le résumé, sauf à revenir avec plus de détail sur quelques points secondaires.

Dans l'idiome sémitique — l'auteur appelle ainsi l'idiome primitif dont sont issues les trois langues citées plus haut — le figuier semble s'être appelé *ti'n* et la figue *balas*. Le premier de ces vocables a produit trois formes différentes, savoir l'hébreu *te'ên* qui augmenté de *l'â* de l'unité devient *te'ênâ*, au pluriel *te'ênîm;* l'araméen *tittâ* (pour *ti'ntâ*), au pluriel *ti'nê*, l'arabe *tîn* (pour *ti'n*), nom collectif. Ces mots désignent aussi bien l'arbre que le fruit. Le second vocable, *balas*, est employé en arabe et en éthiopien pour désigner la figue, tandis que l'hébreu possède de la racine *bls* le participe *bôlês* « celui qui caprifie »; l'araméen seul ne la possède plus aujourd'hui, mais c'est probablement une perte relativement récente. Il faut maintenant déterminer si la forme présumée *ti'n* était commune à tous les Sémites, c'est-à-dire si elle est antérieure aux formes historiques, ou si elle faisait primitivement défaut aux Araméens et peut-être aussi aux Arabes, qui l'auraient tous deux reçue des Israélites. Dans le premier cas, le figuier aurait appartenu à l'habitat primitif des Sémites; dans le second, il aurait été originairement restreint à la flore d'une seule région sémitique et se serait répandu de là chez les autres peuples de la même race.

La philologie pourra peut-être dissiper ce doute. Le vocable en question montre dans les trois langues susmentionnées un *t* initial; cela semblerait un peu étrange en présence de la règle de transformation (Lautverschiebung) avérée, d'après laquelle le *t* araméen répond au *th* arabe et au *sch* hébreu, si l'on n'admettait que ce *t* constitue une lettre préformative, laquelle se soustrait naturellement à la loi de transformation. Il s'ensuit que le mot *ti'n* vient d'une racine *any*, de même que, par exemple, *tibn* (= héb. *teben*) « paille » vient de *bany* « construire ». Les textes hébreux n'offrent de cette racine *any* que les voix secondaires. Le futur du *qal* malgré l'analogie de *yé'eté* (r. *aty*), ne peut guère avoir été *yé'ené,* puisque cette forme paraît propre à une autre racine *any* et peut-être aussi à la racine *yny*, qui est souvent confondue en hébreu avec les deux premières; le futur a sans doute été *ya'né* et plus tard *yô'né*, comme le prouve d'une manière incontestable (*unumstæsslich*) la vocalisation traditionnelle du mot *tô'anâ* qui appartient très certainement (*ganz sicher*) à la racine *any*. Cette considération fait voir que la forme *te'ên* = *ti'n* est déplacée sur le domaine de l'hébreu, dans lequel le vocable *t'n*, dérivé de *any*, aurait sans doute été prononcé *tô'n*.

Si la forme *ti'n* exclut l'origine hébraïque, le fond exclut l'origine araméenne, car la racine *any* manque de dérivé en araméen : tout au plus en reste-t-il une faible trace dans la langue parlée jadis dans le pays occupé plus tard par les Araméens, dans la langue assy-

Digitized by Google

rienne, laquelle possède deux prépositions dérivées de ladite racine, savoir : *ina* (forme masculine de l'hébreu *ét* = *inat*) « dans, de », et *ana* « à, vers », formée comme le syriaque *'ada* = *'ad*, de *'ady*. L'origine arabe reste seule admissible, et il demeure acquis que le figuier est originaire d'Arabie, notamment de la région habitée par les Bahrâ, branche des Quçâ'a, qui se distinguaient par ce fait qu'ils prononçaient *yiqtulu* au lieu de *yaqtulu*, fait qui explique la vocalisation *ti'n* pour *ta'n*. D'après M. Sprenger, les Quçâ'a sont venus, de bonne heure, de la côte sud-est de l'Arabie ; quant aux Bahrâ, appelés anciennement Bahrân, ils vivaient du temps de Mohammed dans la plaine de la Cœlésyrie, mais on ignore où ils habitaient auparavant. C'est donc de cette contrée arabe que le figuier, nom et chose, a dû passer chez les autres peuples et dans les autres territoires sémitiques.

Pour ce qui concerne le sens du mot, M. de L. ayant prouvé par de nombreux exemples tirés des meilleurs écrivains arabes que la racine *any* signifie « il était temps, il s'est approché (*es war Zeit, es kam nahe*) », est porté à expliquer la forme demi-participielle *ti'n* par « arbre qui ne mûrit ses fruits qu'après avoir été rapproché d'une autre chose (*der Baum welcher nur durch Zugesellung Früchte trägt*). C'est en effet la particularité du figuier, signalée déjà par Aristote, Théophraste, Pline et les auteurs des Géoponiques, particularité qui consiste à avoir besoin pour mûrir ses fruits de l'adjonction des figues mâles ou caprifigues, en grec ἐρινεοί. Si l'on peut expliquer *tibn* par « ce avec quoi on construit, » on peut également prendre *ti'n* dans le sens de « ce au devant de quoi on apporte quelque chose » (*das dem* [*zu seinem Gedeihen*] *entgegengebracht wird*). Le mot isolé hébreu *tô'anâ* (= *ta'anat*) « occasion, prétexte » qui doit être considéré comme la forme israélite du *ti'nat* quçâïte, permet peut-être d'envisager le figuier comme un arbre qui a besoin pour ainsi dire d'une occasion, d'un prétexte, pour mûrir ses fruits ou pour les conserver. Le nom de la figue *balas* confirme également l'origine arabe du figuier, attendu que, en vertu de l'équation *sch* hébreu = *s* arabe, la racine hébraïque *bls* semble être empruntée à l'arabe.

M. de L. présente toutes ces considérations non-seulement sous une forme dubitative, mais il a soin de solliciter à plusieurs reprises l'avis de ses lecteurs, fût-il même contradictoire sur tous les points. Cela m'encourage à présenter quelques légères observations, non pour émettre une opinion, mais pour soulever une question de principe qui m'a été suggérée par quelques publications récentes sur la haute antiquité des races civilisées, question qui tend à s'assurer si la philologie est réellement apte à résoudre les problèmes préhistoriques qu'on lui demande. Je ne crois pouvoir mieux expliquer ma pensée qu'en opposant avec doute, bien entendu, deux considérations, également fortes et contradictoires, à l'argumentation irréprochable qu'on vient de lire.

Premièrement : Le mot *ti'n* est probablement araméen. Il y a plus

Digitized by Google

que de la vraisemblance à supposer que la racine *any* « rapprocher », qui est usitée dans les langues sœurs, l'ait aussi été dans l'araméen antique dont nous ne possédons que des restes infimes. Quant à la forme, la vocalisation *ti'n*[*tâ*] coïncide parfaitement avec la forme verbale, *yiqtul* = *yeqtul* propre à l'araméen, fait qui ne s'observe ni dans le *te'ên* hébreu ni dans le *tîn* arabe. N'est-ce pas une présomption favorable à l'origine araméenne du figuier ?

Deuxièmement : Le mot *ti'n* est probablement hébreu. Pour la charpente consonnantique, il est avéré que la racine *any* s'emploie dans plusieurs voix verbales et l'emploi ancien du *qal* est attesté par la forme demi-participielle *tô'anâ*. En ce qui concerne la vocalisation *te'ênâ* pour *tô'nâ*, la raison en semble résider, d'une part, dans la nécessité de le distinguer du mot *tô'anâ* précité lequel a un sens différent, de l'autre, dans l'assimilation par analogie aux mots *'abêdâ*, *genêbâ*, *serêphâ*, car le caractère adventice du *t* initial de ce mot devenu un substantif concret a été entièrement oublié. La coexistence des mots *te'ênâ* et *tô'anâ* qui servent à expliquer l'un l'autre, toute particulière à l'hébreu et inconnue aux langues sœurs, semble ajouter un poids considérable à l'hypothèse de l'origine hébréo-phénicienne du figuier.

Nous voilà donc en présence de trois solutions bien divergentes, fondées sur des argumentations philologiques également correctes, au moins en apparence, les unes et les autres ; mais quel est le critérium qui pourra fixer et bien fixer notre choix ?

Obligé de réduire considérablement nos ambitions d'archéologue, nous ne demanderons à la philologie que ce qu'elle peut nous donner et nous maintenons comme une précieuse acquisition l'interprétation du mot *ti'n* présentée par M. de Lagarde. Que le figuier soit originaire de la Mésopotamie, de la Syrie ou de l'Arabie ou bien commun à tous ces pays, une chose est sûre, c'est que le nom de cet arbre et de son fruit rappelle une opération d'arboriculture qui suppose une longue série de tentatives en vue de perfectionner un produit de la nature. Les ancêtres des Sémites qui ont donné un nom au figuier, étaient déjà bien loin des âges primitifs ; de plus, ils étaient sédentaires et adonnés à la culture du sol, car le nomade est tout ce qu'il y a de plus indifférent aux expérimentations botaniques. Ce résultat rectifie d'une manière remarquable les idées que certaines écoles ont propagées sur le caractère fondamental de la race sémitique : c'est toujours une erreur de moins au passif de l'ethnologie.

M. de L. termine son savant mémoire par des remarques sur trois autres mots sémitiques : l'arabe *'Afâr* et *Markh*, noms des deux morceaux de bois par le frottement desquels on produit du feu, les mots syriaques *Nisseyôn* et *gilleyôn* et l'hébreu *'ânî*. L'auteur montre que *'Afâr* est la prononciation incorrecte de *'Athtar* = Astarte, en sorte que ce nom désigne le bois inférieur, la femme, et celui de March, le bois supérieur, l'homme. Quant aux mots syriaques précités, ils viennent

Digitized by Google

directement de l'hébreu, tandis que les formes proprement syriaques sont *gilleyân, nusseyân*. La troisième proposition, d'après laquelle l'hébreu *'ânî* = *çanûa* « modeste » serait d'origine araméenne, me paraît moins probable.

Je complèterai ce compte-rendu par quelques remarques sur divers points traités en second ordre par M. de Lagarde.

P. 369. A côté de la forme hébraïque *te'ên*, on aurait dû mentionner la forme phénicienne *t*, *y*, *n* qui figure sur une inscription de Carthage, et en déterminer la vocalisation [1]. — P. 373. Si je ne me trompe, le persan *tâdj* = tâg « couronne » a été rapproché du perse *taka*, qui figure dans le composé *takabara*, mais je ne saurais dire si c'est avec raison. En tout cas, le peuple frère des Perses, les Mèdes, qui avaient depuis longtemps des rois, devajent avoir un mot propre pour « couronne », et ne pas être réduits à emprunter un mot étranger ; ou bien, si nécessité il y avait, ils auraient certainement accueilli le mot populaire assyrien *agu*, au lieu d'en créer une forme *tâg* qui n'existe nulle part. — P. 375. La vocalisation *ta'anâ* (Jérémie, II, 24) semble très exacte, témoin les formes analogues *ta'awâ*, *ta'alâ*. — P. 380. L'hébreu mischnaïtique possède un mot *ribqâ* qui désigne l'endroit de l'aire où les vaches attendent chacune son tour pour battre le blé ; ceci motive l'explication de Philon : Ρεβεκα ὑπομονή. — P. 383. Le mot unique *tô'anâ* (Juges, XIV, 4) est communément traduit par « occasion, prétexte », mais le contexte exige le sens de « querelle, dispute, chicane » qu'il a du reste chez les talmudistes, lesquels voient dans le choix des ceintures en feuilles de figuier, *te'ênâ* (Genèse, III, 7) une allusion aux ennuis, *tô'anâ*, que le péché des ancêtres a apportés à leurs descendants [2]. Dans ce cas, il y aurait entre *te'ênâ* et *tô'anâ* un parallélisme analogue à celui qui s'observe entre ἐρινεός et ἔρις. La nuance du dernier mot pourrait aussi résider dans Ἐριννύς = sanscr. *saranyu* et le sens primitif de tous serait « accourir ou s'approcher rapidement [3] ». — P. 388. En admettant que le rapprochement de πέτρα « roche, pierre » et de πτέρα = allem. *Feder* « ce qui traverse en volant, plume » soit exact, les interprétations mythologiques de Kuhn resteraient encore à démontrer, attendu que ce nom peut avoir désigné primitivement la pierre de fronde et ne s'être généralisé que plus tard. — Pp. 391-394. Je suis frappé de la difficulté que les commentateurs européens — je n'ai lu que les commentaires juifs — trouvent dans cette circonstance que les feuilles de figuier ne peuvent ni être cousues ni servir à couvrir le corps. Je crois que cette difficulté n'existe proprement pas, car, d'une part, le verbe *tâphar* ne

1. Ce passage porte : *wetyn yâé laban laqa'hat tischqôd* « tu auras soin de prendre une belle figue blanche ». Le *y* paraît être une consonne, attendu que l'orthographe phénicienne marque très rarement les voyelles longues au moyen des lettres faibles.

2. *Midrasch Rabbâ* I, chapitre II.

3. Cf. le verbe hébreu *qârab* « s'approcher » qui produit le substantif *qerâb* « dispute, querelle, lutte ».

Digitized by Google

signifie pas seulement *coudre*, mais aussi « attacher, lier » (Job, XVII, 15), de l'autre, le mot *'âlé* n'est pas seulement la feuille, mais aussi la branche avec ses feuilles (Néhémie, VIII, 15). — P. 398. L'heureuse interprétation que M. de L. donne à *'Afâr* = *'Athtâr* me conduit à penser que le nom du bois supérieur *Markh* ne doit pas être séparé de *Mirrîkh*, la planète Mars. La réunion de *'Athtâr* et de *Mirrîkh* dans les légendes arabes offre donc une très intéressante analogie à la réunion d'Arès et d'Aphrodite dans la mythologie grecque. En ce qui concerne le nom de *Mirrîkh*, qui n'a certainement rien à faire avec la racine *marakha*, j'inclinerais à y voir l'altération du nom mandéen de Mars, *Nirîg* (= Nergal), résultant des formes équivoques de l'écriture arabe. Je soumets ce sentiment au jugement de M. de Lagarde. — Pp. 398-400. Le *h* final de *'Atar'atê* indique probablement la voyelle *ê*, comme le prouve la transcription grecque 'Αθη. Strabon a déjà remarqué que la forme grecque 'Αταγρατις était corrompue et que la forme vraie du premier élément était 'Αθαρα. Simplicius, qui interprète 'Αταρατη par τόπος Θεῶν, commet la même erreur que celle dans laquelle tombent d'ordinaire, par exemple, Philon et Josèphe, lorsqu'ils expliquent les noms propres hébreux d'après leur son sans avoir égard à l'orthographe. — P. 405. Je ne crois pas qu'on doive voir dans le *w* du mot hébreu *'ânâw* « humble, modeste », qui est toujours orthographié sans *yod*, la trace de l'antique désinence du nominatif *u*; les formes moabites *waye'annêw*, *'a'annêw* font voir que le *w* est radical.

En terminant, je tiens à cœur d'exprimer le désir que les ouvrages de M. de Lagarde soient mieux connus chez nous. Il serait très regrettable que des recherches aussi originales, aussi pleines de faits que celles dont cette dissertation présente le type accompli, demeurâssent ignorées de nos sémitisants.

J. HALÉVY.

---

45. — **Chartes de Terre-Sainte**, provenant de l'abbaye de N.-D. de Josaphat, publiées par H.-François DELABORDE, ancien élève de l'Ecole des Chartes, ancien membre de l'école française de Rome (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 19e fascicule). Paris, Thorin. 1880, in-8°, 153 pages.

Pour écrire l'histoire des croisades et du royaume latin de Jérusalem, on a employé exclusivement jusqu'ici les chroniques, les lettres, les relations de toute espèce dont on possède une si grande quantité; le nombre des documents diplomatiques relatifs à ce sujet est, au contraire, extrêmement restreint. Cette disette de textes administratifs et judiciaires nous prive de renseignements sur l'organisation du pays par les croisés, sur la condition des terres et des personnes dans le royaume de Jérusalem. Nous avons, il est vrai, les Assises de Jérusalem, texte incomparable au point de vue législatif, mais qui aurait, sur plus d'un point, besoin d'ê-

Digitized by Google

tre complété et contrôlé à l'aide des chartes privées. Jusqu'ici il n'a été publié que deux recueils importants de textes relatifs à la Terre-Sainte, le *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, édité par M. de Rozière, et le chartrier de l'ordre Teutonique, par M. Strehlke. Cette pénurie de textes tient à la dispersion des documents, plutôt qu'elle ne prouve leur destruction; sans doute, beaucoup d'archives ecclésiastiques et seigneuriales ont dû disparaître lors de la conquête sarrasine et de la perte de Jérusalem; mais les monastères latins, qui survécurent à cette première invasion, eurent tout un siècle pour mettre leurs chartes en sûreté, et nul doute qu'on ne retrouve bonne partie de ces documents dans quelque petite ville d'Espagne ou d'Italie [1].

La découverte faite en 1878 à Palerme par M. le chanoine Carini du chartrier de l'abbaye de Josaphat est de nature à entretenir cet espoir chez tous les érudits qui s'occupent de l'histoire de l'Orient latin. On savait par Pirri, auteur du *Sicilia sacra*, que le dernier abbé de Josaphat avait, quelques mois avant la prise d'Acre par les Sarrasins en 1291, transporté en Sicile, où depuis longtemps le couvent possédait de grands domaines, les reliques et le trésor sauvés en 1187; mais jamais on n'avait cherché dans cette direction les débris des archives de Josaphat. L'heureuse trouvaille faite en Sicile fut bientôt connue de tous les érudits. M. Delaborde, alors à Rome, n'hésita pas à faire le voyage de Palerme pour examiner ces documents, et, grâce à l'obligeance de M. Carini, il a pu ajouter quelques textes intéressants au *Cartulaire du Saint-Sépulcre* et aux *Tabulae* de Strehlke.

Les chartes publiées par M. D. sont au nombre de cinquante-neuf, comprises entre 1112 et 1289; la plupart sont vraiment intéressantes, soit pour l'histoire du royaume latin, soit pour celle des institutions qui, pendant quatre-vingt-dix ans, régirent la Syrie. On peut regretter, avec M. le comte Riant, que M. D. n'ait pas donné quelques indications sur les autres pièces inédites restées à Palerme; nul doute qu'il n'eût trouvé dans ces actes, tous siciliens, beaucoup de faits intéressant l'histoire de l'Orient latin et des croisades. Sur cinquante-neuf actes publiés par M. D., cinquante-six existent en originaux à Palerme; l'éditeur a consacré à leur étude diplomatique une partie de sa préface, et a pu ajouter beaucoup de choses à ce que l'on savait avant lui sur la chancellerie des rois de Jérusalem; l'écriture élégante des deux chartes, dont le fac-similé est joint au volume, prouve que cette chancellerie employait des scribes exercés et soigneux.

Celui qui jugerait la publication de M. D. d'après un article de critique, publié par M. l'abbé Ulysse Chevalier dans le *Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie*, 15 déc. 1880-1er janvier 1881, risquerait de s'en faire une idée assez fausse. L'éminent bibliographe a eu

1. Voir, à ce sujet, un article de M. le comte Riant, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1881, pp. 13-18.

Digitized by Google

évidemment de fortes distractions en écrivant cet article et beaucoup des critiques de détail qu'il adresse à l'auteur tombent à faux. Au fond, un seul de ces reproches méritait d'être formulé: la transcription des textes paraît en effet assez négligée; en collationnant sur les fac-similés les chartes IV et V, on s'aperçoit tout de suite que M. D. a lu trop vite et a commis beaucoup d'inexactitudes, plus même que des inexactitudes : des mots ont été passés, d'autres changés ; je laisse de côté les changements d'orthographe, qui sont beaucoup moins importants. La chose est certainement regrettable, mais on peut remarquer que les textes publiés étant tous en latin, pourront néanmoins être employés par les historiens de Terre-Sainte. Il est vraiment regrettable que M. D. ait dû, faute de temps, transcrire ces textes si rapidement et qu'il n'ait pu faire corriger ses épreuves sur les originaux.

Une fois cette critique, assez sérieuse, il est vrai, formulée, nous n'avons guère que des éloges à donner à la publication de M. D. ; les notes historiques et chronologiques mises par lui au courant du volume sont pour la plupart très nettes et concluantes, et ni ces notes, ni la préface ne méritaient les rigueurs de M. l'abbé Chevalier. Dans cette préface, l'auteur raconte l'histoire des archives de Josaphat, donne quelques indications sur la diplomatique des rois latins, dont le volume renferme douze diplômes originaux, sur les sceaux qui, malheureusement, ont tous disparu aujourd'hui ; remarquons que les bulles ou sceaux de plomb étaient d'un grand usage en Palestine. M. D. relève ensuite les noms que les chartes de Josaphat permettent d'ajouter aux listes des *Familles d'Outre-Mer* de Du Cange, additions qui complètent sur certains points cet excellent ouvrage, dont le seul tort est de dater de deux siècles. L'auteur ne parle pas de l'état des terres et des personnes, sans doute parce qu'il a remarqué le petit nombre d'indications fournies à ce sujet par les chartes. Nous reconnaissons que ces indications sont en petit nombre, les actes qui les contiennent n'étant ni les plus nombreux ni les plus longs. Nous regrettons pourtant cet oubli ; en deux ou trois pages, M. Delaborde eût dit ce qu'il y avait à dire et eut épargné au lecteur une perte de temps. Les futurs historiens de la Terre-Sainte trouveront dans les *Chartes de Josaphat* quelques faits intéressants sur l'état des terres, les tenures, l'aliénation des fiefs, les redevances, etc. La lecture de ces textes nous a permis de reconnaître que le régime féodal, tel qu'il fonctionnait en Palestine, était celui du nord de la France, ce qui, du reste, n'a rien d'étonnant, vu la nationalité de la plupart des princes syriens.

A. M.

---

46. — **Claude Baduel et la Réforme des études au XVIe siècle** par M. J. Gaufrès. Ouvrage couronné par l'Académie de Nîmes. Paris, Hachette, in-8° de x-354 p.

Je suis bien en retard avec le livre de M. Gaufrès. De longs voyages,

Digitized by Google

de grands travaux, des fatigues excessives, m'excuseront, je l'espère, auprès de l'auteur, comme auprès de la *Revue critique*. Du reste, je déplorerais beaucoup plus mon involontaire inexactitude, si l'ouvrage dont je puis enfin m'occuper n'avait déjà fait son chemin et si les tardifs éloges que je viens lui donner n'étaient, en quelque sorte, superflus. Comment le livre de M. G. n'aurait-il pas été très goûté? Le sujet est des plus intéressants; il a été traité non-seulement avec conscience, mais avec amour. L'auteur, à force de patientes recherches, a trouvé une foule de choses nouvelles. Son style a du mouvement, de la chaleur, de l'éclat. Rien, en un mot, ne manque à sa monographie de ce qui constitue à la fois un agréable et excellent travail.

La vie de Claude Baduel (né à Nîmes en 1491, mort à Genève le 8 septembre 1561) était imparfaitement connue [1]. M. G. n'a négligé aucune recherche pour nous faire bien connaître cette vie qui fut si tourmentée. Les livres rares, les documents inédits lui ont fourni toutes sortes de particularités curieuses; il s'est surtout avantageusement servi des lettres familières du savant humaniste qui ne nous sont parvenues au nombre de 124 que dans une belle copie du XVIIe siècle conservée à la bibliothèque de la ville d'Avignon *(Epistolæ familiares et orationes)* [2]. Sur la naissance de Baduel, sur sa famille, sur ses voyages, sur son professorat, sur son rectorat, sur ses amis, sur ses adversaires, sur ses disciples, sur ses procès, sur ses ouvrages, sur ses idées, sur sa fin, il a réuni des renseignements non moins fidèles que nombreux. Autant les récits antérieurs étaient défectueux, autant ses propres récits sont irréprochables. Ce n'est pas seulement dans la biographie de Baduel que M. G. se montre sûrement informé : c'est aussi dans sa description de Nîmes en 1540, dans son étude sur l'université et le collège des arts de cette ville, qui est sa ville natale, et dont il parle avec une sympathie communicative, dans son histoire des études classiques en France, histoire où, pour la première fois, a été signalée l'influence exercée sur le développement de nos études secondaires par les universités des Bays-Bas, de l'Alsace et de la Suisse française, dans sa notice très considérable sur Guillaume Bigot, l'odieux rival de Baduel [3], dans ses notices

1. Dans le *Moréri* de 1759, quatre lignes seulement sont accordées à Baduel. Les articles de la *Biographie universelle* et de la *Nouvelle biographie générale* sont un peu plus longs, mais ils ne nous apprennent pas grand'chose. L'article du *Dictionnaire critique* de Bayle n'a pas été cité par M. G., lequel ne cite pas non plus les *Remarques* de l'abbé Joly sur ce *Dictionnaire*. Quant à l'article de la nouvelle édition de la *France protestante*, il a été rédigé d'après des notes communiquées par M. G. lui-même.

2. Voir, sur ce manuscrit, un court passage de la *préface* (p. IX), un passage plus étendu (p. 293).

3. M. G. dit (p. VI) : « Baduel fut un autre Ramus dont Bigot fut, à certains égards, le Charpentier. » Cette comparaison était imprimée avant que M. Joseph Bertrand eût établi, dans la *Revue des Deux-Mondes*, que les torts de Charpentier ont été infiniment exagérés.

Digitized by Google

plus rapides sur Jean de Mansancal, premier président du parlement de Toulouse, Jean de Téronde, Morlet, René Gasne, le naturaliste Guillaume Rondellet, le fondateur de l'ichthyologie, Gabriel Isnard, François de Valériole, médecin d'Arles, Renaud d'Alen, etc.

Un des plus grands attraits du livre que j'examine, c'est son extrême variété. M. G. nous transporte un peu partout sur les pas de son héros; à Toulouse, à Paris, à Louvain, à Wittemberg, à Bruges, à Strasbourg, à Carpentras, à Montpellier, à Lyon, à Genève. Il nous présente successivement je ne sais combien de personnages célèbres avec qui Baduel fut en relation, Jean Sturm, Philippe Mélanchton, Marguerite de Navarre, la sœur de François Ier [1], Louis Vivès, Guillaume Budé, Jean Calvin, le cardinal Sadolet, Jean de Saint-Gelais, évêque d'Uzès, Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier [2], Jean de Lettes, évêque de Montauban, l'actif et habile imprimeur Sébastien Gryphius, etc. On ne pourra désormais s'occuper de la plupart de ces personnages sans consulter le livre de M. Gaufrès. Mais ce livre devra surtout être cité avec honneur et avec reconnaissance par tous ceux qui s'occuperont de ces essais de rénovation scolaire « qui se relient étroitement au grand mouvement de la Renaissance, » et, pour mieux dire, par tous ceux qui voudront étudier la marche des idées, le progrès de l'esprit public au XVIe siècle.

L'*Appendice* (pp. 289-354) est d'une richesse extrême. Les renseignements et documents qui y sont reproduits sont à la fois le complément et la justification du récit. Parmi les documents justificatifs, on remarque ceux qui ont autorisé l'auteur à s'écarter sur certains points de Ménard, le savant historien de Nîmes, et des écrivains qui l'ont suivi (*Documents relatifs au collège des Arts*, tirés des archives municipales de Nîmes, pp. 341-350). Les listes analytiques des ouvrages de Baduel (pp. 291-293) et des ouvrages de Bigot (pp. 304-306) sont dressées avec beaucoup de soin et seront précieuses pour les bibliographes. Les spécimens des écrits des deux professeurs (pp. 294-303 et 306-323) seront lus avec d'autant plus de curiosité, que ces écrits sont moins accessibles, et que, dans le livre même, les extraits de ces écrits ont été traduits et souvent abrégés [3]. Mentionnons, à la suite de ces spécimens, deux lettres adres-

---

1. M. G. reproduit (pp. 28-30) une lettre de recommandation de Mélanchton à Marguerite, en faveur de Baduel, et (p. 35) une lettre de recommandation de cette princesse, en faveur du même, adressée aux consuls de la ville de Nîmes.

2. Il a été rendu compte ici d'un ouvrage de M. Zeller, ouvrage qui ne permet plus de dire que ce prélat « n'est pas exactement connu. » Je veux parler de : « *La diplomatie française vers le milieu du* XVIe *siècle, d'après la correspondance de Guillaume Pellicier, ambassadeur de François Ier à Venise,* 1539-1542. » Paris, 1880, in-8°.

3. Dans le chapitre IV, M. G. a traduit en totalité l'opuscule de Baduel (*De collegio et Universitate Nemausensi*, Lyon, 1540) sous ce titre : *Le prospectus du collège des Arts*. Dans le chapitre XI, il a traduit, avec quelques suppressions, le règlement du même collège restauré (*Instituta litteraria*, à la suite des *Annotationes in Cicpro Mileno et pro Marcello Orationes* (Lyon, 1552). De plus, on rencontre çà et là divers fragments des lettres et traités de Baduel et de Bigot.

Digitized by Google

sées à Bigot par Jean Boyssonné, ancien professeur de droit à l'Université de Toulouse, conseiller au parlement de Chambéry, un contrat de Bigot avec la ville de Nîmes, un contrat du même avec la ville de Montauban, tirés des archives municipales de ces deux villes, la généalogie de la famille Baduel, le contrat de mariage de Claude Baduel et divers actes notariés relatifs à la famille de ce dernier, tirés des archives départementales du Gard.

Je n'ai que bien peu d'observations à présenter au savant biographe. N'exagère-t-il pas (p. 52) le mérite de Thomas à Kempis comme théologien? — Pourquoi n'a-t-il pas rappelé (p. 129), à propos de la lettre écrite par Baduel à Sadolet sur les devoirs de ceux qui s'appliquent à l'éducation de la jeunesse [1], que ce dernier, de son côté, avait composé un traité : *De liberis recte instituendis* (Venise, 1533) [2]? Pourquoi n'a-t-il pas consulté, au sujet de Gabriel Isnard (p. 219), divers manuscrits conservés dans la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, et signalés par le docteur Barjavel [3]? Dans la même bibliothèque il aurait pu trouver un manuscrit que n'a pas connu le docteur Barjavel, un registre de la chambre apostolique du Comtat Venaissin [4], où (f° 415) est inséré un acte par lequel le cardinal de Bourbon, légat d'Avignon, fait don au capitaine Lisle [5] de tous les biens meubles et immeubles qui appartinrent à Gabriel Isnard, docteur ès lois, et qui avaient été adjugés audit légat par confiscation, attendu que Gabriel Isnard était de la nouvelle religion. Si, comme je l'espère, M. G. donne bientôt une nouvelle édition de son livre, il pourrait tirer de ces divers manuscrits les éléments d'une notice qui complèterait à merveille, en ce qui regarde Gabriel Isnard, le chapitre consacré aux amis de Claude Baduel. — M. G., après avoir dit (p. 222) que Jacques de Renaud, seigneur d'Alen, « appartenait à l'une des plus anciennes familles du pays, » ajoute : cette famille a disparu, *croyons-nous,* sans laisser de traces. Je puis apprendre à M. G., que le dernier Renaud d'Alen est mort à Paris, il y a une quarantaine d'an-

---

1. *De officio et munere eorum qui erudiendam juventutem suscipiunt, epistola ad card. Sadoletum* (Lyon, Gryphe, 1549).

2. Il en a été donné, en 1555, une édition sous ce titre : *Traité d'éducation du cardinal Sadolet et vie de l'auteur par Antoine Florebelli traduits pour la première fois avec texte latin, notes explicatives et justificatives, par* P. Charpenne (Paris, Plon, in-8°).

3. *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse* (Carpentras, 1841, 2 vol. grand in-8°, t. II, p. 86).

4. *Liber regestorum cameræ apostolicæ Comitatus Venicini,* manuscrit classé sous le n° II, lettre A.

5. Le *capitaine Lisle,* célèbre dans les guerres de religion de la Provence et du Dauphiné, n'était autre que Jean des Isnards, frère de Gabriel. Ils étaient fils de noble Gaucher des Isnards et ils figurent, avec un autre fils et trois filles, dans le testament dudit Gaucher des Isnards, du 17 avril 1556, pièce qui fait partie des archives de la rectorie de Carpentras déposées dans les combles du palais de justice de cette ville. Ce testament, que n'avait pas vu le dr Barjavel, m'a été signalé par M. Barrès, le très obligeant conservateur de la bibliothèque d'Inguimbert.

Digitized by Google

nées, ne laissant que deux filles, l'une mariée avec le commandant Delmas de Grammont, et l'autre avec M. de Châteauneuf. — En plusieurs endroits de son livre, M. Gaufrès vante le style, l'éloquence de Baduel. Je ne veux pas diminuer, à cet égard, le mérite de son héros, mais je suis obligé de rappeler qu'un sérieux critique, l'abbé Joly, reprochant à Bayle une trop indulgente appréciation [1], a déclaré que Baduel lui paraît très médiocre, comme écrivain, très froid, comme orateur.

T. DE L.

---

47. — **Aspects of poetry**, being Lectures delivered at Oxford by John CAMPBELL SHAIRP, LL. D. Professor of Poetry, Oxford : Principal of the United College, St. Andrews; Oxford, at the Clarendon Press, 1881. 1 vol. in-8°, pp. XII, 464.

Ce volume est composé de quinze essais sur la poésie, dont douze sont des leçons qui ont été professées à la chaire de poésie d'Oxford au courant des quatre dernières années. Ce n'est ni un traité systématique sur la poésie, ni un cours suivi sur une époque poétique : dans certains chapitres, l'auteur traite quelques questions générales de philosophie littéraire; dans d'autres, il recherche la caractéristique de certains œuvres poétiques, la plupart appartenant à l'Angleterre moderne. Voici la table des sujets traités : *Le domaine de la poésie; Critique et création; Le côté spirituel de la poésie; Le poète comme révélateur. — Le style poétique dans la poésie moderne en Angleterre; Virgile comme poète religieux; Les chants écossais et Burns; Shelley comme poète lyrique; La poésie des Highlands (Ossian); Bardes gaéliques contemporains (Mac Intyre); Les trois Yarrow; La biche blanche de Rylstone; L'esprit homérique dans Walter Scott; Poètes en prose (Carlyle, cardinal Newman).* L'unité de l'ouvrage réside dans la personnalité de l'auteur plus que dans le sujet ; elle est dans une teinte très prononcée de *Wordsworthisme* (pardon du mot, mais il devient nécessaire) qui le pénètre d'un bout à l'autre : il est clair que Wordsworth est de tous les modernes celui qui va le plus directement au cœur de l'auteur, et, bien qu'il ne dissimule pas les limitations trop visibles de son poète, Wordsworth est pour lui le révélateur par excellence. Je ne m'étendrai pas sur les chapitres spécialement consacrés à Wordsworth, ayant déjà eu l'occasion d'en dire quelques mots à propos du livre de M. Myers [2]; disons seulement que, même après M. Myers, l'on lira avec plaisir les pages de M. Shairp sur la *Biche blanche de Rylstone*, et surtout sur les trois poèmes relatifs à la Yarrow, — quelque chose comme la Voulsie de Wordsworth et l'une des plus jolies rivières qui aient jamais coulé entre les rimes d'une ballade : — le critique suit à la piste le génie du poète à tra-

---

1. Bayle avait dit : « Il écrivait bien en latin, et il était bon orateur. »
2. *Revue critique*, 1882, n° 3.

Digitized by Google

vers ces trois petits poèmes qui marquent les étapes d'un quart de siècle (1803, 1814, 1827).

Je signalerai rapidement le chapitre sur Virgile où l'auteur fait bien ressortir, après M. Boissier, le caractère tout religieux et fatal de la mission d'Enée, trait qui explique du même coup les faiblesses et parfois la petitesse de l'homme, considéré comme héros de drame humain. Enée a sa loi, non en lui, mais hors de lui, dans la volonté inéluctable des dieux et du destin : tout intérêt humain, en tant qu'opposé à cet intérêt suprême, doit être sacrifié et périr. Il est probable que le découragement de Virgile à laisser son œuvre inachevée venait du sentiment qu'il n'avait point eu le temps de concilier dans la vérité poétique ces deux êtres en lutte dans le cœur de son héros, à savoir : l'homme aux passions humaines, et l'instrument prédestiné d'une œuvre divine. Il faut reconnaître que la fusion ne s'est pas faite; d'où le vague et l'inintéressant de cette figure. Au fond, malgré toutes les différences infinies de l'extérieur, la situation la plus proche de celle que Virgile voulait peindre dans Enée est celle que Shakespeare a rendue dans Hamlet : des deux parts, une mission en lutte contre le caractère à qui elle est imposée. Les accès de douleur et de faiblesse du héros montrent clairement que, dans le plan primitif, telle était bien la conception du poète : il est impossible de dire jusqu'à quel point il l'eût accusée s'il avait laissé autre chose qu'une ébauche immortelle; moderne, il se fût dit : le génie qui a une mission marche à l'accomplissement à travers la mort du cœur : c'était le *Moïse* de Vigny en douze chants.

Le lecteur lira avec intérêt, quoique faites de seconde main, les études sur la poésie des Highlands et sur le barde gaélique Mac Intyre. M. S. essaye de dégager la note dominante de la poésie celtique : une sensibilité profonde et vibrante, ouverte à toutes les émotions comme à toutes les sensations, humaine et mystique, passant en un instant de l'exaltation à l'affaissement, de la joie rayonnante à la tristesse sombre : *gleams intensely bright, glooms profoundly dark :* de là des accents, inconnus à la poésie grecque et latine, de tendresse déchirante qui semblent de quelque psalmiste. Il y a dans cette littérature un champ d'étude d'un charme singulier et qui devrait être cultivé en France plus qu'il ne l'a été jusqu'ici. Les Anglais commencent à reconnaître que l'élément celtique, dans la constitution de la race et de l'âme anglaise, est infiniment plus étendu et d'une action plus profonde qu'on ne l'imaginait : plus encore la France, qui est essentiellement celtique, aurait-elle à apprendre sur elle-même de ces derniers représentants indépendants de la race, et cette étude modifierait peut-être les jugements courants, si enracinés et si superficiels, sur le fond du caractère français, où la prédominance extérieure de l'esprit dit *gaulois* a voilé aux regards les qualités plus profondes, plus puissantes et plus nobles qui sont l'âme même de la France.

Je m'arrêterai un peu plus longtemps aux deux chapitres consacrés à Shelley et aux poètes en prose.

Digitized by Google

L'auteur, avec un goût très large et une sympathie aussi *catholique* que possible, ne peut cependant dissimuler une certaine aversion pour Shelley et son œuvre. Il y a là plus qu'une réaction contre les excès des Shelleyistes à outrance et que la lassitude d'entendre acclamer à tout bout de champ « le poète des poètes »; c'est là un titre, d'ailleurs, auquel nul poète n'a droit ou bien auquel tous ont également droit; car tout poète original et révélateur est le poète des poètes dans le coin du ciel ou de l'âme où le Dieu l'a établi : mais Shelley a moins que tout autre droit exclusif à ce titre, parce qu'il ne pourra jamais être que le poète de quelques-uns. Sa fortune merveilleuse dans les dernières années est due avant tout à des causes extérieures à son génie; c'est la poésie et la tristesse de sa destinée qui lui ont gagné les cœurs; c'est l'éveil de l'esprit révolutionnaire en Angleterre qui a élevé au faîte le poète de la révolte et « sa poésie non baptisée »; c'est l'homme enfin plus que le poète qui a fait un dieu de Shelley. M. S. fait bonne justice de cette part de la gloire de Shelley, quoique avec une sévérité peut-être excessive; il est bien vrai, comme il le dit, qu'un homme politique, un réformateur social, qui ferait de Shelley son prophète, arriverait bien vite à la dernière limite du fanatisme rationnel, le pire de tous; mais il ne faut juger les théories politiques et sociales d'un poète que comme matière poétique, parce qu'elles jaillissent de la même source, c'est-à-dire des formes de son imagination; aussi, entre Hazlitt, dénonçant en Shelley tous les symptômes du philosophe fanatique, et Byron, écrivant sur la tombe de son ami *Cor cordum,* c'est le jugement du poète qui restera définitif pour la postérité.

Shelley est poète lyrique avant tout et rien de plus, et il est lyrique idéaliste : la vision intérieure soulève et remplit toute sa poésie. M. S., tout en admirant pleinement cette poésie, lui reproche le vague et le vide de ses créations; elles sont toutes dans le rêve, nulle dans la réalité; point de caractères humains : ses pulsations, ses désirs, ses aspirations lui en tiennent lieu; à peine une description de paysage réel : il ne rend que l'impression qu'il en a reçue, ou quelque lueur passagère qui en a flotté et s'est évanouie dans ses yeux. Il est si bien chez lui dans ce monde d'abstractions et d'ombres qu'il a créé que, s'il a à décrire des objets visibles et communs, il le fait en les comparant à ces fantômes de sa pensée, les seuls qui lui soient familiers. Virgile compare les ombres qui se pressent sur le Styx aux feuilles mortes qui tombent à l'automne : pour Shelley, ce sont les feuilles mortes qui sont « comme des spectres fuyant sous la baguette de l'enchanteur » :

Are driven, like ghosts from an enchanter fleeing;

les voiles repliées du bateau immobile et endormi sont comme les pensées repliées du rêve :

Our boat is asleep on Serchio's stream,
Its sails are folded like thoughts in a dream.
(The Boat)[1].

1. Byron, dans le temps qu'il fut sous l'influence de Shelley, voit quelquefois sous cet angle (voir notre édition de *Childe Harold*, III, 47 note; IV, 72).

Digitized by Google

« Ce monde idéal, dit M. S., est pour lui si réel que, par les lèvres pâles de ce peuple de spectres, il verse des flots d'émotion aussi ardents que jamais poète par les lèvres les plus roses et les yeux les plus brillants de créatures terrestres. Asia, Panthea, la Dame de la Plante sensitive, sont pour Shelley des créatures aussi visibles que pour Burns sa bonne Jeanne ou Mary. Et sa pensée était si pénétrée de son idéalisme que, quand ses affections descendaient, non plus sur des abstractions, mais sur des créatures de chair et de sang, il les élevait de terre dans une atmosphère raréfiée et les revêtait du même style et des mêmes images que ces fantômes de sa pensée » (p. 239). Il est étrange qu'avec une intelligence si profonde du génie de Shelley le critique marque pour lui si peu de sympathie : il est bien vrai, comme il le lui reproche, que cette poésie ne sera jamais réellement comprise que par un petit nombre et ne répondra jamais aux sentiments de l'humanité en masse : en est-elle moins pour cela une forme souveraine et d'originalité suprême? Tout ce qu'on pourra dire contre Shelley pourrait se dire aussi bien contre Wordsworth : Wordsworth décrit un lever de soleil presque sans traits matériels, par la seule description des impressions évoquées : Shelley n'est que l'extrême gauche de Wordsworth : le soleil se lève dans son cœur au lieu du ciel. Il s'adresse à une élite encore plus restreinte que Wordsworth, parce que si la vision spiritualiste est plus rare que la vision matérialiste, la vision idéaliste est plus rare encore que l'une et l'autre et marque un développement plus haut de la pensée et un pas en avant dans ses usurpations sur la matière. Loin que la poésie de Shelley doive perdre avec le temps, elle ne pourra qu'enraciner sa prise dans ce domaine étroit, mais profond. La souveraineté de plus en plus puissante de la pensée sur le monde extérieur ne pourra que développer le monde intérieur aux dépens des apparences du dehors : toute certitude et toute science sort du dedans, comme toute émotion, et le triomphe apparent du matérialisme dans ce siècle n'est que l'avant-coureur d'un idéalisme scientifique : le monde extérieur tend à se résorber dans la vision intérieure dont il n'est que le développement et la projection. Cette façon de percevoir le monde — privilège ou maladie — ne sera sans doute jamais que le fait de quelques-uns : de ceux-là, Shelley est le poète né.

M. S. prend comme types du poète en prose Carlyle et le cardinal Newman, deux pôles intellectuels : l'un un Michelet, mais puritain, méprisant, amer, mécontent de toute l'humanité excepté de lui-même, pharisien de génie; l'autre une sorte de François de Sales, éclos dans l'atmosphère anglicane où il a étouffé. Il y a dans ces pages bien des observations fines et délicates à l'appui du mot si simple et si profond de Coleridge : « prose ne s'oppose pas à poésie, mais à vers ». Un siècle qui a produit en Angleterre De Quincey, Carlyle, Newman, Ruskin, en France, Châteaubriand, Maurice de Guérin, Lamennais, Quinet, Michelet, (sans parler des œuvres en prose de Lamartine et Hugo),

Digitized by Google

doit se débarrasser du préjugé qui fait du vers le vêtement indispensable de la poésie. M. Shairp constate le fait sans en rechercher la cause : elle est, je crois, dans la nature même de la poésie. « Il y a, disait Wordsworth, beaucoup de poètes semés par la nature et à qui a manqué le talent du vers :

many are the poets sown by nature,
Yet wanting the accomplishment of verse ».

Au contraire, Carlyle, sans doute par quelque ressentiment personnel de ses efforts infructueux, tranche que la forme métrique est un anachronisme, et que le vers, comme véhicule de pensée et de sentiment sincère, est une chose du passé. Le mot de Wordsworth n'est vrai qu'à moitié et celui de Carlyle est absolument faux : le fait est qu'il y a une poésie qui ne peut se rendre que par la prose. C'est sans doute quelquefois l'inexpérience du vers qui force le poète d'écrire en prose une poésie faite aussi bien pour le vers : mais souvent aussi cette impuissance du poète à écrire en vers est la preuve que la nature même de sa poésie est réfractaire au mètre. On conçoit sans peine le *Centaure* de Maurice de Guérin écrit en vers; on ne conçoit pas la *Montagne,* la *Mer,* l'*Oiseau* de Michelet, et du Carlyle en mètre serait un non-sens. La poésie métrique suppose dans la pensée même et dans l'émotion une symétrie, une harmonie, un balancement, qui quelquefois leur seront naturels et seront leur forme dès l'état naissant; que souvent elles pourront prendre et adopter après coup sans contradiction et sans effort — c'est le cas le plus ordinaire; — mais que parfois elles ne pourront revêtir sans perdre leur vie : c'est la prose dans ce cas qui sera l'instrument nécessaire de la pensée poétique. Cette rébellion de la pensée contre le mètre se produit toutes les fois que l'émotion se précipite et se transforme avec un élan qui ne permet plus les arrêts, si rapides qu'ils soient, que les balancements de la mesure imposent à l'expression. Dans cette nature de poètes, le battement du cœur, seul et dernier principe de tout rythme non artificiel, est trop irrégulier et trop précipité pour s'adapter à la cadence métrique : arrêté par les lenteurs du mètre, le cœur cesse de battre et du même coup que le vers vient, toute sa poésie meurt. Il se fait donc, à défaut du mètre, un rythme personnel, qui est d'une variété et d'une vérité infinie [1], parce que ce rythme suit toutes ses pulsations et change à chaque soubresaut d'émotion et d'image; et qui est d'une puissance égale à celle de la musique, parce qu'il peut procéder par cris et silences : la poésie métrique est incapable de cette liberté sans borne et de cette sincérité sans frein.

James Darmesteter.

1. Ne pas confondre cette prose de la poésie avec ce que l'on appelait, au commencement du siècle, la *prose poétique*, création artificielle et sans vérité et qui vient bien de l'inhabileté du poète à manier le vers et non de la résistance intime du sujet : l'écrivain aspire au vers, il en donne le maximum en son pouvoir, et comme, en fait, sa poésie est de celle qui se prête au vers, son style flotte dans un mensonge perpétuel (une partie de Châteaubriand et Mac Pherson tout entier).

Digitized by Google

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Cons.

Thèse latine : *De Atace.* — Thèse française : *La province romaine de Dalmatie.*

I

M. Cons, maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier, a présenté à la Sorbonne deux thèses de géographie : l'une, en latin, sur l'Aude; l'autre, en français, sur la province romaine de Dalmatie.

Dans la première, M. C. s'est proposé d'étudier les variations qu'a subies le cours inférieur de l'Aude, depuis l'origine des temps historiques, et d'examiner quelle influence ces variations ont exercée sur la fortune de Narbonne.

Le titre « De Atace » pourrait donc être mieux choisi : il dit à la fois trop et trop peu. Aussi en résulte-t-il une certaine incertitude d'un bout à l'autre de l'ouvrage : tantôt l'auteur semble sortir de son vrai sujet pour se conformer à son titre, pris dans toute son extension, tantôt, au contraire, il ment à son titre pour se restreindre plus strictement à son vrai sujet. Dans la thèse, comme dans le titre, il y a à la fois trop et trop peu.

C'est là ce que M. Himly a fait tout d'abord observer, et, tandis que quelques-uns des juges se plaignaient de digressions, d'autres ont pu réclamer certains détails, que M. C. avait omis comme étrangers à son sujet. — C'est ainsi que M. Pigeonneau s'est étonné de trouver quatorze pages consacrées à l'histoire de la fondation de Narbonne, tandis que M. Zeller eût souhaité de voir M. C. insister sur l'importance de Narbonne comme place d'importation pour les Romains.

Sur l'ancien littoral, si complètement modifié par les atterrissements de l'Aude, M. C. ne fait guère que reproduire les opinions de ses devanciers, MM. Lenthéric et Desjardins. — C'est dans les chapitres VI, VII et VIII que réside tout l'intérêt de la thèse. M. C. y recherche quelles étaient, à l'époque romaine, les communications de Narbonne avec la mer. Selon M. C., l'Aude, dans l'antiquité, passait tout entier sous l'arche demi-ruinée qui se voit encore près de Narbonne, et les bouches de l'Aude, dont parlent les anciens, doivent être placées au sud de Narbonne, vers les étangs de Bages et de Sigean. Cependant, dès l'époque impériale, le lit du fleuve devant Narbonne commençait à s'exhausser sensiblement, et déjà les eaux tendaient à s'échapper vers le Nord, du côté de Vendres; aussi, pour sauver la prospérité de Narbonne, dont le fleuve faisait toute la richesse, construisit-on une digue, en amont de Narbonne, au-dessous de Sallèles d'Aude, digue qui avait pour but de s'opposer à la fuite des eaux vers Vendres et de les ramener sur Narbonne.

En aval de Narbonne, vers Montfort, l'Aude entrait dans un ancien golfe, déjà à demi comblé par les alluvions à l'époque romaine, que les anciens appellent Rubresus (plus exactement Rubraeus) ou Rubrensis lacus, et dont les étangs de Bages, de Sigean et de Gruissan sont aujourd'hui les restes. Jusqu'ici on avait cru que les Romains avaient frayé à l'Aude une issue vers la mer en lui creusant, à travers les eaux stagnantes du golfe, un canal qui aurait abouti au grau de la Nouvelle, en contournant l'île de Sainte-Lucie, et on pensait que ce canal aurait servi au trafic, alors si important, de Narbonne avec la Méditerranée. Mais M. C. a établi — et c'est là la partie nouvelle de sa thèse, — que ce prétendu canal romain devait avoir été fait par les Goths, et qu'en tout cas, à l'époque romaine, l'embouchure principale de l'Aude et le chenal suivi par la navigation se trouvaient plus au nord, au grau de la Vieille-Nouvelle.

Digitized by Google

Les preuves données par M. C. à l'appui de cette opinion ont paru concluantes à la Faculté, et M. Pigeonneau a déclaré que ce point était désormais un fait acquis pour la géographie historique.

Les critiques de détail ont été assez nombreuses : M. Himly a relevé un certain nombre d'inexactitudes dans les chiffres indiquant la hauteur des montagnes, et a jugé très insuffisante la carte qui accompagne le texte et devrait l'éclairer. M. Louis Havet a regretté le choix des éditions d'auteurs anciens dont M. C. s'est servi pour ses citations : elles sont, pour la plupart, peu scientifiques ; encore M. C. a-t-il confondu plus d'une fois les diverses indications du même texte dans différentes éditions, ce qui embarrasse singulièrement le lecteur. Enfin, M. Havet a relevé un certain nombre d'expressions impropres ou obscures, qui ont souvent trompé les juges sur la vraie pensée de l'auteur, et, après avoir noté la confusion qui naît, en plus d'un endroit, de l'expression en termes latins d'idées ou de faits tout modernes (Catalans, Espagnols, conseil général), il a terminé en regrettant que M. C. n'eût pas choisi pour sujet de sa thèse latine « la province romaine de Dalmatie », et pour sujet de sa thèse française « les alluvions de l'Aude ».

II

La thèse française de M. C. paraît avoir été moins goûtée de la Sorbonne que sa thèse latine. C'est un gros volume de 416 pages, œuvre de longues et patientes recherches, nourri de faits, enrichi de nombreux souvenirs personnels, et réunissant sur la question un grand nombre de matériaux. Mais M. Himly a reproché à l'auteur de n'avoir pas su tirer parti des documents qu'il avait amassés, et d'avoir donné des notes plutôt qu'une œuvre véritable. — Examinant la préface, M. Himly s'est plaint que le but du livre n'y fût pas suffisamment marqué : M. C. y déclare qu'il va étudier la Dalmatie, mais sans dire à quel point de vue, sans indiquer l'idée générale qui doit faire l'unité de son livre. Cette idée, d'ailleurs, ne ressort pas nettement à la lecture de l'ouvrage : en plus d'un endroit, on se demande ce que M. C. a voulu établir : rien n'est assez serré ni assez précis. M. Lavisse a caractérisé d'un mot le défaut capital du livre, il manque de méthode. L'Index bibliographique, qui est en tête de l'ouvrage, met ce défaut en évidence. Tout y est jeté pêle-mêle, et comme au hasard. La Carte qui accompagne le texte a été, pour la même raison que l'Index, vivement critiquée par M. Himly. On y trouve indiqués des villages sans la moindre importance, tandis que les grandes lignes sont laissées dans l'ombre, et quelquefois même complètement effacées. Dans cette carte, qui résume l'ensemble de l'ouvrage, il n'y a que le détail qui frappe : la vraie configuration du pays échappe presque complètement.

Le premier chapitre a pour titre « Aspect général du pays ». Mais M. Himly trouve qu'il ne répond nullement au titre qu'il porte. Au lieu de donner une vue d'ensemble, de caractériser en quelques mots la région dont l'histoire fait le sujet du livre, M. C. procède plutôt par le menu, avec une certaine recherche du pittoresque, comme un touriste qui, du pont d'un bateau à vapeur, décrirait la cité qui lui passe sous les yeux. Il ne nous donne pas une idée précise de la constitution intime du pays dont il s'occupe. C'est à peine s'il parle une seule fois des Balkans !

Il est assurément digne de remarque qu'un pays situé, comme la Dalmatie, entre la Grèce et l'Italie, c'est-à-dire entre les deux foyers d'où a rayonné la civilisation antique, soit demeuré si longtemps barbare et n'ait même pu être transformé par l'occupation romaine. M. C. a voulu expliquer ce fait par des raisons tirées du climat et de la nature du sol. Mais ses explications ont été vivement attaquées par MM. Gebhart et Lavisse, le premier niant que le Bora, c'est-à-dire le vent du nord, ait

Digitized by Google

suffi pour empêcher les Grecs de coloniser l'Illyrie, puisque Corcyre, où ce même vent sévit avec violence, a été une de leurs stations les plus fréquentées, — le second s'élevant avec force contre la théorie des causes finales en histoire, et reprochant à M. C. de vouloir expliquer par de purs accidents géographiques des faits d'un ordre tout différent.

M. C. fait remonter aux voyages d'Héraclès les premières relations de l'Illyrie avec la Grèce, — mais M. Bouché-Leclercq lui fait remarquer que la légende de l'Héraclès grec cache le plus souvent l'histoire de la colonisation phénicienne, — puis il passe au récit de la conquête romaine. Ici, M. Pigeonneau lui a reproché de s'être livré à un travail inutile : il n'avait, en effet, nul besoin de raconter tout au long les guerres des Romains en Illyrie. Cela d'ailleurs ne lui a pas porté bonheur, car M. Lavisse s'est plaint vivement de la légèreté avec laquelle M. C. dans son récit de la soumission du pays, a interprété certains textes, notamment le texte si connu de la VIIIe églogue de Virgile, « superas jam saxa Timavi », texte que M. C. prend à contre-sens pour ne pas l'avoir replacé dans le contexte.

Ce que M. C. dit de l'administration romaine en Dalmatie n'a pas soulevé de grandes critiques : on lui a plutôt reproché d'avoir parfois trop raison. — Mais, dans le détail, les critiques ont été assez nombreuses. M. Louis Havet a fait remarquer que les renvois manquaient de précision, que les éditions n'étaient pas toujours indiquées, ou l'étaient d'une façon erronée; que certains textes avaient donné lieu à de graves méprises. Enfin, M. Lavisse a sévèrement critiqué le style, qu'il trouve emphatique et de mauvais goût : il a montré que M. C. préférait trop souvent la périphrase au mot propre, ce qui l'amenait, par exemple, à dire « la maison qui porte la couronne des Empereurs d'Occident » pour signifier la maison d'Autriche, et « l'héritier des Césars de Byzance » pour désigner le tsar.

En terminant, la Faculté a souhaité que M. Cons continuât ses travaux sur la Dalmatie, mais sous la condition qu'il userait à l'avenir d'une méthode plus exacte et plus scientifique.

CHRONIQUE

TURQUIE. — Une école des beaux-arts doit être fondée à Constantinople; elle comprendra une bibliothèque et une collection de moulages; elle a pour but de relever en Turquie l'architecture et les arts industriels; on y fera, en turc, des cours gratuits sur la peinture, la sculpture, l'architecture, l'ornementation, la gravure et l'esthétique. Le directeur de la nouvelle école, Hamdi-Bey, est également chargé de la conservation des monuments historiques de la Turquie. Hamdi-Bey est déjà directeur du musée d'antiquités du Tchinili-Kiosk, il a mis l'ordre dans cette collection importante, dont le catalogue (en français et en turc) doit paraître prochainement par les soins d'un membre de l'Ecole française d'Athènes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 février 1882.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Dulaurier. Trois tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

Digitized by Google

(Votants, 35 : majorité, 18.)

	1er tour.	2e tour.	3e tour.
M. Henri Weil.	14 voix.	16 voix.	18 voix.
M. Siméon Luce.	11 —	14 —	17 —
M. Albert Dumont.	10 —	5 —	

Au troisième tour de scrutin, M. Henri Weil est proclamé élu. L'élection sera soumise au Président de la République.

M. Desjardins communique des nouvelles archéologiques qui lui ont été adressées de Tunis par M. Cagnat, chargé d'une mission du gouvernement français, et de Rome par M. des Bassayns de Richemont, membre de l'Ecole française de cette ville. En Tunisie, M. Cagnat a découvert plusieurs inscriptions latines nouvelles, entre autres une ainsi conçue :

CRANIVS FRV
GIARAPRIAPO
DESVOFECITMA
IORIOSVO

Il a signalé, en outre, à l'attention du ministre de France une centaine de pierres antiques qui gisaient abandonnées et oubliées sous un hangar; le gouvernement français a obtenu ces pierres en don du gouvernement du bey. — A Rome, un fragment d'inscription récemment retrouvé a suscité une polémique scientifique assez vive. Il ne se compose que de quelques lettres, qui forment la fin des lignes du texte perdu :

FPAP
AE
OPVLO
R

Les deux premières lignes contenaient probablement les noms, au datif, d'un personnage désigné comme appartenant à la tribu Papiria; à la première ligne étaient, dans la partie perdue, l'initiale de son prénom, son gentilice et l'initiale du prénom de son père, à la seconde ligne son *cognomen*, qui était un nom en *a*, au datif en *ae* : [*N. N., N.*] F*(ilio)*, PAP*(iria tribu)*, ... AE. La discussion porte sur les deux dernières lignes. M. Carlo Visconti lit : [*iter p*]OPVLO [*debetu*]R; M. Henzen [*trib. mil. a p*]OPVLO, [*praef. fab*]R. Si l'on admettait cette seconde hypothèse, ce serait le premier exemple connu de la formule *tribunus militum a populo* dans une inscription trouvée à Rome.

M. Léon Renier dit que M. C. Visconti vient de publier, dans le bulletin de la commission archéologique municipale de Rome, un article où il défend sa lecture, par des arguments qui paraissent décisifs.

Le P. de la Croix donne quelques détails sur les fouilles pratiquées par lui à la Boissière, près Sanxay (Vienne, arrondissement de Poitiers, canton de Lusignan), sur les bords de la Vonne, affluent du Clain. Ces fouilles ont mis au jour les substructions de plusieurs édifices importants de l'époque romaine. Le principal est un temple, construit en forme de croix grecque, au milieu d'un vaste déambulatoire carré, de 76 mètres de façade, orné de deux rangs de colonne. Trois escaliers, le plus grand, de 7 mètres de longueur, au milieu, les deux autres, de 2 m. 80 et de 3 m. 33, à droite et à gauche, donnent accès au déambulatoire, que précède un grand vestibule à trois rangs de colonnes, de vingt-deux colonnes chacun. En avant du tout est un préau carré de 84 mètres de côté, au milieu duquel se remarque une construction ronde de 7 m 45 de diamètre. Un autre préau voisin mène à un balnéaire qu'alimentaient les eaux de la Vonne; il n'y a aucune trace de sources thermales ou minérales. Les autres édifices dont on trouve les restes sont une grande hôtellerie, qui couvre une étendue de terrain de deux hectares, et divers établissements analogues, puis, de l'autre côté de la rivière, un théâtre. Ce dernier édifice a une forme singulière : au lieu d'être limité à un demi-cercle, il forme, à la hauteur des gradins inférieurs, un cercle complet, enfermant une sorte d'arène; les gradins sont coupés, d'un côté, par une façade rectiligne, de 84 mètres de longueur, de façon que les plus hauts gradins ne forment qu'environ trois quarts de cercle. On a trouvé, au cours des fouilles, un assez grand nombre de médailles et d'objets divers, mais en fait d'inscriptions on n'a rencontré qu'une ou deux pierres brisées qui portent seulement quelques lettres. Les fouilles ne sont du reste pas terminées, le P. de la Croix indique un assez grand nombre de points qui restent encore à déblayer.

M. Clermont-Ganneau commence une communication sur les résultats de la mission archéologique dont il a été chargé en Syrie.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : Rayet (O.), *Monuments de l'art antique*, 3e livraison; — par M. Lenormant : 1° Lécuyer (Camille), *Terres cuites antiques trouvées en Grèce et en Asie-Mineure;* 2° Newton (Charles), *Inscription from Kalymnos* (extrait du *Journal of Hellenic studies*).

Julien Havet.

Erratum à l'article de M. Gaidoz, n° du 13 février 1882, p. 133, note 1, lire : *Bull. de la Soc. des Antiquaires*, 1865.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

tant pour la connaissance de la langue de Tite Live). — Waldberg, Studien zu Lessings Stil in der Hamburgischen Dramaturgie. Berlin, Kühl. (Quelques bonnes remarques, trop développé et par endroits inexact.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 4, 28 janvier 1882 : Kayser, Beiträge zur Geschichte u. Erklär. d. ältesten Kirchenhymnen. Paderborn, Schöningh. — Sachse, Die Lehre vom Defectus sacramenti. Berlin, Guttentag. — Frohschammer, Ueber d. Principien d. aristotel. Philosophie u. d. Bedeut. der Phantasie in derselben. München, Ackermann. — Eucken, zur Erinnerung an Krause. Leipzig. Veit. — Steinthal, Specimen der Nâyâdhammakâhâ. Berlin, Mayer u. Müller. — Nonni Panopolitani Paraphrasis S. Evangelii Ioannei, ed. Scheindler. Leipzig, Teubner. (Très bon.) — Bitschofsky, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis Statianis. Wien, Konegen. (Voigt : travail fait avec zèle et soin.) — Fabre d'Envieu, Le Dictionnaire allemand enseigné par l'analyse étymologique des noms propres individuels, familiaux, ethniques et géographiques et par l'explication de quelques noms franco-tudesques. Thorin. (Rædiger : un exemple suffit pour caractériser l'ouvrage, Roland signifierait le soleil ou le ciel qui roulent; quant aux statues, connues sous le nom de Rolands Säulen, leur véritable signification est Rüglands Säulen, c'est-à-dire colonnes du territoire correctionnel. Puisse l'auteur avec son dictionnaire faire un bien long séjour dans un « territoire correctionnel. ») — Brandes, Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts. I. Die Emigrantenliteratur. Leipzig, Veit. (Hirzel : excellent livre d'un Danois qui a pris d'emblée une des premières places parmi les littérateurs et critiques de l'Allemagne.) — Dozy, Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen-âge. Leyden. Brill. (Cornu : 3e édition revue et augmentée de cet ouvrage, nouveaux et importants chapitres, beaucoup d'additions du plus haut intérêt.) — Beljame, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle, 1660-1744. Hachette. (Mosen : livre très intéressant et très instructif.) — Luebbert, De amnestia anno 403 ab Atheniensibus decreta. Kiel, Maack. (Höck : de nouvelles contributions à la critique et à l'explication des sources.) — Heidenheimer, Petrus Martyr Anglerius u. sein Opus Epistolarum, ein Beitrag zur Quellenkunde des Zeitalters der Renaissance u. Reformation. Berlin, Seehagen. (Bernhardi : connaissance exacte des personnages et des événements de l'époque.) — Bekker, Maria Stuart, Darnley, u. Bothwell, durch ein Vorwort eingef. v. Oncken. Giessen, Ricker. (Bresslau : ces recherches, entreprises avec une préparation insuffisante, sont remarquables sur quelques points, mais, en somme, l'ouvrage peut être considéré comme entièrement manqué.) — Jung, Bonaparte et son temps. Charpentier. (Schirren : trop subjectif, trop sentimental et trop alsacien; étude, en somme, qui n'est pas définitive, mais qui fera mieux comprendre le sujet; questions posées, mais sans réponse suffisante; ne pas regarder cet ouvrage comme scientifique; c'est une compilation, un manuel, mais qui charme par de nouvelles informations, par de nouveaux points de vue dispersés çà et là.) — Wieser, Magalhaensstrasse u. Austral-Continent auf den Globen des Johannes Schöner. Innsbruck, Wagner. (Gerland.)

Philologische Rundschau, n° 6, 4 février 1882 : Dilthey, De epigrammatis nonnullis Graeciae. Göttingen, Universitätsprogr. (Sitzler : concerne des épigrammes faites sur de grands buveurs.) — Elter, De Stobaei codice Photiano. Bonn, Strauss. (Lortzing : les résultats généraux sont inattaquables et ne seront négligés par aucun chercheur.) — Baumann, De arte metrica Catulli. Landsberg. (Rzach : quelques remarques de valeur.) — Schäfer, Ciceronis de Legibus libri I, cap. 21 et 22 interpre-

Digitized by Google

tatio. St Wendel. Progr. (Strelitz : tout à fait insignifiant.) — Octavius ein Dialog d. Minucius Felix übers. v. Dombart. 2e Ausg. Erlangen, Deichert. (Klussmann : traduction excellente; texte revisé avec soin, mais à un point de vue trop conservateur; bonnes remarques grammaticales.) — Bauer, Themistokles. Studien u. Beiträge zur griech. Historiographie u. Quellenkunde. Merseburg, Steffenhagen. (Bachof : livre très remarquable.) — Die griechischen Inschriften, zwei Aufsätze von Ch. Th. Newton, übers. v. Imelmann. Hannover, Helwingh. (Schäfer : dissertations qui n'ont pas de valeur scientifique et semblent peu propres à introduire dans l'étude de l'épigraphie.) — Vanicek, Etymologisches Wœrterbuch der lateinischen Sprache. 2e Auflage. Leipzig, Teubner. (Saalfeld : la 1re édition contenait 222 pages; celle-ci en renferme 350; des monographies, des dissertations, des programmes négligés; l'auteur est fonctionnaire dans un endroit retiré de la Bohême; mais ses matériaux sont néanmoins très abondants et l'ouvrage dénote une ardeur au travail et une patience qu'on ne peut que louer.)

Philologische Wochenschrift, n° 6, 11 février 1882 : Erdman, De pseudolysiae epitaphii codicibus; et Pseudolysiae oratio funebris. Leipzig, Teubner. (Albrecht.) — Rassow, De Plauti substantivis. Leipzig, Teubner. (Rothe : commencement d'un complet « Lexicon Plautinum »; essai important et fort recommandable; les substantifs sont traités à tous égards avec soin et exactitude; utile contribution d'histoire de la langue latine.) — Karoly, Der obere Theil des Limes Dacicus. (En hongrois, tiré des mémoires de l'acad. des sciences de Budapest.) — Salamon, Ueber den Verfall des Römertums in Pannonien u. besonders in d. Umgebung von Aquincum. — Josupeit, Syn ax d. latein. Sprache Berlin, Gaertner. (Prümers : édit. pour les classes.) — Von der Chronik des Bruders Salimbene von Parma (Suite et fin de l'art. publié sur le même sujet dans le précédent numéro).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5, 1er février 1882 : Holst, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika seit der Administration Jackson's. II Band. (Pauli : Depuis l'annexion du Texas jusqu'au compromis de 1850; suite de cet excellent ouvrage). — Volkelt, Kant's Erkenntnisstheorie nach ihren Grundprincipien analysiert. Leipzig, Voss. — Wieser, Magalhaens-Strasse u. Austral-Continent auf den Globen d. Joh. Schöner, Beiträge zur Geschichte d. Erdkunde im XVI. Jahrhundert. Innsbruck, Wagner (Poetschmann : ouvrage qui, pour la première fois, examine à fond et résout la question). — Vollmöller, Edit. du traité de la comédie et des spectacles d'Armand de Bourbon, prince de Conti.

Deutsche Rundschau, février 1882 : Lammers, Berlins städtische Selbstverwaltung. — Aus dem ethnischen Volksleben. II. — K. Hillebrand, Die Anfänge der Republik in Frankreich. 1848. — Haeckel, Indische Reisebriefe, I. Eine Woche in Bombay. — Kunst und Kunstgeschichte. — Ephrussi, Albert Durer et ses dessins. Paris, Quantin. (« D'après la préface, ce beau volume ne doit renfermer qu'une suite d'articles parus depuis quelques années dans la *Gazette des beaux-arts;* on peut accuser l'auteur de trop de modestie. Il a écrit un livre bien fait, bien composé, de plus de quatre cents pages, qui est indispensable à tout ami d'Albert Dürer. Tous les matériaux ont été rassemblés; le soin le plus grand qu'on puisse imaginer a été donné à la forme extérieure; il n'y a qu'une chose qu'on regrette, à savoir que le livre n'ait pas été écrit par un allemand, ni publié en Allemagne. ») — Dutuit, Manuel de l'amateur d'estampes, écoles flamande et hollandaise. Tome I. Paris, A. Lévy. (L'ouvrage est plus qu'un supplément à Bartsch et à ses successeurs.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 28.

Digitized by Google

APR 3 1882

N° 10 Seizième année 6 Mars 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ESSAI SUR LA LÉGENDE DU BUDDHA son caractère et ses origines, par E. SENART. Deuxième édition, revue et augmentée d'un index. Un beau volume gr. in-8° de 530 pages. . . . . 15 »

LE MAHAVASTU, texte sanscrit, publié pour la première fois avec des introductions et un commentaire, par E. SENART. Un fort volume gr. in-8°. . . . . 25 »

UN AGENT POLITIQUE DE CHARLES-QUINT Le bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon. Notice sur sa vie et ses poésies avec le texte de son *Miroir des Dames* et des pièces justificatives pour la plupart inédites, par E. BEAUVOIS. In-18 de 420 pages. . . . . 6 »

CHRONIQUE DE CHYPRE par Léonce MACHÉRAS, texte grec publié, traduit et annoté par E. MILLER, de l'Institut, et C. SATHAS. 2 vol. in-8, avec une carte ancienne reproduite en chromolithographie. Chaque volume. . . . . 20 »

Digitized by Google

Literarisches Centralblatt, n° 9, 25 février 1882 : Max Müller, Vorles. über d. Ursprung u. d. Entwickel. d. Religion. Strassburg, Trübner. — Lillie, Buddha a. early buddhism. London, Trübner. — Irmer, Die Romfahrt Kaiser Heinrichs VII im Bildercyclus des Codex Balduini Trevirensis. Berlin, Weidmann. — Sybel (H. v.), Entstehung des deutschen Königthums. Frankfurt, liter. Anstalt. (2e édition, complètement remaniée, offre des vues très instructives, même où l'on est porté à contredire, « mit geradezu virtuoser Eleganz der Methode gearbeitet »). — Fischer, die Nation u. der Bundestag. Leipzig, Fues. (De 1815 à 1866; ton de raillerie ou de profonde amertume; l'auteur a voulu montrer dans cette histoire l'impuissance de l'Allemagne d'autrefois; récit du reste fidèle et bien écrit.) — Schwarz, Algerien (Küste, Atlas u. Wüste). Leipzig, Frohberg. — Sefer Nameh, relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Egypte, en Arabie et en Perse, pendant les années de l'hégire 437-444. p. p. Schefer. Leroux. (Très attachant et très précieux pour la connaissance de l'Orient, introduction instructive, commentaires qui seront les bienvenus.) — Alton, Proverbi, tradizioni ed anneddoti delle valli ladine orientali con versione italiana. Innsbruck, Wagner. (Public. utile et intéressante.) — Penon, Bijdragen dot de geschiedenis der nederlandsche letterkunde. Groningen, Wolters. — Gottschall, Die deutsche Nationallitteratur des 19. Jahrhunderts. Breslau. Trewendt. (En quatre volumes : cinquième édition.) — Bornhak, Lexikon der Allgemeinen Literaturgeschichte. Die Nationallit. d. ausserdeutschen Völker aller Zeiten in geschichtl. Ubers. u. Biographien, zugleich Lexikon der Poetik. Leipzig, Bibliogr. Institut. (Beaucoup de lacunes et d'erreurs.) — Dalwigk, Chronik des alten Theaters in Oldenburg. 1833-1881. Oldenburg, Schutz.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6, 11 février 1882 : Preger, Geschichte der deutschen Mystik II. Leipzig, Dörffling u. Franke (Denifle : travail entrepris trop rapidement et sans études suffisantes; cp. cependant l'art. de M. Ch. Schmidt dans un des précédents numéros de la *Revue critique*). — Schütz, Thomas-Lexikon, d. ist Sammlung, Uebersetzung u. Erklärung der in d. Werken d. Thomas v. Aquin, insbesondere in dessen beiden Summen vorkommenden termini technici. I. a-n. Paderborn, Schöningh. — Sievers, Grundzüge d. Phonetik. Leipzig, Breitkopf u. Härtel (Collitz : deuxième édition revue et très modifiée; beaucoup de bon et d'excellent; toutefois ne pas y chercher exclusivement conseil et ne pas considérer les doctrines de l'auteur comme le dernier mot de la phonétique), — Glaser, Publ. Verg. Maro als Naturdichter u. Theist. Gütersloh, Bertelsmann. (Kiessling : le critique cite quelques passages du livre et conclut « sapienti sat »).— Acta seminarii philologici Erlangensis, p. p. Iwan Mueller u. Wölfflin. II. Erlangen, Deichert. Dittenberger : deuxième volume digne à tous égards du premier.) — Lexer, Mittelhochdeutsches Wörterbuch. Leipzig, Hirzel. (2e édition du petit dictionnaire; livre très nourri, très clair, en qui on peut avoir avoir confiance, et qui n'est pas cher.) — Geilers von Kaisersberg ausgewählte Schriften nebst einer Abhandlung über Geilers Leben u. echte Schriften v. Ph. de Lorenzi. Trier, Groppe. — Sauer, Ueber d. Ramlersche Bearbeit. der Gedichte E. C. v. Kleists. Wien, Gerold; Ewald v. Kleist Werke, 2 vols. Berlin, Hempel. (Suphan : excellente édition du poète du « Printemps ».) — Martens (W.), Die römische Frage unter Pippin u. Karl dem Grossen. Stuttgart, Cotta. (Zeumer : à côté de remarques excellentes, des suppositions arbitraires; manque de méthode scientifique et ne donne pas des résultats sûrs, mais a consulté

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 13 Mars — 1882

Sommaire : 55. Pertsch, Les manuscrits arabes de la Bibliothèque ducale de Gotha (premier article). — 56. Jordan, Quelques faits de l'ancien latin. — 57. J. D. Lefrançais, Lectures patriotiques sur l'histoire de France. — 58. Elze, Lord Byron. — Variétés : Un manuscrit byzantin de Moscou. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

55. — **Die Arabischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.** Auf Befehl Sr. Hoheit des Herzogs Ernst II. von Sachsen-Coburg-Gotha verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Vol. I (Gotha, 1878), xiv et 492 p.; vol. II (Gotha, 1880), viii et 495 p.; vol. III (Gotha, 1881), vii et 488 p. in-8°.

I

Le catalogue de M. Wilhelm Pertsch est de tout point excellent : c'est une œuvre sagement conçue, longuement mûrie, savamment exécutée. M. W. P., qui en 1852 avait débuté dans la science orientale par l'édition et la traduction d'un texte bengali [1], fut attaché à la Bibliothèque ducale de Gotha vers 1857; et, depuis ce moment, tous ses efforts ont convergé vers un seul but : rendre la bibliothèque, dont il est aujourd'hui le conservateur, accessible aux travailleurs de tous les pays par le prêt le plus libéral [2] et par des catalogues dont la rédaction et la publication ont été patiemment et résolûment continuées à travers plus de vingt années.

La description des manuscrits persans de Gotha [3] servit de transition entre les premiers travaux de M. W. P. et ceux qu'il s'assigna, les considérant comme un devoir de sa fonction. Les manuscrits arabes pouvaient attendre; ils avaient leur inventaire, si imparfait qu'il fût [4], et qui

1. Kshitiçavançavalicaritam. *A chronicle of the family of Raja Krishna-Chandra of Navadvipa*, Bengal. Berlin, 1852. In-8.

2. Dans mon *Dîwân de Nâbiga Dhobyânî* (Paris, 1869), Avant-propos, p. 2, j'ai, moi aussi, essayé de payer ma dette de reconnaissance envers M. W. Pertsch.

3. *Die persischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.* Verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Wien, 1859. In-8.

4. Mœller (J.-H.), *Catalogus librorum tam manuscriptorum quam impressorum qui jussu D. Augusti Ducis Saxo-Gothani a beato Seetzenio in Oriente emti, in bibliotheca Gothana asservantur.* Gothae, 1826. 2 vol. in-4. On peut aussi comparer de M. J.-H. Mœller ses *Palæographische Beiträge aus den herzoglichen Sammlungen in Gotha. Orientalische Palæographie. I. Heft.* Eisleben, 1844. In-folio. Le deuxième fascicule n'a jamais paru. Pour compléter cette bibliographie, citons encore (Rosenmüller) *Verzeichniss der für die orientalische Sammlung in Gotha zu Damask, Jerusalem u. s. w. angekauften orientalischen Manuscripte*, etc. Leipzig, 1810. In-fol.

Digitized by Google

ne devait céder la place qu'à un répertoire définitif, mis au courant de la science. Tout en le préparant, M. W. P. consacra au fonds turc un volume [1], que les spécialistes s'accordent à considérer comme un modèle dans ce genre ingrat.

Mais qu'étaient-ce que les 93 manuscrits persans, que les 276 manuscrits turcs, comparés aux 2,890 manuscrits arabes, dont M. W. P. avait entrepris le recensement et dont il s'était chargé de faire connaître et les titres et les noms d'auteurs et le contenu général? La tâche serait bien facilitée, si toute collection ne renfermait pas, à côté des ouvrages complets et dont l'identité est incontestable, une foule de fragments, de cahiers et de feuillets détachés, de mélanges que le hasard du format a seul réunis, de ces scories dont la science n'a nul souci, mais qu'il n'en faut pas moins étiqueter pour en démontrer l'inutilité. Ce sont de vrais casse-tête, presque toujours sans compensation aucune, et dont, plus d'une fois, l'auteur de cette notice a eu l'occasion de faire l'expérience.

M. W. P. a trouvé réunis à Gotha une masse de ces détritus, qui sont un encombrement plutôt qu'une richesse pour les bibliothèques. Seetzen, pendant son voyage en Orient, avait reçu mission d'acquérir pour le compte du prince héritier, qui fut plus tard le Duc Auguste de Saxe-Gotha-Altenburg et régna de 1804 à 1822, tous les manuscrits orientaux qui lui seraient offerts, lorsqu'il s'arrêterait à Constantinople, à Alep, à Damas, à Jérusalem, au Caire. Incapable de choisir, dépourvu de critique et surtout insuffisamment préparé, il accueillit toutes les propositions, bonnes et mauvaises, avec une égale faveur ; c'est pourquoi « tout juge impartial, dit M. W. P. [2], ... reconnaîtra que la valeur intrinsèque de la collection, pour élevée que cependant elle mérite d'être estimée, est hors de proportion avec le nombre des numéros dont elle se compose ». Malgré ses 2,890 manuscrits, de cette même provenance pour la plupart, le fonds arabe de Gotha ne peut pas rivaliser avec ceux de Paris, de Berlin, de Londres, d'Oxford, de l'Escurial, de Vienne, de Saint-Pétersbourg.

L'ordre adopté par M. W. P. est un classement de ses manuscrits sous un certain nombre de rubriques d'après les matières auxquelles ils se rapportent. Rien de plus naturel et de plus légitime, bien que toute division de ce genre prête plus ou moins à l'arbitraire. Et pourtant je ne puis m'empêcher de déplorer le sans-façon avec lequel sans cesse on nous force à chasser de notre mémoire d'anciens numéros, qui ont pour eux la tradition, et sous lesquels certains manuscrits sont plus connus que sous le titre de l'ouvrage qu'ils renferment. L'unité même, que l'on atteint par ce bouleversement général, est toute factice puisque, à son tour, elle sera détruite par le premier ouvrage donné ou acquis qui, en venant

1. *Die türkischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.* Verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Wien, 1864. In-8.
2. *Vorwort*, p. x.

Digitized by Google

s'ajouter ou s'intercaler, troublera la belle ordonnance à peine établie. C'est ainsi que, selon moi, à la Bibliothèque nationale de Paris, l'ancien fonds arabe devrait rester séparé des divers suppléments qui sont venus s'y rattacher successivement : il constitue un ensemble, qui ne pourra que perdre à être confondu dans le reste. Il aurait fallu (et je sais qu'il n'en sera rien) respecter non pas les bulletins surannés, qui ont été insérés dans le catalogue de 1789 [1], mais les numéros qu'ont rendus célèbres les mémoires de Sacy, Quatremère, Reinaud, Slane, etc.

La même difficulté n'a pas non plus arrêté M. W. Pertsch. Son prédécesseur, J.-H. Möller, avait imprimé un catalogue, d'après lequel nous connaissions les manuscrits arabes de Gotha 1-965. Aujourd'hui, c'est l'ancien 535 qui est devenu 1, et ainsi des autres. Dans plus d'une bibliothèque publique de l'Europe, on a eu beau imprimer des catalogues, où la classification première n'est donnée que subsidiairement, elle n'en persiste pas moins dans l'usage quotidien, et le numéro moderne n'a réussi à se faire accepter ni par les employés ni par le public [2].

La question de principe une fois résolue, je félicite M. W. P. d'avoir déblayé le terrain en réunissant dans un chapitre spécial les manuscrits composés d'éléments divers et souvent disparates. Dans les catalogues récents de notre Bibliothèque Nationale, de tels volumes suivent le sort du Traité qui est relié en tête, quel que soit d'ailleurs le contenu du recueil. M. W. P. en a fait une section à part, sauf à renvoyer, au début ou à la fin de la partie consacrée à chaque science, aux ouvrages ou opuscules analysés précédemment et qui, s'ils avaient été isolés, auraient trouvé place parmi les ouvrages ou opuscules analogues.

Parmi les 156 manuscrits de ce premier groupe (I, pp. 1-202), il y a bien du fatras; je ne vois à signaler que 1 : extraits biographiques, historiques et poétiques; 2 : anthologie de 124 préfaces; 4 : poésies du fils d'Ibn 'Arabschâh dans un exemplaire autographe; 27 : fables d'Esope (*Yoûsîfoûs*) écrites en caractère *karschoûnî* [3], prédications, testament d'Adam, etc., en syriaque; 28, 2 : la poésie de Gazâlî qui débute par : « La parole des frères : me voyez-vous à l'état de cadavre, pleurez-moi, et déplorez ma mort avec tristesse » [4]; 46, 3 : histoire d'Alexandre traduite en 1669 du grec en arabe [5]; 47, 1 : traité anonyme des impôts [6]

1. *Catalogus Codicum Manuscriptorum Bibliothecae regiae.* Pars prima complectens codices manuscriptos orientales. Parisiis, 1789. In-fol.

2. Il en était ainsi à Vienne en 1867, à Leyde en 1868, à Oxford en 1879.

3. Voir mon article dans la *Revue critique* de 1881, II, p. 437.

4. M. W. P. écrit *Gazzâlî* (de même I, pp. 126, 129, etc., etc.). J'adopte la lecture sans redoublement que recommande M. L. Gautier : *La perle précieuse de Ghazâlî* (Genève, 1878), Introduction, p. vi. Voir également une note décisive émanant de la famille même de Gazâlî et citée par M. Flügel dans la *Zeitschrift der deutsch. morg. Gesellschaft,* XVI, 1862, p. 691.

5. M. W. P. remarque que l'original était vraiment en grec et que ce n'était ni Arrien ni le Pseudo-Callisthène.

6. Cette traduction de *kawânîn* est empruntée à Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes,* II, p. 405.

Digitized by Google

inscrits sur les registres (autre exemplaire, n° 1892), c'est un manuel de la comptabilité publique en Egypte au temps de Saladin; 57, 1 : courte histoire de l'Egypte jusqu'à la mort du sultan mamlouk Kalâwoun en 689 de l'H. (1290 ap. J.-C.); 82, 3 : un exemplaire du « Traité des causes » de Balînoûs (sans doute Apollonius de Tyane [1]); 4 : « Accusation portée contre l'âme », écrit ordinairement attribué à Hermes Trismégiste [2], ici à Platon; 85, 3 : version arabe abrégée du Πολέμωνος Φυσιογνωμικόν; 87, 7 : une apologie du soûfisme en arabe par le célèbre poète persan Djâmî; 93, 1 : l'histoire et la description de Damas, par Ibn Al-Imâm; 105, 1 : « la jouissance que procurent les lois de l'harmonie », par Kamâl ed-Dîn Aboû 'lfadl Dja'far ben Taglab Al-Adfawî le Schâfi'ite [3]. Bien entendu, les opuscules du polygraphe Soyoûtî ne font point défaut et accaparent de nombreux volumes [4].

II. Encyclopédie et Introduction générale (*Hodegetik*), mss. 157-175, pp. 203-216. 157 contient une rédaction abrégée de dix traités, parmi ceux des « frères de la pureté »; 158, le *latâ'if al-ma'ârif* de Tha'âlibî, dont on ne connaît que deux exemplaires, celui de Leyde et celui de Gotha, tous deux utilisés par M. de Jong dans l'édition qu'il en a publiée à Leyde en 1867; 163, l'*irschâd al-kâsid* de Mohammad Al-Ansârî, où soixante sciences sont définies dans 30 feuillets; 173, le *moufîd al-'ouloûm*, une encyclopédie en trente-deux chapitres de nature essentiellement théologique.

III. Bibliographie, mss. 176-181, pp. 217-221. Le premier des manuscrits énumérés, 48 feuillets du catalogue d'une bibliothèque considérable, pourrait être étudié avec profit par qui voudrait connaître la littérature complète de la science des lettres employées dans les talismans, les enchantements et aussi dans l'astronomie.

IV. Grammaire, mss. 181-367, pp. 221-329. Comme partout, on trouve ici d'innombrables exemplaires de l'*Alfiyya*, de la *Schâfiyya* [5], de la *Kâfiyya*, de l'*Adjourroûmiyya*, et autres abrégés analogues en prose et en vers, avec leurs commentaires. Nous ne nous arrêterons qu'à des pièces plus rares, comme 184, un très vieux *Kâmil* de Moubarrad [6];

---

1. C'est ce qu'a reconnu Silvestre de Sacy dans les *Notices et Extraits*, IV, p. 107 et suiv.

2. *Hermetis Trismegisti qui apud Arabes fertur de castigatione animae libellum*, edidit, etc. O. Bardenhewer. Bonnae, 1873. In-8.

3. D'après M. W. P., page 189, note, et aussi d'après Hâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, I, p. 434, il serait mort en 749 de l'hégire (1348 ap. J.-C.). Or le manuscrit 1245 de l'Escurial (Casiri, 1240), qui contient exactement le même traité, porte la date de 679 de l'H. (1280 ap. J.-C.) et aurait été collationné avec un exemplaire copié sur l'autographe de l'auteur. Où est la vérité?

4. 34, 1-3; 37, 1, 2; 52, 1-5; 53, 2; 56, 1, 3, 4; 58, 3; 59, 1; 66 entier (1-9); 91, 1, 2; 94, 1-6.

5. A propos de 204 (p. 239), M. W. P. cite avec un doute le ms. 86, 1 de l'Escurial. Il est bien du même auteur, mais il contient de lui un commentaire sur le *Schâfiyya*.

6. Parmi les manuscrits de l'Escurial, qui ont été jusqu'ici méconnus, se trouve

Digitized by Google

185, l'ouvrage de *H*arîrî sur les locutions vicieuses, intitulé : *La perle du plongeur* dans un exemplaire qui a servi de base à l'édition critique de M. H. Thorbecke (Leipzig, 1871, in-8); 186 et 187, la troisième et la quatrième partie de *kitâb al-khasâ'is* « traité des particularités » de la langue arabe par Ibn Djinnî, mort en 392 de l'H. (1001 ap. J.-C.), probablement un *unicum;* 210, un commentaire sur une syntaxe du même auteur, par l'aveugle Aboû Nasr Al-Wâsitî; 222, un quatrième volume du commentaire d'Ibn Ya'îsch sur le *Moufassal* de Zamakhscharî, commentaire dont M. G. Jahn a commencé la publication sous les auspices de la Société asiatique allemande [1].

V. Métrique, mss. 358-386, pp. 329-341. Rien de saillant, qui vaille une mention.

VI. Lexicographie, mss. 377-426, pp. 341-374. Cette série ouvre par le deuxième volume d'un *Moudjmil al-louga,* dictionnaire arabe que son auteur, Aboû l-*H*osain A*h*mad ben Fâris ben Zakariyâ Ar-Râzî, mort vers 395 de l'H. (1004 ap. J.-C.), a classé d'après les consonnes initiales des racines, tandis que le S*a*h*â*h [2] de Djauharî (nos 378-393) et le K*â*moûs de Fîroûzâbâdî (394-397) sont classés d'après les finales. Citons encore 399, le livre des infinitifs, dictionnaire arabe-persan d'Az-Zauzânî; 406, premier volume d'un exemplaire et 407, second volume d'un autre exemplaire du *Misbâh* [3] *al-mounîr* d'A*h*mad Al-Fayyoûmî; 417, le *Kitâb al-malâhin* d'Ibn Doraid [4]; 418, un fragment du *Loubâb,* abrégé par Ibn Al-Athîr Al-Djazarî du grand ouvrage d'As-Sam'ânî sur les noms relatifs; 419, extrait du *Loubâb;* 420, fragment du *Loub al-loubâb* de Soyoûtî; 421, trois cahiers ne se suivant pas du supplément au précédent, par Al-'Adjamî; 422, le synonymique d'Al-Adjdâbî mise en vers; 429, un traité très curieux sur le même sujet, qui remonte peut-être jusqu'au vieil A*s*ma'î, mort en 217 de l'H. (832 ap. J.-C.).

VII. Théologie, mss. 427-879; I, pp. 374-492; II, pp. 1-159. Paléographiquement on peut accorder quelque estime aux feuillets de parchemin qui forment les nos 427-464 et qui contiennent des fragments de Corans koûfiques; c'est à ce point de vue qu'ils ont été étudiés par M. Nöldeke pour son histoire du Coran [5]. Les Corans écrits en *naskhî* (465-520) sont tous d'écriture moderne et de médiocre valeur. Parmi les commentaires du Coran, je remarque, 521, un deuxième volume du

---

également un *Kâmil* de Moubarrad, entièrement vocalisé et daté de 512 de l'hégire (1118 ap. J.-C.). C'est le no 221 de l'Escurial; cf. Casiri, *Bibliotheca Arabico-Escurialensis,* I, p. 53.

1. Il en a paru cinq livraisons (Leipzig, 1876-1880, in-4). J'ai rendu compte des trois premières dans la *Revue critique* de 1877, art. 234, p. 348 et suiv.

2. Lisez ainsi, et non pas S*i*h*â*h, comme vocalise M. W. Pertsch (p. 342).

3. Corriger ainsi la faute d'impression *Al-Misbâdj.*

4. La bibliothèque de l'Escurial en possède non pas un, mais deux exemplaires : 442, 5 (Casiri, 440, 2) et 467, 4 (Casiri, 465, qui n'est pas allé jusque-là dans sa description du manuscrit).

5. *Geschichte des Qorâns* (Gœttingen, 1860, in-8), p. 303 et suiv.

Digitized by Google

commentaire d'Ibn Al-Moundhir, mort vers 318 de l'H. (930 ap. J.-C.); 522 et 523, le *nozhat al-kouloûb*, que caractérise l'ordre alphabétique des explications, par Mohammad ben 'Omar As-Sidjistânî, mort en 330 de l'H. (941 ap. J.-C.) [1]; 524-527, parties du *ma'âlim at-tanzîl* de Farrâ; 529, interprétations de passages choisis du Coran, par Sahl ben 'Abd-Allâh At-Toustarî, mort vers 283 de l'H. (896 ap. J.-C.), sans doute un *unicum;* 530, un premier volume du *zâd al-masîr* d'Ibn Al-Djauzî; 533, le commencement du commentaire spécialement grammatical d'As-Samîn; 543, 1, Ibn Sînâ, sur les trois dernières sourates du Coran. L'introduction au Coran d'Ibn Al-Djauzî, celle d'Ibn Al-Khaschschâb [2] sont les mss. 544 et 545; 548 contient un opuscule sur l'emploi de certaines particules dans le Coran, qui est d'un célèbre spécialiste : Aboû Mohammad Makkî ben Abî Tâlib, mort en 437 de l'H. (1045 ap. J.-C.). Pour les variantes du Coran, M. Nöldeke a insisté sur le parti qu'on peut tirer du ms. 549 [3]. Non moins curieux est 560, un écrit intitulé *touhfat al-bâri'* sur la rédaction du Coran de *Nâfi'*, mort en 169 de l'H. (785 ap. J.-C.), telle qu'elle a été recueillie par son élève Kâloûn, qui mourut presque centenaire vers 220 (835 ap. J.-C.). La science des traditions est représentée par 589, quatre chapitres du *Mousnad* d'Ibn Hanbal, mort en 241 de l'H. (855 ap. J.-C.); 591-594, fragment du texte et commentaires du Sahîh de Bokhârî, etc. A l'exception des recueils très anciens qui nous reportent au temps même du prophète et de ses paroles authentiques, la science européenne regarde avec indifférence le flot toujours grossissant des apophthegmes, qu'on n'a point cessé d'attribuer à Mahomet dans un but de propagande politique et religieuse [4]. Elle dédaigne toutes ces branches parasites de la littérature théologique, que l'islâm a cultivées : codes religieux, exposés des principes fondamentaux de la foi musulmane, attributs et noms d'Allâh, pro-

1. Un exemplaire de la première moitié, du VIIe siècle de l'hégire, se trouve à la Bibliothèque de l'Escurial. C'est le ms. 1389 (Casiri, 1384). Il y en a deux exemplaires à la Bibliothèque nationale de Paris : ancien fonds 258; supplément 1982.

2. A Paris, dans le supplément arabe, n° 191.

3. *Geschichte des Qoráns*, p. 339, où il parle du ms. 65, aujourd'hui 549.

4. Le ms. 600 contient un abrégé par 'Abd al-'athîm al-Moundhirî du traité des traditions d'Aboû Dâwoûd. Je signalerai à M. W. P. deux manuscrits du traité lui-même à la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n°s 518 et 354. Ce dernier est malheureusement incomplet, mais il présente la particularité intéressante d'avoir été collationné plusieurs fois, entre autres précisément par 'Abd al-'athîm al-Moundhirî, qui y a apposé sa signature autographe. — A propos du titre de 612 *Ouns al-mounkati 'în*, M. W. P. dit : D'autres manuscrits lisent *Anîs*. Dans l'édition de Joseph Cohn (Vratislaviae, 1875, in-8) peut-être; mais dans aucun des mss. que je connais, ni dans celui de l'Escurial 747 (Casiri, 743), ni dans aucun de ceux de notre Bibliothèque nationale (supplément arabe, 500-503). — M. W. P. a-t-il eu des motifs suffisants pour la place qu'il a réservée à son n° 636 « le livre des questions » d'Ibn Kotaiba, mort en 276 de l'H. (889 ap. J.-C.)? Le lien, qui rattache « questions » et réponses aux traditions, n'est pas bien solide. Comme on tombe dans l'arbitraire, dès qu'on prétend établir des catégories !

Digitized by Google

phétisme, formules de croyance et de bénédiction, eschatalogie, prières, prédications, polémiques et controverses, etc. L'histoire des dogmes mérite seule d'être retenue, comme une page de l'histoire de l'esprit humain. Si pourtant, par une tournure particulière de son esprit, quelqu'un se sentait attiré vers cet ordre de recherches édifiantes, il pourrait se donner ample satisfaction par les manuscrits 640-879, auxquels M. W. P. a consacré les 159 premières pages de son deuxième volume. Bien loin de se laisser rebuter par l'aridité du sujet, il l'a animé par ses qualités personnelles de précision minutieuse et d'application patiente [1].

VIII. Mysticisme, mss. 880-917; II, pp. 160-193; peut-être la réunion la plus complète et la mieux choisie d'ouvrages sur le soûfisme qui existe dans aucune bibliothèque de l'Europe. Seetzen a eu la main heureuse au Caire, où ces ouvrages avaient dû être rassemblés par quelque amateur éclairé; ils gagnent à ne point avoir été dispersés. Ils pourront fournir des matériaux à plus d'une monographie [2].

IX. Jurisprudence, mss. 918-1157; II, pp. 193-364. Chez les Musulmans, la jurisprudence fait partie de la théologie, et le droit civil ressort du droit canon. Aussi les réserves, faites relativement au septième groupe, sont-elles applicables au neuvième, et nous bornerons-nous à l'énumération des quelques manuscrits qui nous ont frappé : 925, le *moustasfî* de Gazâlî qui n'existe nulle part ailleurs, au moins dans la rédaction originale [3]; 938, la première partie du résumé de jurisprudence schâfi'ite, par Al-Mouzanî, un disciple immédiat d'Asch-Schâfi'î; 940 et 941, deux commentaires sur le *Wadjîz* de Gazâlî; 991-993, trois exemplaires du *khazânat al-fikh*, manuel du droit *h*anafite, par Aboû 'llaith As-Samar*k*andî, mort en 383 de l'H. (993 ap. J.-C.) [4]; 1127, « les prescriptions

1. P. 46 (ms. 716), M. W. P. cite le manuscrit de l'Escurial 1100, 2, comme renfermant « probablement » le commentaire sur les beaux noms d'Allâh de Gazâlî, intitulé *al-maksad al-asnâ*. Ce ms., aujourd'hui 1105, 2, contient un autre traité de Gazâlî : son *makâsid al-falâsîfa*, avec le commencement indiqué par *H*âdjî Khâlîfa, *Lexicon bibliographicum*, VI, p. 48 (n° 12668). Le commentaire sur les beaux noms d'Allâh se trouve bien à l'Escurial, mais comme 1130, 3 (Casiri, 1125). — P. 137 (n° 855) : le deuxième volume des écrits des Druzes se trouve également à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Les ms. arabes, qui s'y trouvent d'ailleurs et que j'ai eu récemment l'occasion d'examiner, ne sont pas de premier choix. — Sur le fond gris de cette masse désolante se détachent 857 attaques de Souhrawardî contre la philosophie grecque; 858 réfutation des objections que chrétiens et juifs ont faites contre les vérités de l'islâm, par Al-*K*arâfî.

2. A propos du ms. 890 (p. 170), je crois devoir faire remarquer que, si le ms. de l'Escurial 763, 2 (Casiri, 759, 2) contient bien, aux fol. 31-46, le texte des *hikam*, comme le dit M. W. P., en revanche le ms. 740 (Cas., 736), qui n'a pas moins de 265 feuillets, renferme un commentaire sur ce même traité, par Mo*h*ammad ben Ibrâhîm ben 'Abbâd An-Nafazî Ar-Rondî (de Ronda, en Espagne).

3. Le manuscrit 408 de l'ancien fonds de Paris paraît contenir une recension abrégée.

4. Aux mss. cités par M. W. P., on peut ajouter celui de Paris (suppl. arabe, n° 381). — Le ms. de Paris (ancien fonds, 500) ne contient pas, comme le pense

Digitized by Google

relatives aux pieuses donations », par Ahmad Asch-Schaibânî, mort en 261 de l'H. (874 ap. J.-C.); 1149, le plus ancien manuscrit daté de la collection, copie terminée en 503 de l'H. (1109 ap. J.-C.) [1]; un volume du *Mabsoût*, manuel des opinions divergentes des diverses écoles théologiques, par Aboû Bakr Mohammad An-Nîsâboûrî, mort en 318 de l'H. (930 ap. J.-C.).

X. Philosophie, mss. 1158-1242, II, pp. 364-430. En dehors des banalités habituelles (poème sur l'âme d'Ibn-Sînâ, Isâgoûgî, Εισαγώγη d'après Porphyre, par Athîr ed-dîn Al-Abharî, *Schamsiyya*, avec ou sans commentaires et gloses, etc.) retenons 1158, 3 et suiv., courtes dissertations dont plusieurs sont d'Ibn-Sînâ (Avicenne) [2]; 1162, le *sadrat al-mountahî* du fameux Ibn Wahschiyya, l'auteur de l'agriculture nabatéenne; 1163, « les luttes des philosophes, de Schahrastânî [3], un *unicum* de 590 de l'H. (1194 ap. J.-C.); 1164, le *tahâfout alfalâsifa* improprement appelé au xvie siècle *destructio philosophorum*, de Gazâlî [4]; 1165 et 1166, son « ô enfant » et son « flambeau des lumières »; 1238, « l'hygiène de l'esprit » d'Ibn Al-Djauzî, ouvrage qui n'est même pas cité dans les listes des œuvres de ce fécond écrivain.

XI. Sentences et proverbes, mss. 1243-1250, II, pp. 430-435. 1247 contient le commentaire de Sa'd ed-dîn At-Taftazanî sur les *nawâbig al-kalim* de Zamakhscharî; 1248, un fragment de ce même commentaire; 1250, un recueil alphabétique de proverbes, intitulé *nouzhat al-anfous;* « l'auteur, dit M. W. P., est un certain Mohammad ben 'Alî Al-'Irâkî; » il aurait pu ajouter que, d'après *H*âdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, VI, p. 60, il mourut en 561 de l'H. (1165 ap. J.-C.) [5].

M. W. P. (p. 251), le commentaire de *H*ousâm ed-dîn 'Alî Ar-Râzî sur le *Mokhtasar* d'Al-*K*odoûrî, mais le commentaire que le même auteur avait composé sur sa *takmila*, sur son « supplément » au *Mokhtasar*. Le *djâmi 'as-sagîr* (n° 998) se trouve aussi à Paris, dans deux exemplaires (ancien fonds 521 et supplément 378). — A propos de la p. 274, note 1 (ms. 1030), M. W. P. a raison de supposer dans le n° 304, 3 (Cas., 302, 3) de l'Escurial un exemplaire du *Lisân al-houkkâm*. La copie occupe les feuillets 54-183 du ms. et porte le titre exact, quoi qu'en ait dit Casiri. Quant au nom d'auteur donné par celui-ci, il ne se trouve nulle part dans le ms. qui, du reste, n'en indique aucun et qui s'arrête après le ch. xxi, « le dernier qui ait été rencontré dans l'exemplaire autographe, l'auteur défunt ayant été empêché par la mort d'achever les trente chapitres qu'il avait annoncés. »

1. Ces 267 feuillets sont (et rien n'est plus rare) de la main d'une femme, et encore d'une femme grecque (*Roûmiyya*), nommée Kamsch, fille d'Abdallah, peut-être une transcription et traduction d'un nom grec Καμίση (?) ἡ θυγατὴρ Θεοδούλου.

2. Quelques-uns de ces opuscules viennent de paraître à Constantinople. Voir le *Journal Asiatique* de 1881, II, p. 531.

3. Quoi qu'en dise Casiri (I, p. 525 *b* et 537 *b*), ni l'un ni l'autre des manuscrits de son livre intitulé : « Les religions et les sectes, » que possède l'Escurial, ne sont des manuscrits autographes.

4. M. W. P. a deviné dans le ms. 631, 1 de l'Escurial (Casiri, 628, 1) un exemplaire de cet ouvrage, et il ne s'est pas trompé. Le même ms. (631, 2) contient le *mischkât al-anwâr* de Gazâlî (ms. de Gotha 1156).

5. La Bibliothèque de l'Escurial possède de lui sous le n° 471 (Casiri, 459) une

Digitized by Google

XII. Sciences occultes, mss. 1251-1326, II, pp. 435-495. L'astrologie est réservée pour être réunie à l'astronomie. Que de remplissage pour un dépôt public dans tous ces talismans, carrés magiques, assemblages de lettres, alphabets de fantaisie, chiffres combinés, procédés pour faire servir les noms d'Allâh, et aussi dans ces traités sur les amulettes, sur la pierre philosophale, sur la divination et la prestidigitation, sur les influences secrètes de certains organes des animaux, sur les propriétés des plantes et des pierres, sur l'alchimie et ses recettes, sur l'art de se procurer les trésors cachés en Egypte et en Syrie, sur la prophétie, sur l'interprétation des songes, etc. !

XIII. Arts et métiers [1], mss. 1327-1376, III, pp. 1-36. J'y remarque 1131, le traité numismatique des poids et des balances d'Elias bar-Sînâ métropolitain de Nisibis, mort en 440 de l'H. (1048 ap. J.-C.) [2]; 1343, trois opuscules sur le jeu d'échecs; 1348, 1 un manuel de la construction des horloges astronomiques, par Ri*d*wân ben Mo*h*ammad ben 'Alî du Khorasan, qui dit avoir apporté de nouveaux perfectionnements à un art, où son père avait excellé, manuel terminé en 600 de l'H. (1203 ap. J.-C.), sans doute à Damas, ms. unique; 1349, la mécanique de Moûsâ ben Schâkir; 1374-1376, un exemplaire complet et deux fragments du *Mokhtâr fî kaschf al-asrâr* de Djaubarî, écrivain de la première moitié du viie siècle de l'H. (avant 1252 ap. J.-C.), qui s'est proposé dans ce livre de dissiper toutes les illusions et de démasquer toutes les impostures.

XIV. Astronomie et astrologie, mss. 1377-1473, III, pp. 37-102. Il ne me paraît point que la collection renferme rien de précieux, hors 1384 la *tabsira* de Bahâ ed-dîn Aboû Mo*h*ammad Al Khara*k*î dans un ancien exemplaire; 1401, explication du premier et du troisième chapitre des tables astronomiques, *(az-zîdj al-hâkimî)* d'Ibn Yoûnous, mort en 399 de l'H. (1008 ap. J.-C.); 1414, le *lawâmi' al-wasâ'il*, ouvrage sur le maniement des instruments astronomiques, par 'Omar Al-Abharî, mort en 673 de l'H. (1274 ap. J.-C.); 1459, une dissertation astrologique d'Ibn Yoûnous.

XV. Mathématiques, mss. 1474-1500, III, pp. 102-124. C'est d'après le ms. 1474 que M. A. Hochheim a traduit le *Kâfî* d'Al-Karkhî [3], arithmétique « suffisante » de la seconde moitié du ive siècle de l'H. (avant 1009 ap. J.-C.). Il ne nous paraît point que rien d'autre présente un intérêt particulier.

---

anthologie poétique, en tête de laquelle il est nommé : Mo*h*ammad ben 'Alî, connu sous le nom d'Al-'Irâ*k*î.

1. L'allemand porte : *Künste und Fertigkeiten*. Comment rendre ce dernier mot? Il y a surtout le pluriel qui est désespérant, M. W. P. ayant fait entrer dans les « habiletés » et la cuisine, et la fabrication des pierres artificielles, et l'horlogerie, et la musique, etc., etc.

2. M. Sauvaire en a donné récemment une traduction française d'après le manuscrit de Paris. Voir *Revue critique* 1879, n° 26.

3. Halle, 1878-80. 3 fascicules in-4.

Digitized by Google

XVI. Cosmographie et géographie, mss. 1501-1550, III, pp. 125-180. Ici Seetzen a eu la main heureuse : 1501 et 1502 contiennent la cosmographie d'Al-*K*aisî de Grenade [1] dans deux exemplaires; 1503-1510, trois éditions de la cosmographie de *K*azwînî et les travaux de Möller sur l'œuvre ainsi que sur l'auteur; 1511 et 1512, le *mafâti*h *al-asrâr* de 'Abd er-Ra*h*mân Al-Bous*t*âmî, une rareté; 1513, le *djâmi' al-founoûn* d'A*h*mad al-*H*anbalî, ouvrage qui, nous apprend M. W. P., a été copié sans vergogne par Ibn Al-Wardî dans sa cosmographie [2] (mss. 1514-1517), dont les copies pullulent dans l'Orient et en Europe; 1518 et 1519, le *nosch*k *al-a*z*hâr* de Mo*h*ammad Al-Djarkasî [3]; 1521, le *Liber Climatum*, dont Möller a publié un fac-similé [4] et A. D. Mordtmann une traduction allemande [5], en réalité extrait du *kitâb al-masâlik* d'Istakhrî, qui, dans la *Bibliotheca geographorum arabum* de M. de Goeje, forme le premier volume [6]; 1526, la géographie de *K*azwînî, qu'il ne faut point confondre avec sa cosmographie [7]; 1530 et 1531, la description de l'île de Rau*d*a, près du Caire, par Soyoûtî; 1532-1534, la monographie d'Ibn Az-Zayyât sur le cimetière k*arâfa* du Caire [8]; 1539, le journal des voyages d'Al-*K*aisî de Grenade, dont nous avons rencontré la cosmographie [9] (nos 1501 et 1502); 1540, *le tâdj al-mafri*k, les itiné-

1. P. 125, l. 10, après 'Abd, il faut ajouter ar-ra*h*îm. Il sera parlé plus bas de cet auteur, à propos du manuscrit 1539.

2. Le manuscrit de l'Escurial 1634 (Cas., 1629) contient la cosmographie d'Ibn Al-Wardî et débute absolument comme le manuscrit 1517 de Gotha; seulement le titre enluminé porte, ainsi que l'a exactement noté Casiri : *Kitâb al-'adjâïb wal-garâïb*, peut-être le nom le plus ancien de l'ouvrage, le manuscrit étant de 898 de l'H. (1492 ap. J.-C.).

3. A propos d'un des manuscrits de Paris, M. W. P. dit : « d'après Wûstenfeld provenant de Saint-Germain. » Cette notice n'indique peut-être point assez clairement que c'est un des manuscrits qui, avant d'être à la Bibliothèque Nationale, se trouvait à Paris, dans l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Voir Delisle (L.), *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, II, p. 40-103; et aussi Franklin (A.), *Les anciennes bibliothèques de Paris*, I, p. 124.

4. Gothae, 1839. In-4.

5. Hamburg, 1845. In-4.

6. Lugduni Batavorum, 1870. In-8.

7. Le manuscrit de l'Escurial 1637 (Cas., 1632), qui contient le même ouvrage porte le titre, déjà signalé par Casiri, de *'adjâïb al-bouldân*. Il a été écrit, dix-neuf ans après la mort de l'auteur, en 701 de l'hégire (1301 ap. J.-C.). Les cinq lacunes, qu'il présente, peuvent être comblées avec les cahiers épars dans le ms. 1924 de la même bibliothèque.

8. Est-ce du même auteur qu'est « le livre des poisons, cité par *H*âdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, V, p. 96? D'après Casiri, la bibliothèque de l'Escurial contiendrait sous le no 1636 (Cas., 1631) une cosmographie d'Ibn Az-Zayyât. Il n'en est rien, comme j'aurai bientôt l'occasion de le prouver.

9. L'identification nécessaire des deux auteurs paraît avoir échappé à M. W. P. et aussi à Ma*k*karî, *Analectes*, qui les cite séparément (éd. de Leyde, I, p. 551 et 617). Que l'on compare les noms et les dates soigneusement extraites par M. W. P., bien entendu en ajoutant ar-ra*h*îm, p. 125, l. 10, que l'on compare aussi *H*âdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, I, pp. 189 et 190, et l'on ne manquera pas d'adopter nos

Digitized by Google

raires d'Al-Balawî pendant une excursion de près de cinq ans, probablement un *unicum*, malheureusement d'une valeur intrinsèque médiocre; 1541 et 1542, les voyages d'Ibn Ba*t*oû*t*a dans la rédaction abrégée d'Al-Bailoûnî; 1543 et 1544, ceux de Kibrît, remplis de renseignements précieux et de citations intéressantes sur l'Egypte; 1545, la relation sur la Palestine du schaikh Ibrâhîm Al-Khiyârî de Médine, qui a été publiée et commentée par F. Tuch [1]; 1546, le récit d'un pèlerinage accompli en 1096 de l'hégire (1685 ap. J.-C.) à La Mecque et à Médine par un certain A*h*mad de Dar'a; 1547, la rédaction moyenne du voyage que le schaikh 'Abd al-Ganî ben Ismâ'îl An-Nâboulousî [2] fit de Damas à Jérusalem en 1101 de l'hégire (1689 ap. J.-C.), rédaction dont on ne connaît aucun autre exemplaire; 1548, la relation de l'ambassade de Mo*h*ammad Effendî en France, dans une version arabe [3]; 1549 et 1550, descriptions de l'Europe méridionale et de Constantinople par des moines chrétiens [4] qui y étaient venus au milieu du XVIIIe siècle de Beyrouth et d'Alep. — *(A suivre).*

Hartwig DERENBOURG.

---

56. — Henrici IORDANI **Vindiciae sermonis latini antiquissimi.** Commentatio ex indice lectionum in regia universitate Albertina per aestatem a. 1882 habendarum seorsum expressa. Regimontii a. 1882. Prostat in officina Hartungiana. 20 pages in-4°.

Cet opuscule forme quatre divisions. La première traite d'abord d'un vase, trouvé à Athènes, sur lequel a été gravé au moyen d'une pointe,

---

conclusions. — A propos des fragments poétiques contenus dans la seconde partie de ce manuscrit. M. W. P. se trompe sur le contenu du manuscrit de l'Escurial 440 (Cas., 438); celui-ci est identique au manuscrit de Constantine, mentionné deux lignes plus haut.

1. Ce travail, d'une grande portée pour la géographie ancienne et moderne de la Palestine, a paru à Leipzig en 1850 (in-4°).

2. Lui-même se nomme toujours Ad-Dimisch*k*î « celui de Damas », qu'il y fût né, ou qu'il y eût établi sa résidence. Voir Flügel dans la *Zeits. der deutsch. morg. Gesell.*, XVI (1862), p. 659. En tout cas, il devait appartenir à une ancienne famille samaritaine de Naplouse.

3. Le texte turc, qui avait d'abord paru à Constantinople dans les Annales de Raschîd (1153 de l'hégire, c'est-à-dire 1740 ap. J.-C. 3 vol. in-fol.), III, fol. 82 v° et suiv., a été réimprimé à Paris en 1841 (par les soins de M. A. Jaubert) dans les « *Chrestomaties orientales* à l'usage des élèves de l'Ecole royale et spéciale des Langues orientales vivantes ». Dès 1757, une traduction française avait été publiée sous le titre suivant : *Relation de l'ambassade de Mehemed Efendi à la cour de France, écrite par lui-même, et traduite du turc.* Constantinople et Paris, 1757. In-12.

4. P. 179, l. 8, l'orthographe Zakhariyâ avec *khâ* pour Zakariyâ avec *kâf* est très curieuse. La prononciation des deux lettres devait être analogue, puisque, dans les transcriptions de l'arabe en caractères hébraïques, on les confond régulièrement. Le son du *kâf* n'est point vraiment emphatique; il doit être suivi d'une aspiration, dont le *kâf* hébreu sans *dâgêsch* peut donner une idée. Voir Spitta-Bey, *Grammatik des arabischen Vulgær-dialectes von Aegypten* (Leipzig, 1880), p. 12.

Digitized by Google

en caractères très archaïques, un hexamètre ainsi lu par M. Jordan, ὃς νῦν ὀρχηστῶν πάντων ἀταλώτατα παίζει, et suivi d'une douzaine de lettres plus ou moins lisibles. Il est question ensuite de la double inscription, déjà célèbre, d'un vase trouvé en avril 1880 à Rome, *Duenos-medfeked*... (? Bennus me fecit...). M. Jordan maintient l'explication de *nei...uircosied* par *ne uirgo siet*, qu'aucune fille n'assiste à la cérémonie religieuse. A l'appui de cette interprétation il propose un rapprochement nouveau et qui mérite d'être pris en considération, *mulier* ad eam rem diuinam *ne adsit* dans un passage du *De re rustica* de Caton. Mais l'ensemble reste obscur, et aucun détail ne s'explique encore avec certitude [1].

La seconde division traite du génitif latin. M. Jordan défend la construction *quarum rerum litium causarum condïxit* (Liv. 1, 32, 11), où M. Madvig a voulu lire *causa*, par une construction osque de la *Table de Bantia* (ligne 24) qui équivaut à *manum inicere earum rerum*. Ensuite il disserte sur l'expression *Cornelia Gracchorum*, conservée d'une part sur le piédestal encore existant de la statue de Cornélie qui ornait le portique d'Octavie, d'autre part dans un passage de Valère Maxime. — Suivent deux conjectures peu convaincantes sur la célèbre lettre de Cornélie à son fils Gaius.

La troisième division se rapporte : à la construction *praesente his*, prototype, selon M. Jordan, de la construction romane de *durant, moyennant*, et dont il signale un exemple épigraphique, *astante ciuibus ;* — à une autre construction également devenue romane, celle de *fine* signifiant *jusqu'à* (italien actuel *fino*) ; — à l'origine, à la forme, à l'histoire syntactique de *tenus*, et à *quatenoc* conservé dans Festus ainsi que *quandoc* (M. Jordan signale aussi *posteac* dans deux inscriptions). Cette portion de l'opuscule éclaire nombre de points mal connus, et c'est à coup sûr la plus instructive des quatre.

La dernière a trait à l'explication d'*elogium* par ἐλεγεῖον, qui suppose le changement de *leg* en *log*. M. Jordan compare *sortiloca* (pour *sortilega*) dans une inscription, *sacrilogos* dans une autre, *sortilogos* dans le principal manuscrit de Porphyrion. Ce rapprochement laisse des doutes, le changement semblant venir ici de l'étymologie populaire, qui aura assimilé *sortilegus* et *sacrilegus* à *astrologus*, *prologus*, etc. [2].

Dans ce nouvel opuscule, comme dans son livre *Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache* (Berlin, 1879, VIII-364 pages in-8°), le savant professeur de Königsberg étudie surtout de petits faits

1. *Post-scriptum*. L'inscription en question a été l'objet d'une communication de M. Bréal à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 3 mars 1882). Voir le bulletin de l'Académie dans le présent numéro.

2. Une assertion inexacte (p. 19, l. 9 du bas) sur la rareté de *sortilegus* dans les inscriptions est corrigée, dans l'exemplaire que j'ai reçu, par un renvoi manuscrit au *Corpus inscriptionum latinarum*, VI, 2274.

Digitized by Google

obscurs, et sur la plupart desquels la lumière ne pourra jamais être complète; il trouve moyen pourtant d'apprendre beaucoup au lecteur.

Louis HAVET.

---

57. — **Lectures patriotiques sur l'histoire de France** à l'usage de l'enseignement primaire par J. D. LEFRANÇAIS. Deuxième édition corrigée. Paris, Delagrave. 1882, 1 vol. in-12 de 284 p.

Nous ne dirons que quelques mots du livre de M. J. D. Lefrançais. C'est un recueil très bien fait où l'on reconnaît la main d'un homme qui s'est signalé par des travaux plus considérables. Les morceaux dont se composent les trois parties du volume (I. *Depuis les Origines jusqu'à Jeanne d'Arc;* II. *Depuis Jeanne d'Arc jusqu'à la Révolution;* III. *Depuis la Révolution jusqu'à nos jours*) ont été heureusement choisis. Le style a toutes les qualités désirables dans un livre élémentaire. Les sentiments de M. L., exprimés surtout dans le chapitre intitulé : *Les destinées de la France* (p. 279-282), sont ceux d'un homme de cœur et d'un excellent citoyen. Les *lectures* méritent réellement le titre de *patriotiques*. On devrait les louer sans réserve si l'auteur n'avait parfois un peu trop penché du côté de la légende. Ainsi, ce n'était pas assez de mettre (p. 141) un *dit-on* devant la citation de la prétendue lettre du vicomte d'Orthe à Charles IX, cette lettre étant manifestement apocryphe. C'est encore imprudemment que (p. 146) l'impossible entrevue à la Bastille du roi Henri III avec Bernard Palissy a été racontée sans autre formule restrictive que le même *dit-on*. Dans les deux cas, d'Aubigné a sacrifié le devoir d'être vrai au désir d'être pittoresque. Le mérite du chevalier d'Assas (pp. 168-169) a été exagéré : M. Jules Loiseleur a démontré, en 1872, que le jeune officier mourut bravement, mais non héroïquement. Au sujet du vaisseau *le Vengeur* (p. 223-226), l'auteur a eu le tort d'adopter une version embellie. L'affaire, ramenée à ses réelles proportions par Jal (*Dictionnaire critique*), reste encore très belle. Il y aurait çà et là quelques légères inexactitudes à relever. Rien ne prouve que Dominique de Gourgues (p. 140) soit mort « dans la misère ». — Rien ne prouve non plus que Palissy (p. 143) soit né « près d'Agen » : on sait seulement que l'admirable artiste naquit dans l'Agenais. — M. Laboulaye a fait remarquer, dans sa belle édition des *Œuvres complètes* de Montesquieu, que la phrase tant répétée et que répète de nouveau M. Lefrançais (p. 272), sur la *République* et la *Vertu*, n'a pas été bien comprise. Il sera facile de faire disparaître ces petites taches d'un recueil destiné à être si souvent réimprimé.

T. DE L.

Digitized by Google

58. — **Lord Byron**, von Karl Elze, zweite vermehrte Ausgabe. Berlin, Robert Oppenheim, 1881. 1 vol. in-8°, 499 p.

La *Vie de Byron* de M. Karl Elze, sans présenter aucune qualité bien saillante de forme ou de fond, est néanmoins une des plus satisfaisantes qui aient été publiées. C'est une œuvre consciencieuse, généralement exacte, sans parti pris; les jugements sont pris dans le bon sens, le style est clair et facile : l'auteur n'apporte point de faits nouveaux, mais il résume bien les faits connus, et le tout offre une honnête moyenne. Les vues nouvelles sont rares : signalons cependant quelques pages intéressantes sur le curieux et assez triste incident de 1869, connu dans la polémique contemporaine sous le nom de « scandale Beecher-Stowe ». M. Elze suppose que les fameuses révélations de l'éminente romancière, destinées à éclaircir le secret de la rupture de lady Byron et de son mari, ne sont pas une invention tardive dictée par les rancunes aveugles de lady Byron ou par l'imagination échauffée de l'auteur de *L'oncle Tom*, mais qu'elles couraient déjà sous le manteau au moment de la rupture. Certains passages de la correspondance de Byron, certaines réticences, certaines allusions indignées, quelques vers des pièces à Augusta prennent, en effet, dans cette hypothèse une signification nouvelle et trop claire.

Signalons un chapitre qui aurait pu être intéressant sur la place de Byron dans la littérature européenne et qui est par trop superficiel. Le lecteur français y trouvera pourtant son profit : il y apprendra par exemple, que Lamartine a traduit en vers le quatrième chant de Childe Harold. L'auteur aura vu cité quelque part : « Lamartine, *Dernier* chant du pèlerinage de Harold » et comme Childe Harold a quatre chants il a conclu avec trop de logique : « Lamartine, *quatrième* chant de Childe Harold, traduit en vers français. » L'auteur fera bien de modifier cette conclusion dans une troisième édition, s'il n'y voit pas d'inconvénient.

James Darmesteter.

VARIÉTÉS

Un manuscrit byzantin de Moscou.

La Revue (russe) du Ministère de l'Instruction publique a publié, dans ses livraisons de juin, juillet, août 1881, un important travail de M. V. Vasilievsky [1]. intitulé *Récits et conseils d'un grand seigneur*

1. Un tirage à part de ce travail a été offert récemment par M. Riant à l'Académie des Inscriptions.

Digitized by Google

byzantin du XIe *siècle d'après un manuscrit grec inédit du* XVe *siècle*. M. V. est l'un des représentants les plus brillants des études byzantines en Russie ; le document qu'il a découvert et publié est d'une incontestable importance. On me saura gré d'appeler sur lui l'attention des érudits.

Ce document, que M. V. appelle provisoirement : *Traité de stratégie par un inconnu,* se trouve à la bibliothèque synodale de Moscou ; il fait partie d'un recueil écrit au XVe siècle et qui a autrefois appartenu au couvent d'Iviron au mont Athos. Il est décrit sommairement dans le catalogue de Matthæi où il figure sous le numéro 285 *(Accurata codicum græcorum mss. bibliothecarum mosquensium sanctissimæ synodi notitia. Lipsiæ, 1805).* Il comprend un grand nombre de morceaux intéressants au point de vue religieux et littéraire : un extrait des règlements ecclésiastiques sur les fêtes et les jeûnes, l'Alexandre du Pseudo-Callisthène, des récits byzantins d'origine orientale, Syntipas (Sindbad), Stéphanite et Ichnilat, deux traités d'art militaire, l'un attribué à l'empereur Phocas, l'autre anonyme, diverses rédactions des fables d'Esope, une vie d'Esope, les apophthegmes des anciens philosophes, des articles de polémique religieuse contre les mahométans, les catholiques, et surtout contre l'hérésie arménienne, le Physiologus d'Epiphane de Chypre, etc. C'est d'après ce recueil que Matthæi a publié Syntipas (Syntipæ, philosophi... fabulæ LCII, Lipsiæ 1787).

Plusieurs savants russes l'ont étudié au point de vue de leurs travaux théologiques ou littéraires. Mais jusqu'ici personne ne s'est occupé de la partie historique du recueil, partie qui, à en juger par les catalogues, ne se retrouve dans aucune bibliothèque européenne. L'examen sérieux auquel M. V. s'est livré l'a amené à des découvertes intéressantes.

Le recueil renferme, avons-nous dit, deux traités de stratégie : le premier offre certaines analogies avec celui de l'empereur Nicéphore Phocas περὶ παραδρομῆς πολέμου par M. Haase. Le second est d'un auteur absolument inconnu ; il ne ressemble en rien aux ouvrages antérieurs de Polyen, d'Arrien, de Maurice, ou de Léon le Sage. Il renferme, outre des notions de stratégie, des préceptes moraux, des conseils de sagesse pratique et d'économie domestique ; ils sont présentés sous forme d'instructions adressées par un père à ses enfants. L'auteur leur a donné des développements considérables. L'ouvrage est donc très précieux pour l'étude des idées byzantines sur la famille, la société, l'Etat. Il renferme aussi de nombreux matériaux pour l'histoire du temps ; ce sont des épisodes militaires, diplomatiques qu'on chercherait en vain ailleurs. Il éclaire d'un nouveau jour l'histoire de Byzance et des peuples qui faisaient partie de son empire, ou qui se trouvaient en lutte avec elle. On rencontre souvent le nom des Bulgares et de leur roi Samuel (977-1014) et celui du célèbre prédécesseur des princes monténégrins Etienne Voïslav, prince de Zeta et de Dioclea.

On trouve mentionnés les Varègues et les Russes qui étaient au service

Digitized by Google

de Byzance. On rencontre, ce qui est encore plus important, de nombreux détails sur la révolte des Valaques de Thessalie dans la seconde moitié du XIe siècle; c'est le texte le plus ancien qu'on connaisse sur ce sujet. Les aventures à Constantinople du Toparque de la ville de Zara fournissent des matériaux tout à fait nouveaux sur l'histoire de la Dalmatie au XIe siècle.

J'ai surtout étudié les textes analysés et quelquefois reproduits par M. V. au point de vue des renseignements nouveaux qu'ils pourraient me fournir sur les Varègues au service de Constantinople. J'ai rencontré de curieux détails. Ainsi, au § 78, il est question de la ville d'Otrante gouvernée (pour le compte de Byzance) par un Otrantin nommé Malapezzi. Elle est défendue par une garnison composée de Russes et de *Varangues*, fantassins et marins (Εφύλαττε δὲ αὐτὴν Ὑδρουντιανὸς ὁ Μαλαπέτζής ἔχων εἰς φυλακὴν τοῦ κάστρου Ρώσων (sic) καὶ Βαράγγους, κονταράτους τε καὶ πλωΐμους). Il est assez curieux de voir les Varègues défendre, pour le compte des empereurs byzantins, une province dont leurs cousins les Normands feront bientôt la conquête. On connaissait déjà par d'autres textes leur présence dans l'Italie méridionale. Ce qui est plus singulier, c'est la présence des Russes en Italie; ce sont évidemment des Russes qui, conduits par des chefs varègues, ont pris du service à Constantinople et qui ont été envoyés dans la péninsule. La faculté pour les empereurs byzantins de prendre à leur service des Russes auxiliaires est d'ailleurs formellement stipulée dans les deux traités entre Constantinople et les princes russes rapportés par la chronique de Nestor.

Plus loin, § 246, figure l'important épisode de Harald (Ἀραλτὴς), fils du roi de Varangie, c'est-à-dire de Norvège (βασιλέως μὲν Βαραγγίας ἦν υἱος) qui vient prendre du service à Constantinople, se distingue par sa valeur en Sicile et reçoit le titre de μαγγλαβίτης, et ensuite de σπαθαροκανδιδάτης. Ce texte est d'une importance considérable. Jusqu'ici le séjour de Harald à Constantinople était complètement inconnu, d'autre part, c'est la première fois que l'on voit le nom des *Varègues* prendre en dehors des sources russes une valeur géographique.

On avait cru longtemps que les *Varangues* de Constantinople désignaient seulement un corps de mercenaires à la solde des empereurs byzantins. Le texte en question montre clairement que le mot désignait un peuple scandinave. Ce texte arrive à propos à une époque où un certain nombre d'historiens russes, plus patriotes que critiques, ont entrepris de prouver l'origine slave des Varègues.

M. Vasilievsky, dans le mémoire publié par la Revue russe, n'a guère fait que donner une analyse de ce précieux manuscrit; il est à souhaiter qu'il en publie prochainement une édition critique avec commentaire en latin. Les érudits auxquels la langue russe n'est pas familière lui en seraient profondément reconnaissants.

L. Leger.

Digitized by Google

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Plon publie en deux volumes les *Plaidoyers politiques et judiciaires de Jules Favre;* cette publication a été dirigée par Mme veuve Jules Favre, née Velten.

— La seconde livraison du *Supplément aux dictionnaires turcs*, par notre collaborateur M. Barbier de Meynard, vient de paraître dans la nouvelle série des publications de l'Ecole des langues orientales. Ce fascicule comprend la fin de la lettre *élif*, le *b* et le commencement du *p* qui est la troisième lettre de l'alphabet persan-turc. On y trouve la même richesse de proverbes, d'idiotismes, de locutions empruntées à la langue populaire et absolument négligées des lexicographes précédents. Il est à souhaiter que l'auteur puisse terminer bientôt les deux fascicules suivants qui doivent compléter le premier volume, afin de nous donner l'introduction où il se propose d'étudier l'histoire de la langue ottomane et les travaux dont elle a été l'objet en Europe. C'est par là surtout que la laborieuse entreprise de M. Barbier de Meynard, destinée avant tout aux idées pratiques, se recommande aussi à l'attention du monde savant.

— Dans la même collection, M. Schefer a publié la très curieuse et très instructive relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Egypte, en Arabie et en Perse pendant les années 1035-1042 de notre ère. Le texte persan est accompagné d'une excellente traduction enrichie de notes et suivie : 1° d'un appendice contenant des notices sur plusieurs villes; 2° d'un index alphabétique. L'introduction réunit tous les renseignements accessibles sur la vie du célèbre poète-voyageur. A la page XIX, l. 2, le second hémistiche du vers cité nous paraît signifier : « Lorsque l'âme raisonnable eut pénétré dans ce corps impur. » En effet, le mot *nâtiqah*, dans la philosophie musulmane, désigne l'âme raisonnable, la λογικὴ ψυχή de la philosophie grecque.

— Dans une *Note sur un point relatif à la bataille de la Montagne Blanche*, lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 29 novembre 1881, M. E. Charvériat montre que le général nommé *Hollach* par quelques historiens n'est autre que *Hohenlohe*. « Hohenlohe et Hollach désignent le même personnage et portent le même nom sous deux formes différentes. » La note est extraite du XXIe vol. des mémoires de la classe des lettres de l'Académie de Lyon.

— M. H. Taine, de l'Académie française, a publié la troisième édition de sa *Philosophie de l'Art*. L'ouvrage comprend deux volumes; le premier (librairie Hachette. 330 p.) est consacré à la *Nature de l'œuvre d'art*, à la *Production de l'œuvre d'art*, à la *Peinture de la Renaissance en Italie* et à la *Peinture dans les Pays-Bas*; le second est ainsi divisé : *La peinture dans les Pays-Bas* (suite); *La sculpture en Grèce; De l'idéal dans l'art*.

— L'ouverture du cours de celtique professé au Collège de France par M. d'Arbois de Jubainville, a eu lieu le mardi 14 février. Ce cours continuera les mardi et les vendredi de chaque semaine.

— D'anciens amis, collègues et élèves d'Eugène Despois ont pris l'initiative d'une souscription pour élever un monument funèbre à l'éminent écrivain et professeur; les personnes qui veulent s'associer à ce dernier hommage rendu à la mémoire d'Eug. Despois, sont priées d'adresser leur adhésion à M. Et. Arago (64, boulevard Saint-Michel).

ALLEMAGNE. — On vient de publier à Leipzig, chez Otto Schulze, un recueil des conférences d'esthétique faites par Krause à l'Université de Gœttingue pendant l'hi-

Digitized by Google

ver de 1828 à 1829 (*Vorlesungen über Aesthetik oder über die Philosophie des Schœnen und der schœnen Kunst*. XVI et 392 p.) Un auditeur du cours, Edmond de Hagen, avait recueilli ces conférences dans leur entière exactitude et mot pour mot, grâce aux procédés sténographiques de Horstig. Le manuscrit de Hagen, acquis par les héritiers de Léonhardi, le meilleur élève de Krause, est publié aujourd'hui par MM. Paul HOHLFELD u. Aug. WÜNSCHE. M. Hohlfeld a remporté récemment le prix proposé par l'Université d'Iena, pour le meilleur travail sur la philosophie de Krause dans son enchaînement historique et son importance pour la vie intellectuelle du temps présent.

— M. Christ. SIGWART, professeur de philosophie à l'Université de Tubingue, a publié deux volumes intitulés *Kleine Schriften* (Tübingen, Mohr. In-8°, 255 et 286 p.). Le Ier volume renferme des études de biographie et d'histoire : *Cornelius Agrippa de Nettelsheim, Paracelse, Giordano Bruno devant l'Inquisition, Thomas Campanella et ses idées politiques, Keppler, Schleiermacher*. Le IIe volume renferme des essais et dissertations sur des sujets philosophiques.

— Le XXVIIe volume de l'édition des Œuvres complètes de Herder vient de paraître; c'est le deuxième des *Œuvres poétiques*, et, comme le premier, il est publié par l'actif et savant collaborateur de M. Suphan, M. Carl REDLICH. (Berlin, Weidmann. In-8°, XVI et 496 p.) Le volume renferme uniquement des imitations poétiques (*Nachdichtungen*) ; Herder n'était pas poète, et, s'il l'est quelquefois, ce n'est qu'en copiant un modèle, et, comme il dit, en cherchant à approprier à sa langue ce qui lui plaît. Le présent volume contient les imitations de poètes grecs (Anthologie, Pindare, pp. 3-210), latins (Horace, Perse, Phèdre, pp. 213-304), orientaux (pp. 306-443); ces imitations appartiennent à toutes les périodes de la vie de Herder. Une table renfermant les titres des poésies imitées par Herder et l'indication des poésies originales, ainsi que des notes et remarques, terminent le volume. L'édition des œuvres complètes (1807-1809) ne donnait pas toutes les pièces de vers que publie aujourd'hui M. Redlich, et parmi celles qu'on y trouvait, les unes n'étaient pas de Herder, les autres n'offraient que la première et non définitive rédaction, d'autres enfin avaient été entièrement remaniées par les éditeurs. M. Redlich publie les *Nachdichtungen* avec la plus scrupuleuse exactitude, et nous en fait connaître un grand nombre d'inédites.

— L'Université de Greifswald a proposé les sujets suivants de concours (prix Rubenow, *Rubenow-Stiftung*.) I. « Histoire de la Poméranie sous la domination suédoise pendant les années 1637-1720 ». II. « Histoire des états provinciaux dans un territoire appartenant actuellement à la monarchie prussienne ». — Les travaux, écrits en langue allemande, devront être envoyés à l'Université de Greifswald avant le 1er mars 1886. Le prix attribué au meilleur travail sur l'une ou l'autre des deux questions proposées, est de 1,200 mark (1,500 fr.).

— M. SCHLIEMANN a repris depuis le commencement de ce mois ses fouilles dans la Troade.

BELGIQUE. — Dans la séance du 6 février de la classe des lettres de l'Académie de Belgique, M. Th. JUSTE a lu une note sur une œuvre inédite de Nothomb, intitulée *Etudes historiques et politiques sur les provinces belges dans leurs rapports avec l'Europe*, XVIIe *siècle*. Nothomb avait commencé cette œuvre en 1835, deux ans après l'*Essai sur la révolution belge de 1830* ; il avait conçu le plan suivant : Suprématie de l'Espagne et de l'Autriche. — Réaction européenne contre cette suprématie — Etablissement du système de l'équilibre européen, 1648. — Tendance de la France vers la suprématie, traité des Pyrénées, 1659. — Réaction européenne contre la France. — Rétablissement du système de l'équilibre européen. Traité d'Utrecht,

Digitized by Google

1713. Nothomb ne put composer son ouvrage en entier ; il s'est arrêté au traité de Ryswick, 1697. M. Juste reconnaît dans le livre incomplet de Nothomb « toutes les qualités de l'auteur, sa connaissance parfaite des actes diplomatiques, la perspicacité de son esprit supérieur, l'éclat et la vigueur de son style ».

— On vient de trouver à Angleur, non loin de la Meuse, à un mètre de profondeur, 17 objets de bronze ; ce sont divers débris de tuyaux ; deux bouches de fontaine représentant une tête de lion et une tête de tigre ; quatre signes du zodiaque (lion, bélier, poisson, scorpion) ; une plaque représentant une tête de Méduse, et trois autres plaques, représentant des têtes de satyres ailés ; la statuette d'un petit lion ; deux victoires (?) et un homme nu de $0^{m}12$ c. de hauteur. Ces objets ornaient une petite fontaine ; ils sont tous, dit-on, d'un très beau dessin et d'une expression très vivante. M. de Laveleye a entretenu de cette découverte la classe des lettres de l'Académie de Belgique (séance du 6 février), et le gouvernement belge a accordé un subside pour faire exécuter de nouvelles fouilles à Angleur.

— La Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut a décerné deux médailles d'or, l'une à M. Théophile Lejeune pour son *Histoire de Binche*, l'autre à M. Em. Prudhomme pour sa *Chronologie des comtes de Hainaut*.

DANEMARK. — Nous avons reçu le cinquième fascicule du dictionnaire danois-français (*Dansk-norsk — fransk Ordbog*) de MM. Thor Sundby et Euch. Baruel ; ce fascicule (pp. 521-400) va du mot *gageret* au mot *hindet* ; plus s'avance la publication de ce dictionnaire, plus il nous semble complet et destiné à remplacer avantageusement celui de Borring, déjà un peu vieilli.

ETATS-UNIS. — Sous le titre de *The earliest Royal Decree on printing ; or Thierry Martins in Spain* (placard grand in-fol.) M. William I. Knapp, professeur de langues modernes à Yale College (New Haven), a publié, d'après un calque qui lui a été remis de Murcie, la lettre adressée par les Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, de Séville, 25 décembre 1477, aux receveurs des douanes et percepteurs d'impôts de leur royaume, leur ordonnant de ne percevoir aucun droit sur les livres introduits en Espagne par *Theodorico Aleman*, « imprimeur de livres de forme », et « l'un des principaux inventeurs et auteurs de cet art de faire des livres de forme... qui s'est exposé à de grands périls de mer pour apporter dans notre royaume beaucoup et de notables livres de tout genre ». M. Knapp identifie ce *Theodorico Aleman* avec le fameux imprimeur d'Alost et de Louvain *Thierry Martins* (en flamand *Dierck Maertens*).

ITALIE. — M. Giuseppe de Leva a publié le IVe volume de sa *Storia documentata di Carlo V in correlazione all'Italia* (Venezia, Sacchetto). Les trois premiers volumes de cet ouvrage avaient conduit l'histoire de Charles-Quint jusqu'à 1544 ; le volume actuel est consacré aux quatre années comprises entre la paix de Crespy et l'Intérim.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mars 1882.

L'Académie procède à trois scrutins pour remplacer M. de Longpérier dans les diverses commissions dont il faisait partie. M. Ravaisson est élu membre de la commission des inscriptions et médailles, M. Miller membre de la commission des tra-

Digitized by Google

vaux littéraires et M. Alexandre Bertrand membre de la commission des antiquités de la France.

M. Bréal communique un nouvel essai d'interprétation d'une inscription latine qui a été trouvée à Rome, près de l'église San-Vitale, entre le Quirinal et le Viminal, en avril 1880, et qui a été étudiée depuis cette époque par MM. Dressel, Bücheler, Jordan et Osthoff. Cette inscription se trouve sur un petit vase d'argile noirâtre, de 3 à 4 centimètres de hauteur, composé de trois petits pots juxtaposés en triangle ; elle fait le tour de cet ensemble et se divise en trois parties distinctes. Elle a été tracée à la pointe, avant la cuisson ; les lettres sont en général très nettes, bien que parfois la pointe ait glissé et qu'on remarque çà et là quelques corrections. Les caractères sont d'une forme très ancienne. L'inscription est écrite de droite à gauche; c'est la règle universelle pour les inscriptions osques, ombriennes, etc., mais c'est la première fois qu'on rencontre un texte latin écrit de cette façon, et cela prouve la haute antiquité de ce texte. Il ne faut pas s'étonner que la langue aussi en soit très ancienne et que cette inscription ait fort embarrassé ceux qui ont tenté de la traduire. Les mots ne sont pas séparés dans l'original, ce qui crée une difficulté de plus. En transcrivant tout le texte en lettres de forme classique et en les disposant de gauche à droite, on obtient trois lignes ainsi conçues :

IOVEISATDEIVOSQOIMEDMITATNEITEDENDOCOSMISVIRCOSIED
ASTEDNOISIOPETOITESIAIPACARIVOIS
DZENOSMEDFEKEDENMANOMEINOMDZENOINEMEDMALOSTATOD

M. Bréal propose l'interprétation suivante, qu'il s'attache à justifier dans le détail en donnant à propos de chaque mot les explications nécessaires :

Texte séparé en mots : IOVEIS AT DEIVOS QOI ME DMITAT, NEI TED
Traduction littérale et étymologique : *Jupiter aut deus qui me admittat, ne te*
ENDO, COSMISV IRCO, SIED.
endo, commissi ergo, sit.
AS[T] TED NOIS, IO PETO, ITES IAI, PACARI VOIS.
Ast te nobis, eo penso, λιταῖς iis, pacari velis.
DZENOS MED FEKED EN MANOM. EINOM DZENOI NE MED MALO
Dzenos me fecit in bonum. Nunc Dzeno ne me malo
STATOD.
sistito.

Traduction française (c'est le vase même qui parle; il est placé à côté d'un mort et contient des offrandes consacrées aux dieux) :

« Jupiter, où quel que soit le dieu qui me recevra! que celui-ci (le mort) ne tombe pas en ton pouvoir pour ses fautes!

« Mais laisse-toi apaiser par nous, au moyen de ce don, de ces prières.

« Dzenos m'a offert en sacrifice pour le bien. Ne me prends donc pas en mauvaise part pour Dzenos. »

M. Bréal pense que cette inscription est du commencement du IIIe siècle avant notre ère. Il suppose que ce Dzenos, qui paraît en être l'auteur, devait être un esclave, car il n'y a qu'un seul nom; un homme libre en aurait au moins deux, un prénom et un gentilice.

M. Gaston Paris indique des difficultés au sujet de deux ou trois détails de l'interprétation de M. Bréal. Il lui semble surtout difficile d'admettre *me dmitat* au sens de *me admittat;* il manque deux lettres nécessaires, car dans un texte de cette époque on devrait avoir *med admitat.* Il est singulier que *qoi* soit pris pour le nominatif *qui.* M. Paris signale une conjecture qui lui est communiquée par M. O. Rayet et qui couperait court à cette double difficulté sans altérer notablement le sens; il faut lire QOI MED MITAT, *cui me mitat :* « Jupiter, ou quel que soit le dieu à qui celui-ci m'envoie! »

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : *le Code pénal, traduit en arabe, par ordre du gouvernement général de l'Algérie, avec notes explicatives dans les deux langues,* par N. Seignette, 1er fascicule (Paris, 1882 in-8°); — par M. Georges Perrot : Martha (Jules), *les Sacerdoces aihéniens* et *Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ* (thèses de doctorat ès-lettres).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

toute la littérature du sujet.) — Wichert, Jakob von Mainz, der zeitgenössische Historiograph u. d. Geschichtswerk d. Matthias v. Neuenburg. Königsberg, Hartung, — Camesina Ritter v. San Vittore, Urkundliche Beiträge zur Geschichte Wiens im 16. Jahrhundert. Wien, Hölder. (Rieger : dernier travail de Camesina, très important pour l'histoire des fortifications et des édifices de Vienne au xvie et au xviie siècle.) — Lettres de Mme de Rémusat. Lévy. (Koser : insignifiant comme source historique.) — Fligier, Die Urzeit von Hellas und Italien. Braunschweig, Vieweg (Kiepert : article paru dans l' « Archiv für Anthropologie » et tiré à part; élucubration d'un jeune polygraphe dont le talent n'est pas encore mûr et qui ferait mieux d'étudier que de vouloir enseigner, surtout dans le ton tranchant qu'il affecte.) — Blümner, Die archäolog. Sammlung im eidgenössischen Polytechnikum zu Zürich. Zürich. Schmidt. — Scharnhorst, Militärische Schriften, erläutert durch v. d. Goltz, Berlin, Schneider.

Theologische Literaturzeitung, n° 3, 11 février 1882 : Keil, Commentar über d. Evangelium d. Johannes. Leipzig, Dörffling u. Franke. — Falckenberg, Grundzüge d. Philosophie d. Nicolaus Cusanus. Breslau, Koebner.— Baumstark, Thomas Morus. Freiburg, Herder (Tschackert : trop d'attaques contre le protestantisme; style qui manque de noblesse; en général, de la justesse; pas d'étude des sources). — Henning, Johan Conrad Dippels vistelse i Sverige samt Dippelianismen i Stockholm. 1727-1741. Upsala, Berling (Bender). — Gass, Geschichte der christlichen Ethik. I. Bis zur Reformation. Berlin, Reimer (Bender : travail méritoire).

N° 4, 25 février 1882 : Merrill, Galilee in the time of Christ. Boston (Socin : bon travail). — Bonwetsch, Die Geschichte d. Montanismus. Erlangen, Deichert (Weizsäcker : étude pleine de soin et de savoir). — Keller, Die Gegenreformation in Westfalen u. am Niederrhein. I. Leipzig, Hirzel (Kawerau : Recueil d'actes et de documents, va de 1555 à 1585). — Knoodt, Anton Günther, eine Biographie. Wien, Braumüller. — Steinmeyer, Beiträge zur Christologie. Die Epiphanien u. Theophanien im Leben des Herrn. Berlin, Wiegandt u. Grieben.

Philologische Wochenschrift, n° 7, 18 février 1882 : Schliemann, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen im böotischen Orchomenos. Leipzig, Brockhaus (Belger : témoignage éloquent des mérites et des défauts de l'auteur, d'une part, de son zèle infatigable, de sa résolution et de son énergie dans l'exécution des plans qu'il a formés, de son habileté dans la direction des fouilles, de son bonheur, et, d'autre part, de son manque d'exactitude; il y a dans son livre plusieurs erreurs). — Schenkl, Plautinische Studien. Wien, Gerold (Max Niemeyer : travail diffus, qui manque de maturité et prouve chez son auteur une grande ignorance des récentes études sur le sujet). — Constans, De Sermone Sallustiano. Vieweg (Eussner : des fautes, mais recueil abondant de matériaux). — Salluste, Conjur. de Catilina, Guerre de Jugurtha, Discours et Lettres, p. p. Constans. Delagrave (édition méritoire qui rompt avec le texte de Burnouf et s'attache à celui de Jordan et de Wirz, l'emporte de beaucoup sur toutes les éditions scolaires de Salluste publiées en France). — Schnee, Griechischer Lernstoff für Quarta. Hamburg. Nolte.

Philologische Rundschau, n° 8, 18 février 1882 : Hartung, d. Protagonist in Sophokles Antigone. Würzburg, Stahel (Schubert : prouve, contre Frey, qu'Antigone remplit toutes les conditions qu'on exige du personnage principal de la tragédie). — Schwabe, Die Proklamation des Königs in Œdipus. V. 216-275. Altenburg. Progr (Metzger : ne résout pas la question). — Westermayer, Zwei Kapitel aus einer Schulerklä-

Digitized by Google

rung des Protagoras. Nürnberg, Progr. (Schimmelpfeng : de fines remarques). — The hellenic orations of Demosthenes, Symmories, Megalopolitans, Rhodians, with notes by Flagg. Boston (D'Ooge : bonne édition). — Gräber, Quaestionum Ovidianarum pars prior. Berlin, Weidmann (Zingerle : digne d'attention). — Stamm, Adnotationes grammaticae et criticae ad M. Tullii de divinatione libros. Rössel, Progr. (Strelitz). — Fligier, Die Urzeit von Hellas u. Rom. Braunschweig, Vieweg (Pauli : bonne méthode, travail très louable en son ensemble, résultats certains autant qu'on peut atteindre la certitude sur ce domaine ardu). — Unger, Die röm. Stadtaera. München (Soltau : recherches très profondes sur la chronologie romaine et qui sont presque un modèle en une si difficile matière). — Herzog, ueber d. Glaubwürdigkeit d. aus d. röm. Republik bis 387 ueberlief. Gesetze. Tübingen, Fues (Soltau). — Knoke, Ueber hic et nunc in der Oratio obliqua. Bernburg. Progr (Heynacher). — Obermaier, Die conjugatio periphrasis activa n. d. irrealis im latein. Regensburg. Progr. (Hotzweissig.) — Lambros, Die Bibliotheken d. Klöster des Athos. Bonn.

Philologische Rundschau, n° 9, 25 février 1882 : Huebner, De temporum qua Aeschylus utitur praesentis praecipue et aoristi varietate. Halle, Niemeyer (Saalfeld : monographie faite avec soin et méthode). — Sörgel, Demosthenische Studien. I. Hof. Progr. (Fox : travail, heureusement commencé, sur Démosthène, ses principes, sa politique, son éloquence). — Harnecker, Catulls carm. lxviii. Friedeberg. Progr. (Rossberg : ce poème est-il un ou doit-il être divisé en deux poèmes? L'auteur penche pour l'unité; mais son travail n'est pas convaincant; l' « ars sciendi » repose sur l' « ars nesciendi »). — Hanusz, Collation d'un ms. du xv° siècle de la biblioth. de Cracovie, n° 278, renfermant trente-trois lettres de Cicéron « ad familiares » et une partie d'une lettre à Atticus; en polonais (Kossowicz : le manuscrit est sans valeur, travail fait avec soin). — Fischer, Das achte Buch vom gallischen Kriege u. d. bellum Alexandrinum. Passau (Fleischer : étude attentive du sujet; arrive à ce résultat, qu'on n'a pas encore prouvé que les deux comment. fussent du même auteur). — Orose, p. p. Zangemeister, Wien, Gerold (Edition qui mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à Orose; satisfait à un haut degré toutes les exigences). — Holle, Megara im mytischen Zeitalter. Rechinghausen, Progr. (Hahn : recherches menées avec beaucoup de suite et de méthode, et qui ne donnent en somme que des hypothèses, mais pour la plupart très vraisemblables). — Schaper. Hauptregeln d. latein. Syntax. Berlin, Bornträger (Hammover : manuel peu utile). — Hennings, Elementarbuch zu d. latein. Grammatik v. Ellendt-Seyffert. Halle, Waisenhaus. — Venediger. Latein. Exercitien. Bremen, Heinsius.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8, 22 février 1882 : Brunn, Ἀκατος. Stettin. Progr. (Werner : cherche à prouver que Graser a eu tort de donner à sa trière des voiles latines triangulaires, et que les trières n'avaient que des voiles carrées). — Froehner, Terres cuites d'Asie-Mineure. Hoffmann (Wieseler).

N° 9, 1er mars 1882 : Sigwart, Kleine Schriften. Tübingen, Mohr. — Harland, Geschichte der Stadt Einbeck. I. Ehlers. Einbeck (Pauli).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

PR 12 1882

N° 12 Seizième année 20 Mars 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 24 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

CAMBRIDGE HARVARD COLLEGE LIBRARY

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ARCHIVES

DE

L'ORIENT LATIN

Publiées sous le patronage de la Société de l'Orient Latin.

TOME I

Un volume in-8. . . . . 28 fr.

SOMMAIRE : *Critique des sources.* I. Comte Riant. Inventaire critique des lettres historiques des croisades. II. La Descriptio Terræ Sanctæ de Berardo d'Ascoli (1112-1120). III. Al-Harizi et ses pérégrinations en Terre-Sainte (vers 1217). — *Inventaires et descriptions de manuscrits. Bibliographie.* I. Comte Riant. Inventaire sommaire des manuscrits de l'Eracles. II. Dépouillement des tomes XXI-XXII de l'Orbis christianus de Henri de Suarez (P. Bibl. Nat. lat. 8983-8985) Patriarcats de Jérusalem et d'Antioche. III. Ignacio Giorgi. Description du Liber bellorum Domini (Rome, Vat., R. Chr. 547), etc., etc. — *Documents.* I. Lettres. II. Chartes. III. Poèmes. IV. Documents divers. — *Mélanges historiques et archéologiques* par R. Röhricht, le comte de Mas-Latrie, G. Schlumberger, Dr Mordtmann et le comte Riant. — Index général.

Digitized by Google

Literarisches Centralblatt, n° 11, 11 mars 1882 : Spiess, der Tempel zu Jerusalem wâhrend des letzten Jahrhunderts seines Bestandes nach Josephus. (Courte et intéressante conférence.) — Keller, Die Gegenreformation in Westfalen u. am Niederrhein. I. Leipzig, Hirzel. (Livre abondant en informations sur un sujet jusqu'ici peu connu.) — Gregorovius, Athenaïs, Geschichte einer byzantinischen Kaiserin. Leipzig, Brockhaus. (utilise les sources avec une critique pénétrante et mesurée, exposition animée.) — Brosien, Lexicon der deutschen Geschichte. Leipzig, Bibliograph. Institut. (Bon dictionnaire des principaux personnages, événements, etc., de l'histoire d'Allemagne; peu d'erreurs.) — Schweiger-Lerchenfeld, der Orient, Lief. 1-22 Wien, Hartleben.— Bartholomae, arische Forschungen. I. Heft. Halle, Niemeyer. (Renferme quatre dissertations où il y a quelques points nouveaux et remarquables; art. de Brugman.) — Appiani historia romana, ed. Mendelssohn. Leipzig, Teubner. (2e vol. d'une édition qui sera très utile.) — Cristine de Pizan, le livre du chemin de long estude, p. p. Pischel. Berlin, Damköhler. (Quelques erreurs.) — Schmarsow, Raphael u. Pinturicchio in Siena, eine kritische Studie. Stuttgart, Spemann. (N'apporte pas contre Vasari de nouveaux et solides arguments, puisse l'auteur entreprendre bientôt un travail où il arrive à des résultats plus positifs.) — Kraus, Synchronistische Tabellen zur christlichen Kunstgeschichte. Freiburg, Herder.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9, 4 mars 1882 : Lucius, d. Essenismus in seinem Verhältniss zum Judentum. Strassburg, Schmidt. (Travail soigné et profond.) — Asher, Ueber d. Unterricht in d. neueren Sprachen, speciell d. engl. an unseren Univ. u. höheren Schulen. Berlin, Langenscheidt. (Zupitza : des points contestables.) — Körting, Gedanken u. Bemerk. über d. Studium d. neueren Sprachen auf d. deutschen Hochschulen. Heilbronn, Henninger. (Koschwitz : intéressant, judicieux, utile.) — V. d. Gabelentz, Chinesische Grammatik mit Ausschluss d. niederen Stiles u. d. heutigen Umgangssprache. Leipzig, Weigel. (Excellent.) — Pellicioni, Emiliano Sarti ed alcuni frammenti postumi degli studi di lui. Bologna. (Kaibel.) — Grabow, Hat die Schreibung = ieren in Fremdwörtern etymologischen Wert? Oppeln. (Müllenhoff : l'auteur ne mérite pas encore la « facultas docendi et scribendi ».) — Cart, Gœthe en Italie. Neuchatel, Sandoz. (E. Schmidt : clair, élégant, presque complet.) — Alte französ. Lieder, übers. v. Bartsch, nebst einer histor. Einleit. über. d. französ. Volkslied d. XII bis XVI Jahrh. Heidelberg, Winter. (Tobler : trad. qui n'attrappe pas assez souvent le ton de l'original, l'introduction n'offre rien de saillant.) — Duncker, Geschichte d. Altertums. V. Leipzig, Duncker u. Humblot. (A. Schaefer.) — Regesta diplomatica historiae danicae, ser. II, tom. prior, fasc. I. Kopenhagen, Höst. — Seinguerlet, Strasbourg pendant la Révolution. Berger-Levrault. (L. Müller : livre de tendance.) — Chavanne, Physik. Wandkarte v. Asien; v. Haardt, Schulwandkarte v. Asien. Wien, Hölzel. — Andersen, Scotland in early christian times. Edinburgh, Douglas. (Bellesheim : livre écrit avec amour pour le sujet et avec une véritable méthode scientifique.)

N° 10, 11 mars 1882 : Burrows, Wiclif's place in history. Three lectures deliv. before the Univ. of Oxford (Buddensieg : connaît bien le sujet). — Mainzer, Die kritische Epoche in der Lehre von der Einbildungskraft aus Humes u. Kants theoretischer Philosophie nachgew. Jena, Frommann. — Zeller, Ueber die Messung psychischer Vorgänge. Berlin, Dümmler. — Kaysers homerische Abhandlungen, hrsg. v. Use-

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 27 Mars — 1882

Sommaire : Charles Thurot. — 63. Dumont et Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre, vases peints. — 64. De Beaucourt, Histoire de Charles VII, I. — Thèses de M. J. Martha. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

CHARLES THUROT

« M. Henri Weil, ami de Charles Thurot depuis longues années, plus initié que personne à ses travaux et si compétent pour les juger, a bien voulu nous communiquer, sur les écrits de l'éminent collaborateur que nous regrettons, la notice qu'on va lire. Nous voulons y ajouter quelques lignes qui disent ce que Thurot a été pour la *Revue critique*. Il lui a donné, presque dès l'origine, un concours aussi actif que précieux, et, dans le succès modeste mais honorable qu'elle a obtenu, il peut revendiquer une large part. Aucun de ceux qui fondèrent la *Revue*, en 1866, n'avait l'honneur de le connaître, et il ne figure pas sur la liste de collaborateurs jointe à notre *Prospectus*. Quelques mois seulement après la publication de notre premier numéro, nous le vîmes entrer dans le petit bureau sombre que la *Revue* occupait alors rue de Richelieu. Il se nomma, et son nom suffisait dès lors pour inspirer le respect. « J'ai lu, dit-il, votre journal depuis qu'il paraît; la sincérité et la netteté que j'y ai remarquées me plaisent; je viens vous proposer ma collaboration. » On peut comprendre avec quelle reconnaissance nous l'acceptâmes : nous avions alors grand besoin d'être encouragés, d'autant plus que cette sincérité qui avait conquis Thurot ne nous avait pas fait des amis partout, et qu'il nous était particulièrement précieux, à ce moment, d'avoir l'appui et le concours d'un membre aussi distingué de l'Université. Dès lors il fut des nôtres : il vint tous les huit jours, comme les directeurs de la *Revue*, prendre part aux séances de lecture, et il donna sur les sujets en discussion des avis toujours écoutés; malgré la supériorité que son âge n'était pas seul à lui assurer, il fut bientôt pour nous un ami, et les liens qui se formèrent alors allèrent toujours en se resserrant jusqu'au jour qui les a si soudainement et si cruellement tranchés. A partir de la première attaque d'hémiplégie qui précéda de près de cinq ans celle qui l'a emporté, Thurot ne vint plus à la *Revue*, mais il lui continua toujours sa collaboration; il l'avait cependant ralentie vers la fin, absorbé qu'il était par les grands travaux qu'il concevait et exécutait alors sans se laisser abattre par la douloureuse diminution de ses forces et par la claire

Digitized by Google

conscience de la menace suspendue sur sa tête. Depuis qu'il avait été nommé membre de l'Académie des Inscriptions (1871), il avait renoncé, par principe, à rendre compte de livres français; il se faisait scrupule d'engager la responsabilité de la compagnie à laquelle il appartenait, et, dans ces conditions, il ne se sentait pas une liberté suffisante. Il ne fit à cette règle que peu d'exceptions, mais il nous donna encore beaucoup d'articles, dont quelques-uns sont fort importants, sur des ouvrages étrangers. La philologie et la philosophie sont les principaux sujets sur lesquels il a écrit ici; le relevé de ces articles, que nous donnerons quelque jour, montrera l'étendue et la variété de ses contributions. Mais la part qu'il a eue à la direction de la *Revue* est peut-être plus importante encore que sa collaboration. Sa présence au milieu de nous était un honneur dont nous sentions le prix, et en même temps elle nous imposait certaines réserves, elle nous interdisait certaines témérités qui auraient pu tenter des jeunes gens un peu enivrés de la science qu'ils étaient en train d'acquérir. Sa haute et lumineuse raison, son éloignement pour tout ce qui ressemblait à une coterie, sa haine de ce qui lui paraissait vague, prétentieux et exagéré, ses excellentes et classiques habitudes d'esprit exerçaient sur la *Revue* une salutaire influence. Parfaitement au courant du mouvement scientifique le plus récent, aussi bien en Allemagne qu'ailleurs, il ne s'y laissait pas cependant entraîner avec l'ardeur parfois naïve des nouveaux initiés; il résistait plutôt d'instinct à toute innovation, et, fermement soumis à la méthode, se gardait soigneusement des systèmes. C'était un esprit très français, qui avait beaucoup voyagé hors de France, qui comprenait à merveille l'impossibilité, dans notre siècle, de se cantonner dans son pays et d'ignorer le reste du monde, mais qui était resté fidèle, dans le fond de ses idées comme dans la forme qu'il leur donnait, à la meilleure et à la plus saine tradition de l'école française du XVIIIe siècle. On l'a appelé le dernier des condillaciens; le mot, à plus d'un égard, est loin d'être juste, mais il contient une part de vérité. Son oncle François Thurot, dont il a recueilli et publié les petits écrits, était un habitué de ce salon de Mme Helvétius où se réunissaient à Auteuil, sous l'empire, les fidèles de l'« idéologie »; entre l'esprit de l'oncle et celui du neveu, il y a une incontestable et touchante affinité. Mais le souffle de la philosophie moderne, auquel l'oncle se refusa obstinément d'ouvrir la moindre fenêtre, avait largement pénétré chez le neveu. Sa psychologie, comme on peut le voir en maint article de cette *Revue* même, avait une tendance spiritualiste; sa conception du monde était moins mécanique que celle de l'école condillacienne. En outre, de profondes études historiques avaient donné à sa pensée un caractère plus souple et moins abstrait. Il avait, du reste, en philosophie comme en toute chose, une érudition merveilleuse; il avait lu et médité les œuvres des penseurs modernes comme des anciens, et ses jugements étaient toujours portés en parfaite connaissance de cause. Aussi tous ceux, dans l'Europe entière, qui s'occupaient de ce qui était le sujet de ces études l'appréciaient

Digitized by Google

et lui rendaient hommage. La science allemande ne prononçait son nom qu'avec respect, et un savant anglais d'une grande distinction, M. Bywater, consacrait dernièrement à sa mémoire, dans l'*Academy* (28 janvier), un article qui se termine par ces lignes, juste expression de la pensée de tous ceux qui ont connu Thurot :

« Neveu de ce François Thurot, qui, au commencement du siècle, fit tant pour régénérer l'enseignement classique en France, Charles Thurot était, comme son oncle, un maître d'une rare excellence..... Comme helléniste, il a droit à un rang élevé parmi les meilleurs de notre temps. Malgré la variété de ses études, il était le plus exact et le plus solide des savants, d'une conscience scrupuleuse sur les détails, avec l'horreur de tout ce qui ressemblait au demi-savoir ou au charlatanisme. Aussi favorisait-il le mouvement scientifique qu'une génération plus jeune inaugura il y a une quinzaine d'années, et fut-il un des premiers collaborateurs de la *Revue critique*, comme plus tard il apporta son utile concours à la *Revue de philologie*. Il avait une bonté familière et sans ostentation, une générosité naturelle qui le rendait toujours prêt à assister ceux qui travaillaient auprès de lui dans le champ de la science, et ils ne sont pas rares ceux qui peuvent dire aujourd'hui avec raison qu'ils ont perdu en Thurot un de leurs meilleurs et de leurs plus sincères amis. »

Charles Thurot avait fait au lycée et à l'Ecole normale de fortes études littéraires; il conserva pendant toute sa vie le goût de la littérature et la plus vive admiration pour les grands écrivains. Cependant dans aucun de ses écrits il n'a traité de questions purement littéraires; c'est que, d'un côté, son esprit était porté naturellement, et peut-être aussi par une certaine tradition de famille, vers l'histoire de la philosophie, et, de l'autre côté, en enseignant les lettres et en expliquant les auteurs à ses élèves, il comprit de plus en plus que les études littéraires, pour être sérieuses et solides, ont besoin d'être fondées sur de fortes études grammaticales. Aussi sentait-il, au commencement de sa carrière de professeur, que l'instruction qu'il avait reçue était insuffisante sur ce point, et il travailla sans relâche à combler cette lacune et à se mettre en état de diriger dans la même voie les générations de professeurs qu'il allait former. Si l'on ajoute qu'il fut, quatre ans après sa sortie de l'Ecole et après avoir professé dans divers lycées de provinces, chargé passagèrement, en 1848, de faire à l'Ecole normale une conférence de pédagogie, on comprendra comment il fut amené à entreprendre les divers travaux dont il a enrichi la science.

Ses premières publications se rattachent indirectement à cette conférence qui avait fixé son attention sur l'histoire des méthodes d'enseignement en France. Deux ans plus tard, en 1850, il présenta à la Faculté

Digitized by Google

des lettres de Paris une thèse française « De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au moyen âge » et une thèse latine. « *De Alexandri de Villa-Dei Doctrinali ;* » l'une et l'autre pleines de faits intéressants, dégagés avec autant de bon sens que de sagacité de longues et fastidieuses lectures. Au même ordre d'études appartient sa grande publication des « Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge (1869) ». Thurot a mis à ce travail ingrat la conscience qu'il portait en toute chose. Ses extraits contiennent tout ce qu'il est utile de connaître des indigestes élucubrations des grammairiens du moyen âge, et rendent aux savants l'immense service de les dispenser de lire tant d'écrits barbares. Toutefois, Thurot n'a garde de surfaire le mérite d'auteurs auxquels il a consacré tant de labeur : avec une rare rectitude de jugement il les apprécie à leur valeur. Il faut citer deux Mémoires qui servent de complément à ce grand ouvrage : « Documents relatifs à l'histoire de la grammaire au moyen âge » (Extraits des *Comptes-rendus de l'Ac. des Insc. et Belles-Lettres*, 2e série, t. VI, 1870) et « De la logique de Pierre d'Espagne » (*Revue archéologique*, 1864), où il a établi contre M. Prantl la véritable origine de certaines classifications et de certains termes d'école qu'on attribuait à tort aux Byzantins.

De tous les auteurs de l'antiquité, Aristote est celui que Thurot étudia avec le plus de suite et d'amour et il le fit à la fois en philosophe et en philologue. Il publia en 1860 un volume « d'Etudes sur Aristote, Politique, Dialectique, Rhétorique ». Thurot y met en lumière quelques points imparfaitement étudiés avant lui des doctrines d'Aristote. Il compare ses doctrines avec les vues de Platon sur les mêmes sujets, ainsi qu'avec celles des philosophes postérieurs à Aristote. Il discute et corrige un grand nombre de textes en homme qui possède son auteur et qui connaît à fond sa terminologie et ses procédés de style. Les observations critiques sur la *Rhétorique* d'Aristote (1861), sur la *Poétique* (1863), sur le *De partibus animalium* (1867), sur les *Meteorologica* (1870), publiées dans la *Revue archéologique*, fourniront de précieux secours aux futurs éditeurs de ces traités. En 1875, Thurot édita le Commentaire d'Alexandre d'Aphrodisias sur le traité d'Aristote *De sensu et sensibili*, ainsi que la vieille traduction latine de ce traité; c'est un modèle d'exactitude et de judicieuse sagacité. Dans un appendice, Thurot signale tout ce qu'on peut tirer du Commentaire d'Alexandre, soit pour l'interprétation, soit pour la rectification du texte d'Aristote et il fait une curieuse étude de la langue du commentateur.

C'est encore Aristote qui suggéra à Thurot l'idée d'un de ses plus remarquables travaux, « Recherches historiques sur le principe d'Ar-

Digitized by Google

chimède » (Extrait de la *Revue archéologique*, années 1868-1869). L'histoire d'un théorème d'hydrostatique suivie d'Aristote à Archimède, d'Archimède, à travers le moyen âge, jusqu'à Pascal, de Pascal jusqu'à nos jours, devient entre les mains de Thurot un exemple du progrès et des fluctuations de la science, de la marche de l'esprit humain. C'est dans ce mémoire de 88 pages que Thurot a peut-être laissé voir mieux que partout ailleurs que l'étude minutieuse des détails se rattachait toujours chez lui à de grandes vues d'ensemble. C'est dans le même esprit qu'il étudiait avec une attention particulière la terminologie philosophique et les modifications de sens que subirent successivement les mêmes termes dans les écoles de l'antiquité et du moyen âge. Citons le lexique des mots techniques à la suite de son édition du *Manuel* d'Epictète (1875), et les observations qui accompagnent sa traduction du huitième livre de la Morale à Nicomaque (1881). Quant à la grammaire proprement dite, les publications de Thurot ne donnent aucune idée de l'étendue de ses recherches. Les observations sur la place de la négation *non* en latin (*Mém. de la Soc. de linguistique*, 1870, pp. 223-243), et les observations sur l'emploi des modes dans les prépositions suppositives (*Annuaire de l'association pour les études grecques*, 1871, pp. 39-48) sont d'excellentes monographies de quelques pages. C'est dans ses conférences à l'Ecole normale [1] qu'il exposait avec ensemble la grammaire comparée du grec, du latin et du français. Ce cours, sans cesse augmenté et amélioré, a été partiellement lithographié; mais le meilleur, les vues les plus importantes, ne se trouvent que dans le manuscrit du professeur et les cahiers des élèves. On peut dire que par son enseignement Thurot a plus que tout autre contribué à relever les études de grammaire du discrédit où elles étaient tombées en France.

Les derniers efforts de Thurot furent consacrés plus particulièrement au latin et au français. Il avait conçu depuis longtemps [2] le plan d'une histoire de la prononciation française dans les trois derniers siècles, et, par un travail continué avec autant de méthode que d'énergie pendant plusieurs années, il arriva à l'écrire d'une façon tellement complète qu'après lui on trouvera à peine à glaner. Le premier volume de cet ouvrage, aussi admirable par le nombre des faits qui y sont recueillis que par l'ordre où ils sont disposés, a paru l'année dernière; le second est ter-

1. Il y revint en 1861, après avoir passé plusieurs années en province, au lycée de Besançon et à la Faculté des Lettres de Poitiers. En 1871, il fut chargé de la conférence de philologie latine à l'École pratique des Hautes-Etudes.

2. Dès 1854 il avait écrit sur *la prononciation des consonnes finales dans l'ancien français* une note excellente (*Journal de l'instruction publique*), dont Diez fit son profit (*Gramm. des l. r.*, I, 412).

Digitized by Google

miné et ne tardera pas à voir le jour. — Poursuivant une idée qui lui aurait permis d'appliquer son esprit philosophique et d'utiliser ses études sur le grec, sur le latin, sur le moyen âge et sur le français, Thurot avait entrepris de faire l'histoire des mots abstraits de notre langue et de montrer comment la plupart d'entre eux, grecs d'origine ou d'imitation, avaient subi dans leur sens une déviation décisive en passant par la langue de la scolastique; il est extrêmement regrettable qu'il n'ait pu apporter à l'histoire de la pensée et du langage cette contribution que seul de nos contemporains il était en état de fournir. — Frappé, dans un tout autre ordre d'idées, des inconvénients que la suppression des vers latins pouvait avoir en enlevant aux élèves de nos lycées les seuls renseignements qui leur fussent donnés sur la quantité des voyelles latines, il avait rédigé, dans ces derniers temps, avec la collaboration de M. E. Châtelain, une *Prosodie latine* qui va paraître, et qui rendra assurément les plus grands services, faite comme elle l'est d'après les derniers travaux de la science et conçue à un point de vue plus large que celui de la versification.

Pour se faire une idée de l'étendue, pour ainsi dire universelle, de connaissances de Thurot et de la portée de son esprit, il faut lire les articles sur les sujets les plus variés qu'il a donnés à la *Revue critique*. On y peut voir aussi combien il avait soif de précision, de netteté, de clarté. Le demi-jour ne lui allait pas : il n'a jamais pu goûter ce que l'on a écrit sur la question homérique; les spéculations de la grammaire comparée sur la langue mère de tous les idiomes indo-européens, sur le sens étymologique des flexions, lui inspiraient peu de confiance; il proïessait sur certains sujets historiques ou philologiques un scepticisme peut-être excessif, mais qui tenait aux meilleurs côtés de son caractère et de son esprit. Profondément honnête et sincère dans sa conduite et dans tous les actes de sa vie, il voulait aussi que la science n'affirmât que ce qu'elle savait avec certitude.

H. Weil.

---

63. — A. Dumont et J. Chaplain. **Les céramiques de la Grèce propre.** Vases peints et terres cuites. Première partie : Vases peints. Paris, Firmin Didot, 1881.

Les découvertes récentes faites en Grèce ont renouvelé l'histoire de l'industrie céramique dans l'antiquité. Il y avait lieu de s'y attendre : c'est en Grèce seulement que l'on pouvait trouver la solution des problèmes que soulève cette étude, et c'est de ce côté que les recherches ont été dirigées depuis quelques années. Des résultats importants ont été ra-

Digitized by Google

pidement acquis. Déjà en 1874, au retour d'une mission en Grèce, M. Dumont signalait dans le *Journal des Savants* [1] les progrès accomplis et proposait pour les céramiques grecques une classification nouvelle, où trouvaient place des séries jusque-là presque inconnues. Depuis ce moment, et pendant les années mêmes où M. D. a dirigé l'Ecole française d'Athènes, les faits nouveaux se sont multipliés; les objets trouvés à Mycènes, à Rhodes, à Spata, ont révélé un état d'industrie commun à tout l'ancien monde grec, et a on pu entrevoir les rapports qui rattachaient ces civilisations à celles de Santorin et d'Hissarlik [2]. C'est l'industrie céramique de cette période primitive que M. D. étudie dans le premier fascicule de son ouvrage; l'auteur suit un ordre chronologique qui sera confirmé par ses conclusions : 1° Hissarlik; 2° Santorin; 3° Ialysos; 4° Mycènes; 5° Spata. Des bois et des planches gravées sont joints au texte; ces dernières sont telles qu'on pouvait les attendre du talent de M. Chaplain; l'exactitude ne perd rien à se trouver associée au goût le plus délicat et au sentiment le plus juste.

I. *Type d'Hissarlik.* On sait quelles préoccupations ont dominé les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik; elles enlèvent quelque autorité à la classification chronologique des divers *strata* proposée par l'explorateur. Toutefois, et en ne tenant compte que des couches antérieures à la colonie grecque, il est possible de préciser les caractères de la civilisation d'Hissarlik. L'emploi de la pierre, des briques crues et du bois pour les constructions, de la pierre et du métal pour les instruments et les armes, révèle une civilisation peu avancée; l'examen des vases, de leurs formes, des éléments décoratifs, est tout à fait d'accord avec ces données. Les vases sont fabriqués au tour, mais sans engobe : certaines formes accusent une imitation grossière de la figure humaine (p. 11, fig. 16) et des parties du corps (*Ibid.*, fig. 10, 14, etc.). Les principes généraux de la décoration sont empruntés aux éléments géométriques, chevrons, cercles, lignes courbes ou brisées, etc. ; la décoration est rudimentaire. Sans étudier en détail les autres objets trouvés à Hissarlik, comme les bijoux et les vases de métal, M. D. les compare aux céramiques, pour prouver l'unité parfaite de la collection.

Considéré isolément, le trésor d'Hissarlik offrait un caractère d'étrangeté, qui a pu provoquer les hypothèses les plus variées. Rapproché d'objets analogues trouvés sur d'autres points de la Grèce, il apparaît comme le groupe le plus important des antiquités de cette période ; mais il n'est pas un fait isolé. Les mêmes formes de vases se retrouvent à Santorin; les armes de pierre, les fusaïoles ne sont pas particulières à Hissarlik. Il est à souhaiter que les archéologues qui habitent la Grèce soient attentifs à multiplier ces points de comparaison. Néanmoins, et

1. *Peintures céramiques de la Grèce propre.* Paris, Imp. Nat., 1874.

2. Voir la communication faite par M. D. à l'Institut de Correspondance hellénique : *Bull de Corr. hell.*, 1878, p. 281.

Digitized by Google

bien que limitées à un petit nombre de faits, les remarques de M. D. sont aussi décisives que nouvelles. Elles permettent à l'auteur d'établir nettement plusieurs faits, dont l'importance n'échappera à personne : unité de l'état industriel d'Hissarlik ; absence de toute influence *orientale,* au sens ordinaire du mot ; analogie entre les objets d'Hissarlik et d'autres de même nature trouvés dans les pays habités plus tard par les Grecs ; enfin rapport de la céramique d'Hissarlik avec celle de la période suivante.

II. *Type de Santorin.* Ces vases ont été trouvés sous la couche de ponce qui s'est formée lorsque l'effondrement de la partie centrale de l'île a déterminé sa forme actuelle. La collection la plus importante est celle de l'Ecole française d'Athènes ; elle provient des fouilles faites par MM. Gorceix et Mamet près du village d'Acrotiri. Tous les archéologues consulteront avec intérêt le catalogue que donne M. D. de cette collection jusqu'ici demeurée inédite et qui ne comprend pas moins de 82 numéros. Les planches I et II reproduisent les formes principales et les éléments essentiels de la décoration. Ces vases sont certainement antérieurs à la formation de la baie de Santorin, pour laquelle M. Fouqué propose, non sans quelques réserves, la date de 2000 ans avant notre ère, en se fondant sur des raisons géologiques (*Santorin et ses éruptions*, p. 129). Le témoignage d'Hérodote (IV, 147-148) semble fournir une date en deçà de laquelle il est impossible de descendre. M. D. remarque que le cataclysme ne doit pas être postérieur au XVIe siècle, puisque la tradition a conservé le souvenir de la colonie conduite dans l'île à cette époque par Membliare.

Nous ne saurions analyser ici l'étude que M. D. consacre à la civilisation de Santorin, au mode de fabrication des vases, à leurs usages : elle repose sur des observations de détail, soigneusement rapprochées. Il en ressort clairement que la population de l'île était agricole, et entretenait avec d'autres pays des relations commerciales. Tous les traits du tableau sont fort précis ; mais si des fouilles partielles ont fourni des documents aussi précieux, que ne devrait-on pas espérer de recherches plus complètes ! Un plein succès serait réservé à l'explorateur qui reprendrait les fouilles de MM. Gorceix et Mamet, arrêtées par des difficultés matérielles dont un outillage spécial pourrait avoir raison [1].

Comparées à celles d'Hissarlik, les céramiques de Santorin marquent un progrès sensible ; c'est là un point qui modifiera, croyons-nous, certaines idées reçues. Les vases sont faits au tour, et les ornements sont tracés au pinceau. M. D. analyse les formes décoratives, qui comportent : 1° les volutes et les flots ; 2° les éléments végétaux ; 3° les figures d'animaux ; elles témoignent déjà d'une certaine recherche et d'un goût qui s'éveille. Ces vases sont bien les produits d'une industrie locale ;

1. Les difficultés provenaient de la pouzzolane, dont les couches devenaient plus hautes à mesure qu'on avançait.

Digitized by Google

l'examen au microscope y a fait découvrir des éléments qui n'appartiennent qu'au sol de l'île. Les traits de ressemblance avec les céramiques d'Hissarlik sont nombreux, et permettent de conclure à de lointains rapports d'origine ou d'imitation. D'autre part, les vases de Santorin offrent des analogies plus précises encore avec des poteries trouvées dans d'autres pays grecs (p. 37). Ces rapprochements ont une grande valeur; ils prouvent que l'île « à cette date, subissait des influences que nous retrouvons dans tout l'Orient de la Méditerranée pour le même temps ».

III. *Type d'Ialysos.* M. D. donne le catalogue de la collection des vases découverts à Rhodes dans les tombeaux d'Ialysos (p. 43, cf., pl. III). Ces céramiques étaient à peine connues; elles forment la transition naturelle entre le type de Santorin et celui de Mycènes, et ainsi les séries se succèdent sans solution de continuité. L'art d'Ialysos est déjà plus avancé; la présence des éléments de décoration empruntés à la mer, comme le poulpe et l'octapode, est remarquable. M. D. fait observer que ce type « se retrouve déjà dans tout l'Orient grec, et se retrouvera partout ». Je puis en effet signaler, parmi les acquisitions récentes de l'*Antiquarium* de Berlin, un couvercle de vase trouvé à Thèbes (n° 2653), qui semble pouvoir être rapproché du type d'Ialysos. Il est recouvert d'un engobe blanc, et décoré de zones rougeâtres au milieu desquelles figure un crabe. On voit sans peine quel est l'intérêt de cette série : elle est destinée à comprendre une classe de vases qu'on désignait, il y a peu de temps encore, sous le nom de *Céramiques des îles*, ou de *Vases de style phénicien des Cyclades*. Le premier titre était vague; le second avait l'inconvénient grave de préjuger une question fort délicate, celle de l'influence phénicienne. La dénomination de *type d'Ialysos* sera acceptée par tous les archéologues; elle servira au progrès des études, en indiquant nettement le groupe d'antiquités qui fournit les termes de comparaison les plus sûrs et les plus abondants pour cette période.

IV. *Type de Mycènes.* Personne n'ignore quelles controverses a soulevées l'étude de la collection de Mycènes. La nouveauté des types a causé une véritable surprise et un savant de Saint-Pétersbourg, M. Ludolph Stephani, a pu soutenir l'étrange théorie que les objets de Mycènes dataient du IIIe ou du IVe siècle de notre ère. Ces hésitations ont pris fin dès qu'on a cessé d'étudier isolément les antiquités de Mycènes. Pour les vases en particulier, la méthode suivie par M. D. dans les précédents chapitres a déjà fait entrevoir les rapports de la céramique de Mycènes avec celles des civilisations antérieures. Le chapitre consacré à l'art de Mycènes établit clairement cette relation.

Le catalogue des vases trouvés dans les tombeaux de Mycènes avait déjà paru en 1879, par les soins de MM. G. Loeschcke et A. Furtwaengler (*Mykenische Thongefaesse*, Berlin, 1879); c'est une description fort exacte, sans essai de théorie. M. D. procède autrement, et son étude comparative jette une vive lumière sur la question. Il ramène à un petit nombre de classes les formes de vases de Mycènes (p. 47. *Formes des*

Digitized by Google

vases) qui ne sont que le développement des formes de Santorin et d'Ialysos, et il réduit aux éléments les plus simples les motifs de décoration (p. 49. I. *Ornements linéaires ou géométriques*. II. *Ornements végétaux*. III. *Règne animal*). Dès lors l'unité de la collection, au premier abord si douteuse, est évidente; les objets de pierre, de terre cuite, d'or et d'argent offrent les mêmes principes de décoration. Il faudrait citer en entier les pages où M. D. analyse les caractères de ce style, qui trahit une civilisation déjà fort avancée, très riche à beaucoup d'égards, et qui semble avoir développé au dernier point les principes d'art et d'industrie contenus en germe dans les civilisations précédentes. Les relations commerciales sont fréquentes; elles sont indiquées par les objets d'importation étrangère, tels que les pierres gravées, les bijoux d'or et d'argent à motifs asiatiques. On peut souscrire en toute certitude aux conclusions suivantes de M. D. : « 1° Unité générale de la collection de Mycènes; 2° Rapports évidents de cette civilisation avec celles de Santorin et d'Ialysos; développement de certains principes de décoration auxquels nous ne connaissons aucune origine étrangère; nécessité que cette civilisation ait eu derrière elle un assez long passé. Elle indique une grande richesse et une non moins grande puissance; 3° Relations avec l'Orient; importation d'objets asiatiques; imitation des types qu'ils fournissent; présence possible d'ouvriers étrangers, malgré la prédominance nationale ».

V. *Type de Spata; Vases de Knossos*. C'est la dernière étape de cette civilisation primitive. Les céramiques sont rares pour cette période, mais les autres objets d'industrie donnent lieu à des rapprochements concluants. On remarquera la comparaison des pâtes de verre de Spata, décrites par M. Haussoullier dans le *Bulletin de Corr. hell.* (1878), avec celles d'Ialysos, publiées pour la première fois par M. Dumont (p. 61 fig. 36). Aux principes déjà connus viennent s'ajouter des motifs purement orientaux, la fleur de lotus, la rosace à huit pétales, le sphinx, le lion et le taureau luttant. L'influence orientale est nettement marquée. On touche à la période historique, aux vases de style asiatique, qui sont depuis longtemps l'objet des études érudites.

On peut juger, par cette analyse, de la méthode rigoureuse suivie par M. D. dans toute la partie d'exposition technique. Dans un ordre d'études aussi nouveau, il était essentiel d'établir des séries comparées : il était impossible de le faire avec une critique plus sûre, et avec plus de précision. Qu'elles ne donnent pas lieu par la suite à de nouvelles subdivisions, on ne saurait l'affirmer, et telle n'est pas la pensée de M. Dumont. Mais il est permis de dire que, pour cette période naguère si obscure de l'histoire des céramiques grecques, la science est créée : les découvertes qui se produiront dans l'avenir trouveront leur place marquée d'avance [1]. Tous les

1. Nous pouvons citer un exemple récent. Le musée de Berlin vient d'acquérir des vases de style mycénien trouvés dans la Grèce du Nord, à Thèbes en particulier.

Digitized by Google

érudits familiers avec les études d'archéologie figurée apprécieront, sans qu'il soit nécessaire d'insister, les services que la publication de M. D. est appelée à rendre.

Les conclusions générales de M. D. ont surtout un caractère historique : elles résument les notions que les céramiques primitives peuvent fournir sur les civilisations auxquelles elles appartiennent, et éclairent ainsi l'histoire d'une période qu'on était habitué à considérer comme légendaire. Cette période a été fort étendue : elle correspond à un état d'industrie qui a été commun à tous les pays du bassin oriental de la Méditerranée, et qui suppose une population ancienne, commerçante, industrieuse. Elle a, de plus, eu des phases très distinctes : « Hissarlik marque une époque toute primitive ; Santorin, un état déjà beaucoup plus avancé; Ialysos, la perfection de l'ornementation végétale et géométrique, telle que ce style la comporte; Mycènes, l'abus de ces principes de décoration ; Spata touche au moment où l'influence asiatique va devenir prépondérante » (p. 69). Les dates que M. D. attribue à ces cinq périodes sont approximatives : on comprendra quelles réserves imposaient la nouveauté de ces recherches et la rareté des documents. Néanmoins il est impossible de ne pas reconnaître la parfaite concordance des renseignements qui se dégagent : 1° des faits archéologiques; 2° des témoignages orientaux; 3° des légendes et des traditions grecques. Les faits archéologiques exposés au cours de l'ouvrage fournissent les résultats suivants. Si la date d'Hissarlik est incertaine, celle de la civilisation de Santorin est certainement antérieure à l'éruption, et la colonisation de Membliare et de Théras donne une date minima qui est le XVIe siècle. La présence d'un scarabée avec le cartouche d'Aménophis III parmi les objets trouvé à Ialysos ne permet pas de remonter au delà du XVIe siècle. La décoration des objets de Mycènes qui sont de style asiatique est antérieure aux principes d'ornementation qui prévalent à Ninive au Xe siècle. Enfin certains objets de Spata rappellent le style ninivite du Xe siècle. Les documents orientaux confirment ces données, et y ajoutent de nouvelles certitudes, pour l'histoire des relations de ces peuples primitifs avec l'Egypte et la Phénicie, et par suite avec l'Assyrie; ils permettent de fixer avec quelque vraisemblance la date où les influences asiatiques commencent à se faire sentir, encore faibles à Mycènes, beaucoup plus accusées à Spata. On aurait ainsi les dates suivantes : « avant le XVIe siècle, Hissarlik; au XVIe Santorin; au XIVe Ialysos; au XIIIe ou au XIIe siècle, Mycènes et au XIe Spata. » Les légendes grecques ramenées à quelques points fort simples, en dépit de leur diversité apparente, sont d'accord avec ces faits. Elles ne s'expliquent que si l'on considère la Méditerranée

---

(Voir G. Treu : *Erwerbungen des Berliner Antiquariums*, 1880, *Arch. Zeitg.* 1881, p. 255, D. *Vasen*). Ils seront prochainement publiés par MM. Loeschcke et Furtwaengler. Rien ne justifie mieux les conclusions de M. D. (p. 19) qui pense avec raison que les vases de ce style doivent se trouver également dans la Grèce du Nord.

Digitized by Google

orientale comme un grand lac, dont les peuples riverains sont en relations fréquentes, et subissent plus ou moins l'action des grands empires asiatiques et des Phéniciens. Ces populations sont maritimes. A l'époque qui précède immédiatement le retour des Héraclides, et qui est marquée par de grandes migrations, par les agitations de la race grecque qui s'organise, elles sont déjà parvenues à un singulier degré de richesse; la royauté d'Argos domine sur un grand nombre d'îles; on entrevoit nettement une puissance maritime à la fois asiatique et grecque.

Ce serait défigurer les conclusions de M. D. que de les ramener à des formules trop précises; sur un terrain aussi nouveau, rien ne serait plus contraire à la méthode scientifique. Elles ont ce rare mérite de montrer avec une clarté parfaite ce qui est acquis à la science, et ce qu'il faut encore attendre des découvertes ultérieures; elles dégagent des vérités certaines, et prouvent l'unité d'une civilisation qu'on soupçonnait à peine. Avant le IXe siècle, on n'entrevoyait que légendes et mythes; c'est toute une période qui entre dans l'ordre des faits historiques. On peut dire que, grâce à cette première partie de l'ouvrage de M. Dumont, nous possédons les lignes essentielles de l'histoire primitive des pays grecs.

Max. Collignon.

---

54. — Histoire de Charles VII, par G. Du Fresne de Beaucourt. Tome I, Le Dauphin, 1403-1422. Paris, 1881, LXXXVII et 480 pp. gr. in-8°.

Dès 1856, M. du Fresne de Beaucourt se posait en champion de Charles VII : l'apparition du tome VI de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin (4e édition), où le caractère de ce prince était jugé très sévèrement, lui fit écrire alors une longue brochure apologétique en faveur du monarque calomnié [1]. Depuis, l'infatigable directeur de la *Revue des questions historiques* n'a cessé de recueillir des documents de toute sorte sur son époque de prédilection, et l'*Histoire de Charles VII*, dont nous avons aujourd'hui le premier volume entre les mains, est offerte au public comme le fruit de vingt-cinq années de recherches ininterrompues [2]. Le public, il faut le dire, l'attendait depuis longtemps; depuis longtemps on savait que M. de B. préparait cette histoire, depuis trop longtemps, peut-être, car quelques impatients ou quelques sceptiques commençaient déjà à croire qu'à force de vouloir entasser des documents, le savant auteur ne trouverait plus le temps de les mettre en œuvre. Son

---

1. *Le règne de Charles VII d'après M. Henri Martin et d'après les sources contemporaines*. Paris, 1856, in-8° de 115 p.

2. En 1874, M. de Beaucourt avait déjà publié un essai sur le caractère de Charles VII, où étaient mis en œuvre de nombreux documents inédits; la *Revue critique* ne l'a pas laissé échapper et en a donné une appréciation très favorable (année 1874, 2e semestre, p. 58).

Digitized by Google

premier volume est là pour répondre, et on peut dès maintenant se faire une idée exacte de ce que sera cette œuvre si longuement élaborée. Disons-le tout de suite : l'œuvre répond dignement à l'attente du public, quelque exigeant que celui-ci puisse se montrer, pour avoir longtemps attendu.

Avant M. de B., un érudit bien connu, Vallet de Viriville, s'était fait une sorte de spécialité du règne de Charles VII : par de nombreuses brochures et par des articles insérés dans la *Biographie Didot*, il a contribué plus que nul autre à faire connaître les choses et les personnes de cette époque. Aussi, quand parut, de 1862 à 1865, son *Histoire de Charles VII*, pouvait-on s'attendre à avoir enfin dans cette œuvre une étude définitive sur l'un des règnes les plus importants de notre histoire. Pourtant il n'en est pas ainsi. Ce serait dépasser les bornes d'un simple compte-rendu que de faire, à propos du livre de M. de B., la critique complète du livre de son devancier, mais tous ceux qui l'ont pratiqué savent combien de lacunes importantes s'y cachent sous l'abondance même des documents, qui n'y sont pas toujours heureusement mis en œuvre. Quant aux documents qui ont échappé à Vallet de Viriville, il y en a beaucoup, et des plus importants ; mais il faut dire à sa décharge que la plupart lui étaient inaccessibles. M. de B. a pu seul, en effet, profiter de l'incomparable série de pièces originales que possédait depuis longtemps la Bibliothèque nationale, mais qui n'ont été classées et livrées au public que depuis quelques années. En dehors de ce riche dépôt et des Archives nationales, il n'a négligé aucune source importante de documents, et je ne sais vraiment, tant sont larges ses moyens d'information, s'il était humainement possible de faire davantage. Aussi cette histoire de Charles VII s'annonce-t-elle avec des proportions gigantesques : cinq ou six volumes et un album suffiront à peine à la contenir. Ce sera un monument grandiose dans lequel disparaîtra la construction rudimentaire de Vallet de Viriville, et qui, pendant plusieurs siècles, ne sera vraisemblablement pas remplacé.

Ce qui intéresse surtout l'auteur de cette nouvelle histoire de Charles VII, c'est la personne même de son héros. La plupart des historiens modernes, dont des extraits sont publiés en tête du volume, Augustin Thierry, M. Jules Quicherat, M. Henri Martin, Hippolyte Dansin [1], Vallet de Viriville lui-même, sont plus ou moins sévères pour ce prince, et lui reconnaissent à peine le droit de réclamer sa part dans les grandes choses qui furent accomplies sous son règne, l'expulsion des Anglais et la réorganisation du pays : ses conseillers et ses capitaines auraient tout fait. Est-ce là vraiment le dernier mot de l'histoire? Ce jugement est-il sans appel ? C'est ce que s'est demandé M. de B., et l'on s'aperçoit bien qu'il penche fortement vers une réponse négative. Nous croyons, comme lui, que le sujet n'a point été jusqu'ici suffisamment élucidé et que le pro-

1. Auteur d'une thèse, estimable pour l'époque, sur *le gouvernement de Charles VII* (Strasbourg, 1856; éd. remaniée, Paris, 1858).

Digitized by Google

cès reste encore à instruire; nous sommes persuadé qu'il nous en mettra toutes les pièces entre les mains, et, quand sa publication sera terminée, nous verrons si nous pouvons nous associer à son jugement définitif.

En tête du volume (pp. LI-LXXI), se trouve une étude sommaire sur les sources du règne : cette étude est aussi complète qu'on peut le désirer, et on sent qu'elle est faite par un homme qui en possède à fond tous les éléments. Je crois cependant que le plan aurait gagné à être modifié. Les chroniques du règne de Charles VII y sont passées en revue suivant l'ordre chronologique de leur publication : n'est-ce pas là un procédé bien extérieur, et ne fallait-il pas suivre plutôt l'ordre de leur composition, en établissant en outre des divisions indispensables, suivant l'esprit et la nationalité des chroniqueurs?

L'auteur a divisé son travail en six livres, comprenant chacun l'étude complète d'une période chronologique. Le premier livre renferme tout naturellement, après la biographie peu importante de l'enfance de Charles VII, les années où il a agi comme dauphin, de 1417 à 1422, années dont les événements saillants sont l'entrée des Bourguignons à Paris, l'entrevue de Montereau, le traité de Troyes, la victoire éphémère de Baugé. Voici le plan d'après lequel M. de B. a exposé l'histoire de cette première période, plan qui sera régulièrement suivi dans le reste de l'ouvrage. Je lui laisse la parole :

« Nous étudions successivement : 1° la marche des événements militaires, retracée d'une façon succincte, en suppléant à l'absence des détails, déjà donnés par nos devanciers, sur les sièges et les batailles, par une plus grande précision chronologique; 2° l'histoire politique, en mettant en relief la personne royale, pour bien montrer ce qu'elle devient, les influences qui s'agitent autour d'elle, sa part d'action dans les événements, enfin la direction imprimée au gouvernement du royaume; 3° l'histoire diplomatique, sujet encore plus neuf que le précédent, et dont l'étude nous fait connaître les alliances de la France, les négociations entamées avec les diverses puissances, les résultats obtenus par la politique royale; 4° l'histoire administrative qui, pour avoir été moins négligée que l'histoire politique ou diplomatique, ne laisse pas que de présenter des lacunes considérables. »

Ce plan est évidemment digne d'éloges dans son ensemble, mais je crois qu'il aurait été meilleur encore si les deux premières divisions avaient été fondues en une seule. Je ne m'explique pas la nécessité de l'existence isolée de cette marche des événements militaires, de cette histoire-bataille, comme disait Monteil. Le chapitre consacré à ce sujet (pp. 21-56) renferme un exposé suffisamment clair et se lit facilement; mais c'est quand on arrive à la seconde division qu'on s'aperçoit, au nombre infini des renvois, combien elle est intimement liée à la première, et combien elle aurait gagné en intérêt et en ampleur à ne pas en être séparée. L'histoire politique est d'ailleurs habilement traitée, et M. de B. a su faire revivre toutes ces personnalités, insuffisamment con-

Digitized by Google

nues, qui ont entouré la première jeunesse de Charles VII : sa belle-mère, l'illustre Yolande d'Aragon, ses gouverneurs et ses conseillers, Hugues de Noé, Pierre de Beauvau, Tanguy du Chastel, Gerard Machet, le chancelier Le Maçon, le président Louvet, etc. On ne saurait trop louer l'importance accordée aux deux dernières divisions, l'histoire diplomatique (pp. 248-343) et l'histoire administrative (pp. 344-433); mais c'est surtout dans les périodes postérieures qu'on en verra tout l'intérêt. J'ai noté comme particulièrement topique l'emploi judicieux, pour faire connaître l'état de la France à l'avènement de Charles VII, du *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier, document littéraire datant précisément de cette époque, et que bien peu d'historiens avaient utilisé jusqu'ici. Ajoutons que le volume se termine par la publication de trente-trois pièces justificatives bien choisies; presque toutes sont des *lettres-missives,* et l'intérêt exceptionnel des pièces de ce genre en fait vivement regretter la rareté extrême pour la période ancienne de notre histoire.

« Si Dieu nous prête vie, dit l'auteur, il nous sera permis peut-être de rectifier nous-même les inexactitudes que nous aurions pu commettre, et de compléter certaines parties de notre exposé..... » Cette allusion à une seconde édition probable, ou même simplement possible, nous engage à réunir ici une série d'observations détachées qui pourront contribuer plus ou moins à la perfection future de cette belle œuvre.

Page LXX : « La *Cronique Martinienne,* si intéressante pour les règnes de Charles VII et de Louis XI, dont le récit est dû à Sébastien Mamerot, mériterait d'être extraite de l'édition *princeps,* qui est fort rare. » Il est étonnant que M. de B. n'ait pas connu le mémoire consacré par l'abbé Lebeuf [1] aux deux volumes publiés en 1503 par Antoine Vérard, sous le titre de *Cronique Martiniane* : il y aurait vu que le premier volume seul, qui s'arrête en 1394, à la mort de l'antipape Clément VII, est de Sébastien Mamerot, lequel l'a rédigé, ou plutôt traduit du latin, en 1458. Cette remarque du savant abbé est pleinement confirmée par la découverte du ms. original de Mamerot (Bibl. du Vatican, fonds *Regina,* n° 1898) qui ne dépasse pas la date de 1394. Reste à trouver l'auteur du récit du règne de Charles VII, qui forme une partie du second volume : d'après ce qu'en dit l'abbé Lebeuf, nous avons probablement affaire à un texte de Jean Chartier interpolé à la plus grande gloire de la famille de Chabannes, et l'interpolateur est sans doute ce même Jean Le Clerc, qui a opéré d'une façon analogue sur la *Chronique scandaleuse,* et à qui M. J. Quicherat a consacré une importante étude [2].

Page 234. A propos du passage de Charles VII à Limoges (19-23 janvier 1422), l'auteur déclare n'avoir rien trouvé dans les *Chroniques de saint Martial,* p. p. M. Duplès-Agier (1874); il aurait trouvé la source

1. *Mém. Acad. des Inscript.*, 1re série, t. XX, pp. 224 et s.

2. *Un ms. interpolé de la Chronique scandaleuse*, dans la *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, tome XVI, pp. 231 et s.

Digitized by Google

des détails qu'il donne en partie, d'après des ouvrages de seconde main, dans les *Annales de Limoges, dites Manuscrit de 1638*, p. p. Emile Ruben, etc. (Limoges, Ducourtieux).

Pages 254 et s. Le secrétaire de Charles VI, qui est mentionné plusieurs fois à propos des relations diplomatiques avec l'Angleterre, s'appelle *Gontier* Col et non *Gautier*. C'est un personnage important, non-seulement dans l'histoire politique, mais dans l'histoire littéraire; ami intime de Nicolas de Clémenges et de Jean de Montreuil, ce fut un champion intrépide du *Roman de la Rose* et de Jean de Meung violemment attaqués par Christine de Pizan et Gerson [1].

Le chapitre IX *(Négociations avec les diverses puissances)* n'est pas exempt de confusion et paraît trahir une certaine hâte dans la rédaction. Le même fait est répété deux fois en termes un peu différents, d'après deux sources qui demandaient à être fondues (pp. 308 et 310, à propos de l'entrée de l'Ecossais Guillaume Douglas au service de Charles VII). C'est *Aversa* et non *Averso* que s'appelle la ville du royaume de Naples mentionnée p. 318. Le *Philippe de Grimaldi* de la page 338 (note 1) et le *Philippe de Grimault* de la page 342 ne forment évidemment qu'une seule et même personne, dont il aurait fallu établir sûrement le vrai nom. Parmi les Génois au service de Charles VII nous voyons nommer *Casan de Aurea* (p. 338) : M. de B. n'aurait-il pas reconnu, sous sa forme latine, le nom de la célèbre famille *Doria?* Au même endroit figure « le *marquis de Garet, Génois,* sans doute des marquis de Caretto » (lisez *del Carretto*) : *sans doute* est de trop, car il s'agit évidemment de *Niccolò del Carretto,* plus amplement qualifié à la page 428, d'après une source différente : ces deux passages auraient dû être plus étroitement combinés.

J'ai lu avec un intérêt particulier les détails fournis par M. de B. sur les Etats, tant généraux que provinciaux, réunis pendant la régence du Dauphin (pp. 356-365). Si j'en juge par d'assez nombreux renvois, le savant auteur a tiré une certaine utilité de mon étude sur les *Etats provinciaux de la France centrale* [2]; de mon côté, je n'ai pas de peine à reconnaître que, si je remaniais aujourd'hui ce travail, j'aurais à y introduire quelques modifications inspirées par deux ou trois pièces nouvelles qu'il signale et qui m'étaient demeurées inconnues. Le point de vue de M. de B. était plus élevé que le mien, son système de rédaction différent, et ces deux circonstances lui imposaient autre chose qu'un simple catalogue d'actes : aussi ne puis-je m'empêcher de trouver que ce passage de son ouvrage n'est pas à la hauteur du reste. Les faits y sont enregistrés pêle-mêle sans qu'aucune grande ligne s'en dégage et nous permette de classer chacun d'eux. De 1417 à 1422, nous trouvons une seule réunion d'Etats généraux (Clermont-Ferrand, 12 mai 1421), et en-

1. Gontier Col est même honoré d'un petit article dans la *Biographie Didot*.
2. Paris, Champion, 1879, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

core ne comprenait-elle que la Languedoïl; il est vrai cependant qu'en juin 1418 une session assez importante paraît avoir été tenue à Limoges par les Etats de plusieurs provinces, et avoir affecté jusqu'à un certain point le même caractère. En dehors de ces deux circonstances, le Dauphin préféra avoir recours isolément aux Etats de chaque province : il fallait mettre en lumière comment il pratiqua ce dernier système, comment les Etats étaient convoqués simultanément dans toutes les provinces, devant des commissaires munis d'instructions identiques, et comment ils avaient à délibérer sur les mêmes demandes faites par la royauté. Il importait de distinguer nettement ces réunions, qui, par leur simultanéité, constituent une sorte de forme secondaire des Etats généraux, des réunions vraiment locales et provinciales, qui se produisirent plus d'une fois en dehors de tout contrôle de l'autorité royale. Il fallait enfin se demander quel intérêt avait le Régent à convoquer les Etats par provinces plutôt que par réunions générales, et voir quel était le procédé qui agréait le plus aux populations elles-mêmes. En juillet 1422, à l'occasion d'une session générale d'Etats provinciaux, la ville de Lyon refusa d'accorder à Charles VII le subside qu'il faisait demander par ses commissaires, tant que les Etats généraux de Languedoïl n'auraient pas été convoqués, et elle supplia le prince de faire cette convocation dans le plus bref délai (p. 364, note 3); c'est là un fait important qui ne devait pas être relégué dans une note; la conduite de Lyon fut vraisemblablement imitée par plus d'une autre ville; toujours est-il que les Etats généraux, qui ne s'étaient pas réunis depuis le mois de mai 1421, furent convoqués pour le mois de janvier 1423 [1].

Page 376, M. de Beaucourt trace un tableau géographique des familles nobles dont quelques membres accoururent se ranger sous la bannière du dauphin Charles. La géographie du savant auteur manque parfois un peu trop de précision. Ainsi l'Auvergne se voit attribuer « les La Fayette, les Langhac (*lisez :* Langeac), les Joyeuse, les Montlaur, les d'Apchier, les d'Aubusson, les Trignac, les Des Cars. » J'ai toujours cru que les d'Aubusson appartenaient à la Marche ; par les *Trignac* (*lisez :* Treignac, ch.-l. de canton, Corrèze), il faut évidemment entendre les *Combort* ou *Comborn,* et, par les *Des Cars,* les *Peyrusse* ou *Péruce* (Les Cars, com^ne^ de la Haute-Vienne, était une de leurs seigneuries); or les deux familles de Comborn et de Peyrusse sont essentiellement limousines.

1. Qu'on me permette, à propos des Etats généraux, de dire encore quelques mots *pro domo mea.* M. de B. signale justement l'importance de la session tenue à Clermont-Ferrand, en mai 1421, session restée inconnue à tous les historiens spéciaux, avant la communication faite sur ce sujet, à la réunion des Sociétés savantes, par M. Grandmaison, en 1876. Il n'était peut-être pas inutile d'ajouter que, dans un travail publié en 1878 par le *Cabinet historique,* l'auteur de cet article avait complété les renseignements déjà fournis par M. Grandmaison : cette indication était d'autant plus indispensable que deux documents rapportés *in-extenso* par M. de B., qui semble les croire inédits, ont déjà été publiés dans le travail auquel je fais allusion.

Digitized by Google

Page 380 : « Jean d'Aubusson, chevalier, seigneur de Borne »; *lisez :* seigneur de la Borne. La Borne (com^ne de Blessac, Creuse) était une des baronnies les plus importantes du comté de la Marche.

Page 419, note 5 : « Jacques de Caulers »; *lisez :* Caulers.

Antoine THOMAS.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. J. Martha.

Thèse latine : *Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ.* — Thèse française : *Des sacerdoces athéniens.*

I

M. J. Martha a pris pour sujet de sa thèse latine : « Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ. »

Un grand nombre de tombeaux grecs et latins, de lampes et de poteries funéraires qu'il a été donné à M. J. M. d'examiner pendant son séjour en Italie et en Grèce, représentent des Néréides. Il a paru intéressant à l'auteur de rechercher quelle était la signification funèbre de ces figures mythologiques.

Dans une première partie M. M. passe en revue toutes les traditions poétiques qui ont rapport aux Néréides; mais cette étude ne conduit pas au résultat désiré par l'auteur; nulle part les Néréides ne sont représentées comme des divinités malfaisantes, au contraire. Mais ce que n'expliquent pas les monuments littéraires, M. M. le croit expliqué par les légendes poétiques de la Grèce contemporaine. C'est la seconde partie de sa thèse. Il a pu recueillir sur les lieux mêmes une foule de contes populaires au sujet d'êtres merveilleux, les Anéraïdes, que la similitude de nom montre bien être les descendantes des Néréides antiques. Ce sont des femmes malveillantes et cruelles, comme on en trouve dans les mythologies germaines, scandinaves, bretonnes, écossaises, qui vivent au bord des mers et des torrents, auprès des sources, dans les rochers abrupts. Elles attirent les jeunes gens et les jeunes filles dans leur domaine, les tuent ou les entraînent sous les eaux. De même les Néréides étaient fatales à la jeunesse; les Grecs anciens racontaient d'elles les méfaits que les modernes attribuent aux Anéraïdes; ces légendes grossièrement populaires n'ont pas trouvé leur place dans les œuvres littéraires, mais nous les retrouvons sur les monuments funèbres. On peut conclure que l'habitude était de représenter des Néréides sur les tombeaux des jeunes gens enlevés prématurément par une mort mystérieuse.

M. Himly fait le plus grand éloge de cette étude brillamment écrite; il s'est plu à retrouver dans maintes pages d'une délicate élégance la discipline paternelle. Mais il regrette de n'être pas convaincu par ce petit livre tout agréable. L'explication de M. M. lui semble cherchée bien loin, et il se refuse à voir dans les représentations des Néréides autre chose que de jolis motifs de décor, qui durent maintes fois tenter les artistes chargés de décorer les tombeaux. M. Himly craint que M. M. ne donne trop raison à ces paroles de Méphistophélès dans Faust : Ce que vous appelez l'esprit des temps, c'est votre propre esprit, que vous leur prêtez.

M. Girard n'est pas plus convaincu que M. Himly, dont il soutient les conclusions

Digitized by Google

en érudit et en archéologue. M. M. n'a pas fait une œuvre scientifique. Il a eu le tort de prendre trop au sérieux des textes poétiques; les poètes se sont toujours donné des droits sur la mythologie; il ne faut pas leur accorder la créance due aux mythographes. Il ne faut pas non plus, sur une simple épithète, établir tout un système, dire, par exemple, que les Néréides sont des divinités funèbres parce qu'elles ont en main des fuseaux, comme les Parques. Mais M. M. est surtout coupable d'avoir complètement identifié, d'après la seule ressemblance de leurs noms, les Néréides et les Anéraïdes. Les Anéraïdes sont les Nymphes antiques, cela est bien connu. Or, les poètes anciens ont toujours distingué avec soin les Nymphes des Néréides. L'argumentation de M. M. pèche par la base, et sa thèse s'écroule.

II

M. M. se trouvait à Athènes, lorsqu'on découvrit des inscriptions étendues, par lesquelles le peuple remercie les prêtres qui se sont bien acquittés de leurs fonctions. Ce fut pour lui une occasion d'étudier ces fonctions encore mal connues.

Le « ἱερεύς » est un magistrat chargé de veiller à l'accomplissement régulier des pratiques; rien de plus. Telle est l'idée la plus générale qui ressort du travail de M. M. : et c'est sur ce point que s'est concentrée toute la discussion.

« Le prêtre, écrit l'auteur, est pour nous modernes celui qui enseigne le dogme « en même temps que celui qui accomplit les cérémonies symboliques de la reli- « gion », ce double rôle ne pouvait être celui du « ἱερεύς ». Il n'y a point de dogme dans la religion hellénique; les croyances, non fixées, sont dans une mobilité, dans un progrès perpétuel; le rite seul est immuable, établi une fois et pour jamais : il y a un culte à Athènes, sans une religion. Ce n'est donc point sur cette doctrine fuyante et insaisissable que pouvait s'exercer l'action du sacerdoce, mais sur les seules pratiques. Voilà en effet à quoi se borne l'autorité sacerdotale : à la direction des cérémonies, à l'introduction des offrandes et des prières auprès des dieux.

Cette opinion est juste pour le fond; mais elle nous est présentée en des formules rigoureuses; or, suivant le mot connu, « la vérité est toute dans les nuances ». M. M. affirme le divorce absolu du culte et de la religion; il met en opposition avec l'étroitesse des pratiques la complète liberté des croyances. Il semble néanmoins que le sacerdoce ne fût pas un simple métier, ni le prêtre lui-même une manière d'huissier. N'est-ce point au prêtre plus qu'à tout autre qu'il appartenait d'exercer cette surveillance étroite, non sur les pratiques, mais sur les croyances, qui aboutissait à la « γραφὴ ἀσεβείας » ? Si les croyances sont entièrement libres, comment expliquer ces condamnations pour impiété, et la plus célèbre de toutes, celle de Socrate? Dans toute religion, si large et si facile qu'elle puisse être, il y a un minimum de croyance nécessaire : il faut tout au moins admettre l'existence des dieux auxquels on rend hommage. Et cela même, c'est un dogme. Ce qu'on peut seulement remarquer dans la religion hellénique, c'est l'absence de toute idée métaphysique. De trop bonne heure, la métaphysique s'était constituée, en dehors de la religion et sans elle, par un développement tout rationaliste.

M. M. ne s'est, du reste, nullement borné au développement d'une idée contestable. Son livre est plein de faits précis et de détails. Il sera d'autant plus utile à consulter que l'auteur s'est interdit toute vue systématique, et presque même tout aperçu d'ensemble. M. Martha adopte ici une méthode très différente de celle qu'il avait suivie dans sa thèse latine. C'est le mérite et c'est le défaut de ce travail consciencieux, qui est moins une thèse qu'un recueil de documents, terminé par un bon catalogue.

Digitized by Google

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 mars 1882.

M. Schefer communique à l'Académie la copie d'une lettre qu'il a reçue de Tiflis et qui est ainsi conçue :

« Sensibles à la perte cruelle éprouvée par la famille du célèbre professeur Dulaurier, la jeunesse et les notabilités arméniennes de Tiflis vous prient de lui témoigner toute leur douleur, ainsi que leur reconnaissance pour l'intérêt que le savant professeur montra toujours à la nation arménienne. Elles viennent de faire célébrer une messe solennelle pour le repos de son âme; l'archevêque a prononcé l'oraison funèbre et rendu hommage à la mémoire du défunt.

« La rédaction du journal *l'Echo.* »

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires, en remplacement de M. de Longpérier et de M. Thurot. Trois scrutins successifs donnent les résultats suivants :

(Votants, 36, majorité, 19.)

	En remplacement de M. de Longpérier, premier tour :	En remplacement de M. de Longpérier, second tour :	En remplacement de M. Thurot :
M. Albert Dumont	16 voix	22 voix	
M. Siméon Luce	12 —	12 —	26 voix
M. Senart	8 —	2 —	10 —

M. Albert Dumont est proclamé élu à la première des deux places vacantes et M. Siméon Luce à la seconde. Ces deux élections seront soumises à l'approbation de M. le président de la République.

M. Lenormant continue la lecture de son mémoire sur les antiquités de la terre d'Otrante ou province de Lecce. Il lit et explique quelques inscriptions messapiques trouvées récemment en cette région ; elles sont courtes et ne contiennent guère que des noms propres. Le pays est très pauvre en inscriptions latines. La plus curieuse a été trouvée au *fondo Montagna*, près de Brindisi. C'est l'épitaphe d'un évêque chrétien ; le sarcophage sur lequel elle est gravée renfermait deux squelettes, l'un d'homme, l'autre de femme :

PRETIOSVSAEPESCOPVS
AECLETIAECATOLICAESANC
TEBRVNDVSINEDEPOSITVS
SEXTAFERIAQVODEST
VKALSEPTEMBRISREQVIEBIT
INSOMNOPACIS

M. Lenormant pense que ce Pretiosus était laïque et marié lorsqu'il fut appelé à l'épiscopat, qu'il dut se séparer de sa femme pour devenir évêque, mais qu'il tint ensuite à être de nouveau uni avec elle dans la tombe. — En terminant, M. Lenormant signale le nombre considérable d'œuvres d'art de l'époque byzantine, sculptures et peintures, qui se trouvent dans la province de Lecce; la visite de cette région est, dit-il, indispensable à quiconque veut étudier l'histoire de l'art byzantin. Il y a notamment un certain nombre de peintures datées, du XIe et du XIIe siècle.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son rapport sur sa mission archéologique en Palestine.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : *Catalogue de la collection Benjamin Fillon ;* — par M. Desjardins : Ruelle (C.-E.-R.), *Bibliographie générale des Gaules*, 2e fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

NER. Leipzig. Teubner (Cinq dissertations de Kayser; I. Essai d'une histoire de l'épopée homérique. II. Disputatio de diversa homericorum carminum origine. III. De interpolatore Homerico. IV. Considérations sur les chants ηθκ. V. Sur l'application d'observations prosodiques aux conclusions sur l'origine des épopées homériques. I et IV inédits. Dissertations qu'on ne peut négliger). — Adelphoe, p. p. DZIATZKO. Leipzig, Teubner (Leo : excellente édition). — Berijmd Verhaal van het beleg van Ijsselstein door Gelder en Utrecht in 1511, uitgegeven door GALLÉE en MÜLLER (Franck : édition d'un poème d'un contemporain sur le siège de Ijsselslein par les habit. d'Utrecht et le duc de Gueldre). — Karoline von Wolzogen, Agnes v. Lilien, Roman in 2 Bänden, neu hrsg. v. SALOMON. Stuttgart, Levy u. Müller (Lichtenstein : au lieu d'une reprod. fidèle de l'édition originale, on a une « verwässernde inconsequente Erneuerung »). — Goethes Faust, p. p. SCHRÖER. 2. vols. Henninger, Heilbronn (Jacoby : fort bonne édition). — MOREL-FATIO, Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque Nationale. I. (Vollmöller : travail très remarquable qui contraste avantageusement avec Ochoa, avec le catalogue des mss. espagnols du British Museum par Gayangos et celui des mss. français de la Bibliothèque nationale; ce dernier devrait être exécuté dans le genre du catalogue dressé par Morel-Fatio). — JORDAN, Ragewins gesta Friderici imperatoris. Strassburg, Trübner (Holder-Egger : travail soigné, résout des questions importantes pour la critique de ce document). — Fehmarnsche Urk. u. Regesten. II, 2. Kiel. — Regesten u. Briefe d. Cardinals Gasparo Contarini, 1483-1542, hrsg. v. DITTRICH. Braunsberg, Huye (Laemmer). — ADAMY, Architektonik auf histor. u. ästhet. Grundlage, unter künstler. Mitwirk. v. A. HAUPT. Hannover, Helwingh (Trois parties : I l'archit. comme art, recherches esthétiques; II. Archit. de l'antiquité orientale; III. Archit. des Hellènes). — SCHÄFER, Die Glasmalerei d. Mittelalters u. d. Renaissance im Abriss dargestellt. Berlin, Ernst u. Korn.

Philologische Wochenschrift, n° 8, 25 février 1882 : SCHUBERT, eine neue Handschrift d. Orphischen Argonautika. Wien, Gerold (Abel). — BUCHHOLZ, Die homerischen Realien, zweiter Band, öffentliches und privates Leben. I. Das öffentliche Leben. Leipzig, Engelmann (Braumüller : très long art. sur ce travail fait avec beaucoup de soin et d'amour pour le sujet, mais qui a des défauts considérables; le tableau de la vie publique aux temps héroïques n'est pas exact et ne répond pas à l'état actuel de la science; l'exposition n'est pas assez claire ni assez attachante). — OEHMICHEN, De compositione episodiorum tragediae graecae externa. Erlangen, Deichert (Muff : écrit en bon latin, sans acrimonie contre les adversaires, par endroits instructif, et, malgré quelques points manqués, à ne pas négliger pour ceux qui étudient Eschyle). — Corn, Taciti dialogus de Oratoribus rec. BAEHRENS. Leipzig, Teubner (Andresen : voit dans ce livre une charge, « Belastung », pour la science).

N° 9, 4 mars 1882 : DROYSEN, Athen u. d. Westen vor der sicilischen Expedition. Berlin, Hertz. (Schneider : essai heureux d'éclairer le récit de Thucydide par les autres textes historiques). — WETZEL, De coniunctivi et optativi apud Graecos usu capita selecta. Berlin. (Thiemann : grand soin et sens grammatical pénétrant.) — WINDEL, De oratione quae est inter Demosthenicas decima septima et inscribitur περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν. Leipzig. (Le discours appartiendrait à la catégorie des écrits falsifiés par des rhéteurs sous le nom de Démosthène.) — MAASSEN, De litera V Graecorum paragogica quaestiones epigraphicae. Leipzig, Hirzel. (Heller : très exact et très utile.) — BRÉAL, Epigraphie italique, Mém. de la Société de linguistique, IV, pp. 373-405. (Résultats qui témoignent de la sagacité connue de l'auteur et de ses profondes connais-

Digitized by Google

sances en linguistique, et qu'on peut qualifier de très intéressants et de très heureux.) — Kvicala, Neue Beiträge zur Erklärung des Aeneis nebst mehreren Excursen u. Abhandlungen. Prag, Tempsky. (Albrecht : premier article.)

N° 10, 11 mars 1882 : Belle, Trois années en Grèce. Hachette. (Belger : style élégant, simple et clair ; livre qui n'est pas un livre d'érudition, mais qui offre pourtant un très vif intérêt.) — Viertel, Die Wiederauffindung v. Ciceros Briefen durch Petrarca; Voigt, ueber die handschriftliche Ueberlieferung v. Ciceros Briefen. (Lehmann : les deux auteurs sont arrivés aux mêmes résultats qu'on devra désormais accepter.) — Kvicala, Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehreren Excursen u. Abhandl. Prag, Tempsky. (Albrecht : 2e art. sur un livre qui a quelques défauts, mais qu'on ne lira pas sans profit.) — Nägelsbachs lateinische Stilistik für Deutsche, sieb. Aufl. bes. v. Iwan Müller. Nürnberg, Geiger. (Schmalz.) — Nouvelles de Paris. (Il nous paraît assez étrange que ces nouvelles, envoyées sans doute de Paris par un Français, n'aient pas été traduites et qu'on les serve au public allemand, telles quelles, sans les mettre en sa langue; en sera-t-il de même pour les correspondances d'Angleterre, de Danemark, de Grèce?)

Philologische Rundschau, n° 10, 4 mars 1882 : Herodotos, p. p. Krüger. II Heft, 2e verb. Aufl. v. Pökel. Leipzig, Krüger. (Lorenz : édition des livres III et IV qui aurait besoin d'être améliorée.) — Schömann, Commentatio de Zenobii commentario Rhematici Apolloniani. Danzig, Progr. (Hilgard.) — Schulze, Catullforschungen. Berlin, Weidmann. (Harnecker.) — Kern, zum Gebrauch d. Ablativ bei Vergil. Schweinfurt, Progr. (Güthling : travail soigné.) — Vogel, De dialogi qui Taciti nomine fertur sermone judicium. Leipzig, Teubner. (Eussner : attribue l'ouvrage à Tacite, méthode sûre, exposition pleine de goût, matériaux bien ordonnés et mis en œuvre avec soin.) — Cucheval, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron d'après les notes de M. Berger. Hachette. (Volkmann : quelques jolies remarques, valeur scientifique mince, ne connaît pas la plupart des travaux allemands, erreurs grossières sur Cincius et Fabius Pictor, etc.) — Meingast, Ueber das Wesen d. griech. Accentes u. seine Bezeichn. Klagenfurt, chez l'auteur (Saalfeld). — Wex, Die Metra d. alten Griechen u. Römer in Massen des deutschen Reiches haupts. dargest. Straubing. Progr.—Villicus, Geschichtl. Skizze d. Rechenkunst. I. Schottenfeld, Progr. (Menge.)

Theologische Literaturzeitung, n° 5, 11 mars 1882 : Nestle, Brevis linguae syriacae grammatica, litteratura, chrestomathia cum glossario. Karlsruhe, Reuther (Ryffel : à recommander instamment à tous ceux qui veulent commencer l'étude du syriaque). — Zahn, Forschungen zur Geschichte d. neutestamentl. Kanons u. d. altkirchl, Literatur. I. Tatian's Diatessaron. Erlangen, Deichert (Overbeck). — Rade, Damasus, Bischof von Rom, ein Beitrag zur Geschichte d. röm. Primats. Freiburg, Mohr (Weizsäcker : beau début).— Lederer, Der spanische Cardinal Johann v. Torquemada, sein Leben u. seine Schriften. Freiburg, Herder (Tschackert : il ne s'agit pas ici du grand inquisiteur qui s'appelait, non pas Jean, mais Thomas; Jean est un dominicain qui devint cardinal et lutta pour les prérogatives de la papauté). — Hötzl, Jakob u. Esau, Typik u. Casuistik. München, Stahl.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXV, 1re livraison : La réorganisation des athénées et des écoles moyennes de l'Etat. — P. Fredericq, De l'enseignement supérieur de l'histoire, notes et impressions de voyage, universités d'Allemagne. — Delbœuf, Le latin et l'esprit d'analyse (suite).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

APR 28 1882

N° 14 Seizième année 3 Avril 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

CHRIST COLLEGE HARVARD LIBRARY

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

LA SORBONNE ET LA RUSSIE (1717-1747) par le P. PIERLING. Un vol. in-18 elzévir. 2 50
Forme le tome III de la *Bibliothèque slave* elzévirienne.

ESSAI SUR LE VERBE NÉO-CELTIQUE en irlandais ancien et dans les dialectes modernes, son caractère, ses transformations par J. LOTH. In-8. . . . . 5 »

BIBLIOGRAPHIE DE L'ORIENT LATIN (1878, 1879, 1880). Gr. in-8 à 2 colonnes. . . . . 10 »

CHRONIQUE DE CHYPRE par Léonce MACHÉRAS, texte grec publié, traduit et annoté par E. MILLER, de l'Institut, et C. SATHAS. 2 vol. in-8, avec une carte ancienne reproduite en chromolithographie. Chaque volume. . . . . 20 »

Digitized by Google

The Athenaeum, n° 2837, 11 mars 1882 : GAIRDNER a. SPEDDING, Studies in english history. Edinburgh, Douglas; SPEDDING, Evenings with a reviewer, or Macaulay a. Bacon. Kegan Paul. — The Rugby school register. I. 1675-1840. Rivingtons. — ROBINSON, Noah's ark or mornings in the Zoo, being a contribution to the study of unnatural history. Sampson Low. — Δάντου ὁ Ἅιδης, μετάφρασις Κωνσταντίνου Μουσούρου. Williams a. Norgate. — The Holy Bible according to the authorized version, a. d. 1611, with an explanation a. critical commentary a. revision of the translation, by bishops a. other clergy of the anglican church, edit. by COOK. New Testament. Vols II, III, IV. Murray. — Etymological notes. I. (Yule.) — The irish language. — The industrial arts of India in England in the seventeenth century (Birdwood.)

N° 2838, 18 mars 1882 : Matthew ARNOLD, Irish essays a. others, Smith, Elder a. Co. (Essais divers.) — LAURIE, Ashé Pyee, the superior country, or the great attractions of Burma to british enterprise a. commerce. Allen. — Anglers' Evenings. II. Papers by members of the Manchester Anglers' Association. Simpkin a. Marshall. — JÄSCHKE, A Tibetan-English dictionary with special reference to the prevailing dialects, to which is added an englishtibetan vocabulay. Trübner. (Renferme en 608 pages plus du double de la matière contenue dans les dictionnaires précédents.) — GILDER, Schwatka's search, sledging in the arctic in quest of the Franklin records. Sampson Low. — USSHER, An historical sketch of the parish of Croxale in the county of Derby. Bemrose. — Theological books. (LUCKOCK, Studies in the history of the book of common prayer. Rivingtons; Τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου ἱστορικοὶ λόγοι, historical writings of St. Athanasius according to the benedictine text, p. p. W. BRIGHT. Clarendon Press; JENNINGS, Ecclesia Anglicana, a history of the church of Christ in England from the earliest to the present times. Rivingtons; Victoris episcopis vitensis, historia persecutionis africanae provinciae, p. p. PETSCHENIG. Williams a. Norgate.) — Old Pye Street. (Thoms.) — Dr. Muir. — The antiquity of printing. — Notes from Athens. (Lambros : déclare et prouve que la nouvelle de la découverte d'un nouveau ms. d'Homère est une mystification.) — Anthropological notes. — MÉNARD, Histoire artistique du métal. Libr. de l'Art. (Ne prétend pas épuiser un sujet vaste et complet; bon goût et jugement fin; descriptions concises.)

Literarisches Centralblatt, n° 12, 18 mars 1882 : LE PAGE RENOUF, Vorles. über Ursprung u. Entwickel. d. Religion. Leipzig, Hinrichs. (Excellent livre, tableau clair du panthéon égyptien, dû à un savant profondément instruit.) — Pauli Orosii historiarum adversum paganos libri VII, p. p. ZANGEMEISTER, Wien, Gerold. (Très bonne édition qui sera employée durant un siècle et davantage, malheureusement sur papier très mince; cp. un prochain art. de notre recueil.) — LEHMANN, Preussen u. d, Kathol. Kirche seit 1640, II, von 1740, bis 1647. Leipzig, Hirzel. — KRUSZEWKI, Ueber Laut-abwechslung. Kasan. — ZIEMER, Junggrammat. Streifzüge im Gebiete der Syntax. Colberg, Post. (2 dissertations : « zur Geschichte der junggrammat. Literatur, » et « Das psycholog. Moment in der Bildung, syntact. Sprachformen »; beaucoup de talent et de pénétration.) — Archimedis opera omnia, III, pp. HEIBERG. Teubner. — EICHHORN, Die Trompete in alter u. neuer Zeit. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Monographie de très grand mérite, écrite avec une haute compétence.) — ILG, Zeitstimmen über Kunst u. Künstler d. Vergangenheit. Wien, Braumüller. (De la prétention et de l'ignorance.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 11, 18 mars 1882 : DRAESEKE, Der Brief an

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 3 Avril — 1882

Sommaire : 65. Justi, Dictionnaire kurde-français, grammaire kurde, Le dialecte de Yezd. — 66. Cicéron, seconde Philippique, p. p. Gantrelle. — 67. Calderon, La vie est un songe et Le prince constant, p. p. Krenkel. — Variétés : Privilèges accordés par Charles IX à un inventeur de la pierre philosophale et par Henri III à un inventeur du mouvement perpétuel. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

65. — **Dictionnaire kurde-français** par M. Auguste Jaba, publié par ordre de l'Académie impériale des Sciences par M. Ferdinand Justi. Saint-Pétersbourg, Eggers et Cie; Leipzig, Voss. — Prix : 1 rouble 85 kopeks; 6 marks 20.
— **Kurdische Grammatik** von Ferdinand Justi. Saint-Pétersbourg. 1880, 1 vol. in-4°, pp. xxxiv, 262. — Prix : 1 r. 10 k.; 3 m. 70 pf.
— **Ueber die Mundart von Yezd,** von Ferdinand Justi (Extrait de la *Zeitschrift der Deutschen Morgenlændischen Gesellschaft*. 1880, pp. 327-414).

Les dialectes iraniens ont été peu étudiés jusqu'ici : le kurde est le plus favorisé de tous : c'est aussi le plus important, au moins par l'étendue de son aire géographique, régnant sur les deux rives du haut Tigre, dans les deux Kurdistans, turc et persan, sans compter les nombreuses colonies éparses sur toute l'étendue de l'empire.

Le premier recueil de matériaux pour l'étude du kurde a été fait par le Père Garzoni, l'un des premiers missionnaires qui aient visité le Kurdistan [1]; il y avait vécu plus de dix-huit ans, résidant à Amadia, et il laissa à ses successeurs le résultat de son expérience dans un livre intitulé *Grammatica e Vocabulario della Lingua Kurda*, Rome, 1787. La grammaire est très faible; le vocabulaire est précieux. Viennent ensuite quelques maigres recueils de mots dressés par Pallas (1786), Güldenstädt (1791), Hammer (1814), Klaproth (1808), Rich (1835). En 1853, M. Bérézine, dans ses *Recherches sur les dialectes persans*, étudia le *kurde oriental* (dialecte des colonies kurdes du Khorasan) et le *kurde occidental* (dialecte des environs de Mossoul, désigné sous le nom de *Kurmanji)* : il donna une esquisse de grammaire, quelques indications phonétiques, un vocabulaire et quelques dialogues. En 1856, M. Lerch fut envoyé en mission par l'Académie de Saint-Pétersbourg pour étudier à Roslawl (gouvernement de Smolensk) des prisonniers kurdes qui se trouvaient internés là : il rapporta de là un glossaire du kurmanji et un certain nombre de textes appartenant les uns au kurmanji, les autres au dialecte *zaza* (aux environs de Palu et de Mousch) : traductions

1. Le second; le premier est le dominicain Soldini (en 1760).

Digitized by Google

de proverbes et de fables turques, extraits de Saadi, quelques récits, quelques chansons populaires. A ces textes vinrent s'ajouter les récits, assez modernes, publiés par Alexandre Jaba, consul de Russie à Erzeroum (*Recueil de notices et récits kourdes*, réunis et traduits en français; Saint-Pétersbourg, 1860). Si nous ajoutons à cela les études de M. Chodzko sur le kurde de *Soleimanié (Journal Asiatique*, 1857, I, 297) et la grammaire et le vocabulaire du dialecte de *Hakari* (dans les montagnes de ce nom, aux sources du Tigre) par le Rév. Samuel A. Rhea (*Journal of the American Oriental Society*, 1872, pp. 118 sq.), nous aurons à peu près l'ensemble des documents réunis jusqu'à présent sur la famille des dialectes kurdes. D'étude de philologie comparative sur le kurde, il n'existe guère qu'un article de M. Pott qui établit la parenté du kurde et du persan (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, III, 23 sq.), et quelques pages de M. Friedrich Müller.

Les deux livres que publie M. Justi sont l'effort le plus considérable qui ait encore été fait pour ramasser et résumer l'ensemble des faits recueillis jusqu'ici. Le premier de ces livres, le Dictionnaire kurde-français, est l'œuvre de M. Jaba, l'auteur des Notices kurdes citées plus haut, que son long séjour à Erzeroum a familiarisé depuis longtemps avec le kurde; mais M. J. a eu en mains d'autres documents qu'il a fondus dans le corps de l'ouvrage : (un dictionnaire français-russe-kurde compilé par M. Jaba et qui contient des mots et des phrases qui manquaient au manuscrit du dictionnaire kurde; une riche collection de dialogues kurdes recueillis également par M. Jaba; une collection de récits et de ballades kurdes rassemblés par M. Socin, dans son voyage en Arménie; enfin, il a incorporé les mots et les formes fournis par Garzoni, par M. Chodzko, par les textes de Lerch et par le Rév. Rhea. Le lexique donne l'étymologie quand elle est connue (c'est-à-dire le mot persan auquel répond le mot kurde quand il est kurde proprement dit, et le mot persan, turc, arabe ou arménien qu'il reproduit quand il est emprunté). La publication de ce dictionnaire, qui réunit tout le matériel jusqu'à présent connu, est un service de premier ordre pour lequel il faut remercier la patience de l'auteur et l'abnégation de l'éditeur [1].

La rédaction de la grammaire est un travail, non point plus utile et méritoire, mais certainement plus difficile. La grande difficulté vient de la variété — je ne dis pas de la richesse des sources — et de la forme assez incohérente sous laquelle nous sont venus les matériaux. Nous n'avons guère jusqu'ici que des bribes ou des morceaux venus indépendamment de cinq ou six dialectes et les voyageurs qui les ont recueillis ayant cha-

1. Les textes n'ont pas été absolument dépouillés : signalons l'omission d'un mot bien intéressant *bîn* « odeur », traduisant *bûi* (Gramm., p. 139); *bîn* vient comme le persan *bînî* « nez », de la racine *vaén* « voir »; cf. le persan *bûi dîdan* « sentir », littéralement « voir une odeur »; *bînî* « nez », en mazendéran *véni*, est le zend *vaénaya* (Y. 9, 35; *khshvaêpaya* = p. *shêb*); cf. pehlvi *vénâk* « qui sent » : Vend. 7. 57 [142], *vénâk havmanît* est expliqué *bûi khavîtûnît*, vous sentez.

Digitized by Google

cun adopté une transcription particulière, il devient souvent très difficile de se retrouver dans cette richesse apparente où souvent les bigarrures de la transcription créent seules l'illusion des formes dialectales. Il serait plus désirable que l'on n'eût que le matériel d'un seul dialecte, mais complet et éclairé par des textes suffisants. Il ne faut donc pas s'étonner si le livre de M. J. présente une confusion qui surprend un peu ceux qui sont habitués à la netteté ordinaire de son exposition et à la belle ordonnance de son Manuel zend. Avec des matériaux si hétérogènes, il était difficile d'arriver à donner une esquisse précise et nette de la langue ou plutôt des tronçons de langues qui les ont fournis. M. J. n'en a pas moins rendu à la philologie iranienne un service de premier ordre en condensant et rapprochant tous ces documents; c'est tout ce qu'il était possible de faire en l'état présent, et il l'a fait avec une patience et une conscience dignes d'éloge. Je me contenterai de présenter quelques observations sommaires et d'appeler l'attention de l'auteur sur quelques questions qu'il sera mieux que tout autre, après ses études spéciales, en état de traiter et de résoudre.

La phonétique a fait l'objet d'une longue et minutieuse étude (pp. 1-102) : il ne s'en dégage pourtant pas une idée très nette du système phonique du kurde et de sa place dans l'ensemble iranien. Cela tient en partie, je crois, à ce que l'auteur a étudié simultanément les origines iraniennes et non-iraniennes de chaque son kurde, au lieu d'étudier d'abord les origines iraniennes de tout le système : ce qui, en effet, détermine le caractère phonétique d'un idiome, c'est la façon dont il a traité les éléments traditionnels et nationaux, non la façon dont il a altéré les éléments d'emprunt et d'origine étrangère. Or, comme le vocabulaire kurde déborde d'éléments étrangers, l'étude concomitante des deux ordres d'éléments tend à obscurcir et à voiler le caractère réel de la langue et l'on se trouve en face d'un amas de faits hétérogènes sans vue générale qui se dégage. En procédant dans le sens que nous indiquons, l'auteur serait certainement arrivé à résoudre ou au moins à poser cette question : quelle est la place exacte du kurde dans la famille iranienne et, d'une façon plus précise, le kurde appartient-il à la branche *persane* (perse, pehlvi, persan) ou à la branche *médique* (zend)? Pour résoudre cette question, une des premières vérifications à faire, c'est de consulter la série des *ʒ* zends représentés par des *d* persans, un des traits essentiels qui distinguent les deux groupes étant la représentation par *d* dans le groupe persan de sons primitifs *j h* représentés en zend par *ʒ*. Or, on trouve :

Kurde *ʒâwa* [1], gendre;	zend *ʒâmâtar*;	persan *d*âmâd.
ʒer, cœur ;	*ʒared*;	*d*il

1. Le *beluci* traite le *ʒ* zend comme le kurde dans *ʒâmâth*, z. zâmâtar; *ʒirde*, z. *ʒaredhaya*, *ʒânagh*, z. *ʒan* (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, extra number to Part I for 1880 (1881).

Digitized by Google

*z*ânîn, savoir ;	*z*an ;	*d*ânistan
a*z*, moi ;	a*z*em ;	a*d*am

Je ne prétends pas que ces rapprochements soient décisifs ; car on peut opposer dans le sens contraire :

Kurde *d*ast, main ;	zend *z*asta ;	persan *d*ast
*d*i, hier ;	**zy*ô (sscr. *h*yas)	*d*î
*d*ost, ami ;	cf. *z*ush ;	*d*ost

Il faudrait, d'après l'analogie de la série précédente : *z*ast, *z*î, *z*ost [1] : mais ici se pose la question inextricable des emprunts au persan : l'identité de forme entre un mot persan et un mot kurde est, en général, un indice que le mot kurde est emprunté : M. J. en a donné des exemples frappants dans ses notes intéressantes sur *les mots étrangers en Kurde*. Un exemple beaucoup plus embarrassant, parce qu'il n'y a pas identité, c'est le kurde *daw*, bouche, que l'on rapproche du zend *zafan*, persan *dehan :* si le rapprochement est exact, et si ce sont les mêmes dialectes qui disent *zer, az*, etc., et *daw*, la question de classification se complique considérablement.

Un trait caractéristique du kurde, en regard du persan, c'est qu'il a conservé le pronom nominatif, *az*, zend *azem*, « je » à côté du pronom génitif *man*, zend *mana*, « de moi », lequel est devenu en persan le seul et unique pronom. Un pareil fait n'est pas un accident isolé et sans conséquence dans l'organisation même de la langue : pour que le génitif devînt, en persan, la forme générale du pronom, il a fallu que la construction directe et active fût dépossédée au profit de la construction passive : on a commencé par dire en perse *mana kartam*, il a été fait par moi, d'où en pehlvi *man* (li) [2] *kart*, et *man* étant remplacé par son équivalent *am*, *am kart :* de là, en persan, avec inversion, *kard-am*, où *am* est un pronom suffixe, plus tard confondu avec la désinence d'aoriste de la première personne, l'ancien *âmi* du sanscrit et du zend, ce qui a amené aux autres personnes les désinences de l'aoriste : le pehlvi, dans ces cas, formait le parfait par un participe invariable *kart*, fait, combiné avec les génitifs *li* de moi ; *lak*, de toi, *lan*, de nous ; *lakum*, de vous, représentants de *mana- man*, *tava-tô-tû*, etc. Le kurde offre précisément la même construction :

min dît, te dît, vi dît, me dît, ve dît, evân dît,
littéralement : « vu de moi, de toi, de lui, etc. »

Au contraire, au présent (aoriste persan), on aura la construction nominative et directe :

Az kenim, je ris (persan *man* khandam), etc. Le kurde est ici plus archaïque que le persan, qui en est venu à dire *mei* rideo au lieu de *ego* rideo, parce qu'il avait dit *mei* risum est, au lieu de *ego* risi.

1. Dans le *Journal de Linguistique*, VI, 89.

2. L'emploi du sémitique *li*, génitif ou datif, au lieu de *ana*, je, prouve qu'au moment où se forma le système de notation pehlvi, on avait encore la pleine conscience de la signification primitive de *man* et de son substitut *am*.

Digitized by Google

Je joins ici quelques observations de détail : p. 43, *cukht*, pair, répondant au persan *juft*, est plus archaïque et donne l'étymologie : *juft* est pour *jukht*, du zend *yukhta*, junctus ; ceci donne la lecture du mot pehlvi que les Parses lisent *davât* et qui doit se lire *jukht* ou anciennement *yukht ;* le persan *juft* emprunté a donné *jôt* (p. 31).

P. 44. *Hêk*, œuf, vient directement d'une forme primitive *âvyaka*.

P. 123. Je doute fort que le pluriel en *gal* du dialecte de Sihna, *bandah gal*, doive s'expliquer par la préposition *gal* avec, et que le kurde ait renouvelé le procédé par lequel les Indo-Européens auraient formé le pluriel en *s*, débris du sanscrit *sa, saha* (!); M. Justi soupçonne que la préposition *gal* pourrait être alliée au persan *gala*, troupeau ; c'est là qu'est la vérité : le pluriel en *gal* n'est qu'un collectif, identique aux collectifs du beluci, comme *jan-gal*, troupe de femmes, *ʒah-gal*, troupeau de chevreaux.

L'étude sur le dialecte de Yezd ou *Deri* est faite d'après des documents rassemblés par Pétermann dans son voyage en Perse, en 1854 : c'est le dialecte étudié par Bérézine sous le nom de *Gebri* ou dialecte des Guèbres, parce que c'est le dialecte des Parses de Yezd. L'étude de M. J. contient : une traduction de trois chapitres de la Bible en deri, une phonétique, une grammaire et un lexique allemand-deri. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder la question du sens réel de ce nom de langue *Deri*, sur lequel les données indigènes sont si confuses : nous signalerons seulement quelques uns des traits les plus importants qui ressortent de l'étude de M. Justi.

Phonétique : réduction des aspirées : *suhrah*, lumière, cf. zend *sukhra ; har-* pour *far ;* réduction de *d* médial (δ) à h : *buhin* = p. *bûdan* (cf. en persan même *nihâdan* = **ni-dâdan*, *khwâham* = z. **hvâdâmi*) ;

Réduction du primitif *khw* à *w* : *wu*, je veux, pour *khwâdam ;* cf. beluci : *wânagh*, lire, p. *khwândan ; waragh* manger, p. *khwar dan*, etc.

Conservation de *v* initial : *vârân*, pluie ; *vabr*, neige ; *vacah*, enfant ; *vaatar*, meilleur ; *vâshad*, ouvert (p. *kushâd*) ;

v pour *m* comme en kurde : *ʒevîn*, terre ;

v pour *y* entre voyelles : *dîvah*, vu, pour *dîyah*, p. *dîdah*.

v préposé à *â* initial : *vâsmân*, ciel ; *vâr*, eau,

Chute des consonnes finales : *ah* = p. *aʒ ; mah* = p. *mar* et *man*, *yah* = *yak ; khah* = *khvad, kah* = *kas*,

Morphologie : pluriel *ûn* (p. *ân*), *hâ*.

Génitif par l'*i ʒâfet*, datif par suffixe *râ ;* accusatif par suffixe *râ*, quelquefois avec préfixe *mah* (p. *mar*).

Pronoms : 1. *mah* = p. *man ; mâ*.
2. *tâ* (?) ; *shumâ*.
3. *în ; ush ;* *îshûm*.

Verbe : préfixe de présent : *é* (kurde *hâ*) ; *va* = p. *be ; ta* (kurde *ta*).

Digitized by Google

Le verbe *kardan* forme (ou plutôt reforme) les temps spéciaux de la racine *kar* et non du thème spécial *kun*. Caractéristique *t* (gr. τύπ-τ-ω; lat. *flec-t* o; persan *khuf t* îdan ; zend *hvab-d*-â, etc.) : *kûd*- persan kûf-t-an; *navisht*- écris, de nivish-t-an.

Le parfait se forme à la façon du pehlvi : pronom (réprésentant le régime oblique) et participe passé invariable.

Lexicographie : cûm, repas du soir; p. *shâm; z. khshafnya* (*Mém de la Société de Ling.*, V, 76); donc ici *khsh* = *c*.

dûhar (?), frère.

duteh, fille; p. *dukhtar*.

môm, lune;

urvar, plante; z. *urvara ;*

sur, rouge; z. *sukhra* (**suhr*);

vajah, je dis; z. *vac;* le persan a la racine perse *gaub ; vâj*, cri.

kharm, sommeil; z. *hvafna, *hvâm*.

mahrzan, belle-mère; p. *mâdar zan, *mâarzan*.

khurushtan, acheter : p. *furûkhtan*, en composition *furûsh ;* le *kh* est primitif (cf. *krî, khirîdan*);

mâyah, femme, p. *mâdah :* ceci donne l'étymologie du persan *mâyah*, matière, essence, qui est identique au persan *mâdah*, femelle (cf. latin *mater, materies*); l'un et l'autre sont le pehlvi *mâtak* qui est *mâyah* dans *mâtakvar* (principalement) et *mâdah* dans *mâtaknar* (femelle et mâle).

On voit quelle utile collection de matériaux l'infatigable M. Justi vient de mettre à la disposition de la philologie iranienne, qui lui doit toute reconnaissance.

James DARMESTETER.

---

66. — **M. Tullii Ciceronis in M. Antonium oratio philippica secunda.** Texte latin publié avec une introduction historique, des notes en français, un appendice critique et des gravures d'après l'antique, par J. GANTRELLE. Paris, Hachette. 1881, 105 p. petit in-12.

Cette édition contient quelques parties excellentes. M. Gantrelle n'a pas cru inutile de consulter, pour une édition classique, les mss. de Bruxelles et de Paris qui n'avaient pas encore été examinés, et il en décrit nettement les caractères. On ne pouvait sur ce point rien souhaiter de plus. Je n'étonnerai personne en ajoutant que les notes de grammaire sont nombreuses et soignées; les temps, les modes, les constructions particulières sont partout expliqués avec clarté et précision; l'impression est correcte [1], la notice assez étendue et bien rédigée; ou plutôt laissons

1. Je n'ai vu qu'une faute, p. 30 : en 40, au lieu de en 49 avant notre ère. Par contre, on pourrait relever quelques phrases obscures ou peu correctes : p. 46 : cette ellipse n'est pas *requise;* p. 61 : *à la nomination* de César comme dictateur, le

Digitized by Google

cette énumération de qualités que le nom seul de l'auteur pouvait faire pressentir, et que M. G. me permette de lui indiquer nos desiderata. Son nom donne à ce petit livre une importance particulière, et nous ne pouvons, à cause de son autorité, lui passer aucune imperfection : *usque adeo difficiles ac morosi sumus ut nobis ipse non satisfaciat.*

Un mot d'abord des gravures. J'imagine que M. G. les a acceptées plutôt qu'il ne les a choisies : la figure de Pompée est ici (p. 37) bien laide et celle de Brutus (p. 39) est bien mal exécutée.

Quant à l'édition elle-même, j'aurais voulu plus de clarté dans la partie critique et plus de détails dans la partie historique et littéraire. La préface de l'appendice critique est quelque peu confuse. M. G. se réfère au texte de Halm; mais il ne dit pas quelle est l'édition de Halm qu'il suit : est-ce la grande édition critique? est-ce la dernière édition classique? ou plutôt pourquoi ne pas se référer immédiatement au *Vaticanus*, que Halm dans ses leçons a suivi presque partout? — Je me suis étonné de ne pas voir citée parmi les éditions consultées celle de King, Oxford, 2e édition, 1878; elle méritait certainement d'être consultée et d'être nommée. — Pourquoi ne pas suivre l'excellente méthode de quelques éditeurs de la même collection, et ne pas employer les italiques qui permettent de distinguer dans le texte au premier coup d'œi les changements apportés à la leçon des mss.? — Il aurait fallu suivant moi dans un livre destiné à des élèves expliquer avec précision certains mots comme §§ 56 et 70 *patruus*, 27 *avunculus*, 52 *auctoritas*, 51 *emancipatus*, 52 *addictus*, et les allusions à des institutions particulières ou à des usages médiocrement connus comme §§ 3 *intercessor*, 6 *intercessio*, 64 *sectio*, 69 *claves ademit*, 74 *rudem*. La note sur : 35, *illud Cassianum* est peu exacte et insuffisante. Les élèves ne comprendront pas la remarque sur : 82, *aversam lecticam*, et ils seront plus embarrassés encore s'ils s'avisent d'en rapprocher la remarque sur : 110, *pulvinar*. M. G. paraît croire que la traduction très brève de quelques mots écarte toute difficulté : je serais bien étonné si, malgré la traduction, les élèves ne se trompent pas sur le sens de : 71, n. 1 : *partium*, ou de : 99, n. 7 : *alia condicione*.

Les notes historiques me semblent, dans cette édition, trop courtes et trop rares. M. Gantrelle laisse au professeur une trop grande partie de l'interprétation. A ce compte, aucune note ne serait nécessaire. Explique-t-on toujours en classe tout un ouvrage, et n'est-ce pas le devoir de tout éditeur classique de fournir à un élève studieux tout ce qui lui est strictement nécessaire pour qu'il puisse lire seul le livre qu'on lui a mis entre les mains?

L'absence complète de toute remarque littéraire et dans la notice et

---

maître de la cavalerie fut nommé par le consul; p. 72 : *pour son intérieur* la cause de son retour était son amour; p. 102 : j'en ai pris trois leçons qui sont *renseignées* plus loin.

Digitized by Google

dans les notes me semble surtout fâcheuse. Ce discours a son caractère propre : le talent oratoire de Cicéron y paraît avec des mérites et aussi avec des défauts particuliers : comment ne sont-ils signalés nulle part? Sur les passages les plus célèbres rien que des remarques de langue? Cette lecture ne doit-elle donc offrir aux élèves qu'un texte pour des études de latinité? expliqueront-ils toutes ces pages sans savoir qu'ils ont en main la *divina Philippica?* La notice dit, p. 19 : on a toujours regardé la seconde Philippique comme un chef-d'œuvre. Est-ce là un jugement? On abusait autrefois des notes littéraires; mais n'est-ce pas ici toucher à l'autre excès?

E. T.

---

67. — **Klassische Bühnendichtungen der Spanier** herausgegeben und erklärt von Max Krenkel. I. Calderon. Das Leben ist Traum. — Der standhafte Prinz. Leipzig, Johann Ambrosius Barth. 1881, XII et 292 pp. in-8°.

M. Krenkel croit le moment venu d'initier le public allemand aux chefs-d'œuvre de la littérature dramatique espagnole, non plus seulement par des traductions fidèles, mais par des éditions des textes originaux accompagnées d'un commentaire explicatif de toutes les difficultés historiques ou grammaticales capables d'arrêter une personne instruite et possédant une connaissance suffisante du castillan moderne. Cette entreprise mérite d'être accueillie, même en dehors de l'Allemagne, avec d'autant plus de faveur que les Espagnols jusqu'ici n'ont presque rien fait pour faciliter l'intelligence de leur ancienne littérature dramatique, qu'ils se contentent de comprendre en gros, ne s'intéressant que très médiocrement aux questions de langue, de style et de versification qu'offrent les *comedias*, et ne s'intéressant guère plus au côté historique de leur théâtre, ce tableau si vivant de la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle. L'éditeur allemand a pris pour modèle les excellentes éditions scolaires, grecques et latines, des libraires Weidmann et Teubner; seulement, comme il ne peut pas supposer chez tous ses lecteurs la haute culture de l'université ou des classes élevées du gymnase, l'étude du castillan étant surtout pratiquée en Allemagne dans les écoles polytechniques et les écoles supérieures de commerce, il s'est imposé la règle d'expliquer toutes les allusions à l'histoire, aux mythologies et aux littératures de l'antiquité et de traduire dans son commentaire les citations d'auteurs grecs. Comme on pouvait s'y attendre, le premier volume de la collection, consacré à Calderon, renferme les deux drames du poète qui, depuis les Schlegel, ont acquis le plus de célébrité en Allemagne, *La vida es sueño* et *El príncipe constante*. La place me manquerait ici pour examiner en détail ces nouvelles éditions des deux pièces; je m'en tiendrai donc uniquement à la première, à beaucoup d'égards la plus importante.

Digitized by Google

Il me faut commencer par une critique, une critique assez grave. M. K., bien qu'il ait parfaitement reconnu le manque de méthode du dernier éditeur de Calderon, D. Juan Eugenio Hartzenbusch, s'en est cependant rapporté à lui, n'a contrôlé la version de l'académicien de Madrid qu'en la comparant à l'édition de Keil, et s'est cru dispensé de recourir aux éditions *originales*, qui se trouvent la première dans la *Parte* xxx de *Comedias de diferentes autores* (Saragosse, 1636, in-4°), la seconde dans le premier volume des *Comedias* de Calderon, publié par son frère D. José, en 1640 [1]. Hartzenbusch a établi le texte qu'il a fait imprimer dans la *Biblioteca Rivadeneyra* à l'aide de la *Parte* xxx et de la version *retouchée* [2] de Vera Tasis (1682); il déclare formellement qu'il ne s'est point servi de la *Parte primera* de 1640 : « La primera edicion de la *Primera parte de comedias de Calderon* tiene la aprobacion y licencia con fecha de 6 y de 10 de noviembre de 1635 : yo las he copiado de la edicion de Vera Tasis ; *pero no he visto la original* ». Voilà qui aurait dû donner à réfléchir à M. K. ; mais il s'est si peu préoccupé de cette question bibliographique, qu'il n'a même rien dit de variantes considérables de la *Parte* xxx citées tout au long par Hartzenbusch [3], variantes qui montrent combien l'étude des éditions *originales* s'impose à tout éditeur de *La vida es sueño*. Chose plus étonnante encore, M. K. n'a rien su d'une nouvelle édition du célèbre drame publiée en 1872 [4] par le même Hartzenbusch, qui, cette fois, a certainement eu recours au texte de 1640 (bien qu'il n'en ait soufflé mot), de sorte que l'éditeur allemand, loin de nous donner une leçon plus pure et plus correcte que tous ses devanciers (ce qu'on était en droit d'attendre de lui) n'a même pas profité des perfectionnements que l'académicien espagnol a apportés à son premier travail. Je n'ai malheureusement pas à ma disposition la *Parte* xxx, mais j'ai collationné, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, le texte de 1640, et me suis rendu compte que Hartzenbusch l'a utilisé, mais pas assez complètement ni avec assez de méthode pour rendre inutile une nouvelle confrontation. Voici quelques bonnes leçons introduites par Hartzenbusch, d'après l'*original* de 1640, dans sa nouvelle édition, et que M. K. a ignorées : I, 8, *te arrastras;* I, 36, *tienes al consuelo;* I, 127, *salas*, ici M. K. a rétabli par conjecture la bonne leçon, ce qui avait été fait déjà par D. Patricio de la

1. Deux pièces préliminaires de ce volume sont datées de 1635, ce qui a fait supposer qu'il avait dû être mis en circulation dès l'année 1635, ou peu après, et avant le tome II du même recueil, qui a été incontestablement publié en 1637. Jusqu'ici, toutefois, personne n'a vu d'exemplaire de la *Parte primera* portant sur le titre une autre date que celle de : Madrid, 1640.

2. C'est l'expression même de l'éditeur du XVIIe siècle : « Estas comedias. . ias retocó el desvelo mio. »

3. Tome IV, p. 717 de son édition.

4. Cette édition a été reproduite en 1881 à l'occasion des fêtes du Centenaire : *Calderon de la Barca. La vida es sueño, texto cotejado*, por D. Juan Eugenio Hartzenbusch. Madrid, Cuesta. 1881, in-8°.

Digitized by Google

Escosura[1]; I, 310, *y agravies;* I, 487, *á Aurora;* I, 731, *adivinos;* II, 62, *que te prefieras;* II, 716, *servir,* le texte de 1640 a *servirme*, ce qui revient au même, tandis que le *servirle* de la vulgate est mauvais; III, 802, *al arma toca,* bien corrigé par M. K., mais par conjecture. Voici d'autres leçons de l'édition de 1640 qui n'ont pas été accueillies par Hartzenbusch et qui méritaient de l'être : I, 141, *distinto* (pour *instinto*); I, 548, *aplaçarnos;* II, 302, *A un;* II, 511, *Que aunque el dar el accion es,* l'emploi de l'article *el* devant les substantifs féminins commençant par un *a*, que cet *a* soit ou non accentué, est courant dans la langue du XVIIe siècle; II, 641, *á escuras;* II, 1056. M. K. est le premier éditeur qui se soit aperçu qu'à cette quintille manquait un vers, or ce vers se trouve dans l'éd. de 1640 : *Yo muero ni resucito?* III, 721-722, au lieu de ces deux vers *Y varon vengo á servirte Con mi acero y mi persona*, la *Primera parte* de 1640 en donne six : *Y varon vengo á servirte Quando á tus gentes socorra, Muger vengo á que me valgas En mi agravio y mi congoja; Y varon vengo á valerte Con mi azero y mi persona.*

Le commentaire de M. K. est en général digne d'éloge ; il a vu centaines fautes du texte et a su y porter remède, il a aussi convenablement expliqué la plupart des difficultés de ce style détestable. Quelques remarques : I, 239, la substitution de *vida* à *muerte* est très heureuse et éclaire un passage qu'on lisait sans le comprendre; I, 263, l'adjectif *quejoso* n'a rien qui doive étonner, M. K. a oublié que Rosaura était *vestida de hombre* et, par conséquent, devait parler au masculin ; I, 326, la correction *rienda* est bonne ; I, 356, *tapadles* pour *atadles* est très admissible ; D. Patricio de la Escosura avait proposé *vendadles;* I, 416, il n'y a pas là de métaphore, ou du moins la métaphore n'est pas de Calderon, *alas del corazon* est une expression technique qui s'applique aux oreillettes du cœur; I, 895, *viso* n'est point une faute d'impression, c'est la bonne leçon : il nous faut ici un mot qui ne se distingue de *beso* que par une seule lettre (*una letra mas ó menos*), donc *piso* ne fait point l'affaire (le *v* de *viso* est identique pour la prononciation au *b* de *beso*), ensuite *piso* ne convient pas pour le sens (on conçoit *pisar la tierra* mais non *pisar los pies*), tandis que *yo los viso* « j'y mets mon visa » est à peu près satisfaisant; II, 183, *alabardero rubio* n'est pas expliqué, il fallait rappeler que la garde du corps des rois d'Espagne était, au temps de Calderon, surtout composée de Flamands et d'Allemands, c'est-à-dire d'hommes *blonds;* II, 341, *Que estais mal con vos, sospecho* est peu clair ; II, 664 *Mi honor segunda vez á riesgo veo.* M. K, demande : « quand pour la première fois » ? Au premier acte, v. 435 et suiv.; III, 33 *Si llaman santo al callar :* l'éditeur aurait dû indiquer que ce vers fait allusion au proverbe *al buen callar llaman santo* ; III,

1. *Teatro escogido de Don Pedro Calderon de la Barca (Biblioteca clasica española).* Madrid, 1868, t. II, p. 347.

Digitized by Google

142, *Que al soplo menos ligero* ne donne évidemment pas le sens qu'il faut ici : D. Patricio de la Escosura a proposé *menos violento*, correction adoptée par Hartzenbusch dans sa seconde édition, peut-être pourrait-on lire *al menos* (pour *menor* [1]) *soplo ligero ;* III, 573-575 *Habiendo sido un tirano Tan Eneas de su Troya, Que la dejó hasta la espada.* M. K. observe qu'il n'est dit nulle part qu'Enée ait abandonné son épée en quittant Troie avec son père Anchise : en effet, mais il n'est pas question de cela ici, *Troya* signifie simplement « conquête », ce tyran se montra « si Enée de sa conquête » (c'est-à-dire il l'abandonna si lâchement) « qu'il lui laissa (à la femme) jusqu'à son épée », et ceci fait allusion à l'histoire de Didon et à l'*ensis Dardanius* de Virgile ou à l'*ensis Troicus* d'Ovide.

Sur la fable du drame, la manière dont elle a été conçue et façonnée par Calderon, M. K. n'a rien découvert de bien nouveau, mais il a mieux fait voir qu'aucun de ses devanciers comment le poète a mis en œuvre deux « motifs », le premier qui est l'histoire d'un homme qu'on endort une fois pour la transporter dans un milieu tout différent du sien et lui faire croire à la réalité d'un changement complet de condition et de vie, puis qu'on rendort une seconde fois pour le replacer dans son vrai milieu (Marco Polo, *Mille et une nuits*, diverses nouvelles et chroniques) [2], le second, qui est emprunté à la légende de Barlaam et Josaphat : exil et éducation dans une solitude du fils d'un roi, parce que des présages ont persuadé ce roi que son fils ne serait pas capable ou digne de régner après lui [3]. La part d'originalité du poète consiste à avoir généralisé ces données et à en avoir extrait une conception philosophique de la vie et de la destinée humaine, aussi intéressante, attachante, que la fable elle-même, l'une des plus mal agencées et mal écrites de Calderon, l'est peu.

L'appendice sur la versification ne donne pas tous les renseignements nécessaires aux lecteurs que M. K. a en vue : il fallait noter entre autres que des mots tels que *fácil* et *frágil* comptent à l'assonance *a-e*. Je ne puis admettre qu'on parle ici, sans autre explication, de trochées et de iambes dans les vers espagnols, c'est donner de cette versification et de la versification romane en général une idée inexacte à tous égards [4].

M. Krenkel s'est, en somme, bien acquitté d'une tâche qui n'était pas des plus aisées; je souhaite que cette nouvelle collection obtienne auprès

---

1. Sur l'emploi de *menos* pour *menor*, voir *Zeitschrift f. romanische Philologie*, t. V, p. 78.

2. M. K. n'a pas connu une version espagnole de l'histoire du duc de Bourgogne qui se trouve dans le *Viage entretenido* de Rojas. Hartzenbusch l'a reproduite dans sa seconde édition de *La vida es sueño*.

3. Aux pièces de Calderon, où ce motif a servi de donnée à une action dramatique, il faut ajouter *En esta vida todo es verdad y todo mentira*.

4. Trop de fautes d'impression dans le texte et les notes ; M. K. devra, à l'avenir, mieux surveiller la correction des épreuves.

Digitized by Google

des amateurs de littérature espagnole le succès qu'elle mérite certainement [1].

Alfred Morel-Fatio.

VARIÉTÉS

Privilèges accordés par Charles IX à un inventeur de la pierre philosophale. 1567 5 novembre.

Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France. Ayant esté adverty par Jean des Galans, sieur de Pézerolles, qu'il avoit ung secret en main pour trasmuer toutz métaulx imparfaicts en fin or et argent, lequel secret il auroit présentement déclaré à Sa Majesté et à monseigneur le duc d'Anjou; Et ce faisant a promis et promet ledict de Pézerolles que, dedans six mois après la date des présentes que la matière par luy a nous déclarée aura esté mise en la décoction et dans les vases à ce requis et en tel nombre qu'il plaira a Sa Majesté, qu'il monstrera la première preuve de transmutation de ladicte matière en mercure mortifié ou unifié; Et dans quatre mois après, qu'il monstrera aussy une seconde preuve de ladicte matière qui faira transmutation de métal imparfaict en or et en argent; Et que, en continuant la dicte matière en sa décoction, s'en ensuyvra la perfection d'icelle pour faire projection d'icelle sur touts métaulx imparfaicts, pour les rendre en fin or ou argent, selon l'ordre ou degré de sa décoction, an blanc ou an rouge dedans le terme de deux mois ou environ aprez la date de ces dictes présentes. Et nous, en consydération de sa bonne volunté et grand service qu'il nous faict et voulant rendre rescompense en ce que pouvons quant à présent, luy avons promis et promettons, en foy et parolle de roy, de luy bailler, céder et transporter à luy, ses hoirs et ayant cause par héritage et a perpétuité la somme de cent mille livres de rente annuelle en nostre royaulme. Et ce en une ou plusieurs pièces en tiltre de marquisat, contés, baronnyes ou aultres signeuries; En oultre la somme de cent mille escus d'or soleil en deniers purs et clairs; ascavoir cinquante mil livres tournois de rente et cinquante mil escus d'or soleil, dedans le terme de six mois prochainement venant, lorsque se faira la première preuve de métal imparfaict en or et argent, nous luy acomplirons la susdicte somme de cent mil livres de rente et de cent mil escus soleil, selon nostre promesse dessus dicte. Et

---

1. Ce compte-rendu était imprimé lorsque j'ai reçu de M. Hugo Schuchardt une série d'articles sur « les plus récentes publications allemandes relatives à Calderon » (*Gazette d'Augsbourg* 12, 17, 18, 19 juillet et 4 août 1881). Dans l'un de ces articles (12 juillet) M. Schuchardt a présenté sur le travail de M. Krenkel beaucoup d'excellentes observations, auxquelles je me fais un devoir de renvoyer le lecteur, ne pouvant plus lui en donner ici la substance.

Digitized by Google

ce pendant et attendant ledict temps de six mois, luy avons promis faire délivrer par chacun mois la somme de douze cents escus soleil pour son entretenement ; et dès à présent luy baillerons et délivrerons la somme de six mil escus soleil en deduction de ladicte somme de cent mil escus soleil ; Promettant audict sieur de Poiserolles de luy passer dans le premier et second terme des preuves dessus dictes contracts et letres bones et valables de ce que dessus, en forme autentique, et les faire émologuer et vérifier tant en nostre conseil que ès courts de parlement et ailleurs ou besoing sera. Et pour la vérification et asseuration desdictes preuves de la matière à nous enseignée, ledict sieur de Poizerolles s'en remet et rapporte à ce que nous en attesterons par nostre foy et conscience. Pour la confirmation desquelles choses nous luy avons signé la présente et faict signer à nostre dit frère le duc d'Anjou le cinquième jour de novembre mil cinq cents soixante sept.

Ainsy signé : *Charles* et *Henry*.

(Ceste copie a esté recouvrée par la diligence de Jean Gosselin, garde de la librairie du Roy.)

Bibliothèque nationale, mss. collection Dupuy, nº 630, p. 49 (nº 38).

Privilège accordé par Henri III à un inventeur du mouvement perpétuel. 1588, 3 février.

Henry, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Poloigne. A nos amez et féaux les gents tenans nostre grand conseil, salut et dilection. Nostre cher et bien aymé Jean Mordente, gentilhomme néapolitain, nous a faict remonstrer que, aprez avoir long temps cherché le moien de faire ung mouvement perpétuel, lequel peust servir à une infinité de bonnes choses très importantes [à] la commodité de nous et de nos subjects, par le moien du quel on pourra faire moudre moulins à bled, à draps, à laver, à batre la poudre à canon, et faire du papier, pour sier le bois, à faire jouer les soufflets de toutes forges, martinets pour affiner le fer et le forger après sa fusion, ensemble toutes autres mines d'or et d'argent et touts autres métaux où l'on a besoing de la violence des eaues ou forces des hommes, pour faire tourner roue et rouets et faire aller soufflets, et combien que ledict Mordante ne soit de nos subjects, Il a néantmoings voulu apporter en nostre Royaume cestuy son secret, nous ayant très humblement supplyé et requis lui permettre user d'icelle pour le service de nous et de nosdicts subjects et à ceux qui de luy auront charge et puyssance, Et deffendre à touts autres d'user de sa dicte Invention en nostre dict Royaume, pais, terre et seigneurie de nostre obéissance, pendant le temps de trente ans, directement ou indirectement, en quelque sorte que ce soit, sans congé et permission d'icelluy Mordente, ou de ceux qui auront pouvoir de luy à peine de consfication

Digitized by Google

de corps et de biens applicables à nous, tant contre les ouvriers qui auront sans la dicte permission faict ou immité les engeins dudict mouvement, que ceux qui s'en serviront et les mettront en ouvrage ; Et à ces fins luy octroier nos letres à ce nécessaires. Nous, à ces causes, désyrant ayder ledict exposant en l'exécution d'une si louable entreprise, luy avons, en inclinant libéralement à sa supplication et pour aucunement l'en remunérer, permis, accordé et octroyé et de nos grâces spécial, plaine puyssance et authorité royale, luy permettons, accordons et octroions, voulons et nous plaist par ces présentes que, jusque a trente ans prochains venants, à commencer du jour et date d'icelles, Il puysse seulement et ceux qui de luy auront charge, pouvoir et puyssance de faire le contenu cy dessus par touts les lieux et endroits de cestuy nostre dict royaume, païs, terre et seigneurie de nostre obéissance, que requis seront, sans que pendant aucun autre, de quelque estat, qualité et condition qu'ils soient, puyssent en quelque sorte que ce soit imiter ou contrefaire ladicte invention, ne se servir d'icelle directement ou indirectement, sans ladicte permission, ce que nous leur deffendons très expressement sur peine tant aux ouvriers qui auront faict les engins et ouvrages servants aux choses cy dessus que ceux qui les auront faict faire fabriquer, et mis ou voudroient mettre en œuvre et service, en quelle sorte que ce soit, à peine de mil escus d'amende et de confiscation de ce qu'il aura faict contre la teneur de nostre présent privilège et de touts despends, dommages et intérets. Sy vous mandons que nostre présente letre de privilege vous ayez a faire enregistrer ès registres de nostre conseil, et du contenu en celuy faictes, souffrez et laissez joyr plainement et paisiblement ledict exposant, ainsy que dist est, cessant et faisant cesser touts troubles, empeschement contraire, sans que ledict exposant soit tenu pour ce faire obtenir visifications et intérinement de sesdictes présentes ailleurs que en nostredict grand conseil, et laquelle visification, qui sur ce interviendra, nous voulons en outre estre de telle vertu et exécution que si faicte estoit en toutes nos autres cours, voulons néantmoings que la cognoissance de toutes les causes et procès qui se pouroient mouvoir à raison de l'infraction du présent privilège soient traictez par devant vous, tant en première instance qu'en dernier resort, dont en tant que besoing seroit vous avons attribué et attribuons, deffendu, interdisons et défendons a nos cours de parlements et a touts autres juges. Et pour ce que de cesdites présentes l'on pourra avoir affaire en plusieurs et divers lieux, nous voulons qu'au vidimus d'icelles, collationné par l'ung de nos amez et féaux notaires et secrétaires, foy soit adjoustée comme au présent original. Car tel est nostre plaisir. Donné a Paris, le IIIe jour de février l'an de grace mil cinq cents quatre-vingts et huyct et de nostre règne le quatorzième.

Signé : Par le Roy en son conseil, *Meliand*, et scellées du grand seau de cire jaune a simple queue. Et au dessoubz est escrit :

Digitized by Google

Collationné à l'original par moy secrétaire du Roy et de ses finances. Signé : *Méliand*.

(Recouvrée par la diligence de Jean Gosselin, garde de la librairie du Roy.)

Bibliothèque nationale, mss. collect. Dupuy, n° 630, p. 59 (n° 51).

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. E. Beauvois, a publié à la librairie Leroux un livre qui a pour titre : *Un agent politique de Charles-Quint, le Bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon.* Ce Bouton fut capitaine des hallebardiers de Philippe le Beau, conseiller et chambellan de Charles-Quint, grand écuyer de la reine Marie de Hongrie, tuteur de Guillaume le Taciturne. Il alla solliciter en faveur de Charles-Quint l'appui de Henri VIII pour l'élection à l'Empire (1519) et fut envoyé deux fois comme ambassadeur en France (1531 et 1539). Grâce à l'abondance des documents que M. Beauvois a consultés, il y a peu d'hommes de l'entourage de Charles-Quint, dont la biographie nous soit aussi bien connue dans les détails de la vie privée. Le livre de M. Beauvois comprend deux parties ; dans la première (pp. cxcii) on trouve une *Notice sur la vie et les œuvres de Claude Bouton ;* la seconde partie renferme le *Miroir des dames,* poème composé par Claude Bouton entre 1517 et 1523 (d'après le manuscrit n° 10557 de la collection de Bourgogne à la Bibliothèque royale de Bruxelles) ainsi qu'un grand nombre de pièces justificatives pour la plupart inédites, une liste des ouvrages cités et un index alphabétique. L'ouvrage de M. Beauvois a paru sous les auspices de la Société d'histoire de Beaune. On ne peut que savoir gré à cette Société d'avoir favorisé la publication d'une étude qui nous fait pénétrer dans les secrets de la politique de Charles-Quint et éclaire plusieurs événements importants de l'histoire du xvie siècle.

— M. Léonce Person vient de publier des *Notes critiques et biographiques sur Rotrou* (Paris, Cerf. In-8°, 44 p. N'est pas dans le commerce). Ces fragments d'études, comme les appelle l'auteur, ont été publiés dans l'ordre suivant. I. La famille de Rotrou. II. Les sources de la biographie de Rotrou. (Il n'y a d'exact que Le Clerc et dom Liron). III. Les légendes se rapportant à sa vie privée. IV. Origine des tragédies de *Venceslas,* de *Cosroès* et de *Saint-Genest* (M. Person y prouve que la pièce de Lope de Vega, *Lo Fingido Verdadero,* a inspiré le *Saint-Genest;* aucun critique, croyons-nous, n'avait encore découvert ou signalé cette pièce espagnole imitée par Rotrou; M. Person examine les transformations que l'auteur français a fait subir à son modèle et montre que Rotrou a procédé avec grand sens et un goût très judicieux.) V. Le romanesque des pièces de Rotrou, dans ses rapports avec l'histoire. VI. Les représentations des principales pièces de Rotrou. VII. Les œuvres diverses. VIII. Pourquoi Rotrou ne fut-il pas de l'Académie française? Ces *Notes* seront indispensables à quiconque voudra désormais étudier à fond la vie et l'œuvre de Rotrou, et elles complètent sur un grand nombre de points importants les travaux de Delavigne (*La tragédie chrétienne au* xviie *siècle*) et de Jarry (*Essai sur les œuvres dramatiques de Rotrou*).

Digitized by Google

— La librairie Charavay frères a commencé la publication d'une *Bibliothèque des Français*; cette collection consacrée aux grands écrivains nationaux est publiée sous la direction littéraire de M. Anatole France et sous la direction artistique de M. Fernand Calmettes. Après les *Fables de La Fontaine*, en deux volumes, dont nous avons parlé autrefois, vient de paraître dans cette collection l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, par Mme de La Fayette, avec une introduction par M. Anat. France. La librairie annonce, comme étant sous presse, le *Théâtre de La Fontaine*, avec notices et notes par M. Brunot, et les *Maximes de La Rochefoucauld*, publiées par M. Paul Hervieu; en préparation sont les *Œuvres de Molière*, publiées par M. Théophile Cart; les *Contes de La Fontaine*, publiés par M. Brunot; les *Œuvres* de Racine, Corneille, Bossuet, Lesage, Beaumarchais, Montaigne, Mme de Sévigné, Régnier, etc.

— L'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* pour 1881 vient d'être distribué. Le prix de l'Association a été décerné en 1881 à l'*Histoire de la musique de l'antiquité* de M. Gevaert, et le prix Zographos à la thèse française de M. Cartault, *La trière athénienne*. Outre les mémoires et notices de MM. Bourquin, Huit, Alfred Croiset, Weil, Vlastos, Ruelle et Bikélas, cet annuaire contient le catalogue du fonds Théobald Fix, faisant partie de la bibliothèque de l'Association. — Ajoutons que l'association pour l'encouragement des études grecques en France vient de décerner pour l'année 1882 son prix ordinaire et le prix Zographos. Le premier est partagé entre M. Maxime Collignon (*Manuel d'archéologie grecque*) et M. Victor Prou (*Les automates au* IIe *siècle avant l'ère chrétienne*). Le prix Zographos est partagé entre M. Jules Martha (Thèse latine : *Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ*; — Thèse française : *Les sacerdoces athéniens*); et M. Paul Girard (Thèse latine : *De Locris Opuntiis*; thèse française : *L'Asclépiéion d'Athènes d'après de récentes découvertes*).

— Dans la Ve livraison du *Correspondant* (10 mars 1882), M. le baron de Larcy a publié une lettre inédite concernant le séjour de Racine à Uzès; cette lettre, datée du 22 septembre 1735, fut écrite par Honoré-Louis Sconin d'Argenvilliers, seigneur de Saint-Maximin, et membre de la famille maternelle de Racine, à M. Reinaud; elle confirme, en les précisant, les renseignements que l'on possédait déjà sur le séjour que fit Racine à Uzès de 1661 à 1662; on y trouve le nom de Lionvol, qu'il faut probablement écrire *Lionval* et qui explique le nom porté dans son enfance par Louis Racine (voir la lettre du grand poète à son fils aîné, 19 sept. 1698).

— La librairie Charpentier publie la deuxième série de l'*Art du* XVIIIe *siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt. Cette série est consacrée à *Greuze*, aux *Saint-Aubin*, à *Gravelot* et à *Cochin*. Il est fâcheux que M. de Goncourt croie encore, sur la foi de M. Mabille, que le manuscrit, renfermant les mémoires de Cochin, ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale; il a été récemment retrouvé et publié par M. Ch. Henry, et notre recueil en a rendu compte (no 2, art. 11).

— Quelques journaux annoncent que Mme L. Strecken a laissé à la bibliothèque publique de la ville de Genève plusieurs manuscrits autographes de J.-J. Rousseau : *Les Confessions*, 2 vols; le *Contrat social*, 1 vol.; la *Profession de foi du vicaire savoyard*, 1 vol.; l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 1 vol.; le *Projet de constitution pour la Corse*, 2 vols; *Morceaux divers*, 1 vol.

— M. Gaston Paris a fait tirer à part sa leçon d'ouverture du cours de langue et littérature française du moyen-âge au Collège de France (jeudi 8 décembre 1881) Cette leçon d'ouverture, déjà parue dans la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 janvier 1882, est intitulée *Paulin Paris et la littérature française au moyen âge*. M. G. Paris y retrace sommairement les services rendus par son père à l'étude

Digitized by Google

de la langue et de la littérature françaises au moyen âge. Lorsque Paulin Paris fut nommé titulaire de la chaire créée au Collège de France par M. Fortoul, personne alors « ne connaissait aussi bien la littérature du moyen âge dans toutes ses variétés, et ne l'avait prouvé par des publications aussi diverses, aussi nombreuses et aussi importantes ». Il avait débuté par un petit écrit où sous le titre d'*Apologie de l'art romantique*, il invitait la poésie moderne à se retremper à deux sources, la poésie étrangère, surtout celle de Byron, et l'art du moyen âge. Attaché en 1828 au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, il imprima trois ans plus tard, comme premier volume d'une collection des *Romans des douze pairs*, le roman de *Berte aux grands pieds*, d'Adenet le Roi. En 1833 il mit au jour la chanson de *Garin le Loherain* et offrit au public sous le nom de *Romancero français* un choix de poésies des chansonniers du XIIe siècle; la même année il prouvait dans un *Mémoire sur la relation originale des voyages de Marc Polo* que le récit du célèbre voyageur avait d'abord paru en langue française, et de 1836 à 1840 il publiait les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, « traduction faite au XIIIe siècle et remaniée, au XIVe, de la compilation latine connue sous le même nom ». En 1838 il donnait les mémoires de Villehardouin sur la conquête de Constantinople, et en 1848 la *Chanson d'Antioche;* il fut ainsi amené à l'histoire des croisades, et son dernier ouvrage dans cet ordre d'études a été l'édition de l'ancienne version française de *Guillaume de Tyr*. « Tant de voies nouvelles et diverses ouvertes à la science ne lui avaient pas encore suffi. En 1836 il commençait la publication des *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi ;*... sept volumes (1836-1848) contiennent la description d'un millier de manuscrits ;... deux volumes, prêts pour l'impression, sont restés inédits... Il eut à décrire les plus anciens et les plus volumineux des romans en prose de la Table Ronde... Ce sujet si difficile ne cessa plus de l'occuper; il le traita dans son cours, et pendant neuf ans, de 1868 à 1877, il publia en cinq volumes, en les accompagnant d'introductions et de dissertations, les *Romans de la Table Ronde* mis en nouveau langage ». Elu en 1837 membre de l'Académie des Inscriptions, Paulin Paris avait été adjoint à la commission de l'*Histoire littéraire de la France;* le tome XX, publié en 1842, contient quatre notices de Paulin Paris, sur Jean Bodel, Adam de la Halle, Rutebœuf et Adenet le Roi; les tomes XXII (1852) et XXIII (1856) renferment ses travaux sur les chansons de geste et sur la poésie lyrique; les tomes XXV 1869) et XXVI (1873), son étude sur les poèmes du cycle des croisades et sur un certain nombre de chansons de geste omises dans le tome XXII; le tome XXVIII, une importante notice sur Jean de Meun. Il faut citer encore son édition de Tallemant des Réaux (9 vols. 1852-1858), ses *Etudes sur la vie de François Ier*, que M. Gaston Paris espère prochainement publier, ses *Aventures de maître Renart et d'Isengrin son compère, mis en nouveau langage*, ses recherches sur le roman de *Renart* dont les résultat, dédaignés par Jacob Grimm, ont été adoptés par Müllenhoff et E. Martin, son édition du *Voir dit* de Guill. de Machaut (1872), etc., etc. L'énumération de ses travaux, comptes-rendus, notes, etc., trouvera place dans une bibliographie spéciale que M. Gaston Paris compte pouvoir lui consacrer [1].

— L'Académie française a rendu son jugement sur le concours d'éloquence qui avait pour sujet l'*Eloge de Rotrou*. Sur une vingtaine de mémoires envoyés au concours, cinq ont fixé l'attention de l'Académie et ont été lus en séance publique; un seul a eu les honneurs d'une seconde lecture; il portait pour épigraphe ce vers de la *Crisante* de Rotrou : *Qui meurt par sa vertu revit par sa mémoire*. Mais c'était

1. Voir sur Paulin Paris, et à propos de la notice que nous donnons ici, *Revue critique*, 1881, n° 15, pp. 298-299.

Digitized by Google

moins un éloge qu'une étude littéraire, et — l'auteur ne l'a pas caché à l'Académie — une introduction aux œuvres choisies de Rotrou. L'Académie a accordé à cette étude, dont l'auteur est M. Félix Hémon, professeur de rhétorique au lycée de Brest, une médaille de 1,000 fr. La *Revue politique et littéraire* (n° 10) dit à ce propos que le genre purement académique a fait son temps, et que l'Académie devrait remplacer le prix d'éloquence par une étude critique sur tel poète ou tel prosateur.

— Sur le rapport de M. Gaston Boissier, l'Académie française a partagé le prix Archon-Despeyrouse (philologie) entre la Société des anciens textes français, MM. Lucien Perey et Maugras pour leur édition de la correspondance de l'abbé Galiani, et M. Eug. Asse pour ses éditions de lettres des XVIIe et XVIIIe siècles.

— Dans sa séance du 18 mars, l'Académie des sciences morales et politiques a rendu son jugement sur le concours Victor Cousin, relatif à la *Philosophie d'Origène;* elle a décerné le prix à M. Jacques Denis, professeur à la Faculté des lettres de Caen.

— M. du Sommerard a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de M. Charles Blanc, au troisième tour de scrutin, par 22 voix contre 19 données à M. Heuzey, et une à M. Duplessis.

— Le Ministre de l'Instruction publique vient de désigner les titulaires de différentes missions scientifiques à l'étranger. M. Ruelle, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, est chargé d'une mission littéraire à Venise, à l'effet d'y collationner divers manuscrits grecs et principalement un manuscrit du IXe ou Xe siècle renfermant le texte, inédit en partie, du traité des premiers principes de Damascius. M. Maurice Tourneux est chargé d'une mission en Russie, afin de recueillir les éléments d'une édition définitive des œuvres complètes de Diderot, d'y collationner ses livres et ses manuscrits et d'en dresser un catalogue complet.

— La Société des Félibres de Paris a institué des jeux floraux annuels où l'on distribuera cette année, à la fin de mai, à l'occasion de la fête qui sera célébrée à Sceaux, les prix d'un Concours littéraire et d'un Concours artistique. Le prix du Concours littéraire (prix du Ministère de l'Instruction publique) sera décerné à la meilleure étude en prose française ou en langue d'oc sur l'un des deux sujets suivants : 1° *De l'utilisation des dialectes provinciaux pour l'enseignement de la langue française;* 2° *de l'influence sarrasine sur les mœurs, les arts et les dialectes du midi de la France.*

— La séance de soutenance des thèses de l'Ecole des Chartes a eu lieu le lundi 16 janvier 1882. Les sujets étaient : 1° *La vie intérieure d'un hospice du XIVe au XVIe siècle. Etude sur l'organisation de la maison du Saint-Esprit en Grève à Paris*, par M. J. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres; 2° *l'Université de Caen, de 1432 à 1521, depuis sa fondation par Henri VI, roi d'Angleterre, jusqu'à sa réforme par François Ier*, par M. A. de Bourmont; 3° *Etude sur les actes de notaire à Marseille à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe (1378-1407)*, par M. P. Guilhiermoz; 4° *Essai biographique sur Jean, bâtard d'Orléans, comte de Dunois* (1400-1468), par M. L. Lecestre; 5° *Essai sur la politique de Grégoire le Grand en Gaule, d'après ses lettres*, par M. H. Moris; 6° *Etude sur le Livre des Constitucions demenées el Chastelet de Paris*, et nouvelle édition de ce texte, par M. C. Mortet.

— On vient d'inaugurer à Paris la Bibliothèque de l'Opéra. Un règlement lui a été donné par un arrêté du 10 décembre 1881. En voici les articles principaux : Art. 1er. Les collections conservées ou formées au théâtre national de l'Opéra se composent : 1° des archives; 2° de la bibliothèque musicale; 3° de la bibliothèque dramatique. — Art. 2. Les archives comprennent tous les documents relatifs à l'histoire et à l'administration de l'Opéra, qui font partie actuellement du dépôt ou qui y seront réunis ainsi que les documents relatifs à l'histoire des autres théâtres qui pourront

Digitized by Google

être acquis. Une galerie est réservée à l'exposition des bustes, tableaux, dessins, etc., et des maquettes de décorations. — Art. 4. La bibliothèque dramatique est exclusivement composée des ouvrages, estampes, plans, etc., relatifs à l'art théâtral et à l'histoire du théâtre et de la musique, ou utiles à l'étude des différentes branches de cette histoire. — Art. 7. Les archives et la bibliothèque sont ouvertes au public du 16 août au 30 juin. Elles seront fermées à Pâques pendant une semaine. — Art. 8. Le public y est admis tous les jours non fériés, de onze heures du matin à quatre heures du soir. A cet effet, il sera délivré une carte personnelle à quiconque en fera la demande au ministère. — M. Nuitter a dressé un catalogue de la bibliothèque dramatique.

— M. Ch. Rœssler, du Havre, prépare un inventaire de tous les documents relatifs à l'histoire du Havre conservés dans les collections publiques ou privées, plans, gravures, dessins, mémoires manuscrits, pièces de tout genre. Les personnes qui pourraient fournir des renseignements pour cette utile entreprise sont priées de les adresser à M. Ch. Rœssler, négociant au Havre.

— M. Francis Wey, ancien élève de l'Ecole des Chartes, inspecteur général honoraire des archives, ancien président de la Société des gens de lettres, est décédé à Paris, le 9 mars dernier, à l'âge de 70 ans. Outre un grand nombre d'œuvres d'imagination, il a publié des souvenirs de voyage, deux volumes de *Remarques sur la langue française au* XIX*e siècle* (Didot, 1844) une *Histoire des révolutions du langage en France* (Didot, 1848). Son dernier ouvrage, *Rome, description et souvenirs* (Hachette), publié pour la première fois en 1872, a obtenu un légitime succès attesté par plusieurs éditions. Il avait une érudition variée qu'il savait mettre au service d'un esprit fin et délicat.

ITALIE. — La *Rivista di filologia*, tome X, p. 375, contient, sous le titre de *Necrologia*, une note de M. G. Vitelli, datée du 20 janvier 1882, sur la mort de Charles Graux. « Tutti contrista il sospetto che della nostra Italia e' riportasse in patria il germe del terribile male che lo spense così giovane, così pieno di vita e di non vanitose speranze! Io che scrivo queste linee aveva trovato in lui un amico, ed è spratutto l'amico che ora rimpiango. Nel tornare da Roma ripassò per Firenze il 20 décembre, oggi è un mese; e non lo vidi, perchè appunto in quei giorni la morte aveva visitata anche la casa mia. Mi scrisse un biglietto che mi fu di consolazione, e mi rimane ora come doppiamente mesta memoria. »

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mars 1882.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux décrets par lesquels le président de la république a approuvé l'élection de M. Albert Dumont et de M. Siméon Luce, en qualité de membres ordinaires, en remplacement de M. de Longpérier et de M. Thurot. MM. Dumont et Luce sont introduits et prennent place.

M. Barbier de Meynard rend compte des premiers résultats des recherches de MM. René Basset et Houdas, professeurs à Alger, envoyés en mission en Tunisie pour y explorer les bibliothèques et y recueillir des inscriptions arabes. A Tunis même, MM. Basset et Houdas ont rencontré de grandes difficultés, par suite du mauvais vouloir des indigènes; l'accès des bibliothèques privées, des mosquées, *medresseh*, etc., leur a été refusé; les libraires même n'ont pas voulu leur vendre des livres et ils ont dû recourir à des intermédiaires pour acheter quelques volumes. A Qairouân, où ils se sont rendus ensuite, ils ont été beaucoup mieux accueillis et leurs recherches ont été plus fructueuses. La bibliothèque de la mosquée de Qairouân contient peu de chose; mais celle du Cheïkh-Addoun, mufti de la ville sainte, renferme environ quatre-vingts volumes, dont plusieurs intéressants. MM. Basset et Houdas en ont pris le catalogue et se sont occupés d'y faire copier trois ouvrages, entre autres le *Ma'rifit el-Aqalim* d'El-Fezari, traité de géographie du VI*e* siècle de l'hégire. Ils ont relevé aussi à Qairouân un certain nombre d'inscriptions coufiques,

Digitized by Google

dont ils rapporteront les copies. Aux dernières nouvelles, M. Houdas se disposait à revenir à Tunis, pour y reprendre l'exploration des bibliothèques de cette ville, tandis que M. Basset se préparait à poursuivre sa route vers le sud, par Monastir, Sfax et Gabès, pour y recueillir de nouvelles inscriptions arabes. — M. Basset a envoyé à M. Barbier de Meynard la description d'un manuscrit arabe acheté au cours de la mission. Il contient une monographie historique et géographique de la ville de Qairouân, écrite au xve siècle par un auteur nommé Ibn el-Nadji. On avait déjà un manuscrit de cet ouvrage à la Bibliothèque nationale.

M. Oppert continue sa communication sur les inscriptions du roi Gudea. Après avoir rappelé et exposé à nouveau les arguments sur lesquels s'appuie l'opinion qui reconnaît l'existence d'une langue dite *sumérienne*, apparentée aux idiomes touraniens et pour laquelle aurait été créée et employée pour la première fois l'écriture cunéiforme, il explique une inscription qu'il considère comme écrite en cette langue. Elle est gravée sur le dos d'une statuette et elle nous apprend que cette figure représente un prince nommé Gudea. M. Oppert la traduit ainsi :

« Voici érigée dans le temple du dieu Ninvah, son roi, la statue de Gudea, gouverneur de Sirtella, qui a bâti le temple de Mulkit. Il donnera journellement, aussi longtemps qu'il sera gouverneur, un *bath* de lait, un *épha* de pain, un demi-*épha* de... (mot douteux), un demi-*épha* de pain consacré, pour écarter la malédiction divine. Il tiendra sa promesse dans le temple du dieu Ninvah. Pour accomplir la volonté du dieu, puisse-t-il accomplir son vœu, et que sa parole devienne vérité ! »

Le *bath* et l'*épha* étaient deux mesures équivalentes (environ vingt litres), employées. l'une pour les liquides, l'autre pour les choses sèches.

M. Hauréau lit un mémoire écrit pour établir que le *Liber de viris illustribus*, communément attribué à Henri de Gand, célèbre philosophe du xiiie siècle, ne peut être de cet auteur. Philippe de Bergame, Jean de Trittenheim ou Trithème, Jean der Meulen ou Molanus, qui tous trois ont donné une liste des écrits de Henri de Gand, n'y mentionnent pas le *Liber de viris illustribus;* pourtant Trithème au moins connaissait cet ouvrage, auquel il a fait plusieurs emprunts : c'est donc qu'il ne croyait pas qu'il fût de Henri de Gand. Le seul manuscrit connu du *Liber*, à la Bibliothèque nationale, le présente comme un ouvrage anonyme : *Liber cujusdam de viris illustribus*. Le premier qui ait attribué ce livre à Henri de Gand est Suffride Petri, qui l'a publié en 1580, sans dire quels motifs il avait de le mettre sous le nom de cet auteur; tous ceux qui ont écrit depuis n'ont fait que répéter l'affirmation de Suffride. Cette attribution ne repose donc actuellement sur aucun fondement sérieux. Enfin, le texte même de l'ouvrage témoigne qu'il n'a pu être écrit par Henri de Gand. L'auteur du *Liber* dit qu'il n'a pas lu les œuvres d'Albert le Grand; Henri de Gand fut l'élève, puis l'adversaire d'Albert. il l'a souvent combattu et cité dans ses œuvres. Thomas d'Aquin, autre adversaire souvent combattu par Henri de Gand, est l'objet d'une mention très brève et tout à fait insuffisante. Guillaume d'Auxerre, que Henri cite et invoque à l'appui de ses opinions, n'est pas même nommé. Il serait possible (mais il n'y a guère de raisons de le supposer), que l'auteur du *Liber de viris illustribus* s'appelât Henri et fut de Gand, mais il ne peut avoir rien de commun avec l'illustre philosophe connu sous le nom de Henri de Gand. Ce devait être quelque moine ou chanoine régulier, à peu près étranger au mouvement littéraire de son temps et surtout aux disputes de l'école.

M. Bréal communique un double alphabet grec, gravé, en manière de décoration, autour d'un vase étrusque qui vient d'être trouvé à Formello, près de Véies, dans une propriété du prince Chigi. L'alphabet grec archaïque est là plus complet et plus rapproché de l'alphabet phénicien que dans aucun autre monument déjà connu L'ε y est suivi du *vav* et du *ϛaïn*, le π du *tsadé* et du *qof*. On sait que le *vav* ou Fαῦ et le *gof* ou κόππα se sont conservés dans la notation numérale des Grecs; quant au *ϛaïn* et au *tsadé*, ces deux lettres se sont confondues depuis dans l'alphabet grec et il n'en est resté qu'une seule, qui a pris, avec la forme et la place du *ϛaïn*, le nom du *tsadé* : ζῆτα. A la fin de l'aphabet, dans le vase de Chigi, viennent, après l'υ, trois caractères, dont le premier a la forme du χ de l'alphabet ordinaire, le second est φ, le troisième ressemble au χ tel qu'il se trouve dans quelques anciens monuments. C'est sans doute ce dernier qui représente ici le χ, puisqu'il est placé après le φ. On ne voit pas clairement ce que peut représenter la lettre en forme de X, placé entre l'υ et le φ.

M. Lenormant présente divers rapprochements entre l'alphabet communiqué par M. Bréal et celui qui se trouve sur un vase étrusque de Cervetri, conservé au musée Grégorien, à Rome.

Ouvrages présentés : — par le traducteur : Ma-touan-lin, *Ethnographie des peuples étrangers*, traduite du chinois par le marquis d'Hervey de Saint-Denys, t. II, dernier fascicule; — par M. Le Blant : *Le Talmud de Babylone*, traduit par Moïse Schwab, t. V.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

Diognetos. Leipzig, Barth. — Benloew, Les lois de l'histoire. Germer-Baillière (Bernheim : a surtout le mérite d'introduire dans la question le « culturelles Moment »). — König, Historisch-Krit. Lehrgeb. d. hebr. Sprache. I. Leipzig, Hinrichs (Nowack : aura sa place à côté des travaux de Stade, Kautzsch et A. Müller ; résultat d'un labeur assidu, joint à un jugement sain et à de solides connaissances). — Platonis opera, p. p. Schanz. Symposion. (Vol. V, fasc. I.) Leipzig, Tauchnitz (Susemihl : trop de conjectures peu probables, mérite toujours les mêmes éloges). — Speculum regale, p. p. Brenner. München, Kaiser (Dahlerup). — Pawel, D. literar. Reformen d. XVIII. Jahrhunderts in Wien. Wien, Konegen (Werner : manque de connaissances nécessaires). — Lamartine, Mémoires inédits, 1790-1815. Hachette. — Saalfeld, Caesar, sein Verfahren gegen die gallischen Stämme. Hannover, Hahn (Dittenberger : point de vue de Drumann, rien de nouveau ni de remarquable). — Bunge, Liv-Est-und Kurländ. Urkunden-Regesten bis zum J. 1300 gesammelt. Leipzig, Duncker u. Humblot (Wiegand : oriente rapidement et sûrement). — Droysen, Geschichte d. preuss. Politik. V. Friedrich d. Grosse. III. Leipzig, Veit (Isaacsohn : de déc. 1745 à oct. 1748 ; matériaux fort bien utilisés). — Von Nikolaus I zu Alexander III. Leipzig, Duncker u. Humblot (Caro : peu profond, trop d'anecdotes, trop de sujets divers). — Schober, Die Deutschen in Nieder- und Oberösterreich, Salzburg, Steiermarck, Kärnthen, u. Krain. Wien, Prochaska (Tomaschek). — Déthier, Etudes archéologiques, œuvre posthume. Constantinople, Lorenz (Hirschfeld : n'offre aucun intérêt réel ; l'auteur a vécu trop longtemps loin du monde européen). — Homers Ilias, übers. u. erklärt v. Jordan. Frankfurt a. M. (chez l'auteur) ou Leipzig, Volckmar (Renner : digne de grands éloges).

Philologische Rundschau, n° 11, 11 mars 1882 : Seibel, Die Klage um Hector im letzten Buche der Ilias. München. Progr. (Volkmann.) — Stöpler, Zur Erklär. d. Homer u. Horaz. Darmstadt. Progr. (Venediger.) — Kehr, De poetarum qui sunt in anthologia palatina studiis Theocriteis. Leipzig, Dissertation (Schubert : bonne méthode.) — Schüssler, De præpositionum *ab*, *ad*, *ex* apud Ciceronem usu ; Zur Lehre v. den Praepositionen bei Cicero. II. (in c. acc.) Hannover. Progr. (Adler : sujets traités à fond.) — Göler (v.), Cäsars Gallischer Krieg u. Teile seines Bürgerkrieges, etc. Tubingen. Mohr. (Foerster : travail dont le monde savant devra être reconnaissant à son auteur.) — Bunbury, A history of ancient geography among the Greeks a. Romans from the earliest ages till the fall of the roman empire. London, Murray. (Hansen : des critiques à faire, mais qui ne diminuent guère la valeur de l'ouvrage ; c'est le meilleur exposé de la géographie ancienne, qui existe jusqu'ici, et il mérite d'être placé à côté du travail de Grote, dont il est le complément.) — Heerdegen, Untersuchungen zur lateinischen Semasiologie. Erlangen, Deichert. (Livre plein de mérite et fort instructif.) — Brandis, De aspiratione latina quaestiones selectae. Bonn, Dissertation. (Georges : étude qui repose sur une étude approfondie des textes.)

Deutsche Rundschau, mars 1882 : Flaminio, Zur Geschichte der römischen Frage und des Garantiengesetzes. — Ranslick, Hector Berlioz in seinen Briefen und Memoiren. — Haeckel, Indische Reisebriefe, II. Unterwegs nach Indien. — Hillebrand (K.), Die Anfänge der Republik in Frankreich, 1848. (Fin). — Kelle, Die deutsche und die lateinische Schrift. — Brahm, Berthold Auerbach.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n°s 11 et 12, 15 et 22 mars 1882 : Zahn, Forschungen zur Geschichte d. neutestamentl. Kanons u. d. altkirchl. Literatur. I. Tatians Diatessaron. Erlangen, Deichert. (Zahn.) — Deff-

Digitized by Google

GILBERT, Handbuch der griech. Alterthümer. I. Der Staat der Lakedaimonier u. d. Athener. Leipzig, Teubner. (Thalheim : ouvrage d'ensemble qui permet de s'orienter sur une foule de points en discussion.) — R. MÜLLER, Erzbischof Aribo von Mainz. 1021-1031. Leipzig, Veit. (Bresslau : très bon.) — SCHEBECK, Die Lösung der Wallensteinsfrage. Berlin, Hofmann. (Droysen : histoire des soupçons dont Wallenstein fut l'objet et de l'intrigue dirigée contre lui ; c'est Slavata qui a perdu Wallenstein ; mais l'auteur ne sait indiquer les motifs de la haine de Slavata ; il est commode d'attribuer ces ressentiments à la monomanie, au désir de persécuter. Est-il certain que tous les écrits de polémique dirigés contre Wallenstein aient Slavata pour auteur? L'ouvrage est néanmoins fort remarquable et instructif.) — Sophus MÜLLER, Die Tier-Ornamentik im Norden, übers. v. MESTORF. Hamburg, Meissner.

Deutsche Rundschau, avril 1882 : Deutsche Colonisation. I. — BRANDES, Moderne französische Romanschriftsteller, III. Edmond. u. Jules de Goncourt. — SPITTA, Die Wiederbelebung protestantischer Kirchenmusik auf geschichtlicher Grundlage. — VON DER BRÜGGEN, Die Lage in Russland. — ERMAN, Die Profanliteratur der Aegypter. — GERLAND, Nachtigal's Reisewerk.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14, 5 avril 1882 : Bibliothèque linguistique américaine, tome VI; arte y vocabulario de la langua chiquita sacados de manuscritos ineditos del siglo XVIII par L. ADAM, y V. HENRY; tome VII, Arte de la lengua de los Indios Baures de la Provincia de los Moxos, conforme al manuscrito original del P. Antonio Magio par L. ADAM, y C. LECLERC. (Gerland.)

Athenaeum belge (l'), n° 7, 1er avril 1882 : GUIFFREY, Van Dyck. sa vie et son œuvre. Quantin (Hymans : belle monographie, l'auteur « évite le double écueil des rapprochements forcés et des prétendues découvertes, où la médiocrité se ménage de faciles triomphes ; il se fait suivre jusqu'au bout, sans cesser un instant d'intéresser le lecteur par la sagacité de ses aperçus, ni de l'instruire par une connaissance approfondie des matières que son sujet l'amène à aborder »). — L'histoire financière en Italie : COSSA, Primi elementi di scienzia della finance. 3e edit. Milan, Hoepli ; RICCA SALERNO, Storia delle dottrine finanziarie in Italia. Roma, Salviuca (Brants). — Notes : La peste de Tournai, par L. Gallait (Alvin). — La descente de croix de Roger Van der Weyden.

PARKER AND CO. ÉDITEURS

OXFORD ET LONDRES

The architectural history of the City of Rome abridged from J. H. PARKER'S Archaeology of Rome. For the use of Students. In-8, illustré de 29 planches, cartonné. . . 7 50

Excellent résumé du grand ouvrage archéologique de M. John Henry Parker.

A B C of gothic architecture, by John Henry PARKER. In-12, illustré de 200 gravures, cartonné. 3 75

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

N° 16 Seizième année 17 Avril 1882
MAY 10 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE LA DIVINATION
DANS L'ANTIQUITÉ

PAR A. BOUCHÉ-LECLERCQ
Professeur à la Faculté des Lettres.

4 vol. in-8. . . . . 40 fr.

TOME I. Introduction. — Divination hellénique. — Méthodes.

TOME II. Les sacerdoces divinatoires. — Devins, chresmologues, sybilles. — Oracles des dieux.

TOME III. Oracles des dieux (suite). — Oracles des héros et des morts. — Oracles exotiques hellénisés.

TOME IV. Divination italique (Etrusque. — Latine. — Romaine). — Appendice. — Index général.

Digitized by Google

The Academy, n° 518, 8 avril 1882 : Kant's Critique of pure Reason, in commemoration of the centenary of the first publication, translated into english by Max Müller, with an histor. introd. by Noiré. 2 vols. Macmillan. — Matthew Arnold, Irish essays a. others. Smith a Elder. — Goethe's Faust, the first part, the text, with english notes, essays a. verse translations, by Turner a. Morshead. Rivingtons. — Woods, Sweden a. Norway. Sampson Low. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, tome I. Le dauphin. 1403-1425. (Creighton : a tous les mérites d'une monographie faite avec le plus grand soin, mais aussi les défauts inséparables d'une attention trop tournée vers un seul aspect particulier du sujet; cp. *Revue critique*, n° 13). — Some books on India (Strachey, The finances a. public works of India from 1869 to 1881; Tayler, Thirty-eight years in India from Juganath to the Himalaya mountains; Laurie, Ashé Pyee, the superior country; Rajendralala Mitra, Indo-Aryans, contributions towards the elucidation of their ancient a. mediaeval history, etc.) — The destruction of ancient monuments in Italy. (Middleton.) — Low sunday or white sunday. (Friend.) — Spanish « — ez » (L. L. Bonaparte). — The sator-arepo charm. (w. Webster.) — « bewray » (Mayhew). — « Sib-bred » (Hughes-Hughes.) — P. Ovidii Nasonis Ibis p. p. Ellis. Clarendon Press. (Postgate : fait avec beaucoup de conscience.) — P. Girard, L'Asclepieion d'Athènes d'après de récentes découvertes. Thorin. (Wroth : « interesting and lucide monograph... results of learned research summarised in a clear and readable manner..... thoroughly and accurately done.) — Archaeological notes on the terra d'Otranto. III. Sites of cities. Temples. (Fr. Lenormant.)

The Athenaeum, n° 2841, 8 avril 1882 : Froude, Thomas Carlyle, a. history of the first forty years of his life, 1795-1835. 2 vols. Longmans. (First notice.) — Hovgaard, Nordenskiölds voyage round Asia a. Europe, transl. from the danish by Braekstad. Sampson Low. — Serjeant Ballantine, Some experiences of a barrister's life. Bentley. — The Book of Wisdom, the greek text, the latin vulgate, a. the authorized version, with an introd., critical apparatus a. a commentary by Deane. Clarendon Press. (Fait avec soin.) — Fields, Biographical notes a. personal sketches, with unpublished fragments a. tributes from men a. women of letters. Sampson Low. — Historical a. archaeological books. — Our library table (Leger, Esquisse sommaire de la mythologie slave. Leroux : excellent.) — Sir Isaac Newton's scientific a. official papers. II. — Chaucer's « Eclympasteyre » (Hales : le mot est composé de *ikelon* et de *plastor*.) — Algernon Sidney. (Gilbert : lettre inédite d'Algernon Sidney à sa mère, comtesse de Leicester, du 10 juin 1643.) — Jörgen Moe (not. nécrol.). — Heiss, Les médailleurs de la Renaissance : Vittore Pisano. Rothschild.

Literarisches Centralblatt, n° 15, 8 avril 1882 : Langen. Geschichte d. römischen Kirche bis zum Pontificat Leo's I. Bonn, Cohen. (Travail remarquable.) — Köstlin, Luther's Leben. Leipzig, Fues. (Tout ce qui est relatif à l'histoire est non-seulement juste, mais vivant et animé; lecture très attachante pour le grand public; mais fait trop de part au luthéranisme orthodoxe, au point de vue duquel sont jugés tous les adversaires de Luther.) — Fligier, Die Urzeit von Hellas u. Italien, ethnol. Forschungen. Braunschweig, Vieweg. (Les Pélasges étaient des Illyriens; étymologies incroyables; ignorance des travaux de la philologie et de l'histoire; travail à ne pas étudier, et qui d'ailleurs ne fera pas beaucoup de mal par la manière dont il est rédigé.) — Dahn, Urgeschichte der germanischen u. romanischen Völker. 2. Bde. Berlin, Grote. (D'excellents

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 24 Avril — 1882

Sommaire : 76. CHANDLER, Guide pratique de l'accentuation grecque. — 77. OEHMICHEN, Etudes sur les sources de Pline pour la géographie et l'histoire de l'art. — 78. Theodosius et le Breviarius, p. p. GILDEMEISTER. — 79. PIERLING, La Sorbonne et la Russie (1717-1747). — Chronique. — Académie des Inscriptions.

76. — **A practical introduction to Greek accentuation,** by Henry W. CHANDLER, M. A., Wayntlete professor of moral and metaphysical philosophy, fellow of Pembroke College, Oxford. Second edition, revised. Oxford : at the Clarendon Press, 1881, xliii-292 pages in-8°.

La première édition de ce traité d'accentuation grecque a paru il y a vingt ans, en 1862. L'auteur expose (pp. xix-xxi) les recherches et lectures nouvelles qu'il a faites en vue de la seconde, et les nombreuses améliorations qu'il y a introduites. Il lui a laissé, comme l'indique le titre, le caractère d'un guide pratique, *a practical introduction.* Il déclare formellement, dans maint endroit des préfaces et du livre même, que les théories sont exclues de son plan, qu'il les passe volontairement sous silence, et que la disposition même des matières a été arrêtée uniquement en vue de la pratique.

Quelle pratique? Ce n'est point celle des collégiens, ni celle d'un professeur qui ne voudrait que corriger des thèmes grecs. Pour l'usage des classes, en effet, il est aisé de faire tenir toutes les règles utiles dans une plaquette in-12; les trois cents pages in-8° de M. Chandler, très compactes, hérissées de chiffres, de renvois aux grammairiens et aux scholiastes, de citations grecques ayant parfois une vingtaine de lignes, ne peuvent s'adresser qu'à des lecteurs qui font œuvre d'érudition. Peut-être rendront-elles de grands services sur le continent, exclusivement riche en philologues, plutôt que dans la patrie de l'auteur, où l'on compte parmi les hellénistes une forte proportion de dilettantes. Remarquons à ce propos que le moins défectueux répertoire de prosodie grecque, le *Lexicon græco-prosodiacum,* est dû à deux Anglais prédicateurs, Morell et Maltby, et que le moins défectueux répertoire d'accentuation — c'est le livre de M. Chandler — est d'un Anglais professeur de métaphysique et de morale. A certains égards, ce double fait peut-être considéré comme un titre d'honneur de plus pour le pays de Bentley et de Porson ; en même temps on peut trouver bizarre une organisation qui fait que maint helléniste distingué n'a point pour profession l'hellénisme.

Le livre de M. Chandler s'adresse donc à des lecteurs capables d'érudition. Un éditeur y cherchera au fur et à mesure la solution des ques-

Digitized by Google

tions délicates que son texte soulève ; tous les éléments de cette solution étant fidèlement rapportés, il aura toujours la liberté de juger par lui-même. Un linguiste qui veut étudier les origines, et par la comparaison des langues suivre quelque loi de l'accentuation grecque jusqu'aux temps où le grec n'existait pas encore, trouvera là un classement commode des matériaux purement helléniques. Enfin un philologue ou apprenti philologue, qui ne se sent point suffisamment ferré sur l'accentuation et qui désire meubler sa mémoire du plus grand nombre de grands et de petits faits, lira notre traité avec suite, d'un bout à l'autre, et retirera de cette lecture un fruit considérable. Il n'est que juste de rendre hommage à la science de M. Chandler, à son soin et à son exactitude; que juste aussi de constater qu'il a atteint le premier but de tout auteur sérieux; il est utile, indispensable même, à la classe de lecteurs pour laquelle il écrit.

Cela dit, il n'est pas possible de ne pas dire aussi que son livre prête à la critique. M. Chandler n'a recueilli et ne communique aux lecteurs aucune espèce de renseignements sur les habitudes d'accentuation des copistes byzantins. Il en avertit très loyalement lui-même, et on ne peut lui faire un reproche de n'avoir point entrepris un travail plus pénible et moins profitable que le sien, et qui d'ailleurs eût exigé tout un apprentissage spécial. Toutefois, si fondée que puisse être son appréciation de l'ignorance des copistes et de l'insignifiance de leurs témoignages, il est permis de conjecturer qu'un paléographe qui étudierait et qui approfondirait la question ajouterait plus d'un point utile à nos connaissances.

Naturellement, dans un ouvrage si plein de petits faits, il y a quelques lapsus. Ainsi l'accent aigu sur la syllabe finale de cette phrase, § 10 (partout ailleurs, il est vrai, un grave final devient aigu devant un point, mais ici il faut savoir faire exception) : ἔχοντα τὴν βαρεῖαν ἐν τῇ τελευταίᾳ συλλαβῇ, οἷον φίλος, ἄνθρωπος, μῆλόν [1]. Ainsi encore la rédaction défectueuse des règles 12 et 13, *Le circonflexe ne se met que sur une syllabe longue par nature*, et, *Une finale trochaïque accentuée sur la pénultième est nécessairement* (must be) *propérispomène :* si l'on applique l'une et l'autre règle à la lettre, on croira que la seule accentuation possible du mot ἔργον est sur la finale.

Ces taches légères n'auraient d'importance que dans un manuel destiné à des commençants. Mais voici qui est plus grave. Le lecteur sait qu'on distingue par l'accent λέγε et λῆγε, λέγον et λῆγον, et il se demande comment il accentuera πινε, λυε, ἄγε, ou πινον, λυον, ἄγον, ou encore des formes homériques privées de l'augment, comme κιον pour ἔκιον : M. Chandler ne dit pas un mot pour le tirer d'embarras. Ceci, dira-t-on, n'est pas son affaire; l'α bref dans ἄγε entraîne l'aigu, l'υ long dans λῦον

1. Si je suppose ici un lapsus de l'auteur et non une erreur des typographes, c'est que, dans tout le livre, la correction de l'impression est remarquable.

Digitized by Google

entraîne le circonflexe; c'est une question de prosodie, procurez-vous un Morell-Maltby. Il n'eût peut-être pas été bien malaisé d'épargner cet ennui au lecteur; une liste donnant la quantité de α, ι, υ dans tous les verbes en question n'eût pas tenu une page. Et supposons maintenant que les mots à accentuer soient πασσε, πιπτε, τυπτον, τυψαν, où trouver du secours? Les substantifs neutres de la 3e déclinaison, est-il dit § 576, reculent l'accent, puis viennent une vingtaine d'exemples, et voilà tout. Il me faut aller chercher Morell-Maltby pour savoir pertinemment si κυμα doit prendre l'aigu ou le circonflexe, et je ne sais où trouver le moyen de choisir entre χρίσμα et χρῖσμα. L'auteur a lu Hérodien et Choeroboscus, Etienne de Byzance et Eustathe, Pape, Ahrens et Göttling; mais n'aurait-il jamais fait de thèmes grecs?

Un défaut profond, qui atteint le fond même et la disposition générale, et auquel on ne remédierait pas facilement, c'est que le plan est défectueux, l'idée directrice trop peu nette. Quand la science possèdera un traité définitif de l'accent grec, ce ne pourra être une révision du présent livre; il faudra que ce soit un livre différent.

Le mal est venu de la prétention d'être « *pratique* », sans attacher à ce terme un sens précis. Un dictionnaire ordinaire, où l'on trouve au cappa l'accentuation de κῦμα et au lambda celle de λῦμα, est *pratique* à force d'être mécanique. Un traité consacré uniquement à examiner les témoignages des grammairiens, où l'on établirait comment ils se sont copiés les uns les autres, serait *pratique* à force d'esprit historique. Un autre serait pratique à force d'être rationnel, s'il ramenait tous les faits sûrs à un petit nombre de principes logiquement appliqués. Le plus vraiment pratique de tous aurait trois parties, l'une disposée historiquement pour la critique des sources, l'autre aussi rationnelle que possible pour l'intelligence des faits, la dernière alphabétique pour la rapidité des recherches. M. Chandler n'a fait ni l'ensemble de ces trois parties, ni aucune des trois. Il laisse entièrement de côté la question historique; il ne dit ni à quelle date ont vécu les grammairiens dont il allègue les affirmations, ni ce qu'on sait de leur façon de travailler et des sources de leurs informations; d'où il résulte que partout où ils se contredisent le lecteur reste fort embarrassé. Quant au classement mécanique, seul commode quand on vérifie un détail, et au classement rationnel, seul commode quand on cherche à embrasser l'ensemble, ils sont combinés ou plutôt confondus d'une façon qui ne peut contenter le lecteur. Je suis satisfait quand il m'est dit § 39 que les noms en ιτης, ιτου, par ι long, ont l'accent sur la pénultième, car ιτης est un suffixe bien caractérisé, qui a son individualité facile à reconnaître, et que je case dans ma mémoire plus aisément que la liste πολίτης, θαλαμίτης, στυλίτης... Mais il y a abus quand M. Chandler donne de même une règle pour les mots en ρος § 311 : *les noms communs en* ρος *reculent l'accent, comme* ἄργυρος, κάπρος *et* 23 *autres, sauf le propérispomène* ἑταῖρος *et les* 29 *oxytons* ἀγρός, γαμβρός, etc. Tous ces noms ne sont bons qu'à former une liste

Digitized by Google

alphabétique, jusqu'au jour où un helléniste, moins prévenu que M. Chandler contre la théorie, en aura fait un triage qui dise quelque chose à l'esprit. Au lieu de traiter de même les mots formés du suffixe ίτης et les mots qui se trouvent finir en ρος, il fallait faire des premiers seuls une catégorie rationnelle, rejeter les autres dans un index disposé mécaniquement. — Dans chacune des trois divisions affectées aux trois déclinaisons, on trouve d'abord l'accent premier (celui du nominatif), ensuite celui des cas obliques. C'est trop de symétrie. Dans la première déclinaison, il était bien de traiter une fois pour toutes du génitif pluriel, puisque son accent est uniforme et indépendant de l'accent premier. Mais dans la 3e déclinaison il fallait, pour la logique et pour la « *pratique* », diviser les substantifs polysyllabes en plusieurs classes; et ne pas grouper arbitrairement d'abord tous les accents premiers de ces classes diverses, ensuite tous leurs accents obliques. Qu'on juge du pêle-mêle par l'échantillon suivant : 666, les mots comme αἰδώς (αἰδοῦς) sont oxytons. 667, les mots comme γέλως (γέλωτος) sont paroxytons. 668, les mots comme ἠχώ (ἠχοῦς) sont oxytons. 669, les composés gardent l'accent du dernier élément. 670, variations de l'accent dans εἰκών εἰκόνος, Βαβυλών Βαβυλῶνος, γυνή γυναικός, ἀνήρ ἄνδρα ἀνδράσι, aigu anomal dans ἠχώ contracté de ἠχόα. 671, ἀγύναιξ. 672, retour sur les datifs comme ἀνδράσι. 673, noms contractes en κλῆς; par exception le paradigme est donné au complet. 674, τριήρων ou τριηρῶν? 675, retour sur l'anomalie ἠχώ pour ἠχόα; accent d'αἰδοῦς et ἠχοῦς, αἰδοῖ et ἠχοῖ, différence entre αἰδῶ et ἠχώ. N'était-il pas plus scientifique, et plus commode tout ensemble, de ne pas morceler ce qui est dit des mots comme αἰδώς et ἠχώ, et de ne pas en mêler les parcelles à des détails d'un tout autre ordre? — Je crois me rappeler que μέρος déplace l'accent au génitif pluriel μερῶν, parce qu'il provient de μερέων, mais je n'en suis pas bien sûr. Je consulte donc M. Chandler. J'ai à chercher, sous le titre *Noms de la 3e déclinaison,* les substantifs; parmi ceux-ci, les polysyllabes; parmi eux, les neutres; je suis renvoyé à 576. Là je trouve qu'ils reculent l'accent, je vais donc accentuer μέρων. Mais point, je me rappelle à temps que le § 576 n'a trait qu'à l'accent premier. Je cherche aux cas obliques. Je saute 93 paragraphes qui se rapportent à d'autres accents premiers, et 9 qui ne se rapportent pas à des neutres. Enfin, au § 679, je retombe sur les cas obliques des neutres, mais... il s'agit ici de savoir si κέρας fait κέρως ou κερώς. Il me reste une ressource, c'est de recourir à la règle générale de l'accent dans les contractions. Je trouve enfin au § 20 comment φιλέετε fait φιλεῖτε, φιλέω φιλῶ, μουσάων μουσῶν, mais il ne m'est rien dit sur μερῶν. Ainsi me voilà en définitive fort mal instruit par M. Chandler et son guide *pratique,* et force m'est bien de me réfugier dans la théorie, qui pourrait me tromper comme dans le cas d'ἠχόα, ἠχώ, mais dont je suis porté à penser, malgré tout, que l'auteur dit décidément trop de mal.

Si M. Chandler avait eu plus de foi dans la théorie, c'est-à-dire dans

Digitized by Google

la recherche du lien intérieur des choses, il n'eût point laissé ignorer à ses lecteurs que les principes de l'accentuation grecque remontent plus haut que la langue, et que les doctrines des grammairiens alexandrins, dans la plupart des traits importants, sont en parfait accord avec la grammaire historique, qui démontre de la façon la plus saisissante l'exactitude de leurs observations et la haute antiquité des phénomènes par eux découverts. Il eût pu, dans sa préface au moins, montrer par exemple comment l'accentuation de πούς, ποδός, ποδί, πόδα, reproduit exactement l'accentuation sanskrite de *vâ'k* (la voix), génitif *vâcás*, locatif *vácí*, accusatif *vâ'cam* : quelques échantillons de ce genre, que l'auteur pouvait se procurer sans consacrer toute sa vie à la grammaire comparée, auraient fait voir aux lecteurs où est l'intérêt sérieux de certaines minuties. Peut-être aussi auraient-ils parfois préservé l'auteur d'un certain scepticisme dédaigneux, qui dépasse de beaucoup les bornes légitimes, et qu'il étale avec une intempérance déplacée.

Il n'est jamais très séant de se moquer trop de ce dont on fait un livre, et, s'il est loisible à un professeur de métaphysique de trouver que la science de l'accentuation est relativement incertaine et frivole, il lui est loisible aussi de ne point s'en occuper. Il est heureux que M. Chandler n'ait pas eu cette logique; mais il aurait été plus poli pour le public s'il avait eu le bon goût de ne pas écrire cette phrase (p. xxii) : *Je dis le dernier adieu à un sujet auquel je n'ai jamais pris qu'un intérêt médiocre.*

Ce ton de légèreté, qui se retrouve en maint endroit, m'a fait un devoir de relever sans ménagement les défauts du livre, d'ailleurs très consciencieux (n'en déplaise à l'auteur), très savant et très utile.

Louis HAVET.

---

77. — Gustav OEHMICHEN. **Plinianische Studien** zur geographischen und kunsthistorichen Litteratur. Erlangen, Deichert. 1880, in-8° de VIII-240 pp.

Chaque année, il paraît en Allemagne une vingtaine d'ouvrages sur les sources des écrivains latins, presque tous œuvres de débutants, qui s'essaient au métier d'historien en développant, à propos d'un livre de Tite-Live ou de Diodore, les idées de Nissen ou de Nitzch. Ils n'ont malheureusement pas tous la valeur des monographies de M. Volgraaf[1] qui a su avoir, sur beaucoup de ses voisins d'Allemagne, le mérite d'être clair et d'être simple. Le travail de M. Oehmichen est loin d'offrir ces deux qualités : il a même, comparé aux autres écrits du même genre, le désavantage d'être beaucoup trop long : les citations l'encombrent, ainsi que les passages copiés ou traduits. — Le point de départ des recherches de

1. Voir la *Revue critique*, 20 décembre 1880, p. 491.

Digitized by Google

M. O. est ce qu'on appelle en Allemagne « la loi des extraits de Pline » ou encore « la loi de Brunn », loi qui a été formulée et développée par Henri Brunn dans sa fameuse *dissertatio isagogica, De auctorum indicibus Plinianis* (Bonn, 4°, 1856) : « les auteurs cités par Pline à la fin des sommaires de chaque livre (livre I), ont dans cette nomenclature l'ordre dans lequel il les a lui-même employés ». Mais il s'agit de distinguer des autorités principales (Hauptquellen, *Auctores exquisiti, praef.*, 17), que Pline a constatées lui-même en *rédigeant* son Encyclopédie, celles qu'il ne cite que de seconde main, et celles qui, dans une *révision* de son ouvrage, lui ont servi à compléter les premières. — En ce qui concerne les sources géographiques de l'Histoire naturelle, M. O. avait déjà [1] émis l'opinion qu'Isidore de Charax n'avait été employé par Pline (livres II-VI) que lors de la révision de son Encyclopédie. Il croit maintenant, et avec assez de vraisemblance, que Pline, au moins pour le Ve livre, l'a consulté dans sa première rédaction (cf. Pline, 5, 31 (36), 135; (37), 136; (39), 140). — Agrippa, au contraire, n'a été consulté que subsidiairement, non seulement pour l'Espagne, comme l'avait déjà prouvé Detlefsen [2], mais pour l'Afrique et peut-être aussi pour l'Asie. — M. O. n'ajoute rien, en revanche, à ce que nous connaissions déjà sur les emprunts faits par Pline aux écrits géographiques de Varron et à la *Descriptio Italiae* de l'empereur Auguste ; et il ne fait que jeter une confusion parfaitement inutile sur les résultats acquis par Zumpt (*Commentat. epigr.*, I, p. 196) et par Detlefsen. — Il est également impossible d'admettre, avec lui, que Mela a écrit son ouvrage vers l'année 25 : le *maximus princeps* qui a célébré un triomphe sur les Bretons (Mela, 3, 49), ne peut guère être, comme le veut M. O., le dictateur César. — M. O. croit que le chorographe auquel Strabon emprunte la plupart de ses données statistiques sur l'Italie, n'est pas Agrippa, mais Varron. Que le premier n'ait pas été employé par Strabon, c'est ce que prouve jusqu'à l'évidence la comparaison des mesures qui se trouvent chez l'un et chez l'autre : le périmètre de la Sicile est, dans Strabon (6, 2, 1, avec le complément de Partsch, p. 55), de 637 milles, tandis qu'il n'a, chez Agrippa (*ut auctor est Agrippa,* Pline, 3, 8 (14), 86) que 528 milles [3]. Mais Varron n'est pas davantage la source de Strabon et M. O. n'a jamais pu faire correspondre exactement leurs mesures : par exemple, chez le chorographe de Strabon (ὡς ὁ χωρογράφος

1. Dans son étude *De M. Varrone et Isidoro Characeno, Plinii in libris chorographicis auctoribus primariis* (*Acta soc. philol.* de Ritschl, Leipzig, III, pp. 399-442).

2. *Varro, Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius für die, Geographie Spaniens* (*Comm. phil. in hon. Mommseni*, 1877, p. 23).

3. M. O. conserve la Vulgate DCXXVIII et n'admet pas la correction de Detlefsen, qu'il juge sans fondement. Mais au § 87, Pline donne pour les distances périmétriques de la Sicile *a Peloro Pachynum* CLXXXVI *M. pass.*, *inde Lilybaeum* CC *M.*, *inde Pelorum*, CXLII; total : DXXVIII.

Digitized by Google

φησί, 6, 1, 11) la largeur du golfe de Tarente est de 240 milles, et chez Pline, (3, 11 (16), 100) qui emprunte le chiffre à Varron, de 245 milles [1].

La seconde partie de l'ouvrage, — sur les sources de Pline pour l'histoire de l'art, — quoique traitée plus consciencieusement, n'aboutit pas à des résultats plus certains. Il est difficile d'abandonner, pour le XXXVIIe livre, les conclusions de Brunn et d'Urlichs, et de regarder, comme les sources des §§ 1-20, non plus Varron (Urlichs, *Quellenregister zu Plin. letzt. B.*, 1878, p. 17), mais Mécène; comme celle de la fin du livre, le recueil de Xénocrate d'Ephèse, et non pas, ainsi que le pense Brunn (*Diss. isag.*, p. 47), une encyclopédie faite par un Romain d'après des ouvrages grecs. En particulier, la liste des noms de pierres précieuses, dressée par M. O. (pp. 96-100), condamne nettement sa théorie : ils ne sont pas le moins du monde rangés suivant l'alphabet grec. — Il en est de même des catalogues d'artistes. Livres XXXIV-XXXVI : M. O. y voit, et cette fois-ci avec assez de raison, la preuve que le rédacteur de ces listes est romain ; il faudrait donc écarter Pasiteles, proposé par Brunn (*Sitzungsb. d. phil. hist. Kl. d. Münch. Akad.*, 1875, p. 311) et par Furtwängler (*Jahrb. f. Phil., suppl.*, IX) comme une des trois sources de ces livres. Malheureusement il n'est pas du tout prouvé que Pline n'ait pas lui-même refait l'ordre alphabétique; de plus, les nombreuses erreurs signalées par Furtwängler montrent qu'il avait un texte grec sous les yeux; enfin la place occupée par les citations [2] du nom et des opinions de Pasiteles (Brunn) ne permettent pas de douter que Pline ait eu directement recours à lui. Les attaques dirigées par M. O. contre Cornelius Nepos ne résistent guère non plus à une discussion sérieuse : il suffit de renvoyer aux curieux rapprochements que Furtwängler établit entre le style de Nepos et de certains passages de l'Histoire naturelle. — Enfin, pour M. O., Pline, n'aurait pas consulté Vitruve. De fait, les passages [3] des deux écrivains, qu'ont rapprochés Brunn (*Diss. issag.*, pp. 57-59) et Detlefsen (*Philologus*, XXXI, pp. 385-434), permettent seulement d'affirmer qu'ils ont pu avoir une source commune.

M. Oehmichen a raison de dire, en terminant, que les résultats de Brunn demeurent acquis à la science. Lui-même y ajoute malheureusement trop peu, et ne justifie pas assez les phrases ambitieuses de sa préface.

Camille JULLIAN.

---

1. 245 et non 244 : la distance Anxa-Acra est XXXIII, Detlefsen I, 149; la Vulgate donne XXXII.

2. Pline, *Hist. nat.*, 36, 5 (4), 39. 40; 35. 12 (45), 156; 33, 9; (45), 130; 12 55), 156.

3. Cf. surtout Pline, 35, 6 (27), 46 = Vitruve, 7, 14, 2; Pline, 35, 6 (13), 3 = Vitruve, 7, 7, 2. 3.

Digitized by Google

78. — **Theodosius, De situ Terræ Sanctæ,** im ächten Text, und der Breviarius de Hierosolyma vervollstændigt, herausgegeben von Dr J. Gildemeister, Prof. in Bonn. Bonn, 1882, in-8°, 37 p.

Les deux opuscules réimprimés par M. Gildemeister se trouvent également dans le tome Ier des *Itinera latina,* publié sous les auspices de la Société de l'Orient latin, de 1877 à 1880, par feu Titus Tobler, de Munich, et par l'auteur du présent compte-rendu, et M. G. a mis en tête de son édition une préface de quelques pages qui renferme les critiques les plus vives à l'adresse des deux éditeurs des *Itinera latina*. L'acrimonie avec laquelle M. G. parle de notre édition est d'autant plus singulière que c'est elle qui lui a fourni à peu près tous les éléments de son travail, et que mon plus grand tort a été d'accomplir la tâche que je m'étais donnée avec trop de conscience. On sait que les innombrables manuscrits de ces petits textes sur la géographie de Terre-Sainte se trouvent aujourd'hui un peu partout, toutes les nations du moyen âge chrétien s'étant également intéressées à l'histoire et à la description des Lieux-Saints; aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, longtemps après avoir établi le texte des différents traités que je publiais, j'ai eu connaissance d'un certain nombre de nouveaux manuscrits [1]. Fallait-il, au risque de modifier les résultats auxquels j'étais arrivé, donner la collation ou le texte de ces nouveaux exemplaires? Fallait-il, au contraire, ne point les faire connaître et les garder par devers moi, sans en signaler l'existence? Ni la Société de l'Orient latin, ni moi-même nous n'hésitâmes, et c'est ainsi que M. G. a eu le chagrin de trouver deux textes différents d'*Antoninus martyr,* trois et même quatre textes de Theodosius, dispersés aux quatre coins de notre volume. Un critique bienveillant eût pu exprimer ses regrets, mais M. G. n'est rien moins que bienveillant, d'autant moins que sans cet excès de scrupule de notre part, le petit travail qu'il vient de publier lui eût été impossible. Grâce à nous, M. G. a pu, sans quitter Bonn, sans longues recherches, se livrer au plaisir de maltraiter ceux qui lui avaient fourni tous les éléments de son travail, ou peu s'en faut. C'est au fond une manière de faire croire à tous ceux qui ne connaissent pas le détail de l'affaire, qu'il ne nous doit aucune reconnaissance.

Des reproches adressés par M. G. à feu Titus Tobler, je ne dirai rien; je n'ai pas mission de le défendre; j'accorderai à M. G. que les textes qu'il a publiés dans les *Itinera latina* ne sont pas toujours tels qu'on pouvait les espérer de lui; les variantes sont incomplètement relevées, les différentes rédactions mal distinguées; j'ai, pour ma part, la preuve qu'il n'a pas mis à profit certaines collations de manuscrits

1. Tobler avait tenu à commencer la publication avant que la Société de l'Orient latin eût achevé le dépouillement des mss. des grandes bibliothèques. Pour lui, le nombre des mss. importait peu; quand il en avait trouvé un ou deux qu'il jugeait suffisants, il s'y tenait, son siège était fait. Ce n'est que longtemps après sa mort, et quand le volume que j'avais à finir était terminé, qu'arrivèrent les nouveaux mss.

Digitized by Google

d'Italie et de Vienne qu'il a certainement eues entre les mains. Mais il serait injuste de déclarer la Société de l'Orient latin responsable de ces défaillances; le choix de Tobler pour cette édition s'imposait; il avait pour tout ce qui touche à la Terre-Sainte, et en particulier pour les premiers pèlerinages, une réputation pour ainsi dire européenne.

Dans ce que M. G. dit de mon édition de Theodosius, il y a du vrai et du faux. Je lui accorderai qu'une faute d'impression m'a fait dater du XIIe siècle le ms. lat. 4808 de la Bibl. nat. que je crois aujourd'hui comme en 1877 du commencement du Xe siècle; que, sur un total de plus de 350 variantes, données par moi pour un texte de 10 pages in-8°, j'ai commis une ou deux omissions, une seconde faute d'impression (*Itinera*, p. 82, note *t*, *pontem* pour *montem*); mais nous verrons tout à l'heure si M. G. a relevé toutes les variantes données par mon édition et s'il n'a commis aucune faute d'impression.

M. G. fait remarquer avec raison que le texte de Theodosius établi par Tobler est une sorte de centon, un composé assez incohérent de tous les manuscrits connus par l'éditeur, dans lequel il a fait entrer le texte remanié par Gervais de Tilbury au XIIIe siècle et inséré par lui dans ses *Otia imperialia*. Partant de là, il me reproche durement de donner comme un remaniement du texte de Tobler, ce qui est en réalité le texte authentique. Je lui répondrai simplement que quand j'ai imprimé le texte que j'intitule : *De situ T. S. secundum Theodosium*, je n'avais pas assez de manuscrits pour trancher la question et qu'en exprimant l'opinion qu'il blâme dans la préface, je ne faisais qu'obéir à des raisons de convenance qui m'empêchaient de faire la critique de l'œuvre de mon prédécesseur. Ce qui prouve toutefois que cette recension, que Tobler ne croyait pas être l'originale, avait dès lors à mes yeux une valeur toute particulière, c'est que j'avais soin de donner en appendice ou en note le texte intégral ou les variantes de trois nouveaux manuscrits.

Quand on parle avec autant de dédain que M. G. des éditions de ses prédécesseurs, il faut, pour justifier cette assurance, donner un texte absolument définitif. Tel n'est pas celui du nouvel éditeur; je vais même plus loin, je ne crois pas que M. G. ait vu clairement la méthode à suivre, et il me paraît qu'il a peu l'habitude de la langue latine de l'époque barbare. Mais d'abord quelques mots d'explication.

L'un des manuscrits utilisés par moi et Gervais de Tilbury appellent *Theodosius* l'auteur, inconnu d'ailleurs, d'un itinéraire de la Terre-Sainte, que la plupart des exemplaires intitulent *de situ Terrae Sanctae*. Ce texte, rédigé vers 530, renferme la nomenclature des principales localités de la Palestine; l'auteur rappelle les faits célèbres de l'Ancien et du Nouveau Testament qui ont eu pour théâtre chacune de ces localités et indique en milles ou en lieues (suivant les manuscrits) la distance séparant tous ces petits villages les uns des autres. L'auteur inconnu (on sait seulement qu'il était diacre ou archidiacre) paraît avoir visité lui-

Digitized by Google

même la Palestine; il a tout au moins connu des voyageurs qui l'avaient parcourue; il était originaire de l'Occident. M. G. le croit Africain, toutefois la raison qu'il donne à l'appui de son opinion n'est pas très probante. Nous avons de cet opuscule un grand nombre de manuscrits, mais le texte n'en est pas moins lamentablement mutilé; dans quelques-uns des exemplaires que nous possédons il est interpolé; d'autres sont incomplets ou mutilés. Souvent même, les interpolations sont impossibles à reconnaître, par suite de la rédaction incohérente de l'auteur. Tout l'ouvrage, en effet, se compose de petites phrases, écrites dans un latin extrêmement incorrect; chacune de ces phrases se termine par l'indication de la distance séparant les deux lieux qui y sont nommés. On devine quels changements, quelles additions les copistes ont pu faire à un texte ainsi rédigé. La forme littéraire n'existe pas; les phrases ne sont pas construites au point de vue grammatical; enfin il s'agit de lieux célèbres dans l'histoire juive, théâtre de tous les événements rapportés par le Nouveau-Testament.

Aussi est-il extrêmement difficile de classer les manuscrits par famille; nous n'en avons pas assez; il n'est, pour ainsi dire, pas de phrase qui soit rédigée de la même façon dans deux exemplaires. Quand deux manuscrits s'accordent pour une ligne, ils diffèrent à la ligne suivante. On peut reconnaître que tel et tel manuscrit paraissent appartenir à la même classe, mais il serait impossible de dresser leur généalogie exacte. Il serait même dangereux, après avoir réparti les exemplaires en un certain nombre de familles, de s'attacher à l'une d'elles; le plus mauvais de tous les manuscrits a pu, par exception, conserver la véritable leçon. La seule chose à faire est, après avoir relevé les variantes, de choisir dans chaque cas particulier, en se guidant sur le sens général et en prenant, le plus souvent possible, la forme donnée par le plus grand nombre des manuscrits.

Enfin, il faut se garder d'essayer de rectifier la langue du texte; l'original était certainement écrit en un fort mauvais latin, et j'ignore pourquoi M. G. s'est donné la peine de suppléer ici un mot pour rendre la phrase moins fautive, là une syllabe ou une finale pour corriger une flexion incorrecte. Ces modifications qu'il fait subir au texte de Theodosius, modifications dont généralement il avertit le lecteur, sont presque toutes inutiles et pourraient faire croire que l'éditeur a peu pratiqué les auteurs latins de l'époque barbare.

Remarquons en outre que M. G., qui me reproche d'avoir omis deux ou trois variantes, est loin de les avoir données toutes, que grâce à la manière bizarre et un peu pédante dont il les a notées, il est très difficile de les vérifier, qu'il a peu utilisé les manuscrits nouveaux publiés par moi en appendice, enfin que l'emploi de signes algébrique détournés de leur sens usuel embarrasse continuellement le lecteur sans économiser plus d'une ou deux lignes d'impression sur l'ensemble de toutes les notes.

Digitized by Google

M. G. a-t-il au moins amélioré le texte d'une façon notable? Mon volume lui a fourni des ressources précieuses que je n'avais pu utiliser. Voyons d'abord quelles corrections importantes il a faites à mon édition; elles sont en bien petit nombre. M. G., n. 7, et *Itinera*, p. 82, 4me av. dern. ligne : *Scythopolim* au lieu de *Cynopolim;* j'avais adopté la forme la moins éloignée du nom véritable de cette localité; *Scythopolim* est une restitution; le ms. de La Haye donne *Settopolim.* — M. G., n. 54 et *Itin.*, p. 86, l. 25, le texte adopté par moi portait : *Ibi s. Clemens martyrium suscepit et memoria ejus una cum corpus missum est in mari;* le sens se comprend, mais la phrase est incorrecte; M. G. a corrigé d'une manière très arbitraire : *Ibi d. Clemens martyrizatus est. In mari memoria ejus, ubi corpus missum est,* en suppléant *ubi.* La correction, si on voulait corriger, était beaucoup plus facile : *Ibi s. Clemens martyrium suscepit et memoria ejus, una* (*corr. ubi*) *ejus corpus missum est in mari;* on donnerait ainsi à *memoria* le sens si fréquent de *tombeau, oratoire;* notre correction aurait l'avantage d'employer tous les mots du texte original. Je remarque enfin que les distances données par mon édition concordent toutes sans exception avec celles que M. G. indique; ce seul fait me paraît de nature à prouver que mon texte, si défectueux suivant lui, a été établi avec assez de soin.

M. G. corrige donc quelques fautes d'impression ou quelques mauvaises leçons de mes manuscrits; a-t-il du moins su éviter toutes les erreurs et son texte est-il à l'abri de tout reproche? Les remarques suivantes permettront d'en juger. En premier lieu, M. G. ne paraît pas avoir remarqué que le ms. de Munich lat. 22053, que j'ai publié *in-extenso* (*Itinera*, 353-9), et qui donne du Theodosius un texte généralement bon, s'arrête aux mots *qui de ipsa provincia est* (G., n. 83, et *Itin.*, 88**), ce qui me donne à croire que la suite, qui est un itinéraire assez insignifiant de la Cilicie, de la Syrie septentrionale et d'une partie de l'Arménie est une addition faite anciennement au texte original; je ne m'arrêterai pas à discuter cette hypothèse, mais je m'étonne que M. G. n'ait pas fait cette remarque fort simple. Il a eu plus d'une année pour étudier un texte de dix pages; ce n'est donc pas le temps qui lui a manqué.

Pour le texte, après avoir classé rigoureusement les manuscrits, M. G. abandonne entièrement cette classification, et son texte est tout à fait composite; beaucoup de mots suppléés, d'autres corrigés; dans nombre de cas, les différentes leçons sont mêlées et il est difficile de reconnaître à quel exemplaire l'éditeur emprunte les différentes parties de son texte. Nous avons en outre relevé trois ou quatre grosses fautes dans l'édition de M. Gildemeister.

Voici la première (G., n. 13, *Itin.*, p. 83). Il s'agit du Jourdain. M. G. imprime : *Inde exit Jordanes de duobus locis Ior et Dan. Ipsam Paneada in medio mittunt et civitatem subtus conjungunt ad par et abinde accipit nomen Jordanis.* Si M. G. comprend les mots *ad*

Digitized by Google

par, je le tiens pour devin. J'avais conservé dans mon texte la leçon *apparet*, que donnent certains manuscrits, et imprimé : *Inde exit, etc. Ipsa Phanaida in medio mittent et subtus civitatem conjungunt, apparet, ideo dicitur, quia de ipsis duobus accepit nomen Iordanis*. La phrase est mal construite, mais le manuscrit de La Haye (*Itin.*, p. 360) eût permis à M. G. de corriger ainsi que suit : *Ipsa Panaida in medio mittent* (pour *mittunt*) *et subtus civitatem conjungunt, apparet, et ideo dicitur* (au sens de *appellatur*), *quia de ipsis duobus accepit nomen, Iordanis*.

G., n. 71-72 ; *Itin.*, p. 88. M. G. imprime : *Inde pullus asinae quem Dominus sedit, adductus est, cum quo intravit de porta Benjamin in Hierusalem... ubi legitur : Mare, quare*, etc., *agni ovium... ubi circum Jordanem est hoc est monticelli sunt multi et quando Dominus ad baptismus descendit, ipsi montes ante ipsum ambulabant gestiendo et hodie velut saltantes videntur*. Passage que l'éditeur déclare corrompu et inutile. Evidemment il n'a pas compris la suite des idées de l'auteur, si on peut appeler de ce nom les rêveries de l'archidiacre du VIe siècle. Les mots *mare... ovium* sont tirés du psaume CXIII (*In exitu Israel*), psaume dans lequel tous les Pères voient l'annonce, sous forme symbolique, de la venue du Christ, qui délivrera l'homme de la seconde captivité d'Egypte, de la domination du péché. En outre, remarquons que ce psaume est récité dans l'Eglise catholique à vêpres pendant le carême et jusqu'au jeudi de la semaine sainte, et que par suite il s'applique à l'entrée triomphante du Christ à Jérusalem, premier acte de la Passion, du drame qui consommera le rachat du genre humain. Le sens de ce passage est donc le suivant : *De là* (*de Bethfage*) *vint l'ânon sur lequel le Sauveur entra à Jérusalem, entrée à propos de laquelle* (*ubi*) *on lit* (*dans l'Eglise*) *le psaume*, etc. Puis ces mots rappellent à l'auteur à la fois une observation faite par lui sur les montagnes escarpées qui bordent le Jourdain et la légende bien connue, suivant laquelle ces montagnes seraient venues en bondissant au devant de Jésus le jour de son baptême. L'enchaînement des idées est singulier, la phrase incorrecte (M. G. l'a encore embarrassée en prenant les plus mauvaises leçons des manuscrits; cf. *Itin.*, p. 88), mais je crois mon explication tout à fait certaine et les points de suspension intercalés par l'éditeur absolument inutiles.

G., n. 77 ; *Itin.*, p. 88*. M. G. imprime : *Iuxta montem Sina infra civitas, ibi s. Moyses cum Amalec pugnavit*. Les mots *infra civitas* se trouvent en effet dans plusieurs manuscrits, mais il fallait évidemment rejeter en variante cette interpolation, qui rompt le sens et qui vient sans doute d'une note marginale, d'un titre, mal à propos intercalé dans le texte par les copistes.

Enfin, pourquoi M. G. (n. 49 et *Itin.*, p. 85) a-t-il supprimé les mots : *ubi sanctum Jacobum Dominus manu sua ordinavit*, que donnent la plupart des manuscrits et qui expliquent l'insertion par l'auteur à cet endroit du récit de la mort de saint Jacques le Majeur ?

Digitized by Google

A la suite de Theodosius, M. G. réimprime une courte description de la ville même de Jérusalem, du commencement du VIe siècle, publiée pour la première fois par Tobler (*Itinera,* 57-59), d'après un ms. de Milan. M. G. prouve que Tobler n'a pas reconnu que le texte donné par le ms. de Saint-Gall, 732, signalé par lui comme un texte de Theodosius, se composait d'extraits de ce *Breviarius* et de *Theodosius*, et il donne une nouvelle édition du *Breviarius* d'après ce manuscrit et celui de Milan. En réalité, le seul passage nouveau donné par le ms. de Saint-Gall consiste en onze lignes imprimées par M. G., p. 35, lignes que le ms. de Milan ne renferme pas; encore n'est-il pas absolument certain que ce court passage fît partie du texte primitif. Quant aux phrases que M. G. intercale dans le texte de Milan comme des additions, ce ne sont généralement que des passages similaires qui deviennent des redondances. En voici deux exemples : Saint-Gall (G., p. 32) donne la phrase suivante : *Et vadis inde ad alia basilica ubi flagellatus est Dns. et misit manum suam super coronam* (*sic*). Le ms. de Milan (*Itin.*, 58) porte : *Deinde vadis ad sancte none* (corr. *Sion*) *basilicam magnam nimis, ubi est illa columna, ubi cesus est D. J. Apparet ibi quomodo manu amplexavit, quasi in cera designasset.* M. G. imprime : *Deinde vadis ad sanctam Sion basilicam magnam nimis, ubi est illa columna, ubi flagellatus est d. Jesus et misit manum suam super columnam. Apparet ibi, quomodo manu amplexavit, quasi in cera designasset.* La phrase *et misit... columnam* est l'abrégé par le copiste de Saint-Gall de celle qui suit, mais elle ne faisait certainement pas partie du texte primitif. — Second exemple : le copiste de Saint-Gall, pour réunir les extraits du *Breviarius* et du *Theodosius*, écrit ce qui suit. (G., p. 31) : *De Calvariae loco usque in Golgotha passi sunt numero XV*, [De doctrina quod est in sancta Hierusalem], *quia ipsa civitas sancta in monte excelsa est posita.* M. G. n'a pas vu le rôle de *quia* dans cette phrase et fait débuter son texte du *Breviarius* par une conjonction : *Quia ipsa civitas sancta in monte excelsa est posita.* Les mots que nous mettons entre crochets sont le titre du nouvel ouvrage utilisé par le copiste de Saint-Gall, mais n'interrompent pas la phrase; le mot de *passi* a ici le sens de *degrés.*

Signalons en terminant une correction au texte de Tobler. Le ms. de Milan porte : *et ille annulus ibidem, unde Salomon sigillavit dermones.* Tobler corrige en *sermones;* M. G. imprime avec raison, *daemones.* Il est singulier que Tobler n'ait pas connu cette légende ancienne, suivant laquelle Salomon aurait enfermé des démons dans une caverne; elle a été répétée par une foule d'auteurs au moyen âge; la mention la plus récente que nous en connaissions se trouve dans une des nouvelles attribuées à Bonaventure des Périers.

J'espère que les lecteurs me pardonneront la longueur de cet article. Je crois avoir prouvé que beaucoup des critiques formulées par M. G. contre ses prédécesseurs sont assez mal fondées, et d'autant plus singuliè-

Digitized by Google

res venant de lui qu'il a assez mal profitté des ressources qu'ils lui avaient fournies et qu'il n'a pas sensiblement amélioré le texte donné par les *Itinera*. M. Gildemeister eût été mieux inspiré en montrant moins de sévérité; quand on est aussi acerbe dans ses critiques, il faut être bien sûr de n'avoir pas soi-même besoin d'indulgence.

A. Molinier.

---

79. — P. Pierling. **La Sorbonne et la Russie** (1717-1747). Un vol. in-18 de de 174 pp. Paris, Leroux. 1882.

Le P. Pierling appartient, comme le P. Martinov et le P. Gagarine, à cette élite de prêtres russes convertis au catholicisme qui mettent au service de l'histoire religieuse des connaissances, malheureusement trop rares dans notre clergé, concernant l'Orient grec et la Russie. J'ai déjà signalé ici même les intéressantes études de M. P. sur le Faux Dmitri [1]. Le présent opuscule remet en lumière un épisode peu connu des relations religieuses entre la France et la Russie. Quand Pierre le Grand vint en France, il visita la Sorbonne et eut un entretien avec un certain nombre de docteurs qui lui parlèrent de la réunion des deux Églises romaine et orthodoxe. Il autorisa les docteurs à rédiger sur cette question un mémoire latin qui serait soumis aux évêques russes. Ce mémoire, écrit dans un esprit janséniste, paraît à M. P. d'une orthodoxie douteuse. Si l'Église russe y avait adhéré, elle n'eût guère fait que passer d'un schisme à un autre. Un peu plus tard, la Sorbonne eut l'idée d'envoyer à Moscou un prêtre janséniste, Jubé de la Cour. Il résida dans cette ville avec le titre d'aumônier de l'ambassadeur d'Espagne. Mais ses efforts pour propager le catholicisme tel qu'il l'entendait eurent en somme peu de succès. Il dut quitter la Russie et revint à Paris où il mourut en 1751. Tel est le cadre de la monographie du P. Pierling. Chemin faisant, le docte jésuite, qui est en même temps un fort agréable écrivain, y a inséré une foule de détails intéressants sur la société russe, sur les Russes convertis au catholicisme dans la première partie du XVIIIe siècle, sur l'église janséniste, etc. Les curieux liront ce petit livre avec plaisir et profit.

Louis Leger.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'érudition française vient de faire une perte bien cruelle par la mort de M. Jules Quicherat, directeur de l'Ecole des Chartes, décédé dans la nuit du 7 au 8 avril après une courte maladie. Né en 1814, sorti de l'Ecole des Chartes en 1835, J. Quicherat fut, pendant quelques années, attaché au cabinet des manuscrits

1. Voir la *Revue critique*, année 1878, art. 149.

Digitized by Google

de la Bibliothèque royale, et chargé de diverses missions ayant pour objet de cataloguer les manuscrits de plusieurs bibliothèques de province. C'est ainsi qu'il rédigea, il y a quarante ans environ, les catalogues des manuscrits d'Arras et de Metz que le ministère de l'Instruction publique a mis au jour dans ces dernières années. En 1847 il fut nommé professeur à l'Ecole des Chartes, qu'une ordonnance royale (31 décembre 1846) venait de réorganiser. Il y enseigna la diplomatique et l'archéologie nationale, jusqu'en 1869, époque où il fut déchargé du cours de diplomatique et put consacrer toutes ses leçons à l'archéologie qu'il continua d'enseigner jusqu'en 1878. Quelques mémoires publiés pour la plupart dans la *Revue archéologique*, et son *Histoire du costume en France* (Paris, Hachette, 1875), sont sortis de cet enseignement, mais ne donnent qu'une idée imparfaite de ce qu'était ce cours où la sûreté de la doctrine et la perfection de l'ordonnance étaient également admirables. J. Quicherat n'était pas seulement un archéologue de premier ordre; il fut aussi un historien éminent. Peu d'hommes ont aussi bien connu l'histoire du xve siècle, comme l'attestent ses éditions (pour la Société de l'Histoire de France) des procès de Jeanne d'Arc (cinq volumes) et de Thomas Basin (4 volumes), ses *Aperçus* sur Jeanne d'Arc, son Histoire de Rodrigue de Villandrando. On peut même dire qu'il n'était étranger à aucune des études qui ont pour objet le moyen âge. Notre regretté collaborateur Ch. Thurot avait coutume de dire qu'aucun livre ne nous en apprenait autant sur l'enseignement en France à partir du xve siècle que les trois volumes de Quicherat sur l'histoire de Sainte-Barbe. Les premières années de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, à laquelle il a toujours apporté une active collaboration, renferment de nombreux morceaux de la littérature latine des bas temps tirés par lui de manuscrits inexplorés. Son petit traité *de la formation française des noms de lieux* a enrichi la philologie romane de précieuses remarques (voy. *Rev. crit.*, 1867, art. 230); sa *critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés* (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1865), est un modèle de critique diplomatique et historique. Et cependant, l'étonnante variété de ces travaux ne donne qu'une idée incomplète de l'activité de son esprit. Dans les dernières années de sa vie, voyant la vieillesse approcher et sa santé devenir chancelante, il exprimait souvent, avec amertume, la pensée qu'il ne lui serait pas donné d'achever certains travaux depuis longtemps commencés, et auxquels il semblait attacher plus de prix qu'à tout ce qu'il avait fait. Entre ces travaux était une histoire de l'industrie de la laine pour laquelle il avait rassemblé d'immenses matériaux. Nous avons lieu de croire que certaines parties de cette grande œuvre sont rédigées et pourront être données au public. Nous espérons aussi que son cours d'archéologie, à la rédaction duquel il a travaillé jusqu'à ses derniers instants, pendant les courts loisirs que lui laissaient ses occupations officielles, pourra être complété à l'aide des notes de ses élèves, et publié. J. Quicherat ne faisait pas partie de l'Institut. S'étant présenté, il y a quelques années, à l'Académie des Inscriptions, il avait échoué et n'avait pas cru devoir renouveler cette tentative. Il a donné à la *Revue critique* un article (1866, art. 17) et quelques pages sur le *pilum* romain (1867, pp. 77-80).

ANGLETERRE. — L'éditeur Macmillan publiera prochainement un nouvel ouvrage de M. J.-R. Green, intitulé *England and the Northmen*.

— M. W. Morfill, d'Oriel College, Oxford, a entrepris d'écrire pour la collection de petites grammaires (*simplified grammars*) que publie la librairie Trübner, des grammaires polonaise, russe, serbe, bulgare et tchèque.

— Il s'est formé à Londres, sous l'inspiration de MM. Furnivall et Montagu Burrows, une « Société de Wyclif » (*Wyclif-Society*) qui se propose de publier, à l'occasion du cinquième anniversaire séculaire de la mort de Wyclif (31 décembre

Digitized by Google

1884), une édition complète des œuvres latines de ce précurseur de la Réforme. A la tête de cette société sont le doyen de Cantorbéry, M. Furnivall, M. Mont. Burrows d'Oxford, et M. Ward, de Manchester (Owens College). La société publiera deux volumes par an; M. Matthew publiera les livres I et II de la *Summa Theologiae* (*De mandatis Dei* et *De statu innocentiae*), et M. Buddensieg, de Dresde, le livre VI : *De veritate scripturae sacrae*. Les membres de la société versent par an une guinée.

— Le conférencier étranger, chargé de faire cette année les conférences connues sous le nom de *Hibbert Lectures*, sera M. Kuenen, de Leyde, qui traitera « des religions nationales et des religions universelles »; ces conférences auront lieu en anglais, à St. George's Hall et, une seconde fois, à Oxford; la première se fera le 25 avril.

BOHÈME. — Depuis le 1er mars paraît à Prague une revue hebdomadaire, organe des étudiants allemands de l'Université; cette revue, intitulée *Deutsche Hochschule*, est rédigée par des professeurs de l'Université de Prague et par MM. Anzengruber, R. Baumbach, K. E. Franzos, Rob. Hamerling, etc.

GRÈCE. — Nous recevons d'un érudit grec bien connu, M. Spyridion Lambros, professeur à l'université d'Athènes, une brochure de 84 pages in-8°, intitulée Κερκυραϊκὰ ἀνέκδοτα ἐκ χειρογράφων Ἁγίου Ὄρους, Κανταβριγίας, Μονάχου καὶ Κερκύρας νῦν τὸ πρῶπον δημοσιευόμενα, Athènes, 1882. Elle contient les morceaux suivants : 1° *Éloge du martyr Thérin*, qui périt dans la persécution de Dèce, par *Arsène*, métropolitain de Corcyre, né en 876, auteur d'écrits analogues en l'honneur de l'apôtre Saint-André et de Sainte-Barbe; d'après un manuscrit du mont Athos dont le contenu est détaillé p. 6; 2° poème en dodécasyllabes paroxytons pseudo-iambiques de *Nicolas*, métropolitain de Corcyre au commencement du XIIe siècle, publié déjà par Moustoxydi, réédité d'après un nouveau manuscrit; indication d'un commentaire du même Nicolas sur Maxime (abbé du VIIe siècle), conservé dans un manuscrit du mont Athos; publication de la préface de ce commentaire, en 43 vers politiques; 3° *Lettre de Basile Pediadite*, métropolitain de Corcyre vers l'an 1200, d'après un manuscrit de Cambridge; l'éditeur y note le nom Κορυφούς (Corfou); 4° *Doléances* des orthodoxes de Corfou opprimés par l'église latine pendant la domination vénitienne, XVIe siècle; d'après un manuscrit du mont Athos dont le contenu est détaillé pp. 50-51; 5° Notice et *documents* (grecs, latins et italiens tirés des archives de Corfou) sur la fête locale du 1er mai, sur le « *Fief des Tsiganes* » et la redevance d'un *mai*; 6° *Bibliographie* des publications aussi nombreuses que variées de l'infatigable éditeur. — La brochure est dédiée à M. Ferdinand Gregorovius.

ITALIE. — M. Gennaro Finamore, l'auteur d'un *Vocabulaire du dialecte des Abruzzes*, a publié la premier volume d'une publication annoncée par lui depuis quelque temps et qui a pour titre *Tradizioni popolari abruzzesi* (Lanciano, Carabba. In-12°, XI et 248 p. 4 fr.) Ce volume renferme cinquante-deux récits ou *Novelle* provenant de onze localités. (Ortona a Mare, Lanciano, S. Vito Chietino, S. Eusanio del Sangro, Casoli, Gessopalena, Roccascalegna, Borrello, Villa Sa Maria, Civitaluparella, Palena). L'éditeur fait précéder chaque série de récits d'une notice sur l'endroit où il les a trouvés et sur le dialecte qu'on parle en cet endroit; il ajoute, à la suite des *novelle*, mais en se bornant uniquement à l'Italie, l'indication des récits qui donnent lieu à comparaison et à rapprochement « per mostrare alcuni punti di contatto fra le tradizioni popolari nostre e quelle di altre popolazioni italiane ». Toutes ces *novelle* ont été en grande partie recueillies par M. F. lui-même; elles sont reproduites entièrement et telles que M. F. les a écrites sous la dictée du narrateur populaire. Ce travail qui mérite d'être cité à côté des publications de MM. Comparetti et Pitré, sera naturellement très utile aux amateurs de *folklore*. M. Finamore fera sui-

Digitized by Google

vre cette fort intéressante collection de trois autres volumes, renfermant des légendes populaires en vers, des chants et des proverbes.

— L'éditeur Hoepli de Milan entreprend la publication d'une histoire universelle de la littérature (*Storia universale della letteratura dai primi tempi e presso tutti i popoli civili fino ai nostri giorni*). La collection comprendra neuf volumes, à chacun desquels correspondra un autre volume contenant une anthologie. Le 1er vol. paraîtra au mois de mai prochain; la publication de l'ouvrage entier (dix-huit vols.), sera achevée en deux années; le prix de chaque vol. est de quatre francs. Cette *Histoire universelle de la littérature* paraît sous la direction de M. Angelo de GUBERNATIS, professeur à l'Institut des hautes études de Florence.

— Sous le titre *Italienische Blætter* paraît à Rome une revue allemande, publiée par M. P. GISBERT, et destinée à « resserrer plus étroitement encore les rapports entre l'Allemagne et l'Italie sur le domaine de la politique, des belles-lettres et de l'art »; cette revue paraît deux fois par semaine.

RUSSIE. — Sous le titre *Racionalizm Thukididatch. I.* (Le rationalisme de Thucydide dans l'Histoire de la guerre du Péloponnèse, Ie partie, Kiev, 1881, v-367 pages, grand in-8o), M. Théodore MITSCHENKO vient de faire paraître une étude dont voici le sommaire : *Ie division* (40 pages), *renseignements biographiques sur Thucydide :* les principales recherches biographiques et leur caractère commun; synchronisme et homonymie dans la biographie de Marcellinus; données sur les relations et liaisons personnelles de Thucydide; caractère et composition de la biographie de Marcellinus. *IIe division* (326 pages), *les progrès du rationalisme en Attique au temps de Thucydide :* la société dans les poèmes homériques et hésiodiques; l'Attique au point de vue historique et politique jusqu'à Solon; rôle des colonies dans l'histoire du rationalisme grec; rôle de la législation de Solon; la période des tyrans à Athènes; progrès de la sécularisation, Clisthène et Périclès, Thémistocle; la société vers le temps de Thucydide; commencement du drame attique, sa dépendance à l'égard des autres formes de poésie; lien du culte dionysiaque avec les mouvements démocratiques; Eschyle, mesure des résultats de son activité; rôle de Sophocle; progrès du rationalisme dans Euripide, traits humanitaires et cosmopolites; la comédie attique et la société contemporaine; la sécularisation dans les arts plastiques; les vues d'Hérodote et leur inconséquence, ses mérites dans l'histoire du rationalisme; les sophistes et la société contemporaine.

SUISSE. — La librairie Huber de Frauenfeld publie deux superbes volumes, renfermant des morceaux choisis des écrivains allemands et destinés, l'un aux classes inférieures et moyennes, l'autre aux classes supérieures des gymnases et établissements d'instruction de la Suisse (*Deutsches Lesebuch für hœhere Lehranstalten der Schweiz*. Ier vol. : *Untere und mittlere Stufe*, IX et 548 pp.; IIe vol. : *Obere Stufe*, X et 708 pp.). Ces deux volumes sont dus à M. Jakob BAECHTOLD, l'érudit qui dirige la « Bibliothèque d'anciens ouvrages de la Suisse allemande » et qui a récemment publié dans cette collection la *Chronique de Stretlingen* et *Niklaus Manuel*. Dans ces deux volumes, la prose est séparée de la poésie et la précède. Les écrivains contemporains sont représentés par des morceaux choisis avec beaucoup de goût, d'esprit et d'originalité : ainsi, dans le volume destiné aux classes supérieures, on trouve des passages tirés de G. Freytag (Charlemagne, la retraite de la grande armée, etc.), d'Otto Ludwig, de Th. Storm, de Paul Heyse (*Marion*), etc. M. Baechtold a fait une grande place à l'histoire littéraire; mais il n'a cité que les critiques les plus compétents et il reproduit les pages de W. Wackernagel sur la navigation des anciens Germains, des frères Grimm sur la légende et la fable, de Uhland sur le style de l'épopée allemande, de Weinhold sur les fêtes germaniques, de W. Scherer sur les Nibelungen,

Digitized by Google

de G. Freytag sur Luther, de Hettner sur Daniel de Foe et Robinson, de Treitschke sur Lessing, de Steub sur les représentations religieuses de l'Ammergau, etc. M. Baechtold cite aussi, dans le texte original, des morceaux entiers de Grimmelshausen et de Fritz Reuter. En général — et l'on ne peut lui en faire un reproche, l'ouvrage étant destiné surtout à la Suisse, — l'éditeur a beaucoup favorisé les écrivains suisses (Gottfried Keller, Leuthold, etc). Un nombre assez considérable de morceaux sont relatifs à la Suisse, à sa nature, à son histoire : ainsi, parmi les morceaux en prose, le morceau de Strauss sur Ulrich de Hutten (séjour dans l'île d'Ufnau), un extrait des autobiographies de Thomas et de Félix Platter, des pages de Wackernagel sur la vie poétique de Bâle au moyen âge, de longues citations de Tschudi et de Jean de Müller, et jusqu'au discours prononcé en 1876 par M. Welti à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Morat, et, parmi les morceaux de poésie, la Bataille de Saint-Jacques, de J.-G. Müller, des extraits du récent poème de Konr.-Ferd. Meyer « *Hütten's letzte Tage* », etc. Ce recueil de M. Baechtold n'est point banal et certains morceaux laisseront une impression durable dans l'esprit des jeunes lecteurs. Aussi souhaitons-nous qu'il soit adopté dans les écoles supérieures de Suisse, et nous ne croyons pas, comme l'auteur le craint, que les élèves qui l'auront feuilleté soient jamais tentés de le jeter parmi les vieux livres avec les grammaires et les manuels. L'ouvrage ne renferme pas de notes, sauf parfois quelques renseignements historiques d'une extrême brièveté; le meilleur commentaire est encore celui du professeur; toutefois nous aurions voulu que l'éditeur indiquât exactement le titre des ouvrages d'où proviennent ses extraits; les morceaux cités sont quelquefois si intéressants, si instructifs que plus d'un lecteur, ce nous semble, voudra en savoir davantage et recourir au texte original et entier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 avril 1882.

M. G. Édon soumet à l'Académie une interprétation du chant des frères Arvales, d'après une méthode nouvelle et selon les indications d'un texte où il croit avoir trouvé la reproduction fidèle de ce vieux chant. — Le chant des frères Arvales, qui nous a été conservé par une inscription de l'an 218 après J.-C., se compose de six vers arbitrairement coupés et répétés chacun trois fois. Le texte, écrit en vieux latin, n'était plus compris des Romains du IIIe siècle, ainsi que le prouvent les erreurs de copie et les incertitudes qu'on relève sur l'inscription, où souvent un même mot, répété trois fois, se présente sous trois formes différentes. Il faut, dit M. Édon, pour restituer le monument original, chercher parmi ces trois formes différentes d'un même mot celle qui a dû figurer dans le texte primitif, en prenant garde de se laisser égarer par de fausses vraisemblances. Il faut ensuite, dans le mot qu'on a provisoirement choisi, examiner les altérations qu'il a pu subir, et les corriger. Il faut enfin, pour aboutir à une solution qui s'impose et qu'on puisse regarder comme définitive, trouver, à l'aide de données fournies par ce travail préparatoire, un texte ancien, plus ou moins conforme à celui du vieux chant, qui confirme les résultats acquis et aide à résoudre les difficultés encore pendantes. — Or, dans la partie de l'inscription qui précède le chant, il est dit que les frères Arvales, au moment de chanter, ont reçu chacun un cahier ou feuillet *(libellus)* portant écrit le chant qu'ils avaient à dire. Il n'est pas besoin de chercher quelle était la forme des lettres écrites sur ce feuillet : c'était très vraisemblablement l'écriture habituelle, l'écriture courante, la cursive. Quand il s'agit de graver le chant sur la pierre, on mit un de ces feuillets sous les yeux de l'ouvrier pour lui servir de modèle; il eut donc une sorte de traduction graphique à faire pour graver en capitale ce qui était écrit en cursive. Dans ce travail, il a pu commettre personnellement quelques fautes; mais la plupart de ses erreurs paraissent imputables au scribe dont il copiait le manuscrit. L'atten-

Digitized by Google

tion qu'on apportait à reproduire aussi fidèlement que possible les textes sacrés, jointe à l'ignorance des vieilles formes, devait, pense M. Édon, obliger souvent le copiste à laisser indécises celles des lettres cursives (et elles sont nombreuses) qui pouvaient se confondre avec d'autres lettres. Si l'on retrouvait aujourd'hui un de ces *libelli*, avec ses lettres ambiguës, avec son écriture indécise, nul doute que, mieux instruits que les Romains du IIIe siècle dans la connaissance du vieux latin, nous ne pussions comprendre ce qui échappait aux contemporains d'Elagabal et restituer le texte du chant des Arvales. Nous saisirions en effet dans l'écriture de ce *libellus* les ressemblances qu'ont entre elles certaines lettres cursives et qui nous sont, pour ainsi dire, voilées par la transcription de ces lettres cursives en lettres capitales. Ce *libellus* nous manque : mais est-il impossible de le refaire? Ne peut-on pas recommencer en sens inverse le travail exécuté par le graveur? A l'aide des alphabets que nous ont conservés les inscriptions vulgaires de Pompéi, ne peut-on retraduire en cursive la capitale qui nous dérobe la connaissance de la vérité? C'est, dit M. Édon, ce que j'ai essayé de faire; j'ai trouvé ainsi une ressemblance frappante entre les lettres comme les suivantes : *a* et *r*, *d* et *b*, *a* et *p*; entre des syllabes, comme *er* et *fa*, *eve* et *imi*, etc. J'ai, ajoute-t-il, été conduit de la sorte, à la suite d'une restitution des plus simples et tout à fait nécessaire, à reconnaître dans le chant des Arvales un *carmen Lemurale*, un chant des Lémuries, reproduit presque mot à mot au livre V des *Fastes* d'Ovide. — En partant de ces données et de ces principes, M. Edon restitue le chant de la manière suivante :

E! nos, Lases juvate;
Hi mi lua fave; marmat, serp incuse se inde foris;
Satur fuce, Remars, limen sali.
(Stabe aborse.)
Manes paternei, abvolate!
Conctos, e! nos, Marmor, juvaro.
Triumpe!

Ce qu'il traduit ainsi en latin classique :

Eh! nos, Lares juvate.
His mihi luam fabis.
Umbra, serpe, incurre iis, inde foris.
Satur fuge, Lemur; limen sali.
(Stabis aversus)
Manes paterni, avolate;
Cunctos eh! nos, Umbra; juvato.
Triumpe!

en français :

Soyez bons pour nous, Lares.
Par ces fèves je payerai pour moi; ombre, glisse-toi, cours après elles, de là au dehors; etant rassasié, fuis, Lémure. saute le seuil.
Manes paternels, envolez vous.
Sois bonne pour nous tous, ombre..... »

Ce chant, suivant M. Édon, a été reproduit ainsi par Ovide (*Fastes*, livre V) :

..... Nigras accipit ore fabas,
Aversusque jacit.....
His, inquit, redimo meque meosque fabis.
..... Umbra putatur
Colligere.....
..... Rogat ut tectis exeat Umbra suis;
Cum dixit novies « Manes exite paterni »,
Respicit.....

M. de Charencey communique quelques essais de déchiffrement des écritures yucatèques. Sur le monument de Palenque, dont un moulage est conservé au Trocadéro, il croit avoir reconnu le nom Hounab-Kou, qui signifie littéralement le Seul Saint ou le Saint suprême, et qui était le nom de la principale divinité du panthéon yucatèque. Dans le *codex Troano*, M. de Charencey pense être parvenu à déchiffrer quelques signes numériques, tels que ceux des nombres 20, 60, etc.

M. Hauréau donne une seconde lecture de son mémoire sur le *Liber de viris illustribus*, attribué, faussement selon lui, à Henri de Gand.

Séance du 14 avril 1882.

M. Heuzey communique la première partie d'un travail intitulé : *les Terres cuites de Kittion, aujourd'hui Larnaca, dans l'île de Chypre.* — Il cherche d'abord à déterminer l'âge et la nature d'un important amas de fragments qui existe vers le sud de la ville antique de Kittion, au lieu dit les Salines. Ce sont des débris de statuettes religieuses, mêlés à des inscriptions en l'honneur d'Artémis Paralia (on avait lu d'abord, à tort, Déméter Paralia), du héros local Mélanthios et d'un dieu phénicien nommé Eshmoun-Melqarth. La présence de ces débris n'indique pas

Digitized by Google

l'emplacement d'un temple; ils proviennent de plusieurs sanctuaires du voisinage. L'accumulation de ces fragments s'explique, dit M. Heuzey, par les nettoyages auxquels les anciens procédaient quand ils voulaient déblayer les temples des ex-voto de nulle valeur qui finissaient par les encombrer. On brisait alors ces milliers de petites images, pour leur ôter toute puissance religieuse ou magique. — Dans les buttes des Salines, les fragments d'un style oriental très rude et en apparence très primitif se rencontrent pêle-mêle avec ceux du plus beau style grec. Il faut en conclure que les figurines de style primitif et oriental sont souvent d'une fabrique beaucoup moins ancienne qu'on ne le suppose. L'usage s'en était conservé, à Kittion, même après l'époque où le beau style hellénique avait pris pied dans la capitale phénicienne de l'île. Elles y étaient restées en faveur, au moins dans certaines classes de la population ou peut-être pour des cultes déterminés. — Il faut se garder de confondre avec le grand gisement des Salines d'autres buttes artificielles, comme celle de la Bamboula, qui s'élevait naguère près de l'ancien port fermé. C'est là qu'on a trouvé les inscriptions de l'ancien temple d'Astarté, commentées par M. Renan, avec quelques figurines de terre cuite, celles-ci d'un style purement oriental. Les terres cuites de Kition se distinguent aussi de Dali et de l'intérieur de l'île par une exécution plus molle, par un caractère d'imitation égyptienne généralement plus prononcé. La terre, mieux préparée, tend aussi à se rapprocher de la pâte fine et rose qui distingue les belles terres cuites grecques de la même provenance.

M. Castan communique un manuscrit de la bibliothèque de la ville de Besançon, qui provient de l'ancienne bibliothèque du cardinal de Granvelle, et dans lequel il a reconnu un volume de la *librairie* ou bibliothèque du roi de France Charles V, décrit au 228e article de l'inventaire de cette bibliothèque. C'est un recueil de traités moraux en langue française, orné de quarante-huit miniatures, encadrés du liséré aux trois couleurs bleue, blanche et rouge qu'affectionnait Charles V. Ce volume semble avoir été l'un de ceux que le roi feuilletait le plus volontiers; c'est du moins la conclusion que M. Castan tire de l'existence d'un *ex-libris* autographe placé par Charles V à la fin du livre. Cette note, qui comprend sept lignes et une signature, avait été profondément grattée et était devenue illisible; mais, M. Castan, sur le conseil de M. Delisle, ayant fait photographier la page, les traits effacés ont reparu sur la photographie bien plus nettement que sur l'original, et la souscription autographe du roi a pu être déchiffrée presque entièrement. Ce manuscrit forme un 78e article à ajouter à la liste des 77 volumes de la *librairie* de Charles V, déjà retrouvés par M. Delisle

M. Achille Luchaire communique un *Mémoire sur la chronologie des documents et des faits relatifs à l'histoire de Louis VII pendant l'année 1150*. Dans ce travail, qui ne se prête pas à une analyse sommaire, M. Luchaire, s'est attaché à établir, dans le plus grand détail et avec un soin minutieux, la succession chronologique des faits de l'histoire de France pendant une année du règne de Louis VII. Chemin faisant, l'auteur rectifie un grand nombre d'erreurs commises par ses devanciers. Dom Brial, notamment, dans le *Recueil des historiens de France*, s'était souvent trompé sur la date des événements de la fin de la vie de Suger, parce qu'il avait cru que le ministre de Louis VII était mort en janvier 1151, tandis qu'il est reconnu aujourd'hui que sa mort n'arriva qu'un an plus tard, en janvier 1152.

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire sur un monument du Bas-Empire que fournit un renseignement au sujet de la prononciation du C en bas latin.

Ouvrages présentés : — Par M. Desjardins : Thédenat (l'abbé), *Note sur un étui de collyre égyptien conservé au Musée du Louvre* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. XLI); — par M. Miller : Lambros (Spyridion), Recueil de pièces relatives à l'île de Corfou (en grec).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

chapitres, ouvrage complet et qui se lit avec plaisir.) — Reimann, neuere Geschichte d. preussischen Staates vom Hubertusburger Frieden bis zum Wiener Congress. I. Gotha, Perthes. (Bon.) — Ditfurth (v.), Die Hessen in den Feldzügen in d. Champagne, am Main u. Rhein während der Jahre 1792, 1793, u. 1794. Marburg, Elwert. — Grube, die sprachgeschichtl. Stellung d. chinesischen. Leipzig, Weigel. (Petit travail plein de clarté, de précision, et qui par ses solides résultats fait bien augurer de l'avenir scientifique de l'auteur.) — Theophilus, middelnederl. Gedicht der XIV eeúw, p. p. Verdam. Amsterdam. — Müntz, Raphael, sa vie, son œuvre et son temps. Hachette. (« Travail digne du sujet et que personne en France ne pouvait mieux traiter que M. Müntz; sérieux et solide chercheur et connaisseur éminent de la renaissance italienne, l'auteur joint à une saine méthode historique, une science étendue des sources et une critique pénétrante des textes. »)

Deutsche Literaturzeitung, n° 14, 8 avril 1882 : Zart, Einfluss d. englischen Philosophen seit Bacon auf d. deutsche Philosophie d. XVIII. Jahrhunderts. Berlin, Dümmler. — Bartholomaüs Willents litauische Uebersetzung d. Lutherschen Enchiridions u. d. Episteln u. Evangelien nebst d. Varianten der v. Laz. Sengstock besorgten Ausgabe dieser Schriften, mit einer Einleit. v. Bechtel. Göttingen, Peppmüller. (Bezzenberger.) — Martin (Alb.), Le manuscrit d'Isocrate Urbinas cxi de la Vaticane, description et histoire, recension du Panégyrique. Thorin. (Reinhardt : travail de grand mérite.) — Wölfflin Die Allterierenden Verbindungen d. latein. Sprache. München, Franz. (H. J. Müller : très détaillé et ingénieux.) — Pabst, Vorles. über Lessings Nathan. Bern, Haller. (Er. Schmidt : diffus.) — Elis saga ok Rosamundu, mit Einl., deutscher Uebers. u. Anmerk. hrsg. v. Kölbing. Heilbronn, Henninger. (Cederschiöld : très bonne édition de ce texte.) — Jehan de Huim, Le hystore de Julius César, eine altfranz. Erzähl. in Prosa, zum ersten Male hrsg. v. Settegast. Halle, Niemeyer. (Stengel.) — Das Kloster allerheiligen in Schaffhausen hrsg. v. Baumann. Basel, Schneider. (Wiegand.) — Die Libri Redituum d. Stadt Riga, p. p. Napiersky. Leipzig, Duncker u. Humblot. — Schwicker, Die Vereinigung d. serbischen Metropolien von Belgrad u. Carlowitz im Jahre 1731. Wien, Gerold (Zieglauer.) — Genthe, Duisburger Altertümer. Progr. Duisburg. — Schliemann, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen, im böotischen Orchomenos *et* Reise in der Troas im mai 1881. Leipzig, Brockhaus. (Benndorf.) — Gierke, D. deutseh Genossenschaftsrecht. III. Die stats-und Corporationslehre Altertums u. d. Mittelalters u. ihre Aufnahme in Deutschland. Berlin, Weidmann.

Philologische Rundschau, n° 13, 25 mars 1882 : Cobet, Xenophontis historia graeca in usum scholarum, ed. II. emendatior (Zurborg : ne conviendrait pas aux gymnases allemands ; conjectures intéressantes). — H. Lentz, Der Epitaphios pseudepigraphus des Demosthenes (Volkmann : médiocre, l'auteur ignore l'ABC de la rhétorique). — Endemann, Beiträge zur Kritik des Ephorus (L. Hobzapfel). — Büdinger, Apollinaris Sidonius als Politiker (Bitschofsky : recommandé). — Klussmann, Curarum Tertullianearum particula I et II (Rönsch). — Schwen, Ueber griechischen und römischen Epikureismus (Volkmann : sans valeur). — Stahl, De sociorum Atheniensium iudiciis commentatio (Schmidt : soigné). — Wezel, De opificio opificibusque apud veteres Romanos, pars I (Saalfeld). — Dzialas, Griechisches Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Griechischen ins Deutsche und umgekehrt für die unteren Stufen. — Menge, Repetitorium der lateinischen Syntax und Stilistik für die oberste Gymnasialstufe und namentlich zum Selbststudium bearbeitet, 4.

Digitized by Google

Auflage. — TORMA, Repertorium ad litteraturam Daciae archaeologicam et epigraphicam (exact, pourrait être plus complet).

Theologiche Literaturzeitung, n° 7, 8 avril 1882 : De LAGARDE, Ankündigung einer neuen Ausgabe der griechischen Uebersetzung d. Alten Testaments. Göttingen, Dieterich. (Hollenberg.) — DELITZSCH, Wo-lag das Paradies? Leipzig, Hinrichs. (Philippi.) — DILLMANN, Ueber Baal mit dem weiblichen Artikel. (Kittel.) — BURROWS, Wicliff's place in history, three lectures delivered before the University of Oxford. Lonnon, Isbister (Lechler : remarquable.)

Archivio storico per Trieste l'Istria ed il Trentino, diretto da MORPURGO e ZENATTI. Vol. I, fasc. 2, novembre 1881 (paraît tous les trimestres, 10 fr. pour la France) : JOPPI, Inventario delle cose preziose lasciate dal patriarca d'Aquileja, Nicolo di Lussemburgo. — ORSI, Le Antichità pre-romane, romane e cristane di Vezzano. — MONACI, Antica mariegola istriana. — NOVATI, Poeti veneti del trecento. — MORPURGO, Rime inedite di Giovanni Quirini e Antonio da Tempo. — ZENATTI, Andrea Antico da Montona. — *Varietà* : LUCIANI, Documenti albanesi del secolo XVII. — NOVATI, Ancora sulla canzone del Bombabà. — CIPOLLA, Il monumento da Gianesello da Folgaria, aggiunta.

Columna lui Traian, revista mensuala pentru istoria, linguistica ,si psicologia poporana, sub direc,tiunea d-lui B. P. Hasdeu, noua seria, anul III. Bucuresci. — N° 1 : N. DENSU,SIAN, Documents sur l'histoire du pays de Fogaras. — HASDEU, Nouvel aperçu des ramifications de la science du langage. — CLIMESCU, CURPAN et PETROV, Coutumes juridiques du peuple roumain dans le district de Bacâu. — Dr D. BRANDZA, Nomenclature botanique (noms roumains des plantes, avec équivalents latins et français). — HASDEU, Manuscrit roumain de 1574, au British Museum. — E. BAICAN, Anecdotes populaires roumaines. — Chronique : Dante traduit en roumain par Marie Chi,tu ; la Société archéologique de Severin ; le portrait d'Etienne le Grand.

N° 2 : HASDEU, La lalétique, ou physiologie des sons. Brândza (suite). — HASDEU, Ms. de 1574 (suite). — CLIMESCU, CURPAN, PETROV et PAT, Coutumes (suite). — DENSU,SIAN (suite). — Marie CHI,TU, Traduction de l'*Inferno* (spécimen). — I. BIANU, Notices sur des manuscrits et autres objets intéressants conservés dans divers monastères moldaves. — HASDEU, Le portrait d'Etienne le Grand (fac-similé d'après l'évangéliaire de 1473). — P. ISPIRESCU, Histoire recueillie sur les bords du Danube.

PARKER AND CO. ÉDITEURS

OXFORD ET LONDRES

The architectural history of the City of Rome abridged from J. H. PARKER'S Archaeology of Rome. For the use of Students. In-8, illustré de 29 planches, cartonné. . 7 50

Excellent résumé du grand ouvrage archéologique de M. John Henry Parker.

A B C of gothic architecture, by John Henry PARKER. In-12, illustré de 200 gravures, cartonné. 3 75

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

MAY 24188

N° 18 Seizième année 1 Mai 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ÉTAT MILITAIRE OTTOMAN depuis la fondation de l'Empire jusqu'à nos jours par A. DJEVAD BEY, colonel d'état-major, traduit du turc par Georges MACRIDÈS. — Tome I. **LE CORPS DES JANISSAIRES** depuis sa création jusqu'à sa suppression, accompagné d'un album contenant 311 figures. . . 20 »

NUMISMATIQUE DE L'ORIENT LATIN par G. SCHLUMBERGER. **SUPPLÉMENT ET INDEX ALPHABÉTIQUE.** In-4, avec 2 planches et une carte des ateliers monétaires. . . . . 15 »
— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 »

LES PEUPLES ORIENTAUX connus des anciens Chinois, d'après les ouvrages originaux, par Léon DE ROSNY. In-8, cartes. . . . . 8 »

CHRONIQUE DE CHYPRE par Léonce MACHÉRAS, texte grec publié, traduit et annoté par E. MILLER, de l'Institut, et C. SATHAS. 2 vol. in-8, avec une carte ancienne reproduite en chromolithographie. Chaque volume. . . . . 20 »

Digitized by Google

The Academy, n° 521, 29 avril 1882 : Jebb, Bentley. (Wilkins : fait partie de la collection des « English men of letters » publiée par la maison Macmillan ; Bentley y méritait une place, car il est un des maîtres de ce style clair et nerveux qui marque les premières années du XVIIIe siècle). — Edith Simcox, Episodes in the lives of men, women a. lovers. — W. Coote, Wanderings, south a. east. — Kettlewell, Thomas à Kempis a. the brothers of the common life. (A Simcox.) — Documents relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge, par Sathas. I et II. Documents tirés des archives de Venise. 1400-1500. (Boase : publication bonne en son ensemble.) — Medici porcelain. (Drury Fortnum.) — Portuguese grammar. (Burnell.) — Dr. Hayman's Odyssey. (Mahaffy.) — Hicks, A manual of greek inscriptions. Clarendon Press. (Capes : rendra de grands services.) — Charles Darwin. (Not. nécrol. de Grant Allen.) — The tercentenary of sir Francis Drake. — Notes from Rome (Barnabei).

The Athenaeum, n° 2844, 29 avril 1802 : Jebb, Bentley. (Excellent petit livre sur le grand philologue.) — Burgess, Notes, chiefly critical a. philological, on the hebrew Psalms. — Histoire d'Henriette d'Angleterre par Mme de Lafayette, avec une introd. par An. France. Charavay. (Charmant spécimen de typographie et modèle de soin comme édition, mais le critique ne croit pas être accusé « d'insularisme barbare » s'il préfère recourir à la biographie de Mrs. Everett Green dans les « Lives of the princesses of England » qui est plus complète et plus satisfaisante. — L. Browne, Narrative of state trials in the nineteenth century. — Shelley's house at Sant' Erenzo. (Austin.) — A new view of Shakspeare's will. (Jeaffreson.) — The Sunderland library. — Darwin.

Literarisches Centralblatt, n° 18, 29 avril 1882 : Fischer, Bibel u. Talmud in ihrer Bedeut. für Philosophie u. Cultur (Recueil d'extraits). — Theodosius de terrae sanctae im ächten Text u. d. Breviarius de Hierosolyma hrsg. v. Gildemeister (Cp. *Revue critique*, n° 17, art. 78). — C. Voigt, Rückerts Gedankenlyrik nach ihrem philosoph. Inhalt. — Grünhagen, Geschichte des ersten schlesischen Krieges. 2 vols (Travail qui peut être considéré comme définitif). — Giessener Studien auf d. Gebiet d. Geschichte : Bekker, Maria Stuart, Darnley, Bothwell; Noack, Hardenberg u. d. geheime Cabinet Friedr. Wilhelms III v. Postdamer Vertrag bis zur Schlacht von Iena (Deux travaux sortis du séminaire de Oncken, et auxquels le professeur a mis une préface ; le premier est un plaidoyer en faveur de Marie Stuart et de son innocence ; pour le second, voir un prochain art. de notre recueil). — L. Ewald, Grammatik der T'ai-oder siamesischen Sprache. — Blass, Die attische Beredsamkeit, III, 2 : Demosthenes Genossen u. Gegner (Fin de cet ouvrage considérable). — Plauti Miles gloriosus, p. p. O. Ribbeck (Travail tout à fait original et remarquable). — Long, eastern proverbs a. emblems illustrating old truths. — W. Buchner, Ferdinand Freiligrath, ein Dichterleben in Briefen. 2 vols (Lettres du poète qui ont une grande importance, à la fois biographique et littéraire). — Keil, Gœthe, Iena u. Weimar im Jahre 1806, nach Gœthe's Privatacten (Se lit avec beaucoup d'intérêt). — Schletterer, Ludwig Spohr.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16, 22 avril 1882 : Scholten, das paulinische Evangelium, übers. v. Redepenning. Elberfeld, Friderichs. — Schultzky, das Quadrat der Bildung. Berlin, Grieben. — Michaelis, Ueber die Anordnung der Vocale. Berlin, Barthol (Hoffory). — Gesenius, Hebräische Grammatik, nach E. Rödiger völlig umgearb. u. hrsg. v. Kautzsch. Leipzig, Vogel; Kautzsch, Uebungsbuch zu Gesenius-

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 15 Mai — 1882

Sommaire : 88. Hild, Etude sur les démons dans la littérature et la religion des Grecs. — 89. Antona-Traversi, La patrie de Boccace. — 90. Relation des troubles occasionnés en Provence par l'établissement d'une chambre semestre et du mouvement dit le Sabre, p. p. Savine. — Variétés : L. Lalanne, Une lettre inédite de Du Cange à Adrien de Valois. — Thèses de M. E. Bertrand. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

88. — **Etude sur les démons dans la littérature et la religion des Grecs,** par J.-A. Hild. Paris, Hachette. 1881, in-8°, xii-337 pages.

L'étude de M. Hild sur les démons grecs ne saurait être dépourvue de valeur, puisqu'elle est une thèse, soutenue devant la Faculté des lettres de Paris, et qui a valu à son auteur le titre de docteur. Mais, si cette étude atteste des recherches laborieuses et des efforts très sérieux dont il serait injuste de ne pas tenir compte, elle témoigne aussi, disons-le sans détour, d'une certaine inexpérience.

Tout d'abord, M. H. est mal informé des travaux relatifs au sujet qu'il a traité. Il a entendu parler de la dissertation de Gerhard sur le *Bon Génie* [1] et de l'étude du même auteur sur les *Démons et Génies* [2]; il en a entendu parler; il les cite même en tête de la liste (p. vii) des ouvrages dont il se serait servi. Mais il avoue ensuite ne les avoir pas lues, parce qu'il « n'a pu les consulter [3] ». Il y a là de quoi être étonné. Ces deux dissertations, qu'il n'est pas impossible de se procurer isolément, ont été réunies, avec plusieurs autres, M. H. ne devrait pas l'ignorer, dans les *Mémoires académiques* de Gerhard ; ouvrage publié en 1868, à Berlin, chez l'éditeur Reimer, et qui n'est point épuisé [4]. — Sait-on quelle a été la conséquence de ce défaut d'informations ? M. H., n'ayant pas lu le travail de Gerhard sur le *Bon Génie,* s'est dispensé de parler, dans son livre, du *Bon Génie* [5].

Il ne paraît pas avoir connu davantage la *Science des dieux grecs* de Welcker [6], qui pourtant n'est point un ouvrage rare. S'il eût connu cet

1. *Ueber Agathodæmon und Bona Dea*, dissertation publiée en 1849 dans les mémoires de l'Académie des sciences de Berlin,

2. *Ueber Wesen, Verwandtschaft und Ursprung der Daemonen und Genien.*

3. P. 130, n. 2.

4. *Akademische Abhandlungen*, 2 vol. et un atlas de planches.

5. Il se contente de le citer, p. 130, sans le définir, ni l'expliquer. Quant à l'association d'Agathos Daemon et d'Agathé Tyché, quant au serpent, symbole du Bon Génie, il n'en est pas question.

6. *Griechische Gœtterlehre*, 3 vol. 1857-1863.

Digitized by Google

ouvrage, il n'eût point manqué de profiter des renseignements qui s'y trouvent (III, pp. 213 et suiv.) sur certains démons qui n'appartiennent au cortège d'aucune divinité déterminée. Le démon Sosipolis d'Olympie, le démon Epidotès de Sparte, quelques autres encore, méritaient au moins une mention. Mais M. H. n'a pas lu Welcker. C'est sans doute au même motif qu'il faut attribuer l'absence complète de développements au sujet des démons qui, chez les Grecs, personnifiaient des abstractions et des idées morales, et qui étaient devenus, avec le temps, pour des raisons qu'il eût fallu chercher à déterminer, l'objet d'un véritable culte. A Athènes, il n'y avait pas seulement un autel de la Miséricorde et un autel d'Aidôs ; on y voyait encore les autels de Phémé et d'Ormé [1]. Après Marathon, les Athéniens élevèrent un temple à Eucléia [2], et une inscription attique nous apprend l'existence d'un prêtre d'Eucléia et d'Eunomia [3]. Ces faits, et d'autres semblables, devaient être cités ; il eût été intéressant d'en rendre compte. M. H. a-t-il cru que la chose fût étrangère à son sujet ? S'il l'a cru, il s'est trompé, car les mythographes sont d'accord pour faire rentrer ces personnifications dans la catégorie des *démons*, en prenant le mot non au sens strict qu'il a chez Hésiode, mais au sens plus large qu'il a de bonne heure acquis. — Faut-il s'étonner, après cela, que M. H. n'ait fait aucun usage des monuments figurés qui se rapportaient au sujet de sa thèse ? C'est une proposition aujourd'hui banale, que nulle recherche de mythologie grecque ne peut se passer de l'étude des monuments. Dans le cas particulier, il est des démons, par exemple ceux du cortège dionysiaque et ceux de la suite d'Aphrodite, qui nous sont surtout connus par les vases peints. Il y avait là une étude qui pouvait fournir la matière d'un chapitre ; étude délicate peut-être, mais indispensable. M. H., mal informé, n'y a même pas songé.

Il y a donc des lacunes dans ce livre. Il y a aussi des erreurs. Nous avons déjà eu, ailleurs [4], l'occasion d'en relever quelques-unes ; nous n'y reviendrons pas. Mais en voici d'autres.

M. H., voulant déterminer la signification du mot δαίμων chez Homère, affirme [5], entre autres choses, que ce mot n'est *jamais* employé au sens favorable dans l'Odyssée. Il oublie le vers suivant,

ὡς ἔλθοι μὲν κεῖνος ἀνὴρ, ἀγάγοι δέ ἑ δαίμων [6],

mis dans la bouche du bouvier Philétios, qui exprime le vœu qu'une divinité, évidemment favorable, ramène Ulysse à Ithaque. La vérité est, contrairement à l'affirmation beaucoup trop absolue de M. H., que

1. Pausan., I, 17, 1.
2. Pausan., I, 14, 5.
3. *C. I. Gr.*, n° 258.
4. *Revue de l'Histoire des Religions*, t. IV, 1881, pp. 330 et suiv. (*Bulletin critique de la religion grecque.*)
5. P. 55, note 2.
6. *Odyss.*, XXI, 201.

Digitized by Google

plusieurs fois, dans l'Odyssée, le mot δαίμων n'acquiert un sens défavorable qu'avec les épithètes κακός et στυγερός [1]. M. H. oublie également de mentionner un passage de l'Iliade (III, 420, ἦρχε δὲ δαίμων) où le mot δαίμων n'exprime pas, comme ailleurs, l'idée de la divinité en général sans détermination de personnes, mais désigne, au contraire, expressément une divinité déterminée, qui est Aphrodite. D'après ces exemples, il est évident que l'auteur n'a pas fait un relevé exact et complet de tous les passages où se rencontre le mot δαίμων, ce qui pourtant était la seule manière d'arriver à en préciser la signification dans la langue homérique. Au lieu de s'armer d'un index d'Homère, il aura compulsé des ouvrages de seconde main.

Une erreur singulière est celle qui se rapporte à Phaéthon. Dans un passage de la *Théogonie* (v. 985-991) Phaéthon, fils de Céphalos et d'Eos, paraît identique à l'étoile de Vénus, et il y est qualifié de δαίμων δῖος. On ne saurait croire ce que M. H. a découvert dans ces deux mots, et quelles conclusions à vaste portée il a tirées de ses découvertes. Suivant lui, cette épithète de δῖος « marque la lumineuse nature de Phaéthon » [2]. Je ne disconviens pas que Phaéthon soit un astre brillant, mais je prétends que c'est le mot Φαέθων, et non l'épithète δῖος qui exprime cette signification. Le sens originaire de la racine διF et les *dêvas* des Védas n'ont rien à voir ici. Il s'agit simplement de déterminer le sens de δῖος dans la langue épique. Or, dans l'Odyssée, traduira-t-on δῖος Ὀδυσσεύς par « le lumineux Ulysse », et δῖος συβώτης, en parlant d'Eumée, par « le porcher étincelant? » Chez Hésiode comme chez Homère, le qualificatif δῖος implique seulement une idée de supériorité, d'excellence; et Phaéthon δῖος signifie Phaéthon « être excellent », pas autre chose. M. H. se trompe également sur la valeur du mot δαίμων dans ce passage, quand il identifie Phaéthon, appelé ici δαίμων, aux δαίμονες hésiodiques, c'est-à-dire à ces hommes de l'âge d'or, divinisés après leur mort, dont parlent les *Travaux et Jours*. D'abord, la langue d'une œuvre aussi interpolée que la *Théogonie* ne saurait être assimilée exactement à la langue de l'œuvre plus authentique d'Hésiode. Ensuite, même dans les *Travaux et Jours*, le mot δαίμων, quand il est employé au singulier, ce qui arrive une fois [3], signifie un dieu, un être divin, et non un homme divinisé. Enfin, Phaéthon, fils d'un mortel et d'une déesse, n'a jamais appartenu à la génération de l'âge d'or. — C'est sur ces fausses interprétations que M. H. a édifié un long raisonnement (pp. 108-110), qui se réduit aux propositions suivantes : Phaéthon, qui est un astre, est appelé *un* démon (δαίμων) dans la *Théogonie;* donc, *tous* les démons (δαίμονες) des *Travaux et Jours* sont des astres. Nous laissons aux logiciens à juger de la valeur de ce raisonnement, et nous leur soumettons l'hypothèse que voici et qui

1. Par exemple, *Odyss.*, X, 64; XXI, 194.
2. P. 108.
3. Vers 314, éd. Gœttling-Flach.

Digitized by Google

en dépend : si le mot δαίμων désigne un être brillant et signifie en même temps « divinité », on en peut conclure que, chez les Pélasges, l'être brillant par excellence, c'est-à-dire le soleil, était la divinité unique. Il est vrai que M. H. ne donne pas la chose comme certaine, mais seulement comme probable [1]. Cette probabilité est de trop.

Nous relèverons encore une autre erreur, non pour le malin plaisir de trouver notre auteur en défaut, mais parce que cette erreur-là s'étale aujourd'hui encore dans plusieurs de nos livres classiques. Il s'agit de la prédiction de Prométhée relative à la chute de Jupiter. M. H. paraît croire qu'Hésiode ayant conçu le monde des dieux comme soumis au changement, les Grecs ont été dans l'attente d'un dominateur nouveau qui devait renverser Jupiter comme Jupiter avait renversé Cronos [2]. Il lui semble que la prédiction de Prométhée dans Eschyle s'est trouvée accomplie par l'avénement du christianisme [3]. C'est là une illusion. D'abord, chez Hésiode, Zeus n'est nullement représenté comme un maître provisoire, mais bien comme un maître définitif. Que l'on se reporte ensuite au vers 770 du drame d'Eschyle, et l'on verra que la prédiction de Prométhée a un caractère conditionnel. Si le Titan est délivré, les événements qu'il annonce n'arriveront pas. Or, le Titan sera délivré. Chacun devrait savoir aussi que le secret de Prométhée s'explique très clairement par une légende qu'on trouve pour la première fois dans la septième Isthmique de Pindare (v. 28 sqq.) et qui a été souvent reproduite par les mythographes. Cette légende racontait que deux des grands dieux du ciel, Zeus et Poséidon, recherchèrent autrefois l'union de Thétis. Mais, un jour, la prophétique Thémis, se levant au milieu de l'assemblée des immortels, annonça, à ce propos, la volonté des destins : la déesse marine devait enfanter un fils qui serait plus fort que son père. Aussitôt, les deux dieux se désistèrent de leur amoureuse poursuite, et Thétis épousa un mortel, le héros Pélée, qui devint le père d'Achille. — L'action du *Prométhée* d'Eschyle est antérieure à ces événements, et le poète a supposé, dans l'intérêt de son drame, que Thémis avait communiqué sa science prophétique au Titan son fils. Prométhée se trouve ainsi en possession d'un secret, qui, à l'égard de Jupiter, fait sa force et son audace. Voilà tout le mystère. Il faut que les théologiens et M. H. en prennent leur parti, Prométhée n'a été, en aucune façon, un prophète du Christ.

Pourquoi ne le dirions-nous pas ? L'inexpérience de l'auteur ne se fait pas moins sentir dans son style que dans sa critique. Si les derniers

---

1. P. 29. « le Pélasge vénérait-il le δαίμων, qui redevient chez Hésiode un astre brillant et redoutable ? Peut-être. »

2. Pp. 79-80. « Le règne de Cronos a été précédé par celui d'Uranus, comme celui de Zeus lui succède, en attendant que, selon les prédictions de Prométhée, un dominateur nouveau les renverse à son tour. »

3. P. 329. « Les dieux d'Homère tombent enfin, et Zeus cède la place au dominateur nouveau que lui avait annoncé Prométhée. »

Digitized by Google

chapitres se lisent assez facilement, il n'en est pas de même des premiers. Il y a là des pages qu'on dirait être la traduction littérale de quelque ouvrage allemand médiocre. L'exposition des idées y est singulièrement pénible et confuse. L'auteur donne ses conclusions avant ses preuves [1], va et vient dans la discussion sans avancer, s'engage dans des définitions vagues et inutiles [2], écrit nombre de phrases malheureuses, les unes incorrectes, les autres tout à fait obscures [3]. Dans cette première partie surtout, la forme est vraiment insuffisante.

S'en tenir à ces critiques, ce serait ne pas donner une idée complètement exacte du livre de M. Hild. Ce livre n'est pas bon; mais, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître, tout n'y est pas à dédaigner. C'est ainsi que l'auteur a défini exactement et caractérisé d'une façon assez heureuse le rôle d'Alastor et des Erinyes dans les tragédies d'Eschyle. C'est ainsi encore qu'en traitant des démons dans la philoso-

---

1. P. 45, M. H. définit, d'après Nitzsch, le démon chez Homère, avant d'avoir examiné aucune des significations du mot δαίμων dans les nombreux passages des poèmes homériques où on le rencontre. N'est-ce pas là ce qui s'appelle vulgairement « mettre la charrue avant les bœufs ? » Il est vrai que M. H. donne une autre définition du même objet, à la page 49. Mais laquelle des deux est la bonne?

2. P. 237. « L'art n'est, dans son expression la plus générale, que la transformation idéale de la vie des nations. » — Que dire de la définition suivante du génie de Pindare? p. 238, « Pindare, que nous appellerions volontiers le poète de l'âme immortelle, l'Homère de la religion pythagoricienne. »

3. Pour que personne ne nous accuse de malveillance ou d'esprit de chicane, citons quelques exemples. — P. 91. « Si Hésiode ne s'est pas servi du mot démon pour l'appliquer à quelque divinité néfaste, c'est encore dans le mythe des Ages qu'il *en* faut chercher une première ébauche ». — P. 92. « *Leur être* (l'être des Titans) chez Homère d'abord, puis chez Hésiode, *se lie à la nécessité* pour l'anthropomorphisme de justifier par voie de génération l'existence de ses dieux ». — P. 108, fin... « les dieux qui représentent les grands règnes de la nature et *les agglomérations de phénomènes autour d'une même force à effets divers* ». — P. 102. Hésiode est « le poète *champêtre et besogneux* ». — P. 112. « Hésiode ne procède d'Homère que par *les facultés toutes mécaniques* ». — P. 186. « Chez Eschyle, l'*art qui détourne* pour la structure du drame les croyances populaires, en augmentant l'embarras de la critique à marquer *sa* part personnnelle, doit nous paraître d'autant plus admirable. » — Il m'a été impossible de comprendre, pp. 69-70, le passage qui commence par « si revenant sur nos pas... » et finissant par « douer le principe démoniaque de la spiritualité ». — Pp. 264-65. « Soit que le diagnostic de la voix, malgré le luxe d'érudition *avec lequel* le docteur Lélut insiste, eût paru peu concluant par lui-même, *soit qu'un grave problème de psychologie médicale, dont le héros n'appartient plus à la faculté que par ses biographes, n'ait pas le droit de rien négliger*, le docteur Lélut s'arrête complaisamment sur toutes les singularités de la vie de Socrate. » — Pp. 333-34. « Le démon représente dans l'anthropomorphisme la vague conception d'un *principe spirituel qui n'est pas le corps* dans son énergie et dans sa forme harmonieuse, qui n'est pas non plus le phénomène visible par lequel la divinité agit dans la nature et dans l'homme; c'est l'embryon de l'âme en tant que pensée, volonté, *force personnelle déterminant la forme extérieure* et lui imprimant un caractère d'harmonieuse vitalité. »—Toute la conclusion (pp. 332-335) où l'on était en droit de compter sur la clarté, est un véritable amphigouri d'abstractions métaphysiques.

Digitized by Google

phie platonicienne et du développement de la croyance aux démons mauvais, s'il n'apporte aucune vue nouvelle, il expose du moins ce que l'on sait, d'une façon suffisamment claire, quelquefois intéressante [1].

Il ne faut point juger trop sévèrement le livre de M. Hild. La plupart des défauts qu'on peut lui reprocher, s'expliquent par les conditions défavorables où s'est trouvé l'auteur, réduit à travailler, sans direction, dans de petites villes de province où il était dénué de livres et de ressources. Ces conditions sont celles où sont placés, aujourd'hui encore, quelques professeurs de notre enseignement secondaire, qui, après s'être formés presque seuls, se sentent poussés par l'ambition du doctorat à aborder les études d'érudition, et qui les abordent mal préparés, sans connaissance préalable des méthodes scientifiques. Leurs premiers travaux, qui représentent quelquefois plusieurs années de tâtonnements et d'efforts, ne peuvent être autre chose que des essais plus ou moins heureux. L'ouvrage de M. Hild est un essai.

P. Decharme.

---

89. — Camillo Antona-Traversi. **Della patria di Giovanni Boccaccio** (Estratto dal Giornale Napoletano di Filosofia e lettere, etc., v, 13, 14 f. 1881). Napoli, Perrotti. 1881.

Un des problèmes les plus obscurs que présente l'histoire littéraire de l'Italie au moyen âge est la question de savoir où Boccace a vu le jour; depuis Villani, on l'a fait généralement naître à Paris, d'une veuve française que son père aurait bientôt quittée. Dans la préface des *Lettere edite e inedite del Boccaccio,* M. Corazzini a combattu cette opinion et admis que le célèbre écrivain était né à Florence à la fin de l'année 1314. Réfuté par M. C. Antona-Traversi, il a vu son hypothèse reprise en partie et défendue par M. Koerting, l'auteur d'une vie de Boccace dont la *Revue* a rendu compte (1881, n° 17); M. C. A.-T. essaye aujourd'hui de renverser le système de M. Koerting, comme il a combattu celui de M. Corazzini : tel est l'objet de la brochure dont on vient de lire le titre.

Il est certain qu'on ne pourra jamais, à moins qu'on ne découvre, chose bien peu probable maintenant, des documents restés inconnus, dire d'une manière irréfutable dans quelle ville au juste Boccace a vu le jour. L'opinion qui le fait naître à Paris repose sur des allusions supposées à sa propre histoire qu'on trouve dans les ouvrages du grand écrivain et sur le témoignage de Villani. M. Koerting repousse sans raison suffisante ce témoignage, et, quant aux allusions si fréquentes dans les

---

1. Nous avons déjà relevé, dans la *Revue de l'Histoire des Religions, l. cit.*, ce que renferme de bon l'ouvrage de M. Hild. C'est pourquoi nous nous bornons ici à ces indications, sans insister.

Digitized by Google

œuvres de Boccace, il croit qu'elles ne se rapportent pas nécessairement à sa vie ou ne fournissent pas de preuves décisives en faveur de Paris, comme lieu de sa naissance. Malheureusement la démonstration du savant professeur est loin d'être inébranlable, et, bien souvent, ses arguments sont plutôt des raisons de sentiment que des preuves péremptoires; M. C. A.-T. n'a pas eu de peine aussi à les ébranler. En ce qui concerne la naissance de Boccace, par exemple, il montre, contre M. Koerting, que son caractère d'illégitimité est prouvé par le texte même « naturali patre natus » de l'original latin de la biographie de Villani. De plus, Boccace étant né en 1313, comme M. Koerting l'admet, et son père se trouvant alors et sans doute depuis assez longtemps à Paris, l'auteur du *Décaméron* a dû venir au monde dans cette ville. Il est vrai qu'un sonnet de Giov. Acquettini fait dire à Boccace qu'il naquit à Florence dans le Pozzo Toscanelli; mais le témoignage d'Acquettini, postérieur de beaucoup à celui de Villani, ne peut infirmer ce dernier; et, quant à cette circonstance que Boccace lui-même se donne, dans ses lettres, la qualité de florentin et parle de Florence comme de sa patrie, il n'y faut voir qu'une manière de s'exprimer, non une preuve décisive, ainsi que le veut M. Koerting. Il y a encore moins de fondement pour prétendre, comme il le fait, que Boccace aurait dû ignorer l'illégitimité de sa naissance et qu'il n'aurait pu y faire allusion dans ses écrits. Toutes les raisons invoquées par le savant professeur de Munich tombent ainsi une à une sous l'argumentation serrée de M. C. Antona-Traversi; et, malgré ce qu'il a dit, on peut et on doit même continuer de placer à Paris le lieu de naissance du fondateur de la prose italienne.

J.

---

90. — **Grande Bibliothèque provençale. Section historique.** Tome I. Relation des troubles occasionnés en Provence par l'établissement d'une chambre semestre et du mouvement dit le Sabre, publiée d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Méjanes sous la direction de M. Albert Savine, augmentée de notes et d'une introduction. Aix-en-Provence, Guitton-Talamel. 1881, gr. in-8° de VIII-283 p. — Prix : 6 fr.

M. A. Savine déclare, en commençant son *Introduction* (p. III), que « l'histoire de la Fronde provençale est fort mal connue » et qu' « aucun des écrivains qui traitèrent ce sujet, n'y apporta la lumière nécessaire et les détails utiles pour l'embrasser dans son entier développement ». Pitton, ajoute-t-il, « est peut-être, de tous, celui en qui l'on doit avoir le plus de confiance : et cependant, bien des fois, les bienséances, le respect pour de nobles concitoyens, lui ont imposé le silence. Chez Bouche, moins exactement renseigné, mais moins aveuglé par la question de clocher, se témoigne une telle répugnance à rappeler les souvenirs qu'il juge fâcheux, qu'il n'est point permis de se guider aveuglément d'après

Digitized by Google

son récit : *Des actions d'un pernicieux exemple,* écrit-il, *il vaut mieux en perdre la mémoire que de la rafraîchir* [1]. M. S. constate que cette époque si incomplètement étudiée est pourtant une des plus importantes de l'histoire de Provence. Il rappelle que « c'est sous le gouvernement du comte d'Alais qu'a lieu la dernière tentative du parlement d'employer le patriotisme provençal à défendre son pouvoir contre les empiètements de l'absolutisme royal. » Il insiste (p. IV) sur ce point, que ce n'était pas tant l'établissement d'un semestre qui souleva le peuple à Aix, que les charges écrasantes qui lui étaient imposées : « ces villes à fortifier, ces soldats à loger et qui ne respectent rien, c'est la misère affreuse, compliquée de la peste [2] et de la famine. Voilà ce que l'on n'a pas assez dit. » M. S. signale ensuite avec une étrange vivacité de langage l'intérêt de quelques-unes des pages qu'il publie : « Curieux tableau et bien fait pour tenter un romancier ou un historien coloriste que ces émeutes aixoises, ces guet-apens, ces meurtres inattendus! L'on dirait de ces scènes de l'époque mérovingienne immortalisées dans la mémoire des lettrés et des artistes par la plume d'un Augustin Thierry, et bientôt par le crayon de Jean-Paul Laurent, le maître du Lauragais [3] ». Mais on est tout étonné de ne trouver dans l'*Introduction* aucun renseignement sur l'auteur de la *Relation des troubles*. Son nom n'est pas connu, ne peut être connu, me direz-vous. Encore fallait-il indiquer l'époque où il écrivait, époque postérieure à l'année 1737, car l'historien anonyme discute (p. 67) un récit du P. Bougerel dans sa *Vie de Gassendi* publiée en cette année-là. Il aurait aussi été bon de faire observer que le mystérieux écrivain a pris d'excellentes précautions pour être bien informé, comme le prouve ce passage (p. 5) : « Quoique nos historiens assurent qu'ils [les édits] furent tous enregistrés dans une matinée, sans même avoir été ni lus ni examinés, j'ose dire qu'ils se trompent. Ils furent à la vérité tous lus et publiés à l'audience le même jour, mais je trouve dans les registres du parlement que M. le Président de Forbin-Laroque, M. de Boyer, doyen, MM. de Galifet et de Guiran, présidents aux requêtes, etc., formèrent opposition à cette enregistration... » Ce n'est pas seulement en cette occasion que l'historien du semestre se montre à la fois bon chercheur et judicieux cri-

1. *Histoire de Provence*, tome II, p. 942. Citons la définition que Bouche donne du semestre : « Une nouvelle crûe d'officiers, présidents et conseillers qui feroient toutes les fonctions d'un parlement durant six mois, avec interdiction aux anciens officiers du même parlement de s'immiscer en la fonction de leurs charges jusque après les six mois expirés du premier semestre. »

2. M. S. rend hommage (p. V) à Sextius d'Escalis, baron de Bras et d'Ansouis, « qui devait mourir victime comme Rotrou, et plus obscurément que lui, de son dévouement pour ses concitoyens pendant la peste. »

3. M. S. (*Ibid.*) se demande, en une bien originale tirade, pourquoi « les artistes provençaux, au lieu de reproduire avec leurs pinceaux ces scènes de l'histoire de leur pays, se laissent aller à la moutonnière habitude des sujets ressassés cent fois : les Jeanne d'Arc, les Charlotte Corday, tous les dieux et toutes les déesses d'un Olympe banal de convention. »

Digitized by Google

tique; il dit (p. 55), parlant des membres du parlement qui allaient triomphalement reprendre possession de leurs sièges : « Messieurs se mirent en marche, revêtus de leurs robes rouges et, quoique la maison de ville ne fût pas fort éloignée du Palais, l'affluence du monde était si grande que Messieurs furent, disent nos historiens et les mémoires du temps, trois heures en marche, ce que je crois extrêmement exagéré [1]. » On aurait enfin voulu que l'*Introduction* renfermât quelques détails sur le manuscrit de la *Relation* : il n'en est pas dit le plus petit mot et nous devons nous contenter de ce que nous en apprend le titre du volume.

Pour épuiser la série des *desiderata*, j'ajouterai que M. S. n'a malheureusement pas connu deux publications qui lui auraient été fort utiles. La première est intitulée : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Fronde en Provence* par Charles de Grimaldi, marquis de Regusse, président au parlement, et par Jacques Gaufridi, président du parlement semestre [2]. Voici le titre de la seconde : *La Fronde en Provence. La guerre du Semestre* par P. Gaffarel [3]. Ce dernier a eu communication de la *Relation* et il la mentionne parmi « les documents inédits de la plus haute importance » qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer [4]. Si M. S. n'a pu tirer parti des Mémoires de Regusse et de Gaufridi, de l'étude de M. Gaffarel, sans doute il ne négligera pas ces abondantes sources d'informations quand il préparera les deux volumes qu'il nous promet (p. VII), l'un consacré à une édition de l'*Histoire du gouvernement du comte d'Alais* laissée en manuscrit par Haitze [5], l'autre à des extraits des trente ou quarante auteurs contemporains qui se sont occupés de la Fronde provençale.

Je n'analyserai pas la *Relation des troubles*, ce qui m'entraînerait trop loin [6]. Je signalerai seulement les passages les plus intéressants de cette relation, par exemple, les portraits du premier président du parlement de Provence, Du Bernet (p. 6), du maréchal de Vitry (p. 7), de Jacques Gaufridi (p. 9), de l'archevêque d'Aix, cardinal de Sainte-Cé-

---

1. Voir encore (p. 67) la réfutation de « faits calomnieux avanturés sans preuve par les faiseurs de libelles, de la lecture desquels on doit se défier, parce que ceux qui les composent ne cherchent qu'à justifier le parti pour lequel ils écrivent et à calomnier le parti contraire. »

2. Aix, 1870, grand in-8°. Ce volume a été publié pour la Société historique de Provence par M. Mouan, mort conservateur de la Méjanes.

3. *Revue historique*, 1876, t. II, pp. 60-103 et 436-459.

4. *Introduction*, p. 60. M. Gaffarel ajoute (p. 61) que ce manuscrit « fort curieux » a été composé « au XVIIIe siècle par un anonyme qui paraît s'être entouré de tous les documents désirables, » mais « dont le patriotisme local est singulièrement exagéré. »

5. Je ne puis citer le nom de ce consciencieux érudit sans applaudir à la détermination prise par les fondateurs de la *Revue Sextienne* (1880), de publier, dans chaque livraison de ce recueil mensuel, un certain nombre de pages de l'excellent et si considérable manuscrit autographe de l'*Histoire de la ville d'Aix*.

6. Indiquons une faute de lecture (p. 3) : le nom de « M. de *Lauzun*, conseiller d'Etat, » doit être changé en celui de *Lauzon*.

Digitized by Google

cile, frère du cardinal Mazarin (p. 20) [1], de Mme de Venel, gouvernante des nièces des deux cardinaux (p. 23), le récit de l'assassinat de Gaidon dans le cabaret de la Mule-Noire, le 19 mars 1648 (pp. 25-26), le portrait du comte d'Alais (p. 39) [2], le récit de l'émeute connue sous le nom des *trois journées d'Aix* (18, 19 et 20 janvier 1649), récit où des incidents burlesques se mêlent à des incidents tragiques (pp. 43-56) [3], la description (pp. 70-74) de la procession de la Fête-Dieu, « suivant l'ancienne institution faite par le Roy René, » le récit (pp. 77-79) de la bataille du Val, enfin le récit (p. 109) de la mort d'un gentilhomme attaché au gouverneur, Beaumond, poursuivi jusque sur les toits d'une maison « par deux ou trois bouchers armés de leurs couteaux, lesquels l'ayant atteint, le poignardèrent et le jettèrent dans la rue, » où « le peuple, qui étoit attroupé, » s'empara du cadavre et le traîna dans tous les quartiers de la ville, etc. [4].

Les notes remplissent une bonne partie du volume (pp. 203-276). Sur le nombre, il en est de fort piquantes, comme la note (p. 204) sur la généalogie de la famille de Gallifet; il en est de fort instructives, comme celle qui (pp. 208-236) reproduit l'*Abrégé des délibérations faictes en l'assemblée generale des communautez tenue en la ville de Frejus le mois de novembre 1639*, etc. La plupart des autres notes sont empruntées aux mémoires du temps, surtout à ceux de Brienne, et aux ouvrages sur la Provence, surtout à celui de Pitton [5].

---

1. L'écrivain anonyme attribue à Michel Mazarin consulté par les membres du parlement d'Aix mécontents une amusante réponse : *Obedite como polastri*, etc. Voir encore le piquant récit d'après lequel (p. 31) le prélat fit asseoir sur son lit le président Gaufridi qui le harangua dans cette attitude.

2. De ce que dit l'auteur (p. 40) de l'influence exercée sur le comte d'Alais par sa femme (Henriette de la Guiche) « extrêmement fière, hautaine et entêtée, » on peut rapprocher ce que nous apprennent les *Mémoires* de Regusse (p. 12), que le gouverneur de la Provence « donnait beaucoup aux conseils de Mme d'Angoulesme, sa femme, qui estoit ambitieuse et violente. »

3. Nous voyons là (p. 44) « le chanoine Decormis qui avoit pris un masque et un sponton, » ranger « les troupes à mesure qu'elles arrivoient » et faire « la fonction de sergent de bataille, tandis que l'avocat général, son frère, déguisé par un faux nez, les haranguoit et les exhortoit de combattre avec vigueur pour la patrie et pour le parlement. » Nous voyons encore (p. 49) une vénérable dame retrouvant l'agilité de sa jeunesse pour exciter la révolte : « Tout le monde étoit si animé que Mme d'Oppede, mère du président, monta elle-même au clocher de Saint-Sauveur, sonna le tocsin qui fut suivi de celui de toutes les cloches de la ville, et la sédition se répandit dans un moment dans tous les quartiers. »

4. Dans la *Relation* (p. 116) est mentionné « M. de Pontis, » qui fut chargé par la cour de faire sortir de Provence les troupes qui y avaient été appelées par le comte d'Alais. Ceci est à noter, Voltaire n'ayant pas craint de douter de l'existence du gentilhomme provençal. L'auteur de la *Relation* juge beaucoup trop favorablement, non pas Pontis, mais ses prétendus *Mémoires*, quand il dit qu'après avoir servi avec distinction sous les rois Henri IV et Louis XIII, il nous a laissé des mémoires très détaillés et *très véridiques*.

5. Voir, à l'*Errata*, une addition tirée d'une note manuscrite de Pitton à la page 415 d'un des exemplaires de son *Histoire d'Aix*, Bibliothèque Méjanes.

Digitized by Google

Le tome II de la *Grande bibliothèque provençale* contiendra les comédies et poèmes de Jean de Cabanes publiés d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque Méjanes. On reviendra ensuite à l'histoire, puis à la littérature. M. Savine et son éditeur, M. Guitton-Tallamel, sont animés du plus beau zèle. Espérons que le succès les en récompensera, mais espérons aussi que les futurs volumes de la collection, de mieux en mieux préparés, seront de plus en plus dignes de ce succès.

T. DE L.

VARIÉTÉS

Une lettre inédite de Du Cange à Adrien de Valois.

La Bibliothèque de l'Institut possède parmi ses manuscrits [1] un recueil de lettres originales adressées par divers savants à Adrien et à Henri de Valois. Bien qu'un amateur fameux ait enlevé de cette correspondance bon nombre de pièces, et des meilleures, qui sont aujourd'hui dispersées dans des collections particulières, il en reste encore quelques-unes d'intéressantes. Telle est, à ce qu'il nous semble, la lettre suivante écrite à l'aîné des deux frères par Du Cange au moment où il imprimait son édition de Joinville :

« A Amiens, ce 20 juin 1666.

« MONSIEUR,

« Le petit traité de notre chef de saint Jean [2] ne mérite pas la complaisance que vous faites l'honneur d'avoir pour son auteur. Outre que la matière en est stérile, j'avoue qu'un autre que moi l'aurait mieux traitée. Je vous proteste qu'il y a peu de satisfaction de rien faire imprimer absent; il s'y coule toujours des fautes qu'on corrigerait, si on revoyait les épreuves. Mais quoi! Tel est notre sort en province où, par comble de disgrâce, nous manquons et de livres et de conférences. Je vous rends grâces du passage de Nicolas Trivet [3]. Il est semblable à celui de la chronique ms. de Nangis et du *Magnum chronicon belgicum* que je cite à la marge. J'ai lu la dissertation sur le prétendu fragment de Pétrone [4] dont il vous a plu me régaler. C'est un ouvrage surprenant en ce qu'après tant de savants qui ont travaillé sur cet au-

---

1. Ancien fonds, n° 291.

2. *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, par Charles du Fresne, sieur du Cange, Paris, Cramoisy, 1665, in-4°.

3. La chronique du dominicain anglais Nicolas Treveth a été insérée par d'Achery dans le tome VIII du *Spicilegium*.

4. Hadriani Valesii, historiographi regii, et Joannis Christophori Wagenselii, *De cœna Trimalcionis*, nuper sub Petronii nomine vulgata, Paris, 1666, 8°.

Digitized by Google

teur, vous faites tant de belles observations et tant de nouvelles remarques. La France vous sera encore obligée de lui avoir donné un nouveau citoyen qui lui était inconnu [1]. Je vous remercie pareillement de votre ode sur la mort de la reine [2] qui fait voir que vous excellez en vers aussi bien qu'en tout autre chose.

« M. d'Hérouval m'a communiqué l'original d'une ordonnance de Philippe-le-Bel, de l'an 1312, qui porte des défenses des tournois, et qui doit entrer dans une dissertation sur le Joinville [3], mais il y a un mot souvent répété que je n'ai pas vu ailleurs, qui est celui de *tupineiz* qui signifie joûte; par exemple : « défenses d'aller aux armes, tour-« noiemens, joûtes ou tupineiz en notre royaume. » Il semble que ce mot signifie ce que l'on appelait de ce temps là *Table ronde* [4], ou quelque chose de semblable. Si vous en avez quelque connaissance; vous m'obligeriez infiniment de m'en gratifier, étant, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« Du Cange. »

« Je vous supplie d'agréer que j'assure Monsieur votre frère de mes très humbles respects. »

Nous n'avons pas malheureusement la réponse qu'Adrien de Valois a dû faire à son savant correspondant, mais il est fort probable qu'il n'a pu lui donner l'explication demandée; car, dans la Dissertation où est insérée l'ordonnance de Philippe-le-Bel, Du Cange répète que le mot *tupineiz* « lui est inconnu, ne l'ayant pas encore lu ailleurs. » Ni lui, ni Adrien de Valois ne se sont aperçus que ce mot était mal lu, comme nous l'a fait remarquer notre ami M. Gaston Paris; il faut lire *trupigneis,* qui doit en effet signifier joûte et se retrouve dans le passage suivant du *Roman de la Rose* cité par Roquefort :

Là fut si fort le trupigneis
Qu'onques en nul tournoiement
Ne vey de coups tel payement.

Le M. d'Hérouval dont parle la lettre est une figure assez originale pour que nous en disions quelques mots. Il s'appelait Antoine de Vion (ou Vyon comme il signait), seigneur d'Hérouval, et était auditeur à la chambre des Comptes. Né le 14 septembre 1606, mort le 29 avril 1699, il n'a pas, à notre connaissance, publié le plus petit opuscule, mais il a passé sa vie entière à fournir à ses amis pour leurs travaux tous les ma-

1. Dans sa dissertation, Adrien de Valois avait adopté l'opinion de son frère Henri qui faisait naître Pétrone à Marseille.

2. Elle est imprimée dans le *Valesiana,* 1694, in-12, p. 43 des *Poemata.*

3. Voyez dans cette édition la VIe Dissertation, p. 173. — Le grand recueil des ordonnances n'a fait que reproduire le texte donné par Du Cange.

4. Milites ut exercitio militari peritiam suam et strenuitatem experirentur, constituerunt unanimiter, non ut in hastiludio illo quod communiter et vulgariter torneamentum dicitur, sed potius in illo ludo militari, qui *mensa rotunda* dicitur, vires suas attentarent. Mathieu Paris, Paris, 1644, in-fo, année 1252, p. 566, col. 2.

Digitized by Google

nuscrits, tous les documents qu'il parvenait à se procurer et qu'il préférait voir utiliser par eux que par lui. Ecoutez plutôt ce qu'en dit Du Cange à l'avant-dernière page de la préface de son édition de Joinville :

« M. d'Hérouval a ce bonheur qui semble lui être tout particulier : « qu'il n'y a rien de si caché dans les bibliothèques qu'il ne découvre, « rien de curieux dans la Chambre des Comptes de Paris, dans les re- « gistres du parlement et dans les archives des monastères, dont il n'ait « une parfaite connaissance, et qu'il ne déchiffre avec une grande faci- « lité..... Quoique j'aie reconnu en plusieurs endroits de mes Observa- « tions et de mes Dissertations les pièces curieuses que je lui dois, j'ai « réservé à faire en cet endroit un aveu plus général que la plupart des « manuscrits que j'ai cités, et dont je donnerai la table à la fin de ce vo- « lume, m'ont encore été communiqués par lui; en sorte que s'il y a « quelque chose de curieux en tout cet ouvrage, le public lui en sera « redevable. »

Si le témoignage de Du Cange avait besoin d'être confirmé, il le serait par les quatre lettres de d'Hérouval à Adrien de Valois conservées dans le recueil d'où nous avons tiré celle que nous venons de donner, et qui sont toutes relatives à des communications de manuscrits, comme celle-ci du 21 septembre 1658 : « j'espère que vous trouverez en ce ma- « nuscrit plusieurs actes des martyrs qui vous satisferont. Ceux de « Tharacus y sont plus amples et meilleurs que les imprimés que « Rosweydus a donnés, que je vous envoie pour les collationner et en « voir la différence. » Ou comme cette autre écrite dix-sept ans plus tard, le 29 mars 1675 : « J'ai appris, Monsieur, que votre ouvrage « n'étoit pas encore achevé d'imprimer. C'est pourquoi je vous envoie « ce cartulaire où j'ai remarqué quelques pièces qui peuvent vous « servir, ce me semble. »...

On trouverait sans doute aujourd'hui des savants aussi désintéressés et aussi généreux que d'Hérouval, mais des savants aussi reconnaissants que Du Cange, cela serait un peu plus difficile.

Ludovic LALANNE.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. E. Bertrand (24 mars).

I. Thèse latine : *De Pictura et Sculptura apud veteres rhetores.*
II. Thèse française : *Un critique d'art dans l'antiquité. Philostrate et son école.*

I

Les rhéteurs anciens comparent souvent leur art à la peinture et à la sculpture. Ils sentent qu'il y a un rapport très étroit entre l'art de la parole et les arts plastiques. Dans Cicéron et Quintilien en particulier, qui paraissent avoir été de vrais connaisseurs, ces allusions ne sont pas rares. Ils se servent de ces comparaisons fé-

Digitized by Google

condes pour aider à l'enseignement de l'éloquence, et leur méthode pourrait être appliquée de nos jours à celle de la rhétorique. Ainsi se résume la thèse qu'a soutenue, le 24 mars, devant la Faculté des lettres de Paris, M. E. Bertrand, ancien élève de l'Ecole normale, maître de conférences à la Faculté de Grenoble.

M. Crouslé a commencé par constater que ce n'est ni l'intérêt des découvertes, ni la nouveauté des aperçus qui recommandent cette thèse, mais la nature personnelle de l'auteur, très sensible aux émotions d'art. Il croit chimérique l'enseignement simultané et comparatif des arts du dessin et de l'éloquence, que M. B. semble préconiser, surtout en un temps où l'on n'enseigne plus, à proprement dire, l'éloquence. Il ne saisit pas d'ailleurs l'application pratique de l'un de ces deux enseignements à l'autre. M. Crouslé termine son argumentation en reprochant à M. B. d'avoir fait de Cicéron plusieurs fois un *artifex*. Le mot signifie un homme qui, de ses mains, fait une œuvre d'art; le mot *artiste*, dans le sens de connaisseur, d'homme de goût, qu'a la prétention de rendre *artifex*, est déjà abusif en français.

Plus sévères sont les jugements de MM. Perrot et Benoist qui ne voient pas dans le sujet la matière d'une thèse. Les comparaisons que M. B. recueille, dit M. Perrot, sont des métaphores comme celles qu'on retrouve dans tous nos critiques modernes; leur emploi ne constitue pas une méthode; on n'aurait pas le droit de dire que, plus que dans un autre temps, les rhéteurs ont insisté sur les rapports des arts plastiques et de la littérature. Il y aurait eu plus de profit à élucider, au point de vue technique, un certain nombre des textes cités.

M. Benoist signale le désaccord entre la proposition et la conclusion. L'une prétend que la plupart des rhéteurs ont traité des questions d'art; l'autre montre qu'il n'y en a eu qu'un très petit nombre. Parmi les deux exemples choisis, Cicéron et Quintilien, il n'y en a même qu'un qui mérite le nom de rhéteur. Les vrais rhéteurs, à commencer par Aristote, se sont, au contraire, abstenus de parler de l'art. On voit par là que la méthode dont s'occupe l'auteur n'existait pas dans l'antiquité. Si, dans leurs ouvrages de rhétorique, Cicéron et Quintilien parlent de l'art, c'est comme hommes de goût et parce qu'ils sont moins rhéteurs que les autres. La thèse n'existe donc plus. L'auteur, ajoute M. Benoist, invoque mal à propos la *Rhétorique à Hérennius* (p. 47) comme un ouvrage de Cicéron. Quant à Quintilien, que M. B. met fort au-dessus de la « compilation » de Pline, ce n'était lui-même qu'un compilateur; ses jugements d'art ne doivent pas avoir plus d'autorité que ses renseignements littéraires qui ne sont que de seconde main. La véritable valeur du travail de M. Bertrand vient de ce qu'il donne en latin l'équivalent d'un certain nombre de termes de critique d'art, qui n'existait pas jusqu'à présent.

M. Croiset, après quelques remarques de langue, regrette que l'unité du sujet fasse défaut, et qu'un assez grand nombre des citations recueillies n'apporte aucun argument en faveur de la thèse. Si, par exemple, Quintilien engage l'auteur à se tenir comme une belle statue, on ne saurait en conclure que Quintilien ait dû nécessairement avoir des connaissances techniques sur la statuaire. Quant à la théorie de l'auteur qui voudrait faire marcher de front l'étude des différents arts, M. Croiset n'a garde de s'y rallier : en dehors des principes *très généraux* qui appartiennent à tous, les arts n'ont point de domaine commun; l'étude même de deux arts aussi voisins que l'éloquence et la poésie doit être tentée avec des préoccupations fort différentes.

II

La thèse française semble à la Faculté plus intéressante et plus utile que la thèse latine. Il y a eu dans l'antiquité, mais bien différents des nôtres, des *critiques d'art*. Dans la revue qu'en fait M. Bertrand avant d'aborder Philostrate, M. Martha re-

Digitized by Google

grette le peu de place qu'occupe Lucien et la sévérité du jugement porté sur Pline. Dans l'étude relative à Philostrate, et aux soixante-quatre tableaux qu'il dit avoir vus à Naples et dont il a écrit la description, M. B. a laissé quelques lacunes. Il n'a parlé ni des paysages, très gracieux chez Philostrate et animés d'un sentiment assez moderne de la nature, ni des natures mortes, qu'il rend avec un grand talent descriptif. Il aurait pu étudier aussi la piquante peinture d'Hercule endormi et assailli par les Pygmées. Le projet d'Agrippa sur l'exposition publique des tableaux et des statues est attribuée par erreur à Messala. Quant à la discussion, commencée au siècle dernier et encore poursuivie en Allemagne depuis les travaux de Friedrichs et de Brunn, M. Martha demande au candidat d'en donner un bref résumé. On ne sait si les tableaux que prétend avoir vus Philostrate sont vrais ou imaginés. Le principal argument de ceux qui n'y voient qu'un simple exercice de rhéteur, est l'absence d'unité qu'on remarque dans la plupart de ces tableaux. Ils contiennent souvent deux ou trois scènes très distinctes; mais rien n'empêche d'admettre, comme le fait M. B., qu'elles aient pu trouver place dans le même cadre, comme on le voit encore dans des tableaux représentant des vies de saints, dans des triptyques, etc. M. Martha trouve un nouvel argument en faveur de la véracité du rhéteur, dans la manière dont il s'adresse au jeune fils de son hôte napolitain, le possesseur de la galerie, pour lui expliquer successivement chaque peinture; dans une œuvre de pure invention, Philostrate aurait vraisemblablement choisi pour interlocuteur un autre personnage qu'un enfant de dix ans. D'ailleurs, si M. B. pense que les descriptions sont sincères et les tableaux authentiques, il croit que Philostrate a peut-être ajouté des détails, toujours dans le sentiment de l'art antique, mais absents des œuvres qu'il a vues.

M. Crouslé veut savoir de M. B. en quoi son travail diffère de celui de M. Bougot intitulé *Une galerie de tableaux dans l'antiquité*, qui a été imprimé en même temps que la thèse. « M. Bougot, qui est surtout archéologue, répond M. B., a tiré de la comparaison des monuments la preuve que les tableaux ont existé; j'ai tiré la mienne de l'étude du texte, mais nos conclusions sont très voisines. Il dit en terminant son livre : Qu'importe l'authenticité de ces peintures, si elles ont été conçues dans l'esprit antique? C'est là un doute que sa démonstration victorieuse ne comporte pas. M. Bougot croit que Philostrate n'a pas de principes, de doctrine d'art; ma thèse soutient le contraire. »

Le chapitre de l'esthétique de Philostrate est étudié sucessivement par MM. Janet, Joly et Carrau. M. B., dit M. Janet, a passé trop brièvement, pour arriver trop vite à Platon, sur les vues esthétiques de Socrate, contenues dans le dialogue avec Parrhasius et Cliton. Socrate émet une théorie de l'expression qui n'est ni dans Platon ni dans Philostrate, et qui dépasse en précision tout ce qu'a pu écrire Platon sur l'esthétique. Platon, remarque M. B., a étudié et défini admirablement l'inspiration, la compagne de l'imagination créatrice, δημιουργός; mais celle-ci n'est définie pour la première fois que par Philostrate.

M. Fustel de Coulanges, qui assiste à la soutenance, se borne à regretter que la critique d'art chez les Romains n'ait pas été étudiée.

M. Gebhardt revient sur une question qui semblait épuisée, et propose une solution particulière. Il croit que Philostrate ne décrit pas une galerie de tableaux réels : 1° parce qu'il nous dirait le nom des auteurs; 2° parce que, malgré le luxe des détails, l'ensemble est vague et les documents pour l'histoire de l'art presque nuls. Il n'y a pas dix lignes dans les deux Philostrate analogues aux passages de Pline sur Parrhasius ou sur Pausias; Pline au moins mérite le nom de critique et d'historien de l'art. Les tableaux ne sont pas non plus de pure imagination. Il y avait pour cha-

Digitized by Google

que héros, chaque scène mythologique, une tradition, presque un *cliché*, commun aux peintres et aux sculpteurs de l'antiquité. Philostrate a dans sa mémoire beaucoup de tableaux réels et similaires, sans différences essentielles, dont il tire une résultante. A ce titre, ses descriptions et la thèse qui les étudie, ont une valeur pour l'histoire de l'art.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eug. Müntz a fait paraître, en tirage à part, un article important qu'il avait publié dans la « Gazette des beaux-arts (mars et avril) et qui a pour titre : *Une rivalité d'artistes au* XVI*e siècle, Michel-Ange et Raphaël à la cour de Rome* (In-8°, 20 p.). Dans une note M. Müntz fait justice de l'étude superficielle consacrée par M. Herman Grimm aux relations de Michel-Ange et de Raphaël dans son « roman historique » intitulé *Michelangelo ;* prononcer le nom de M. Grimm, dit M. Müntz, c'est rappeler les attaques auxquelles ses prétentions à l'érudition et ses découvertes de haute fantaisie l'exposent depuis quinze ans de la part des savants allemands et italiens les plus autorisés; M. Grimm est l'adversaire acharné de toute vérité reconnue, le défenseur-né de toute cause perdue. M. Müntz montre, dans le cours de sa brochure, que Raphaël, élève du Pérugin et protégé de Bramante, devait trouver un ennemi dans Michel-Ange; mais un autre grief vint encore s'ajouter à ceux-là dans l'esprit de l'irascible Florentin ; il se considérait comme lésé par les emprunts que Raphaël dans la *Mise au tombeau* avait faits à sa *Pietà* et à sa *Sainte Famille*. Mais l'exaltation de Léon X eut pour résultat l'effacement de Michel-Ange; plein de rancune, Michel-Ange opposa à Raphaël le Vénitien Sebastiano di Luciano, de même que Bramante lui avait opposé Raphaël; la lutte entre les deux rivaux, qui jusqu'à 1518 s'était bornée à de simples escarmouches, prit à partir de ce moment les proportions d'un véritable duel artistique. Sebastiano flattait la vanité de Michel-Ange et excitait sa jalousie; il accusait Raphaël d'être un plagiaire, un barbouilleur et un voleur; même après la mort de l'Urbinate, la lutte continua entre les élèves de Raphaël, d'une part, et de l'autre, Michel-Ange et Sebastiano. La brochure de M. Müntz renferme le fac-similé d'un portrait représentant Michel-Ange parvenu à l'extrême vieillesse. En publiant ce fac-similé, dit M. Müntz, j'ai à remplir un douloureux devoir. L'érudit si sagace, le chercheur si heureux, l'ami droit et dévoué auquel nous devons la précieuse découverte de ce portrait (à la Bibliothèque de l'Escurial), vient de nous être subitement enlevé, à peine âgé de trente ans. Il n'y a que peu de jours, Graux me parlait de son récent voyage en Italie; il me disait qu'un monde nouveau s'était révélé à lui; que désormais, à côté des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, il plaçait les chefs-d'œuvre de l'art; les primitifs, les précurseurs surtout avaient produit sur lui la plus vive impression. Qui eût pu se douter, à le voir ainsi plein d'ardeur et d'enthousiasme, qu'il portait en lui le germe d'une maladie implacable, une fièvre pernicieuse contractée à Rome!

— La revue, les *Lettres chrétiennes*, qui paraît tous les deux mois à Lille, renfermera désormais une bibliographie des périodiques et des recueils des sociétés savantes ; cette bibliographie analysera, volume par volume et fascicule par fascicule, les travaux traitant des sujets qui rentrent dans le cadre de la revue : littérature, critique, pédagogie, défense religieuse, érudition philologique ou historique. M. Ulysse Chevalier s'est chargé de ce dépouillement qui s'étendra à plus de 200 publications françaises et étrangères.

Digitized by Google

— On nous apprend que M. E. G. Rey doit publier prochainement à la librairie Picard un travail sur *les colonies latines en Syrie.*

— L'Académie des Beaux-Arts propose pour programme du concours Bordin en 1884 la question suivante : *Etudier les maîtres graveurs français depuis Jean Morin et Jean Pesne jusqu'à Gérard Audran inclusivement ; établir leur importance relative par des indications biographiques, par la succession chronologique de leurs travaux et par le caractère de leur talent.*

— Les élections annuelles de la *Société de l'Ecole des Chartes* ont eu lieu le 27 avril 1882. Le bureau et les commissions de la Société sont ainsi composés pour l'année 1882-1883 : président, M. Henri Bordier; vice-président, M. Gaston Paris; secrétaire : M. Aug. Molinier; secrétaire-adjoint : M. Gerbaux; archiviste-trésorier : M. Tuetey. Commission de publication de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes;* membres ordinaires : MM. P. Delisle, Robert de Lasteyrie, Ulysse Robert; membres suppléants : MM. Julien Havet, H. Omont. Commission de comptabilité : MM. Bruel, Rocquain, Roy. — Le banquet annuel de la Société a été fixé au mercredi 24 mai 1882.

— Dans ses séances du 20 avril et du 4 mai, l'Académie française a décerné le premier prix Gobert (9,000 fr.) à M. Cheruel pour son *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, et le second prix (1,000 fr.) à M. Berthold Zeller. Le prix Marcellin Guérin (6,000 fr.) a été partagé par égalité entre MM. Charles Yriarte (*Un condottiere au* xv*e siècle*), Ernest Daudet (*Histoire des conspirations royalistes du Midi*); Emile Bos (*Les avocats au conseil du roi*); l'abbé Fabre (*La jeunesse de Fléchier*); Godefroy (*Histoire de la littérature française*); et Luzel (*Légendes de la Basse-Bretagne*). Le prix Thérouanne a été réparti entre MM. Forneron (*Histoire de Philippe II*); De La Ferrière (*Lettres de Catherine de Médicis*) et le comte de Luçay (*Histoire des sous-secrétaires d'Etat*). Le prix Montyon a été partagé en cinq prix de 2,500 fr. donnés à MM. Ollé-Laprune (la *Certitude morale*); Albert Duruy (*l'Instruction publique en France avant la Révolution*); Raoul Frary (*Le péril national*); Frédéric Masson (*Le marquis de Grignan*[1]); Anat. France (*Le crime de M, Bonnard, membre de l'Institut*). Un prix de 2,000 fr. a été accordé à M. Victor Guérin pour son ouvrage sur la *Terre-Sainte.*

— Le numéro de mai-juin de la *Revue historique* contient la dernière œuvre de M. Jules Quicherat; c'est un supplément aux publications de M. Quicherat sur Jeanne d'Arc, un résumé de tout ce qui a paru sur le sujet depuis l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc* et les *Aperçus* sur l'histoire de la Pucelle. On peut dire qu'une des dernières pensées de M. Quicherat a été pour l'héroïne dont il avait si bien étudié la vie, car il a corrigé les épreuves de son article l'avant-veille de sa mort [2].

ANGLETERRE. — Lord Ashburnham vient d'accorder la permission d'imprimer le beau manuscrit qu'il possède des *Mystères de York.* On sait qu'un seul des drames religieux de cette collection avait été publié par M. Collier (*The Scryveners play ;* le sujet est l'incrédulité de saint Thomas). Miss Lucy Toulmin Smith est chargée de cette publication et a commencé à en faire la copie; l'ouvrage sera imprimé à la Clarendon Press; il sera accompagné de notes et d'une introduction. Le ms. est très bien conservé et fort lisible (xv*e* siècle). La musique de quatre ou cinq chants s'y trouve et sera publiée avec le texte. Quelques passages des *Rowneley plays* tout semblables à certaines parties de ces mystères seront donnés parallèlement.

1. Et non, comme l'ont dit des journaux quotidiens, Michel Masson *(Madame de Grignan)!*

2. Voir dans le présent numéro le bulletin de l'Académie des Inscriptions.

Digitized by Google

ALLEMAGNE. — M. WELLHAUSEN annonce que ni le deuxième volume de son *Histoire d'Israël* ni une deuxième édition du premier volume, déjà épuisé, ne paraîtront dans les prochaines années, *in den nächsten Jahren*.

— Prochainement paraîtra chez J. Ambr. Barth, à Leipzig, une nouvelle publication de M. BUDDENSIEG concernant Wyclif; M. B. a trouvé à Olmütz neuf nouveaux manuscrits du réformateur anglais; ils renferment six morceaux qui ne se trouvent pas dans les bibliothèques anglaises et qui paraîtront en partie dans les « Ecrits de polémique de Wiclif en latin », que doit prochainement publier M. Buddensieg. M. Montagu Burrows, professeur d'histoire moderne à Oxford, dit à ce propos que Wiclif, à qui l'Angleterre doit sa Bible et la religion réformée, aura été mis dans son vrai jour, non par un Anglais, mais par un Allemand.

— La librairie Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce la prochaine publication d'une collection d'histoire des littératures étrangères, parmi lesquelles l'Histoire de la littérature française par M. Ed. ENGEL; l'Histoire de la littérature polonaise, par M. H. NITSCHMANN; l'Histoire de la littérature italienne, par M. C. M. SAUER.

SUISSE. — On trouvera dans le Supplément au *Journal de Genève* du vendredi 14 avril 1882, n° 88, une très intéressante *notice* de M. Eug. RITTER *sur les manuscrits de J.-J. Rousseau, légués à la bibliothèque publique de Genève par Mme Streckeisen-Moultou*. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de la résumer. Rousseau remit à Paul Moultou, au printemps de 1778, un des manuscrits des *Confessions* et *Dialogues;* en 1781, Paul Moultou, d'accord avec Du Peyrou, fit imprimer à Genève les six premiers livres des *Confessions*, et en 1788, un an après sa mort, son fils, Pierre Moultou, devenu dépositaire des papiers de Rousseau, publia la seconde partie de cet ouvrage. Un autre fils de Paul Moultou, Guillaume Moultou, proposa en 1825 au conseil représentatif de consacrer l'*île des Barques* à la mémoire de Jean-Jacques; sa proposition fut repoussée, mais un comité se forma pour réunir les fonds nécessaires à l'érection d'un monument de Rousseau; la statue du grand écrivain fut inaugurée le 24 février 1835, et, à cette occasion, la fille de Guillaume Moultou, Mme Streckeisen-Moultou, donna à la Bibliothèque de Genève le manuscrit des *Dialogues : Rousseau juge de Jean-Jacques*. Georges Streckeisen, fils de Mme Streckeisen-Moultou, publia en 1861 un vol. d'*Œuvres et correspondance inédites de J.-J. Rousseau*, et en 1865 deux volumes qui renferment 6 à 700 lettres adressées au philosophe « par ses amis et ses ennemis. » Georges Streckeisen mourut jeune, et sa mère, qui lui avait survécu, vient de mourir à son tour; par son testament, elle lègue à la bibliothèque publique de Genève les manuscrits de Rousseau qui lui venaient de son grand-père. Deux de ces manuscrits sont de petits volumes d'apparence modeste; le premier contient 142 pages écrites; M. Streckeisen a publié ce qu'il contient dans les « Œuvres et corresp. inéd. de J.-J. Rousseau, » pp. 61-113 : *Projet de constitution pour la Corse* — le second renferme la suite du *Projet de constitution* (voir Streckeisen, pp. 114-127). Viennent ensuite six volumes magnifiquement reliés en maroquin rouge, avec dorure à petit fer et dentelle intérieure. Le premier vol. qui porte sur le plat de la reliure : *Morceaux divers* a été publié par M. Streckeisen : *Morceau allégorique sur la Révélation*, pp. 171-185; *Lettre première sur la vertu et le bonheur*, pp. 133-141; *Lettre seconde, troisième et quatrième sur la vertu et le bonheur*, pp. 141-165; *Préface d'une seconde lettre projetée à M. Bordes*, pp. 317-322; *Fragment présumé du discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, pp. 345-346; *Préface*, pp. 221-222. — Un autre manuscrit, de 22 pages, contient l'*Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang de France* (fils du régent et bisaïeul de Louis-Philippe, mort en 1752); un manuscrit de 75 pages, por-

Digitized by Google

tant le titre de *Mémoire communiqué*, renferme une copie, écrite de la main de Rousseau, de la *Profession de foi du vicaire savoyard;* viennent ensuite le manuscrit des *Confessions*, cité plus haut, en deux petits volumes ; et enfin le dernier manuscrit, qui contient les deux premiers livres et la première page du livre III du *Contrat social;* « c'est une première ébauche toute différente du texte qu'on connaît; c'est la copie mise au net d'un premier brouillon qui a disparu; nous avons là une des étapes par lesquelles l'ouvrage de Rousseau a passé, avant d'arriver à la forme définitive qui fut publiée en 1762 ; il y a des différences de texte, et on y trouvera Rousseau plus protestant, plus huguenot qu'il ne l'est d'ordinaire... Si les théories politiques de Rousseau avaient encore des amateurs passionnés, il se trouverait un éditeur pour publier cette première ébauche du *Contrat social;* ce serait quelque chose comme la réimpression du *premier texte* de La Bruyère qui a paru il y a quelques années à la librairie Jouaust. Il est clair qu'en comparant le premier jet au texte définitif, on arriverait à mieux comprendre la genèse des idées de Rousseau. Les curieux pourraient voir, en particulier, si le chapitre IV, *De ce qui rend la souveraineté inaliénable*, laisse, mieux que le texte de 1762, entrevoir un rapprochement fondé avec l'art. 76 (ou 78) des Franchises d'Adhémar Fabri. » — Dans le courant de cette notice, M. Ritter nous apprend que M. Albert JANSEN prépare depuis quelques années une *Histoire de la vie et des écrits de J.-J. Rousseau;* dans une brochure qui vient de paraître sous le titre *J.-J. Rousseau, fragments inédits, recherches biographiques et littéraires* (Sandoz, 84 pp. in-8°), M. Jansen a voulu décharger son grand ouvrage et le débarrasser de quelques appendices ; il a publié en particulier une *Histoire critique de la rédaction des Confessions* dans laquelle il cherche à déterminer la place qu'occupent les mss. Streckeisen au milieu des autres mss. des *Confessions*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 mai 1882.

M. le ministre de l'instruction publique invite par lettre l'Académie à préparer un programme des questions et travaux d'érudition qui devront être recommandés à l'attention des membres de la section orientale de l'école supérieure des lettres d'Alger.

M. le maire de Boulogne-sur-Mer prie l'Académie de se faire représenter à l'inauguration de la statue d'Auguste Mariette, qui aura lieu à Boulogne le 16 juillet.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse quelques détails sur les dernières découvertes archéologiques faites en Italie. A Rome, au forum, on a trouvé deux pièces de marbre, longues l'une de 3m10, l'autre de 2m30, qui s'ajustent l'une avec l'autre en équerre ; la plus grande porte une inscription qui se lit ainsi : *Senatus populusque Romanus pecunia publica faciendam curavit.* On n'a pu encore reconnaître à quel monument devait se rapporter cette inscription.

M. Deloche lit un mémoire intitulé : *Du monnayage en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère.* C'est une note complémentaire au mémoire présenté précédemment par lui, sur la question de la transformation du C guttural latin en sifflante. Il était question, dans ce premier mémoire, d'une monnaie frappée en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère, et que M. Deloche rapportait au temps de l'invasion de Gondovald, qui, vers l'an 58, conquit momentanément la Provence. avec l'aveu et sous le patronage de la cour de Constantinople, M. P.-Ch. Robert avait contesté cette supposition et dit que les Mérovingiens imitaient volontiers les types de la monnaie impériale, qu'une pièce a donc pu être frappée à l'effigie de Maurice Tibère sans que ce prince ni personne en son nom exerçât réellement le pouvoir en Gaule. M. Deloche répond à cette objection et maintient sa première

Digitized by Google

opinion. Selon lui, l'imitation des monnaies impériales par les rois francs avait cessé depuis longtemps quand régnait Maurice Tibère, et ces princes avaient pris l'habitude de monnayer en leur propre nom. Maurice est le seul empereur de son temps dont on trouve le nom sur des pièces frappées en Gaule. Ce fait exceptionnel ne peut s'expliquer que par une circonstance exceptionnelle, telle qu'a été la conquête de la Provence par Gondovald.

M. P.-Ch. Robert persiste dans son opinion et se propose de la défendre dans un mémoire qu'il soumettra prochainement à l'Académie. Il ne croit pas que Gondovald ait tenté de rétablir l'autorité impériale en Gaule, même nominalement.

M. Waddington annonce une découverte importante qui vient d'être faite dans les ruines de Palmyre par un Russe, le prince Simon Lazarew ; c'est celle d'une immense inscription gravée sur le roc. Elle se divise en quatre panneaux, dont l'un contient un texte palmyrénien, deux autres des textes grecs, le quatrième un texte bilingue palmyrénien et grec. M. Lazarew se propose d'envoyer un estampage de l'inscription entière à l'Académie. M. Waddington a déjà pu étudier en partie le texte grec, dont une analyse et des extraits vont être publiés prochainement dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Il contient un décret du sénat de Palmyre, de l'an 137 de notre ère ; on y voit pour la première fois le formulaire exact des actes de ce corps. Le dispositif est un τελωνικὸς νόμος, un tarif municipal de droits d'entrée ou de transit. On y trouve mentionnés, entre autres, des droits sur les chameaux et une taxe particulière payée par les voyageurs qui voulaient abreuver leurs chameaux à certaines sources. Le décret mentionne des mesures administratives prises par Germanicus et par Corbulon, en leur qualité de gouverneurs de Syrie.

M. Adolphe Regnier annonce que M. Aymonier, qui vient d'arriver au Cambodge, chargé d'une mission archéologique et épigraphique du gouvernement français, a expédié à la Société asiatique la collection des copies d'inscriptions recueillies par lui dans ses voyages antérieurs. Il y en a cinquante-deux, la plupart en sanscrit, souvent mêlé de dialectes modernes.

M. Gaston Paris présente le numéro de mai-juin de la *Revue historique*, dirigée par M. Gabriel Monod. « Ce numéro, dit-il, contient les dernières pages qu'ait écrites Jules Quicherat. Il en a corrigé les épreuves, d'une main déjà tremblante, l'avant-veille de sa mort. Elles contiennent la dernière pensée qui l'ait occupé, et cette pensée était celle qui a dominé et comme consacré sa vie, la pensée de Jeanne d'Arc. Après avoir réuni, dans un résumé lumineux, les quelques faits qui, depuis la publication du *Procès* de Jeanne d'Arc, sont venus enrichir sa biographie, il publie et commente un nouveau document relatif à la Pucelle, document qui, sans être de premier ordre, ne laisse pas d'avoir de l'intérêt. Je saisis cette occasion pour dire publiquement combien l'Académie des inscriptions et belles-lettres a ressenti la perte cruelle que fait en Jules Quicherat l'érudition française. Nous avons éprouvé comme une pénible surprise de ce qu'un deuil si vivement ressenti par tous les membres de notre compagnie ne fût pas pour elle un deuil officiel. Des circonstances diverses avaient empêché Jules Quicherat de s'asseoir parmi nous, à côté de son frère ; nous espérions toujours que l'occasion se présenterait pour lui de nous demander les suffrages que nous étions prêts à lui accorder. Il y a deux ans, nous lui donnions, en lui décernant le prix Jean Reynaud, le plus haut témoignage d'estime qui fût à notre disposition, cherchant ainsi, comme l'a si bien dit sur sa tombe un de nos plus éminents confrères, à nous consoler de ne pas le posséder. Sa place, marquée depuis longtemps dans cette compagnie, semblait plus nécessairement indiquée depuis que des pertes bien sensibles avaient encore restreint la part faite ici à l'archéologie. C'était surtout l'archéologie française proprement dite, celle du moyen âge, qu'il aurait représentée, avec autant de sûreté que d'éclat. Le coup imprévu qui l'a enlevé à l'affection, au respect, à l'admiration de tous ceux qui avaient pu apprécier sa science et son caractère n'a pas permis que notre espoir fût réalisé. Je suis sûr d'être l'interprète des sentiments de l'Académie en rendant à sa mémoire l'hommage que nous aurions été heureux de rendre à sa personne. »

M. Lenormant met sous les yeux des membres de l'Académie deux vases qui viennent d'être trouvés dans la terre d'Otrante et qui donnent lieu à divers rapprochements intéressants au point de vue archéologique.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

Kautzsch Hebräischer Grammatik (J. Barth : la nouvelle édition de la Grammaire de Gesenius est faite avec beaucoup de soin et de circonspection ; le livre d'exercices mérite les mêmes éloges). — PAPPAGEORG, Kritische u. paläograph. Beiträge zu den alten Sophokles-Scholien. Leipzig, Teubner (Keibel : recommandable). — Genthii epistula de proverbiis Romanorum ad animalium naturam pertinentibus. Hamburg (Voigt : utile pour s'orienter rapidement, mais progrès peu décisif pour la science). — Heinrichs von Veldeke Eneis, mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. v. BEHAGHEL. Heilbronn, Henninger (Schröder : discute quelques points de l'introduction). — GERICKE u. MOLTKE, Shakspeares Hamlet-Quellen, Saxo Grammaticus (latein. u. deutsch), Belleforest a. the Hystorie of Hamlet, zusammengest. u. mit Vorwort, Einleit. u. Nachträgen. Leipzig, Barth (Très recommandable). — Psaltirea publicata romanesce la 1577 da diaconulu Coresi, reprodusa cu unu studiu bibliograficu si unu glosaru comparativu de PETRICEICU-HASDEU. I. Textulu. Bukarest (Mussafia). — PYL, Geschichte d. Cistercienserklosters Eldena im Zusammenh. mit d. Stadt u. Universität Greifswald. I. — GRÜNHAGEN u. MARKGRAF, Lehns u. Besitzurkunden Schlesiens u. seiner einzelnen Fürstenthümer. I (Iaacsohn). — Correspond. diplomat. du baron de Staël-Holstein, ambass. de Suède en France, et de son successeur comme chargé d'affaires, le baron Brinkmann, p. p. LÉOUZON LE DUC. Hachette (Schirren : les dépêches de Brinkmann sont aux relations de Staël ce que de solides traités sont à des notes spirituelles). — DE LA BERGE, en Tunisie. Didot (Clair et intéressant, dénué de prétention). — Rubensbriefe, gesammelt u. erläutert v. ROSENBERG. Leipzig, Seemann (Bode). — V. DALWIGK, Chronik d. deutschen Theaters in Oldenburg, Schulz (Schnippel : complet et non sans intérêt).

N° 17, 29 avril 1882 : RUNZE, Antolog. Gottesbeweis. — GRASBERGER, Erziehung u. Unterricht im klass. Altertum. 3 vols (Sallwürk : livre de grand mérite). — Le Mahâvastu, texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introduction et d'un commentaire par SENART. I. Leroux (Weber : excellente édition). — Antigonos von Karystos, philol. Untersuchungen hrsg. v. KIESSLING u. WILAMOWITZ-MOELLENDORF. IV (Diels : étude très soignée des sources, de vastes points de vue, sujet traité avec amour pour une époque singulière et importante). — Konrad von Fussesbrunnen, die Kindheit Jesu, hrsg. v. KOCHENDÖRFFER (Schönbach : texte publié avec beaucoup de soin). — JUNDT, Die dramat. Aufführungen im Gymnasium zu Strassburg (E. Schmidt : travail très intéressant et renfermant plus d'un détail inédit, quelques lacunes). — Arn. SCHÄFER, Abriss d. Quellenkunde d. griech. u. röm. Geschichte. II. Die Periode d. röm. Reiches (Bormann : grande connaissance du sujet, remplira son but et sera un auxiliaire sûr et très utile pour quiconque étudie l'histoire ancienne). — W. RIBBECK, Friedrich I u. d. römische Curie in den Jahren 1157-1159, Untersuchungen über die Vorgeschichte der Kirchenspaltung v. 1159 (Winter : résultats importants et qu'on peut accepter). — Mittelrheinische Regesten oder chronolog. Zusammenstellung d. Quellen-Materials für d. Geschichte der Territorien d. beiden Regierungsbezirke Coblenz u. Trier in kurzen Auszügen, p. p. GÖERZ. III. 1237-1273 (Merzel). — DAVENPORT ADAMS, The great civil war from the accession of Charles I to the dissolution of the Long Parliament (Pauli : ouvrage bien fait, impartial et destiné aux lecteurs des classes moyennes d'Angleterre). — C. ROBERT, Bild u. Lied, archäolog. Beiträge zur Geschichte d. griech. Heldensage (Kekulé : livre instructif, qui renferme beaucoup de choses ingénieuses et justes, d'ailleurs écrit avec agrément).

Philologische Rundschau, n° 12, 18 mars 1882 : HASPER, Die Feinheit

Digitized by Google

der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben (Thiele : bon programme). — H. Fritzsche, Theokrits Gedichte erklärt, 3. Ausgabe, besorgt von Ed. Hiller (Hartung). — Vayhinger, Gebrauch der Tempora und Modi bei Herodot, et V. Hoffmann, De particularum nonnullarum apud Herodotum usu (Lorenz). — H. Schneider, Ist Xenophons Kyropädie zur Lecktüre an unsern Gymnasien geeignet? (Nicolai : trop partisan de la Cyropédie.) —J. Vahlen, Observationes quaedam sermonis Lucretiani (Kannengiesser). — Kraut, Ueber das vulgäre Element in der Sprache des Sallustius (Schmalz : bon). — F. G. Holtze, De recta eorum, quae ad syntaxin Livii pertinent, dispertiendorum et ordinandorum ratione (Frigell : au moins pour noter au passage les exemples, il faut préférer la méthode plus simple suivie dernièrement par Riemann dans ses Etudes sur la langue et la grammaire de Tite-Live). — Pfannschmidt, traduction des Annales de Tacite, 1e livraison, et A. Bacmeister, traduction de la Germanie (E. Wolff : la 1e est mauvaise, l'autre meilleure.) — Schmid, Der lateinische Unterricht in Sexta (Fries).

Philologische Wochenschrift, n° 11, 18 mars 1882 :Hicks, A manual of Greek historical inscriptions (Röhl : fait pour les étudiants, sur quelques points fait avancer la science; critiques de détail). — Egerer, Die homerische Gastfreundschaft. (Löwner : sans valeur, copie Schömann sans le nommer.)—v. Braitenberg, Die historischen Anspielungen in den Tragoedien des Sophokles (Löwner : bon). — Kral, édition classique de l'Antigone de Sophocle, avec notes en langue bohémienne (Neudörfl : bon). — Kohm, Zeus und sein Verhältniss zu den Moirai nach Sophokles (Löwner : bon). — Rob. Müller, Die geographische Tafel nach den Angaben Herodots mit Berücksichtigung seiner Vorgänger (Löwner : brochure de 25 pages qui fait époque). — Ephemeris epigraphica, vol. IV (Haug). — Périodiques, etc., traduction de la notice nécrologique sur Charles Graux, donnée dans le Bulletin critique par l'abbé L. Duchesne. — Monument d'[Af]rania Afra découvert à Neckarau. — Une représentation d'Alceste dans un collège anglais.

N° 12, 25 mars 1882 : Gilbert, Handbuch der griechischen Staatsalterthümer, vol. I (excellent), — Koechly, Akademische Vorträge und Reden herausgegeben von Karl Bartsch, neue Folge (recommandé). — H. Bouvier, Beitrag zur vergleichenden Erklärung der Schildepisoden in Homers Ilias und Vergils Aeneis (Löwner : approbation). — A. Th. Christ, Ueber die Art und Tendenz der Juvenalischen Personentkritik (Löwner). — Merguet, Lexikon zu den Reden des Cicero, t. III. (Hirschfelder : ne devrait manquer dans aucune bibliothèque de gymnase.) — E. Dupuy, C. Taciti Annalium libri XV, édition revue, etc., Paris, Delalain (Andresen : ponctuation surabondante, orthographe surannée, texte mauvais quand il s'écarte de Halm, Nipperdey et Dräger, notes tantôt superflues, tantôt fautives soit pour la grammaire soit pour le fond). — Jülg, Vita L. Aelii Seiani Tiberio imperante praefecti praetorio (G. Andresen). — B. Dahl, Die lateinische Partikel vt, Kristiania (Hirschfelder : étude sérieuse et utile, des fautes d'impression).

Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino. Febbraio 1882 : — Malfatti, Libro della Cittadinanza di Trento. — Cipolla, Antichi possessi del monastero veronese di s. Maria in Organo nel Trentino. — Ferrari, Della supposta calunnia del Vergerio contro il duca di Castro. — Varieta : R. Renier, L'enumerazione dei poeti vulgari del Trecento nella Leandreide.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

JUN 15 1882

N° 21 Seizième année 22 Mai 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

VIENT DE PARAITRE

OUARDA

ROMAN DE L'ANTIQUE ÉGYPTE

TIRÉ DES PAPYRUS DE THÈBES

PAR M. GEORGES EBERS

TRADUIT DE L'ALLEMAND, AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR G. D'HERMIGNY

2 vol. in-18 jésus. . . . . 6 fr.

Digitized by Google

The Academy, n° 522, 6 mai 1882 : Burrows, Wyclifs place in history. (Bass Mullinger.) — A noble boke off cookry, édit. by Mrs. Al. Napier. (Watkins : réimpression d'un manuscrit du xve siècle de la collection Holkham.) — Maskell's english ritual a. liturgy : 1. Monumenta rituali ecclesiae anglicanae, the occasional offices of the church of England, according to the old use of Salisbury, the prymer in english, a. other prayers a. forms, by Maskell; 2. The ancient liturgy of the church of England, according to the uses of Sarum, York, Hereford a. Bangor a. the roman liturgy. — Dicey, Victor Emmanuel « The New Plutarch Series ». (Bent : c'est un résumé des événements qui a amené l'unité de de l'Italie, mais non une biographie de Victor-Emmanuel.) — Palestine exploration : 1. Conder a. Kitchener, Map of Western Palestine, in twenty-six sheets, from surveys; 2. The survey of Western Palestine « Memoirs ». Vol. I. Galilee, « Special Papers » « Name lists »; 3. Reduced map, special edit. illustrating the natural drainage a the moutain ranges; 4. Saunders, Introduction to the survey of Western Palestine. Bentley. — Emerson. (Saintsbury.) — Bugge's etruscan researches. (H. Sweet.) — Amerigo Salvetti. (Heath Wilson.) — Plato's « Number » (Gow : ce serait 3600, i. e. $3^2 \times 4^2 \times 5^2$). Spanish «-z » in patronymics. (L. L. Bonaparte.) — Dante G. Rossetti. (Hancock.) — Mc Curdy, Aryo-semitic speech, a study in linguistic archaeology. Trübner (Sayce : ouvrage où il y a du savoir-faire et de la « suggestiveness », mais l'auteur n'a pas été plus heureux que ceux qui l'ont précédé sur le même domaine.)

The Athenaeum n° 2845, 6 mai 1882 : Autobiography of John Younger, shoemaker. — Penal laws a. test act, questions touching their repeal propounded in 1867-8 by James II to the deputy lieutenants a. magistrates, ed. by Sir George Duckett. — A. N. Wollaston, An english-persian dictionary, collected from original sources. — Chaucer's « eclympasteyre ». (Rossetti.) — Benjamin Disraeli (Deux lettres à Thomas Evans). — The Sunderland library. — Emerson.

Literarisches Centralblatt, n° 19, 6 mai 1882 : Mezger, Hülfsbuch zum Verständniss der Bibel. — Katholische Katechismen des XVI. Jahrhunderts in deutscher Sprache, hrsg. v. Moufang (Recueil important, renfermant 14 catéchismes du xvie siècle). — Jülg, Vita Sejani Tiberio imperante præfecti prætorio (Bon travail, cp. un prochain art. de notre revue). — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, Ier vol. Le dauphin. 1403-1422 (Excellent travail, qui témoigne de longues et profondes recherches, jugement impartial). — Hüttel's Chronik der Stadt Trautenau 1484-1601, bearb. von Schlesinger. — v. Erlach, zur bernischen Krieggeschichte des Jahres 1708, Samml. meist ungedruckter Actenstücke. — Kippenberg, Betty Gleim, ein Lebens-u. Charakterbild. — Haubt, akkad. u. sumer. Keilschrifttexte nach den Originalen im brit. Museum copiert u. mit einleit. Zusammenstell. sowie erklär. Anmerk. hrsg. Lief. I-IV (Beaucoup de bonnes et excellentes choses). — Schubert, eine neue Handschrift der orphischen Argonautica. — Le Roman de Renart, p. p. E. Martin. I. Première partie du texte, l'ancienne collation des branches (L'édition n'est pas critique, mais tout lecteur en sera très content; on ne pourra d'ailleurs juger la publication que lorsque les deux autres volumes auront paru). — Die Gedichte Walther's v. d. Vogelweide, p. p. Herm. Paul (Excellente édition critique remplissant toutes les exigences). — Dunger, Wörterbuch v. Verdeutschungen entbehrl. Fremdwörter mit besond. Berücksicht. d. v. d. grossen Generalstabe, im Postwesen u. in der Reichsgesetzgeb. angenomm. Verdeutschungen.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — **22 Mai** — **1882**

Sommaire : 91. Prou, Les théâtres d'automates en Grèce au IIe siècle. — 92. La Germanie de Tacite, p. p. Holder. — 93. Petrovitch, Scanderbeg, essai de bibliographie raisonnée. — 94. Choix de sermons de Bossuet, p. p. Gazier. — 95. Mémoires biographiques et littéraires du XVIIIe siècle, p. p. de Lescure. — Thèses de M. Seignobos. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

91. — **Les théâtres d'automates en Grèce** au IIe siècle avant l'ère chrétienne d'après les αὐτοματοποιϊκὰ d'Héron d'Alexandrie, par Victor Prou. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Ire série, t. IX, 2e partie, 1881.

Le principal mérite de ce travail consiste en ce qu'il rend, pour ainsi dire, à la lumière un texte du mécanicien Héron d'Alexandrie que M. Ch. Magnin, le savant historien de la marionnette dans l'antiquité, n'avait pu mettre en œuvre. Il est bien vrai que le texte de l'*Automatopée* a été publié par Thévenot en 1693, dans le grand recueil des *Veteres mathematici*, avec une traduction latine de Couture [1]. Mais depuis près de deux siècles, la philologie n'avait rien produit sur l'ouvrage d'Héron.

Dans une courte *Introduction historique* (§§ 1-22), M. Prou expose ce qu'on a fait ou plutôt montre combien l'on a fait peu dans cette branche de l'érudition technique. Puis la première partie (Considérations générales sur les αὐτοματοποιϊκά) tend d'abord à établir l'intégrité « philologique » (?) de ce texte. M. P. l'a révisé d'après sept manuscrits de Paris dont trois avaient d'ailleurs servi à l'éditeur des *Veteres mathematici* et qui paraissent provenir d'un même original commun à ces sept exemplaires et à la copie du Vatican. Un second chapitre nous fait connaître le type et le sujet « monoscénique » du théâtre roulant (Apothéose de Bacchus), dont la description remplit le livre Ier des *Automates*. Au chapitre III, sont exposés le type et le sujet « polyscénique » du théâtre fixe (Légende de Nauplius).

Avant de quitter cette première partie, j'exprimerai le regret que M. P. se soit borné à reproduire divers passages du premier livre des *Automa-*

1. Plus d'un siècle avant cette publication, en 1589, Bernardino Baldi avait fait paraître une traduction italienne de l'ouvrage, avec des notes et des figures que M. Prou déclare habilement dessinées. Vers le même temps Joseph d'Auria, traducteur latin des mathématiciens Autolycus (*De sphæra*), Théodose (*De mansionibus*) et Euclide (*Phænomena*), fit du texte en question une traduction latine sans figures, restée inédite et conservée à la Bibliothèque Nationale (ms. grec 2380).

Digitized by Google

tes, tandis qu'il a fait un travail complet sur le second et dernier livre. Il ne lui eût certes coûté guère de donner une édition intégrale des *Automates* avec traduction française.

La seconde partie a pour titre *Examen technique des appareils moteurs des* αὐτόματα *d'Héron d'Alexandrie*. M. P. examine quelques-uns des procédés mécaniques employés par Héron dans son double système à scène mobile (ὑπάγοντα αὐτόματα) et à scène fixe (στατὰ αὐτόματα).

Dans les explications très bien conduites, mais difficiles à suivre, qui concernent l'ouverture et la fermeture des doubles portes, j'ai relevé plusieurs inadvertances qui rendent encore plus malaisée l'intelligence de ces explications. Par exemple : 1° dans la fig. 4 (p. 70), le coussin inférieur marqué C doit être marqué G ; la lettre *c* a été omise ; 2° dans la figure 5 (p. 72), la lettre C, au milieu de l'arbre horizontal, doit aussi être lue G pour correspondre au renvoi du § 106 ; 3° dans la figure 6 (p. 76), les Θ majuscules correspondent à des θ minuscules dans le texte français.

P. 77, ἐν ὁποίοις δ'ἂν ᾖ διαστήμασιν est « traduit à des intervalles de longueur convenable », le grec signifie plutôt « à des intervalles de longueur quelconque ». Toutefois il faut dire que le sens se trouve bien de la traduction adoptée. Dans le chapitre II, M. P. rend parfaitement compte de la manœuvre exécutée par le contrepoids moteur pour faire ouvrir et fermer les portes du théâtre fixe et communiquer à chaque personnage les mouvements imposés par son rôle. D'un examen attentif de ce chapitre est résultée pour moi la conviction que le texte d'Héron a dû être compris convenablement et expliqué dans tous ses détails. Quant au chapitre III, où M. P. expose, au moyen de *trente* formules successives, la théorie des cordons moteurs, j'avoue mon insuffisance pour en vérifier l'exactitude, mais j'ai pris l'avis d'un ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées dont l'opinion sur cette théorie est absolument favorable, bien qu'elle lui paraisse aller bien au-delà des exigences du sujet traité.

Une étymologie arbitraire doit être combattue ici en passant. P. 49, note 143, à propos du mot ἑξελίκτρα, *bobine*, M. P. avance que « la finale τρα indique la forme rectiligne de l'objet ; mais comment rattacherait-il à cette explication la présence de cette finale dans μάκτρα, *pétrin*, κυλίστρα, *arène?* N'est-il pas plus simple de dire que τρα marque l'instrument, ou plus généralement encore, que ce suffixe implique l'idée soit d'une opération matérielle, soit du lieu où elle se passe ?

Aux pages 65 et 106, se rencontre le mot nouveau ὑσπλήγγιον, employé dans le sens de *petit battant*, qui mérite de prendre place dans les lexiques.

La troisième partie consiste en une nouvelle édition et une première traduction française de la deuxième section de l'*Automatopée* d'Héron d'Alexandrie, celle qui concerne les *Automates* à scène fixe. Généralement le texte a beaucoup gagné au travail d'épuration de M. P. et sa traduction est fidèle et précise. Je présenterai seulement quelques obser-

Digitized by Google

vations de détail sur l'établissement et l'interpolation du texte grec. § 1, κατακεχωρήκαμεν, avec un η, supposerait l'existence, non encore établie, d'un verbe καταχωρέω. Rien n'empêche de lire κατακεχωρίκαμεν par un ι, verbe connu que l'on retrouve p. 98, l. 3, avec la même signification. P. 100, § 4, διάθεσις est traduit par *sujet*, comme s'il y avait ὑπόθεσις. La suite de la phrase demanderait plutôt le mot *disposition* (scénique). P. 101, § 1. Le mot *encore* n'est pas dans le texte et rien ne nous oblige à l'y introduire. Quelquefois l'intelligence en quelque sorte trop pénétrante du texte entraîne M. P. dans un système de traduction qui tourne à la paraphrase. Il traduit ταῦτα μὲν οὖν οὕτω γίνεται (p. 117, l. 1) par ces mots : C'est ainsi que s'exécutent les changements de décor. D'autres fois, bien rarement du reste, il est à côté du sens. A propos de planchettes de sapin (ἐλάτινα), il traduit p. 118, l. 6 : ἵνα μὴ λέπτα ὄντα διαστρέφωνται (bonne correction tout indiquée d'ailleurs au lieu de διαστρέφονται) « afin que leur épaisseur les préserve de la torsion » ; c'est plutôt « afin qu'elles ne se tordent pas, quoique minces. » P. 132, § 3. Le traducteur a négligé de rendre κατὰ μέρος, *en détail*. Enfin, p. 136, l. dern., M. P. supplée μύθοις : πλὴν ὅτι [μύθοις] διαλλάσσονται, restitution ingénieuse, mais superflue.

Ces critiques sont, comme on le voit, de mince importance et je ne crois pas que l'œuvre de M. P. en puisse encourir de beaucoup plus graves. L'édition, la traduction et le commentaire laisseraient peu à faire à quiconque voudrait reprendre l'œuvre ardue qu'il vient d'exécuter. Versé dans la connaissance des mathématiques pures et appliquées, exercé de longue date dans la pratique de la langue grecque technique, travailleur opiniâtre et sagace, M. Prou a pleinement justifié la confiance de l'Académie des Inscriptions qui avait déjà inséré dans ses publications un travail de restitution de la Chirobaliste d'après un texte du même Héron d'Alexandrie, travail honoré, comme celui-ci, d'une médaille de l'Association pour l'encouragement des études grecques.

C. E. R.

---

92. — **Cornelii Taciti de origine et situ Germanorum** liber edidit Alfred Holder[1]. Freiburg i. B. und Tübingen 1882. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr.

Cette édition, qui donne uniquement le texte de la *Germanie*, constitué à l'aide de mss. jusqu'ici négligés, fait partie d'une collection intitulée *Germanischer Bücherschatz*, qui contiendra les sources de l'antiquité germanique. L'auteur nous avait promis en 1878 l'histoire du texte de la *Germanie* de Tacite, avec des justifications détaillées, mais

1. Sur une précédente édition de la *Germanie* par M. Holder (Leipzig, 1878), voir *Revue critique*, 1879, II, pp. 171-172.

Digitized by Google

cette histoire et ces justifications n'ont pas que nous sachions encore paru, et nous devons nous contenter, pour le moment, des quelques indications fournies par les *Notizen* de Teubner [1]. Jusqu'ici on avait regardé comme les meilleurs mss. de la Germanie ceux de Leyde et du Vatican. M. Holder est d'un tout autre avis; il déclare même le ms. de Leyde *tout à fait sans valeur comme source indépendante*. Dans sa nouvelle constitution du texte, il écarte avec décision toute *influence ultramontaine*, et ne s'attache qu'aux mss. allemands. Ces mss. sont, par ordre de mérite, celui de B.-F. Hummel, celui de Munich, celui de Stuttgard; ceux du Vatican et de Leyde ne viennent qu'après. Les sources du texte sont donc tout à fait allemandes, dit M. H. (*die Ueberlieferung des Tacitus ist eine durchaus deutsche*). Nous remarquons cependant que la présente édition n'est pas aussi *allemande* que celle qu'il a publiée en 1878, car elle reprend par ci, par là, les anciennes leçons.

En attendant les justifications promises, voyons les plus importantes des leçons introduites par M. H. dans son édition nouvelle.

Ch. II : *de eo*, au lieu de *deo*. — III : *baritum*, au lieu de *barditum* (c'est aussi la leçon de l'édition princeps et de Nipperdey, et H. Gaidoz penche également pour *baritum*; v. *Revue polit. et litt.*, 25 sept. 1875). — IV : *Opinioni*, au lieu de *opinionibus* (conjecture de M. Meiser, déjà adoptée par Halm et d'autres). — VI : *immensum vibrant*, pour *in immensum* (l'édition de 1878 n'avait pas *inmensum*, qui est la leçon d'un seul ms. allemand). — XVII : *velumina*, au lieu de *velamina* (sans doute une conjecture de M. Holder; elle ne se trouve pas dans l'édition de 1878). — XXXVI : *modestia ac probitas nomine superiores sunt*, au lieu de *nomina superioris*; l'édition de 1878 a *minime*, au lieu de *nomine* [2].

J. G.

---

1. Voir le catalogue intitulé *Mittheilungen der Verlagsbuchhandlung B. G. Teubner* (*Notizen über künftig erscheinende Bücher*), p. 45.

2. L'édition de 1878 donnait déjà les leçons suivantes, non mentionnées dans notre article de 1879 : ch. VII : *auditur*, pour *audiri* de tous les manuscrits. — XVIII : *pariendum*, au lieu de *pereundum*. — XXVI : *ab universis vice occupantur*, au lieu de *in vices*, leçon du meilleur manuscrit du Vatican, adoptée par des savants distingués (nous voudrions lire *universis vicis*). — XXXVIII : *seponunt*, au lieu de *sequuntur*. — XXXIX : *vetustissimos seu*, au lieu de *se*; *habitare dicuntur*, conjecture de M. H. (nous préférons *iis habitantur*). — XL : *Mannum Ertham*, au lieu de *Nerthum*. — XLIV : *ipsae in Oceano*, pour *ipso*. — XLV : *hominumque tutela*, pour *omnium tutela* (conjecture de M. Urlichs). — XLVI : *domos fingunt*, au lieu de *figunt* des mss. du Vatican et de Leyde; *peduum*, au lieu de *pedum* (c'est une conjecture de M. Holder).

Digitized by Google

93. — **Scanderbeg (Georges Castriota).** Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise suédoise, et grecque, et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours; par Georges T. Pétrovitch, architecte, etc. Paris, Leroux, (Vienne, imprimerie Holzhausen). 1881, pet. in-8° de xxix et 187 p.

L'auteur de ce travail le présente au public avec une prétention qui se trahit non-seulement par le luxe typographique, mais encore par une dédicace assez singulière « Aux huit millions de montagnards qui couvrent les Balkans, de l'Adriatique à la mer Noire ». Il étonne aussi le lecteur par l'abondance des sources auxquelles il le renvoie dans son avant-propos. Il a voulu sortir des voies ordinairement suivies par les bibliographes; il a certainement réussi à produire un volume original, mais qui atteste, il faut l'avouer, une assez grande inexpérience des études qu'il a entreprises. Pour dresser la bibliographie de Scanderbeg, il semble qu'il eût été sage de classer dans un premier chapitre toutes les monographies dont Georges Castriot a été l'objet et de réserver pour un second chapitre les ouvrages plus généraux dans lesquels il n'est parlé que d'une manière accessoire du héros albanais. Les uns comportaient naturellement des articles plus détaillés que les autres. En tout cas, il eût fallu, ce semble, indiquer méthodiquement à la suite de l'édition originale de chaque ouvrage les réimpressions ou traductions qui en ont été faites. M. Pétrovitch a suivi une autre méthode : il a rangé dans une même catégorie tous les écrits ayant un caractère historique sans distinction; il n'a fait de classe séparée que pour les ouvrages d'imagination. Il n'a suivi d'autre ordre que l'ordre chronologique, excellent quand il s'agit de la bibliographie d'un pays tout entier, mais qui ne présentait pas les mêmes avantages dans le cas particulier qui nous occupe. Ajoutons que l'auteur a eu la fâcheuse idée de faire ses citations à l'aide de formules algébriques qui sont souvent inintelligibles, ainsi la formule C 14[a] renvoie à Rohracher, *Catalogue n° IV,* la formule C 14[b] renvoie à Rosenthal, *Catalogue n° XVIII,* etc. Il faut évidemment beaucoup de patience au lecteur pour trouver dans la table alphabétique l'explication de ces énigmes qui font perdre du temps et ne font même pas gagner de la place. Par contre, M. P. n'a pas cru devoir numéroter les articles de son répertoire; cette omission est assez fâcheuse et rend difficile de comparer tel article à tel autre.

Ces réserves faites, nous n'hésitons pas à reconnaître que le bibliographe serbe s'est donné beaucoup de peine pour être aussi complet que possible, pour voir les livres qu'il enregistrait et pour les décrire minutieusement. Il indique aussi avec beaucoup de soin les dépôts publics dans lesquels il a eu l'occasion de rencontrer des exemplaires des ouvrages relatifs à Scanderbeg. Ces indications sont très utiles, et nous devons savoir gré à l'auteur de nous les avoir données. Nous n'en dirons pas autant des renvois à une foule de catalogues de libraires allemands. Ces

Digitized by Google

catalogues, imprimés le plus souvent à la hâte, fourmillent d'inexactitudes contre lesquelles il est bon de se mettre en garde.

P. 14, M. P. cite, sous la date de 1538, une édition de l'*Histoire des empereurs de Turquie,* traduite du latin par Barthélemy Du Pré, édition qui aurait été imprimée par Geofroy Tory, à Paris. L'erreur est ici évidente : le célèbre imprimeur était mort en 1533. Cf. Bernard, *G. Tory,* 2e édition, 181.

P. 18. *Scanderbeg. Commentaire d'aucunes choses des Turcs... traduict de toscan en françois par Guillaume Gaulteron de Cenquoins* (Paris, 1544, pet. in-8). — Il n'existe de ce livre qu'une seule édition imprimée par Denys Janot pour Jehan Longis et Vincent Sertenas. Ces deux libraires firent tirer chacun des exemplaires à leur adresse. Ils s'étaient associés pour la vente de l'ouvrage comme pour diverses autres publications. Citons, à titre d'exemples, le *Debat des deux gentilhommes espagnolz,* 1541 (Brunet, II, 548), et l'*Histoire æthiopique d'Heliodorus,* 1547 (*ibid.,* III, 88).

P. 20. *Istoria e gloriosi Gesti et vittoriose Imprese fatte contra Turchi da Giorg. Castriotto, detto Scanderbeg.* Venetia, 1545, in-8. — Cette édition, que M. P. cite d'après Meusel, n'existe pas. Il faut lire : *Venetia,* 1646.

P. 22. *Historia del Giorgio Castrioto... dal latino in lingua italiana, per P. Rocca, nuovamente tradotta.* Venetia, 1554, in-8. — Lisez : Venetia, Griffio, 1554, in-8. Cf. Cat. Delaleu, 1775, n° 1840.

P. 30. L'article relatif aux *Harangues militaires* de Belleforest est à refaire. Le nom de l'auteur est écrit à tort, quatre fois de suite, « Belleforrest ».

P. 48. *Gli illustri et gloriosi Gesti et vittoriose Imprese fatte contra Turchi...* Vinegia, Altobello Salicato, 1584, in-4. — La même édition de cet ouvrage reparaît, à la page suivante, comme un article différent. M. P. dit que Brockhaus nomme l'auteur Bonardo, et il ajoute : « J'ai prié M. Brockhaus de vouloir bien me dire d'où il connaît le nom de l'auteur, mais je n'ai reçu aucune réponse ». La réponse est pourtant bien simple, et M. P. la fait lui-même à la p. 51, où il décrit une édition des *Gesti* datée de 1591 : « Le nom de l'auteur (Monardo, Giovanni Maria) se trouve dans la dédicace ». Quelques lignes plus loin, le bibliographe paraît reconnaître son erreur; pourquoi donc ne l'a-t-il pas corrigée?

Pp. 62-64. *Histoire de Georges Castriot surnommé Scanderbeg...* Genève, 1604, in-8. — M. P. considère comme appartenant à trois éditions différentes les exemplaires qui portent la rubrique : *A Genéve, pour Jean Arnauld,* la rubrique : *A Franche-Ville, pour Jean Arnauld* et la rubrique : *A Saint Gervais, par P. de la Roviére.* Il paraît ignorer que les libraires de Genève, au commencement du XVIIe siècle, avaient l'habitude de dissimuler le nom de leur ville sur le titre des livres qui pouvaient trouver des acheteurs dans les pays catholiques. De

Digitized by Google

là les rubriques : *Aureliae Allobrogum, Coloniae Allobrogum, Ebroduni, Cologny, Saint-Gervais,* que nous rencontrons sur des volumes sortis des presses genevoises. Par un procédé analogue, les Elzevier de Leyde inscrivirent souvent sur les titres des ouvrages destinés aux catholiques le mot *Lugduni,* au lieu de *Lugduni Batavorum* (voy. Willems, *Les Elzevier,* CIII).

Pp. 67-71. *Histoire de Georges Castriot... par Jacques de Lavardin.* Paris, 1621, in-4. — M. P. cite des exemplaires portant les adresses de François Julliot, de Toussainct Du Bray et de Denys Moreau; il dit, à la table, qu'il doit en exister d'autres au nom de J. Fouet. Le Musée britannique possède effectivement un exemplaire à l'adresse de ce dernier libraire (cat. Grenville, II, 158). Il est possible qu'il s'en trouve un également à la Bibliothèque nationale (cf. cat. Falconet, p. 349).

P. 73. *Vita e Tatti public* [lis. *Fatti pubblici*] *di Giorg. Castriotto ... da Giac. Batti.* Venetia, 1646, in-8. — *Istoria e gloriosi Gesti et vittoriose Imprese fatte contra Turchi da Giorg. Castriotto...* Venetia, 1646, in-8. — M. P. fait à tort deux articles d'un même ouvrage. Le premier titre, grossièrement altéré, nous semble devoir être rejeté; quant au second, il figure, avec le nom de Giac. Batti, au Cat. Mac Carthy (n° 5003) et au Cat. Leber (III, n° 6306). L'ouvrage doit se trouver à la Bibliothèque municipale de Rouen.

Pp. 76-79. M. P. parle longuement de l'*Histoire de la decadence de l'Empire grec* de Chalcondyle, traduite par Vigenère; mais il ne mentionne dans son texte que l'édition de 1662, tandis qu'il cite à la table les éditions de 1577, 1612, 1650 et 1660.

P. 119. *Trois Nouvelles et deux Chants d'un poème de Scanderbeg, en italien, par Scaramelli.* — L'ouvrage est au Musée britannique (Cat. Grenville, I, 642).

P. 131. Ajouter la pièce suivante : *Scanderbegh, dramma per musica del dott. Antonio Salvi di Lucignano.* In Firenze. S. n., 1718, in-8 (Allacci, Drammaturgia, 2ª ed., 1755, col. 697).

P. 146. Ajouter la pièce suivante : *Scanderbeg, opéra; paroles de....; musique du comte de Lacépède.* — Le célèbre naturaliste Bernard-Germain-Étienne La Ville de Lacépède était un musicien passionné. Son opéra de *Scanderbeg* fut reçu en 1786 à l'Académie royale de musique, mais il ne fut pas représenté. Voy. Fétis, *Biographie des musiciens,* 2ᵉ éd., V, 152.

L'auteur de la *Bibliographie de Scanderbeg* annonce, dans sa préface, l'intention de publier un second volume consacré aux publications slaves. Comme il ne fait aucune mention des autres idiomes de l'Europe orientale, c'est, croyons-nous, à la première partie de son ouvrage que nous devons rapporter les livres écrits en roumain et en magyar.

La littérature magyare possède un curieux poème de Nicolas Bogathi, dont nous transcrivons le titre d'après le *Régi magyar Könyvtár* de Charles Szabó (n° 255) : *Az nagy Castriot Györgynec, kit az Töröc*

Digitized by Google

Szkenderbégnec hiuot, ki Hunyadi Iánossal két felöl vít az Törökre, külömb külömb czoda szerenczéuel, vitézi dolgainac historiaya hat reszben. Az elsö négy résznec Notáya : Ióllehet nagy sokat szóltunc Sándorról. Oetedic részénec Nótáya : Sok czodác löttenec io Magyar Országban, Hatodik részénec Notáya : Sok czodác közzül hallyátoc egy czodát. Mostan vyolan, az Authortól által oluastatuán, és meg corrigáltatuán, ki Nyomtattatot Colosuárat, 1592. Esztendöben. In-4 de 30 ff. (Biblioth. du Musée national et du Collège réformé de Budapest).

Une réimpression de Debreczen, 1597, dont le titre a été modifié, existe dans la Bibliothèque du Theresianum de Vienne : *Az nagi Szkender beknek kit Castriot Giorgi Herczegnek hittak, Epirusnak Nagi Albanianak es Macedonianak Vranak czudalatos ieles vitezi dolgairol, ket Török Czazarral ki Görög orzag veszte vtan, czak egiedöl allotta megh az Törökök ellene Europaban, Huniadi Ianos ideieben....* Debreczemben. *Anno.* XXXXVII. In-4 de 30 ff.

L'ouvrage que possèdent les Roumains n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressant. En voici le titre en caractères latins : *Prescurtare din istoria lui George Castriotul, numit si Schenderbeiu, principele Albaniei, tradusa de serdariul I. Bilciurescu.* Bucuresti, 1853, 2 vol. in-8 (Cat. de la Biblioth. de Bucarest, I, 169, n° 48). D'après Iarcu (*Bibliografia româna,* 54), il existe une première édition datée de 1847. L'ouvrage abrégé par le serdar Bilciurescu est, croyons-nous, celui du P. Duponcet.

Enfin, chose singulière, aucun livre albanais ne figure dans la bibliographie de Scanderbeg ; le héros national occupe cependant, si nous ne nous trompons, une grande place dans les poésies de M. Girolamo de Rada.

En résumé, l'essai de M. Pétrovitch présente encore d'assez nombreuses imperfections, mais le soin apporté par lui à ses recherches nous fait bien augurer de ses travaux quand il aura voulu suivre une méthode plus rigoureuse.

Émile Picot.

---

94. — **Choix de Sermons de Bossuet (1653-1691).** Edition critique publiée sur les manuscrits autographes de la Bibliothèque nationale ou sur les éditions originales avec une introduction et des notes par A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, veuve Eugène Belin, 1882. 1 vol. in-12 de xvi-597 p.

M. Gazier (*Introduction,* p. 5) fait observer que les sermons de Bossuet, grâce à une décision récente du Conseil supérieur de l'instruction publique, sont enfin devenus classiques au même titre que les *Oraisons funèbres* et que le *Discours sur l'histoire universelle;* que le nombre de ces sermons est beaucoup trop considérable pour qu'il soit possible de

Digitized by Google

les proposer tous à une étude sérieuse, et qu'il est nécessaire de choisir parmi ces chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Il rappelle que le beau *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet* que M. Gandar a publié en 1867 s'arrête malheureusement à l'année 1662, et il ajoute : « Il faut aller plus loin, et faire connaître quelques-uns des discours prononcés par Bossuet durant les quarante années qui ont suivi. Elève de M. Gandar, qui avait bien voulu m'associer à ses travaux il y a quinze ans, j'ai cru devoir continuer son œuvre et répondre ainsi au désir que lui-même en avait manifesté plusieurs fois devant moi : j'ai donc songé à faire un choix nouveau entre les deux cents discours que l'évêque de Meaux nous a laissés [1]. »

M. G. insiste sur la difficulté « de faire un choix parmi des chefs-d'œuvre, surtout quand il faut resserrer dans un cadre déterminé des discours appartenant à des époques si différentes. » Bossuet ayant prêché pendant un demi-siècle, de 1650 à 1700, à Metz, à Paris, à Meaux, « un éditeur de sermons choisis est obligé de prendre quelques sermons de sa jeunesse, des sermons de son âge mûr, des sermons de son admirable vieillesse. » Il faut aussi que « les divers genres dans lesquels s'est exercé ce prédicateur sublime » soient tous représentés. Après de longues hésitations, M. G. s'est décidé à prendre vingt-trois sermons qui appartiennent à toutes les époques de la vie de Bossuet prédicateur et dont voici la liste : *Sermon sur la loi de Dieu* (prêché à Metz, entre les années 1653 et 1656); *Sermon pour la fête de la nativité de la Sainte-Vierge* (prêché à Metz le 8 septembre 1654 ou 1655) [2]; *Panégyrique de saint Bernard* (prêché à Metz le 20 août 1655); *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'église* (prêché à Paris en février 1659); *Panégyrique de l'apôtre saint Paul* (prêché à Paris, à l'Hôpital-Général, le 29 juin 1659); *Sermon sur l'honneur du monde* (prêché à Paris, chez les Minimes de la place Royale, le 21 mars 1660, en présence du prince de Condé); *Sermon sur la prédication* (prêché à Paris, dans la chapelle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 13 mars 1661); *Sermon sur la nécessité des souffrances* (prêché à Paris, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 10 avril 1661); *Sermon sur la Providence* (prêché au Louvre, devant Louis XIV, 8 ou 10 mars 1662); *Sermon sur l'ambition* (prêché dans la chapelle du Louvre, le 19 mars 1662); *Sermon sur la mort* (prêché au Louvre le 22 mars 1662); *Sermon sur les devoirs des rois* (prêché au Louvre le 2 avril 1662); *Sermon sur la Passion* (prêché au Louvre, devant le roi, le 7 avril 1662); *Sermon sur la vigilance* (prêché au Louvre le 29 novembre 1665); *Sermon sur la divinité de la religion* (prêché au Louvre le 6 décembre 1665); *Sermon sur*

1. M. G. a dédié le volume à la mémoire de son ancien maître. Ce reconnaissant hommage portera bonheur à son édition.

2. M. Floquet assigne à ce sermon la date de 1652. M. G. démontre (p. 37, note 2) que ce sermon doit être de 1654 au plus tôt, de 1655 au plus tard.

Digitized by Google

l'enfant prodigue (prêché à Saint-Germain le 28 mars 1666); *Sermon sur la justice* (prêché à Saint-Germain, devant le roi, le 17 avril 1666); *Panégyrique de saint André, apôtre* (prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 30 novembre 1668); *Sermon sur la fête de tous les saints* (prêché à Saint-Germain, devant le roi, le 1er novembre 1669); *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière* (prêché devant la reine, le 4 juin 1675, dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques); *Sermon pour le jour de Pâques* (prêché à Saint-Germain, devant le roi, le 6 avril 1681); *Sermon sur l'unité de l'Eglise* (prêché à l'ouverture de l'Assemblée générale du clergé de France, le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins); *Sermon pour le jour de Noël* (prêché à Meaux, le 25 décembre 1691).

Tout le monde approuvera le choix fait par M. G., comme tout le monde approuvera le parti qu'il a pris de recourir, pour l'établissement du texte, aux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le labeur n'a pas été mince : le vaillant éditeur a revu jusqu'à trois fois sur les manuscrits ou, en leur absence, sur les éditions originales tous les discours dont se compose son recueil. Les résultats de cette vérification ont été considérables et ont indemnisé largement M. G. de toute sa peine. Laissons-le marquer ces résultats (p. VI) : « Indispensable pour les sermons publiés par M. Lachat [1], ce travail de révision minutieuse n'a pas été inutile pour ceux mêmes dont M. Gandar avait établi le texte. J'ai trouvé à glaner derrière M. Gandar, et mon édition sera parfois, dans le détail, assez différente de la sienne. Epuisé par l'excès du travail et miné à son insu par une maladie cruelle qui devait l'emporter à quarante-deux ans, M. Gandar a fait çà et là des fautes de lecture; quelquefois il a corrigé sans raison suffisante ce qu'il considérait comme des erreurs de ses devanciers; quelquefois enfin il s'est trompé, soit en négligeant d'appliquer

1. Dans l'histoire des sermons de Bossuet, qui termine l'*Introduction*, M. G. se montre justement sévère pour M. Lachat. Il dit (p. XV) : « M. Gandar a eu raison de venger Déforis des critiques injustes, parfois même des injures grossières de nos contemporains, de M. Lachat surtout, dernier éditeur de Bossuet. M. Lachat n'aurait rien pu faire sans Déforis, et il n'a pas craint de le traiter à tout propos d'une manière indigne. » Il dit encore (p. XVI) : « Averti par l'abbé Vaillant, et guidé par les travaux de M. Floquet, qu'il a affecté de ne pas citer, M. Lachat eut recours aux manuscrits de la Bibliothèque nationale; il donna en 1862 un texte des Sermons qui est évidemment bien meilleur que celui des Bénédictins. Mais l'édition Lachat ne saurait être considérée comme définitive. Soit précipitation, soit légèreté, cet éditeur si sévère pour ses devanciers, « cet impitoyable redresseur de torts, » comme l'appelle M. Gandar, a laissé échapper bien des fautes. Là où les Bénédictins avaient bien lu, il lit mal; souvent il prend les variantes pour le texte, et réciproquement: il rejette au bas des pages, sous la rubrique *note marginale*, des phrases entières dont Bossuet avait indiqué la place par des renvois, il commet enfin des fautes telles qu'on ne saurait lui accorder les éloges pompeux qu'il a pris soin de se décerner lui-même. » Cf. la note 2 de la page 324 où M. G. constate que M. Lachat « s'est donné l'air de regarder les mss. plutôt qu'il ne les a regardés. »

Digitized by Google

sa méthode, soit en l'appliquant avec trop de rigueur. Mais il ne faut pas oublier, sous peine d'ingratitude, que si l'on peut ainsi corriger M. Gandar, on le doit à M. Gandar seul; sa méthode est vraiment la bonne, et lui-même n'aurait pas manqué de faire disparaître ces quelques imperfections légères. »

M. G. donne d'intéressants détails (pp. VII-VIII) sur les brouillons des sermons, sur les variantes qui s'y trouvent en si grand nombre [1] et (pp. IX-XI) sur ses efforts pour constituer un texte préférable aux textes déjà publiés. Il nous annonce (p. XI) qu'il n'a pu conserver l'orthographe des manuscrits, cette orthographe étant « la plus capricieuse, souvent même la plus étrange qui se puisse rencontrer [2]. »

Il serait trop long de signaler les corrections apportées par M. G. aux éditions de ses devanciers. Presque à chaque page de son recueil on en relèverait plusieurs. Contentons-nous d'en citer deux : là où l'on avait imprimé : « jamais votre Etat ne *manquera*, » M. G. a lu (p. 534) : « jamais votre Etat ne *changera*. » Là où l'on avait imprimé : « au légitime Seigneur, qui est la Raison-Dieu, » il a lu (p. 344) : « au légitime Seigneur, qui est Dieu [3]. »

M. G. s'excuse d'avoir mis un si grand nombre de notes au bas des pages de son volume. L'absolution aurait pu lui être refusée dans le cas où tant de notes auraient été superflues; mais, comme, au contraire, l'utilité en est très grande, on lui saura gré de leur extrême abondance. Ces notes sont de toute nature. Tantôt, l'éditeur y consigne les variantes de son auteur; tantôt, les fautes de ses devanciers. D'autres fois, il y indique la source des citations de l'éminent orateur : « L'on ne saurait croire, dit-il (pp. XII-XIII), à quelles recherches j'ai été parfois entraîné pour placer au bas d'une page une note que bien peu de personnes consulteront. Bossuet traduit souvent ou l'Ecriture ou les Pères, mais rarement il cite les textes qu'il traduit. Je me suis fait un devoir de les transcrire, afin que l'on puisse vérifier et admirer le plus ordinairement

1. M. G. a minutieusement recueilli toutes ces variantes, justifiant ainsi (p. VIII) ses scrupules à cet égard : « L'étude de ces variantes peut même présenter un intérêt très vif; de la sorte, on est admis, pour ainsi dire, dans la confidence de Bossuet; on est autorisé à lire par dessus son épaule pendant qu'il écrit; on se rend compte de ses moindres hésitations; on le suit à la recherche du mot juste, lui dont la qualité maîtresse est précisément une justesse d'expression désespérante. »

2. Pour montrer combien est bizarre la façon dont Bossuet écrit parfois les mots les plus ordinaires, et combien il était impossible de reproduire des mots ainsi défigurés, M. G. donne (p. XI) un spécimen de l'orthographe des sermons de 1652 à 1681.

3. M. G. nous apprend (p. X) que Bossuet avait d'abord écrit *la raison* et qu'ayant jugé que cette expression purement philosophique n'était pas digne de la chaire chrétienne, il a substitué *Dieu* à la *raison*. Les éditeurs, un peu trop éclectiques, ont gardé tout à la fois le mot proscrit et le mot adopté. M. G. n'a pas tort de leur reprocher (p. XI) d'avoir fait dire à Bossuet « une véritable sottise. » Il s'est encore moqué de leur maladresse (p. 344, note 3), disant : « Il se trouve des gens pour admirer ces belles associations qu'un Bossuet seul a pu faire. »

Digitized by Google

la beauté des traductions. Facile quand il s'agit de la Bible, ce travail de transcription est souvent rebutant quand il s'agit des Pères, quand il faut aller chercher, avec de mauvais index, un passage perdu dans un ouvrage en vingt volumes in-folio, dans Saint-Chrysostome, par exemple. » Les observations philologiques et littéraires de l'éditeur méritent un éloge particulier. Comme il connaît parfaitement les écrivains du XVIIe siècle, il a rapproché de diverses façons de parler de Bossuet les façons de parler analogues de Corneille, de La Fontaine, de Molière, de Pascal, de Racine, de Mme de Sévigné. Toute cette portion du commentaire est fort curieuse pour l'histoire de notre langue et pourra fort enrichir une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Littré [1]. Le savant maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris n'a pas manqué de citer les nombreux passages où Bossuet « qui doit beaucoup aux latins, ainsi qu'il l'a reconnu lui-même, » s'est souvenu d'Horace, de Juvénal, surtout de Virgile [2]. Louons encore la pureté de goût avec laquelle il critique certaines fautes des premiers sermons du futur aigle de Meaux, ce que l'on peut appeler les mouvements encore incertains de cette aile qui devait être si vigoureuse et qui devait monter si haut. A tous les points de vue, son commentaire est à peu près irréprochable [3].

Je n'insisterai pas davantage sur les mérites divers du *Choix de sermons de Bossuet* et je redirai avec M. Gazier (p. XIII) : « En voilà assez,

---

1. Quelques notes sont d'un tour agréable, comme la note sur le mot *souvenance* (p. 9) : « Le Dictionnaire de l'Académie (édition de 1878) dit que ce mot est vieux. Il mérite de rester éternellement jeune. » Quelques autres notes sont même d'un tour piquant, comme celle-ci sur Sénèque (p. 20) : « Ce philosophe avait dans son palais une chambre nue avec un misérable grabat au lieu de lit; il venait parfois y méditer sur la pauvreté des... autres. » Citons encore cette note (p. 87) : « Ce mot fait songer à celui de Mlle de Sévigné répondant à un abbé qui lui reprochait d'être trop vaine de ce qui doit pourrir un jour. — En attendant, cela n'est pas pourri. » Voir, de plus (p. 158), la note sur les *emplois*.

2. Voir notamment, sous l'apostrophe à la ville de Metz, dans le *Panégyrique de saint Bernard* : « O belle et noble cité! Il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie, » le rapprochement que voici : « C'est le *data præda* de Virgile. Il n'est pas un Français qui puisse lire ces lignes sans émotion. »

3. Tout au plus pourrait-on conseiller à M. G. de retoucher trois ou quatre notes qui ne sont pas assez exactes. Pourquoi dire (p. 19, note 5) que Platon a couronné Homère de fleurs avant de le bannir de la République? J'ai montré, voilà bientôt vingt-quatre ans (*Correspondance littéraire* du 1er novembre 1858, p. 9), qu'il n'est nullement question de fleurs dans le texte du livre III de la *République*. — Quand M. G. déclare (p. 277, note 1), que les mots *épitaphe*, *épigramme* et les autres mots dérivés des neutres grecs étaient du masculin, à l'époque de Bossuet, il s'avance trop : la vérité, établie par M. Littré à l'article *Epitaphe*, est que ces mots, au XVIIe siècle, étaient indifféremment des deux genres. — L'authenticité de ce mot effrayant de Louis XIV : « *l'Etat, c'est moi*, » mis en regard (p. 351, note 1) de l'expression de Bossuet : *Votre France*, a été justement contestée. On a condensé dans ce mot fait à plaisir la doctrine du grand roi. — Divers rédacteurs de la *Revue critique* (*quorum pars parva fui*) ont eu l'occasion de rappeler qu'il n'est plus permis de parler, comme le fait M. G. (p. 562, note 2), de « Clovis à Tolbiac ».

Digitized by Google

sans doute, pour montrer que cette édition nouvelle a été préparée avec le plus grand soin, comme il convient quand on publie les œuvres d'un pareil génie [1]. » Ajoutons seulement que les remarquables qualités déployées par notre collaborateur prouvent que nul ne pourrait mieux que lui publier dans la *Collection des grands écrivains de la France,* une édition vraiment définitive des Œuvres complètes de Bossuet, édition que demandent instamment à la maison Hachette tous les admirateurs de celui que M. Villemain proclamait *le plus éloquent des hommes.*

T. DE L.

---

95. — **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle.** Nouvelle série avec introduction, notices et notes par M. DE LESCURE. Mémoires biographiques et littéraires (Duclos, Florian, Mme Suard, Corancez). Paris, Firmin-Didot. 1 vol. in-18 de XVIII-300 pages.

Il en est de ce dernier volume comme de ceux qui ont précédé; les Mémoires qui s'y trouvent réimprimés ont un intérêt véritable, surtout ceux de Florian; mais il est trop visible qu'en les réimprimant M. de Lescure a songé exclusivement aux gens du monde. C'est un livre de lecture agréable, ce n'est pas un livre d'étude; cette bibliothèque de Mémoires, bien qu'elle comprenne trente-sept volumes, ne dispense pas de recourir soit aux collections du même genre, soit aux publications particulières. En outre, les notices et les notes dont il est parlé dans le titre sont réduites à leur plus simple expression dans le corps de l'ouvrage, et l'on regrette souvent de ne pas trouver au bas des pages des explications indispensables.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Seignobos.

I. Thèse latine : *De indole plebis romanae apud Titum Livium.*
II. Thèse française : *Le régime féodal en Bourgogne jusqu'en 1360.*

I

Les thèses de M. Seignobos offrent l'avantage de pouvoir être analysées en quelques lignes, tant les conclusions en sont nettes et précises.

Tite-Live nous dépeint la plèbe romaine habitant la ville, pauvre, misérable, accablée de dettes. Cette description ne s'accorde pas avec les faits. Les plébéiens obtiennent des avantages considérables dans les comices centuriates; beaucoup d'entre

---

1. M. G. présente modestement (p. XVI) son édition comme une *œuvre de patience,* ajoutant : « Je m'estimerais heureux si l'on croyait pouvoir lui donner place, à côté de l'édition Gandar, dans le pupitre des rhétoriciens, et aussi dans les bibliothèques sérieuses. »

Digitized by Google

eux appartenaient donc à la première classe et, par suite, étaient riches. En outre, les plébéiens sont soldats, et, pour être soldat à Rome, il fallait avoir une certaine aisance. Tite-Live s'est donc trompé. S'il s'est trompé, c'est qu'on l'a égaré. Il s'appuie particulièrement sur deux auteurs : Valérius Antias et Licinius Macer, qui ont représenté la plèbe telle qu'elle était à l'époque de Sylla et non telle qu'elle était à l'origine. Pour ces premiers temps de Rome, il aurait fallu puiser à une autre source, à Fabius Pictor. D'après les rares renseignements que Tite-Live lui a empruntés, l'on voit que la plèbe habitait la campagne, était riche et puissante.

De nombreuses objections ont été présentées à cette thèse par MM. Himly, Fustel de Coulanges, Pigeonneau et surtout par M. Bouché Leclercq. Tite-Live a exagéré la misère de la plèbe : la chose est certaine. Mais le candidat n'est-il pas tombé dans l'excès contraire? Il y avait des plébéiens riches et propriétaires; faudrait-il en conclure que tous les plébéiens fussent riches et propriétaires? Puis, à supposer que le plébéien cultivait un champ dans la campagne de Rome, était-il véritablement le propriétaire de ce champ? Ne devait-il pas payer, comme le suppose Lange, de fortes redevances au patricien, véritable propriétaire? Pour s'acquitter de ces redevances, il faisait des dettes : de là tous ces troubles, toutes ces révoltes dont parle Tite-Live et qui ne s'expliqueraient plus si la thèse soutenue était vraie.

D'une manière générale, ne doit-on pas se défier de cette méthode de critique, introduite en Allemagne par Nitzsch et Nissen? Il faut être bien fin gourmet, pour reconnaître à la saveur de telle ou telle phrase de Tite-Live, à quel auteur annaliste le grand historien romain a emprunté ses indications. La chose étant impossible, on se fait des idées préconçues; on impose à chaque auteur ancien un bât. On se dira, par exemple : toutes les fois que Tite-Live parlera de la misère de la plèbe, ce sera la faute de Valérius Antias ou de Licinius Macer; — quand, par hasard, il nous montrera la plèbe puissante dans la cité et au dehors, oh! alors — on ne peut pas en douter, — il s'est adressé à Fabius Pictor.

II

La thèse française de M. Seignobos est une œuvre remarquable, fortement conçue, remplie de ces formules rigoureuses qui résument un chapitre et le gravent dans la mémoire. C'est un travail de premier ordre, fait surtout d'après les documents inédits de la Cour des Comptes conservés aux Archives de la Côte-d'Or.

La Bourgogne, depuis l'antiquité jusqu'en 1360, a passé par trois régimes : régime impérial romain, régime féodal, régime monarchique. Chacun de ces régimes a laissé sur le sol une division territoriale : le premier, la villa, unité de propriété, et la paroisse, unité ecclésiastique; le second, la châtellenie autour du château, la prévôté autour de la maison du propriétaire ecclésiastique, la prévôté dans l'intérieur de la commune; le troisième, le duché et le bailliage. Chaque régime a donné aussi naissance à une classe d'hommes : le premier, aux paysans et au clergé des campagnes; le second, aux nobles laïques, aux nobles d'Eglise et aux gens de commune; le troisième, au duc, à ses officiers et à ses bourgeois. De plus, chacun de ces régimes a créé ou subi un système propre d'institutions. Les paysans sont soumis à l'exploitation domaniale; le seigneur, en vertu de son ancien droit de propriétaire, exige de ses hommes des redevances de tous genres; il les force à se servir exclusivement de son moulin, de son four, de son pressoir; il exerce sur eux le droit de justice, prononce les amendes qui l'enrichissent. Lors de la période féodale, les nobles organisent entre eux le gouvernement du contrat, tandis que les communes, entrées dans le cadre de la féodalité, créent le gouvernement municipal. Enfin, au-dessus de l'exploitation domaniale, au-dessus des institutions féodales, le duc et ses gens établissent une administration monarchique.

Digitized by Google

Une série d'objections de détail sont faites au candidat par MM. Himly, Pigeonneau, Rambaud, B. Zeller. Les divisions géographiques données par M. S. manquent de précision; l'on trouve dans la thèse trop peu de dates : souvent on ne sait pas si un document cité est du XIe ou du XIIIe siècle; parfois l'auteur dépasse l'année 1360, assignée comme terme à son travail; on voudrait connaître l'époque à laquelle ont été publiés les livres indiqués dans l'introduction, par exemple : les *Coutumes de Bourgogne;* il n'est pas tout à fait exact de dire qu'au moyen âge il n'y avait pas d'industrie dans les villages.

Des objections d'un intérêt plus général ont été présentées par MM. Himly, Lavisse et Fustel de Coulanges. Elles peuvent se réduire à deux principales.

D'abord, M. S. s'est laissé entraîner par le besoin de la symétrie. Il a été obligé de s'ingénier beaucoup, pour trouver partout trois séries de divisions territoriales, trois couches de la société, trois gouvernements. Il n'a pas toujours su dans quel compartiment faire rentrer telle ou telle classe d'hommes, telle ou telle institution. Pourquoi mettre dans la période romaine le clergé des campagnes, dans la période féodale le haut clergé? Lorsque l'empire romain disparut, le haut clergé était organisé aussi bien, sinon mieux que le clergé de village. En outre, au-dessus des trois gouvernements dont il a été question, n'y a-t-il pas un quatrième gouvernement qui finira par se superposer aux trois autres, le gouvernement royal? On regrette vivement que M. S. n'ait pas parlé des rapports du duc avec le roi de France : saint Louis, Philippe le Bel interviennent souvent dans les affaires du duché; ils jugent les différends que le duc a avec ses voisins.

En second lieu, la féodalité est un fait social fort complexe. Les origines en sont lointaines et multiples. M. S. nous a montré très bien comment, vers le IVe siècle, de grands propriétaires avaient établi sur leurs terres des esclaves et des colons qu'ils jugeaient et dont ils touchaient des redevances. Mais au-dessus de ces propriétaires, il y avait l'Etat. Or, l'Etat souverain levait des impôts, entretenait une armée, rendait la justice; il avait même peu à peu réduit les droits des propriétaires et intervenait dans leurs difficultés avec les esclaves. Les rois mérovingiens et carolingiens furent les héritiers de l'Etat romain. Ils possédèrent la plénitude des droits souverains. Or, ils cèdent parfois ce droit à des abbayes : si un abbé pouvait juger par le fait seul qu'il est propriétaire, les chartes d'immunités ne seraient qu'un verbiage inutile. Les rois cèdent aussi leurs droits à leurs représentants dans les provinces; ces représentants brisent peu à peu les liens qui les attachaient au pouvoir central; ils deviennent héréditaires et ainsi la féodalité se constitue, en partie du moins, par en haut. Il aurait fallu considérer deux facteurs : le propriétaire et l'Etat. M. Seignobos n'en a considéré qu'un seul, le propriétaire. Sa thèse présente donc une lacune; mais, telle qu'elle est, elle est excellente et l'on en gardera bien longtemps le souvenir en Sorbonne.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Francis Guessard, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, est décédé au Mesnil-Durand (Calvados), le 7 mai dernier. Né à Passy le 28 janvier 1814, et ancien élève de l'Ecole des Chartes, il fut d'abord l'un des secrétaires de Raynouard et l'aida dans ses derniers travaux philologiques. Puis il fut successivement attaché aux travaux de la collection des *Monuments du Tiers Etat*,

Digitized by Google

sous la direction d'Augustin Thierry, et à la préparation d'un recueil de pièces relatives à la croisade albigeoise que devait publier Fauriel. En 1847, lors de la réorganisation de l'Ecole des Chartes, il fut nommé répétiteur à cette Ecole, en même temps que Quicherat, son ancien condisciple à qui il ne devait survivre que peu de semaines. En 1867, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions. Peu après, en 1869, il se fit remplacer dans sa chaire de l'Ecole des Chartes, par M. Paul Meyer, et prit sa retraite en 1878. M. Guessard a composé, et en partie publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, divers travaux historiques; l'un, une histoire de la maison de Mornay, dont une partie seulement a vu le jour, lui valut une médaille à l'Académie des inscriptions, en 1845. En 1846 il obtint un prix à l'Académie française pour un Vocabulaire de la langue de Molière. Le prix fut partagé entre lui et Génin. Le travail seul de Génin (qui était fort médiocre), fut publié. Guessard avait été chargé de diverses missions en Italie, qui avaient pour objet la préparation du vaste recueil des anciens poètes de la France dont Fortoul avait conçu l'idée et lui avait confié la direction. L'un des résultats de ces missions fut la publication dans les *Documents inédits* du *Mystère du siège d'Orléans* (1862, en collaboration avec M. de Certain). Son œuvre principale, celle qui lui ouvrit les portes de l'Institut, fut la collection de chansons de geste dont il publia dix volumes de 1858 à 1870, sous le titre (qui devait être celui d'une publication beaucoup plus étendue) de *Recueil des anciens poètes de la France*. M. Guessard était un fin lettré. Ses examens critiques des travaux philologiques d'Ampère et de Génin sont restés célèbres. Dans ces dernières années, il avait déserté le champ des études où jadis il avait excellé. Ce fut une perte réelle pour la philologie romane et pour les lettres.

— La commission, chargée de visiter le dépôt des archives de la marine, avait en 1881 reconnu l'utilité d'un inventaire sérieux et spécifié qu'elle attachait un caractère particulier d'urgence à l'exécution d'un travail plus rapide, d'un inventaire très sommaire, qualifié par elle d'*Etat de situation*. Cet « état de situation » devait comprendre : 1° la désignation des séries, avec une très courte notice indiquant, sans énumération de lieux communs historiques, la manière dont chaque série a été formée, la nature des pièces qu'elle contient ; 2° les dates extrêmes de chaque série; 3° le nombre des volumes ou cartons dont elle est composée. Le ministre fut également d'avis que ce travail passât avant tout autre, afin de servir de cadre à un inventaire plus complet et de fournir immédiatement un tableau précis et méthodique des divisions naturelles des archives de la marine. La première partie de cet inventaire sommaire, celle qui comprend les documents antérieurs à 1790, vient d'être publiée. (*Inventaire sommaire des archives de la marine*, premier fascicule. Berger-Levrault. In-8°, 52 p.). L'auteur de cet inventaire est M. Didier Neuville, archiviste paléographe ; il a établi, à la suite de chaque série, une table de concordance entre les numéros des registres ou cartons et la date des documents qu'ils contiennent ; on peut ainsi exprimer d'une manière plus précise les demandes de communication et retrouver plus facilement la trace des pièces ou des registres égarés. En outre, M. Neuville a placé en tête de chaque chapitre une note absolument technique qui en indique la composition générale et réunit des remarques, lesquelles auraient passé inaperçues si elles avaient été réléguées à la tête de chaque article. L'Inventaire, dressé par M. Neuville, rendra de très grands services, et tous les érudits, auxquels il sera un utile instrument de travail, devront en être reconnaissants au jeune et laborieux archiviste.

— M. Louis Blanc prépare, dit-on, une édition de ses œuvres complètes.

— La Direction de la *Revue Historique* nous prie d'insérer la note suivante : « Par suite d'un accident, un article de M. J. Derenbourg sur le livre de M. Friedlaender :

Digitized by Google

Geschichtsbilder aus der nachtalmudischen Zeit, a été publié dans les comptes rendus de la *Revue historique* (t. XIX, pp. 187-188) sans avoir été corrigé. Il faut y faire les corrections suivantes : P. 187, l. 22, au lieu de *Scheriseh*, lisez *Scherira*; l. 26, au lieu de *Chofni*, *Hofni*; l. 27, au lieu de *Harkawy*, *Harkavy*; l. 29, au lieu de *Schapvorit*, *Schaprout*; n. 2, l. 1, au lieu de *Berlin*, *Berliner*; p. 188, l. 2, au lieu de *Hanagid*, *Hannagid*; l. 3, au lieu de *Ganach*, *Ganaeh*; l. 5, au lieu de *Jitzchaski*, *Jitzhaki*; l. 6, au lieu de *Ichouda Halewy*, *Iehouda Halévy*; l. 7, au lieu de *Esva*, *Esra*; l. 8, au lieu de *Mamian* ou *Manionde*, *Maïmon* ou *Maimonide*; l. 10, au lieu de *Hamagid*, *Hannagid*, et *Nagrela* au lieu de *Nagrèle*; l. 11, au lieu de *Iben Nagdèle*, *Ibn Nagdela*; l. 12, 13 et 22 au lieu de *Raschis*, *Raschi*; l. 22-24, au lieu de *Schouda Halewy*, *Iehouda Halévy*; l. 31, au lieu de *Rossin*, *Rosin*; l. 33, au lieu de *Reschi*, *Raschi* ».

ALLEMAGNE. — On ne lira pas sans profit ni sans un vif intérêt l'étude critique que M. Wilhelm Mangold a publié dans la « Zeitschrift für neufranzœsische Sprache und Literatur » et qu'il a fait tirer à part (Oppeln, Maske. In-8°, 44 pp.) sur le *Misanthrope* de Molière. M. M. y « développe ses propres vues sur la pièce, en les rattachant aux publications les plus récentes ». Il a ainsi divisé son sujet : I. *Ce qu'il y a de subjectif et d'objectif dans le Misanthrope* (pp. 3-19); II. *Les caractères et l'action* (pp. 19-33); III. *Les tendances du Misanthrope* (pp. 33-38); IV. *Les destinées du Misanthrope* (pp. 38-44). Il regarde comme fondés les rapprochements qu'on a faits entre Philinte et Chapelle, Célimène et Armande Béjart, Alceste et Molière, Boileau, Montausier. Il a tort, ce nous semble, de croire avec Martinière que Molière a représenté Chapelle sous le nom de Philinte; il eût mieux fait de s'en tenir à Mesnard, dont le travail sur le *Misanthrope* lui paraît le plus remarquable qu'on ait écrit depuis longtemps sur le sujet; l'épicurien Chapelle, joyeux convive et plus épris de la bouteille que des muses, n'a pu servir de modèle à Philinte. Ce qui est intéressant dans la brochure de M. M., c'est toute cette suite de citations et de témoignages qu'il emprunte aux critiques modernes, soit français, soit allemands; que de subtilités et d'exagérations dans certains jugements! M. de Lapommeraye prétend que Molière, en critiquant la galanterie et la coquetterie, « a tout simplement sauvé cette chose sainte qui s'appelle la famille »; M. Neuss voit dans le mot de « libertés » qu'Alceste prononce à la fin de la pièce, un pressentiment de la Révolution française; M. Rambert trace un parallèle entre Alceste et Hamlet et déclare que tous deux se posent cette question fatale: « Qu'est-ce que l'homme? »; il va même jusqu'à comparer Alceste à Achille; « il en a les brusques colères et la mélancolie profonde, et il aime Célimène comme Achille aime Patrocle; » M. Paul Lindau, à la vue des mépris que le *Misanthrope* essuie de la société, pense au Christ devant Caïphe. M. W. M. se moque de tous ces raffinements d'esprit; ses jugements sont ceux d'un critique sensé et réfléchi; il pense qu'Alceste est une création originale pour laquelle l'esthétique n'a pas encore de formule suffisante, que c'est le comique et le tragique réunis en un seul personnage, et que le *Misanthrope* est *ein genialer Mensch* (p. 29); pour ce qui concerne la « tendance » de la pièce, il se rallie entièrement à l'opinion de Chamfort dans son *Eloge de Molière* (pp. 35-36); il cite de nombreux passages de l' « excellent petit écrit » de Coquelin, composé avec « esprit et chaleur » (voir surtout le passage sur Célimène, pp. 21-23); il regarde comme « manquée » la publication de Gérard du Boulan qui, dans son *Enigme d'Alceste*, représente le *Misanthrope* comme un symbolisme, comme l'explosion de l'honnêteté publique se personnifiant dans un janséniste. Nous recommandons l'opuscule de M. W. Mangold à l'attention des moliéristes; on y trouvera un excellent résumé de tout ce qui a été dit dans ces derniers temps sur le *Misanthrope*, et, à côté de nom-

Digitized by Google

breuses et attachantes citations, on y rencontrera des idées justes et ingénieuses; l'auteur a réussi, selon son expression, à mieux faire comprendre aux lecteurs allemands l'œuvre de Molière et à la montrer dans toute sa simplicité et sa grandeur.

— Dans une brochure de seize pages, intitulée *Miscellanea Gœthiana*, M. Hermann Wentzel a inséré trois notes, écrites en latin : 1° sur le nom de Werther; Gœthe, dit M. Wentzel, aurait donné ce nom à l'amoureux de Lotte, parce qu'il était *plus cher* à la jeune femme que son mari (*werth*, cher; comparatif, *werther*) « *putem illum marito apud Lottam priores habuisse partes eique fuisse cariorem* »; 2° sur le nom d'Ogon, sous lequel Charlotte de Stein a désigné Gœthe dans sa tragédie de Didon; Ogon ne serait autre que la traduction anglaise de Wolfgang « *e duabus vocibus*, ogre *et* gone »; 3° sur le petit poème « *Ueber allen Gipfeln ist Ruh* », où Gœthe aurait imité un passage d'Alcman que lui aurait fait connaître Villoison. De ces trois hypothèses, la dernière est la seule qu'on puisse discuter; quant aux deux autres, n'est-ce pas le cas de dire, en latin, à l'exemple de l'auteur, *risum teneatis*?

— Le XVe volume du manuel que publie chaque année la librairie Springer, de Berlin, et qui résume les événements de l'année précédente, vient de paraître. Il porte, comme on sait, le titre de « *Politische Geschichte der Gegenwart* »; de même que les volumes consacrés aux années précédentes, il est rédigé par M. Wilhelm Müller, professeur à Tubingue. Le volume actuel (*Das Jahr 1881*, in-8°, xv et 301 p. 4 mark) mérite les mêmes éloges que ses aînés; les événements y sont racontés avec beaucoup de clarté et de précision; l'auteur sait laisser de côté les menus faits et citer à propos des détails caractéristiques. Il a raison, ce nous semble, d'avoir rejeté l'ordre chronologique (par mois), adopté au contraire par l'auteur d'un ouvrage français du même genre, M. Daniel (*L'année politique*, Charpentier). Il vaut mieux grouper les faits selon les nations, et, chemin faisant insérer dans le récit le plus de dates possible. M. W. Müller a gardé les divisions des volumes précédents; l'Allemagne, comme il est naturel dans un livre allemand et destiné surtout aux Allemands, occupe une place considérable, la moitié même du volume (pp. 1-153); puis viennent la France (pp. 153-187); l'Autriche-Hongrie (pp. 187-204); la Russie (pp. 205-218); la Grande-Bretagne (pp. 219-232); l'Italie (pp. 232-244); la péninsule des Balkans (pp. 244-255); l'Espagne et le Portugal (pp. 255-258); la Hollande et la Belgique (pp. 258-260); la Scandinavie (p. 261); la Suisse (pp. 262-268); l'Amérique (pp. 268-276). Le volume se termine par une *Chronique* ou liste chronologique des événements de l'année 1881 et par une table alphabétique des noms propres. M. Müller reproduit, cette fois encore, les documents historiques les plus importants publiés dans l'année dont il résume l'histoire, par exemple, les communications du comte Seherr-Thoss sur ses relations avec Bismarck en 1862 et en 1864, les paroles de Bismarck à propos de l'absolutisme et de M. de Beust (1866), etc. L'auteur nous permettra de rectifier, en passant, quelques légères erreurs; lire p. 156, *Antonin* et non « Antonie » (Proust); p. 160, *Lenglé* et non « Lengle »; p. 174, *Massabie* et non « Massavie » (nom sous lequel M. Gambetta a voyagé en Allemagne durant le mois d'octobre 1881); p. 181. *Gougeard* et non « Goujeard ». Une faute plus grave, c'est de placer les récentes élections de la Chambre des députés le 31 août (pp. 172 et 286) au lieu du 21 août; comment le scrutin de ballotage (*Stichwahl*) aurait-il eu lieu le 4 septembre, quatre jours après les élections générales? La table des noms propres n'est pas complète; il manque, par exemple, les noms de *Lenglé* et de *Cassagnac* (p. 160).

— Les *Französische Studien*, que publient à la librairie Henninger, de Heilbronn, MM. Kœrting et Kœschwitz, feront désormais paraître à part, et sous forme de livre, tout travail de longue haleine. C'est ainsi qu'a déjà paru l'ouvrage considérable

Digitized by Google

de M. Mahrenholtz sur Molière, sa vie et ses œuvres. Les prochaines études qui seront publiées dans les *Französische Studien* sont relatives à Amis et Amiles, à la langue d'oïl, à Aucassin et Nicolete, aux propositions conditionnelles en ancien français et à Girart de Rossillon.

— M. Karl Hillebrand, dans un livre dont notre recueil a rendu compte, traitait les personnages d'Erckmann-Chatrian de « figures de bois »; que dira-t-il en apprenant qu'un libraire-éditeur de Stuttgart annonce actuellement la traduction des œuvres choisies (*Ausgewæhlte Werke*) des deux écrivains alsaciens? Cette traduction comprendra vingt volumes, qui paraîtront en soixante livraisons, chaque livraison au prix de 50 pfennigs.

— Le prix Beneke devait être décerné par l'Université de Gœttingue à l'auteur du meilleur travail sur l'origine, le développement et l'affermissement légal du collège des électeurs; le travail qui a été couronné est celui de M. Otto Harnack, de Dorpat; c'est, d'après les termes du rapport, une étude scientifique tout à fait remarquable et d'une valeur durable.

— On vient de vendre à Berlin (du 1er au 11 mai) la bibliothèque que le fameux Dr Strousberg, celui qu'on a surnommé le roi des chemins de fer, *Eisenbahn-König*, avait rassemblée dans son château de Zbirow en Bohême; cette bibliothèque se composait de 3,060 volumes relatifs à toute espèce de sujets.

— On va jouer à Weimar une traduction des *Perses* d'Eschyle par H. Koechly, avec musique du duc héritier de Meiningen.

ANGLETERRE. - La Clarendon Press fera prochainement paraître les deux premières parties (576 p. *A-Hwistlian*) de l'*Anglo-saxon Dictionary* laissé en manuscrit par feu Bosworth et considérablement augmenté par M. T. Northcote Toller, professeur de littérature anglaise à Manchester.

— Dans le courant de l'automne paraîtra une édition des trois premiers livres d'Hérodote, due à M. Sayce.

ITALIE. — L'Académie des sciences morales et politiques de Naples donnera un prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur l'*Ethique* d'Aristote. 1° On examinera si les trois *Ethiques* (à Nicomaque, à Eudème et la Grande Ethique) sont authentiques, si la première seule est authentique, en partie ou en entier, et si nous la possédons dans l'ordre où elle a été écrite par Aristote; 2° on exposera la doctrine éthique d'Aristote, et on en montrera les rapports avec les doctrines métaphysiques, physiques, logiques et politiques du philosophe; on décrira aussi le développement des doctrines éthiques en Grèce jusqu'à Aristote. Les manuscrits devront être écrits en italien, ou en latin, ou en français, ou en allemand; ils ne porteront pas de nom d'auteur, mais une devise; ils pourront être présentés jusqu'au 31 mai 1883. Le mémoire couronné sera publié dans les *Actes* de l'Académie et aux frais de cette société; l'auteur en recevra deux cents exemplaires, sans préjudice de son droit de propriété littéraire.

— Les lettres de Gino Capponi seront prochainement publiées par MM. Alessandro Carraresi et Cesare Guasti chez Le Monnier, à Florence.

RUSSIE. — Le comte Ouvarov prépare un ouvrage monumental consacré à l'*archéologie de la Russie*. Le premier volume intitulé « *L'âge de pierre* » vient de paraître à Moscou.

— M. Semevsky a fait paraître le premier volume de son ouvrage sur l'*Histoire des paysans russes pendant le règne de Pierre-le-Grand*.

— On célébrera le 8 avril 1883 le centième anniversaire de l'annexion de la Crimée à la Russie; quelques professeurs des Universités de Saint-Pétersbourg et d'Odessa travaillent à une Histoire de la péninsule taurique, qui paraîtrait à ce moment-là; un musée d'antiquités locales sera ouvert à la même date à Sébastopol.

Digitized by Google

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 mai 1882.

M. Jules Girard, président, donne lecture d'une lettre par laquelle M. Paul Meyer annonce la mort de M. Guessard, membre de l'Académie. M. Girard prononce une allocution dans laquelle il rappelle les travaux de M. Guessard et les services rendus par lui à l'histoire de la langue et de la littérature française et provençale du moyen âge.

M. Victor Guérin demande l'appui de l'Académie pour une demande de mission qu'il a adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique et qui a pour objet une nouvelle exploration du Liban, de l'Arabie Pétrée, de la basse Egypte, etc. Il sera écrit en ce sens à M. le ministre de l'Instruction publique.

La rédaction du programme demandé par M. le ministre de l'Instruction publique, pour diriger les travaux des membres de la section orientale de l'école supérieure des lettres d'Alger, est confiée à une commission composée de MM. Renan, Léon Renier, Ernest Desjardins, Barbier de Meynard, Schefer et Albert Dumont.

L'Académie décide qu'elle sera représentée, à l'inauguration de la statue d'Auguste Mariette, à Boulogne-sur-Mer, par MM. Jules Girard, président, Wallon, secrétaire perpétuel, et Ernest Desjardins.

M. Siméon Luce lit un mémoire intitulé : *les Menus du prieur de Saint-Martin-des-Champs en 1438 et 1439*. Il décrit un registre manuscrit conservé aux Archives nationales, qui contient l'état des dépenses de table de Jacques Seguin, prieur de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, tenu jour par jour par son receveur, Gilles de Damery, du 10 août 1438 au 21 juin 1439. Le soin des achats de vivres destinés, soit au couvent, soit au prieur, appartenait en principe, à Saint-Martin-des-Champs, à un religieux revêtu d'un office spécial, qu'on appelait l'hôtelier du prieuré. Des difficultés s'étant élevées entre l'hôtelier, nommé Louis de Colon, et le prieur Jacques Seguin, celui-ci avait privé le premier de sa charge; Louis de Colon avait porté l'affaire au parlement et avait obtenu un arrêt qui interdisait provisoirement au prieur de disposer de la charge d'hôtelier, jusqu'à ce qu'il eût été statué sur le fond de la cause. C'est ce qui obligea Jacques Seguin à faire acheter au dehors, à ses frais et sous sa responsabilité personnelle, tout ce qui était nécessaire au service de sa table, et à en faire inscrire la dépense par son receveur particulier, pour en réclamer plus tard le remboursement. Le registre de Gilles de Damery mentionne avec détail tous les mets servis sur la table du prieur, le prix de chacun d'eux, souvent les circonstances de l'achat, les invitations faites ou reçues par Jacques Seguin, les noms de ses convives ou de ses hôtes, les sommes dépensées au jeu ou en aumônes, etc. Il est curieux de comparer la chère de Jacques Seguin en 1438 et 1439 avec les menus qui nous sont parvenus des repas donnés par quelques-uns des prieurs ses prédécesseurs, au commencement du xve siècle. Ceux-ci avaient une table beaucoup plus somptueusement servie; à l'époque où fut tenu le registre de Gilles de Damery, la misère générale et la disette, causées par la guerre civile qui désolait la France, obligeaient même un riche bénéficiaire, comme le prieur de Saint-Martin-des-Champs, à se contenter d'un ordinaire relativement frugal et modeste.

M. Lenormant communique une lettre de M. Piot à M. Miller qui contient diverses observations faites en Egypte, au sujet des tombeaux de Séti Ier et de quelques autres rois, ainsi que des remarques sur la direction à donner aux fouilles à l'avenir. M. Lenormant présente aussi des photographies qui viennent d'être exécutées en Calabre par M. Schæfer, de Paris, et qui représentent deux monuments anciens dont on ne possédait encore aucune reproduction photographique ou dessinée : le temple grec d'Héra Lacinia, près Crotone, et la basilique chrétienne de la Roccelletta del Vescovo di Squillace (*Castra Hannibalis*).

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Boislile (A. de). *Semblançay et la Surintendance des finances* (extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*); par M. Ad. Regnier : Schlenker (rev. C.-F.), *an English-Temne Dictionary* (London, 1880, in-8°); — par l'auteur : Bréal (Michel), *l'Inscription de Duenos* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome); id., *Inscriptions du vase Chigi* (extrait du même recueil).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18, 6 mai 1882 : Victoris episcopi Vitensis historia persecutionis africanae provinciae, p. p. PETSCHENIG; die handschriftl. Ueberliefer. d. Victor v. Vita. — BACH, Des Albertus magnus Verhältniss zur Erkenntnisslehre d. Griechen, Lateiner, Araber u. Juden. (Du labeur, mais confus sans méthode et sans valeur.) — RIBOT, Die experimentelle Psychologie d. Gegenwart. (B. Erdmann : ouvrage qui, par son exposition claire et habile, a été très goûté en Allemagne, et méritait une traduction.) — Buddhist texts from Japan edited by MAX MÜLLER. Anecdota Oxoniensia, texts, documents a. extracts chiefly from mss. in the Bodleian a. other Oxford libraries. Aryan series. I, 1.) Clarendon Press. (E. Kuhn) — Aristophanis Plutus p. p. v. VELSEN. (A. v. Bamberg : très bon.) — Plauti Truculentus p. p. Fr. SCHOELL. (Spengel : l'éditeur est maître des matériaux du sujet, jugement indépendant et sagacité dans la critique conjecturale.) — Strassburger Studien, Zeitschrift für Geschichte, Sprache, und Litteratur des Elsasses hrsg. v. MARTIN u. WIEGAND. (Kossinna : promet d'être la plus sérieuse et la plus solide des revues alsaciennes.) — v. WALDBERG, Studien zu Lessings Stil in der Dramaturgie. (Werner : assez bon, mais en somme peu de maturité.) — The erl of Tolous a. the emperes of Almayn, p. p. LÜDTKE. (Varnhagen : beaucoup de soin et de réflexion.) — Commedia di Dante Allighieri preceduta dalla vita e da studi preparatori illustrativi esposta e commentata da LUBIN. (Körting : rien d'essentiellement nouveau, mais réunit avec conscience tous les résultats acquis.) — STEUP, Thukydideische Studien. I. (Wilamowitz : travail considérable dont devra se soucier quiconque s'occupe de Thucydide et de l'histoire d'Athènes.) — SWOBODA, Thukydideische Quellenstudien. (Wilamowitz : ne renferme rien d'important.) — Regesta pontificum romanorum, p. p. JAFFÉ; edit. II correctam et auctam auspiciis WATTENBACH curaverunt LOEWENFELD, KALTENBRUNNER, EWALD. I u. II. (Holder-Egger.) — Chr. MEYER, Geschichte des Landes Posen. (Caro : mauvaise compilation.) — BASTIAN, Der Völkergedanke im Aufbau einer Wissenschaft vom Menschen u. seine Begründ. auf ethnolog. Sammlungen. (Gerland : beaucoup d'obscurités et d'exagérations.) — Antike Bildwerke in Rom, mit Ausschluss d. grösseren Sammlungen, beschrieben v. MATZ u. v. DUHN. I. Statuen, Hermen, Büsten, Köpfe. II. Sarkophagreliefs. III Reliefs und Sonstiges (Michaelis : très utile.) — C. G. BRUNS, Kleinere Schriften. 2 vols. (Bekker.) — FRAUENSTÄDT, Blutrache u. Totschlagsühne im deutschen Mittelalter. (Ouvrage bien fait et qu'on devra consulter.)

Philologische Rundschau, n° 15, 8 avril 1882 : BONITZ, Ueber den Ursprung der homerischen Gedichte, 5e édition (Kammer : polémique). — Edw. Anth. BECK, The Heracleidae of Euripides (Wecklein : sans valeur). — HILGARD, De artis grammaticae ab Dionysio Thrace compositae interpretationibus veteribus in singulos commentarios distribuendis (P. Egenolff). — SCHAPER, Quaestionum Vergilianarum liber primus, die Eclogae (E. Glaser : polémique; Glaser invoque, entre autres, des arguments empruntés à M. Benoist). — PERINO, De fontibus vitarum Hadriani et Septimii Severi imperatorum ab Ael. Spartiano conscriptarum (Jos. Vict. Sarrazin : bon). — E. VINCENT and T. G. DICKSON, A handbook to modern greek, Macmillan; Daniel SANDERS, Neugriechische Grammatik nebst Sprachproben; BOLTZ, Die hellenische oder neugriechische Sprache (G. Stier : le Handbook est particulièrement à recommander parmi les grammaires grecques modernes, quoiqu'il donne lieu à diverses critiques; il fait connaître une loi intéressante relative à la forme des rimes masculines; l'édition allemande de Sanders serait bonne, n'était l'incorrection typographique; le livre de Boltz est défectueux).

N° 16, 15 avril 1882 : WECKLEIN, Die Tragoedien des Sophokles zum

Digitized by Google

Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen versehen, Philoktetes. — Swoboda, Thukydideische Quellenstudien (Leske : prouve que Thucydide, comme il le déclare lui-même, faisait usage du témoignage des deux partis, et le faisait avec critique; mais prouve aussi qu'il est malaisé d'approfondir la nature de ces témoignages, généralement oraux). — Berndt, De ironia Menexeni Platonici (Hess : travail soigné). — Steinhoff, Das Fortleben des Plautus auf der Bühne (Otto Francke : louable). — Q. Horatii Flacci opera a Mauricio Hauptio recognita, ed. quarta ab Johanne Vahleno curata (Mewes : article élogieux dont les épreuves ont été mal corrigées, apis Matinae more modaque, codex Blandinius vetustinnimus, sepulcum). — Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum primum, Upsalae, Akademische Buchhandlung (Sörgel : article élogieux).

Philologische Wochenschrift, no 13, 1er avril 1882 : Hirt, Commentationum Lysiacarum capita duo (Albrecht : médiocre). — Woksch, Der römische Lustgarten (Löwner : recommandable). — Périodiques (entre autres Revue internationale de l'enseignement ; à propos de la reproduction du discours prononcé par M. G. Paris, sur la tombe de Graux, la Wochenschrift déclare « dass uns Graux als Philologe am wenigsten französisch erschienen ist », et que la « deutsche Gründlichkeit » semble « in seinem Charakter viel mehr ausgeprägt zu sein, als im Volks-Charakter »). — Notes sur les professeurs de Berlin, par Paul Frédéricq (d'après la *Revue de l'instruction publique* en Belgique).

N° 14, 8 avril 1882 : Saalfeld, Italograeca, Kulturgeschichtliche Studien auf sprachwissenschaftlicher Grundlage (Gruppe : article malveillant). — Pochop, Ueber die poetische Diction des Hesiod (Löwner : insuffisant). — Josef Wagner, Zu Platons Ideenlehre (Löwner : louable). — Joh. Schmidt, Die psychologischen Lehren des Aristoteles in seinen kleinen naturwissenschaftlichen Schriften (Löwner : intérêt plus philosophique que philologique). — Slavik, C. Iulii Caesaris commentarii de bello gallico (destiné aux écoles tchèques). — R. Lallier, C. Sallusti Crispi de conjuratione Catilinae, de bello Jugurthino. Paris, Hachette (A. Eussner : à la différence de l'édition Constans, celle-ci exclut les lettres et discours et ne donnent pas de table des noms propres ; elle donne en plus une esquisse de la grammaire de Salluste ; trop souvent l'éditeur risque d'égarer l'élève en lui faisant croire que certaines formes sont spéciales à son auteur ; le texte suit Jordan jusque dans une erreur sur l'ordre des mots ; il y a quelques inexactitudes dans l'indication des sources ; le commentaire est clair, exclut les passages parallèles d'autres historiens, dérive généralement de Jacobs ; quelques notes sont superflues ; il y a une vingtaine de vignettes, que l'auteur de l'article voudrait reléguer en queue du volume pour éviter de couper le texte). — C. H. Krauss, traduction allemande du dialogue de Tacite (Georg Andresen). — Eichert, Vollständiges Wörterbuch zur Philippischen Geschichte des Justinus (utile). — Festgabe für Wilhelm Crecelius (pour la 25e année de son enseignement au gymnase d'Elberfeld ; 44 collaborateurs). — Fouilles de M. Maspero.

Athenaeum belge, n° 9, 1er mai 1882 : Putman, Studien over Calderon en zijne Geschriften (Virginie Loveling : livre volumineux, de 490 pages, paru en 1880 et contenant une biographie de Calderon, une étude très approfondie de ses œuvres et l'appréciation des philologues allemands, français et hollandais sur le génie du grand dramaturge espagnol).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

CAMBRIDGE HARVARD COLLEGE LIBRARY
JUN 21 1882

N° 22 Seizième année 29 Mai 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

VIENT DE PARAITRE

ESQUISSE SOMMAIRE DE LA MYTHOLOGIE SLAVE par L. LEGER. In-8. . . . . 1 50

ESSAI SUR LA LÉGENDE DU BUDDHA par Em. SENART. 2e édition. Un fort volume in-8. . . . . 15 »

PRACRITS ET SANSCRIT BUDDHIQUE par M. E. SENART. Broch. in-8. . . . . 1 50

LE MAHAVASTU Texte sanscrit publié pour la première fois par Em. SENART. Tome I. In-8. . 25 »

HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS traduite par BOUCHÉ-LECLERCQ. Tome IV. 7 50

Digitized by Google

Literarisches Centralblatt, n° 21, 20 mai 1882 : Tiele, Histoire comparée des anciennes religions de l'Egypte et des peuples sémitiques, trad. par Collins, avec préf. de Réville. — Weech, die Zähringer in Baden (écrit de circonstance). — Regesta archiepiscopatus Magdeburgensis, hrsg. v. Mülverstedt, II. 1192-1269. — Von Reumont, Vittoria Colonna. Leben, Dichten, Glauben im xvi. Jahrhundert (Livre très attachant et de grande importance pour l'histoire du xvie siècle en Italie). — Correspondenz des franz. Gesandtschaft in der Schweiz, 1664-1671, hrsg. v. Schweizer (Introduction excellente et très nourrie de faits). — Stieve, Ueber die ältesten halbjährigen Zeitungen oder Messrelationem u. insbesondere über deren Begründer Freiherrn Michael von Aitzing (Recherches très pénétrantes). — Kiepert, neue General-Karte von Unter-Italien mit den Inseln u. Sardinien. — A manual of hindu pantheism, the Vedântasâra, transl. with copious annotations by G. A. Jacob (Traduction lisible et à laquelle on peut se fier). — Clemm, De breviloquentiae Taciteae quibusdam generibus (Premier essai, mais essai supérieur aux œuvres de cette nature non seulement en étendue, mais en valeur scientifique). — Calderon, Das Leben ist Traum u. der standhafte Prinz, hrsg. v. Krenkel (Bonne édition). — Anemüller, Dramatische Aufführungen in den schwarzburg-rudolstädtschen Schulen vornehm. im XVII. u. XVIII. Jahrhundert. — Zahn, Cyprian von Antiochien u. die deutsche Faustsage. — Dorothea von Schlegel, geb. Mendelssohn u. deren Söhne Joh. u. Phil. Veit, Briefwechsel hrsg. v. Raich. 2 vols. — Contes albanais, recueillis et trad. par Dozon (Recueil intéressant et fort bien fait). — Catalogus codicum bibliothecae Universitatis r. scientiarum Budapestensis. Budapest.

N° 22, 27 mai 1882 : Oldenberg, Buddha, seine Lehre, seine Gemeinde. (Beau livre à recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des religions.) — Cornuti theologiae graecae compendium, rec. et emend. Car. Lang. — Ziegler, Die Ethik der Griechen u. Römer. (A pénétré profondément dans l'esprit de l'éthique grecque et caractérisé justement chaque philosophe.) — Cuq, Etudes d'épigraphie juridique. De quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien. I. L'examinator per Italiam. II. Le magister sacrarum cognitionum. (Donne l'impression d'une grande compétence et de « solidité »; démonstration faite avec la plus grande clarté.) — Bartels, der eversteinische Erbfolgekrieg zwischen Braunschweig-Lüneburg u. Lippe. 1404-1409. — Steiff, Der erste Bücherdruck in Tübingen. — Heigel, Die Wittelsbacher in Schweden. (Conférence animée sur les trois rois de Suède, issus de la ligne palatine des Wittelsbach.) — Preussen im Bundestage 1851 bis 1859, Documente der k. preuss. Bundestags-Gesandtschaft, hrsg. v. Poschinger. I. 1851-1854. (Offre un double intérêt : 1° par les négociations du Bundestag et la part qui y prend la Prusse; 2° par la façon dont le représentant de la Prusse au Bundestag, Bismarck, s'acquitta de sa mission. On voit surtout dans cette publication quelles qualités diplomatiques remarquables, connaissance des hommes et don d'observation, volonté résolue, mais modération et conciliation, Bismarck, alors dans la trentaine, sut déployer; au reste, toutes ses propositions et ses rapports reçoivent l'approbation du ministre des affaires étrangères et du roi.) — Babrii fabulae rec. Gitlbauer. (Quelques choses bonnes et nouvelles.) — Deecke u. Pauli, Etruskische Forschungen u. Studien. II. der Dativ Iarthiale u. die Stammerweiterung auf-ali. II. Nachtrag zum templum von Piacenza. (La première étude de Deecke est complètement manquée; Deecke a aussi peu réussi que Corssen à prouver que les Etrusques appartiennent à la race indo-

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 5 Juin — 1882

Sommaire : 103. Paul Orose, p. p. ZANGEMEISTER. — 104. RENIERI, Le pape Alexandre V, Byzance et le concile de Bâle. — 105. DE MAGNIENVILLE, Le maréchal d'Humières et le gouvernement de Compiègne. — 106. GEFFCKEN, Sur l'histoire de la guerre de Crimée. — 107. Discours parlementaires de M. Thiers, X-XII. — VARIÉTÉS : J. DARMESTETER, Nouveaux manuscrits judéo-persans. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

103. — **Pauli Orosii Historiarum libri VII,** accedit ejusdem Liber apologeticus; recensuit et commentario critico instruxit Carolus ZANGEMEISTER. Vienne, Gerold fils. 1882, in-8° de XXXII-820 p.

Cette édition de Paul Orose forme le cinquième volume du *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum,* publié sous les auspices et aux frais de l'Académie impériale des Sciences de Vienne. Dans l'ordre chronologique, cet ouvrage n'arrive qu'en sixième lieu : les livres déjà parus sont au nombre de cinq, Sulpice Sévère (1866), Minucius Félix et Julius Firmicus Maternus (1867), tous deux édités par Ch. Halm (tomes I et II de la collection), Saint Cyprien (t. III), en 1868 et 1871, dû à Hartel; Arnobe, publié en 1875 par Reifferscheid (tome IV), et enfin Victor de Vit (tome VII), en 1881 par Petschenig. On voit que ces publications se suivent avec assez de régularité, quoique non sans une certaine lenteur; mais on ne saurait en faire le moindre reproche à l'Acamie de Vienne, si l'on songe à la quantité vraiment effrayante de copies, de collations, de photographies, de matériaux de toute sorte qui a été réunie pour rendre la publication de ces textes à peu près définitive. Pendant deux ans et demi, M. Reifferscheid visita, aux frais de l'Académie, à peu près toutes les bibliothèques de l'Italie; la liste et la description de tous les manuscrits des Pères de l'Eglise qu'il y a pu consulter forme la *Bibliotheca Patrum latinorum Italica,* parue en 2 volumes in-8 de 1865 à 1872. En même temps, M. Halm fouillait les collections de la Suisse; d'autres, les dépôts de la France et de l'Allemagne; les éditeurs se rendaient eux-mêmes dans les villes qui possédaient des manuscrits de leur auteur; ainsi M. Zangemeister collationna à Florence, en 1873 et en 1877, le Paul Orose de la Laurentienne (LXV, 1), à Rome, en 1865 et à d'autres époques, les plus importants de la Vaticane (*Palat.*, 829 ; *Vatic.*, 1974. 3339), d'autres à Milan, à Verceil, à Londres. Souvent ils ont pu obtenir l'envoi de ces manuscrits; M. Z. a pu avoir à Heidelberg les manuscrits de la Bibliothèque du prince de Fürstenberg (n. 18, *Donaueschingensis*), de celle de Varsovie (*Rhedigera-*

Digitized by Google

nus, 108), de Saint-Gall (621), et de bien d'autres encore. Ces mêmes manuscrits ont été vus et revus, soit par des savants locaux, comme le ms. de Florence par l'éminent conservateur de la Laurentienne, M. l'abbé Anziani, soit par les érudits allemands qui se trouvaient à l'étranger; les mss. de la Vaticane ont été étudiés par MM. Keibel et Mau, l'Ambrosianus (D. 23) de Milan, par MM. Studemund et Krueger. Enfin, lorsque M. Z. fut chargé de publier Orose, MM. Ch. Halm et Nicolas du Rieu, ce dernier, bibliothécaire de l'Université de Leyde, lui firent don de tous les matériaux qu'ils avaient eux-mêmes réunis, et renoncèrent gracieusement à préparer une édition pour leur propre compte. Otto Jahn communiqua de même les collations qu'il avait fait prendre : si l'on songe que quelques-unes remontent à l'année 1853, la nouvelle édition d'Orose représente près de trente années de travaux continus. Dans ces conditions-là, toutes les éditions que publie l'Académie de Vienne se présentent avec un appareil critique d'une richesse étonnante; celle qui vient de paraître est peut-être en cela supérieure encore à ses devancières. C'est que le nombre des mss. de Paul Orose est considérable : 38 ont été consultés pour les Histoires, 6 pour l'Apologétique. En outre, les sources de Paul Orose ou les auteurs qui l'ont suivi ont été le plus souvent étudiés sur les manuscrits mêmes. M. Z. a collationné lui-même, entre autres, le ms. des *Periochae* de Tite-Live (*Palat.*, 275), et le fameux exemplaire de Jordanès (*Palat.*, 921), brûlé le 12 juillet 1880 dans l'incendie de la bibliothèque de M. Mommsen.

Il est donc infiniment probable que rien n'a été négligé pour l'établissement du texte d'Orose. J'ai pu collationner sur la nouvelle édition quelques pages d'un des plus importants exemplaires d'Orose, le *Palatinus* 829 (livre 1, prologue; id., 2, 1-50; livre 6, 18, 1-18; livre 7, 16, 17, 18), et j'ai pu m'assurer du soin extrême qu'on avait mis à le lire. Il y a néanmoins quelques *errata* à faire; p. XII, n° 1 : le f° qui précède le f° 1 porte, très lisiblement écrit au crayon *E Nazario,* sans qu'il y ait trace d'aucune autre lettre; — p. 2, l. 13 : P^a^ porte *inuangeliis* et non *inuangelus;* — l. 15 : *agelum* P^a^ au lieu de *angelum;* — p. 3, ligne 5 : VERSV P, et non VERSVM; — p. 14, 10 : *haut* P; — p. 15, 3 : *palestinam* (*n* ex correctione) P; — p. 15, 6 : *asiam* (*i* ex corr.) P; — p. 19, 2 : *lascer* (*s* est bien de la première main, comme le dit M. Mau) P; — p. 409, 1 : *efrenatius* P; — p. 409, 5 : *lucium cæsare* (*e* delet.) P; — p. 409, 18 : *patris* P.

Les six manuscrits principaux des histoires d'Orose forment deux familles indépendantes l'une de l'autre : l'une comprend le *Laurentianus* L, de la fin du VIe siècle, le *Donaueschingensis* D, du VIIIe; l'*Ambrosianus* B, également du VIIIe; les fragments d'un ms. aujourd'hui perdu (Bruxelles 19609; Brit. Mus. 24144), du VIIe: l'autre le *Palatinus* P, du VIIIe, et le *Rehdigeranus* R, de la fin du IXe. La première famille était seule connue des précédents éditeurs d'Orose, même d'Havercamp (Leyde, 1738, 4e), le dernier et le meilleur de tous (Migne n'a fait que reproduire intégra-

Digitized by Google

lement son édition, t. XXXI). L'âge de ces manuscrits les rapproche singulièrement du temps même où vivait Paul Orose, la première moitié du ve siècle : de plus, comme ils sont indépendants les uns des autres (sauf les deux mss. de la seconde famille, et encore M. Z. avoue que leur degré de parenté ne peut être établi à coup sûr), il est facile de reconstituer l'exemplaire primitif, l'archétype des manuscrits d'Orose : et on peut le faire d'une façon presque certaine, mieux que pour n'importe quel écrivain de l'antiquité. — Il devenait donc à peu près partout inutile de rien changer aux leçons données par la plupart des manuscrits; c'eût été courir le risque de prendre pour des erreurs de transcriptions les fautes ou les particularités de l'orthographe de l'auteur et de corriger non plus un copiste, mais Orose lui-même. M. Z. a eu raison de s'en tenir à ce principe, et on ne saurait trop le louer d'une réserve dont il s'est fort rarement départi [1]. Nous ne trouvons plus dans le nouveau texte les corrections et les rectifications sans nombre qui gâtaient celui d'Havercamp, surtout dans les chapitres géographiques. Par exemple, Havercamp, 11, écrivait *Paraetonium* au lieu de *Parethonio* qui se trouve dans les mss, Z. p. 11, 1; — H. p. 12, *Caleartium,* au lieu de *Chalearzum,* Z. p. 11, 5; — *Roxolanorum,* H. p. 11, au lieu de *Rhobascorum*, Z. p. 10, 6, etc. Pages 14, 10, M. Z. a rétabli le vrai texte : *usque ad — sinum Arabicum, qui ad meridiem — extenditur, Syria generaliter nominatur;* Havercamp, p. 14, écrivait : *usque ad — sinum Arabicum, qui est ad meridiem — extenditur Syria, quae sic generaliter nominatur;* M. Z., dans la première édition qu'il avait donnée de la Cosmographie d'Orose (*Commentationes in honorem Mommseni,* pp. 715-738), s'en tenait (p. 724 = p. 14), à la correction d'Havercamp (moins le mot *sic*). Il est donc permis d'espérer que, grâce à ces nombreuses améliorations, nous avons enfin sous les yeux un Orose presque authentique.

Le texte est accompagné de l'indication, au bas des pages, des auteurs consultés par Orose ou qui l'ont utilisé (*auctores, expilatores*). La préface est uniquement critique, et n'est que le résumé d'un commentaire plus étendu, qui formera une publication séparée. Cinq index terminent le volume : un index des auteurs cités par Orose; des auteurs qu'il a employés; de ses compilateurs; un index *nominum et rerum;* et enfin un index grammatical. Ils sont dressés avec un soin merveilleux et n'occupent pas moins de 140 pages. M. Z. a été aidé, dans leur rédaction, par son père Guillaume Zangemeister, à qui le livre est dédié. Somme toute, nous avons dans la nouvelle publication de M. Zangemeister une édi-

---

1. M. Z., p. 9, l. 2, écrit *(orbem totius terræ) triquetrum,* qui ne se trouve que dans un manuscrit du xe siècle (A, *Trevirensis* 1096), tandis que la première main de P a écrit *tri que drnm,* la seconde *triquadrum* qui est aussi la leçon de R et de D; le ms. de Jordanès porte *triqualrum* corrigé en *triquadrum.* M. Z. a eu raison de revenir à son principe en rétablissant dans ses *errata* (p. XXXVIII) le mot *triquadrum.*

Digitized by Google

tion excellente et un bon ouvrage, digne pendant de ses Inscriptions pariétaires de Pompéi [1].

Camille JULLIAN.

---

104. — Μάρκου Ρενιέρη ἱστορικαί μελέται. Ὁ Ἕλλὴν Πάπας Ἀλεξάνδρος Ἕ.-Τὸ Βυζάντιον καὶ ἡ ἐν Βασιλείᾳ σύνοδος. — Marco RINIERI, **Etudes historiques.** Le pape grec Alexandre V, Byzance et le concile de Bâle. Athènes, imprimerie et librairie de Coromilas, 1881. 1 vol. in-8°, 192 p.

L'auteur de ces deux écrits, M. Marco Renieri, gouverneur de la Banque nationale de Grèce, est un de ces nombreux Hellènes qui au maniement des affaires unissent le culte des lettres. Il avait, il y a quelques années, publié un travail très remarquable sur deux philosophes stoïciens, Blossios et Diophanes, qui exercèrent une grande influence sur Tibérius Gracchus, et furent les inspirateurs des ses projets de réforme [2]. Aujourd'hui, dans le premier des deux écrits que nous annonçons, M. R. s'est attaché à montrer le rôle qu'à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle, un Grec, de la plus humble origine, devenu catholique romain, puis moine, évêque, cardinal, pape enfin sous le nom d'Alexandre V, a joué dans les affaires de son temps. Né en Crète, sous la domination vénitienne, vers 1340, de parents pauvres qu'il perdit de bonne heure, réduit à mendier son pain, Pierre Philargés, d'autres écrivent Philaretes, fut recueilli par les Franciscains, alors établis dans l'île. A l'âge de dix-sept ans, après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé par ses supérieurs à leur maison de Padoue, de là à l'Université d'Oxford, puis à l'Université de Paris, où il professa quelque temps. Mais on avait reconnu en lui l'homme d'action, et bientôt il fut envoyé comme missionnaire en Lithuanie, au milieu de populations encore à demi-païennes, pour travailler à leur conversion. A son retour en Italie, admis à la cour de Jean Visconti, duc de Milan, devenu évêque, puis cardinal, chargé durant cette difficile époque du grand schisme des missions les plus importantes, il fut élu pape le 26 juin 1409 par le concile de Pise, qui d'abord avait déposé et déclaré hérétiques les deux papes rivaux, Benoît XIII et Grégoire XII. Mais Alexandre ne jouit pas longtemps de la puissance suprême; moins d'un an après son élection, il mourait à Bologne le 4 mai 1410.

On trouve la vie d'Alexandre V racontée avec plus ou moins de détails dans les histoires de la papauté, dans celles des conciles, dans celles du grand schisme, dans celles des Lettres en Italie; mais nous ne

---

1. Un volume supplémentaire de ce recueil (*Corp. Inscr. Lat.*, t. IV) se prépare par les soins de MM. Mau et C. Zangemeister.

2. Περὶ Βλοσσίου καὶ Διοφάνους ἔρευναι καὶ ἐιχασίαι. Leipzig, imprimerie de Metzgen et Bittig, 1873.

Digitized by Google

voyons pas que sa biographie ait jamais été écrite. C'est l'œuvre qu'a entreprise M. Renieri. Sans ajouter aucun document nouveau à ceux que nous possédons, il a consulté, dépouillé avec le plus grand soin les travaux anciens et récents qui pouvaient lui fournir d'utiles lumières, et il en a tiré une biographie écrite d'un point de vue hellénique, mais aussi avec une clarté et une élégance qu'on peut dire attique.

L'élection du cardinal Philaretes fut, sans aucun doute, le prix des services rendus par lui à l'Eglise, un témoignage éclatant de confiance et d'estime de la part de ses collègues. On vit en lui l'homme qui, par son caractère et son habileté, pouvait le mieux mettre un terme aux luttes et aux maux du grand schisme. Mais on vit aussi en lui l'homme qui, par sa nationalité, pouvait le mieux contribuer à la réunion si vivement désirée des deux Eglises grecque et latine. M. R. cite à cet égard un témoignage d'une incontestable valeur. C'est un discours sur la paix de l'Eglise adressé au roi Charles VI, au nom de l'Université de Paris, par l'illustre Gerson, et où on lit cette phrase que M. R. a textuellement reproduite : « Nous avons de présent Pape *un* et *certain* [1] Pape, qui est docteur excellent en theologie, pour quoy il scet mieulx que cest de ceste division des Grecs, et en quelz points elle gist. Il est Grec de nacion, et est de grande experience, et qui deja y (ici) a commis legacion. En oultre Concil general se doit celebrer dedans trois ans où pourront être les Grecs. En surplus l'Empereur des Grecs et les siens désirent ceste union et ceste paix, avec plusieurs autres bonnes circonstances [2]. » Un autre témoignage, celui-ci d'origine grecque, montre l'intérêt que Pierre Philarète, devenu pape, prenait à la réunion des deux Eglises. Syropoulos, dans sa *Vera historia unionis non veræ*, rapporte que le patriarche de Constantinople, Matthæos, vers la fin de son patriarcat, reçut du pape alors régnant, une lettre et certaines paroles qui lui furent apportées par Manuel Chrysoloras, et auxquelles il répondit. Or, Matthæos et Alexandre V sont morts tous deux en 1410; c'est donc bien à Alexandre V qu'il faut attribuer la démarche en question. M. R. est donc pleinement autorisé à considérer l'histoire d'Alexandre V comme se rattachant à celle de la Grèce, non-seulement à cause de son origine, mais à cause du rôle qu'il a rempli.

Momentanément délaissé après la mort d'Alexandre, le projet de réunion des deux Eglises fut repris activement au bout de vingt-trois années par le pape Eugène IV et par le concile de Bâle, chacun y apportant son dessein particulier. On sait combien était vive, en ce moment, la lutte entre ces deux grands rivaux. Successeur et héritier du concile

1. Nous soulignons ces mots, qui sont une allusion aux circonstances en face desquelles eut lieu l'élection.

2. *Sermon inédit de Jean Gerson, prêché en présence de Charles VI, publié pour la première fois par le prince Galitzin.* Paris, 1859. On n'en connaissait jusque-là que le texte latin. Voy., au sujet de ce discours, Egger, *l'Hellénisme en France*, t. I, p. 105.

Digitized by Google

de Constance, le concile de Bâle défendait contre la papauté la liberté des peuples et celle de l'Eglise. Dans cette tâche, il s'appuyait sur ce qui représentait alors l'opinion publique, sur les Universités, les lettrés, les politiques. Le pape, pour soutenir la lutte, sentait la nécessité de reconquérir la faveur populaire, et il en crut trouver le moyen dans la tentative, si usée qu'elle fût, de la réunion des Eglises d'Orient et d'Occident. Ses partisans eux-mêmes furent tentés de rire lorsque, pour la première fois, il leur proposa de se détourner des graves questions qui occupaient le concile, pour *reprendre cette vieille chanson de l'union des Grecs qui se chantait depuis trois cents ans* (ista cantilena de Græcis quæ jam treçentis annis duravit) : mais Eugène comprenait ce que ce mystérieux *Carmen* pouvait avoir encore de puissance et se garda bien d'y renoncer. Le concile le comprit à son tour, et alors s'engagea entre les deux adversaires une lutte à outrance, pour gagner chacun à sa cause l'empereur et le clergé de Constantinople. M. R., dans son second écrit, a raconté, avec autant de verve que d'élégance, les audacieuses intrigues, les péripéties souvent comiques, parfois voisines du tragique de cette lutte, dont l'enjeu était la domination finale sur l'Eglise romaine. La victoire resta au pape; il avait pour lui le prestige de son pouvoir séculaire et la secrète sympathie qui attirait l'empereur et le patriarche vers une puissance de même nature, tandis qu'ils s'effrayaient des tendances révolutionnaires et de l'esprit novateur du concile. D'ailleurs, ce que les Grecs cherchaient dans le projet d'union n'était en fait que la protection de l'Europe et son assistance contre les Ottomans, et cette assistance, ils pouvaient raisonnablement l'espérer plutôt du pape que du concile. L'un et l'autre avait, chacun de son côté, envoyé ses vaisseaux à Constantinople, et les avait mis à la disposition de l'empereur et du patriarche pour les transporter en Occident. Ce fut sur les vaisseaux du pape que les Grecs s'embarquèrent le 27 novembre 1437; débarqués à Venise au mois de février suivant, ils y trouvèrent un état de choses tout nouveau. Malgré l'opposition formelle du concile, Eugène avait décrété sa translation à Ferrare; il y appelait les Grecs; le concile, de son côté, les appelait à Bâle; le Doge les engageait à attendre tranquillement à Venise le moment de se décider, puisqu'en fait ils étaient maîtres de la situation. Sous l'influence des mêmes sentiments, ils se décidèrent encore une fois pour le pape, et se rendirent à Ferrare, où Eugène leur promettait la présence de la plupart des membres du concile, et celle des envoyés des grands princes de l'Occident. Ils n'y trouvèrent rien de pareil; et, au bout d'un séjour inutile de neuf mois, Eugène, se reconnaissant impuissant à les défrayer plus longtemps et à les protéger, les engagea à accepter l'hospitalité que leur offrait la ville de Florence. Bon gré mal gré, il fallut l'y suivre, et Eugène, dont la cause en ce moment semblait désespérée, Eugène anathématisé, déposé par le concile de Bâle, fut sauvé par le concours qu'il avait si opiniâtrement recherché. L'acte d'union fut signé le 6 juillet 1439 à Florence. En tant que réconciliation

Digitized by Google

des deux Eglises, il n'eut, on le sait, nul effet. A peine arrivés à Constantinople, sous la pression de l'opinion commune, les Grecs se dédirent. Mais peu importait au pape; ce qu'il avait surtout attendu de l'acte, il l'avait obtenu : « Pour le concile de Bâle, dit M. R., ce fut le coup de mort; les peuples et les princes l'abandonnèrent, cédant au prestige du triomphe obtenu. Quant au pape, il lui importait peu que cette union, extorquée en quelque sorte, vînt échouer devant l'opposition des Orientaux et des peuples slaves. Eugène avait atteint le but qu'il poursuivait, et ce fut par des mains grecques que furent forgées les chaînes qui devaient maintenir les peuples de l'Occident sous le joug de Rome. De nos jours encore, lorsque le concile du Vatican s'est réuni pour ajouter à ces chaînes le dogme de l'infaillibilité papale, il a de nouveau invoqué l'acte d'union décrété au concile de Florence et les déclarations des Grecs qui s'y trouvent consignées [1]. »

Si nous n'avons pas craint d'insister un peu plus longuement que ne le comportent les habitudes de cette Revue sur les deux études de M. Renier, peut-être est-ce moins encore pour l'intérêt qu'elles offrent en elles-mêmes, que pour l'exemple qu'elles nous fournissent de la part que tend à prendre au mouvement des lettres en Occident la nouvelle littérature grecque. On a souvent parlé de l'influence que la résurrection de la Grèce doit exercer sur l'avenir commercial et politique de l'Europe; il est permis de croire que cette influence ne se fera pas moins sentir dans l'ordre intellectuel.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot du soin que l'éditeur, M. André Coromilas, a mis à l'exécution de ce volume; il peut soutenir la comparaison avec les meilleures publications de notre monde occidental.

G. E.

---

1. Comme spécimen de l'état actuel du grec littéraire, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici le texte de ce dernier passage :

Τὸ τραῦμα ὅπερ ἐκ Φλωρεντίας ἔλαβεν ἡ ἐν βασιλείᾳ σύνοδος ἦν θανατηφόρον, διότι καὶ ἡ κοινὴ γνώμη, καὶ οἱ ἡγεμόνες τῆς Εὐρώπης στραφέντες τοῦ λοιποῦ ὑπέρ τοῦ τὸ μέγα κατόρθωμα τῆς ἑνώσεως κατορθώσαντος πάπα, ἐγκατέλιπον αὐτὴν..... πολὺ δὲν διέφερεν εἰς αὐτὴν (τὴν παπόσυνην) ἂν ἡ ἕνωσις, ὡς ἐκ τοῦ τρόπου καθ' ὃν ἐξεβιάσθη, ἐναυάγησε παρὰ τοῖς ἀνατολικοῖς καὶ Σλαυϊκοῖς λαοῖς. Κύριος σκοπὸς τοῦ Εὐγενίου ὑπήρξε νὰ καρποφορήσῃ ἡ σύνοδος ὑπὲρ τοῦ παπικοῦ θρόνου παρὰ τοῖς καθολικοῖς τῆς Δύσεως λαοῖς· τοῦτο δὲ επετεύχθη, καὶ διὰ ἑλληνικῶν χειρῶν ἐχαλκεύθησαν αἱ αλύσεις αἱ κρατοῦσαι αὐτοὺς ὑπὸ τὸν ρωμαϊκὸν ζύγον. Ὅταν δὲ ἐπὶ τῶν ἡμερῶν ἡμῶν συνῆλθεν ἡ ἐν Ουατικανῷ σύνοδος, ἵνα στερεώσῃ τὰς ἅλυσεις ταύτας διὰ τῆς προσθήκης τοῦ δόγματος περὶ τοῦ παπικοῦ ἀναμαρτήτου, ἐπεκαλέσατο πάλιν τὸν ὅρον τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ συνόδου, καὶ τὴν ἐν αὐτῷ ὁμολογίαν τῶν Ἑλλήνων.

Digitized by Google

105. — **Le maréchal d'Humières et le gouvernement de Compiègne (1648-1694).** Documents pour servir à l'histoire de l'Ile-de-France sous le règne de Louis XIV par M. R. de Magnienville. Ouvrage publié sous les auspices de la Société historique de Compiègne. Paris, Plon. 1881, gr. in-8° de xi-250 p.

Le premier chapitre seulement du recueil de M. de Magnienville — car c'est un recueil beaucoup plus qu'un livre — est consacré à Louis de Crevant, marquis, puis duc d'Humières, né en 1627, mort le 31 août 1699. Encore, dans ce chapitre, est-il question des ancêtres du maréchal, de sa femme (Louise-Antoinette de la Châtre), de ses sept enfants, enfin du gouvernement d'une place de guerre sous l'ancien régime. Aussi la biographie de celui que Mme de Sévigné surnommait *le plus aimable et le plus aimé des courtisans* paraîtra-t-elle quelque peu écourtée, surtout si, d'après le titre, on a cru que l'auteur donnerait autre chose qu'une simple notice de quelques pages sur le maréchal [1]. En réalité, l'ouvrage de M. de M. est un ensemble de notes et de pièces pour servir à l'histoire du gouvernement de Compiègne et, par suite, à l'histoire de tout gouvernement de place forte à cette même époque. L'auteur s'occupe successivement des lieutenants de roi, des majors et états-majors d'une place de guerre, des gouverneurs attournés, des maires, des procureurs du roi et greffiers de l'hôtel de ville, des travaux de fortification et des octrois, des revenus et dépenses de la ville, de la table-Dieu des pauvres et de l'Hôpital général, des tribunaux ordinaires, des élections, des greniers à sel, de la juridiction consulaire, de la capitainerie des chasses, des eaux et forêts. Signalons un chapitre spécial sur le roi à Compiègne (relation d'un voyage de Louis XIV en 1650 tirée des archives de la ville, relation qui nous apprend que la municipalité offrit au roi deux douzaines de bouteilles de vin et une douzaine de bouteilles d'hypocras, à la reine régente deux douzaines de boîtes de confitures et une douzaine de bouteilles d'hypocras, onze bouteilles de vin au marquis d'Humières, douze au cardinal Mazarin, lequel paya ce cadeau par ces gracieuses paroles : *Il n'y a pas de lieu en France où le Roy se plaise plus qu'ici*). Du reste, les documents originaux abondent dans le volume de M. de M. qui dit avec beaucoup de modestie (*Avant-propos*, p. x) : « Nous les avons coordonnés entre eux, et, sans nous dissimuler l'aridité d'une pareille lecture, nous les publions aujourd'hui, dans l'espoir que ces matériaux, tout poudreux encore, pourront être quelque jour dégrossis et mis en œuvre par une main plus habile que la nôtre ». Plusieurs des pièces extraites par M. de M. des Archives du dépôt de la guerre, de celles de la ville de Compiègne, des registres de paroisses, de différentes bibliothèques, notamment de la Bibliothèque nationale, où les manuscrits de

1. L'auteur (p. 17) cite, sur la présence de d'Humières à la bataille des Dunes, les *Mémoires* de d'Artagnan. Heureusement que le reste de la notice est rédigé d'après des renseignements puisés à de meilleures sources.

2. Voir pp. 18, 21, 30, 36, 61, 184, etc.

Digitized by Google

Clairambault ont surtout été consultés, sont fort intéressantes. On peut citer le procès-verbal (juin 1684) « qui dépeint au vif les mœurs et les usages de l'époque », des obsèques solennelles du jeune marquis d'Humières (pp. 10-12), une lettre de Louis au maréchal, du 21 août 1675 (pp. 23-24), un *Etat de la dépense faite en la ville de Compiègne le 23 décembre 1677 au sujet des réjouissances de la prise de la ville de Saint-Ghislain en Flandre, par les armées du Roy, commandées par Monseigneur le maréchal d'Humières, gouverneur de ladite ville et château de Compiègne* (pp. 27-28), l'acte de décès du maréchal, d'après les registres de l'église Saint-Martin de Monchy-Humières (p. 40), diverses lettres de ce gouverneur de Compiègne aux magistrats de la ville (pp. 59-60), etc.

Le recueil de M. de M. renferme encore une liste des gouverneurs attournés de Compiègne sous le gouvernement du maréchal d'Humières; les fac-similés des signatures du maréchal, de la reine Anne d'Autriche, de Louis XIV, de Charles de Valory, lieutenant de roi à Compiègne (1650), de Corneille de Gaya, major de Compiègne (1711), de François Richard de Gaya, major de Compiègne (1654), de Colbert (1669), du secrétaire d'Etat Guénegaud (1659), de Gaston d'Orléans (1650), de la maréchale de la Motte-Houdancourt, gouvernante des enfants de France (1667), etc.; une Table chronologique des documents inédits publiés ou signalés; un plan du gouvernement de Compiègne d'après l'*Atlas* de Tassin (1636); un portrait du maréchal (1688); un portrait d'une de ses filles, Julie de Crevant, duchesse d'Humières, reproduction du portrait gravé à la manière noire par P. Schenck [1]; une vue du château de Monchy-Humières, d'après le plan manuscrit de J. Charlot (Bibliothèque nationale); une vue du mausolée du maréchal conservé dans le même château [2], etc.

Je n'ajouterai rien aux observations adressées à M. de Magnienville avec tant d'autorité par M. Chéruel dans le *Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications parues en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France* [3], et je me plais à reconnaître, comme le savant critique, que, lacunes et inexactitudes mises à part, le volume est recommandable par les documents curieux sur les anciennes institutions de la France dont il est rempli.

T. DE L.

1. De ce portrait de la dernière fille du maréchal, de celle que Saint-Simon déclare avoir été *belle comme le jour*, il faut rapprocher la description, tracée dans la *Galerie des portraits de Mlle de Montpensier*, de la *parfaite beauté* de la maréchale, description citée par M. de M. (pp. 6-7).

2. On regrette que M. de M., à propos de ce monument en marbre blanc, nous montre le maréchal étendu *sur cette froide couche*. Qui nous délivrera donc des épithètes oiseuses ?

3. Livraison de janvier 1882, pp. 127-128. On ne saurait trop se réjouir de l'apparition de ce nouveau recueil périodique, qui préparera pour l'avenir les éléments d'une complète *Bibliothèque historique de la France*.

Digitized by Google

106. — **Zur Geschichte des orientalischen Krieges**, von H. GEFFCKEN. Berlin, Paetel. 1881, in-8°, VII-336 p.

L'ouvrage de M. Geffcken a pour objet de faire connaître la politique des puissances allemandes pendant la guerre de Crimée. Cette politique était très imparfaitement connue. M. G. l'a étudiée aux sources, mêlant à des recherches patientes et minutieuses les impressions personnelles et les souvenirs d'un ancien diplomate. Le sujet est fort important, car on voit se dessiner là dans leurs causes éloignées les événements qui devront plus tard modifier si profondément la carte de l'Europe; mais si c'est un sujet curieux, c'est un sujet ingrat. Il est difficile de donner de l'intérêt à une politique d'indécisions, de demi-mesures, de sous-entendus et de tâtonnements. M. Geffcken y est cependant parvenu. La clarté de son exposition, un sentiment très vif de la réalité, des rapprochements ingénieux, un art discret à signaler les conséquences des faits présents et leur liaison avec les faits à venir, rendent cette étude diplomatique d'une lecture aisée et souvent même attachante. Ajoutons que l'auteur qui a recueilli de piquants détails sur la cour de Napoléon III et sur ses idées politiques, s'exprime sur le compte de la France et des Français avec une modération et une courtoisie à laquelle nous ne pouvons qu'être très sensibles. Je recommande vivement ce livre aux historiens et aux diplomates : ils ne trouveront nulle part ailleurs ce qu'il renferme. Je crois que s'il était traduit, il serait fort apprécié en France.

A. S.

---

107. — **Discours parlementaires de M. Thiers** publiés par M. CALMON. Paris, Calmann-Lévy, Tomes X, 632 p.; XI, 654 p.; XII, 670 p.

Ces volumes comprennent les discours prononcés de 1865 à 1870 et complètent la période de l'empire. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à propos des volumes précédents. Il suffit de constater que cette publication se poursuit dans les mêmes et excellentes conditions d'exécution.

VARIÉTÉS

Nouveaux manuscrits judéo-persans.

La Bibliothèque nationale possède un certain nombre de manuscrits persans écrits en caractères hébreux dont l'importance a été signalée, il y a une quarantaine d'années, par M. Munk (dans la Bible de Cahn, IX, 134-159). Ces manuscrits, au nombre de vingt (nos 70, 71, 90, 91, 97,

Digitized by Google

100, 101, 116-125, 127-130 du catalogue), contiennent des traductions de presque toutes les parties de la Bible et de quelques apocryphes (Tobie, Judith, Bel, Macchabées). Les manuscrits datent, en général, du XVIe siècle; mais le fond même est beaucoup plus ancien; le ms. 127 contient un calendrier rédigé en 1591 de l'ère de Séleucus, c'est-à-dire 1280 de l'ère chrétienne, à l'époque où la dynastie mongole régnait en Perse. La langue est légèrement archaïque et, quoique néo-persane, contient nombre de mots et même quelques formes grammaticales qui ne se retrouvent que dans la langue ancienne. La plupart des particularités de langue relevées par M. Munk trouvent leur explication dans le pehlvi. Une lecture complète de toutes ces traductions fournirait d'utiles additions à la lexicographie de la vieille langue : dans quelques cas, elles éclairent l'*Avesta* même (*Mémoires de la Société de linguistique*, IV, 218).

Les manuscrits de Paris n'offrent que des traductions et ne sont intéressants que par la langue [1]; ils fournissent peu à l'exégèse [2] : M. Munk a montré que les auteurs n'ont pas une tradition propre. Un seul manuscrit offre un intérêt pour le fond, c'est le ms. 129 qui contient l'histoire apocryphe de Daniel (*Qissahi Daniel*) publiée par M. Zotenberg.

L'existence de ces traductions et de cet apocryphe pouvait laisser supposer que les Juifs de Perse avaient possédé une littérature propre. Une trouvaille faite récemment à Paris par notre ami M. Neubauer prouve qu'il en est ainsi. Il s'est procuré cinq manuscrits judéo-persans dont aucun, par un heureux hasard, ne fait double emploi avec les manuscrits déjà connus, et le contenu de quelques-uns prouve que cette littérature jusqu'ici assez négligée nous réserve plus d'une surprise. M. Neubauer a bien voulu me laisser visiter ces manuscrits : je n'ai pu qu'y jeter un coup d'œil très rapide : voici un résumé succinct du contenu de ces cinq manuscrits et des traits qu'ils présentent à première vue :

1° Petit vocabulaire incomplet des mots difficiles de la Bible, rangés dans l'ordre de la Bible. C'est une collection analogue aux collections de *laazîm* français, signalées par mon frère dans la *Romania*, I, 146. — Le manuscrit est très récent et incomplet : il n'a pas grande valeur et ne contient sans doute rien qui ne soit déjà dans les traductions.

2° Pentateuque, avec les Haphtaroth et les Psaumes : texte hébreu. Calendrier pour la fixation des fêtes, en persan, écrit en 1794 de Séleucus (= 1483), à Koum (Perse centrale). M. Neubauer estime ce manuscrit important pour l'histoire de la Massorah.

3° Manuscrit moderne (1807), 200 feuillets environ, de 20 à 22 lignes à la page, écriture rabbinique serrée. Contient : 1° un calendrier liturgique pour la lecture de la loi; 2° une traduction de l'*Interprétation des*

1. M. Munk a donné un spécimen d'Isaïe (le chapitre v); M. Neubauer en a publié le chapitre LIII (*The fifty third chapter of Isaiah*. Oxford, 1876).

2. De cette source sort la traduction persane du Tousi (Constantinople, 1546).

Digitized by Google

songes de Hai Gaon (Ta'bîr nâmahi Hai Gaôn). C'est sans doute la traduction du *Pitarôn Halômôth*, attribué à Hai Gaon, un des derniers *Gaôns* des communautés de Babylonie (969-1038), et imprimé à Ferrare en 1552 [1]; 3° un traité des antidotes (*Kitâb qarbâdî*) : cite un grand nombre de médecins grecs : quelques pages de distiques sur les aliments. Je n'ai point, dans cet examen sommaire, trouvé de nom d'auteur ni de traducteur : il existe à Paris (ms. 1128) une traduction hébraïque d'un traité des antidotes (*aqrâbadhîn*) de Jean de Damas.

4° Histoire sainte en vers persans. Manuscrit non paginé, de 250 feuillets environ, à 18 distiques par page : le mètre est celui de *Vîs et Râmîn*. Les premiers feuillets manquent : le premier chapitre qui soit complet appartient à l'histoire de Joseph (titre : *Angîz kardani zanâni Misr Zuleikâ bar firistâdan Joseph râ bazindân u farmân burdani Zuleikâ* : les Egyptiennes poussent Zuleika à envoyer Joseph en prison, et Zuleika en donne l'ordre). Le dernier chapitre appartient à l'histoire de David : « *Firistâdani Hîram maliki Cîn sâvarîhâ u tuhfah bahr David;* Hiram, roi de Chine, envoie dons d'hommage et présents à David. » Rien n'indique que le poème finisse là.

Ces deux titres à eux seuls suffisent à nous apprendre avec quelle liberté l'auteur a traité son sujet : c'est la Bible, mise au goût des lecteurs de Firdousi et de Nizâmi. Zuleikha est le nom de la femme de Putiphar dans la tradition poétique des Musulmans : il y aura à voir dans quelle mesure la suit l'auteur juif, et peut-être y a-t-il là quelque lumière à attendre sur l'origine même et les formes premières de cette légende. Hiram est roi de Chine [2], parce que dans Firdousi tout grand roi d'Iran doit recevoir hommage des rois de Cîn et de Mâcîn. L'on est habitué à voir le nom de Hiram attaché à celui de Salomon plutôt qu'à celui de David ; le point de départ de la légende de notre chapitre est néanmoins dans la Bible : Rois, I, v, 15. Il y aura à rechercher si l'auteur n'a pas utilisé des Midrashim.

5° Traduction des Psaumes (du psaume 1 au psaume 127). L'intérêt de ce fragment est double : d'abord en ce qu'il comble une lacune de notre collection parisienne où les Psaumes manquent; en second lieu, et surtout, par une notice placée en tête de la traduction et qui nous apprend qu'elle a été faite, avec une traduction du Pentateuque, pour le roi de Perse. Voici l'en-tête :

Beshimka rahmanâ u hananâ dar lughati 'arab mî gûyand bism (illahi ra) hmâni varahimi dar lafthi pârsî benâmi Khudâi bakhshâyandah u mihirbân al hâl benâm i Khudâi bunyâd mê kunam dar nivishtan panj sifrâi tehilîm cunân kih dar ..hân nivishtah shudah berâi hammelek haggadol kiblahi 'âlam shahanshâhî (sic) i r h (= yarûm hôdô) dar nihâyati mubayyanî u mashr(û)hî dar muvâfiq muthâq (*sic*) hâi alfâth i 'îbrî nivishtah gardîdah.

---

1. Steinschneider, *Catalogue* et l'article *Jüdische Literatur* dans l'*Encyclopédie Ersch et Gruber*, p. 447.

2. Il n'est pas probable qu'il y ait déformation orthographique pour *Tsor*.

Digitized by Google

(La formule hébraïque) *Beshimka rahmanâ uhananâ* se dit en arabe : bism (illahi ra) *h*mâni vara*h*îmi ; en persan : benâmi Khudâi bakhshâyandah u mihirbân (au nom du Seigneur miséricordieux et bon). *Au nom du Seigneur* je commence à écrire les cinq Livres (et) les Psaumes tels qu'ils ont été écrits dans... [1] pour le grand roi, qui est la *kiblah* du monde, le roi des rois (que sa gloire soit exaltée!) : ils ont été écrits avec explication et éclaircissement parfaits et avec les exacts équivalents (?) des expressions hébraïques.

Quel est le roi de Perse qui a pu ordonner une traduction ou à qui les juifs ont pu offrir une traduction des livres sacrés ? Sans donner à cette question une réponse précise qui, en l'absence d'autres documents, serait pure hypothèse, on peut dire cependant qu'un pareil fait nous reporte assez naturellement vers la dynastie mongole. On sait l'indifférence ou la curiosité religieuse qu'ont montrée les souverains de cette race : les deux types accomplis de ce genre sont, au XIIIe siècle, Khoubilai Khan, le grand empereur de Chine, au XVIIe, Akbar, le grand empereur des Indes. Les Mongols de Perse montrèrent le même esprit : païens de tradition, hostiles aux musulmans, favorables aux chrétiens et aux juifs, ils oscillèrent longtemps entre deux ou trois religions. Maintes fois le bruit courut en Europe de leur conversion au christianisme. Un d'eux, Ahmed, fut renversé par les Mongols pour avoir embrassé l'islamisme et persécuté les chrétiens. Sous son successeur, Argoun, les juifs jouent un rôle prédominant. Un médecin juif, Saad-addaula, était son premier ministre : il exerça le pouvoir pendant trois ans, de 1284 à 1291 ; il livra tous les emplois supérieurs aux juifs et aux chrétiens qu'il favorisa au détriment des Mongols et des musulmans [2]. « Il réunit autour « de lui des savants et des littérateurs, qu'il encourageait dans leurs tra- « vaux : aussi composa-t-on à sa louange un grand nombre de pièces en « vers et en prose. Une partie de ces panégyriques fut recueillie dans un « volume auquel on donna son nom [3]. » Mais il se rendit odieux au parti militaire, représenté par les Mongols, qui se voyait rejeté au second rang par l'élément civil, et à la masse musulmane de la population qui se voyait dominée par des juifs et des chrétiens. On l'accusait de vouloir fonder une nouvelle religion, de méditer le massacre en masse des nobles, et, Argoun étant tombé malade, le ministre fut massacré quelques jours avant la mort de son maître. La mort de Saad-addaula fut le signal d'une persécution générale contre les juifs.

On pourra supposer, si l'on aime les hypothèses, que c'est Saad-addaula

1. Le commencement du mot manque : M. Guyard me suggère très ingénieusement la lecture *dar (sipâ) hân,* à Ispahan. — La langue offre des bizarreries d'expression et de tournure qui semblent indiquer une plume inexpérimentée. *Muthâq* est traduit d'une façon conjecturale.

2. C'est pendant que Saad-addaula était au pouvoir que le pape Nicolas II envoya une ambassade à Argoun pour le remercier de sa tolérance et l'inviter à se convertir. Un instant les princes d'Occident espérèrent avec son secours chasser les musulmans de la Palestine et de l'Asie-antérieure.

3. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, 31 sq. — Graetz, *Geschichte der Juden*, 2e éd., VII, pp. 188, 196 sq.

Digitized by Google

qui commanda cette traduction pour en faire hommage au suzerain de la Perse. Mais la littérature judéo-persane florissait déjà avant lui, puisque nous en avons un spécimen datant de 1280 [1], sous le règne d'*Abaka Khan* qui passa pour chrétien. Argoun n'est donc pas le seul compétiteur, et nous conclurons d'une façon générale que le roi pour qui fut faite notre traduction appartient sans doute à la dynastie mongole, à la seconde moitié du XIIIe siècle, à une époque où la curiosité religieuse était à la mode dans les régions officielles et où l'esprit des Ptolémées et d'Alexandrie soufflait à la cour d'Ispahan.

Une question secondaire se place ici : les traductions du reste de la Bible que nous possédons ont-elles été composées à la même occasion? Sont-elles antérieures ou postérieures? Question à poser plus qu'à résoudre : peut-être trouvera-t-on des manuscrits du reste de la Bible avec le même en-tête; si le Pentateuque et les Psaumes seuls ont été traduits pour le roi, c'est un indice que ce sont les premières parties de la Bible qui aient été traduites, ce que l'on peut attendre d'ailleurs, étant les plus importantes au point de vue liturgique et religieux.

Ces quelques observations suffiront pour montrer l'importance des manuscrits de M. Neubauer; ils prouvent l'existence, parmi les juifs de Perse au moyen âge, d'une littérature originale qui forme une branche spéciale de la littérature persane et qui est destinée à enrichir l'histoire de la langue et de la littérature de la Perse, en même temps qu'à éclairer son histoire religieuse.

James DARMESTETER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le dernier n° de la *Romania* contient (X, pp. 23-74) le mémoire de M. P. MEYER sur l'histoire en vers de Guillaume le Maréchal, dont nous avons annoncé la découverte dans notre n° du 7 novembre 1881, p. 359. Dans ce mémoire M. Meyer détermine la date de la composition du poème (l'auteur écrivait aux environs de 1225), montre d'après quelles informations et pour qui il a été rédigé et en publie quelques morceaux (près de 1,500 vers), accompagnés d'un commentaire dont l'objet est de mettre en lumière la grande valeur historique de l'œuvre. Entre ces morceaux, le plus remarquable est le récit de la mort de Henri II d'Angleterre; c'est assurément une des plus belles pages que possède la littérature du moyen âge. Un autre morceau, relatif à l'histoire de Richard Cœur-de-Lion et de

1. Selon Théodoret (apud Munk, l. l.), il existait une traduction persane de la Bible faite avant Mahomet. Rien d'impossible à cela : les juifs avaient eu des moments brillants sous les Sassanides. Il ne reste rien de cette période. Il y a sans doute eu des solutions de continuité dans la littérature judéo-persane; mais le mouvement ne s'est jamais complètement interrompu, et on pourra peut-être le suivre quelque jour des Sassanides à notre temps.

Digitized by Google

Philippe-Auguste, paraitra prochainement dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France.*

— Quelques jours après la mort de Charles Graux, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études et à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Université, il a été décidé, dans une nombreuse réunion tenue à la Bibliothèque de l'Université par ses amis et ses collègues, que des *Mélanges d'érudition classique* seraient publiés et dédiés à sa mémoire. Un comité de cinq membres (MM. Henri Weil, de l'Institut; Gaston Boissier, de l'Académie française; Ernest Lavisse; Alfred Croiset; Louis Havet) a été chargé de demander la collaboration des érudits français et étrangers qui avaient connu Graux, et de pourvoir à la publication du volume dont ils auraient réuni les matériaux. Soixante-dix-sept collaborateurs ont répondu à son appel. Ce sont MM. Eug. Benoist, Bergaigne, Ph. Berger, l'abbé Beurlier, Blass (à Kiel), Boissier, Max Bonnet, Bouché-Leclercq, Bréal, Bruns (à Gœttingue), Cavallin (à Lund), Chatelain, Clermont-Ganneau, Cobet (à Leyde), Coelho (à Lisbonne), Comparetti (à Florence), H. Cordier, A. Croiset, H. Cros, R. Dareste, A. Darmesteter, Léop. Delisle, H. Derenbourg, Ern. Desjardins, l'abbé Duchesne, Dujardin (pour les héliogravures), E. Egger, R. Fœrster (à Kiel), le dr Eug. Fournier, Gardthausen, (à Leipzig), Gertz (à Copenhague), Gomperz (à Vienne), Jos. Halévy, Haupt (à Wurzbourg), L. Havet, Heiberg (à Copenhague), Ch. Henry, Héron de Villefosse, van Herwerden (à Utrecht), de Hinojosa (à Madrid), Humphreys (à Nashville), Alfr. Jacob, C. Jullian, Lallier, Lambros (à Athènes), Lavisse, Lœve (à Gœttingue), Maass (à Londres), Madvig (à Copenhague), Alb. Martin, Mendelssohn (à Dorpat), Mistchenko (à Kiev), Mowat, K. K. Müller (à Wurzbourg), Nicole (à Genève), P. de Nolhac, Omont, Rayet, S. Reinach, Th. Reinach, Riemann, P.-Ch. Robert, U. Robert, Robiou, de Rochas, Ch.-Ém. Ruelle, F. de Saussure, Schenkl (à Vienne), Schœne (à Dresde), Schwartz (à Rome), Susemihl (à Greifswald), l'abbé Thédenat, Thewrewk de Ponor (à Budapest), Em. Thomas, P. Thomas (à Gand), Vitelli (à Florence), Weil. Le volume aura sept cents pages grand in-8°; il sera précédé d'une biographie de Charles Graux. Le comité invite maintenant les personnes qui voudront s'inscrire comme souscripteurs à lui faire connaître leur adhésion. Le prix de souscription est fixé à vingt francs. Après la clôture de la souscription, le prix du volume sera élevé. Adresser la correspondance, dans le plus bref délai, à M. L. Havet, 16, place Vendôme, Paris.

— Dans le n° 20 de la *Revue politique et littéraire* (20 mai), M. Georges Perrot a rendu compte des publications de l'Ecole française de Rome, entre autres des *Mélanges d'archéologie et d'histoire.* « M. Geffroy a voulu doter son Ecole d'un organe dont le plan et les conditions de périodicité fussent à peu près pour notre Institut italien ce qu'était pour l'Ecole d'Athènes le *Bulletin de correspondance hellénique.* Sa pensée fut de fonder un recueil, qui avec les 4 ou 5 cahiers qu'il donnerait par an, se prêterait à contenir les observations de détail et les informations inédites, de manière à tenir ses lecteurs au courant des principales découvertes qui se feraient à Rome et dans le reste de l'Italie; en même temps, par la variété des études auxquelles il ferait place, ce bulletin représenterait bien la diversité des recherches auxquelles se livre notre jeune colonie romaine... Nous avons sous les yeux la 1re année que forme un beau volume in-octavo de 392 pages; seize planches, d'une exécution très soignée, accompagnent les articles qui nécessitaient cette illustration. Quelques-unes d'entre elles sont dues à l'habile crayon d'un architecte pensionnaire de la villa Medicis, M. Paul Blondel. Il y a là une innovation qui sera féconde. L'architecte et l'archéologue ont besoin l'un de l'autre... Dans le second tome des *Mélanges*, dont le

Digitized by Google

1er fascicule a déjà paru, M. Geffroy s'apprête à reproduire ce bel *Etat actuel* des ruines du grand Temple de la Fortune prénestine que M. Blondel a exposé l'an dernier ; il sera accompagné d'un texte explicatif dû à M. Emm. Fernique. En attendant, M Blondel a déjà inséré, dans la 1re année des *Mélanges*, une curieuse *Restauration du prétendu théâtre maritime de la villa Adriana*. L'examen attentif des ruines l'a conduit à découvrir un artifice de construction dont on ne connaissait pas encore d'exemples dans l'antiquité. Ce prétendu théâtre maritime n'est autre chose, suivant lui, qu'une maison romaine de forme ronde, entourée d'un canal que permettaient de franchir deux ponts tournants que l'on pouvait ensuite replier, afin d'isoler, dans une retraite d'un luxe inouï, l'empereur et sa suite. Une planche héliotypique reproduit le double dessin de l'auteur, l'état actuel du monument et sa restauration.... Le recueil s'ouvre par une inscription grecque de plus de 200 lignes que M. Adert avait signalée à M. Geffroy: elle se trouve à Taormina de Sicile, et quoique l'estampage en fût déjà entre les mains de M. Eugène Bormann, elle n'avait pas encore été publiée. MM. Lafaye et Alb. Martin ont traduit, expliqué et commenté ce texte ; l'interprétation qu'ils en ont donnée a provoqué une lettre de M. Dominique Comparetti, lettre que les *Mélanges* ont accueillie avec empressement. Une planche héliotypique reproduit le commencement de ce texte et permet au paléographe d'en observer les curieux sigles, dont quelques-uns rappellent déjà ceux des papyrus grecs. (Voir *Revue critique*, 1881, n° 23 et 1882, n° 2, les art. de Ch. Graux). Viennent ensuite vingt inscriptions latines de la *Valle di Terracina*, transcrites et commentées par M. René de la Blanchère. Ce jeune savant, depuis son arrivée à Rome, s'était consacré tout entier à l'étude des *terres pontines* (de Velletri à Terracine, entre les monts Lepini et la mer, région que traversait la voie Appienne)... M. de la Blanchère s'est demandé comment cette province, aujourd'hui presque vide, avait pu, à une époque très reculée, quand elle appartenait à l'active et industrieuse nation des Volsques, nourrir tout un peuple dont il relevait partout les vestiges encore empreints sur le sol. Dans un curieux travail que publie le premier fascicule de la seconde année des « Mélanges », *La Malaria de Rome et le drainage antique*, il essaie de répondre à cette question ; il montre quel était le véritable usage de ces innombrables *cuniculi* ou étroites galeries souterraines qui traversaient en tous sens le sous-sol du pays romain et des terres pontines; comme l'a soupçonné le premier un ingénieur italien, M. di Tucci, c'était tout un système de drainage grâce auquel les prédécesseurs des Romains dans cette contrée s'étaient affranchis de la *malaria*. M. de la Blanchère, sur le littoral des Volsques, a exploré, mesuré et dessiné une centaine de ces *cuniculi ;* il en donnera la carte. Il se propose de démontrer que les Romains n'ont pas su apprécier et continuer ce système de drainage, qu'ils n'en ont pas saisi l'influence sur les tufs et sur la pouzzolane. L'impression qui se dégage de ces études, c'est que la conquête romaine n'a pas agi de la même manière sur les provinces éloignées et sur les territoires voisins de Rome, Tandis que, dans des contrées comme la Gaule cisalpine et la Gaule transalpine. elle provoquait un merveilleux essor de vie et de richesse, elle a appauvri et comme vidé le centre de l'Italie... A l'aide de ces mêmes textes lapidaires M. Lacour-Gayet a pu restituer les *Fastes consulaires des dix premières années du règne d'Antonin le Pieux*. Il s'est servi particulièrement du célèbre manuscrit de Marini (n° 9110 du fonds Vatican) où l'illustre érudit a réuni en les commentant avec une science admirable, près de 1,500 de ces inscriptions sur briques, si riches en renseignements de toute sorte. Les résultats auxquels est arrivé l'auteur de ces *Fastes* ont concordé avec ceux qui figurent dans les papiers inédits de Borghesi; c'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de son travail. Nous ne pouvons nous attarder plus longtemps dans cette analyse développée des articles et mémoires que renferme la première année

Digitized by Google

des *Mélanges*. Signalons seulement la variété qu'ils offrent au lecteur. L'archéologie classique y est surtout représentée par une dissertation de M. GEFFROY : *Œnomaüs Pélops et Hippodamie, vase peint inédit* (planche XIII), qu'accompagne un catalogue, dressé avec le plus grand soin, de tous les vases où paraissent des scènes tirées du même mythe. Au même ordre de recherches se rattachent la note de M. LATOUR-GAYET sur *un médaillon de verre trouvé dans une catacombe* et celle de M. LAFAYE sur *un monument romain de l'étoile d'Isis, bas-relief inédit du musée Kircher* (planche VI) M. E. MÜNTZ donne un fragment intéressant de ses études sur l'histoire des arts au moyen-âge en s'occupant de *Boniface VIII et Giotto*. Ce grand artiste avait peint dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran une vaste fresque où était figurée l'institution par Boniface VIII du grand jubilé de l'an 1300. Le temps n'avait épargné de cette peinture que 3 personnages, et nul souvenir de tout le reste n'était demeuré, quand M. Müntz retrouva un ancien dessin, qui, reproduit dans les *Mélanges* (planche III), nous rend tout au moins la disposition générale et comme l'esquisse de l'une de plus grandes œuvres de la fin du XIIIe siècle (cp *Revue critique*, 1881, n° 20, p. 397). M. Camille JULLIAN paraît avoir un goût très marqué pour l'époque confuse et si mal connue encore qui s'étend de Dioclétien à la chute de l'empire d'Occident; il nous suffira de renvoyer à trois essais qui témoignent également de la diversité de ses aptitudes et de la sûreté de sa critique : 1° *Note sur un manuscrit de la Notitia dignitatum*; 2° *Le diptyque de Stilicon au trésor de Monza*; 3° *Corrections à la liste de Vérone (provinces africaines)*. Ce n'est ni un paléographe, ni un archéologue, ni un epigraphiste que nous promettent ces travaux; c'est un historien qui se servira de tous ces instruments à la fois pour arriver à découvrir la vérité et à réunir les traits du tableau qu'il veut peindre. Quant à MM. Antoine THOMAS et Maurice FAUCON, c'est le pur moyen-âge qui les occupe; le premier, brillant élève de MM. Gaston Paris et Arsène Darmesteter, nous promet un romaniste distingué ; le second semble entrer dans la voie qu'a si vaillamment ouverte et frayée M. Müntz; on trouvera bien des faits nouveaux et curieux dans son mémoire sur *Les arts à la cour d'Avignon, sous Clément V, et Jean XXII (1209-1334)*. M. DELAVILLE LE ROULX a fourni une bonne bonne étude de sigillographie en traitant des *Sceaux des prieurs anglais de l'ordre de l'Hopital aux* XIIe et XIIIe *siècles* (planche XIV). L'exécution matérielle de ces fascicules fait le plus grand honneur aux ateliers romains. L'impression, par les soins de M. Cuggiani (typographie de la Paix), est à peu près irréprochable; quant aux planches d'héliotypie, la maison Martelli avait déjà fait ses preuves, notamment par la bonne exécution du *Mystère de sainte Agnès*, publiée par M. Monaci. (Cp. *Revue critique*, 1881, n° 6, art. 24). Nous ne saurions trop signaler et recommander les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* à tous ceux qu'intéresse, par l'un ou l'autre de ses aspects, l'étude d'un passé qui s'étend depuis les origines même de la civilisation antique jusqu'aux siècles brillants de la Renaissance florentine. L'unité du recueil, elle n'est pas dans les titres et dans le sujet des mémoires; elle est dans la recherche patiente et scrupuleuse du vrai, dans la communauté d'esprit et de méthode, dans la direction vraiment scientifique que M. Geffroy sait imprimer à des études qui paraissent au premier abord si différentes. L'Ecole de Rome a déjà ses traditions; elles sont nées avec M. Albert Dumont, et elles n'ont pas cessé de s'affermir sous son éminent successeur; elles s'imposent aujourd'hui à tous ces jeunes gens, d'origines si diverses, qui viennent se grouper autour de la Bibliothèque du palais de Farnèse et dont chacun a fourni ou fournira quelques pages aux *Mélanges*. »

— Nous lisons dans le même article de M. G. Perrot que M. l'abbé Duchesne va, « grâce au concours du ministère de l'instruction publique, pouvoir publier intégralement, dans des conditions excellentes, le *Liber pontificalis*. M. Duchesne a com-

Digitized by Google

paré, en vue de la constitution du texte, plus de 100 manuscrits épars en Europe. Nul n'était mieux placé pour nous donner de ce livre une édition vraiment critique, celle que l'Allemagne, de son côté, s'apprêtait à tenter. Très bien préparé par ses recherches antérieures, M. Duchesne pourra, nous l'espérons, prévenir ses savants rivaux ».

— Le 1er janvier 1883 paraîtra le *Bulletin d'histoire et d'archéologie* du diocèse de Paris; parmi les articles et travaux qui paraîtront dans ce recueil, nous pouvons citer à l'avance : de M. l'abbé N. Dufour, *L'état du diocèse de Paris en 1789* et *les Charniers de l'Eglise de Paris*; de M. Rohault de Fleury, le *Cimetière mérovingien découvert à Montmartre;* de M. l'abbé Delarc, secrétaire du comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris, une étude sur l'évêque *Gozlin;* de M. l'abbé de Madaune, une *Histoire de M. de Juigné, archevêque de Paris;* de M. l'abbé Konig, *Les curés et les confréries de la paroisse Saint-Eustache de 1223 à 1789;* de M. l'abbé Delaage, une *Histoire de l'église Saint-Laurent;* de M. l'abbé Protois, une *Histoire de saint Leu et de l'église Saint-Leu*; de M. l'abbé Bozon, une étude sur *Le cardinal de Retz et les Gondi*, etc. Le comité doit publier également un *Inventaire des chartes des évêques de Paris*, et un atlas du diocèse de Paris en 1789, dont l'exéution sera confiée à M. Longnon et Dufour.

— Notre précédent numéro a donné un article sur l'*Archéologie grecque* de M. Max. Collignon. Ce volume fait partie d'une *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, publiée par la librairie Quantin sous le patronage de l'administration et dirigée par M. Jules Comte, chef de la division de l'enseignement au ministère des Beaux-Arts. Cette bibliothèque comprendra une centaine de volumes. Quatre ont paru à la fois à la fin de l'année 1881 ; ce sont, outre le manuel d'*Archéologie grecque*, de M. Collignon, *La peinture hollandaise*, par M. Henry Havard (288 pp. et 92 grav.); *La mosaïque*, par M. Gerspach (272 pp. et 68 grav.), et *L'anatomie artistique*, par M. Mathias Duval (336 pp. et 77 grav.). Une vingtaine d'autres volumes sont déjà entièrement rédigés et paraîtront dans le cours de l'année 1882; ce sont : *Précis de l'histoire de l'art*, par M. Eug. Guillaume; *La sculpture*, par M. de Ronchaud; *La peinture*, par M. Paul Mantz; *La gravure*, par M. le vicomte Henri Delaborde; *L'architecture*, par M. Chipiez; *L'ornementation*, par M. Ph. Burty; *La musique*, par M. Bourgault-Ducoudray; et, outre ces volumes généraux, des volumes spéciaux : *La peinture française*, par M. le marquis de Chennevières; *La peinture italienne*, par M. G. Lafenestre; *La peinture espagnole*, par M. Paul Lefort; *La peinture anglaise*, par M. Ernest Chesneau; *La peinture française moderne*, par M. Roger Ballu; *La céramique*, par M. Henry Havard; *La sculpture italienne*, par M. G. Lafenestre; *La sculpture française*, par M. A. de Montaiglon; *Inventaire artistique de la France*, par M. Marius Vachon; *La mythologie figurée*, par M. Max. Collignon; *L'archéologie étrusque et romaine*, par M. Jules Martha; *L'architecture gothique*, par M. Louis Gonse; *La tapisserie*, par M. Eugène Müntz; *L'art byzantin*, par M. Bayet; *L'archéologie orientale*, par M. Maspero; *Les styles français*, par M. Chipiez; *Les procédés actuels de gravure*, par M. de Lostalot. Viendront ensuite des volumes spéciaux sur les architectures de l'antiquité, de l'Italie, du Nord, sur les bois sculptés, les pierres dures et les médailles, la construction, la joaillerie et la bijouterie, l'orfèvrerie, la verrerie, les étoffes, les ivoires, les bronzes, le costume, etc., etc. Tous ces volumes sont cartonnés et se vendent au prix uniforme de 3 fr. 50.

— M. Jacques Gebelin, professeur au lycée de Bordeaux, nous envoie la lettre suivante : « La *Revue critique* du 8 mai 1882, dont j'ai aujourd'hui connaissance, contient un article relatif à mes thèses de doctorat ès-lettres. Je ne puis laisser passer

Digitized by Google

sans réponse les mots suivants : « L'obligation du service militaire est, à coup sûr, « un principe excellent, mais, en fait, l'organisation des milices était déplorable... « M. Gebelin ne veut pas en convenir : *pour lui tout est parfait dans le système qu'il « étudie* ». Je souligne ces derniers mots, car la critique est étrange. L'auteur de l'article me fait dire absolument tout le contraire de ce que j'ai dit à la Sorbonne et de ce que j'ai écrit dans mon *Histoire des milices provinciales*. J'ai consacré un chapitre entier (Livre V, chapitre I) au jugement à porter sur les milices; ce chapitre a trente pages. J'y renvoie le lecteur. Je me borne à transcrire ici quelques indications du sommaire que j'ai placé en tête du chapitre : « Infériorité militaire... ; infériorité « morale... Impopularité de la milice; effets et causes de cette impopularité... »

— Depuis le 6 mai 1882 paraît, tous les samedis, *La Jeune Revue scientifique et littéraire* (16 pages grand in-8°, 40 centimes). Ce « journal de vulgarisation et d'éducation », comme dit le sous-titre, se propose de reproduire les *conférences scolaires* les plus intéressantes; de publier des vers, des nouvelles, des chroniques composés exprès pour le jeune public auquel il s'adresse; de signaler parmi les livres nouveaux les ouvrages de récréation qui peuvent entrer dans la bibliothèque de l'école ou de la famille; il consacre des articles aux livres d'étude, aux méthodes nouvelles, etc. Il est dirigé, pour la partie scientifique, par M. E. Boudréaux, conservateur des collections de physique à l'Ecole polytechnique et professeur à l'Ecole normale supérieure d'instituteurs et d'institutrices de la Seine; pour la partie littéraire, par M. de La Hautière, professeur de philosophie au lycée Fontanes; l'éditeur et administrateur-gérant est M. Georges Chamerot. (Prix du numéro : 40 centimes; prix de l'abonnement annuel, 18 francs.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 mai 1882.

L'Académie reçoit la nouvelle de la mort de M. Chabas, l'un de ses correspondants.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. le président fait connaître les décisions des commissions chargées de juger divers concours. Le prix Brunet, dont le sujet était la *Bibliographie aristotélique*, est décerné à M. M. Schwab, de la Bibliothèque nationale. Deux des prix Bordin, qui avaient été prorogés à cette année, ne sont pas décernés Le sujet du premier, *Etude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan*, est remis au concours pour l'année 1884; les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1883. L'autre sujet, *Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte*, est retiré du concours.

M. Hauréau dépose sur le bureau un recueil de pièces relatives aux travaux d'une commission archéologique qui vient d'être instituée au Kef par M. le général d'Aubigny. Ces pièces, qui sont adressées à l'Académie par M. le colonel de Puymorin, président de la commission, comprennent entre autres les copies d'un grand nombre d'inscriptions tumulaires.

M. H. Weil lit une notice sur un feuillet de parchemin qui contient une partie du texte de la seconde parabase des *Oiseaux* d'Aristophane. Ce feuillet a été trouvé dans le Fayoum, à Médinet-el-Farès, l'ancienne Arsinoé. On possède déjà un certain nombre de fragments de manuscrits grecs trouvés au même endroit; il est probable qu'ils proviennent d'une même bibliothèque, celle de quelque couvent qui devait exister autrefois dans cette région. Tous les manuscrits trouvés à Médinet-el-Farès sont, au plus tard, du VIe siècle de notre ère, et il y a lieu de croire que celui dont M. Weil entretient aujourd'hui l'Académie est au moins aussi ancien. Il est donc de beaucoup antérieur à tous les manuscrits connus d'Aristophane, dont les plus anciens sont du XIe siècle. Le feuillet de Médinet-el-Farès donne un texte écrit avec soin; les mots sont accentués et pourvus d'apostrophe; les vers sont séparés et alignés différemment selon le mètre employé pour chacun, les plus longs commençant plus près de la marge de gauche et les plus courts plus près du milieu de la

Digitized by Google

page. La comparaison des leçons avec celles des éditions et des manuscrits connus montre que certaines fautes traditionnelles étaient déjà entrées dans le texte au VIe siècle; parfois, au contraire, le feuillet nouvellement découvert donne des leçons neuves et bonnes, qui n'avaient pas été soupçonnées jusqu'ici. Il y a des scolies marginales, d'une écriture très fine et à peine lisible; une de ces notes confirme l'existence d'un mot qui est donné par de très bons manuscrits et dont la lecture avait été contestée à tort par les philologues modernes.

M. P.-Ch. Robert commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Gondovald et les Monnaies au nom de Maurice Tibère*. Plusieurs monnaies, frappées à Marseille et à Arles, au nom et à l'effigie de l'empereur Maurice Tibère, ont été attribuées par Bonamy, membre de l'ancienne Académie des inscriptions, à Gondovald, prétendu fils de Clotaire Ier, qui envahit et occupa un moment la Provence à la fin du VIe siècle. Ce Gondovald, ayant vainement tenté de faire valoir en Gaule ses prétentions à la succession de Clotaire, s'était réfugié à Constantinople; c'est de là qu'il repartit pour tenter son expédition en Provence. Selon Bonamy, cette expédition était concertée avec l'empereur byzantin, qui avait fourni à Gondovald de l'argent et des vaisseaux, à condition qu'il rétablirait au moins de nom l'autorité impériale en Gaule et qu'il ne prétendrait tenir son pouvoir que d'une délégation de l'empereur. C'est en exécution de ce traité que Gondovald, maître de la Provence, aurait frappé des monnaies au nom de Maurice. L'opinion de Bonamy a été acceptée par Charles Lenormant, par M. de Saulcy, autrefois par M. P.-Ch. Robert lui-même et, tout récemment, par M. Deloche, dans un mémoire communiqué à l'Académie, au sujet de quelques monuments qui fournissent des renseignements sur la prononciation du C latin à l'époque de la décadence. M. P.-Ch. Robert déclare qu'après un nouvel examen il ne peut adopter cette opinion. Il se propose d'établir : 1° que Gondovald n'a pas agi de concert avec l'empereur byzantin et n'a reçu de lui aucune espèce de secours; 2° que Gondovald n'a pas réussi à établir son autorité en Provence et n'a pu, par conséquent, y battre monnaie; 3° que l'existence des monnaies gauloises au type de Maurice Tibère se rattache à un système général d'imitation des monnaies romaines, qui a été très largement pratiqué par les princes mérovingiens et qui a porté également sur les monnaies de beaucoup d'autres empereurs, soit de l'Occident, soit de l'Orient. Le chapitre lu à cette séance est consacré à la démonstration du premier de ces trois points. M. Robert montre que le récit de Grégoire de Tours, notre seule source de renseignements pour l'histoire de Gondovald, ne laisse soupçonner aucune immixtion de l'empereur byzantin en cette affaire. Un seul mot a pu donner lieu à cette idée : l'évêque de Marseille, Théodore, ayant bien accueilli Gondovald à son arrivée, Gontran Boson, qui soutenait la cause des rois mérovingiens attaqués par le prétendant, reprocha à cet évêque d'avoir introduit dans la Gaule un homme qui voulait, dit-il, replacer le pays sous le régime impérial. Ce n'est là, dit M. Robert, qu'une parole passionnée, une accusation en l'air. Si l'empereur eût réellement soutenu Gondovald, il lui aurait donné, ainsi qu'on l'a supposé, des secours en hommes, en vaisseaux ou en argent. Il n'est pas dit un mot de ces secours dans le récit de Grégoire.

M. Deloche répond en quelques mots à cette première partie du mémoire de M. Robert. Il croit qu'il faut attacher une grande importance aux paroles de Gontran Boson sur l'évêque Théodore et que ces paroles nous révèlent la véritable opinion des contemporains sur le caractère de l'entreprise de Gondovald. Il fait remarquer en outre que Gondovald était sans ressources à son départ pour Constantinople et qu'à son retour de cette ville, lorsqu'il débarque en Provence, on le voit chargé de trésors et distribuant de riches présents à ses partisans. D'où pouvaient lui venir ces richesses, sinon des libéralités de l'empereur chez lequel il venait de séjourner ?

M. Léon Renier communique cinq inscriptions recueillies en Algérie, à Aumale, l'antique Auzia, par M. P. Fière. Quatre de ces inscriptions, du commencement du IIIe siècle de notre ère, mentionnent les divinités, au nombre de deux, appelées les Dieux Célestes Augustes. — M. Renier déplore les mauvaises conditions où se trouve l'Algérie pour la conservation des monuments historiques. Des inscriptions qu'il a lui-même vues et copiées en Algérie et dont il a publié le texte, plus de la moitié ont disparu aujourd'hui. Les unes ont été détruites par les colons, les autres volées par des voyageurs et emportées à l'étranger. Il serait bien à désirer que l'autorité prît des mesures efficaces pour empêcher de pareils faits.

M. Le Blant communique quelques inscriptions relevées entre *Tuburbo Minus et Cluacaria*, par le P. Delattre, de Saint-Louis de Carthage. Ces inscriptions témoignent que le lieu où elles ont été trouvées portait, à l'époque romaine, le nom de *Thibiuca*.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : Gibert (Honoré), *le Musée d'Aix*; — par M. Ad. Regnier : Senart, *Prâcrits et sanscrit bouddhique* (extrait du *Journal asiatique*); — par M. Renan : 1° Loth, *Essai sur le verbe celtique*; 2° Lanzone, *Dizionario di mitologia egizia*.

Julien Havet.

ERRATUM. — N° 21, art. 91, p 403, ligne 1, au lieu de « interpolation » lire *interprétation*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

germanique; il faut le dire publiquement et résolument, pour que Deecke n'entraîne pas l'étruscologie dans une fausse route; le critique exprime son regret le plus sincère, mais il doit dire la vérité, « schweren Herzens »). — Des Minnesangs Frühling, hrsg. v. K. Lachmann u. M. Haupt 3° Ausg. bes. v. F. Vogt. (3° édition faite avec soin.) — Fr. Zimmer, Studien ueber das deutsche Volkslied im Anschluss an Erk's deutschen Liederhort, Grundzüge der Methode der Volksliedforschung. (Peu ou pas de résultats.) — Treitschke, Literarische Stossvögel, neue Randglossen zu Zeit-und Streitfragen. — Waitz, Caroline u. ihre Freunde, Mittheilungen aus Briefen. — Haller's Gedichte, hrsg. v. Hirzel. (Excellente édition, introd. complète et renfermant de nouveaux matériaux.) — Zezschwitz, Lehrbuch der Pädagogik.

Philologische Rundschau, n° 17, 22 avril 1882 : Nonni Panopolitani paraphrasis s. evangelii Joannei ed. Aug. Scheindler (Alois Rzach : très bon). — Sydow, De recensendis Catulli carminibus (Konrad Rossberg : point de vue faux). — Gust. Dillenburger, Q. Horatii Flacci opera, ed. septima (Krah : article très élogieux; « combien devons-nous de remerciements à l'éditeur pour l'iter Brundisinum d'après Desjardins! » Krah regrette qu'on ne puisse expurger Horace sous prétexte d'interpolations; quatre vers de la satire I, 5 la rendent illisible en classe; indications de quelques perfectionnements à introduire). — Rob. Scharf, Quaestiones Propertianae (Heydenreich : beaucoup de critiques). — Vahlen, Beiträge zur Berichtigung der Elegieen des Propertius (Heydenreich : éloges). — Andr. Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum XXI, Upsalae, Akademische Buchhandlung (Luterbacher).

N° 18, 29 avril 1882 : Julius Caesar, Quaestiones II ad Aristophanis Aves spectantes (Ernst Ziegeler). — Kvicala, Studien zu Euripides (Th. Barthold). — C. F. W. Müller, M. Tulli Ciceronis scripta, part. II, vol. I (Adler : éloges, discussions de détails). — H. Schliemann, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen im boeotischen Orchomenos (Theodor Schreiber).

N° 19, 6 mai 1882 : Eug. Abel, Orphei Lithica, accedit Damigeron de lapidibus (Rzach : progrès, ms. nouveau des Lithica). — Ivo Bruns, Plato's Gesetze vor und nach ihrer Herausgabe durch Philippos von Opus (K. J. Liebhold). — Ludwig Behrendt, Horaz in deutscher Uebertragung (Krah). — F. Frontin, M. T. Ciceronis epistolae selectae. Garnier; J. Helleu, Cicéron, lettres choisies. Delagrave (le premier, traitant du calendrier romain, énumère les mois du calendrier républicain français et n'explique pas l'abréviation a. d.; « on appelait jours intercalaires des jours ajoutés par César »; notes superflues; choix des lettres [toutes de Cicéron lui-même] qui sacrifie l'intérêt historique; — le second choisit à peu près de même, admet toutefois la lettre de consolation de Sulpicius, tronque les lettres, écrit D. Brutus pour M. Brutus; l'un et l'autre ne conduisent l'élève qu'à une intelligence provisoire du texte). — Julius Jung, Die romanischen Landschaften des römischen Reiches (Egelhaaf : dépouillements des plus consciencieux). — Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. fasc. XXI : Cuq, Etudes d'épigraphie juridique; de quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien (Jul. Jung : « Nous devons cet excellent écrit à un jeune membre de l'école française d'histoire du droit, à la tête de laquelle est Ch. Giraud », et qui, au moyen des inscriptions, cherche à reconstituer le droit antérieur aux Codes et à comprendre la transition entre le principat et la monarchie de Dioclétien; Cuq, avec une méthode sûre et qui approfondit chaque question jusqu'au détail, réfute les hypothèses sur l'examinator per Italiam émises par Borghesi, Henzen, Garrucci; il identifie l'examinator avec le discussor du code théodo-

Digitized by Google

— Norris-Newman, With the Boers in the Transvaal a. Orange Free State in 1880-81. — Recent acquisitions of the British Museum. — Don Ramon Mesonero Romanos. — Stelley's house at San Terenzo (Greene et Cesaresco). — Persian mss. in hebrew characters (R. Hoerning : il y a au British Museum, un ms. persan écrit en caractères hébreux, il est daté de 1074 et renferme un dictionnaire arabe-persan, etc.). — Dr. John Brown. — The Beckford library. — The Archer Inscription in the Britih Museum (Sayce).

N° 2848, 27 mai 1882 : Mus. Oliphant, The literary history of England in the end of the eighteenth a. beginning of the nineteenth century (Titre ambitieux ; l'oüvrage n'est qu'une suite d'études biographiques selon la méthode de Rossetti « Lives of famous poets », mais sans le même soin ni la même finesse). — Sir Bernard Burke, Reminiscences, ancestral, anecdotal a. historic ; Jos. Foster, Collectanea genealogica, I. — Burton, Camoens, his life a. his Lusiads, a. commentary. 2 vols. — Suite de la notice sur les ouvrages consacrés à Kant. — Horne Tooke's copy of Junius' letters (Bent). — A new view of Shakespeare's Will (J. C, Jeaffreson). — The dialect society. — Exhibitions of works of scandinavian art at Kinsington Museum.

N° 2849, 3 juin 1882 : Sir Thomas Brassey, The british navy, its strength, resources, and administration. 2 vols. (« exhaustive work »). Kettlewell, Thomas a Kempis a. the brothers of common life. — Sharp, The human inheritance, the new hope, motherhood. — Rob. Smith, The prophets of Israel a. their place in history to the close of the eigth century. — Horne Tooke and Junius' letters (Storr). — The educational endowments (Scottland) bill (Donaldson). — Col. Chester. — Notes from Dublin-Shelley's house at San Terenzo (Cesaresco). — Jos. Anderson, Scotland in early christian times, second series, the Rhind Lectures in archaeology for 1880 (« extremely interesting and instructive volume »). — The archaeological institute at Carlisle.

Philologische Rundschau, n° 22, 27 mai 1882 : H. Kallenberg, Zur Quellenkritik von Diodors XVI. Buche (E. Bachof : approbation). — Sidgwick, P. Virgili Maronis Aeneidos liber VI, 1879 ; id., lib. V, 1881 ; Cambridge, at the University Press (O. Brosin : éloges et critiques). — C. Julii Caesaris commentarii de bello Gallico erklärt von F. Kraner, 12. verbesserte Auflage von W. Dittenberger (Rud. Nenge : article de 12 colonnes et demie). — Victoris episcopi Vitensis historia persecutionis Africanae provinciae ex recensione Michaelis Petschenig (Dombart : mieux eût valu publier un Tertullien que de rééditer aussitôt après Halm un Victor Vitensis ; Petschenig n'estime pas à sa valeur le ms. de Laon ; éloges sur l'apparatus et l'index).

Deutsche Rundschau, juin 1882 : Ernst Haeckel, Indische Reisebriefe, III. Colombo. — Westerkamp, Die parlamentarische Regierung in England. — V. d. Goltz, Feldherren u. Feldherrenthum (étude très intéressante et instructive à propos du livre d'un Français, colonel d'artillerie en retraite, M. Desprels, « Les leçons de la guerre »). — O. Brahm, Gottfried Keller. — Der Maler Ivanow (Darstellungen aus der heiligen Geschichte von Alex. Ivanow. Berlin, Asher). — Literarische Rundschau : Jul. Rodenberg, Ferdinand Freiligrath. — Fr. Kapp, Die Wisbyfahrt. — Literarische Notizen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21, 24 mai 1882 : Vignoli, Mythus u. Wissenschaft (Baumann : des vues originales). — Remnants of early latin, selected a. explained for the use of students, by F. D. Allen (Keller : arrangement pratique et tout américain des inscriptions latines de la République jusqu'à la dictature de Sylla ; il faudrait en publier une traduction allemande, car ce petit livre est très utile et très commode).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

CAMBRIDGE HARVARD LIBRARY
JUL 11 1882

N° 24 Seizième année 12 Juin 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Tome IV. Un beau volume in-4, avec figures et onze planches. . . . . 15 »

E. Lefébure. Le Puits de Deïr el-Bahari, notice sur les récentes découvertes faites en Egypte. — Chabas. Not. sur une table à libations. — Colson. Hercule Phallophore. — P. Regnaud. Le Pantchatantra. — Edkins. La Religion en Chine. Exposé des trois religions des Chinois. Traduit par de Milloué.

LES POLYNÉSIENS leur origine, leurs migrations, leur langage, etc., par le Dr A. LESSON. Tome III. fort volume in-8 de 506 pages avec une carte de la Nouvelle-Zélande. . . 15 »

LA PICARDIE. SAINT-QUENTIN en Vermandois, son histoire, sa population, ses rues, ses maisons et leurs propriétaires au XVIIe siècle, ses enseignes. Nécrologe de son chapitre. Ses maires. Par Ch. DESMAZE, conseiller à la Cour d'appel. . . . . 3 »

Essai sur la VALEUR PHONÉTIQUE DE L'ALPHABET LATIN principalement d'après les grammairiens de l'époque impériale, par Martin SCHWEISTAL. — In-8. . . . . 5 »

Digitized by Google

Literarisches Centralblatt, n° 23, 3 juin 1882 : Völter, Die Entsteh. d. Apokalypse. — Rolfus, Kirchengeschichte in chronolog. Reihenfolge v. d. Zeit d. Vatican. Concils bis auf unsere Tage. — Acta imperii inde ab Henrico I ad Henricum VI usque adhuc inedita, Urkunden d. Kaiserreiches aus dem X, XI u. XII Jahrhundert, zum ersten Male hrsg. v. Stumpf-Brentano. — Höffer (v.), Papst Adrian VI. 1522-1523. (Très intéressant, rempli de faits, l'auteur a travaillé à ce livre quarante années, mais il surfait Adrien, il le met « sur une hauteur inaccessible à ses contemporains », il le place au-dessus de Luther, etc.; la pensée fondamentale de l'ouvrage est donc tout à fait manquée; toutefois, répétons que le livre contient un grand nombre d'importants matériaux.) — Zwiedineck - Südenhorst, Venetianische Gesandschafts - Berichte über die böhmische Rebellion. 1618-1620. (Intéressant.)—K. Hillebrand, Zeitgenossen u. Zeitgenössisches. — Einbacher, Lexikon der Reisen u. Entdeckungen. (Fait d'une manière scientifique, malgré quelques erreurs.) — Von Bernhardi, Friedrich der Grosse als Feldherr. (Ouvrage d'une très grande et durable valeur, mais trop sévère pour le prince Henri.) — Benfey, Behandl. des auslautenden *a* in *ná* « wie » und *ná* « nicht » im Rigveda mit einigen Bemerk. über die ursprüngl. Aussprache u. Accentuation d. Wörter im Veda. — Weise, Die Griechischen Wörter im Latein. (Beaucoup de soin, exactitude minutieuse, l'ouvrage est un témoignage de l'activité infatigable de la science allemande.) — Zingerle, Kleine philolog. Abhandlungen (de fines remarques sur la phraséologie des poètes latins et leurs rapports entre eux). — Arm. de Bourbon, traité de la comédie et des spectacles, p. p. Vollmöller. — Hirschfeld, Ophelia, ein poet. Lebensbild v. Shakespeare, zum ersten Male im Lichte ärztlicher Wissenschaft. (Un médecin prouve dans cet ouvrage que la folie d'Ophélie est parfaitement decrite au point de vue médical) — Richter, Aus der Messias-und Wertherzeit. (Bon travail.) — Mayerhofer, Die florentiner Niobegruppe, eine archäologische Studie. (Nouvelle solution, non convaincante au reste, du problème que soulève l'ordonnance primitive du groupe de Niobé, de Florence.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22, 3 juin 1882 : Fr. Zimmer, Galaterbrief u. Apostelgeschichte, ein exeget. Beitrag zur Geschichte des Urchristenthums. — Morselli, der Selbstmord. — Legoyt, Le suicide ancien et moderne (Gyzicki : travail complet, mais inférieur à celui de Morselli). — Pierret, Le décret trilingue de Canope (Erman : « le plaisir de faire imprimer de pareils travaux est si innocent qu'il peut sembler cruel de le troubler; mais le flot des travaux égyptologiques insignifiants a tellement grandi ces dernières années qu'il est temps de protester »). — Schulbaum, Neues vollständiges deutsch-hebraïsches Wörterbuch (Baethgen : peu satisfaisant). — Euripidis Phoenissae, rec. R. Klotz, edit. II quam cur. Wecklein (Hiller : très utile édition qui avance, par de nouveaux résultats, la critique et l'explication du texte). — Boltz, die hellen. oder neugriech. Sprache (Lambros : petit livre agréablement écrit et intéressant). — Heinemann, Ueber das Hrabanische Glossar; Wullner, Das Hrabanische Glossar u. d. ältesten bairischen Sprachdenkmäler (Steinmeyer). — Shairp, Aspects of poetry (ζα : recueil de conférences; l'auteur n'en fait qu'une par trimestre; ce que ses collègues d'Allemagne n'apprendront pas sans envie; ces études ont la forme de feuilletons; Shelley n'est pas compris). — Monumenta Hungariae historica, codex diplomaticus Hungaricus Andegavensis, p. p. Nagy. — Briefe u. Berichte des Generals u. der Generalin von Riedesel. — Noack, Hardenberg u. d geheime Cabinet Friedrich Wilhelms III (Isaacsohn : erreur fondamentale; il ne faut pas se demander si les deux ministres de

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 26 Juin — 1882

Sommaire : 115. H. Droysen, Athènes et l'Occident avant l'expédition de Sicile. — 116. Schweisthal, Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin. — 117. Poèmes latins des xve et xvie siècles, p. p. Ant. Zingerle. — 118. Gœtzinger, Dictionnaire des antiquités allemandes, I. — 119. Gaedertz, Gabriel Rollenhagen. — 120. De Reden-Esbeck, Caroline Neuber et ses contemporains. — 121. D'Ideville, Le maréchal Bugeaud, I. — 122. De Bisson, La Tripolitaine et la Tunisie. — Variétés : Müntz, Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie, XVIIe-XIXe siècles, IV. Dom P. Coustant. — Chronique. — Société des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

115. — **Athen und der Westen vor der Sicilischen Expedition,** par Hans Droysen. Berlin, W. Hertz. 1882, in-8°, 59 pages. — Prix : 1 m. 50.

Quelles avaient pu être, avant l'expédition de Sicile, les relations d'Athènes avec l'Occident? C'est ce que M. Hans Droysen a entrepris de rechercher.

On croirait, à lire dans Thucydide le récit des préliminaires de l'expédition de 415, qu'avant cette époque, la Sicile était à peine connue des Athéniens. Thucydide parle bien d'escadres athéniennes envoyées en Sicile de 427 à 424, sous la conduite des généraux Lachès et Charoiadès, Pythodoros, Sophoclès et Eurymédon (III, 86. 115; IV, 2, 2); mais l'impression qui se dégage de son récit, d'ailleurs très sommaire, est que ces expéditions furent des faits insignifiants, qui ne sauraient être d'un grand secours pour l'étude des relations d'Athènes avec la Sicile.

Thucydide est-il notre unique source? Il est évident pour M. D. que déjà en 424, bien que Thucydide n'en dise rien, l'idée d'une conquête de la Sicile était populaire à Athènes. Les *Chevaliers* d'Aristophane, représentés aux fêtes Lénéennes de 424 (janvier), en fournissent la preuve. Déjà, à ce moment, le poète considère la conquête de l'île lointaine comme un fait accompli, et pour lui Carthage est l'extrême limite occidentale de l'empire maritime des Athéniens [1]. C'est qu'il se préparait alors contre la Sicile une expédition dont le résultat devait être (on le croyait à Athènes) la soumission de l'île entière; l'enthousiasme était général et presque égal à celui qui accueillit, neuf ans plus tard, les préparatifs du grand armement commandé par Alcibiade et Nicias.

Mais cette expédition, qui avorta, n'était que la suite d'une autre, qui

1. *Chev.*, v. 174 [(cf. 1303). Il n'eût pas été inutile de discuter si Καρχηδόνα est bien Carthage. L'examen de la correction Καλχηδόνα, Χαλχηδόνα, que tant de philologues ont crue certaine, rentrait tout à fait dans le sujet de M. Droysen. — *Réd.*]

Digitized by Google

avait eu lieu en 427. Celle-ci, quels événements l'avaient préparée? C'est Thucydide lui-même qui se charge de nous l'apprendre (III, 86, 3): une alliance existait, nous dit-il, entre Athènes et la petite ville de Léontini, παλαιὰ ξυμμαχία, et c'est en vertu de cette alliance que les Athéniens, en 427, envoyèrent en Sicile une escadre de vingt vaisseaux pour soutenir leurs amis, les Léontins, contre Syracuse. Donc, à cette époque, l'intervention d'Athènes en Sicile se justifiait déjà par d'anciennes relations avec une des cités de l'île. Ces relations, à quel moment avaient-elles commencé?

En 433, les députés de Corcyre viennent implorer l'assistance d'Athènes contre Corinthe, et, parmi les raisons qu'ils font valoir pour amener la République à secourir leur patrie, on remarque celle-ci : Corcyre sera pour les Athéniens une étape sur le chemin de l'Italie et de la Sicile (*Thuc.*, I, 36, 2; cf. I, 44, 3). Un pareil argument était donc de nature à avoir quelque influence sur la décision de l'ἐκκλησία athénienne? Il faut le croire, et ce qui l'explique, c'est que, cette même année 433, peu de temps peut-être avant l'arrivée des députés corcyréens, Athènes venait de s'assurer, en Italie et en Sicile, l'amitié de deux villes, Rhégium et Léontini. Nous avons le texte des deux traités d'alliance conclus le même jour, dans la même assemblée, avec ces deux cités (*C. I. A.*, I, 33 et 33 *a*). M. D. suppose que ces traités furent votés grâce à l'influence des adversaires de Périclès; la question serait intéressante à étudier; il s'agirait de savoir de quel œil Périclès voyait cette expansion de la puissance athénienne en Occident, s'il y était favorable, si ce n'était pas plutôt le parti démagogique, dont la politique devait prévaloir quelques années plus tard avec Cléon, qui poussait les Athéniens vers ces riches contrées de la Sicile et de la Grande-Grèce, naturel objet des convoitises populaires. Mais peu importe à la thèse que soutient M. D.; ce qu'il est intéressant de constater, c'est que déjà, en 433, Athènes avait des vues sur l'Italie et la Sicile et qu'elle cherchait à s'y faire des alliés.

On peut remonter plus haut encore. Un fragment d'inscription récemment découvert (*Mitth. d. d. archæol. Inst. in Athen*, IV, p. 30) atteste l'existence, vers le milieu du ve siècle, d'une alliance entre Athènes, d'une part, les Ségestains et une cité dont le nom n'a pu être restitué, de l'autre. M. D. ne s'en tient pas là. Pour lui, c'est Thémistocle qui, le premier, tourna ses regards vers l'Occident. Ses liens personnels avec les Corcyréens, qui avaient fait de lui un de leurs proxènes, les noms d'Italia et de Sybaris donnés à ses filles, ses rapports avec Hiéron prouvent qu'à une époque fort reculée les Athéniens entretenaient avec la Sicile et l'Italie méridionale des relations suivies.

Carthage aussi et l'Etrurie doivent être comptées parmi les pays occidentaux avec lesquels Athènes était en rapport. En 414/3, pendant que la flotte athénienne hivernait à Catane, les généraux qui la commandaient envoyèrent à Carthage demander du secours; ils envoyèrent également en Etrurie, et trois navires étrusques prirent part, avec les Athé-

Digitized by Google

niens, aux combats livrés devant Syracuse (*Thuc.*, VI, 88, 6; VI, 103, 2; VII, 57, 11). N'est-ce pas là une preuve que d'antiques liens unissaient Athènes aux Carthaginois et aux Etrusques? Enfin, on sait le parti que tirèrent les Romains des lois de Solon; Cicéron et les juristes latins ne doutent pas que ces lois célèbres n'aient inspiré les auteurs des Douze-Tables. Mais ce qui, plus que tout le reste, atteste l'ancienneté et l'étendue des relations d'Athènes avec les contrées de l'Occident, ce sont les nombreux spécimens de l'industrie attique découverts dans ces contrées. Les vases et les monnaies d'Athènes, et plus encore les procédés de la céramique athénienne, le système monétaire et le système métrique des Athéniens, retrouvés en Sicile, en Etrurie, etc., montrent que, dès le VIe siècle, il existait entre Athènes et ces pays des rapports fréquents, un commerce régulier, et que depuis longtemps les Athéniens connaissaient le chemin de l'Occident, quand eut lieu, en 415, la plus importante et la plus célèbre de leurs interventions armées dans les contrées occidentales.

M. D. n'a pas la prétention de résoudre tous les problèmes qui se rattachent de près ou de loin à son sujet. D'où proviennent, par exemple, certaines grandes fortunes qui apparaissent à Athènes aux environs de l'an 500? Sur quelles ressources matérielles était fondée l'influence des ἄποικοι et des démiurges, si puissants avant Dracon? Quelle était, au VIe siècle, la condition de ces ἔμποροι attiques dans les mains desquels était tout le commerce d'Athènes avec l'Occident? Etaient-ce des métèques ou des citoyens? Autant de questions que M. D. se réserve de traiter un jour. Tel qu'il est, le travail qu'il publie aujourd'hui est intéressant, plein de faits curieux et d'ingénieuses hypothèses. On y voudrait peut-être quelques renvois de plus, quelques indications qui permissent de recourir aux textes anciens ou aux travaux modernes dont M. Droysen fait usage. Mais les recherches sont faites avec un soin scrupuleux, la critique est consciencieuse; on voit là tout le profit que peut tirer l'historien, pour éclairer des événements obscurs, de l'étude attentive des textes et de l'emploi judicieux des inscriptions et des monuments figurés, ces précieux commentaires des témoignages transmis par les auteurs.

Paul Girard.

---

116. — **Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin**, principalement d'après les grammairiens de l'époque impériale, par Martin Schweisthal, élève de l'École pratique des Hautes-Études. Paris, Leroux. Luxembourg, Victor Bück. 1882, XI-110 p. in-8°.

Cette publication sera bienvenue de certains lecteurs, à qui l'allemand n'est pas assez familier pour se servir commodément du grand ouvrage de Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*. Ils y trouveront des renseignements clairs, et, en gros,

Digitized by Google

corrects; M. Schweisthal contribuera pour une petite part à vulgariser dans les pays de langue française des notions justes sur la prononciation latine.

Les érudits trouveront profit à lire quelques-unes des lignes où il expose des idées personnelles. Il soutient par exemple deux thèses fort probables. D'abord, suivant lui, *e* bref avait le timbre ouvert (*è*), *e* long avait le timbre fermé (*é*); η grec était aussi un *e* fermé. Cela condamne la prononciation *êta, épsilon* admise dans nos lycées : on devrait dire *éta, èpsilon;* φέρητε devrait se prononcer *fèrétè* et non *férêté*. Cela condamne aussi les transcriptions à la mode, *Dêmêtêr, Athènè*. En second lieu, M. Schweisthal soutient contre Corssen que l'*s* latine avait toujours le son sourd *ç*, jamais le son sonore *z* (français *hasard*).

L'écrit de M. Schweisthal a donc quelque valeur, mais on y rencontre de graves défauts. S'il s'agissait d'un travail sans aucun mérite, il suffirait ici d'une appréciation à la fois sévère et sommaire. Dans le cas présent, l'appréciation ne peut pas ne pas être un peu sévère, mais il est juste qu'elle soit détaillée.

M. Schweisthal étudie la prononciation latine, abstraction faite, au moins dans son intention, de la *lingua rustica* (p. VIII). Il l'étudie « *principalement* » d'après les grammairiens, c'est-à-dire que, portant son attention sur ce qui nous est parvenu de témoignages conscients, il néglige les enseignements de ce qu'on pourrait appeler le latin naïf, et la lumière que la phonétique comparative, ario-européenne et romane, jette sur l'origine et sur la fin de la langue latine. Ce plan pourrait être bon s'il était suivi avec rigueur; il est mauvais quand on ne sait pas y être fidèle. Si M. Schweisthal excluait absolument de ses recherches le vieux français, il ne devait pas donner, p. 105, une prétendue explication de l'*f* (= *d* latin) de *nif, mœuf, fief*[1]; s'il n'excluait pas le vieux français, c'est dans les assonances de nos anciens poèmes qu'il devait chercher à l'appui de sa théorie sur *ẽ* et *ẽ* des preuves plus claires que toutes celles qu'il donne. S'il excluait les monuments du latin naïf, il ne devait pas donner, p. 10, pour prouver je ne sais quelle confusion entre *e* long et *e* bref, une liste de trois formes épigraphiques. L'une des trois est à la fois d'une authenticité et d'une interprétation très douteuses (*luae* dans le chant des Arvales), une autre (*Cesula* pour *Caesulla*) appartient à la *lingua rustica,* par lui censée écartée de son cadre, et en particulier au dialecte de Pisaurum; toutes trois d'ailleurs seraient des exemples de confusion d'*e* avec *ae,* non d'*e* long avec *e* bref. S'il n'excluait pas les monuments du latin naïf, ...alors il avait le droit de dresser une liste : mais il fallait la faire bonne.

Ces fautes de détail, qui sont trop nombreuses, font voir l'inconvé-

1. Cette explication repose sur une hypothèse erronée relative à la prononciation du *d* latin. Au point de vue roman, elle est condamnée par la comparaison de l'*f* de *soif*, issue non d'un *d*, mais d'un *t*.

Digitized by Google

nient d'un plan incertain : l'auteur n'a l'énergie ni de supprimer à propos, ni d'approfondir ce qu'il ne supprime pas. P. 2, *aa* pour la préposition *â*, dans une inscription, prouverait que l'*ā*, bref ou long, avait un seul et même timbre : or, une autre inscription donne *ee*, et M. Schweisthal admet que le timbre de l'*e* variait avec sa quantité. P. 20, il donne l'impératif futur *facitud* (pour *facitō*) et l'accusatif pluriel *quantus* comme des exemples de confusion entre *u* bref et *o* bref. P. 22, il cite pêle-mêle les mots les moins faits pour être rapprochés, *joudex*, qui a une diphthongue *ou* archaïque; *conflouont*, où peut-être il faut lire *ov* et non *ou*; *Troucillos*, dans une inscription de la Cisalpine, où l'*ou* est gaulois et non latin; *cibitatioum*, dans une inscription d'Asie, où l'*ou* est grec, le mot étant transcrit lettre à lettre de κιβιτατιουμ. P. 78, il réunit semblablement *militare* pour *militaris*, dans une inscription contemporaine de Plaute, exemple de la syncope facultative d'*s* finale en vieux latin, et *Valentinu*, dans une inscription impériale, exemple de la dégradation de date romane, non facultative, qui réduit en italien *corpus* à *corpo*. P. 84, il dresse une liste d'exemples épigraphiques pour prouver vaguement toutes les affinités générales de toutes les labiales : affinité étymologique de *f* et *b* dans l'ancien *af* = *ab*, affinité acoustique de *m* et *b* dans l'ancien *Melerpanta* [1], estropié de Βελλεροφόντης, affinité historique de *b* et *v* dans des formes des bas temps comme *davit* et *exubias*. Sous le prétexte de s'occuper *principalement* des grammairiens, M. Schweisthal se contente, en matière d'inscriptions, de renvois insuffisants : *Corp. inscr. Britt.*, *Corp. inscr. Gall. Cisalp.* Il est donc malaisé de corriger ses nombreuses fautes d'impression, et, ce qui est pis encore, les lecteurs n'ont aucun moyen de réparer le silence de l'auteur sur tout ce qui est chronologie. Plus d'un lecteur s'impatientera vite de ne pas savoir si les formes alléguées sont du temps de Fabius Cunctator ou du temps de Théodose. Même impossibilité de trier le latin proprement dit, que M. Schweisthal est censé étudier, et la *lingua rustica*, qu'il est censé exclure. Toute son épigraphie est ainsi superficielle et confuse.

Ses connaissances romanes ne sont pas mieux mises à profit. Il invoque la prononciation de *censeur*, *conserver* pour prouver qu'en latin l'*s* était sourde après *n* (p. 79); ces formes savantes ne nous renseignent pas, et celles qui pourraient nous renseigner, comme *peser* de *pensare*, *moise* de *mensa*, *épouse* de *sponsa*, ont l'*s* sonore. Il invoque l'*s* sourde de l'espagnol, mais cette spirante est une ancienne sonore, comme les spirantes *z* et *j*, sourdes aujourd'hui, encore sonores au XVIe siècle. Pour prouver que le *d* latin était un *th* anglais, il cite *cadhuna* des *Serments* de Strasbourg et le son sifflant du *d* espagnol : or, le *dh* de *cadhuna* et le *d* espagnol sifflant viennent d'un *t* latin, non d'un *d*. Il argumente, p. 27, contre l'idée que *v* latin avait le son du *w* anglais, et il oublie précisé-

1. Et non *Melerpante*. Dans les citations qui précèdent, j'ai dû corriger tacitement plus d'une faute de ce genre.

Digitized by Google

ment de réfuter le principal indice de cette prononciation, la transformation romane du *v* en *gw* (italien *guastare*) et parfois la conservation pure et simple du *w* primitif (anglais *waste*, emprunté au français).

M. Schweisthal a-t-il du moins traité d'une façon satisfaisante ce dont il lui a plu de faire l'objet essentiel de son étude, les témoignages des grammairiens de l'époque impériale?

A cette question je suis obligé de répondre négativement. Les grammairiens latins nous instruisent mal sur le fond des choses, si l'on ne contrôle leurs assertions par une étude sérieuse de la phonétique, tant ario-européenne que romane, et de l'épigraphie. Nous ne sommes pas bien avancés quand M. Schweisthal, à grand renfort de citations textuelles, établit que B latin est un B, et L une L (quant aux points plus délicats, comme la valeur de V ou d'S, il a été dit que sa discussion est insuffisante). Ce n'est donc point le fond qui vaut d'être étudié dans les écrits des grammairiens, mais bien ces écrits eux-mêmes : c'est justement le travail que M. Schweisthal a le plus négligé de faire.

Son premier soin devait être d'établir le texte des passages qu'il cite : il ne s'en est aucunement soucié. P. 80-81, il transcrit une demi-page de Vélius Longus sur le ζ, puis il argumente sur « ce rapprochement avec *s*, ces traductions par *ds* ou *sd* ». Son raisonnement n'est pas mauvais, sauf par la base. La traduction de ζ par *ds* n'est pas de Vélius Longus, elle est de M. Henri Keil, qui le dit au bas de la page. Or, M. Keil, très certainement, s'est trompé cette fois dans sa conjecture.

Le second soin de l'auteur devait être l'interprétation verbale des témoignages cités. Le langage des grammairiens anciens nous est très obscur, peut-être par notre faute, peut-être quelquefois par la leur. Térentien, dont M. Schweisthal vante, p. IX, le style facile et élégant, non sans motif, a pourtant une facilité qui n'est pas de la transparence, et une élégance qui ressemble à celle de certains logogriphes. Dans cet auteur et dans bien d'autres, il faut souvent beaucoup de peine pour s'assurer de la construction grammaticale ; il en faut bien plus encore pour faire sortir de la phrase un sens précis. C'était le rôle de M. Schweisthal d'épargner cette peine à son lecteur : il ne l'a presque jamais essayé. Ayant dit, par exemple (p. 84), ce qu'a de commun la formation des sons *b* et *p*, il se contente d'ajouter : « Voici la différence qui existe entre les deux :

Nam prima per oras etiam labella figit,
Velut intus agatur sonus, ast altera contra
Vellit (lisez *Pellit*) *sonitum de mediis foras labellis.* »

Entend-il ce texte, qu'il n'explique point et qu'il mutile d'un vers? Mettons que Térentien lui-même l'entendait, et qu'on peut deviner sa pensée à la condition de savoir un peu de latin : je dirai encore à M. Schweisthal comme M. Jourdain à son maître : *Faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.* La même charité siérait p. 9, où l'auteur cite sur l'*e* bref un passage qui dit *simpliciter sonat,* un autre

Digitized by Google

qui dit *vicinum est ad sonum diphthongi,* et les traite comme équivalents l'un à l'autre. Elle siérait à propos de beaucoup de passages des anciens, aussi obscurs par la forme qu'enfantins pour le fond [1].

Mais le soin principal auquel M. Schweisthal devait s'appliquer, et qu'il a négligé comme les autres, c'était d'établir l'origine des témoignages qu'il invoque. Où sont, dans nos grammairiens, leurs observations personnelles (à supposer que leurs écrits en renferment quelques-unes)? Quand ils copient les observations d'autrui, de qui ces observations proviennent-elles en dernière analyse? et par quels intermédiaires? Quelle est la date, le pays, le degré et la nature d'instruction des véritables auteurs? Dans ce que répètent Charisius, Térentien, Victorin, Pompée, où se comprennent ils eux-mêmes et où cessent-ils de se comprendre? Quand, en croyant parler de la langue latine, parlent-ils à leur insu de la langue grecque? Car, si Térentien a bien dit sur la lettre *d* ce que M. Schweisthal croit lui voir dire, en s'imaginant décrire le *d* latin il décrit en réalité un δ grec. Toutes ces questions étaient bien difficiles à traiter : pourquoi M. Schweisthal n'en a-t-il pas au moins effleuré une partie? Sa brochure est précisément nulle sur le point où le titre par lui choisi faisait le plus attendre.

Il ne serait pas équitable de laisser le lecteur sous l'impression exclusive des critiques qui précèdent. Il y a dans cet écrit beaucoup de connaissances, du jugement, et, ce qui vaut mieux encore, un grand besoin de penser par soi-même. Si M. Schweisthal n'a pas fait un bon ouvrage, c'est pour avoir écrit et publié trop vite; on peut bien augurer des travaux qu'il composera d'un sens plus rassis.

Louis HAVET.

---

117. — **De carminibus latinis saeculi XV. et XVI. ineditis.** Prolegomena scripsit, carminum delectum e cod. Oenipont. 664 et Vindobon. Palat. 3506 edidit, indicem nominum et rerum adiecit Antonius ZINGERLE. Oeniponti, sumptibus et typis Academicis Wagnerianis. A. MDCCCLXXX, LXI-151 p. in-8°. (Beiträge zur Geschichte der Philologie, I. Theil.)

Cette publication de 1880 est due à un savant bien connu par ses travaux sur Ovide et les poètes latins, M. Antoine Zingerle, professeur à l'université d'Innsbruck. Nous la recevons assez tard; nous nous bornons à l'annoncer à nos lecteurs. L'index des noms propres en facilite beaucoup l'usage. — Suivant la fâcheuse coutume de ses compatriotes, le libraire Wagner a négligé de faire coudre la brochure.

---

1. P. 2, l'auteur attribue à Priscien une assertion « beaucoup trop subtile ». Plût aux dieux! mais M. Schweisthal a mal compris. Ce que Priscien explique, de façon très pédante sans doute, est une vérité de La Palisse.

Digitized by Google

118. — **Reallexikon der deutschen Altertümer,** ein Hand-und Nachschlagebuch für Studirende und Laien, bearbeitet von Dr Ernst Götzinger. Erste Abteilung. Leipzig, Urban. 1881, in-8°, 1-204 p. (A-Geschichtschreibung.)

Ce Dictionnaire des antiquités allemandes dont nous n'avons encore reçu que la 1e partie (de *a* à la moitié de *g*) n'est pas et ne prétend pas être une œuvre scientifique; il est destiné au grand public. Il ne renferme, ce nous semble, que très peu d'erreurs [1], mais il a d'importantes lacunes, et nous voudrions que M. Götzinger mît moins de fantaisie dans le choix des articles de son *Dictionnaire*. Il analyse l'Edda et laisse de côté le Beovulf; il dit quelques mots des Frères de la vie commune et passe sous silence les Amis de Dieu (*Gottesfreunde*); il consacre quelques lignes à la hache et à la framée et ne parle pas des autres armes, par ex. du *gêr;* on trouve dans son livre le mot *befestigung,* mais non le mot *belagerung* (machines de siège, etc); enfin, les druides, les Almanachs des Muses, les francs-maçons ont-ils droit à figurer dans un dictionnaire d'antiquités germaniques, et qu'entend au juste M. G. par ce mot *deutsche Altertümer?* Mais l'ouvrage sera utile aux « laïques »; certains articles sont intéressants et assez habilement rédigés, par ex. sur *du* et *duzen,* sur le *Gaunertum*, sur les flagellants, sur le *Femgericht,* etc.; M. Götzinger ne manque pas de savoir et de savoir-faire, et le public auquel il s'adresse devra le remercier d'avoir inséré au mot *Germanie* la traduction entière de l'opuscule de Tacite et des extraits du chapitre consacré par Sebastien Franck à la Germanie dans son *Weltbuch,* d'avoir résumé en quelques endroits les excellents articles de Zacher dans Ersch et Gruber et des passages de Waitz, d'avoir consulté avec fruit Alwin Schultz, San Marte, Lindenschmit, Wackernagel, Weinhold, etc.

---

119. — **Gabriel Rollenhagen,** sein Leben und seine Werke, Beitrag zur Geschichte des deutschen Dramas u. der niederdeutschen Dialektdichtung nebst bibliographischem Anhang v. Karl Theodor Gaedertz. Leipzig, Hirzel. 1881, in-8°, 130 p. — Prix : 2 mark 80.

On n'a jusqu'ici connu Gabriel Rollenhagen qu'imparfaitement; on connaissait mieux son père Georges, l'auteur du *Froschmeuseler*. Dans son ouvrage très consciencieux et nourri de documents, M. Gaedertz donne sur Gabriel toutes les informations qu'il a pu recueillir et lui as-

---

1. Pp. 12 et 67, le « ludus paschalis de adventu et interritu Antichristi » n'est pas de Wernher de Tegernsee; p. 155, les écoles de Meissen et de Pforta ont été fondées en 1543 et non en 1553; p. 83, une note sur *meineid* semble obscure, M. G. sait pourtant bien que *mein* est un adjectif qui signifie « faux »; p. 173, sur *Geneviève* il aurait fallu citer l'opuscule de Seuffert et sur le *Juif errant* la notice de M. Gaston Paris; au reste, la partie bibliographique est très négligée.

Digitized by Google

signe sa véritable place dans l'histoire de la littérature du XVIIe siècle. On saura désormais, grâce aux recherches patientes de M. G., que Gabriel était né à Magdebourg le 22 mars 1583, qu'il était le second fils de Georges, qu'il termina en 1602 ses classes au gymnase de Magdebourg que dirigeait son père, et qu'il fit ses études de droit à l'Université de Leipzig (1602-1605) et à celle de Leyde (été de 1605). C'est à Leipzig que Gabriel publia son premier ouvrage, les *Vier Bücher indianischer Reisen*. En 1606 il fit paraître, sur le conseil de Scaliger et de Heinsius, trois volumes de *Juvenilia* (poésies lyriques et érotiques, épigrammes, etc., en latin); en 1611 et en 1613, les deux premières parties d'un *Nucleus emblematum selectissimorum* illustré par Crispin de Passe; en 1619, une nouvelle suite d'épigrammes latines. Cependant Gabriel Rollenhagen était revenu à Magdebourg; il y devint protonotaire en 1614; en 1622, il n'était plus de ce monde. On voit qu'il a surtout écrit en latin; le seul ouvrage qu'il ait composé en allemand est, outre les *Indianische Reisen* et les quarante-six vers de la dédicace, sa comédie des *Amantes amentes*, qui mérite d'être citée dans toute histoire de la littérature allemande. M. G. consacre à cette comédie la plus grande partie de son ouvrage; il l'analyse, il en donne de longues citations, il en signale les éditions, il en indique les sources : Niclas de Wyle (trad. de l'*Euriolus et Lucretia* d'Aeneas Sylvius Piccolomini), Ayrer (*Comedia von der schönen Phœnicia und Graf Timbri von Golison*), les œuvres de Georges Rollenhagen. Mais d'où viennent les nombreux passages en bas-allemand que Gabriel a semés dans sa comédie, et pourquoi ce Magdebourgeois a-t-il versifié dans un dialecte qui n'est ni celui de Magdebourg, ni celui de la Vieille Marche, mais celui du Mecklenbourg et de la Poméranie? C'est là un des points les plus importants de l'ouvrage de M. Gaedertz. L'heureux chercheur fait voir que Gabriel imita l'*Isaac* de Schlue (Schlue lui-même avait imité en bas-allemand l'*Abraham* de Georges Rollenhagen en y mêlant des réminiscences de l'*Isaac* de Butovius et d'une comédie de Franz Omich). M. G. ajoute à cette démonstration un lexique des tours, expressions, proverbes en bas-allemand que l'on trouve dans les *Amantes amentes*. Cette comédie fut à son tour imitée; M. G. cite trois drames (un *Enfant prodigue*, une *Esther* et *Teweschen Hochtiet*), et une version en prose (*Sidonia und Theagenes*) due aux comédiens anglais qui parcouraient l'Allemagne au commencement du XVIIe siècle; mais les *Amantes amentes* furent joués à Berlin, dans l'original, en 1614 et en 1690. A la fin du volume, M. Gaedertz a reproduit le *Meistergesang* de *Pyrame et Thisbé;* un appendice bibliographique renferme une foule de renseignements qui témoignent d'un grand labeur et d'une exactitude minutieuse.

Digitized by Google

120. — Reden-Esbeck (F. Joh. Freiherr von), **Caroline Neuber und ihre Zeitgenossen**, ein Beitrag zur deutschen Cultur-und Theatergeschichte, mit 7 Kunstbeilagen. Leipzig, Barth. 1881. In-8°, XII et 358 p. — Prix : 12 mark (15 fr.).

Caroline Neuber (1697-1760) ou, comme on la nommait de son temps, la Neuberin, a rendu de grands services à la scène allemande. Fille d'un avocat de Zwickau, Weissenborn, et maltraitée par son père, elle s'enfuit de la maison paternelle, d'abord avec l'étudiant Zorn, puis (1717) avec Jean Neuber qu'elle épousa l'année suivante à Brunswick. Neuf ans après, la Neuber prenait la direction d'une troupe d'acteurs qui joua pour la première fois à Leipzig et pour qui elle avait obtenu le privilège de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Gottsched loua les efforts de la Neuber, la compara aux grandes actrices de la France et de l'Angleterre, l'encouragea à « tirer la comédie allemande du chaos » et à jouer, non pas des farces ou des comédies pleines de grossièretés et de platitudes, mais des traductions ou des imitations des meilleures pièces françaises. La Neuber suivit les conseils de Gottsched ; dans toutes les villes d'Allemagne où elle séjourna, elle représenta des pièces dans le goût classique ; en 1737, à Leipzig, elle bannit, dit-on, solennellement du théâtre l'Arlequin ou *Hanswurst;* elle avait introduit dans sa troupe un ordre et une régularité qu'on n'était pas accoutumé à voir chez des comédiens. Mais un autre directeur de troupe, Müller, obtint, après la mort d'Auguste le Fort, le privilège concédé auparavant à la Neuber, et, si l'infatigable *Prinzipalin* donna quelques représentations à Hubertsburg devant la cour, malgré tout, elle ne faisait que peu de recette; le public n'aimait que l'opéra, les arlequinades, les marionnettes. La Neuber se rendit à Pétersbourg; mais l'impératrice Anne, qui l'avait appelée, mourut subitement ; il fallut revenir en Allemagne. Elle obtint du comte de Brühl le droit de jouer à Leipzig, mais Gottsched avait, pendant son absence, fait amitié avec un autre directeur de troupe, Schönemann ; la Neuber, irritée, tourna Gottsched en ridicule ; elle fit jouer d'une façon grotesque le 3e acte d'une œuvre dramatique de Gottsched, fabriquée « à grand renfort de colle et de ciseaux », le *Caton mourant,* et, dans une pièce composée par elle-même, *der allerkostbarste Schatz*, elle mit le vaniteux professeur sur la scène ; Gottsched paraissait sur les planches, sous le nom de *Tadler*, avec une robe semée d'étoiles et des ailes de chauve-souris, une lanterne sourde à la main. Néanmoins la Neuber dut dissoudre sa troupe; au bout d'un an elle la reforma et revint à Leipzig; c'est alors qu'elle joua le *Jeune savant* de Lessing. Mais, abandonnée par le meilleur sujet de sa « bande », Koch, réduite à vivre d'expédients, elle dut une seconde fois se séparer de sa troupe. Pour échapper à la misère, elle s'engagea au théâtre de Vienne ; elle déplut au public et revint en Saxe. La guerre éclatait (1756) ; un médecin de Dresde, Löber, la recueillit ainsi que son mari ; ce dernier mourut trois ans après. En 1760, les Prussiens bombardèrent Dresde; la maison de Löber fut détruite, et la Neuber alla, avec la famille de son

Digitized by Google

bienfaiteur, chercher un refuge au village de Laubegast; elle tomba gravement malade, mais elle ne put demeurer dans la même maison que les Löber, le propriétaire ne voulant pas qu'une actrice mourût sous son toit; elle termina sa vie chez un brave paysan. Ce fut ce paysan qui l'enterra; personne ne voulait porter une comédienne à sa dernière demeure; le paysan chargea le corps sur une brouette et le porta au cimetière de Leuben; le pasteur refusa d'ouvrir la porte, et le cercueil entra dans le cimetière par dessus la muraille. — C'est l'histoire de cette grande actrice et directrice de troupe que M. le baron de Reden-Esbeck nous raconte dans son livre. Le volume qu'il a consacré à la Neuber est magnifique; on ne saurait trop en louer l'exécution; il renferme un portrait de la Neuber, de curieux fac-similés, des reproductions de programmes et d'affiches en grand nombre, et deux gravures représentant l'une, la maison de Laubegast où mourut l'actrice, l'autre, le monument qui lui fut élevé au même endroit en 1766 (avec une inscription attribuée à Rabener) et qu'on a réparé en 1852. — Toutefois, il nous a semblé que l'auteur, sauf sur quelques points secondaires, n'apportait rien de très nouveau; qu'il ne nous donnait sur l'état du théâtre, sur le caractère de la Neuber, sur son éducation, sur son rôle dans l'histoire de la scène allemande, que des informations d'un genre général, telles qu'on les trouve un peu partout; qu'en dépit ou plutôt à cause des nombreuses notes qu'il amasse au bas des pages, il a beaucoup parlé de la Neuber, mais pas assez de ses contemporains, et qu'il aurait pu traiter ce beau sujet d'une façon plus ample et plus large; en un mot, que son livre est une biographie de la Neuber, mais n'est pas une histoire de l'époque où elle « agit » (*agiren*, comme on disait alors). Pourquoi avoir tant insisté sur les aventures de la Neuber et de Zorn, son premier amant, au lieu de nous montrer comment la jeune fille avait pu à Zwickau prendre le goût du théâtre, soit en assistant fréquemment aux représentations de comédiens ambulants, soit en jouant elle-même la comédie à l'école ou ailleurs? Pourquoi ne pas dire un mot du théâtre de Weissenfels et de celui de Brunswick, où les Neuber jouèrent en 1717 et en 1718? Quel était le jeu de la Neuber? On lui a plus tard reproché d'abuser du pathétique; n'aurait-on pu montrer comment elle fut amenée à aimer les grandes tirades à effet, les éclats tragiques, etc., et comment elle conçut peu à peu cette aversion pour le *Hanswurst* qui, au lieu d'adoucir le sérieux de l'action (*die Seriositæt der Action zu adouciren* [1]), ne faisait que troubler les acteurs et gâtait par ses lazzis et ses lourdes plaisanteries une représentation destinée à produire sur le public une noble et grave impression? On aurait voulu plus de détails sur ces traductions de pièces françaises que les Neuber réclamaient si instamment de Gottsched et sur l'action inévitable que des tragédies

1. Fürstenau, I, p. 395, cité par W. Creizenach, « zur Entstehungsgeschichte des neueren deutschen Lustspiels », p. 8.

Digitized by Google

comme *Iphigénie*, *Bérénice, Britannicus*, le *Cid,* exercèrent sur le jeu de la troupe dirigée par les Neuber ainsi que sur l'art dramatique. Enfin, la décadence et la chute des Neuber ne nous semble pas suffisamment expliquée; M. de R. E. dit bien que la pauvre femme fut la risée du public, lorsqu'elle vint jouer sur la scène de Vienne; mais il aurait fallu parler davantage de ces exigences croissantes du public, de la concurrence que firent les autres troupes d'acteurs, notamment les troupes françaises et autrichiennes, à la troupe des Neuber. En un mot, l'ouvrage que M. de R. E. vient de consacrer à l'actrice qui, selon le mot de Devrient, jeta un pont sur l'abîme qui avait jusque-là séparé la littérature et l'art dramatique, n'est pas, comme il l'aurait voulu et si l'on nous permet d'employer une expression familière à la critique allemande, un *Zeit-und Lebensbild*. Dirons-nous aussi que le style de l'auteur manque d'agrément, d'élégance, et que son récit, trop souvent entrecoupé de documents et de longues citations, se traîne et languit? (Voir, par exemple, la querelle Neuber-Müller). Il est vrai que M. de R. E. ne s'occupe guère de la forme et se soucie fort peu d'avoir un style à lui. En lisant son livre, on sera surpris de retrouver en maint endroit des phrases entières tirées des œuvres des principaux critiques de l'Allemagne. « Je n'ai pas dédaigné, déclare M. de R. E. dans sa préface, de prendre les expressions d'un Hettner, d'un Devrient, d'un Vilmar et d'autres [1] et je possède la conviction que mon livre n'a pu que gagner par cette fidèle reproduction. » Ce procédé est étrange. Pourquoi, dans ce cas, ne pas publier simplement une série de documents à peine reliés les uns aux autres? Ou, du moins, pourquoi ne pas marquer par des guillemets les phrases empruntées aux historiens antérieurs de la littérature? Est-il permis de dire (p. 269) du comte de Brühl, qu'il fut satisfait de l'échec de Gottsched, parce qu'il était *von Natur vornehm scandalsüchtig,* sans dire soit dans le texte, soit en note que cette expression est de M. Hettner (I, 372)? Fallait-il (p. 270), pour dire que Rost mit en vers la querelle de Gottsched et de la Neuber (*das Vorspiel*), copier littéralement, et sans autre indication, la phrase de Gervinus (IV, 79) « *Rost verewigte diese Begebenheit in einer boshaften poetischen Erzählung* »? Etait-il si difficile de trouver d'autres expressions? — Les documents que cite M. de R. E. font le seul prix de son travail, et leur nombre, comme il dit et n'avait pas besoin de le dire (p. VIII), trahit le sérieux et le zèle de ses recherches. L'auteur a fouillé les archives de diverses villes de l'Allemagne pour recueillir sur son héroïne les renseignements les plus exacts et les plus complets; on trouvera dans son livre bien des choses que Danzel, dans son ouvrage sur Gottsched, Blümner, dans son histoire du théâtre de Leipzig, Fürstenau, dans son histoire du théâtre de Dresde, ont négligées ou laissées de côté. C'est ainsi que M. de R. E.

1. Et Gervinus, et Koberstein (pp. V, 289), etc. M. de Reden aurait-il voulu rendre son style semblable au vêtement du Hanswurst, bariolé et *buntscheckig*? (p. 210).

Digitized by Google

a découvert le privilège accordé par le duc de Schleswig-Holstein en 1736 à la troupe de la Neuber (p. 191). On lui saura gré d'avoir reproduit les affiches par lesquelles la Neuber annonçait ses représentations, d'avoir cité en leur entier certains documents ensevelis dans des recueils presque inaccessibles, par exemple les extraits des *Belustigungen d. Verstandes u. d. Witzes* (p. 159); d'avoir donné la supplique de la Neuber au sénat de Hambourg, supplique où l'actrice expose non sans une juste fierté tout ce que lui doit la scène allemande; le discours d'adieu de la Neuber à la dernière représentation qu'elle donna à Hambourg et où elle n'épargna pas à son public indifférent les railleries et les sarcasmes (p. 242); l'ignoble pamphlet de F. S. Meyer contre la Neuber, où l'on trouve au milieu d'obscénités et d'infâmes calomnies, quelques détails curieux et qui paraissent croyables sur la fuite de Caroline Weissenborn et de Neuber en 1717. Les documents et extraits que M. de Reden Esbeck a rassemblés avec tant de soin et de patience rendent donc son ouvrage sur la Neuber indispensable à quiconque voudra mieux connaître et l'histoire de la scène allemande et la vie de cette femme que la ville de Breslau, désireuse de « purifier son goût », demandait avec instance à Gottsched, et grâce à qui Lessing aborda le théâtre. « La Neuber, dit Gervinus (IV, 402) fut la première actrice qui eut l'idée des vers et du jeu tragique, qui eut le coup d'œil juste pour choisir les acteurs (Kohlhardt et Koch); elle s'éleva au-dessus de l'amour du gain et se proposa, même à son dommage, un but élevé [1] ».

A. Chuquet.

---

121. — **Le maréchal Bugeaud,** d'après sa correspondance intime, par le comte H. d'Ideville. Tome I. Paris, Didot, XI-414 p.

M. H. d'Ideville a eu à sa disposition la correspondance de Bugeaud et des notes intimes réunies par sa famille. Il les a groupées habilement et, mettant le plus possible son héros en scène, le faisant parler lui-même le plus souvent, il a composé un volume qui se lit d'un bout à l'autre avec intérêt et souvent avec charme. « Notre œuvre, dit-il (p. 200), n'est point une œuvre de polémique, et l'on ne saurait nous accuser de porter sur les faits un jugement partial. » Cela est bien dit; mais pourquoi l'auteur a-t-il fait précéder son livre d'une préface qui commence comme un article de discussion passionnée? On le regrette d'autant plus que l'ou-

---

1. P. 174. Le *Schrecken-Spiegel ruchloser Tugend oder das lehrreiche Todten-Gastmahl des don Petro* est, dit M. de Reden, un précurseur du don Juan actuel; il fallait ajouter que, d'après la liste des personnages, c'est une imitation du *don Juan* de Molière; p. 185. Est-il bien sûr que le *Timoleon* de Behrmann ne soit pas une imitation d'une pièce française;? p. 213, lire *Tabarin* et non « Taburin »; p. 214, à quoi bon une note de sept lignes sur le lit de Procruste?; p. 225, lire *Campistron* et non « Capiston ».

Digitized by Google

vrage est écrit d'un autre ton, et que cette entrée en matière est faite pour décourager ceux des lecteurs dont il y aurait précisément intérêt à rectifier le jugement sur Bugeaud.

Le chapitre Ier contient des notes vraiment charmantes sur l'enfance de Bugeaud, des souvenirs bien précieux sur la vie de province à la fin du dernier siècle, après la Terreur. La correspondance de Bugeaud, pendant les premières années de sa vie militaire, est du plus vif intérêt. Son récit de la guerre de 1805 formerait le plus piquant et parfois le plus touchant commentaire au beau récit de Fezensac. On est frappé de l'horreur que la guerre inspire à ce guerrier. Il y a encore une série de lettres bien attachantes sur la guerre d'Espagne. La fameuse affaire de Blaye remplit près de la moitié du volume. Ce récit est composé avec le « Journal de la citadelle de Blaye », journal de correspondance, tenu par le général lui-même, sa femme et son aide-de-camp, le capitaine Saint-Arnaud. C'est l'épisode irritant et douloureux de la vie de Bugeaud. On comprend qu'il ait souffert de cette mission et que, jusqu'à la fin de sa vie, les calomnies et les injures dont elle a été le prétexte l'aient blessé et révolté. « On commence par obéir, on réclame après », disait-il dans une séance de la Chambre qui fut suivie d'un duel où il tua l'adversaire qui l'avait qualifié de « geôlier ». C'est ce qu'il écrivait au lendemain du jour où on lui avait donné cette « mission de confiance et de dévouement » (p. 216). Bugeaud dut obéir; mais le gouvernement pouvait ne pas commander. Pourquoi compromettre dans cette œuvre de geôle et de police un des esprits les plus élevés, un des cœurs les plus vaillants de l'armée française? On souffre de voir ce soldat s'abaisser à ces détails d'alcôve, de lingerie et d'hôpital. Raison d'Etat, je le veux bien; mais quelle vilaine besogne! Il est aisé de voir que Bugeaud y répugnait plus que personne, qu'il fit de son mieux pour concilier ses sentiments et ses habitudes de galant homme, avec l'indélicatesse officielle de ses instructions. On conçoit que son biographe ait tenu à dégager la responsabilité de son héros : il ne pouvait pas produire, sous ce rapport, un témoignage plus probant que celui de Bugeaud lui-même dans son *Journal de Blaye*. Le volume se termine par un autre épisode également douloureux à Bugeaud, l'affaire de la rue Transnonain. Il protesta toujours contre l'accusation d'avoir fait tirer sur les femmes et sur les enfants. Dans cette affaire comme dans celle de Blaye, dit M. d'Ideville, « la responsabilité incombe tout entière à M. Thiers » (p. 404). Le livre s'arrête au moment où Bugeaud va partir pour l'Afrique.

A. S.

---

122. — **La Tripolitaine et la Tunisie**, par M. Léon de Bisson. Paris. E. Leroux. 1881, in-18, 147 p.

Sous ce titre, l'auteur nous donne une sorte de petit « *Guide du voyageur en Tripolitaine et Tunisie.* » On n'y trouve pas grand'chose à ap-

Digitized by Google

prendre; rien de nouveau dans les renseignements géographiques qui y sont présentés. Quant à l'histoire, nous accordons volontiers à M. de Bisson que « Caton mourut à Utique l'an 40 avant J.-C. » (p. 65); mais nous ne pouvons pas admettre avec lui que « Tunis ait été occupée en 1534 par le corsaire FRÉDÉRIC BARBEROUSSE » (p. 111). Il était bon de nous offrir une *Liste des principaux ouvrages publiés sur la Tripolitaine et la Tunisie* (avant-propos); mais il n'eût pas fallu oublier *les principaux*, tels que ceux de Shaw, de Peyssonel, Mac-Carthy, Pélissier, De Slane, la Primaudaie et tant d'autres. En ce qui concerne les *Renseignements généraux* (pp. 127-142), l'auteur nous déclare lui-même (p. 144) *qu'il décline la responsabilité de toute erreur.*

H. DE G.

VARIÉTÉS

Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie — XVIIe-XIXe siècles.

XIII

Dom P. Coustant. — 1654-1721.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Si je ne vous écris point souvent, je ne conserve pas moins pour cela les sentimens que je dois avoir pour tous les témoignages de bienveillance que Votre Révérence a eu la bonté de me donner. Mais de peur de passer pour être dans des dispositions contraires, je me crois obligé, au moins dans ce renouvellement d'année, de vous en donner des nouvelles assurances. Je vous la souhaitte toute sainte, et comblée d'une plénitude de grâces. Je prens occasion en même temps de vous rendre conte de ce que j'ay pu découvrir jusqu'à présent pour aider à la correction des lettres des papes. Je trouve d'assez beaux mss. de la collection de Denis le Petit, de celle d'Isidore Mercator, du Codex canonum que le Père Quesnelle a donné dans son S. Léon, et quelques autres collections qui reviennent à celle d'Isidore, et qui paroissent avoir été les originaux d'où il a pris ce qu'il a ajouté de véritable à ses fausses pièces. Je trouve une collection entière des lettres de Nicolas I et une autre d'Hadrien II. Les lettres de Grégoire VII se trouvent à Clairvaux. Pour ce qui est de celles de S. Grégoire le Grand, le Père de S. Marthe en a déjà vu plusieurs mss., et il s'en pourra trouver encore d'autres. Mais il s'en faut bien que je n'en trouve sur toutes celles des autres papes. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse une liste de celles sur lesquels les mss. jusqu'à présent m'ont manqué, à fin que si vous en pouvez découvrir quelques-uns, vous cherchiez le moyen de nous en faire avoir les variations.

Digitized by Google

Sur le pape Sirice.

La lettre de Maxime à Sirice, et celle de Sirice à Anysius, etc. Lab., t. II, pp. 1030 et 1033 sont de ce nombre.

D'Innocent I.

Toutes celles qui se trouvent depuis la page 1291, 2. tom. Lab. jusqu'à la 1316. On pourra néanmoins en trouver quelques-unes de celles-là parmi les mss. de S. Jean Chrysostome et de S. Jérome. Sur quoy je n'ay encore fait aucune recherche.

De Zosime.

La 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11. 12, 13. Lab., t. II, depuis la p. 1558 jusqu'a la 1574.

Lettres des papes sur lesquelles il ne se trouve point ou peu de mss. :

De Célestin I.

Celles qui sont écrites à Cyrille, au concile d'Ephèse, à l'emp. Théodose, à Maximien, au clergé de PP. qui se trouvent Lab., t. II, depuis la page 1623 jusqu'à la 1631.

Deux autres Lab., t. III, pp. 349, 351.

Une autre Lab., t. IV, p. 1710.

De Sixte III.

Les quatre lettres qui se trouvent Lab., t. IV, pp. 1711 et seqq. dont la première est adressée à Périgène, la seconde à un concile futur de Thessalonique, la troisième à Proclus, la quatrième aux Evêques d'Illyrie.

Hilare.

Les lettres à Léonce, aux évêques de Gaule, et à quelques Evêques, imprimées : Lab., t. IV, depuis la page 1639 jusqu'à la 1645.

De Simplicius.

Toutes, excepté la première à Zénon, qui commence *Plurimorum.* Une autre à Florentius, *Relatio;* une troisième d'Acace, *Sollicitudinem,* et une response au même Acace, *Cogitationum*, et une à Jean, évêque de Ravenne : *Si quis.*

De Félix III.

Il n'y a que l'épitre à Acace, *Multarum,* celle à Zenon de Séville, *Filius meus,* et une à tous les Evêques, *Qualiter in Africanis,* sur lesquelles j'aye jusqu'à présent trouvé des mss.

De Gélase.

Il manque de même de mss. sur la lettre à Laurent, les deux à Honorius, celle aux Evêques de la Marche d'Anc. (Picenis), sur le traitté *Dicta adversus Pelag. hæret.,* sur la lettre *Episcopis Bardan. et Illyr.* qui commence *Audientes*, l'ouvrage *adversus Andromachum,* et les actes *de absolutione Miseni.* Je trouve trente-huit fragments de ce pape sans

Digitized by Google

ceux que l'on a donnez en differents endroits, qui marquent que ce Pape a écrit quantité de lettres que nous n'avons pas.

De Symmaque.

Exceptez sur la première à Liberius, le seconde à Laurent, et la troisième à S. Caesaire, *Hortatur nos*, les mss. nous manquent sur le reste.

Hormisdas.

Je trouve assez de mss. sur une douzaine des lettres de ce pape, et point sur le reste.

Je ne me vois point plus de fonds sur les papes suivants. Ce qui me fait avoir recours à votre Révérence pour la prier, s'il y a moyen de nous enrichir de ce qui s'en conserve en Italie. Je serois aussi curieux de sçavoir s'il s'y trouve quelque collection de Denis le Petit sans le décret de Grégoire II. appellé du nom de *junioris*, et des papes qui l'ont précedé, sçavoir Hormisde, Symmaque, Félix, Simplicius et Hilare.

Sur les lettres, sur lesquelles l'on ne manque point de mss. en ce pays, même fort anciens, il ne laisse pas de rester quelques endroits corrompus, qui pourroient être rétablis par ceux de Rome et d'Italie. Je n'ay pas osé faire plutot à Votre Révérence semblables propositions, sçachant d'un côté votre bonne volonté pour concourir à l'exécution du dessein qu'on m'a proposé, et de l'autre la difficulté d'avancer dans ce travail sans second. Je le vois par moy même, qui suis contraint de collationner seul les mss. que je puis découvrir. Et même je ne fais maintenant cette prière, qu'avec peine, quoyque je sçache que vous ayez un compagnon. Vous me permettrez de le saluer et de commencer la connoissance par lui souhaitter comme je l'ay déjà fait, envers V. R. et que je le réitère, toutes sortes de prospéritez et de grâces. Ma peine vient de l'appréhension de vous détourner trop pour rechercher et collationner tant et tant de pièces différentes. Mais la charité surmonte toutes les difficultez : et je me croirois coupable de ne me pas servir des offres obligeants que vous m'avez faits de la vôtre, pour perfectionner un dessein, qui demande différents secours et du temps. S'il s'agit de rendre dans quelque rencontre témoignage de ma disposition, V. R. pourra assurer, sans crainte de s'engager trop, qu'on ne peut pas avoir plus de zèle et plus d'attachement pour tout ce qui regarde l'honneur de l'Eglise. Je vous prie de demander pour moy, dans un lieu où reposent les cendres de tant de saints Papes, la grâce de travailler utilement sur les monuments qu'ils nous ont laissez et de me croire avec tout le respect et l'estime possible,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et obéissant serv. et confr.

Fr. Pierre Coustant, M. B.

De Paris, le 11 déc. 1702.

Au Reverend Père Dom Guillaume de la Pare, Procureur général de la Congrég. de S. Maur, à Rome.

(Bibliothèque du Vatican, fonds latin, n° 9063, fol. 149 et 150.)

Digitized by Google

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léonce PERSON a fait paraître l'étude que nous avons annoncée récemment (*Revue critique*, n° 14, p. 275) sur l'*Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou*. (Cerf, in-3°, 103 p.); il y prouve que Rotrou a « pris l'inspiration, les éléments et bon nombre de détails importants de sa tragédie » dans une pièce de Lope de Vega, *Lo Fingido Verdadero*. Nous reviendrons sur l'ouvrage de M. Person; nous nous bornons aujourd'hui à donner la table des matières de ce travail neuf et intéressant. I. La légende de Saint-Genest et la pièce de Lope de Vega, intitulée : *Lo Fingido Verdadero* (p. 5-9); II. Les premières imitations de Rotrou et ses premiers imitateurs (p. 10-18); III. La seule pièce vraiment originale de Rotrou est postérieure au *Saint-Genest*; c'est *Cosroès* (p. 19-24); IV. Analyse, fragments de traduction et de texte du *Fingido Verdadero* de Lope de Vega (p. 25-78); V. Le *Saint-Genest* de Desfontaines et le *Véritable Saint-Genest* de Rotrou (p. 78-90); VI. Le *Véritable Saint-Genest* à l'Odéon en 1845 et à la Porte Saint-Martin en 1874 (p. 91-95). Le volume, d'ailleurs très élégamment imprimé, se termine par un *Appendice* qui renferme l'analyse du mystère de Saint-Genis (p. 97-103).

ALLEMAGNE. — La librairie Otto Schulze, de Leipzig, publiera prochainement un ouvrage de M. K. GELDNER, *Zoroaster und die Religion des altiranischen Volkes* et nne étude de M. E. TRUMPP sur Mahomet et l'Islam.

— Une petite brochure, écrite avec vivacité et qui contient quelques vues judicieuses, vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn, sous le titre : *der Sprachunterricht muss umkehren! ein Beitrag zur Ueberbürdungsfrage, von* QUOUSQUE TANDEM. (In-8°, 38 p. 60 pfennings). L'auteur déclare que la prononciation de l'anglais et du français dans les écoles allemandes est horrible (*grauenvoll*) et que les maîtres enseignent à leurs élèves comme des vérités importantes plus d'une erreur et d'une hérésie; l'enseignement des langues vivantes pèche d'ailleurs par la méthode; l'écolier sort du gymnase, où il a passé six ou neuf ans, sans avoir fait autre chose que casser des coquilles de noix; quant au fruit, il ne l'a pas goûté. L'auteur s'élève surtout contre les devoirs écrits; il trouve qu'on a jusqu'ici donné trop d'importance à l'enseignement aride des règles de grammaire. A recommander à nos professeurs d'allemand et d'anglais.

— M. Reinhold PAULI, mort à Brême le 3 juin, à l'âge de 59 ans, s'était surtout occupé de l'histoire d'Angleterre. Après avoir publié une *Vie d'Alfred le Grand*, il continua la *Geschichte von England* commencée par Lappenberg et la mena du règne de Henri II à celui de Henri VIII; cet ouvrage est le meilleur de Pauli. Ses autres publications sont : *Bilder aus Alt-England; Geschichte Englands seit den Friedensschlüssen von 1814 und 1815;* une biographie de Simon de Montfort; une édition de la *Confessio Amantis* de Gower.

— Nous apprenons en même temps la mort de M. Hermann HETTNER, un des plus brillants historiens de la littérature du XVIII° siècle; son ouvrage le plus connu et qui a eu plusieurs éditions est la *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, divisée en trois parties : la littérature française, la littérature anglaise et la littérature allemande.

ANGLETERRE. — M. BURNELL doit publier une *Grammaire des langues dravidiennes* dans la collection des « simplified grammars », de la maison Trübner.

BELGIQUE. — M. Em. DESMAZIÈRES a fait paraître des *Recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs et des libraires de Tournai* (Tournai, Casterman. In-8°, 768 p.) L'auteur n'a pas suivi l'ordre chronologique; il a réuni les ouvrages publiés

Digitized by Google

par un même libraire ou un même imprimeur. Il nous apprend que le premier livre imprimé à Tournai ne date que de 1610; l'imprimerie, à cause des règlements auxquels elle était soumise, ne fut pas très florissante à Tournai avant notre siècle; pourtant, dès le commencement du XVIe siècle, il y avait à Tournai un libraire, Antoine Durieu, qui faisait imprimer à Paris les ouvrages qu'il éditait; ses successeurs du XVIe siècle firent imprimer à Douai, à Cambrai, à Louvain et à Anvers. A partir du règne de Louis XIV, on imprima à Tournai les édits, ordonnances, règlements enregistrés au Parlement de la ville ou, sous le gouvernement autrichien, au siège du bailliage de Tournai et du Tournaisis. M. Desmazières a donné trois tables : 1° noms d'auteurs; 2° ouvrages anonymes; 3° ordonnances, édits, placards, etc.; cette dernière table sera très utile.

GRÈCE. — M. George Pagidas vient de publier sa thèse sur la topographie de l'ancienne Thèbes. Le titre complet est : Τὰ τῆς τοπογραφίας τῶν ἑπταπύλων Θηβῶν ὑπὸ τῶν νεωτέρων διερευνώμενα, avec une planche. M. Pagidas s'occupe plus particulièrement de la question des murs de l'ancienne ville et de l'emplacement des fameuses sept portes. Il passe en revue tout ce qui a été écrit sur ce sujet par les anciens géographes et par les philologues modernes.

— M. Eugène Zomarides, actuellement à Leipzig, annonce la prochaine publication d'une traduction en grec du livre de Victor Hehn sur les plantes et les animaux domestiques dans leur passage de l'Asie, en Italie, en Grèce et le reste de l'Europe.

— M. Tsérépis dont nous avons annoncé la première partie d'un travail sur *les mots composés de la langue grecque*, a fait paraître la seconde et dernière partie de cette étude.

— M. André Hidroménos vient de publier la seconde partie de sa traduction grecque de l'ouvrage de M. Gladstone, *Juventus mundi* (Κόσμου νεότης). La première partie avait paru en 1879.

— M. Agathonikos, conseiller à la Cour de cassation, publie une traduction grecque de l'ouvrage de M. Taine, *Philosophie de l'art en Italie;* M. Agathonikos avait déjà fait paraître, il y a quelque temps, la *Philosophie de l'art en Grèce* du même auteur.

— Le professeur M. Th. Aphentoulis a publié une traduction grecque de la *Marie Stuart* de Schiller. Le même professeur avait déjà traduit le *Nathan* de Lessing.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 juin 1882.

M. Anatole de Barthélemy est élu membre honoraire, et la vacance d'une place de membre résidant est déclarée.

M. Demay présente, au nom de M. Janvier, la photographie d'une stèle gallo-romaine trouvée à Amiens et conservée au Musée de cette ville. Sur la face principale sont présentés en haut relief trois personnages debout, deux hommes et une femme; les hommes portent une tunique de dessus munie de manches et d'un capuchon, une tunique de dessous (*subercula*) et des braies; la femme a également deux tuniques, mais celles-ci descendent jusqu'aux pieds, et celle de dessus a des manches plus larges et point de capuchon, un voile est drapé autour de la tête et des épaules. M. Janvier voit dans cette scène une réunion de famille.

M. Guillaume demande à la Société de s'intéresser à la conservation d'une des anciennes portes de Valenciennes, que le génie militaire aurait, paraît-il, l'intention de détruire; la Société décide qu'une démarche sera faite auprès du Ministre de la guerre.

Digitized by Google

M. Prost lit, au nom de M. Jacob, une note sur la pierre tombale de Jehan Chintrel, prévôt de la Marche, découverte à Outremécourt par M. Voulot et transportée au Musée d'Épinal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 juin 1882.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des deux candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Guessard. Ces candidats sont M. Eugène Revillout et M. Sénart.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, fait une communication sur les fragments de chartes anciennes qui ont été découverts, depuis plusieurs années, dans les reliures des registres de l'état civil conservés aux greffes des divers tribunaux du département d'Indre-et-Loire. Les fragments retrouvés sont aujourd'hui au nombre de plus de cinq cents. Ils ont été réintégrés aux archives départementales, auxquelles les chartes dont ils proviennent avaient été volées en 1830. Beaucoup de ces fragments sont malheureusement très petits, quelques-uns n'ont que 2 centimètres de largeur. En rapprochant les divers fragments, M. de Grandmaison a pu parfois reconstituer en tout ou en partie les chartes lacérées, mais il reste des lacunes considérables. Les titres retrouvés proviennent des archives de l'ancien monastère de Saint-Julien de Tours. Beaucoup remontent au xe siècle. Celui qui porte la date la plus ancienne est attribué à l'archevêque Téotolon et daté de 933, mais l'authenticité n'en est pas certaine; M. Grandmaison est porté à y voir une falsification du moyen-âge Mais une charte authentique du même Téotolon, de 940, a été conservée entière. Cet archevêque signait ses chartes de son nom, écrit en lettres grecques; les pièces dont M. de Grandmaison entretient l'Académie présentent quatre fois sa signature ainsi écrite. On y trouve aussi deux fois la signature de Hugues Capet, avant son avènement. Dans beaucoup d'actes on trouve des notes tironiennes, même dans des actes de la fin du xe et du commencement du xie siècle. L'emploi de ces notes et celui des lettres grecques, à une époque relativement aussi récente, sont deux particularités propres aux actes de la Touraine et qu'on ne retrouve pas ailleurs.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Derenbourg : Abbadie (Ant. d'), *Dictionnaire de la langue amarinna* (tome X des *Actes de la Société philologique)*; — par M. Barbier de Meynard : 1° Houdas et Martel. *Traité de droit musulman (la Tonfat d'Ebn-Açem)*; 2° Sauvaire (H.), *Métrologie arabe de Dahaby*, traduite de l'arabe; — par M. L. Renier : 1° Cagnat (R.), *Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains* (mémoire couronné par l'Académie); 2° le même, *Sur trois inscriptions inédites de Tunisie* (extrait du *Bulletin épigraphique de la Gaule*, mars-avril 1882); — par M. Siméon Luce : *Correspondance historique du cardinal de Granvelle*, publiée par Edm. Poullet, t. III (de la *Collection de chroniques belges*, in-4°); — par M. G. Perrot : 1° *Bulletin de correspondance hellénique*, mai-juin 1882; 2° Blondel (P.), *Etat actuel des ruines du temple de la Fortune à Préneste*, et Fernique (E.), *Sur les ruines du temple de Préneste*; — par M. Ad. Regnier : Bergaigne (Abel), *Une nouvelle Inscription du Cambodge* (extrait du *Journal asiatique)*; — par M. Maury : 1° Drapeyron (Ludovic), la *Constitution de Carthage d'après Aristote* et *Polybe, étude ethnographique*; 2° Duruy, *la Politique de Constantin*.

Julien Havet.

ERRATUM (art. de M. Jullian sur l'Orose de M. Zangemeister) : p. 442, ligne 33, lire VERSV̄, au lieu de VERSV; p. 443, note 1, ligne 3, lire : *tri que drum* au lieu de *tri que drnm*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Digitized by Google

cabinet ou si Lombard sont responsables de la politique prussienne de cette époque; ni les uns ni l'autre n'ont cette pleine responsabilité, puisque le roi ne suivait que ses propres inspirations; Lombard n'était, au reste, que l' « umbra » de son maître, il faudrait un livre pour réfuter ce livre). — De Bulmerincq, Le passé de la Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1878 (Caro : récit assez plat, quoique non sans savoir-faire et qui convient aux écoles de filles). — Plan des heutigen Jerusalems mit Umgebung bearb. v. K. Zimmermann (« ein sehr interessantes culturgeschichtliches Bild »). — Sepp, Die Felsenkuppel eine Justinianische Sophienkirche u. d. übrigen Tempel Jerusalems. — Capitularia regum Francorum, p. p. Boretius. Tomi I pars prior (Sohm : travail qui restera un titre d'honneur de la science allemande). — Antiquarische Funde in Italien.

Theologische Litteraturzeitung, n° 11, 2 juin 1882 : Bredenkamp, Gesetz u. Propheten, ein Beitrag zur alttestamentl. Kritik (Stade). — Hilgenfeld, Hermae Pastor, graece e codicibus sinaitico et lipsiensi scriptorumque eccles. excerptis, editio altera emendata et valde aucta (Harnack). — Tertullians sämmtl. Schriften, aus dem latein. übers. v. Kellner. 2 Bde. — Loofs, Zur Chronologie d. auf d. fränk. Synoden d. heiligen Bonifatius bezüglichen Briefe d. Bonifaz. Briefsammlung. — Saalfeld, Luther's Lehre von der Ehe. — Reumont (von), Vittoria Colonna. Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (Harnack).

Philologische Rundschau, n° 23, 3 juin 1882 : Roger, Euripide, Hécube, nouvelle édition, Delagrave. (Antédiluvien : jugement de dilettante sur la composition, plaidoyer désespéré pour l'unité de lieu, le reste de l'avant-propos insuffisant; il faut reconnaître la correction de l'impression ; emploi des expédients familiers aux Français: comme χώ pour καὶ ὁ ; notes d'interprétation s'adressant à des lecteurs bien faibles en grec ; les « verbes inusités » ὀλέω, μολω, etc., appelés à une nouvelle existence ; οἶσθα tiré de οἴδασθαι ; étymologies humoristiques, πόσις [mari] tiré de l'inusité πόω, boire; maint autre détail pourrait rendre la gaieté à un Allemand morose ; heureusement cette Hécube est une exception dans le pays du philhellénisme κατ' ἐξοχήν, où fleurissent des études extrêmement méritoires et fécondes sur la tragédie ; les renvois au théâtre classique français sont très instructifs ; il y a aussi des citations de poètes latins, Virgile surtout, mais bien trop peu de Sophocle et d'Euripide même; quant aux critiques modernes l'éditeur cite vaguement « les commentateurs », « les uns, les autres » ; notes esthétiques superflues ; interprétations par paraphrase et délayage; la critique verbale et la métrique sont traitées avec une « Unwissenchaftlichkeit » étonnante ; texte suranné, en retard sur la vulgate hermannienne, qui a cinquante ans comptés ; de vieilles leçons ressuscitent comme si le Marcianus n'existait pas ; les meilleures conjectures de Henri Weil sont ignorées ; l'éditeur, sans nommer Hermann, déclare sa correction ἔστ' ὦ pour ἔστω fort judicieuse et d'une grande simplicité, mais il garde la mauvaise lecture dans le texte, en remarquant que ce vers, quoique assez intelligible, pris dans un sens absolu, ne se lie ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit.) — Mart. Erdmann, De Pseudolysiae epitaphii codicibus, et, Pseudolysiae oratio funebris. (Karl Fuhr : bon.) — Ludwig Majer, Proklos über die Definitionen bei Euklid (H. Weissenborn). — T. Macci Plauti Menaechmi in usum lectionum suarum edidit Johannes Vahlen. (Fritz Schöll : peu de valeur pour le public ; comparer *Revue critique*, 1882, I, p. 361). — A. Walther, C. Julii Caesaris commentarii de bello Gallico (Rud. Menge : peut servir pour l'étude privée, non pour les classes). — Tabellarisches Verzeichnis der hauptsächlichsten lateinischen Wörter von schwankender Schreibweise, Gotha, F. A. Perthes (E. Krah : soumission un peu ironique aux règles posées dans la brochure).

Digitized by Google

Philologische Wochenschrift, n° 17, 29 avril 1882 : Ὁμήρου Ὀδύσσεια, ἔμμετρος μετάφρασις Ἰακώβου ΠΟΛΥΛΑ (cordialement recommandé). — Theodor Berndt, De ironia Menexeni Platonici (très estimable). — P. Thomas, M. Tulli Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad judices, Mons et Bruxelles, Manceaux (papier et impression plus élégants que dans l'édition Gantrelle de la 2e Philippique, mais ici manquent les figures; n'est pas uniquement destiné aux élèves; courte introduction claire et précise; texte établi avec prudence et méthode; renvois plutôt trop nombreux à la grammaire de Gantrelle; explication très complète du fond; impression correcte; discussion de quelques détails). — Thomas Vécsey, Lucius Ulpius Marcellus, Budapest, en hongrois (important). — Notices sur des écrits pédagogiques : H. Griesbach, Ueber die allgemeine Bildung auf Gymnasien und Realschulen und über die Notwendigkeit der Gleichberechtigung beider Lehranstalten; C. Mettenheimer, Die Zulassung der Realschul-Abiturienten zum medizinischen Studium und ihre mutmaassliche Bedeutung für den ärztlichen Stand; Rudolph Hofmann, Die praktische Vorbildung zum höheren Schulamt auf der Universität; Karl Schmelzer, Vom höheren Schulwesen; A. von Bamberg, Zur Handreichung zwischen Kirche und Gymnasium. — Périodiques, etc.

Nos 18-19, 6 mai 1882 : Friedrich Matz, Antike Bildwerke in Rom mit Ausschluss der grösseren Sammlungen, nach des Verfassers Tode weiter geführt und herausgegeben von F. v. Duhn (Adolf Trendelenburg : article très élogieux; il eût fallu joindre au texte des esquisses). — Eduard Zeller, Die Philosophie der Griechen. Register (utile). — Friedrich Kurts, Allgemeine Mythologie (Paul Stengel : assez satisfaisant; nombreuses critiques de détail). — Friedrich Brandscheid, Sophokles' Oedipus Tyrannos für den Schulgebrauch erklärt (H. Gleditsch : ne peut être recommandé). — K. Cumpfe, Aristophane critique d'Euripide dans les Grenouilles, en langue bohémienne (K. Neudörfl : l'auteur a fait de meilleurs travaux). — P. Ovidii Nasonis Ibis ed. R. Ellis (Henry Nettleship : méritoire). — Michel Latkóczy, traduction hongroise de Tibulle, la première complète. — Otto Eichert, Vollständiges Wörterbuch zu den Geschichtswerken des C. Sallustius Crispus. — C. Sallusti Crispi... erklärt von Rudolf Jacobs, achte verbesserte Auflage von Hans Wirz (A. Eussner). — Eugène Abel, Nos universités au moyen-âge, en hongrois. — Gustave Heinrich, La vie et les œuvres de Boccace, en hongrois. — Périodiques. Sociétés savantes. Fouilles. — Circulaire relative à l'introduction du nouveau plan d'études pour les gymnases prussiens (ce plan réduit le temps donné au latin et au grec, ainsi qu'à l'enseignement religieux et dans les basses classes à l'écriture; il augmente le temps donné à l'allemand et au français, à l'histoire et à la géographie, aux sciences mathématiques, physiques et naturelles; en tertia, secunda et prima on donne par semaine 2 heures à l'enseignement religieux, 2 ou 3 à l'allemand, 9 ou 8 au latin, 7 ou 6 au grec, 2 au français, 3 à l'histoire et à la géographie, 2 à l'histoire naturelle ou à la physique, 3 ou 4 aux mathématiques, qui comprennent les équations du second degré, la géométrie dans l'espace, la trigonométrie plane; les élèves ne liront pas de textes en allemand du moyen-âge; les chefs d'établissement ont la faculté de faire donner par un des maîtres un enseignement philosophique élémentaire). — Ordonnance créant pour l'Alsace-Lorraine un conseil supérieur de l'instruction publique (ce conseil ne s'occupe ni de l'Université, ni des écoles agricoles et commerciales). — Chronique (expédition archéologique autrichienne en Asie-Mineure, dirigée par M. Benndorf).

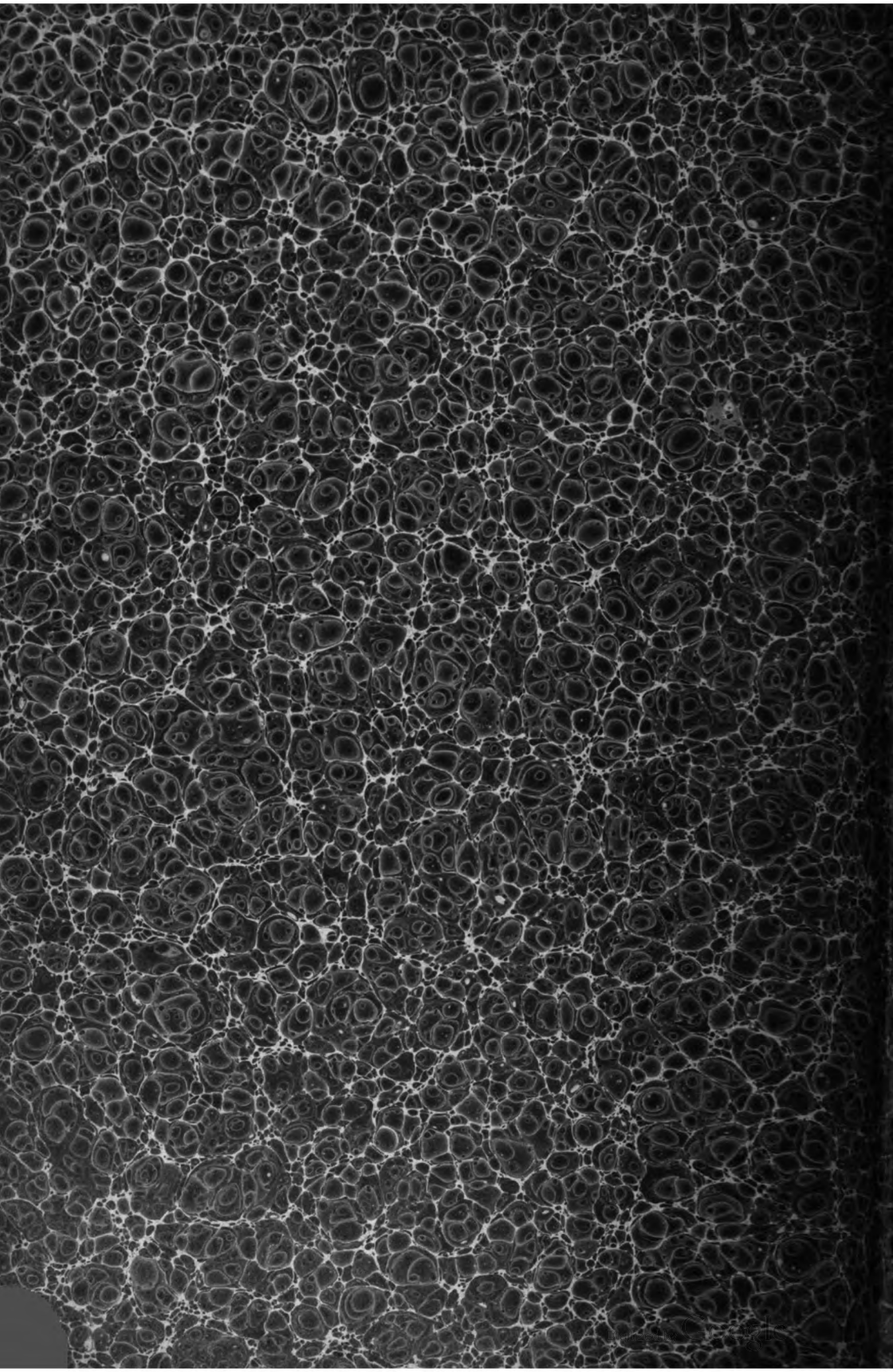
Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



JUN 29 1883

DEC 11 1896

Digitized by Google